U d'/of OTTAWA
39003010320009

UNIVERSITAS
O. N.
OTTAWIENSIS

Université d'Ottawa.

RETRAITES SPIRITUELLES

Hujus operis bonum perhibentibus testimonium duobus Nostræ Congregationis censoribus à Nobis designatis, NIL OBSTARE judicavimus quin typis mandetur.

A. FIAT,
Sup. gen. Congr. Missionis
necnon Puellarum Charitatis

IMPRIMATUR:
Insulis, die 10ª Februarii 1914
† ALEXIUS-ARMANDUS,
Episc. Insul.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

RETRAITES

SPIRITUELLES

A L'USAGE DU CLERGÉ ET DES FIDÈLES

SUIVANT L'ESPRIT

DE SAINT VINCENT DE PAUL

PAR

MARIE-ÉDOUARD MOTT

PRÊTRE DE LA MISSION

4836

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

« Entre tous les moyens spirituels que Dieu a mis au pouvoir des hommes,... il n'en est point de plus efficace que les exercices de la retraite. »

(Saint Vincent de Paul).

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

LIBRARIES
University of Otta

Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et Cie

PARIS
30, Rue Saint-Sulpice

LILLE
41, Rue du Metz

ÉVÊCHÉ
DE
LILLE

Lille, le 10 février 1914.

Cher Monsieur Mott,

Je vous félicite d'avoir cédé aux instances qui vous étaient faites, en adaptant à l'usage du clergé et des fidèles un ouvrage qui avait été composé pour les Prêtres de la Mission.

Votre livre des « Retraites spirituelles » *fera grand bien. J'en ai pour garant la grande expérience des âmes que votre travail révèle, et la solide doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, dont vous avez su le nourrir.*

Je souhaite que de nombreuses âmes méditent, dans le silence de la retraite, ces pages pieuses sorties de votre plume expérimentée. Elles y apprendront à mieux connaître la perfection, et à aimer davantage Celui qui en est le modèle achevé, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Croyez, cher Monsieur Mott, à mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

† Alexis-Armand,
Evêque de Lille.

BX
1912.5
.M673
1914

AVERTISSEMENT

Ce livre n'était nullement destiné d'abord à la publicité. Son auteur ne l'avait composé que dans la pensée d'aider ses confrères et ses frères de la Congrégation de la Mission à mieux faire, chaque année, les exercices de la retraite spirituelle.

Mais des prêtres étrangers à cette Congrégation, en ayant eu connaissance, pensèrent qu'il pourrait être utile à d'autres qu'à ceux pour lesquels il avait été composé. Ils prièrent donc l'auteur de le livrer au public.

Après bien des hésitations, dont on comprend facilement les motifs, l'auteur finit par se rendre aux désirs exprimés, et il fit à son premier travail les retouches nécessaires pour qu'il pût être proposé à l'usage du clergé et des fidèles.

C'est donc un livre destiné à aider les âmes désireuses de travailler à leur perfection par les exercices de la retraite spirituelle.

Le volume contient deux retraites différentes, qui pourront se succéder alternativement. Chacune renferme trente-quatre méditations : une pour l'ouverture, une autre pour la clôture, et quatre pour chacun des huit jours de la retraite. Ces méditations sont nourries, autant qu'on l'a su faire, de la doctrine et des exemples de saint Vincent de Paul.

Les deux retraites sont parallèles, et les mêmes sujets se correspondent à peu près aux mêmes jours et aux mêmes heures de chaque jour; mais la seconde met davantage en lumière la belle figure de Jésus-Christ, en faisant ressortir les divers titres *qu'il pos-*

sède à notre respect et à notre confiance, à notre amour et à notre imitation.

La première méditation de chaque jour est précédée d'un sommaire pour la veille au soir, *destiné à en faciliter la préparation. Quant aux autres méditations, malgré le court intervalle qui les sépare, on a cru devoir les faire suivre tout de même, comme les autres, de quelques résolutions et d'un bouquet spirituel; pour rendre plus pratiques les réflexions qui précèdent, et pour les résumer souvent dans une formule plus simple et plus facile à retenir.*

*Pour les diverses lectures à faire chaque jour, on en a indiqué un grand nombre, parmi lesquelles chacun pourra choisir celles qu'il voudra. Outre celles qui sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'*Imitation de Jésus-Christ *et du Père Louis de Grenade dans sa* Guide des pécheurs, *plusieurs autres sont empruntées aux auteurs les plus recommandables : saint Vincent de Paul, saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue... etc., et toujours en harmonie avec les méditations de la journée, ou la marche générale de la retraite.*

Mais en faveur de ceux qui n'auraient ni le temps ni les livres nécessaires pour recourir aux ouvrages indiqués, on a fait imprimer in extenso, *à la suite de chaque retraite, deux séries de lectures, à raison de dix pages environ pour le matin et autant pour le soir.*

La première série est empruntée, en grande partie, aux œuvres de saint François de Sales.

La seconde série est tirée d'un petit livre composé en latin par un prêtre de la Mission qui vivait au dix-huitième siècle, et qui se nommait M. N. V. Aubry. Voici comment le traducteur français, M. Sauvé, directeur au grand séminaire de Dijon, apprécie cet ouvrage :

« *L'auteur de ce livre, humble prêtre dont le nom*

est connu à peine de quelques rares érudits, est cependant un maître dans l'art de penser et d'écrire. Mais, qui plus est, il a le don de faire pénétrer jusqu'au fond du cœur ses admirables enseignements... Il s'est tellement assimilé la sainte Ecriture, que les passages cités sont comme fondus dans la pensée et le style de l'écrivain, font partie de sa phrase, de son texte, et donnent ainsi à la composition une suavité et un prix merveilleux ».

Le titre même de l'ouvrage (Jésus connu, aimable, aimant, aimé) *dit assez comment les lectures qui en sont tirées s'harmonisent avec les sujets de méditations de la seconde retraite.*

Dans l'indication qui suit la citation de quelque texte tiré de la vie ou des œuvres de saint Vincent de Paul, Coll. *signifie qu'il se trouve dans la* collection *imprimée en 1881 (onze volumes in-8°, avec un douzième pour la table alphabétique). Des deux chiffres qui suivent, le premier indique le volume, et le second la page.*

On a cru bon de faire précéder ces méditations et ces lectures d'une préface, *qui apprend ou rappelle la nature et les avantages des retraites spirituelles, ainsi que les moyens d'en bien profiter.*

Que Dieu daigne bénir ces pages et s'en servir pour aider les âmes qu'il appelle à la perfection, tant dans le sanctuaire que parmi les simples fidèles, à mieux répondre à cet appel!

PRÉFACE

Nature et avantages des retraites spirituelles. Moyens d'en bien profiter

Voici comment saint Vincent de Paul (Coll., II, 346, 347) définit la retraite spirituelle :

« Par ce mot de *retraite spirituelle*, ou d'exercices spirituels, il faut entendre un dégagement de toutes affaires et occupations temporelles, pour s'appliquer sérieusement à bien connaître son intérieur, à bien examiner l'état de sa conscience, à méditer, contempler, prier, et préparer ainsi son âme, pour se purifier de tous ses péchés et de toutes ses mauvaises affections et habitudes, pour se remplir du désir des vertus, pour chercher et connaître la volonté de Dieu, et l'ayant connue, s'y soumettre, s'y conformer, s'y unir, et ainsi tendre, avancer et enfin arriver à sa propre perfection ».

Toute l'économie de la retraite spirituelle se trouve parfaitement résumée dans cette définition. Le *but* qu'on doit y poursuivre est de se remettre ou de progresser dans la voie de la perfection à laquelle on est appelé. Les *moyens* à prendre pour atteindre ce but sont les exercices qui aident à parcourir successivement les trois phases de la vie spirituelle, la vie purgative, la vie illuminative, et la vie unitive. Les exercices de la vie *purgative* purifient l'âme du péché et de tout ce qui porte au péché. Ceux de la vie *illuminative* montrent à l'âme ce que Dieu demande pour la conduire à la perfection de son état. Et enfin ceux de la vie *unitive* unissent l'âme à Dieu en la faisant pleinement acquiescer à sa volonté sainte une fois connue.

La retraite est donc un saint repos de l'âme qui, détournant, pour un temps, l'attention de l'esprit et les affections du cœur de ce qui passe, les reporte vers Dieu et les biens éternels pour rentrer ou s'affermir dans la voie du salut.

C'est vers ce but unique, ce renouvellement de tout l'homme intérieur, que convergent tous les exercices de la retraite : lectures, méditations, examens de conscience, confessions, prières, silence, résolutions.

Et comme chacun d'eux est accompagné de grâces spéciales destinées à procurer la même fin, leur efficacité est certaine, pourvu qu'on n'y mette point d'obstacles par de mauvaises dispositions. — « Oui, dit saint Vincent de Paul (Coll., III, 85), une retraite bien faite est un entier renouvellement. Celui qui l'a faite comme il faut passe dans un autre état; il n'est plus ce qu'il était, il devient un autre homme. »

Ainsi comprise, la retraite spirituelle est un des moyens les plus puissants et les plus efficaces de sanctification. Saint Vincent même disait « qu'il n'y en avait pas de plus efficace, et dont on remarquât des effets plus sensibles, plus fréquents et plus merveilleux »; ajoutant que « si les pécheurs ne se corrigent et ne s'amendent par ce remède, il faut des miracles pour les convertir (Coll., II, 349). »

Sans doute c'est à saint Ignace de Loyola que revient la gloire d'avoir inspiré, à ceux mêmes que leur vocation n'applique pas à une solitude perpétuelle, la pensée de mener pendant quelques jours une vie solitaire, et d'y retremper leurs forces spirituelles dans le silence, le recueillement, la méditation et la prière.

C'est lui qui, visiblement aidé du secours d'En-Haut, et instruit par l'expérience qu'il en avait faite dans la grotte de Manrèze, sut en formuler la méthode dans son admirable livre des Exercices spirituels, livre qui, au témoignage de saint François de Sales, « a converti plus de pécheurs qu'il ne renferme de lettres. »

On peut cependant affirmer que c'est saint Vincent de Paul qui a pour ainsi dire *vulgarisé* ce puissant moyen de sanctification, « en faisant tout son possible, comme dit Abelly, pour faciliter l'usage et la pratique de ces retraites spirituelles. » Aussi vit-on bientôt affluer à Saint-Lazare des personnes de toute condition, pour y vaquer aux exercices de la retraite. Dans le même réfectoire étaient « assis côte à côte jeunes et vieux, clercs et laïques, grands seigneurs et mendiants, docteurs de Sorbonne et gens n'ayant pas la plus légère teinture des lettres, magistrats et ouvriers, mondains et solitaires, chevaliers et pages, maîtres et valets. » Ce qui faisait dire à saint Vincent, « avec cette douce gaieté dont il savait user en temps et lieu, que la maison de Saint-Lazare était comme l'arche de Noé, où toutes sortes d'animaux, grands et petits, étaient reçus et logés. »

« Cette maison, ajoutait-il, servait autrefois à la retraite des lépreux; ils y étaient reçus, et pas un ne guérissait. Et maintenant elle sert à recevoir des pécheurs, qui sont des malades couverts de lèpre spirituelle, mais qui guérissent par la grâce de Dieu. Disons plus, ce sont des morts qui ressuscitent. Quel bonheur que la maison de Saint-Lazare soit un lieu de résurrection!... »

La bénédiction d'En-Haut, qui accompagnait visiblement ces retraites, était due sans doute en grande partie aux prières et aux mérites de saint Vincent, ainsi qu'au zèle qu'il savait inspirer à ses enfants pour les diriger, mais aussi aux conseils qu'il leur donnait pour cela, et à la méthode qu'ils avaient reçue de lui et qu'ils suivaient avec grande docilité.

Le tout a été consigné dans un coutumier destiné à servir de guide aux directeurs de retraite, et qui est religieusement conservé à la Maison-Mère des Prêtres de la Mission.

C'est de leurs principales dispositions que s'inspirent les recommandations suivantes. Elles pourront ai-

der le lecteur à faire avec plus de fruit les exercices de la retraite.

1. — Pour bien faire sa retraite, il faut d'abord que tous les exercices en soient convenablement disposés à l'avance, sans que rien soit laissé au hasard ni au caprice, et que chacun d'eux ait la place et le temps que réclame son importance relative. La fidélité au *règlement de la retraite* est en effet la première condition requise pour que ce moyen si puissant de sanctification soit vraiment efficace [1].

Quand ce règlement est déjà tout tracé, comme dans certaines retraites fermées, il n'y a qu'à se rendre exactement fidèle à toutes ses prescriptions, que l'on doit considérer comme l'expression de la volonté de Dieu et les conditions auxquelles il lui plaît d'attacher sa grâce.

Quand ce règlement n'existe pas, comme dans certaines retraites ouvertes, ou dans celles que l'on fait isolément, il faut commencer par s'en tracer un, en s'aidant, au besoin, des conseils d'un directeur sage et expérimenté.

2. — Dans ce règlement, la *méditation* doit avoir une large part; car c'est par elle qu'on s'assimile la divine parole lue dans les livres ou recueillie sur les lèvres d'un prédicateur. Les meilleures lectures, les prédications les plus éloquentes produiraient peu de fruit, si elles ne servaient d'aliment à de sérieuses et ferventes méditations.

De ces méditations, ce sont moins les réflexions que les affections et les résolutions qui doivent faire principalement les frais. Et cependant, dans les sujets de méditation proposés (tels que ceux contenus dans ce livre), on est pour ainsi dire obligé de ne présenter que ce qui sert de nourriture immédiate à l'intelligen-

1. Nous donnons plus loin, à titre de simple renseignement, un spécimen d'horaire d'une journée de retraite, que l'on pourra modifier suivant les besoins.

ce. Les sentiments et les déterminations qui peuvent en découler doivent être tellement personnels, que l'on ne peut guère les dicter au lecteur; à chacun de déduire ceux qu'il sent être mieux en harmonie avec ses propres besoins, ou que Dieu sait lui inspirer.

3. — Les *lectures* doivent être faites dans des ouvrages bien choisis, parmi lesquels la première place revient aux livres inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ensuite à l'Imitation de Jésus-Christ. Mais pour qu'elles soient vraiment profitables, il faut les faire avec grande attention et d'une manière un peu méditative, en écartant toute préoccupation de curiosité ou d'étude, et ne s'attachant qu'au profit personnel que l'on peut en tirer. Ce n'est pas la nourriture que l'on prend qui profite, mais celle que l'on digère. De même ce n'est pas tant ce qu'on lit qui nourrit l'âme, que ce que l'on s'assimile par une sérieuse réflexion.

4. — Le plus grand *silence* possible, même extérieur, est toujours recommandé pendant tout le temps de la retraite; car il est presque indispensable au silence intérieur, ou tout au moins il le favorise grandement. Sans ce silence intérieur, l'oreille du cœur ne peut percevoir la parole intime que Notre-Seigneur veut lui faire entendre; et cependant c'est cette parole intérieure qui éclaire l'esprit, touche l'âme et la détermine aux plus généreuses résolutions.

Aussi, quand le silence absolu et continuel est impossible, vu les circonstances de temps, de lieux ou de personnes, on conseille fortement de ne le rompre que durant le temps qui suit immédiatement les repas; et dans ces moments de délassement, quand ils sont reconnus utiles ou nécessaires, on recommande de ne s'entretenir que de choses pieuses et édifiantes, à voix médiocre, en évitant toute conversation captivante ou dissipante.

5. — Les *temps* laissés *libres* par le règlement de la

retraite doivent être utilement employés, et cet emploi a une grande influence sur le succès des saints exercices.

On peut les consacrer, soit à des lectures pieuses, soit à l'examen de sa conscience pour préparer sa confession ou sa direction, soit à fixer sur le papier les impressions de grâce reçues à l'oraison, à la sainte Communion ou dans les visites au très saint Sacrement.

Ces visites faites à Notre-Seigneur dans son sacrement d'amour seront souvent le meilleur emploi des temps libres. Que de choses nous avons à lui dire, et que de choses lui-même veut nous dire! Quel colloque intime et fructueux s'établit entre lui et nous dans ces tête-à-tête, dans ces cœur-à-cœur si précieux! Aimons à les multiplier autant qu'il dépend de nous. Quelle bonne retraite que celle dont le temps s'écoule en grande partie au pied du très saint Sacrement!

6. — Que la *prière*, pendant la retraite, nous soit habituelle, celle du cœur plus encore que celle des lèvres. Nous avons tant de choses à demander, car nos besoins sont si grands! A mesure que nous les constatons plus nombreux et plus pressants, présentons nos demandes plus instantes et plus ferventes. Que notre âme *crie* vers le Seigneur : *De profundis clamavi ad te, Domine !* Qu'elle implore son secours, qu'elle provoque cette action divine, sans l'intervention de laquelle l'œuvre de la retraite, qui est éminemment *surnaturelle*, ne pourrait être menée à bonne fin. *Deus, in adjutorium meum intende !*

7. — Faisons mieux, et offrons à Dieu la prière même de son propre Fils, celle qu'il lui fit autrefois à Gethsémani et sur le Calvaire, celle qu'il lui renouvelle chaque jour sur l'autel Eucharistique. Et en assistant au *Saint Sacrifice de la Messe*, ou le célébrant nous-mêmes, utilisons au profit de notre pauvreté et de notre misère, sa valeur impétratoire, qui est infinie.

8. — Il est très utile, surtout pendant la première

partie de la retraite, consacrée aux exercices de la vie purgative, de s'entretenir dans les sentiments d'une sainte *componction*. C'est un puissant moyen de se rendre favorable Celui qui donne sa grâce aux humbles (Jac., IV, 6), et qui regarde avec bonté, avec amour, le cœur contrit et humilié (Ps. L, 19).

Pour entretenir en soi et développer cette componction si désirable, le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur causées par le péché est très efficace. Aussi, parmi les pratiques conseillées pendant la retraite, l'exercice du Chemin de la Croix mérite-t-il un rang à part. Quel temps bien employé, que celui que l'on passe à parcourir, à la suite du divin Condamné, la voie douloureuse qui le conduisit au Calvaire! En méditant sérieusement, à chaque station, les souffrances du Sauveur qu'elle rappelle, comme notre cœur se sent pénétré de compassion pour l'innocente Victime, d'indignation et de mépris pour nous-même qui, par nos péchés, avons été cause de ces souffrances! Comme nous regrettons ces fautes échappées à notre faiblesse ou dues à notre malice! Comme nous sentons le besoin de les réparer, de faire une sincère pénitence, de mener une vie meilleure!

Mais l'exercice du *Chemin de la Croix* ne produira en nous ces heureux effets que si, au lieu d'y multiplier d'une manière peu utile les prières vocales, nous nous appliquons à méditer de notre mieux les souffrances de Notre-Seigneur. L'Eglise nous y convie, en attachant à cette méditation, et non à des prières vocales, dont aucune n'est requise, les indulgences si nombreuses dont elle a enrichi ce pieux exercice.

9. — Le travail de purification de l'âme heureusement commencé par la componction est complété par une bonne *confession* et les grâces attachées au sacrement de pénitence.

Quelle sorte de confession convient-il de faire pendant une retraite?

Si l'on n'a point fait encore, dans sa vie, de confes

sion générale, il est bon d'en faire une pendant la retraite. Saint Vincent de Paul la conseillait fortement à toute sorte de personnes. Ce fut même le sujet de ce sermon qu'il prêcha avec tant de succès à Folleville le 25 janvier 1617, et dont Dieu se servit pour donner naissance à la Congrégation de la Mission.

A ceux qui ont déjà fait, dans leur vie, une ou plusieurs confessions générales, on conseille, pendant la retraite, une *revue* remontant, ou à leur confession générale, ou à la dernière revue faite dans une retraite précédente.

A ceux qui ont déjà fait, dans leur vie, une ou plusieurs confessions générales, on conseille, pendant la retraite, une *revue* remontant, ou à la confession générale, ou à la dernière revue faite dans une retraite précédente.

Il y a des revues rendues malheureusement nécessaires par quelque confession précédente nulle, sinon sacrilège, faute d'intégrité ou de contrition. Le triste état d'âme, dans lequel on serait alors, ferait une obligation stricte de réparer la ou les mauvaises confessions précédentes, par une bonne confession qui remonterait à la dernière bonne absolution.

Mais si une revue peut parfois être ainsi absolument nécessaire, il y a au contraire des cas où elle pourrait être nuisible, et dans lesquels par suite on doit la déconseiller. C'est le cas de certaines âmes scrupuleuses ou portées au scrupule, qui, croyant toujours mauvaises ou douteuses leurs confessions précédentes, veulent toujours les recommencer. Ce serait leur rendre un bien mauvais service que de se prêter à leur désir, et un sage confesseur saura résister à toutes leurs instances faites dans ce sens, et ne leur permettre qu'une confession très ordinaire ne remontant pas au delà de la précédente.

Il y a d'autres âmes qui, sans être scrupuleuses, ont une imagination bien vive, et qui, à cause de cela, trouvent du danger à revenir sur certaines fautes passées. A ces âmes encore on conseille de ne pas faire de revue, ou du moins d'en exclure les fautes, que l'on

suppose déjà pardonnées, et dont le souvenir peut être dangereux.

Mais, à part ces cas exceptionnels, une revue est très utilement conseillée pendant la retraite, car elle présente de nombreux avantages.

Non seulement elle permet, en accusant certains péchés oubliés dans les confessions précédentes, d'en recevoir l'absolution, mais encore elle fournit le moyen, par l'examen sérieux qui la précède, de se mieux connaître, de découvrir aussi les causes de ses mauvaises habitudes, et de rendre par là même plus facile et plus efficace l'application des remèdes destinés à les corriger. Elle donne enfin l'occasion précieuse d'une humiliation volontaire très méritoire, en nous faisant redire des fautes déjà pardonnées, et que nous n'avions aucune obligation d'accuser de nouveau. Oh! comme les saints, avides d'humiliations, saisissaient avec bonheur ou faisaient naître de telles occasions, sachant bien que l'humiliation volontaire ici-bas est une semence de gloire éternelle : *Qui se humiliat exaltabitur* (Luc, XIV, 11).

10. — Mais, pendant la retraite, il ne suffit pas de *réparer le passé* par une bonne confession, il faut encore s'occuper de *réformer le présent* et de *préparer l'avenir*, en prenant ses mesures pour mener désormais une vie meilleure.

C'est à quoi aide puissamment la *communication intérieure* que l'on fait à son directeur, et qui consiste à lui ouvrir son âme avec simplicité, pour lui faire connaître ses dispositions intérieures, et recevoir ensuite de lui les avis convenables.

Pour la faire avec fruit, il faut d'abord s'examiner sérieusement, après avoir prié Dieu de nous aider à nous connaître nous-même aussi parfaitement que possible, pour pouvoir ensuite nous révéler à notre directeur tels que nous sommes.

Cet examen doit porter sur nos dispositions intérieures bonnes ou mauvaises, particulièrement sur notre

défaut dominant, qu'il importe beaucoup de connaître, puisque, en le combattant, on arrive plus facilement à se corriger des autres.

Il faut aussi rechercher les *grâces particulières* dont nous avons été favorisés; car elles sont souvent un indice révélateur des desseins que Dieu a sur nous, et aident le directeur à nous conduire dans le sens de ces desseins Providentiels.

Nous devons, de plus, nous occuper sérieusement de la question de notre *vocation;* soit pour savoir, si nous l'ignorons encore, par quelle voie particulière Dieu veut nous conduire au ciel (mariage, célibat dans le monde, vie religieuse ou ecclésiastique); soit, si nous sommes déjà fixés sur ce point, pour nous rendre compte de la manière dont nous nous acquittons des devoirs de notre vocation. — Si nous avons lieu de croire que peut-être nous ferions bien de changer d'état de vie, il faut examiner la chose devant Dieu très sérieusement, voir les raisons pour et contre ce changement, les exposer simplement à notre directeur, après avoir prié Dieu de l'éclairer à ce sujet, puis nous en rapporter à sa décision comme étant l'expression de la volonté divine.

Si nous avons déjà un *règlement de vie* il faut voir comment nous sommes fidèles à ses prescriptions; et si nous n'en avons pas, il faut prier notre directeur de nous en donner un, ou d'examiner celui que nous nous tracerons, de le modifier à son gré et de nous le donner ensuite comme étant l'expression de ce que Dieu demande de nous.

Vers la fin de la retraite, nous tâchons de bien préciser les *résolutions*, dans lesquelles nous croyons pouvoir résumer les bonnes impressions reçues, et les déterminations qu'elles nous inspirent pour l'avenir.

Cet examen sérieux terminé, nous faisons part à notre directeur de son résultat, nous lui demandons ses avis, et nous les recevons avec respect et recon-

naissance, avec soumission et docilité, bien résolus à y conformer désormais notre conduite.

Telles sont les principales recommandations que les enfants de saint Vincent de Paul, dociles aux enseignements de leur bienheureux Père, font à ceux qui suivent, sous leur conduite, les exercices de la retraite.

En y étant fidèle, on est sûr d'en bien profiter, et suivant la parole du même saint, d'y trouver l'occasion d'un « entier renouvellement ».

C'est ce renouvellement complet que nous souhaitons à nos lecteurs, selon le mot si connu de saint Bernard : « *Intrate toti, manete soli, exite alii.* » Entrez tout entiers dans la retraite, demeurez-y seuls, et vous en sortirez tout autres.

SPÉCIMEN D'HORAIRE

D'UNE JOURNÉE DE RETRAITE

---

5 h. — Lever.

5 h. ½. — Prière vocale. — Première méditation.

6 h. ½. — Angelus, litanies du saint Nom de Jésus.

6 h. ¾. — Lecture du Nouveau Testament.

7 h. — Sainte Messe. — Déjeuner.

8 h. ¼. — Première lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

8 h. ½. — Petites heures (quand on y est obligé).

9 h. — Première lecture spirituelle.

10 h. ¾. — Deuxième méditation.

11 h. ¾. — Visite au Saint Sacrement.

Midi. — Examen particulier. — Dîner. — Délassement.

2 h. — Vêpres et complies (quand on y est obligé). — Chapelet.

2 h. ½. — Deuxième lecture spirituelle.

3 h. ¼. — Troisième méditation.

4 h. — Matines et laudes (quand on y est obligé).

5 h. — Deuxième lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

5 h. ½. — Quatrième méditation.

6 h. ½. — Visite au Saint Sacrement.

7 h. — Examen particulier. — Souper. — Délassement.

8 h. ½. — Prière, examen général, litanies de la Sainte Vierge, coucher.

PREMIÈRE RETRAITE

MÉDITATIONS

TABLEAU DES MÉDITATIONS

POUR

LA PREMIÈRE RETRAITE

Méditation préparatoire.

Premier jour.

1. — Les bienfaits de Dieu.
2. — La fin de l'homme et du chrétien.
3. — Les devoirs envers Dieu.
4. — La vocation.

Deuxième jour.

1. — La mort.
2. — Le jugement.
3. — Les devoirs envers le prochain.
4. — L'enfer.

Troisième jour.

1. — Le ciel.
2. — Le péché.
3. — Les devoirs envers soi-même.
4. — La pénitence.

Quatrième jour.

1. — La sainte communion.
2. — La tiédeur.
3. — Les exercices de piété.
4. — La foi.

Cinquième jour.

1. — L'espérance.
2. — La charité envers Dieu.
3. — Le silence et les conversations.
4. — La charité envers le prochain.

Sixième jour.

1. — L'humilité.
2. — La prudence et la simplicité.
3. — La perfection des actions ordinaires.
4. — La mortification.

Septième jour.

1. — L'amour de la pauvreté.
2. — L'amour des pauvres.
3. — La chasteté.
4. — L'obéissance.

Huitième jour.

1. — La rénovation des promesses du baptême.
2. — L'imitation de Jésus-Christ.
3. — Le Règlement de vie.
4. — La dévotion à la Sainte Vierge.

Neuvième jour.

Méditation sur la persévérance.

MÉDITATIONS

POUR

LA PREMIÈRE RETRAITE

MÉDITATION PRÉPARATOIRE

Sommaire pour la veille au soir.

Devant commencer demain notre retraite annuelle, nous consacrerons notre méditation du matin à nous y préparer par de sérieuses réflexions sur l'importance de bien profiter de ces saints exercices. — Nous y verrons : 1° le but que nous devons poursuivre pendant la retraite, et qui est de réparer le passé, de réformer le présent et d'assurer l'avenir; 2° les moyens à prendre pour arriver à ce but, et qui consistent à écarter les obstacles qui empêcheraient Dieu d'agir librement dans notre âme, et à coopérer généreusement à cette action divine.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° d'entrer dès le début, et sans perdre un seul instant, dans le silence et le recueillement de la retraite, si propre à favoriser l'action sanctificatrice de la grâce; 2° de nous tenir prêts à faire généreusement tous les sacrifices exigés par le renouvellement intérieur que doivent comporter ces saints exercices. — Nous retiendrons pour bouquet spirituel la recommandation de l'Apôtre : *Renovamini spiritu mentis vestræ :* Renouvelez-vous dans l'esprit (chrétien ou sacerdotal) qui doit vous animer (Eph., IV, 23).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, dont l'essence immuable préside aux changements incessants des êtres successifs sortis de ses mains créatrices, les fait servir à procurer le perfectionnement de ses créatures raisonnables, et par là même à sa propre gloire, pour laquelle nécessairement

il a fait toutes choses : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov., XVI, 4). C'est en effet la condition nécessaire de tout être créé, d'être sujet à des changements perpétuels. Les êtres vivants, quoique plus nobles, n'échappent point à cette loi, et même en eux le changement est moins lent et plus sensible. Pendant la première période de leur existence, ils se développent, grandissent, se fortifient ; mais au bout d'un certain temps, ils suivent la pente contraire, s'affaiblissent, s'amoindrissent et finissent par disparaître : *omnes ut vestimenta veterascent, et velut amictum mutabis eos et mutabuntur* (Hebr., I, 11-12). L'homme lui-même, entraîné dans ce mouvement perpétuel, ne reste jamais longtemps dans le même état : *Homo nunquàm in eodem statu permanet* (Job., XIV, 1-2). Dieu seul demeure toujours le même et ne vieillit jamais : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (Hebr., I, 12). Comme le soleil, qui est son symbole visible, il est immobile, tandis que tout change et passe devant lui : « Stat sol dùm volvitur orbis. » Comme cet astre aussi, il donne le mouvement et la vie à tout ce qui vit et se meut, et nul ne peut échapper à son action, *nec est qui se abscondat à calore ejus* (Ps. XVIII, 7). Son action divine chaque année renouvelle la face de la terre, et donne à la nature vieillie et comme ensevelie sous les glaces de l'hiver, à chaque printemps, une nouvelle vie, une nouvelle jeunesse. Dans l'ordre surnaturel, la bienfaisante action du même Soleil de justice peut, quand nous coopérons à sa grâce, ou nous rendre la vie perdue par notre faute, ou nous la donner avec plus d'abondance : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant* (Joann., X, 10). C'est à ce renouvellement de vie surnaturelle, de vie chrétienne ou sacerdotale, que nous sommes conviés pendant la retraite que nous commençons ce soir. — Prions Notre-Seigneur de ne pas permettre que nous restions sourds à l'appel de sa grâce. Qu'il daigne, dans cette méditation préparatoire, pour nous mieux faire com-

prendre l'importance et la nécessité des saints exercices destinés à nous renouveler, nous en montrer le but, puis nous aider à atteindre ce but par les moyens qui y conduisent.

DEUXIÈME POINT.

But de la retraite. — Ces saints exercices ont pour but de nous aider à *réparer le passé*, à *réformer le présent*, à *préparer* et à *assurer l'avenir.* — 1° Quel est ce *passé*, à la préparation duquel nous devons travailler pendant la retraite? C'est surtout le temps écoulé depuis celle de l'année dernière; car celui qui précède a sans doute été déjà suffisamment réparé. Et durant ce passé d'un an, que de péchés commis, et dont nous n'avons pas fait peut-être une pénitence suffisante! Que de grâces reçues, et dont nous n'avons pas fait assez bon usage! Que de temps perdu à des paroles inutiles, à de vaines rêveries, à des démarches inconsidérées, à des œuvres bonnes en soi, peut-être, mais faites sans assez de pureté d'intention! La retraite bien faite a pour premier but de réparer tout cela, au moins dans une certaine mesure. — 2° Elle tend aussi à *réformer le présent*, c'est-à-dire à rendre meilleur, en vue du ciel, l'état dans lequel nous sommes actuellement. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, malgré les secours si nombreux et si puissants que Dieu nous a donnés pour nous maintenir en état de grâce, nous avions le malheur d'être en état de péché, la retraite aurait pour premier but de nous réconcilier avec Dieu. Mais, n'aurions-nous pas besoin d'une réforme aussi radicale, il nous resterait encore bien des convictions surnaturelles à affermir, bien des défauts à corriger, bien des habitudes regrettables à changer, bien des inclinations mauvaises à combattre, et peut-être une funeste tiédeur à faire disparaître; et c'est encore là l'œuvre de la retraite. — 3° Enfin, c'est l'*avenir* qu'elle a pour but de *préparer* et d'*assurer*

Cet avenir, c'est avant tout celui de l'éternité, que nous devons travailler à rendre, pour nous, bon et heureux. Mais c'est aussi celui de la vie présente qui nous est donné pour acheter l'autre. Sans doute il ne nous appartient pas; nous ignorons quel il sera, si même il nous sera donné. Mais nous devons prendre nos mesures pour que, dans la mesure où il nous sera donné, il ne se compose que de jours pleins, marqués chacun par nos progrès dans la vertu, par l'acquisition de nouveaux mérites pour le ciel. Or, nous n'atteindrons ce but qu'en opérant en nous, par les secours que nous offriront les exercices de la retraite, un véritable renouvellement de notre vie surnaturelle, de notre vie chrétienne ou sacerdotale. « Une retraite bien faite, dit saint Vincent de Paul (Coll., III, 85), est un entier renouvellement. Celui qui l'a faite comme il faut passe dans un autre état; il n'est plus ce qu'il était, il devient un autre homme. » — Est-ce toujours ainsi que nous avons envisagé les exercices de la retraite, et n'est-ce point pour n'avoir pas assez précisé le but que nous devions y poursuivre, que nous en avons jusqu'ici si peu profité?

TROISIÈME POINT.

Moyens à prendre pour atteindre le but de la retraite. — Nous devons d'abord écarter les obstacles qui empêcheraient la grâce de produire en nos âmes ces heureux effets, puis laisser agir cette divine grâce sans lui opposer jamais la moindre résistance, enfin coopérer à son action sanctificatrice avec une grande générosité. — 1° Les obstacles, qu'il faut écarter, sont figurés, dans la parabole de la semence que nous raconte le Saint Evangile (Luc., VIII, 4-15), par les terrains défectueux qui empêchent le bon grain de fructifier. C'est d'abord la légèreté de l'esprit, la dissipation du cœur, figurée par le chemin battu, et qui empêche la divine semence de la grâce de pénétrer dans l'âme. Il faut lui opposer le re-

cueillement intérieur si intimement lié au recueillement extérieur, et que favorise si bien le silence extérieur. — C'est ensuite la lâcheté, l'égoïsme, le manque de générosité, figuré par le terrain pierreux, et qui empêche les meilleurs désirs d'en venir aux effets. Il faut, dès le début de la retraite, se tenir dans la disposition de faire tous les sacrifices que nous reconnaîtrons nécessaires pour accomplir nos devoirs et répondre aux inspirations de la grâce. — Enfin, ce sont certaines affections désordonnées, attaches de cœur, d'amour-propre ou de sensualité, qui étouffent les meilleures et les plus fermes de nos résolutions. Il faut apprendre à nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, de nous-mêmes, et de ce à quoi nous portent nos inclinations vicieuses, pour que la grâce puisse librement agir dans notre âme et y opérer le travail de notre sanctification. — 2° Les obstacles écartés, nous devons laisser agir Dieu dans notre âme, sans opposer à sa grâce la moindre résistance, être, suivant l'expression de saint François de Sales, « des toiles d'attente ». La toile qui est tendue sur le chevalet ne peut recevoir l'image que l'on veut y reproduire, qu'à la condition de ne contrarier nullement le pinceau de l'artiste qui y dépose ses couleurs. — 3° Enfin, il ne suffit pas, pour nous de laisser agir Dieu dans notre âme, il faut de plus que nous agissions avec lui, que nous coopérions à sa grâce. Celle-ci, en effet, ne *purifiera* notre âme des mauvaises humeurs du péché que si, sous son influence, nous faisons une généreuse *pénitence*. Elle n'*illuminera* notre intelligence, d'une manière pratique, que si nous adhérons par une *foi* vive à ces lumières surnaturelles. Enfin elle ne nous *unira* à Dieu dans un parfait *amour* que si nous nous déterminons énergiquement, avec son secours, à conformer pleinement notre volonté à la sienne. — Sont-ce là les moyens que nous avons employés pour bien profiter de nos retraites précédentes ?

Prenons la résolution : 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

Premier jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

LES BIENFAITS DE DIEU

Sommaire pour la veille au soir.

L'oubli de Dieu et de ses bienfaits est une des causes qui contribuent le plus puissamment à faire tomber peu à peu dans la tiédeur et le relâchement. Pour en sortir ou nous en préserver par un renouvellement sérieux de notre vie surnaturelle, nous consacrerons notre première méditation de demain à nous rappeler : 1° les principaux bienfaits généraux et particuliers dont nous sommes redevables à Dieu, et dans l'ordre naturel, et dans l'ordre surnaturel; 2° les devoirs que ces bienfaits reçus nous imposent.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de penser plus souvent, avec de grands sentiments de reconnaissance, aux si nombreux bienfaits dont Dieu ne cesse de nous combler à tout instant; 2° d'en faire désormais un usage plus conforme aux desseins pour lesquels Dieu nous les a accordés. — Notre bouquet spirituel sera le cri de reconnaissance que l'Église met si souvent sur nos lèvres dans sa sainte liturgie : « Deo gratias! » Merci, ô mon Dieu, merci!

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, notre insigne bienfaiteur, à qui nous devons tout ce que nous avons, comme tout ce que nous sommes, et qui par suite a droit à toute notre reconnaissance. Étant le bien par essence, il tend à se communiquer, « bonum sui diffusivum (S. Th.) ». Et c'est ce qu'il fait, d'abord par la création, en don-

nant l'être à ce qui n'était point, et puis par les nombreux bienfaits dont sa libéralité infinie ne cesse de combler les créatures qu'il a ainsi tirées du néant. Parmi ces créatures, celles qui sont dépourvues de raison ne peuvent payer à leur bienfaiteur le tribut d'une reconnaissance dont elles sont incapables. Mais celles qui sont faites à son image et ressemblance y sont doublement obligées, et en leur propre nom, et au nom de toutes celles qui n'ont pas conscience de ce dont elles sont redevables à Dieu : *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula* (Daniel, III, 57). Ayant le bonheur d'être dans cette catégorie des êtres intelligents et libres, la reconnaissance est pour nous un devoir, dont l'accomplissement nous ouvre la source de nouveaux bienfaits. — Rien de plus juste, en effet, que de nous montrer reconnaissants à l'égard de celui sans lequel nous ne serions rien. Aussi a-t-on défini la reconnaissance la justice du cœur, et saint Vincent de Paul dit (Coll., III, 362) « qu'on doit employer autant de temps à remercier Dieu de ses bienfaits, qu'on en a employé à les demander ». — Rien aussi pour nous de plus salutaire. Remercier Dieu pour les grâces qu'il nous a faites, c'est le disposer favorablement à nous en accorder d'autres plus abondantes et plus précieuses; tandis que, ne pas lui dire *merci,* c'est nous exposer à voir tarir pour nous la source de ces grâces. L'âme reconnaissante, dit saint Bernard, ressemble à un fleuve qui, portant ses eaux à la mer, d'où elles lui sont venues par la pluie et par la neige, se met en état d'en recevoir de nouvelles. L'ingratitude au contraire est semblable à un vent brûlant qui dessèche tout sur son passage et tarit la source de la piété, la rosée de la miséricorde et les ruisseaux de la grâce. — Prions Dieu de nous rappeler, dans cette méditation, quelques-uns de ces nombreux bienfaits, et ce qu'il attend de nous en retour.

DEUXIÈME POINT.

Quels sont les bienfaits dont nous sommes redevables à Dieu? — Les énumérer tous serait chose impossible, car ils sont véritablement innombrables. Mais il sera bon de nous rappeler au moins quelques-uns des plus saillants; soit parmi ceux qu'il accorde à tous les hommes, soit parmi ceux dont il nous a favorisés de préférence à beaucoup d'autres, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. — 1° *Bienfaits généraux.* Dans l'ordre de la nature, Dieu est l'auteur et le conservateur de notre existence. Il pourvoit à tous nos besoins, fait briller pour nous son soleil, et met à notre service toutes ses créatures. Il veut bien même députer à notre garde les princes de sa cour céleste : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Ps. XC, 11). Oh! qu'il se montre libéral envers nous! *Quid est homo, quod memor es ejus* (Ps. VIII, 5)! Dans la hiérarchie des êtres, il nous met un peu au-dessous des anges, *minuisti eum paulò minùs ab Angelis* (ib., 6), mais bien au dessus de toutes les autres créatures. *constituisti eum super opera manuum tuarum* (ib., 7). — Et dans l'ordre de la grâce, Dieu se montre encore plus magnifique. Après nous avoir élevé gratuitement à l'ordre surnaturel, c'est-à-dire à un état qui surpasse infiniment les forces et les exigences de notre nature, il nous destine à partager un jour, sans mélange et sans fin, son propre bonheur. Quand, par notre faute, nous avons perdu tout droit à ce bonheur éternel, il nous préfère aux anges déchus, et il nous envoie son propre Fils pour nous racheter, au prix de toute une vie d'humiliations et de souffrances, couronnée par une mort des plus cruelles et des plus ignominieuses. Il institue ensuite son Église comme une arche de salut, destinée à nous faire bénéficier des fruits de la rédemption; car nous trouvons en elle, par les sacrements, la prière, la com-

munication des mérites de nos frères, les moyens les plus propres à nous sanctifier. — 2° *Bienfaits particuliers.* Outre ces grâces générales, Dieu accorde à plusieurs, et à nous en particulier, des bienfaits spéciaux que tous ne reçoivent pas, et auxquels nous n'avons aucun droit. Sans compter ceux dont il nous a favorisés jusqu'ici dans l'ordre naturel, de préférence à bien d'autres, en nous conservant la vie, la santé, l'intégrité de nos membres, l'usage et le développement de nos facultés intellectuelles et morales; que d'autres bienfaits plus précieux encore dans l'ordre surnaturel! Grâces du baptême et des autres sacrements, dont quelques-uns reçus si fréquemment; grâces d'une éducation chrétienne, peut-être d'une vocation de choix, et toutes les autres dont celles-ci sont la source! Ah! que rendrons-nous au Seigneur pour tant de bienfaits! *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (Ps. cxv, 12)?

TROISIÈME POINT.

Ce que Dieu attend de nous en retour de tant de bienfaits. — Les devoirs que nous imposent tant de bienfaits reçus peuvent se résumer en un seul, celui de la reconnaissance, reconnaissance de l'esprit, du cœur, de la volonté. — 1° La *reconnaissance de l'esprit* consiste dans le souvenir fréquent des bienfaits que Dieu nous prodigue, et dans l'humble aveu, dicté par l'amour de la vérité, que c'est bien à Dieu que nous en sommes redevables. Ah! si nous en étions toujours bien pénétrés, comme nous serions loin de jamais tirer gloire d'aucune des qualités que nous croyons posséder, et dans lesquelles nous reconnaîtrions sans peine des dons de Dieu purement gratuits : *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (1 Cor., IV, 7)? — 2° *La reconnaissance du cœur* consiste à payer notre bienfaiteur de retour dans l'amour qui l'a porté à nous faire du bien. Mais cet amour de re-

connaissance envers la bonté si libérale de notre Dieu doit nous porter à éviter avec le plus grand soin, dans notre conduite, tout ce qui pourrait tant soit peu lui déplaire, le péché quel qu'il soit, et même les plus légères imperfections de propos délibéré. Il doit de plus nous inspirer une grande générosité à son service, qui ne nous fasse reculer devant aucun sacrifice quand il s'agit de lui être agréable. — 3° Enfin, la *reconnaissance de la volonté* consiste à faire bon usage des bienfaits que nous recevons de Dieu, ne les faisant jamais servir qu'à procurer sa gloire. — Est-ce ainsi que nous avons compris jusqu'ici le devoir de la reconnaissance auquel nous obligent les bienfaits sans nombre que Dieu ne cesse de nous prodiguer?

Prenons la résolution: 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

Premier jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LA FIN DE L'HOMME ET DU CHRÉTIEN

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, dont la puissance créatrice tire les êtres du néant, pour une fin qui ne peut être que lui-même. Toute autre en effet serait indigne de lui : elle supposerait de sa part, vis-à-vis de cette fin, une subordination incompatible avec la perfection de son être infini et sa souveraine indépendance. La fin générale de toutes les créatures est donc de procurer la gloire de Dieu, par la manifestation extérieure de ses perfections infinies : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov., XVI, 4). Mais, outre cette fin générale, chacune a, pour fin

particulière, de procurer cette même gloire, d'une manière conforme à sa nature, et au rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'ensemble de la création, pour l'exécution du plan divin. L'homme a, dans ce plan, un rôle prépondérant, et le chrétien une place de choix. — Remercions Dieu de nous avoir donné ce double être naturel et surnaturel qui, en faisant de nous des hommes et des chrétiens, nous permet de procurer sa gloire d'une manière plus excellente, et de tendre à nous unir à lui comme à notre fin d'une manière plus intime. Demandons-lui la grâce de répondre pleinement à ses desseins sur nous, en remplissant la noble mission qu'il nous a confiée. Nous imiterons ainsi les saints, et en particulier saint Vincent de Paul, qui n'avait d'autre désir que de procurer la gloire de Dieu par lui-même ou par d'autres. « La plus grande et la plus intime joie de son cœur était de penser à la gloire incompréhensible que Dieu possède en lui-même, nous dit son premier biographe (Coll., III, 44). Ses plus ardents et continuels désirs étaient que Dieu fût de plus en plus connu, adoré, servi, obéi, aimé et glorifié en tous lieux par toutes sortes de créatures. »

DEUXIÈME POINT

Quelle est la fin de l'homme et du chrétien. — 1° La fin, pour laquelle nous avons été faits *hommes*, nous est révélée par la double lumière de la raison et de la foi. La raison nous dit que nous sommes faits pour être heureux, car le bon Dieu ne peut nous avoir créés pour être malheureux. Nous sentons, du reste, vers le bonheur une aspiration instinctive et invincible, que Dieu n'a pu mettre en nous que pour la satisfaire ; et si nous sommes malheureux ici-bas, c'est une funeste conséquence et un châtiment du péché de notre premier père. Toutefois ce bonheur, auquel nous aspirons avec tant d'ardeur, n'est pas la raison principale de notre existence. Il n'est que la conséquence, mais une conséquence nécessaire de la gloire de Dieu,

quand nous la procurons par l'activité bien réglée de notre nature intelligente et libre. L'homme, en effet, étant un abrégé de toutes les œuvres divines, possède en lui-même quelque chose de chacun des autres êtres de la création. L'esprit et la matière, les pierres, les plantes et les animaux, sont tous représentés dans le composé humain, qui possède à la fois la triple vie végétative, sensitive et rationnelle. Il peut donc, et c'est là sa noble mission, prêter une voix raisonnable aux créatures dépourvues de raison, et chanter en leur nom les louanges de Dieu. C'est ainsi que sa nature intelligente et libre est appelée à procurer la gloire de Dieu d'une manière plus parfaite, par la *connaissance* des attributs divins que la vue des créatures révèle à sa raison, et par l'*amour* et la *conformité à la volonté divine* qui doivent découler de cette connaissance. C'est là notre fin surnaturelle. — 2° Mais, par notre élévation à l'ordre surnaturel, nous sommes appelés à procurer à Dieu une gloire bien plus excellente et bien plus digne de lui, une gloire en quelque sorte infinie. La grâce sanctifiante nous faisant participer à la vie même de Dieu, nous le *connaissons* ainsi comme il se connaît lui-même, ici-bas par la foi, là-haut par la lumière de gloire; nous l'*aimons* comme il s'aime lui-même, ici-bas par la charité, là-haut par l'amour béatifique; nous *nous unissons* à lui dans une possession intime et réciproque, ici-bas par la libre conformité de notre volonté à la sienne, là-haut par l'union ineffable qui nous établira dans un bonheur sans mélange et sans fin. — 3° Notre fin de *chrétien* est cette même fin surnaturelle, à laquelle nous tendons par Jésus-Christ l'Homme-Dieu, dans lequel l'humanité a été comme ointe et tout imprégnée de la divinité, pour servir de médiateur entre Dieu et les hommes: *Mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* (I Tim., II, 5). En nous unissant intimement, par la foi, l'espérance et la charité, à ce divin Médiateur, au point de le faire pleinement vivre et régner en nous, *vivo, jam*

non ego, vivit verò in me Christus (Gal., II, 20), nous devenons, dans un certain sens, d'autres Jésus-Christ, « Christianus, alter Christus », et nous procurons ainsi, en lui et avec lui, la gloire de Dieu, aussi parfaitement que le méritent ses infinies perfections. — Oh ! la belle et noble mission à laquelle Dieu daigne nous appeler ! Sommes-nous fidèles à la bien remplir ?

TROISIÈME POINT.

Comment nous pouvons et devons tendre à notre fin d'homme et de chrétien. — En appliquant toutes nos facultés naturelles et surnaturelles à *connaître,* à *aimer* et à *servir Dieu,* par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Nous y arriverons par une union constante à ce divin Sauveur, qui nous fera en tout voir, aimer et chercher Dieu, et rien que pour Dieu. Nous cesserions au contraire de tendre à notre fin, si nous venions à préférer, à la gloire de Dieu, notre propre satisfaction ; et suivant la gravité de la matière ou la perversité de nos intentions, nous nous mettrions, par le péché ou l'imperfection volontaire, en opposition avec la rigueur de ses préceptes ou la perfection de ses conseils. — Nous éviterons ce malheur en donnant à tous nos actes une grande *pureté d'intention.* C'est la condition essentielle et capitale de la bonté de nos œuvres. Elle est à l'action ce que le fondement est à l'édifice, la racine à l'arbre, l'âme au corps. Sans elle, l'édifice surnaturel croule, l'arbre de la sainteté meurt, le corps de nos meilleures œuvres n'est qu'un cadavre. Saint Vincent de Paul dit (Coll., VIII, 175, 176) que cette pureté d'intention est, pour la valeur de nos actions, ce qu'est la forme pour les sacrements, et que par suite, sans elle, nos meilleurs actes n'ont aucun mérite pour le ciel. Dieu, en effet, considère moins, dans nos actions, l'extérieur et la substance de l'acte, que l'intention avec laquelle nous agissons : *Dominus autem intuetur cor* (1 Reg., XVI 7). — Faisons

donc passer cette pureté d'intention dans les habitudes de notre vie, en tenant le regard de notre âme toujours fixé sur le bon plaisir divin, pour y conformer entièrement le nôtre, *Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum... ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum.* (Ps. CXXII, 2). Mais surtout gardons-nous à tout prix de rien faire par respect humain, nous rappelant ce que dit saint Vincent de Paul à ce sujet (Coll., III, 46), « qu'il vaudrait mieux être jeté, pieds et mains liés, parmi les charbons ardents, que de faire une action pour plaire aux hommes ». N'y cherchons pas non plus notre satisfaction, ce qui suffirait à gâter nos œuvres les plus saintes, mais n'ayons, en tout, d'autre vue que de procurer la gloire de Dieu en accomplissant sa sainte volonté. — Est-ce toujours ainsi que nous agissons?

Prenons la résolution : 1° de former, dès le matin, une intention pure et droite de tout faire dans la seule vue de plaire à Dieu; 2° de renouveler cette intention dans la journée, aussi souvent qu'il nous sera possible. — Notre bouquet spirituel sera le mot par lequel Notre-Seigneur protestait de ne rien faire qu'en vue de plaire à son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper :* Je fais toujours ce que je sais lui être plus agréable (Joann., VIII, 29).

Premier jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LES DEVOIRS ENVERS DIEU

PREMIER POINT

Adorons Dieu dans son infinie Majesté, plus élevé au-dessus du monde créé que le ciel ne l'est au-dessus

de la terre, se définissant lui-même l'Être par excellence: *Ego sum qui sum* (Ex., III, 14). C'est donc l'Être, source de tout être, et rien n'existe que par lui: *Omnia per ipsum facta sunt, et sinè ipso factum est nihil quod factum est* (Joann., I, 3). Il est l'Être immuable et éternel, duquel on ne peut pas dire qu'il a été, comme s'il n'était plus, ni qu'il sera, comme s'il n'était pas encore, mais seulement qu'il est, parce qu'il est éternellement: *Ego sum qui sum.* Abîmons-nous dans la contemplation de Celui qui seul a l'existence en propre, devant qui tout le reste n'est rien; de qui toutes les créatures tiennent leur être, et à qui elles en *doivent* l'usage, n'étant faites que pour lui. Le pavillon des cieux est, devant son éternité, comme la tente qu'on replie le soir. L'éclatante armée des étoiles est, devant son immutabilité, comme la fleur des champs, qui s'ouvre le matin et se flétrit avant la fin de la journée. Les êtres animés n'ont de mouvement et de vie que ceux qu'ils reçoivent de lui: *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus* (Act., XVII, 28). Nous-mêmes, bien qu'élevés au-dessus de toutes les créatures visibles, *constituisti eum super opera manuum tuarum; omnia subjecisti sub pedibus ejus* (Ps. VIII, 7, 8), nous n'avons de vraie grandeur que celle que nous tenons de notre ressemblance avec Dieu, et les plus parfaits d'entre nous n'offrent qu'un pâle reflet des perfections divines. — Adorons donc les grandeurs infinies du seul Être parfait, qui mérite toute notre estime, tout notre respect, notre obéissance absolue, qui a sur nous tous les droits. A ces droits correspondent pour nous des *devoirs*, qu'il nous importe de connaître et de remplir. Prions-le de nous les rappeler dans cette méditation, afin que nous y soyons désormais plus fidèles, et que nous ne méritions pas le reproche qu'il adressait autrefois à son peuple par le prophète Malachie: *Filius honorat patrem, et servus dominum suum: si ergò Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus?* Le fils doit honorer son

père et le serviteur son maître. Si donc je suis votre père, où est l'honneur que vous me devez? et si je suis votre Seigneur, où est le respect qui m'est dû (Malach., I, 6)?

DEUXIÈME POINT

Nous devons à Dieu l'hommage et l'usage de nos facultés intellectuelles et morales. — 1° Tenant de Dieu ces facultés, nous lui en devons, l'*hommage*, et cet hommage nous lui en payons le tribut par le culte que nous lui rendons. Or, ce culte s'exerce par la pratique des vertus de foi, d'espérance, de charité et de religion; et c'est dans la pratique de ces vertus que consiste l'accomplissement de nos premiers devoirs envers Dieu. — Nous devons donc *croire* aux vérités que Dieu nous a révélées, que nous ont fidèlement transmises l'Écriture et la tradition, et que nous enseigne l'autorité infaillible de l'Église. — Nous devons, pleins de confiance en la bonté toute-puissante de Dieu et dans sa fidélité aux promesses qu'il nous a faites, à cause des mérites infinis de Jésus-Christ son Fils, *espérer* fermement qu'il nous donnera le bonheur éternel du ciel, et les moyens nécessaires pour y arriver. — Nous devons de plus *aimer* ce Dieu infiniment bon et parfait, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et par-dessus toute chose. — Enfin, nous devons *honorer* les grandeurs de Dieu et son souverain domaine sur toute créature par nos adorations, nos louanges, nos bénédictions; *remercier* ce Dieu si bon et si libéral envers nous de tous les bienfaits dont nous lui sommes redevables; *satisfaire* à sa justice en réparant les offenses dont nous nous sommes rendus coupables envers lui, et en payant la dette de souffrance contractée par nos péchés; enfin, le *prier* pour obtenir de sa bonté tous les secours corporels et spirituels dont nous avons besoin. — 2° Nous devons *user* de nos facultés intellectuelles et morales en les appliquant à Dieu, comme à l'objet principal pour lequel elles ont été faites, et qui ne peuvent trouver

qu'en lui la pleine satisfaction de toutes leurs aspirations. Nous devons donc user de notre esprit et de toutes ses puissances pour *connaître* Dieu, de notre cœur pour l'*aimer*, de notre volonté pour le *servir* par une parfaite soumission aux prescriptions de sa loi, telle qu'il l'a inscrite dans notre cœur, ou promulguée *au dehors* par lui-même ou par ses représentants légitimes. — Foi, espérance, charité, adoration, actions de grâces, satisfaction, prière, obéissance, tels sont donc nos principaux devoirs envers Dieu. Comment nous en sommes-nous acquittés jusqu'ici? Faisons-en l'objet d'un sérieux examen de conscience. Cet examen nous aidera à mieux faire la revue annuelle si fortement conseillée pendant la retraite.

TROISIÈME POINT.

Nous devons à Dieu l'hommage et l'usage de notre corps et de ses sens. — 1o Étant composés d'un corps et d'une âme, et tenant l'un et l'autre du même Dieu, nous ne lui devons pas moins l'*hommage* de notre corps et de ses sens, que celui de notre âme et de ses facultés intellectuelles et morales. Aussi le culte auquel nous sommes tenus à l'égard de Dieu doit-il être, non seulement intérieur, mais encore extérieur. Notre attitude, nos gestes, nos paroles, tout doit servir à traduire, dans notre corps, les pensées et les sentiments dont notre esprit et notre cœur sont animés à l'égard de Dieu. L'une des principales conséquences de ce principe est l'obligation qui nous incombe de bien nous acquitter de la *prière vocale*. Nous devons à Dieu cet hommage du don si précieux de la parole que nous tenons de lui. — Avons-nous bien compris ce devoir, et nous en acquittons-nous avec tout le respect extérieur et l'application intérieure qu'il comporte, particulièrement quand nous récitons le bréviaire (si nous y sommes obligés), notre chapelet, les prières du matin et du soir? — 2o Nous devons n'user de notre corps et de ses sens que pour le service du Dieu qui nous les a donnés. Chercher, dans le fonctionnement

de nos organes et l'usage de nos sens, notre propre satisfaction, ou du moins, ne pas la subordonner à la gloire de Dieu à laquelle ils doivent uniquement servir, ce serait manquer à l'un de nos devoirs les plus essentiels. C'est du reste en usant à son service toutes les forces de notre corps, en dépensant pour lui toutes les ressources de notre santé, que nous lui prouverons pratiquement notre amour et notre dévouement. « Aimons Dieu, mes frères, disait saint Vincent de Paul (Coll., I, 124), aimons Dieu; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages! » — Est-ce là ce que nous faisons?

Prenons la résolution: 1° De rendre à Dieu, aussi souvent que nous les lui devons, tous nos hommages, particulièrement celui d'une parfaite obéissance; 2° de mieux faire désormais nos prières vocales, avec respect, attention et amour, « dignè, attentè ac devotè. » — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de Notre-Seigneur : *Reddite ergò... quæ sunt Dei Deo :* Acquittez-vous fidèlement de vos devoirs envers Dieu.

Premier jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA VOCATION.

PREMIER POINT

Adorons Dieu nous destinant de toute éternité à remplir ici-bas une mission spéciale, et nous appelant à le glorifier, dans le temps, par notre fidélité à bien nous acquitter de cette mission. C'est cet appel qui reçoit le nom de *vocation*, et auquel nous devons attacher la plus grande importance : soit pour

le connaître sûrement, si déjà il ne nous a pas été révélé; soit pour en remplir convenablement les devoirs, si déjà nous connaissons quels sont, à notre égard, les desseins de la divine Providence. C'est en vue de cette vocation que Dieu nous a créés et mis au monde, qu'il a formé notre corps et notre âme avec les dispositions les plus propres à nous faciliter l'accomplissement de la mission qu'il voulait nous confier. C'est pour nous aider à atteindre cette fin que sa divine Providence a disposé les circonstances qui ont entouré notre naissance, notre éducation, les divers événements de notre vie. C'est dans ce but que, après nous avoir fait sentir, peut-être de bien bonne heure, les premiers attraits de notre vocation, il en a conservé le germe avec tant de soin au milieu des orages de la jeunesse, qu'il en a favorisé le développement, qu'il veut nous faire connaître à ce sujet sa sainte volonté, et nous donner la grâce nécessaire pour répondre généreusement à son appel. Combien d'autres grâces il nous donne encore, pour nous aider à bien profiter des formations successives nécessaires pour cela : au sein de la famille, dans le milieu où nous avons reçu une bonne éducation chrétienne, puis, au séminaire, s'il s'agit d'une vocation sacerdotale! Enfin, que de secours spirituels de toutes sortes sa bonté ne cesse, depuis, de mettre à notre disposition, pour nous faire tendre efficacement vers la fin de notre vocation, que nous devons ne jamais perdre de vue, mais nous efforcer d'atteindre, chaque jour avec un nouveau zèle! — Remercions Dieu de la vocation qu'il nous a donnée malgré notre indignité, si déjà nous la connaissons. Sinon, prions-le de nous aider pendant la retraite, à étudier cette grave question, en nous montrant son importance et les moyens de la résoudre. Daigne Marie Immaculée, par ses prières, nous en obtenir la grâce!

DEUXIÈME POINT

Importance de la question de la vocation. — Outre la vocation générale et commune à tous les hommes, par laquelle nous sommes appelés à un bonheur surnaturel, sans mélange et sans fin, chacun de nous a une vocation spéciale, c'est-à-dire qu'il est destiné par la divine Providence à un certain *état de vie* qui est fait pour lui, et pour lequel il est fait lui-même. C'est ce qu'exige l'ordre et l'harmonie que la sagesse du Créateur a mis dans toutes ses œuvres, n'y laissant rien au hasard. A chacune de ses créatures Dieu a assigné la place qu'elle doit tenir dans l'ensemble de la création, le rôle spécial qu'elle doit y jouer, et l'a pourvue en conséquence de toutes les propriétés et aptitudes requises pour cela. — C'est vrai non seulement des êtres dépourvus de raison, mais encore des hommes, dont chacun est appelé par Dieu à remplir un rôle particulier, non seulement dans l'ensemble de l'univers, mais encore dans la société, dans l'Eglise, dans la famille. Mais au lieu que l'être sans raison obéit nécessairement et d'une manière aveugle aux dispositions providentielles, dans l'homme, Dieu respecte la liberté dont il l'a doué, et il veut qu'il choisisse lui-même l'état de vie auquel il l'appelle. — Chacun de nous a donc ici-bas sa *vocation,* à laquelle il doit répondre librement, Il lui importe par suite grandement de la connaître et d'y répondre avec fidélité. D'abord, parce qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire (Luc., x, 41), c'est de connaître et de faire la volonté de Dieu. C'est par là que nous procurons sa gloire, et que nous assurons notre bonheur, dans cette vie et dans l'autre. Or, si c'est vrai de tous les actes de notre vie, n'est-ce pas au moins aussi vrai de l'acte par lequel nous donnons à cette vie son orientation, c'est-à-dire du choix d'un état de vie? S'il est conforme aux desseins de Dieu sur

nous, nous entrons dans une voie où toute facilité nous est donnée pour marcher et arriver au terme. Aux aptitudes naturelles que nous avons reçues à cet effet, viennent se joindre les grâces surnaturelles de choix, ou grâces d'état, que Dieu nous y réserve pour nous aider à remplir la mission spéciale qu'il nous a donnée.— Dans la cas contraire, ces aptitudes naturelles et ces grâces surnaturelles sont pour nous inutiles, parfois même nuisibles, et celles dont nous aurions besoin dans l'état de vie que nous choisirions sans y être appelés, nous feraient défaut. De là pour nous une existence malheureuse ici-bas, et le grand danger où nous serions de compromettre irrévocablement notre salut éternel. — Oh! Seigneur, combien il nous importe de connaître et de suivre notre vocation!

TROISIÈME POINT.

Moyens de connaître notre vocation. — 1° Il faut d'abord savoir quels sont les principaux états de vie, entre lesquels Dieu veut que nous choisissions celui pour lequel il nous a faits. — Ils peuvent se réduire a deux principaux : l'état de vie *commune* et l'état de *perfection*. — Le premier est celui dans lequel on n'est obligé qu'à l'observation des *préceptes*, bien que celle des conseils n'y soit pas impossible. Il est appelé état de vie *commune* parce que les devoirs qui y sont attachés, et les secours nécessaires pour les accomplir sont *communs* à tous les chrétiens. C'est l'état du mariage ou du célibat dans le monde. — L'état de *perfection* est celui dans lequel, par suite d'un engagement libre, on est obligé à l'observation des *conseils évangéliques*, particulièrement en ce qui concerne la pauvreté, la chasteté parfaite et l'obéissance. Le but que l'on se propose est simplement sa sanctification personnelle et c'est l'état religieux *(status perfectionis acquirendæ)*, ou le salut et la sanctification du prochain, et c'est le sacerdoce et par exten-

sion tout ministère apostolique (*status perfectionis acquisitæ et exercendæ*), ou enfin l'un et l'autre, et c'est l'état mixte de toute famille religieuse vouée au salut d'autrui. — 2° Parmi ces divers états, quel est celui auquel Dieu nous appelle? Par quels *moyens* arriverons-nous à cette connaissance dont nous avons compris pour nous toute l'importance? Ils sont au nombre de trois : la prière, la réflexion et la décision de ceux qui ont grâce et mission pour nous parler au nom de Dieu. — La *prière* d'abord, car nul mieux que Dieu ne sait à quel état de vie il nous appelle, et nul ne peut mieux que lui nous le faire connaître. Cette prière, pour être exaucée, doit être non seulement humble, confiante et persévérante, mais encore accompagnée d'une grande pureté de cœur et de l'intention bien droite de connaître le bon plaisir divin : *Domine, quid me vis facere* (Act., IX, 6)? — La *réflexion*, qui nous aidera à connaître et à faire connaître à qui de droit nos attraits ou répugnances, nos aptitudes ou inaptitudes, les obstacles vincibles ou invincibles qui peuvent se présenter. — Enfin la décision de ceux qui ont grâce et mission pour nous parler au nom de Dieu : au for interne, notre confesseur ou directeur spirituel; au for externe, pour le sacerdoce, l'Evêque; pour la vie religieuse, les Supérieurs. — Est-ce bien ainsi que nous avons compris cette question si importante de la vocation? Et, pour la résoudre, avons-nous bien employé les moyens que nous venons de méditer?

Prenons la résolution : 1° d'attacher la plus grande importance, pour nous et pour ceux dont nous aurions la conduite, à l'étude et à la solution de la grave question de la vocation; 2° si nous ne sommes pas encore personnellement fixés sur ce point, de profiter de cette retraite pour chercher à connaître l'état de vie auquel nous sommes appelés. — Notre bouquet spirituel sera, ou la parole de saint

Paul au moment de sa conversion : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur que voulez-vous que je fasse? (Act., XI, 6)? ou la parole du Psalmiste : *Domine notam fac mihi viam in quâ ambulam.* Seigneur faites-moi connaître la voie dans laquelle vous voulez que je marche. (Ps. CXLII, 8).

Deuxième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

LA MORT

Sommaire de la veille au soir

Nos méditations d'aujourd'hui nous ont d'abord rappelé les bienfaits de Dieu à notre égard, et excité, par ce souvenir reconnaissant, à le mieux servir désormais. Puis elles nous ont fait envisager le but auquel nous ne devons cesser de tendre, comme hommes, comme chrétiens, comme ayant reçu de Dieu une mission spéciale à remplir. Celles de demain nous feront trouver, dans la considération de nos fins dernières, de puissants motifs de ne jamais nous écarter du chemin qui doit nous conduire à ce but, et de répondre ainsi aux desseins de miséricorde et d'amour que Dieu a sur nous de toute éternité. — La première de nos fins dernières est la *Mort;* elle fera l'objet de notre prochaine méditation. Nous y verrons : 1° pourquoi l'on peut appeler le jour de la mort un jour mauvais, *in die malâ* (Ps. XL, 2), et dans quel sens le Seigneur pourra alors nous délivrer, *liberabit eum Dominus* (ib.); 2° à quelles conditions sa bonté nous fera cette grâce : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (ib.), à la condition que nous saurons comprendre et secourir les misères du pauvre.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de pourvoir sagement, en vue de la mort, à nos propres misères spirituel-

les; 2° de nous porter, avec zèle, à exercer à l'égard du prochain toutes les œuvres de miséricorde auxquelles nous applique notre sainte vocation. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, la parole du Psalmiste : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus.* Heureux celui qui sait comprendre et secourir les misères du pauvre; au jour mauvais, le Seigneur le délivrera (Ps. XL, 2).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

« Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus. » Comme l'Église nous y invite dans l'office qu'elle consacre à ses enfants défunts, adorons Dieu, roi de l'univers, par qui et pour qui subsistent tous les êtres vivants. Le Seigneur n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants : *Non est Deus mortuorum sed viventium* (Matth., XXII, 32). Ce n'est pas lui qui a fait la mort, *Deus mortem non fecit* (Sap., I, 13), elle est l'œuvre du péché, *stipendia enim peccati, mors* (Rom., VI, 23); et l'homme n'est sujet à la mort qu'en punition de sa désobéissance. Ce n'est pour ainsi dire qu'à regret que Dieu, dans sa justice, a porté ce décret, *statutum est hominibus semel mori* (Hebr., IX, 27); car sa bonté infinie avait réservé une autre destinée à cette créature privilégiée, créée à son image et à sa ressemblance. L'homme, s'il était resté fidèle, devait passer, sans mourir, de cette vie d'épreuve au bonheur de la vie éternelle. Mais une si grande récompense devait être méritée, et Dieu la mit au prix d'un acte d'obéissance bien simple et bien facile. Il s'agissait de s'abstenir d'un seul des fruits si nombreux et si variés du paradis terrestre. Menace de mort était portée si le précepte venait à être transgressé: *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen., II, 17). Survient le démon qui affirme le contraire, et qui promet à nos premiers parents qu'en mangeant de ce fruit ils ne mourront point, et que même ils deviendront comme des dieux : *Nequaquàm morte moriemini...*

eritis sicut dii (Gen., III, 4, 5). Et, chose étrange! sa parole obtient plus de crédit que celle de Dieu. L'homme désobéit, et aussitôt la sentence de mort dont il avait été menacé est fulminée contre lui: *pulvis es, et in pulverem reverteris* (ib., 19). Inclinons-nous devant la justice de cette sentence, et tenons-nous prêts à la subir quand il plaira à la divine Providence. Mais en même temps remercions Dieu nous promettant dans sa bonté infinie qu'il voudra bien nous en adoucir l'amertume, *in die malâ liberabit eum Dominus* (Ps. XL, 2), si nous remplissons les conditions auxquelles il daigne attacher cette faveur, c'est-à-dire, si nous savons comprendre et secourir la misère du pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (ib.). — Que votre secours, ô Marie, ne nous fasse point défaut, surtout à ce moment terrible : « ora pro nobis... nunc et in horâ mortis nostræ. Amen! »

DEUXIÈME POINT.

Au jour de notre mort, qui pourrait s'appeler un jour mauvais, le Seigneur voudra bien nous délivrer, liberabit eum Dominus (Ps. XL, 2). — 1° Le jour de notre mort peut, dans un certain sens, s'appeler un jour mauvais, *in die malâ.* Ce dernier passage, en effet, est souvent accompagné des souffrances physiques les plus pénibles. De plus, la séparation brusque de tout ce que nous aimons ici-bas, et en particulier, de notre corps, cause à tout notre être un déchirement bien douloureux, quand nous n'avons pas su d'avance nous détacher de tout ce qui passe. Enfin l'appréhension de la corruption humiliante réservée à notre corps, et les assauts désespérés que nous livre souvent alors l'ennemi de notre salut, peuvent nous rendre bien mauvais ce dernier jour de notre vie, *in die malâ.* — 2° Mais nous avons l'espoir que le Seigneur voudra bien nous délivrer de ce que ce jour pourrait avoir pour nous de mauvais, *liberabit eum Dominus,* que même il daignera en faire pour nous un jour bon et très bon, le meil-

leur de notre vie, celui qui mettra fin à toutes nos misères et commencera notre bonheur éternel. Ce Dieu si bon adoucira nos souffrances physiques, ou nous aidera par sa grâce à les supporter si patiemment, si volontiers et avec tant d'amour qu'elles nous procureront, comme à saint Paul, une sainte joie et nous enrichiront de nouveaux mérites. Il nous fera considérer les biens temporels auxquels nous serons enlevés comme si peu de chose, auprès des biens éternels dont nous ne tarderons pas à être mis en possession, que nous n'aurons nulle peine à nous en séparer. Sa grâce forte et puissante nous fera triompher des derniers assauts du démon; et la peine de voir notre corps, compagnon de notre pèlerinage, condamné à tomber en poussière, sera bien compensée par la pensée de la glorieuse résurrection à laquelle il est destiné. — C'est la grâce que Jésus-Christ nous a méritée par les tourments de sa mort si cruelle et si ignominieuse. Remercions-le d'avoir bien voulu, en se soumettant ainsi à une loi qui n'était pas faite pour lui, adoucir l'amertume de notre châtiment, et nous mériter d'y trouver le principe de notre éternelle félicité.

TROISIÈME POINT.

A quelle condition le Seigneur voudra nous délivrer, au jour mauvais. — A la condition que nous saurons comprendre et secourir les misères du pauvre: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (Ps. XL, 2). — Mais le premier pauvre dont nous devons comprendre et secourir la misère, c'est nous-même : « Charitas benè ordinata à seipso incipit. » Notre indigence, notre nécessité, dans l'ordre surnaturel, est *extrême*, quand nous avons le malheur de nous trouver en état de péché mortel. Privés de la grâce de Dieu, qui est notre plus précieux trésor, nous sommes exposés, si nous mourons dans ce funeste état à être perdus pour l'éternité. Et comme la mort peut nous surprendre à tout instant, notre âme est dans

une nécessité plus grande encore que celle où serait notre corps sur le point de périr de faim. Si nous ne savons, ni comprendre, ni secourir cette misère extrême, nous ne méritons pas que le Seigneur nous délivre, au jour mauvais. Dieu nous préserve de ce malheur, et daigne nous aider à nous préoccuper de notre misère, quand même nous serions dans une nécessité moins grave! Sortons au plus tôt de la funeste voie de tiédeur dans laquelle peut-être nous sommes engagés, si nous ne voulons pas être exposés à tout instant à tomber dans le péché mortel, ou tout au moins à paraître devant Dieu, au dernier jour, les mains bien vides de mérites. Quel long et douloureux purgatoire nous serait alors réservé, et qui songerait à nous en retirer? « Quis memorabitur tuî post mortem, et quis orabit pro te? (1 Imit., XXIII, 8.) » Suivons donc le sage conseil que nous donne à ce sujet l'auteur de l'*Imitation*, et pourvoyons avant notre mort à nos propres intérêts, en comprenant et secourant notre grande misère : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* Soyons toujours prêts à mourir, et ne commettons jamais la périlleuse imprudence de rester dans un état d'âme que nous n'oserions porter au tribunal de Dieu. Faisons aussi, chaque jour, l'apprentissage de la mort, à l'exemple de saint Paul, qui pouvait dire qu'il mourait chaque jour : *quotidiè morior* (I Cor., XV, 31). C'est ce que nous ferons en détachant notre cœur de tout ce qui pourrait le captiver ici-bas, sûrs ainsi, au dernier jour, de quitter ce monde sans regret. En un mot, pourvoyons à notre propre indigence, en travaillant sans relâche à notre perfection, qui est la principale fin de notre sainte vocation, et le Seigneur nous délivrera au jour mauvais. — Sa bonté veut bien encore attacher cette grâce à la pratique des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle que nous exercerons en faveur du prochain, et c'est sur notre fidélité à les accomplir que nous serons jugés au dernier jour (Matth., XXV, 34-46). Nous ne serons rangés parmi les bénis

de notre Père qui est au ciel, et par suite délivrés au jour mauvais, que si nous avons su comprendre et secourir la misère tant spirituelle que corporelle du pauvre. Aussi saint Vincent de Paul avait-il coutume de dire (Coll., III, 170) que « tous ceux qui aimeront les pauvres pendant leur vie n'auront aucune crainte de la mort ». *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus* (Ps. XL, 2) !

Prenons la résolution: 1°...2°... (*comme ci-dessus*).

Deuxième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LE JUGEMENT

PREMIER POINT.

Adorons l'Esprit-Saint nous rappelant par la bouche de saint Paul que la mort, à laquelle nous sommes condamnés en punition du péché, est aussitôt suivie du jugement: *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium* (Hebr., IX, 27). C'est surtout pour cela qu'elle est si redoutable. Si la mort, au lieu de n'être qu'un simple changement d'état, était l'anéantissement de notre être, elle paraîtrait souvent un moindre mal à ceux qui sont las de souffrir ici-bas. Si elle était pour tous, bons et méchants, l'entrée dans une vie meilleure, nul ne la redouterait. Mais elle nous jette aux pieds de notre Juge, pour lui rendre de toute notre vie un compte rigoureux, à la suite duquel il prononcera une sentence irrévocable et fixera ainsi notre sort éternel. Ce juge souverain n'est autre que le Fils

de Dieu fait homme, Jésus-Christ Notre Seigneur, « Judex crederis esse venturus. » C'est à lui que Dieu le Père a confié le soin de juger les hommes, au sortir de cette vie, *omne judicium dedit Filio* (Joann., v, 22), et il s'en acquitte alors dans toute la rigueur d'une justice infinie. Oh! qu'il est effrayant de tomber, en ce moment, entre les mains d'un tel juge, entre les mains du Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr., x, 31)! Paraître seuls devant ce tribunal! Seuls, c'est-à-dire dénués de tout soutien, de toute défense, de toute consolation, n'ayant pour plaider notre cause que nos bonnes œuvres, si nous en avons fait qui puissent être reconnues pour telles à la lumière divine! Quel malheur alors, si nos mains étaient vides! Que dirions-nous, misérables, quel patronage pourrions-nous invoquer, quand seule une vie sainte serait à peine capable de nous rassurer? « Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus, quùm vix justus sit securus? » Avant ce jour redoutable, que ce juste Juge daigne nous remettre nos dettes : « Juste Judex ultionis, donum fac remissionis antè diem rationis. » Ah! supplions-le de ne pas permettre qu'alors nous soyons comptés au nombre de ses ennemis : « Inter oves locum præsta, et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextrâ. » — Pour obtenir cette grâce, prions-le de nous frapper ici-bas d'une crainte salutaire, à la pensée des rigueurs de son jugement, *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui* (Ps., CXVIII, 120), et de nous enseigner en même temps le moyen de les éviter.

DEUXIÈME POINT.

Combien est redoutable le jugement qui suivra notre mort. — Il l'est d'autant plus que le juge qui le portera est plus sévère, que le compte que nous avons à lui rendre est plus rigoureux, et que la sentence qu'il portera sera irrévocable. — 1o *Sévérité du juge.* Puis-

que ce juge est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, il est *infiniment éclairé* sur tout ce qui peut établir notre culpabilité. Il a été témoin non seulement de tous nos actes, de toutes nos paroles, mais encore de nos désirs les plus intimes, de nos plus secrètes pensées. Nous ne pouvons donc rien espérer de son ignorance, ni de la possibilité de voir lui échapper quelqu'une des circonstances qui nous rendent plus coupables. — Il est de plus *infiniment juste* et *saint*. Saint, il a du péché une horreur souveraine; juste, il le poursuit avec rigueur partout où il le trouve, pour venger l'honneur de Dieu auquel il porte atteinte. — Enfin, il est désormais *inflexible, inexorable*. Le temps de la miséricorde est passé, ce temps de notre vie d'épreuve, durant lequel si souvent il nous a offert notre pardon, nous conjurant, par les inspirations de sa grâce, par les avis, les remontrances, les exhortations de ses représentants, nous conjurant d'avoir pitié de notre âme et de faire pénitence : *Miserere animæ tuæ, placens Deo* (Eccli., xxx, 24); *pœnitentiam agite* (Matth., iv, 17). Désormais, c'est la justice rigoureuse qui commence à s'exercer, et qui ne cessera de s'exercer durant toute l'éternité! — 2° *Rigueur du compte* que nous aurons à rendre comme hommes, comme chrétiens, ou comme prêtres. Nous rendrons compte d'abord de l'être que nous avons reçu, de l'usage que nous aurons fait, non seulement de toutes nos puissances corporelles et spirituelles, mais encore de toutes les créatures mises à notre service. Nous répondrons de plus de toutes les grâces surnaturelles que nous aurons reçues: de la parole de Dieu, des sacrements, des bons conseils, des bons exemples, des lumières et inspirations intérieures, des indications ou réclamations de notre conscience éclairée par une instruction plus complète. Enfin nous rendrons compte des secours si puissants que nous aurons trouvés, dans les grâces d'état reçues, pour procurer notre propre perfection et le salut des âmes qui nous sont confiées. Hélas! si la

perte d'une seule de ces âmes pouvait nous être justement imputée, que dirions-nous au souverain Juge pour nous en justifier? — 3o *Irrévocabilité de la sentence.* Devant certains tribunaux humains, nous avons la ressource d'appeler, d'une sentence défavorable, à un tribunal supérieur qui pourra la révoquer, ou au moins l'adoucir. Mais ici cette ressource nous est enlevée, puisque nous sommes devant le Juge souverain, dont le jugement est sans appel. — Oh! Seigneur, si devant votre tribunal le juste à peine peut être rassuré, comment oserai-je y paraître, moi misérable pécheur? *Si vix justus salvabitur, impius et peccator ubi parebunt* (1 Petr., IV, 18)?

TROISIÈME POINT.

Comment nous pourrons éviter les rigueurs du jugement qui suivra notre mort. — Nous avons pour cela trois moyens infaillibles : 1o Nous juger nous-mêmes sévèrement, dans nos examens particuliers et généraux, dans nos confessions, et même, à l'occasion, jusque dans nos relations journalières avec le prochain. Ne craignons pas de reconnaître franchement nos torts, puisque ainsi, nous dit saint Paul, nous inclinons le souverain Juge à ne point nous condamner: *Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* (1 Cor., XI, 31). — 2o Ne point juger défavorablement notre prochain. Notre-Seigneur lui-même nous affirme l'efficacité de ce moyen, nous disant que par là nous nous assurons un jugement favorable, *Nolite judicare, ut non judicemini* (Matth., VII, 1); car, dit-il, on se servira pour vous mesurer de la mesure dont vous vous serez servi pour mesurer les autres, *in quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis* (ib., 2). Et saint Jacques nous avertit qu'un jugement sans miséricorde attend celui qui aura traité ses frères sans miséricorde : *Judicium sinè misericordiâ illi qui non fecit misericordiam* (Jac., II, 13). — 3o Enfin, penser, parler, agir

toujours comme devant en rendre compte au tribunal de Dieu. Oh! que cette pensée du jugement nous serait salutaire, si elle nous était habituelle! Si au lieu de nous rendre esclaves du *qu'en dira-t-on* et des jugements des hommes, nous consultions davantage le *qu'en dira Dieu,* l'appréciation que Dieu portera, au jour du jugement, sur ce que nous allons vouloir, dire, ou faire, comme notre vie serait parfaite! C'est le conseil salutaire que nous donne l'Apôtre saint Jacques : *Sic loquimini, et sic facite, sicut... incipientes judicari* (Jac., II, 12).

Prenons la résolution: 1° de nous préoccuper moins du jugement des hommes que de celui de Dieu, dans les déterminations que nous avons à prendre; 2° de ne point juger les autres avec sévérité, pour pouvoir espérer d'être jugés par Dieu avec indulgence. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis :* Il est effrayant de tomber entre les mains du Dieu vivant (Hebr., X, 31).

Deuxième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LES DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN

PREMIER POINT.

Adorons Dieu ayant fait le prochain, comme nous, à son image et à sa ressemblance, et nous ayant créés, lui et nous, pour vivre, non point isolés, mais les uns avec les autres, soit au sein de notre famille naturelle, soit au sein de la société civile et religieuse dont nous faisons partie. Contemplons, dans

les trois personnes de la très sainte Trinité si parfaitement unies ensemble, le type de toute société, type admirablement réalisé dans la sainte famille de Nazareth. Transportons-nous par la pensée dans la pauvre maison qui lui servait d'abri, et saluons avec respect et amour Jésus, Marie et Joseph. Contemplons avec admiration cette société domestique si bien constituée, cet intérieur si aimable, qu'habitent l'ordre, la paix, la charité, l'union des cœurs la plus parfaite, l'exercice humble et modeste d'une autorité toujours respectée. Adorons-y Jésus, le Fils de Dieu fait homme, humblement soumis à Marie et à Joseph, trouvant auprès d'eux une affection si vraie, si tendre, si ardente et si pure, et faisant à son tour leur joie et leur consolation par l'amour qu'il leur porte et les caresses qu'il leur donne. Rendons aussi nos hommages à Marie et à Joseph, non moins unis entre eux qu'ils ne le sont à Jésus, agissant toujours d'un commun accord, et ne se servant de leur autorité que pour procurer de leur mieux le bien de la petite communauté. Oh! le beau modèle de la manière dont doivent se concilier et s'harmoniser les droits et devoirs réciproques, que nous crée notre qualité d'êtres intelligents et libres faits pour vivre en société! Efforçons-nous de l'imiter en nous pénétrant de l'esprit qui animait ces trois saints personnages, les priant de nous aider à voir, dans cette méditation, comment nous devons, à leur exemple, estimer et aimer le prochain, non moins que le respecter, dans sa personne, dans tous ses biens, dans tous ses droits.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons estimer et aimer le prochain. — 1o Nous devons *l'estimer,* non seulement comme un chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance créatrice de Dieu, mais encore comme son image et sa ressemblance vivante. Quand Dieu créa le monde, à chacune des nouvelles productions qui sortaient de

ses mains, il affirmait qu'elles étaient bonnes, et par suite dignes d'estime : *Vidit quod esset bonum* (Gen., I, 10). Mais si c'était vrai de ses œuvres même les moins parfaites, des animaux, des plantes, des êtres sans vie et sans raison, à plus forte raison de l'homme, chef-d'œuvre de ses mains créatrices. Son corps est si admirablement constitué, pourvu d'organes si parfaitement accommodés au rôle qu'ils doivent jouer pour sa conservation et son développement! Et son âme si belle, pourvue de si nobles facultés, offre, dans sa nature intelligente et libre, une si fidèle et si vivante image de son Créateur! Mais que dire de cette âme élevée à l'ordre surnaturel et participant, par la grâce sanctifiante, à la vie même de Dieu; de ces puissances rationnelles connaissant et aimant, d'une manière qui surpasse toutes les forces et les exigences de leur nature, ce qui fait l'objet même de la connaissance et de l'amour de l'Être infini? Oh! que l'homme, notre prochain, est donc digne d'estime, et comme nous devons nous garder de tout ce qui pourrait produire, ou même faire soupçonner en nous des sentiments contraires! — 2° Il n'est pas moins digne d'*amour*, et pour les mêmes motifs, puisque le cœur se porte naturellement à aimer ce que l'esprit lui montre bon, c'est-à-dire digne d'amour. Or, tel est bien notre prochain, dans lequel nous voyons une créature de Dieu, son image et sa ressemblance, et, par son élévation à l'ordre surnaturel, comme une manifestation de sa vie divine, l'objet de sa prédilection et de ses complaisances. Oh! comme nous devons aimer ce cher prochain, éviter avec soin tout ce qui raisonnablement peut lui déplaire, et nous porter avec empressement à tout ce qui peut lui être vraiment utile et légitimement agréable! Puisqu'il est homme, comme nous, il a, à notre estime et à notre affection, les mêmes droits que nous, et nous devons en conséquence l'estimer et l'aimer comme nous-mêmes, le traiter comme nous voulons raisonnablement être traités

nous-mêmes. — Est-ce toujours ainsi que nous nous sommes comportés à son égard? Examinons sérieusement là-dessus notre conscience, et proposons-nous de mieux faire à l'avenir.

TROISIÈME POINT.

Nous devons respecter le prochain, dans sa personne, dans tous ses biens, dans tous ses droits. — 1o Nous devons le respecter *dans sa personne,* dans son corps comme dans son âme, les considérer comme l'image et le temple de la divinité, et ne nous rien permettre à leur égard qui puisse être ou devenir jamais une profanation, soit dans nos actes, soit dans nos paroles, soit même dans nos pensées. — 2o Nous devons le respecter *dans tous ses biens,* dans ses biens matériels, corporels ou spirituels. — Nous ne devons donc rien nous permettre qui puisse lui ravir aucun des biens matériels qui sont en sa légitime possession, ou les altérer, ou lui en rendre l'usage plus difficile ou impossible. — Nous devons aussi éviter tout ce qui pourrait menacer sa vie ou altérer sa santé. — Nous devons encore respecter sa réputation, et ne rien dire ou faire qui puisse la compromettre, à moins que des intérêts d'ordre majeur ne nous obligent à dévoiler ses fautes ou ses défauts, qu'en toute autre circonstance nous devons tenir soigneusement cachés. — Enfin, nous devons surtout respecter sa vertu, ne disant, ne faisant rien qui puisse le porter au mal, ni même le détourner de la pratique de la vertu. — Et quand nous avons eu le malheur de manquer à ces divers devoirs que la justice nous impose, nous sommes obligés de réparer le tort que nous avons ainsi fait au prochain. — Avons-nous toujours été fidèles à cette restitution si intimement liée, nous dit saint Augustin, avec la rémission de notre faute? « Non remittitur peccatum, quin restituatur ablatum. » — 3o Nous devons respecter le prochain *dans tous ses droits.* Ces droits, et les devoirs qui y correspondent, varient avec la diversité de nos

relations sociales, qui font que le prochain nous est supérieur, égal ou inférieur. — A nos *supérieurs* nous devons respect, soumission, amour filial, parce qu'ils nous tiennent la place même de Dieu, qu'ils ont sur nous, chacun dans sa sphère, sa propre autorité, et qu'ils sont revêtus à notre égard de sa divine paternité. — A nos *égaux* nous devons une sincère affection, qui se traduise par la cordialité, le support patient de leurs défauts, la disposition à leur rendre tous les services qui sont en notre pouvoir; et cela parce qu'ils sont nos frères, et que nous avons avec eux dans le ciel un même Père, qui est Dieu. — A nos *inférieurs* nous devons un sincère et affectueux dévouement, une exacte vigilance, et une douceur pleine de fermeté pour les reprendre ou les corriger de leurs défauts, pour les empêcher de s'égarer ou pour les ramener dans la bonne voie. — Avons-nous été fidèles à tous ces devoirs?

Prenons la résolution : 1° d'estimer, d'aimer et de respecter le prochain, en le considérant toujours en Dieu, et voyant Dieu en lui; 2° de ne pas manquer de faire les réparations nécessaires quand nous avons été infidèles à quelqu'un de ces devoirs. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Sage : *Intellige quæ sunt proximi tui ex teipso.* Jugez les choses qui regardent votre prochain d'après vous-même (Eccli. XXXI, 18).

Deuxième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

L'ENFER

PREMIER POINT.

Adorons la justice de Dieu n'ayant, pour châtier le pécheur impénitent, qu'à le laisser, toute l'éterni-

té, dans le triste sort qu'il a librement et si malheureusement choisi en s'obstinant dans son péché. Loin de Dieu, qui seul pourrait le rendre heureux, le réprouvé se voit livré pour toujours à la créature qu'il lui a si follement préférée, et qui, se retournant contre lui, lui fait éprouver les plus cruelles tortures. Ne craignons pas, en méditant un si terrible sujet, de descendre par la pensée dans ce lieu de tourment. C'est le moyen, nous dit saint Bernard, de ne point y descendre après notre mort : « Descendant in infernum viventes, ne videlicet descendant morientes. » Sainte Thérèse donnait le même conseil, et nous savons combien lui fut salutaire la vision de l'enfer dont un jour Dieu la favorisa. « Je sentis dans mon âme, dit-elle, un feu dont je ne saurais dire ni l'intensité ni la nature, et dans mon corps des douleurs intolérables. Ce qui mettait le comble à mon désespoir, c'était de voir que ces douleurs seraient sans fin. Mais ces tortures ne sont rien encore près de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si déchirant, une tristesse si amère et si désespérée que je ne puis les dépeindre... Point de lumière, mais les ténèbres les plus épaisses, et cependant, je ne sais de quelle manière, sans aucun rayon de clarté, on aperçoit tout ce qui peut causer le plus d'horreur à voir (*Vie écrite par elle-même,* ch. XXXII). » C'est que, loin de Dieu qui est lumière, il ne peut y avoir que ténèbres. Ce sont bien là les *ténèbres* extérieures dont parle l'Évangile (Matth., XXII, 13), et qui deviennent le partage du convive non revêtu de la robe nuptiale. Dieu nous préserve de jamais nous y trouver jetés, comme lui, pieds et mains liés, au milieu des pleurs et des grincements de dents ! Ce sera, avec le secours de sa grâce, le fruit des sentiments que va nous inspirer la méditation des tourments des damnés.

DEUXIÈME POINT.

Quels sont les tourments des damnés. — Au lieu de

faire appel à notre imagination pour nous représenter la violence de ces tourments, cherchons plutôt la cause qui les produit, pour mieux apprendre à l'éviter. Leur cause n'est pas Dieu; mais sa juste colère les permet comme conséquences nécessaires du péché. Voyons donc les relations qui unissent, comme les effets à leur cause, les horribles tourments des damnés au péché dont ils se sont rendus coupables, et dans lequel ils ont voulu mourir. — 1° Le péché crée, dans l'âme de celui qui en est l'auteur, un état violent, causé par l'opposition de sa volonté à celle de Dieu, dont la conscience est l'expression permanente. Cet état violent et pénible constitue ici-bas le remords; et ce remords peut nous être très salutaire en devenant le principe d'une sincère pénitence. Mais dans l'autre vie, la volonté demeurant toujours dans l'état où la mort l'a surprise, ce remords ne cesse de faire sentir sa douloureuse morsure, et devient l'un des tourments de l'enfer. C'est ce ver rongeur, dont Notre-Seigneur nous parle dans l'Évangile, et qui ne meurt jamais : *vermis eorum non moritur* (Marc., IX, 43). — 2° Le péché produit dans l'âme une tache hideuse qui, demeurant souvent cachée ici-bas à nos semblables, et même à nos propres yeux, ne nous cause pas toujours une grande confusion. Mais dans l'enfer, visible à tous les yeux, cette tache indélébile accable le damné d'une honte irrémédiable, qui inflige à son orgueil un bien cruel supplice. — 3° Le péché implique une préférence, bien injurieuse à Dieu, donnée sur lui à la créature, dans la possession de laquelle le pécheur croit trouver son bonheur. Et dans l'enfer, celui-ci est livré à la créature, qui se retourne contre lui pour venger l'outrage d'une si indigne préférence, « ultio creaturarum », et lui faire subir de bien cruels tourments. Les créatures raisonnables, représentées par les autres damnés, l'accablent de leurs moqueries et de mille autres témoignages non équivoques de leur haine cruelle. Et les créatures privées de

raison, par le feu dans lequel elles sont pour ainsi dire résumées, lui infligent un supplice intolérable, brûlant toujours sans rien détruire, et ne pouvant jamais s'éteindre: *ignis non extinguitur* (Marc., IX, 43). — 4° Enfin le pécheur, en cherchant son bonheur dans la créature, se détourne volontairement de Dieu « aversio à Deo »; et quand il meurt dans ce triste état, cette séparation d'avec Dieu devient définitive. Ne trouvant dans les créatures qu'une source de souffrances incessantes, il se retourne vers Dieu qui seul, il le voit clairement, pourrait satisfaire la soif inextinguible de bonheur dont il souffre si cruellement. Mais la sainteté infinie de Dieu repousse avec horreur cet être que le péché a souillé, lui faisant entendre la terrible parole de la parabole des vierges folles : *Amen dico vobis, nescio vos* (Matth., XXV, 11). Et cette parole d'un mépris si justement mérité le jette dans les transports d'une rage et d'un désespoir qui s'exhalent en malédictions impuissantes, en horribles blasphèmes. — Oh! Seigneur, combien est grand le malheur de ceux qui vous ont perdu! Ne permettez pas que nous soyons encore assez insensés pour chercher notre bonheur loin de vous; vous seul avez les promesses de la vie éternelle! *Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes?* (Joann., VI, 69).

TROISIÈME POINT.

Sentiments que doivent nous inspirer les tourments des damnés. — Le premier doit être un immense cri de reconnaissance envers la bonté de Dieu qui a bien voulu jusqu'ici nous préserver des flammes de l'enfer, bien que si souvent peut-être nous ayons mérité d'y tomber : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (Thren., III, 22). C'est le sentiment qui débordait du cœur de sainte Thérèse après sa vision sur l'enfer. « Oh! quelle grande chose, s'écrie-t-elle, que la miséricorde de Dieu! Je me vois hors de l'enfer où je devais brûler. Oui, l'histoire de ma

vie portera pour titre : Les Miséricordes du Seigneur. » — Le deuxième sentiment, que doit nous inspirer la pensée de l'enfer, c'est la disposition de prendre, coûte que coûte, tous les moyens nécessaires pour éviter les flammes éternelles. Le principal de ces moyens est de toujours sacrifier notre volonté propre à l'accomplissement de la volonté de Dieu : « Tolle voluntatem propriam, nous dit saint Bernard, et jàm non erit infernus. » Les souffrances les plus pénibles attachées à l'accomplissement de nos devoirs, ou nécessaires pour expier nos péchés passés, doivent nous paraître peu de chose auprès de celles dont elles nous préservent pour l'éternité. Aussi dirons-nous volontiers à Dieu, avec saint Augustin, qu'il ne craigne pas de nous faire passer ici-bas, s'il le faut, par le fer et par le feu, pourvu qu'il nous épargne dans l'éternité : « Hìc ure, hìc seca, hìc non parcas, dummodò in æternum parcas. » — Enfin le troisième sentiment que doit faire naître dans notre cœur le terrible sujet que nous méditons, n'est-il pas un sentiment d'apostolat? Si nous aimons vraiment le prochain comme nous-mêmes, pourrons-nous voir d'un œil indifférent tant d'âmes chaque jour tomber dans ces brasiers ardents? Ne devons-nous pas être prêts à faire tout ce qui dépend de nous pour les en préserver? C'est le sentiment qui enflammait le cœur de sainte Thérèse au sortir de sa terrible vision : « Quoi! s'écrie-t-elle, je pourrais prendre un instant de repos devant un tel spectacle! Je vivrais paisible, pendant que tant d'âmes se perdent! » — Sont-ce là nos sentiments?

Prenons la résolution : 1° d'être prêts à tout faire et à tout souffrir ici-bas, plutôt que de nous exposer à tomber en enfer; 2° d'user de tous les moyens que notre sainte vocation met à notre disposition, pour préserver du même malheur notre cher prochain. — Notre bouquet spirituel sera la prière de saint Augustin : « Hìc ure, hìc seca, hìc non parcas, dummodò in æternum parcas. » Ici-bas, Seigneur, brû-

lez, tranchez, ne m'épargnez pas, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité.

Troisième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

LE CIEL

Sommaire pour la veille au soir.

Les grandes vérités que nous avons méditées aujourd'hui ont dû nous convaincre de la nécessité où nous sommes de travailler sérieusement à notre salut, c'est-à-dire d'éviter à tout prix de tomber en enfer, en nous ménageant, par une bonne et sainte mort, un jugement favorable au tribunal de Dieu. Un regard vers la récompense, qui devra couronner nos efforts, sera pour nous un puissant encouragement au milieu des difficultés de ce travail si laborieux : « Si labor terret, merces invitet (S. Bern.)! » C'est ce regard qui remplira demain notre première méditation. Nous y verrons : 1° quel est le bonheur des élus dans le ciel; 2° quels sentiments il doit nous inspirer.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous consoler des maux de la vie présente par la pensée et l'espérance du ciel; 2° de marcher résolument dans la voie étroite du sacrifice, comme conduisant sûrement au ciel. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Que sont les souffrances de cette vie auprès de l'éternel bonheur qu'elles nous méritent? (Rom., VIII, 18).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, dont la bonté pleine d'amour se plaît à récompenser, dans le ciel, les mérites des saints couronnant ainsi en eux ses propres dons, comme le

chante l'Église: « Qui eorum coronando merita, coronas dona tua. » Transportons-nous par la pensée dans ce lieu de délices, pour y contempler tout ce qui fait le bonheur des élus. Mêlons-nous à eux pour adorer Jésus-Christ, le Roi des rois, qui veut bien se faire lui-même leur récompense et partager avec eux son propre trône, parce qu'ils ont pour lui vaillamment combattu sur la terre : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo* (Apoc., III, 21). Saluons avec une bien respectueuse, mais toute filiale affection, la Vierge Immaculée, Mère de Dieu et des hommes, Reine des anges et des saints, le plus bel ornement de la céleste cité. Rendons aussi nos hommages à ces glorieuses phalanges d'Apôtres, de Martyrs, de Confesseurs, de Vierges, qui ont tant souffert ici-bas pour conquérir leur palme. Parmi eux aimons à discerner ceux que nous avons connus ici-bas, qui se sont sanctifiés dans les conditions mêmes où nous sommes aujourd'hui, et qui, loin de regretter leurs souffrances d'autrefois, les trouvent bien légères, au prix du bonheur qu'elles leur ont mérité, répétant avec l'Apôtre que ces souffrances n'ont aucune proportion avec la récompense qu'elle leur ont value : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom., VIII, 18). — Prions ces vaillants athlètes si heureusement couronnés, de nous faire comprendre quelque chose du bonheur dont ils sont enivrés, et les sentiments que cette vue doit nous inspirer.

DEUXIÈME POINT.

Quel est le bonheur des élus dans le ciel? — Pour nous en faire une idée, comme dans notre méditation sur les tourments des damnés, nous ferons moins appel à notre imagination qu'à notre raison éclairée des lumières de la foi. Elle nous dira que le bonheur des élus dans le ciel est une heureuse conséquence de l'état d'âme dans lequel la mort les a surpris, et des

mérites dont ils se sont enrichis quand ils étaient ici-bas. — 1o C'est d'abord une paix ineffable, ce repos éternel que nous souhaitons à nos chers défunts, « requiem æternam dona eis, Domine. » Cette paix si douce, que goûtent les élus, résulte de la parfaite harmonie que la vertu ici-bas avait établie entre toutes leurs facultés, et que la mort a rendue définitive: « pax est tranquillitas ordinis. » Elle résulte aussi de la pleine et entière conformité de leur volonté à celle de Dieu, dont la conscience est l'expression permanente. Ce témoignage de leur bonne conscience, que rien désormais ne pourra altérer, cette louange perpétuelle que Dieu lui-même leur décerne, constitue leur gloire la plus pure et l'une des sources de leur bonheur éternel : *Et tunc laus erit unicuique à Deo* (I. Cor., IV, 5). — 2o Au lieu de la tache hideuse du péché que la mort a trouvée dans l'âme du pécheur impénitent, et qu'elle a rendue désormais indélébile, l'âme du prédestiné se trouve revêtue d'une merveilleuse beauté. Ici-bas la grâce sanctifiante, unissant ses rayons lumineux à ceux de la raison, lui donnait un éclat surnaturel, qui était comme un reflet de la divinité. Cet éclat, perfectionné par la lumière de gloire qui le rend de plus perpétuel, est encore, pour le prédestiné, une nouvelle cause de bonheur. — 3o Le juste a préféré Dieu ici-bas à toutes les créatures, dans l'usage desquelles il n'a point cherché sa propre satisfaction, qu'il n'a fait servir peut-être qu'à étancher sa soif de souffrance expiatrice; et voilà que dans le ciel leur aimable commerce devient pour lui la source des plus pures jouissances. Sans parler des satisfactions qu'elles procureront plus tard à ses sens purifiés, dans son corps glorieusement ressuscité, quelles délices ne lui font-elles pas goûter dès à présent dans la personne des élus! Oh! l'aimable société! La sainte humanité du Sauveur, qui comme un brillant soleil éclaire toute la céleste cité, *lucerna ejus est Agnus* (Apoc., XXI, 23)! La Vierge pure et sans tache, qui,

comme un miroir bien poli, reflète les rayons du divin Soleil de justice, « speculum justitiæ »! Tous les autres saints qui, semblables à des étoiles de grandeur et de clarté diverses, *stella à stellâ differt in claritate* (1 Cor., xv, 41), forment la brillante armée du ciel « militia cœlestis exercitûs » (Cfr. Is., xl, 26). Et la vue de leur beauté déjà si ravissante n'est rien auprès du bonheur que procure leur douce et aimable conversation. — 4° Et cependant tout ce bonheur pâlit auprès de celui dont la vue et la possession de Dieu est la source indéfectible. Bonheur véritablement ineffable, que le langage humain ne peut exprimer, dont notre pauvre esprit ne peut se faire qu'une idée fort incomplète : *oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se* (1 Cor., ii, 9)! En Dieu, l'âme bienheureuse voit satisfaites toutes ses aspirations de gloire et de bonheur. Son désir de connaître et d'être connue, d'aimer et d'être aimée, de doubler son bonheur en le partageant avec d'autres animés des mêmes sentiments, trouve sa pleine et parfaite réalisation dans la vision intuitive, dans l'amour béatifique, dans la louange divine qu'elle ne se lasse point de célébrer avec les chœurs des bienheureux : « Videbimus eum, amabimus eum, laudabimus eum (S. Aug.). » — Ah! qui n'envierait un pareil bonheur?

TROISIÈME POINT.

Sentiments que doit nous inspirer le bonheur des élus. — La méditation de ce bonheur doit nous le faire ardemment *désirer, demander* à Dieu avec instance, et *mériter* par nos efforts de tous les instants. — 1° C'est un bien qu'il faut *désirer* ardemment. Le ciel est la récompense proposée à nos efforts; nous sommes faits pour en jouir un jour. La vue et l'usage de toutes les créatures qui nous entourent ne nous sont donnés que pour nous y conduire; ce qui fait qu'en dehors de ce but, tout n'est que

néant et pure vanité. Seule donc la pensée du ciel est notre soutien dans nos découragements, notre force dans nos tentations, notre consolation dans nos peines, notre repos dans nos travaux et nos fatigues. Considérant la vie présente comme un exil et une vallée de larmes, le ciel comme notre véritable patrie, nous devons donc faire de ce séjour de joie et de bonheur le but de toutes nos aspirations. — 2° Nous devons *demander* le bonheur du ciel à celui qui peut seul nous le donner, à Dieu, et en faire l'objet de nos plus ferventes prières. Ce qui doit nous encourager dans cette demande, c'est qu'elle est parfaitement conforme à la volonté de Dieu. Oui, Dieu désire notre bonheur, bien plus que nous ne le désirons nous-mêmes, et il est tout disposé à nous le donner, si nous le lui demandons avec humilité, confiance et persévérance. — 3° Enfin, nous devons nous efforcer de le *mériter,* car c'est une récompense qu'il faut acheter. Et comment la mériterons-nous? Par notre fidélité à observer tous les préceptes, fidélité sans laquelle le ciel nous demeurerait fermé: *si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (Matth., XIX, 17). Nous y arriverons plus sûrement encore en entrant généreusement dans la voie des conseils, voie étroite et montante, mais qui conduit droit à la véritable vie : *Quàm arcta via est quæ ducit ad vitam* (Matth., VII, 14)! « Pour aller au ciel, dit le bienheureux Jean Gabriel Perboyre, il faut faire des sacrifices. » — Avons-nous bien compris, et surtout mis en œuvre ces moyens si nécessaires et si efficaces pour nous faire partager le bonheur des élus?

Prenons la résolution: 1°...2°... (*comme ci-dessus*).

Troisième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LE PÉCHÉ

PREMIER POINT.

Transportons-nous encore par la pensée dans le ciel, dans ce séjour de la sainteté, où rien de souillé ne peut pénétrer, et d'où le péché est banni pour jamais. Prosternons-nous au pied du trône de Dieu, adorons son infinie sainteté, et redisons avec tous les citoyens de la céleste cité l'éternel cantique : *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus* (Is., VI, 3). Mais, pour que nos hommages soient dignes de la divine Majesté, et agréés par elle, unissons-les à ceux que ne cesse de lui offrir l'Agneau sans tache, qui est venu sur la terre pour en faire disparaître le péché: *Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi* (Joann., I, 29). Semblable à nous en toute chose, sauf le péché, *per omnia pro similitudine absque peccato* (Hebr., IV, 15), il nous a appris à désirer et à demander que la sainteté de Dieu fût connue, honorée, mais surtout imitée sur la terre par ceux qu'il a créés à son image et ressemblance, *sanctificetur nomen tuum* (Matth., VI, 9). La noblesse d'une telle origine nous oblige à être saints comme celui que nous appelons notre Père, au moins de cette sainteté négative qui nous rendra exempts de péché. Pour en obtenir la grâce, ayons recours à la très sainte Vierge qui, pure et sans tache dans sa conception, n'a jamais connu le péché, et qui, dans son cantique d'action de grâces, avec la puissance et la miséricorde de Dieu, se plaît à louer aussi sa sainteté, *et sanctum nomen ejus* (Luc., I, 49). Avec les anges qui n'ont jamais péché, avec les saints du ciel qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau et n'ont plus au-

cune souillure, admirons de Marie, la pureté sans tache. Avec les saints de la terre qui s'efforcent de garder leur cœur pur, redisons à Marie immaculée la prière qu'elle-même a daigné nous révéler : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons détester et fuir le péché. — Parce que c'est le plus grand de tous les maux, le seul même qui mérite véritablement le nom de mal, comme étant opposé au souverain bien, et tendant à nous en éloigner. Le péché est donc à la fois le mal de Dieu et le mal de l'homme. — 1o Il est le *mal de Dieu,* auquel il ravit une partie de sa gloire extrinsèque par le mépris injurieux et l'indigne préférence qu'il implique. Le péché en effet est d'abord un *mépris injurieux* de Dieu et de ses droits. Dieu a droit à notre amour parce qu'il est le souverain bien ; et par le péché, en nous détournant de lui, « aversio à Deo », nous lui refusons cet amour. Dieu a droit à notre reconnaissance, car nous tenons de lui tout ce que nous avons comme tout ce que nous sommes. Or, par le péché, au lieu de lui témoigner notre gratitude, nous lui rendons le mal pour le bien, et nous nous servons de ses propres dons pour l'offenser. Dieu a droit à notre obéissance, car il est notre souverain Maître et Seigneur, et par le péché nous ne voulons reconnaître d'autre maître que nous-mêmes. Le péché est donc un mépris injurieux de Dieu et de ses droits. — Il est de plus une *indigne préférence* donnée sur lui à la créature. Non seulement en effet il nous détourne de Dieu, « aversio à Deo », mais encore il nous incline vers la créature d'une manière désordonnée, « conversio ad creaturam », de sorte que pratiquement nous la préférons à Dieu d'une manière indigne ; mais, hélas ! c'est pour notre malheur. —

2° En effet, le péché est aussi *le mal de l'homme*, qu'il dépouille des dons surnaturels les plus précieux, et qu'il blesse jusque dans ses facultés naturelles : « spoliatus gratuitis, vulneratus in naturalibus (S. Aug.). » Si le péché est mortel, il nous fait perdre la grâce et l'amitié de Dieu, et il donne la mort à notre âme en la privant de cette grâce sanctifiante qui est le principe même de sa vie surnaturelle. Il fait disparaître en même temps l'aimable cortège de dons surnaturels qui accompagne la grâce habituelle, tout le trésor des mérites déjà acquis, et même la faculté de s'enrichir de nouveaux mérites, tant que dure ce triste état de péché. Enfin, il ravit à l'âme sa beauté en lui infligeant une tache hideuse. — Si le péché n'est que véniel, il refroidit l'amitié divine, rend plus difficile et plus embarrassé l'exercice de nos habitudes surnaturelles, en paralysant dans une certaine mesure leur action. Enfin il nous conduit insensiblement au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. — A ce funeste dépouillement viennent s'ajouter les blessures plus ou moins profondes que cause à notre âme le péché, suivant qu'il est mortel ou véniel, et dont les principales sont l'ignorance et la malice, la faiblesse et la concupiscence (v. S. Th., 1, 2, q. 85, a. 3) ; sans parler des maux qu'il inflige à notre corps, en le soumettant à la souffrance, à la corruption et à la mort. — Le péché est donc chose horrible et détestable, et nous devons le détester et le fuir plus que la mort : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum* (Ps. CXVIII, 163).

TROISIÈME POINT.

Par quels moyens nous arriverons à éviter le péché. — Comment tombons-nous si facilement dans le péché, dans ce désordre affreux dont nous venons de voir toute l'horreur ? Voulons-nous directement le mal de Dieu ? Généralement non ; ce serait vraiment

diabolique. Voulons-nous alors positivement notre propre mal? Non; ce serait une folie inexplicable, contraire à notre instinct le plus enraciné et le plus invincible, qui nous porte à chercher en tout et partout notre bien. Ce triste phénomène du péché si facilement commis par nous s'explique, d'une part, par l'absence de réflexion sérieuse sur le désordre d'un tel acte et ses funestes conséquences, *desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (Jer., XII, 11); de l'autre, par l'illusion fâcheuse, mais coupable dans sa cause, qui nous fait prendre pour bien réel ce qui n'en a que l'apparence : « Omnes quidem bonum appetunt,... ideò sub specie boni multi falluntur (3 Imit., LIV, 1). » — Nous tombons donc dans le péché : 1° parce que, nous laissant volontairement séduire par une vaine apparence de bien, nous nous exposons témérairement à l'occasion du péché. Une certaine fascination des choses d'ici-bas, qui ne sont que des bagatelles, nous les fait prendre pour des biens véritables, et le désir déréglé des choses qui passent pervertit notre imprudente raison : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitiâ* (Sap., IV, 12). — 2° Nous y tombons encore par l'oubli de Dieu, auquel nous porte l'amour désordonné que nous avons pour nous-même. Le moi prend ainsi, dans notre esprit et dans notre cœur, la place de Dieu, et nous donnons bien facilement à notre bon plaisir, sur le sien, une indigne et coupable préférence. — Les moyens d'éviter le péché sont donc: 1° de nous tenir en garde contre la fascination des créatures qui, depuis la chute d'Adam, sont devenues des pièges toujours funestes à ceux qui ne s'en méfient point : *Creaturæ Dei... factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium* (Sap., XIV, 11); 2° de nous rappeler souvent ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, et de nous habituer à préférer le bon plaisir divin à notre propre

satisfaction; non seulement en matière de préceptes formels, mais encore dans les simples conseils. — Mettons-nous toujours ces moyens en pratique?

Prenons la résolution d'y être plus fidèles, et retenons pour bouquet spirituel le cri du Psalmiste: *Iniquitatem odio habui et abominatus sum:* Je déteste le péché, je l'ai en abomination (Ps. CXVIII, 163).

Troisième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LES DEVOIRS ENVERS SOI-MÊME

PREMIER POINT.

Adorons Dieu qui, tout en nous créant, à son image et ressemblance, intelligents et libres, tout en nous laissant, comme parle l'Écriture, aux mains de notre conseil, *reliquit illum in manus consilii sui* (Eccl., XV, 14), n'a pu cependant renoncer à son souverain domaine sur nous. N'étant pas de nous, nous ne sommes pas à nous, mais à Celui de qui et pour qui nous sommes : *Non estis vestri* (1 Cor., VI, 19). Nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, nous appartenons à Dieu. L'être qu'il nous a donné est un dépôt, dont nous lui devons un compte rigoureux. Nous ne pouvons en disposer à notre gré, mais seulement dans les conditions auxquelles il nous l'a donné. Ce sont ces conditions que l'on appelle, assez improprement du reste, *nos devoirs envers nous-mêmes*, et qui seraient plus exactement nommés nos devoirs en ce qui nous concerne nous-mêmes. Outre la loi générale qui nous oblige à ne disposer de nous-mêmes, comme de toutes choses, que pour procurer

la gloire de Dieu, nos relations à l'égard de nous-mêmes sont réglées par notre dignité d'êtres raisonnables et élevés à l'ordre surnaturel. Nous sommes de véritables temples consacrés au culte du Dieu vivant : *Vos enim estis templum Dei vivi* (2 Cor., VI, 16). Notre corps d'abord abrite son image vivante, qui est notre âme faite à sa ressemblance. Notre âme ensuite, par le don de la grâce sanctifiante qui lui a été fait au jour de sa justification, est un véritable sanctuaire dans lequel résident les trois personnes de l'auguste Trinité : *ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (Joann., XIV, 23). On conçoit donc que Dieu veuille voir ce temple estimé, aimé, respecté avant tout par celui qu'il en a constitué le prêtre et le gardien, c'est-à-dire par nous-même. Prions-le de nous aider à bien comprendre ces devoirs et à les bien pratiquer. Que Marie justement appelée par l'Église le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit Saint, « templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti », daigne nous en obtenir la grâce !

DEUXIÈME POINT.

Estime et amour que nous nous devons à nous-mêmes. — Ces deux sentiments, qui se supposent et s'appellent mutuellement, sont pour nous obligatoires à l'égard du prochain. Mais nous ne devons aimer, et par suite estimer le prochain que comme nous-mêmes : *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (Matth., XIX, 19). Nous devons donc nous aimer, et par suite nous estimer nous-mêmes, pour les mêmes motifs et de la même manière, c'est-à-dire raisonnablement et pour l'amour de Dieu. Toute autre estime serait un orgueil insupportable, tout autre amour serait un amour désordonné qui, de sa prétention d'être indépendant de Dieu, retient le nom d'*amour-propre*. — 1° Nous devons *nous estimer* à notre juste valeur, sans exagérer à nos yeux notre propre excel-

lence, et par suite sans nous faire illusion sur les imperfections, les défauts et les vices de notre nature dégradée, qui à ce point de vue ne mérite que mépris. C'est à quoi nous porte la vertu d'*humilité*, dont la pratique est pour nous un devoir de stricte justice, rien n'étant plus injuste que les exigences et les prétentions de l'orgueil. L'humilité en effet n'est autre chose que l'amour de la vérité, en ce qui concerne notre valeur personnelle, sérieusement connue et loyalement reconnue. Saint Bonaventure la définit une connaissance exacte et un sincère mépris de soi-même, l'un étant la conséquence de l'autre: « Verissima sui ipsius cognitio et despectio. » Si nous nous connaissions bien tels que nous sommes, nous verrions que de *nous-mêmes* nous ne sommes que néant, misère et corruption, et nous comprendrions qu'à ce point de vue il ne nous est dû autre chose que du mépris. — 2° Nous devons *nous aimer,* mais de la bonne manière, en nous désirant et faisant tout pour nous procurer le véritable bonheur, par notre union avec Dieu ici-bas et dans le ciel. Et comme le plus grand obstacle à cette union est le dérèglement de nos passions, nous devons apporter le plus grand soin à les maintenir, par la pratique de la *mortification*, dans le rôle que Dieu leur a assigné. C'est du reste, pour nous, une question de vie ou de mort, comme nous en avertit l'Apôtre saint Paul: Si vous vivez selon la chair, nous dit-il, vous mourrez; si au contraire, par la mortification, vous soumettez à l'esprit les inclinations de la chair, vous vivrez. *Si secundùm carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (Rom., VIII, 13). C'est donc, suivant la parole même du divin Maître, en nous traitant ici-bas en ennemis, que nous nous aimerons véritablement pour la vie éternelle : *Qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam* (Joann., XII, 25). — Où en sommes-nous de la pratique de ces deux vertus d'humilité et de mortification, par lesquelles

principalement nous avons pour nous-mêmes l'estime et l'amour que nous nous devons?

TROISIÈME POINT.

Quel est le respect que nous nous devons à nous-mêmes? — Nous devons nous respecter comme la propriété même de Dieu et le temple de son auguste Majesté; nous respecter dans notre corps comme dans notre âme, dans notre droit à l'héritage céleste et aux grâces qui nous assurent la possession, dans tous nos biens de santé, de fortune, de réputation, de vertu. — 1° Nous devons respecter notre corps comme le temple habité par l'image vivante de notre Dieu, qui est notre âme, et dans cette âme par Dieu lui-même, avec lequel la grâce sanctifiante nous établit dans une union bien étroite et bien intime. Nous devons aussi respecter ce corps comme sanctifié par les sacrements, et particulièrement par les onctions saintes du baptême, de la confirmation, de l'ordination sacerdotale, et par le contact de la divine Eucharistie. Et ce respect, nous le lui témoignerons par la pratique de la *chasteté* convenable à notre état. — 2° Nous devons respecter notre âme en la préservant soigneusement de toute souillure de péché, et nous conservant toujours dans une grande *pureté de cœur*. — 3° Nous devons respecter nos droits à l'héritage céleste en mettant avant tout le salut de notre âme et le soin de notre propre perfection, et en faisant bon usage des grâces qui nous sont données à cet effet. — 4° Nous devons respecter nos biens de *fortune*, en n'usant des fonds dont nous pouvons avoir le maniement, ou des choses qui sont à notre disposition, qu'en vue du ciel et de l'éternité, suivant les règles de la justice et de la charité : « Sint temporalia in usu, æterna in desiderio (Imit., XVI). » — 5° Nous devons respecter nos biens de *santé*, en les considérant comme un dépôt confié à nos soins

en vue du service de Dieu. Et dans la conservation de ce dépôt, nous avons à nous tenir en garde contre deux excès également funestes: celui d'une trop grande délicatesse pour notre corps, et celui d'une coupable négligence des précautions ordinaires nécessaires pour conserver nos forces. — 6° Nous devons respecter nos biens de *réputation*, en prenant un soin raisonnable de les conserver comme moyen de mieux remplir la mission qui nous est confiée. C'est la recommandation que nous fait l'Esprit-Saint : *curam habe de bono nomine* (Eccli., XLI, 15). 7° Enfin nous respecterons nos biens de *vertu*, en nous tenant soigneusement en garde contre toutes les occasions qui nous exposeraient à la perdre, et en luttant énergiquement contre toutes les tentations. — Sommes-nous fidèles à tous ces devoirs?

Prenons la résolution de mieux pratiquer ces vertus d'humilité et de mortification, de pureté et de vigilance, par lesquelles nous nous estimerons, nous nous aimerons et nous nous respecterons comme nous le devons. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul à Timothée : *Attende tibi*. Soyez à l'égard de vous-même ce que vous devez être (1 Tim., IV, 16).

Troisième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA PÉNITENCE

PREMIER POINT.

Adorons Dieu nous exhortant si souvent, dans les saintes Écritures, à faire pénitence, c'est-à-dire à

nous repentir de nos péchés, à les expier et à ne plus y retomber; promettant un généreux pardon à notre repentir, mais nous menaçant de sa juste colère si nous refusons de nous rendre à ses invitations. Revenez à moi, dit-il par le prophète Isaïe, et vous serez sauvés : *Convertimini ad me, et salvi eritis* (Is., XLV, 22). Si vous vous repentez, dit-il dans Jérémie, je vous guérirai des maux que vous vous êtes faits en vous détournant de moi : *Convertimini, filii, revertentes, et sanabo aversiones vestras* (Jer., III, 22). Ce n'est point la mort du pécheur que je veux, dit-il dans Ézéchiel, mais sa conversion et sa vie; et quand même je l'aurais déjà condamné à mourir, s'il fait pénitence de son péché, il ne mourra pas, mais il vivra : *si... egerit pœnitentiam à peccato suo,... vitâ vivet, et non morietur* (Ezech., XXXIII, 11; 14-15). Enfin, dans le prophète Malachie : Revenez à moi, dit-il, et je reviendrai à vous : *Revertimini ad me, et revertar ad vos* (Mal., III, 7). Dans le Nouveau Testament, la prédication de Notre-Seigneur, comme celle de son saint précurseur, commence par une exhortation à la pénitence : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum* (Matth., III, 2; IV, 17). Et quand, au jour de la Pentecôte, les Juifs, auxquels saint Pierre vient de reprocher leur déicide, demandent tout effrayés ce qu'ils doivent faire, *quid faciemus?* (Act., II, 37), l'Apôtre leur dit de faire pénitence, et qu'à ce prix ils recevront le don du Saint-Esprit : *Pœnitentiam agite,... et accipietis donum Spiritûs Sancti* (ib., 38). Enfin Notre-Seigneur proclame la pénitence si nécessaire, que sans elle on ne peut s'attendre qu'à périr: *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (Luc., XIII, 5). — Remercions-le d'un avis si salutaire, et pour nous, pauvres pécheurs, si nécessaire, et prions-le de nous aider à en bien profiter.

DEUXIÈME POINT.

Comment la pénitence peut réparer le péché. — Si

les remèdes préventifs de la vigilance, de la mortification et de la prière, ou négligés, ou mal employés, n'ont pu nous faire éviter le péché, nous n'avons plus d'autre ressource que de le *réparer* au plus tôt par une sincère pénitence. Mais la pénitence est cette vertu morale qui nous porte à la douleur et à la détestation de notre péché, avec le ferme propos de nous en amender et d'y satisfaire. La pénitence réparatrice du péché revêt donc trois formes distinctes aussi nécessaires les unes que les autres, et qui se complètent mutuellement : la pénitence *affective* ou contrition, la pénitence *afflictive* ou satisfaction, et la pénitence *effective* ou d'amendement. — 1° La *contrition,* ou pénitence *affective*, que le concile de Trente (Sess. XIV, cap. IV,) définit « une douleur du cœur et une détestation du péché commis, avec la résolution de ne plus pécher désormais », est si nécessaire au pardon de nos fautes, que sans elle Dieu lui-même ne pourrait nous les remettre, comme nous le déclare encore le même concile (*ib.*) : « Fuit autem quovis tempore ad impetrandam peccatorum veniam hic contritionis motus necessarius. » Mais nous savons que ce regret de nos péchés doit être à la fois, intérieur et surnaturel, universel et souverain. — 2° La *satisfaction,* ou pénitence *afflictive* est nécessaire pour obtenir la rémission de la peine due au péché même pardonné. Cette peine est une dette contractée par le pécheur envers la justice divine, et qui doit être payée par la souffrance, dans cette vie ou dans l'autre. Or, nous avons tout intérêt à nous acquitter ici-bas, en unissant nos souffrances, volontairement acceptées ou librement provoquées, à celles de Notre-Seigneur, au mérite desquelles elles empruntent toute leur valeur. Ici-bas, en effet, notre souffrance expiatrice est moins douloureuse, plus courte, et accompagnée d'un mérite qui lui ferait défaut dans l'autre vie. — 3° Enfin, la réparation du péché n'est complète, et la conversion du pécheur totale, que lorsqu'elle amène un changement sérieux

dans toute sa conduite, lorsqu'il s'efforce de mener une vie exempte de faute, et d'autant plus vertueuse désormais qu'elle avaît été plus coupable par le passé. C'est cette pénitence ou réparation d'*amendedement,* que l'on nomme aussi *effective,* comme se traduisant pratiquement dans l'*effet,* c'est-à-dire dans les actes. Elle n'est pas moins nécessaire que les deux autres, suivant la parole connue de Tertullien: « Ubi emendatio nulla, ibi pœnitentia necessariò vana. » — Est-ce ainsi que nous avons compris et pratiqué la pénitence pour réparer les péchés que nous avons eu le malheur de commettre?

TROISIÈME POINT.

Comment, et à quelles conditions, le sacrement de pénitence rend la réparation du péché plus efficace ou plus assurée. — Le mal horrible du péché ne peut donc être réparé que par la pénitence. Mais celle-ci nous offre des garanties de pardon bien plus sûres (et même en quelque sorte indispensables, s'il s'agit du péché mortel), lorsqu'elle est jointe au sacrement qui porte le même nom, le sacrement de pénitence. Notre-Seigneur a bien voulu l'instituer dans son infinie miséricorde, et nous l'offrir comme une seconde planche de salut, après le baptême, dans le naufrage du péché. Oh! chef-d'œuvre de puissance, de bonté et d'amour, dont nous ne saurions jamais assez remercier notre divin Sauveur! Ce sacrement nous remet nos péchés, nous rend ou augmente en nous la grâce sanctifiante, et nous assure un secours spécial pour ne pas retomber dans les fautes dont nous avons reçu le pardon! Toutefois ces heureux effets du sacrement sont produits dans la mesure de la perfection des dispositions que nous y apportons. Or, cette perfection dépend de certaines conditions, dont les unes précèdent, les autres accompagnent, et d'autres suivent sa réception. — 1° Avant de nous approcher de ce sacrement si salutaire, il faut nous y préparer convenablement, c'est-

à-dire demander à Dieu la grâce de connaître nos péchés et de les détester, coopérer à cette grâce en examinant sérieusement notre conscience et nous excitant à une vraie contrition, enfin former le propos de ne plus pécher, ce qui est comme le contrôle de la valeur réelle de notre contrition. — 2° Nous devons ensuite nous approcher du saint tribunal avec un profond recueillement, une parfaite pureté d'intention et un grand esprit de foi, et faire au prêtre l'humble et sincère aveu des fautes dont nous voulons obtenir le pardon. Nous devons encore, aux questions qu'il jugerait à propos de nous poser, répondre simplement et franchement, puis écouter ses avis avec docilité, accepter avec reconnaissance la pénitence qu'il nous impose, et enfin recevoir l'absolution qu'il donne dans les meilleures dispositions dont nous sommes capables. — 3° Nous nous retirons alors pour consacrer un certain temps à remercier Dieu des grâces qu'il vient de nous accorder dans ce sacrement, renouveler le regret de nos fautes et la ferme résolution de n'y plus retomber, puis nous acquitter au plus tôt et de notre mieux de notre pénitence sacramentelle. — Est-ce toujours dans ces conditions que nous avons recours au sacrement de pénitence ?

Prenons la résolution : 1° de regretter sincèrement nos fautes, dès que nous nous apercevons y être tombés ; 2° de mieux soigner nos confessions ordinaires. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation du saint Précurseur sur les bords du Jourdain : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.* Faites de dignes fruits de pénitence (Matth., III, 8).

Quatrième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

LA SAINTE COMMUNION

Sommaire pour la veille au soir.

La première partie de la retraite, consacrée aux exercices de la vie *purgative* est terminée, et nous commençons ceux de la vie *illuminative* et *unitive*. Notre âme purifiée par la méditation des grandes vérités et par les labeurs de la pénitence, y voit plus clair dans les choses divines, et sent davantage le besoin de s'unir à son Dieu; et comme elle sait qu'il s'est enfermé, pour elle, dans son sacrement d'amour, elle se sent portée avec plus d'ardeur à s'y unir à lui par la sainte communion, comme le cerf altéré aspire à la source vive où il pourra étancher sa soif : *Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ità desiderat anima mea ad te, Deus* (Ps., XLI, 2). Pour aviver encore davantage ce désir, nous aimerons à méditer demain matin sur la sainte Communion. Nous verrons donc : 1° ce qu'elle est pour le Missionnaire; 2° comment il doit s'y préparer.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous renouveler dans l'amour que doit nous inspirer la sainte Communion; 2° d'y apporter toujours une telle préparation que nous puissions recevoir les grâces qu'elle assure aux âmes bien disposées. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, le cri d'amour du Psalmiste qui nous rappellera notre Communion du matin, ou qui nous préparera à celle du lendemain : *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus!* Vos autels, Seigneur des vertus, mon Roi et mon Dieu (Ps., LXXXIII, 4)!

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur faisant, dans le ciel, la joie des Anges et des Saints, par l'union étroite que

pour toujours il a contractée avec eux, et voulant bien nous donner ici-bas, dans la sainte Communion, un gage et un avant-goût de ce bonheur du ciel. Pour nous faire comprendre l'intimité de cette union Eucharistique et les grâces qu'elle nous apporte, le divin Maître nous en montre les heureux effets, en promettant la vie éternelle et la résurrection glorieuse à quiconque se nourrit de sa chair et s'abreuve de son sang : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam; et ego resuscitabo eum in novissimo die* (Joann., VI, 55). Oh! que la sainte Communion doit nous être chère, puisqu'elle nous procure de si grands biens pour l'éternité! Sans doute, elle n'est pas le seul moyen que nous ayons d'obtenir la vie éternelle, et Dieu, dans sa libéralité infinie, nous en a donné beaucoup d'autres; mais c'est de tous le plus direct et le plus efficace. De même, la résurrection glorieuse sera le partage de tous les élus, et non le privilège exclusif de ceux qui, durant leur vie mortelle, auront participé aux saints mystères. Ceux-ci, cependant, seront accompagnés d'un éclat particulier, dont les autres seront privés, et qui aura quelque similitude avec les diverses auréoles des martyrs, des docteurs et des vierges. Mais, dès la vie présente, la sainte Communion nous donne tout ce qui fait l'essence du bonheur du ciel, *habet vitam æternam*, par l'union étroite qu'elle nous fait contracter avec Dieu. Et, de plus, elle produit en notre âme les mêmes effets que produit en notre corps la nourriture matérielle : elle *répare* en nous la vie spirituelle, la *soutient et l'augmente*, en nous enivrant des plus pures *délices*. — Remercions Notre-Seigneur de nous offrir, dans la sainte Communion, la source de grâces si précieuses, prions-le de nous aider à en bien profiter en nous y préparant de notre mieux.

DEUXIÈME POINT.

Ce qu'est pour nous la sainte communion. — Elle

est bien plus que n'était, pour le Psalmiste, l'autel figuratif et la maison du Seigneur, après lesquels il soupirait au milieu des pleurs de l'exil; pensant y trouver la lumière, la force et la consolation dont il avait besoin. Le passereau, s'écriait-il, trouve un abri, et la tourterelle un nid pour y faire reposer ses petits, et moi, Seigneur des vertus, ce sont vos autels, ô mon Roi, ô mon Dieu : *Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus, et Deus meus* (Ps. LXXXIII, 4)! L'homme ici-bas exilé sur la terre, se sent parfois bien triste, bien faible, entouré de ténèbres. Mais il a l'autel du Seigneur des vertus, où il trouve, pour lui-même et pour toutes les âmes qu'il veut réchauffer dans sa charité, lumière, force et consolation. — 1° Notre Seigneur n'est-il pas la lumière du monde? *Ego sum lux mundi* (Joann., VIII, 12). Et si celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, *qui sequitur me non ambulat in tenebris* (ib.), que dire de celui qui devient un avec lui dans la sainte Communion? De quelles *lumières* ne doit-il pas être favorisé, et pour sa propre conduite, et pour celle des âmes qui lui sont confiées? — 2° Dans le Dieu caché de la sainte Communion, il ne trouve pas seulement un *sage conseiller,* mais encore un *puissant allié.* La *force* dont il a besoin pour résister aux puissantes séductions et aux efforts conjurés du démon, de la chair et du monde, il la trouve dans la nourriture réparatrice, dans le breuvage fortifiant, qui ne sont autre que le corps et le sang du Seigneur : *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus* (Joann., VI, 56). Il la trouve à cette table victorieuse, que le Seigneur nous a préparée contre tous ceux qui sont acharnés à sa perte : *Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me* (Ps., XXII, 5). — 3° Enfin, les peines de toutes sortes ne lui manquent point dans cette vallée de larmes. Où trouvera-t-il alors, au milieu de ses tris-

tesses, la consolation dont il a besoin, l'*ami dévoué* qui saura comprendre sa souffrance, y compatir sincèrement, verser sur les plaies de son cœur le baume qui adoucira sa douleur? Auprès du Dieu de l'Eucharistie, sur le cœur duquel, comme saint Jean, il pourra goûter un doux repos dans la sainte Communion : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (Ps., VI, 9). — Oh! sachons mieux apprécier le trésor que nous possédons, quand nous sommes unis au Dieu de l'Eucharistie! Seul il peut nous donner la lumière, la force, la consolation dont nous avons besoin.

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons nous préparer à la sainte Communion. — La sainte communion ne produit *tous* ses heureux effets dans une âme, que lorsqu'elle la trouve *parfaitement* disposée. Or, les dispositions qu'elle requiert pour cela, dépendent, en grande partie, de la préparation, soit éloignée, soit prochaine, soit immédiate, que l'on apporte à cette action si sainte. Le chrétien désireux d'en bien profiter, devra avoir à cœur de ne point manquer à une préparation si importante et si nécessaire. — 1° Sa *préparation éloignée* consistera surtout dans une grande pureté de conscience, qu'il ne cessera d'entretenir dans son âme, soit en se préservant soigneusement des moindres souillures de péché, par la vigilance, la prière, la mortification; soit en s'en purifiant toujours au plus tôt par les larmes d'une sincère pénitence. — 2° Comme *préparation prochaine,* il *pensera* dès la veille au bonheur qu'il aura le lendemain de faire la sainte Communion, et s'entretiendra, à cette pensée, dans les sentiments d'une joie toute surnaturelle. Il tâchera aussi d'exciter dans son cœur ce vif *désir,* cet appétit surnaturel que saint Augustin nous a dit être requis pour profiter de la divine nourriture : « Panis iste requirit famem spiritualis hominis. » Enfin, il s'ef-

forcera de *mériter,* du moins dans une certaine mesure, ce pain descendu du ciel, et dont nous ne goûtons toute la saveur qu'autant que nous savons l'arroser de nos sueurs. Les sacrifices les plus pénibles lui deviendront bien doux, quand il pensera qu'à ce prix il achète le bonheur de sa prochaine communion. — 3o Sa *préparation immédiate* aura pour but de produire en lui la dévotion actuelle, que le Docteur angélique dit nécessaire pour faire produire à la sainte Communion tous ses fruits. A cet effet, il cherchera à s'établir dans des sentisents actuels de foi et de respect, d'humilité et de confiance, de désir et d'amour. Il pourra, par exemple, se demander : 1o *qui vient* à lui : Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la présence réelle, sous les espèces consacrées, réclame la foi la plus vive, le respect le plus profond ; 2o *à qui il vient :* à une pauvre et coupable créature, qui doit se tenir devant lui dans les sentiments d'une humble mais confiante contrition ; 3o enfin, *pourquoi il vient :* pour lui faire du bien, soulager sa misère, le combler de lumière, de force, de consolation. Comment dès lors ne pas aimer et désirer ardemment la visite d'un tel ami ? — Nous préparons-nous toujours ainsi à la sainte Communion ?

Prenons la résolution : 1o...2o... (*comme ci-dessus*).

Quatrième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LA TIÉDEUR

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur adressant, dans l'Apocalypse, à l'évêque de Laodicée, sur sa tiédeur, des re-

proches sévères, mais inspirés par l'amour qu'il lui porte, *Ego quos amo, arguo et castigo* (Apoc., III, 19). Il lui dit que cet état lui déplaît tellement, qu'il est sur le point de le rejeter loin de lui, comme l'estomac rejette une nourriture malsaine : *quia tepidus es,... incipiam te evomere ex ore meo* (ib., 16). Il va même jusqu'à affirmer, ce qui est pour nous un grand sujet d'étonnement, qu'il préférerait, dans un certain sens, le voir en état de péché mortel, *utinàm frigidus esses* (ib., 15) ! C'est que cet état intermédiaire, entre le vice et la vertu, entre la mort et la vie, entre le froid glacial du péché mortel et la chaleur vitale de la charité, *nec frigidus, nec calidus* (ib., 16), est une terrible maladie, qui conduit presque toujours à un fatal dénouement. C'est comme un ulcère caché, qui flétrit l'âme, la mine sourdement, et y éteint par degrés le principe de la vie surnaturelle. Ce mal, plus commun peut-être qu'on ne pense, même parmi les personnes qui font profession de piété, et qui peut s'allier avec une certaine régularité extérieure, fait qu'on n'attache pas assez d'importance à ce qu'on appelle les petites choses, parce qu'on n'aime pas à se gêner; qu'on est toujours content de soi, n'aspirant pas à devenir meilleur; et qu'enfin on devient d'une insensibilité désolante pour les choses de Dieu. Voilà pourquoi Notre-Seigneur éprouve tant de répulsion pour l'âme tiède, qui semble vouloir se suffire à elle-même et n'avoir pour lui qu'une indifférence des plus injurieuses. — Et cependant il ne l'abandonne pas encore à son triste sort. Il se tient à la porte de son cœur et il frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso* (ib., 20). Si elle lui ouvre en répondant à ses secrètes inspirations, il revient à elle et ramène avec lui les consolations de la ferveur. — Bénissons-le de tant d'amour, et si nous sommes dans ce funeste état, ne résistons pas plus longtemps à ses aimables sollicitations.

DEUXIÈME POINT.

Gravité du mal de la tiédeur. — Dans les reproches que Notre-Seigneur adresse à l'évêque de Laodicée, il lui montre combien son état est lamentable, en lui disant qu'il est malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu : *Tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus* (ib., 17). — 1o Elle est bien malheureuse, en effet, *miser*, l'âme qui est devenue pour Notre-Seigneur un objet de dégoût; qui a tellement lassé sa bonté si douce et si patiente, qu'il est sur le point de la rejeter : *incipiam te evomere ex ore meo* (ib., 16). Mais loin de lui, où irat-elle? *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joann., VI, 69). — 2o Elle est bien misérable, *miserabilis*, l'âme dont la tiédeur rend si difficiles tous ses mouvements dans l'ordre surnaturel. La plupart de ses actes, quand ils ne sont pas coupables, sont sans valeur pour le ciel. — 3o Elle est bien pauvre, *pauper*, l'âme tiède qui, ne pouvant jouir, comme elle le voudrait, des satisfactions de la vie séculière, se prive encore par sa tiédeur des consolations de la vertu. Les exercices de piété lui deviennent insipides, la prière fatigante, la solitude insupportable, le moindre effort de vertu impossible, toute la vie un supplice. — 4o Elle est bien aveugle, *et cœcus*, l'âme réduite par la tiédeur à une pareille indigence, et qui se croit en possession des plus grandes richesses : *Quia dicis : quòd dives sum et locupletatus, et nullius egeo; et nescis quia tu es miser...* (Apoc., III, 17). Et ces ténèbres, dans lesquelles elle se trouve plongée, lui cachant les abîmes qu'elle côtoie, l'exposent aux chutes les plus terribles et les plus irréparables. — 5o Enfin, elle est dans une bien affreuse nudité, *et nudus*, l'âme tiède qui, en punition de l'abus persévérant des choses saintes, se voit retrancher peu à peu tous les secours surnaturels destinés à lui rendre facile la pratique de la vertu. Comme elle sert Dieu avec froideur et négligence, Dieu

se refroidit à son égard, et diminue ses grâces dans la même proportion. A mesure qu'elle résiste aux inspirations de la grâce, la grâce se retire et l'abandonne aux penchants déréglés de son cœur, aux séductions du dehors comme aux trahisons du dedans. Et comme sa témérité augmente à mesure que les grâces diminuent, les périls se multiplient, les concessions deviennent plus nombreuses, et Dieu sait vers quels abîmes elle se précipite! — Ne serions-nous pas, hélas! de ces âmes tièdes, dont l'état est si déplorable?

TROISIÈME POINT.

Remèdes contre la tiédeur. — Après avoir reproché à l'évêque de Laodicée sa tiédeur, Notre-Seigneur lui indique les remèdes auxquels il doit recourir pour la combattre. — 1° Il l'engage d'abord, pour remédier à sa pauvreté, *pauper*, à lui acheter l'or éprouvé qui doit l'enrichir : *Suadeo tibi emere à me aurum ignitum, ut locuples fias* (Apoc., III, 18). Quel est cet or, sinon celui de la divine charité; richesse incomparable, qui, si nous l'acquérons, ne tardera pas à nous dépouiller de notre tiédeur pour nous rendre fervents au service de Dieu; comme la fournaise ardente dépouille de sa rouille le fer qu'on a plongé dans son sein, et le rend tout incandescent. — 2° Notre-Seigneur ajoute que, grâce à cet or précieux de la charité, l'affreuse nudité qui, à ses yeux, couvre de confusion l'âme tiède, *et nudus*, disparaîtra pour faire place à des vêtements de gloire : *et vestimentis albis induaris, et non appareat confusio nuditatis tuæ* (ib.). Ces vêtements ne sont-ils pas un symbole des œuvres surnaturelles dont la charité est le principe, et qui, revêtant l'âme de nombreux mérites, l'enrichissent pour le ciel? — 3° Enfin, Notre-Seigneur conseille à l'évêque de Laodicée d'oindre ses yeux d'un collyre qui guérira sa cécité, *et cæcus*, et lui rendra la vue : *et collyrio inunge oculos tuos, ut videas* (ib.). Ce collyre n'est-il pas la fi-

gure des lumières surnaturelles qui dissipent les illusions funestes? Lumières que l'on trouve dans des lectures spirituelles suivies de réflexions sérieuses, dans des méditations bien préparées et bien faites, dans des avis demandés et reçus avec humilité, pour apprendre à mieux connaître et à mieux corriger ses défauts. — Avons-nous su employer ces remèdes si efficaces? Et n'est-ce pas pour les avoir négligés, que notre âme est demeurée si longtemps dans ce funeste état de tiédeur? N'hésitons plus désormais à en sortir au prix des efforts même les plus pénibles, et commençons aussitôt, comptant sur la grâce toute-puissante de Dieu pour opérer ce merveilleux changement : *Dixi : Nunc cœpi. Hæc mutatio dexteræ Excelsi* (Ps., LXXVI, 11).

Prenons la résolution : 1° de ne pas négliger les petites choses; 2° de faire exactement et le mieux possible tous nos exercices de piété. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de saint Paul aux Romains : *Spiritu ferventes, Domino servientes* : Au service du Seigneur apportons une grande ferveur (Rom., XII, 11).

Quatrième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LES EXERCICES DE PIÉTÉ

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ comme la source et le modèle de toute vraie et solide piété, apprenant à ses disciples en quoi elle consiste, combien elle leur est nécessaire, et par quels moyens ils s'en assureront la possession. Le divin Maître com-

mence par leur montrer en lui-même le type de cette parfaite piété, de cet amour tendre et délicat à l'égard de Dieu, qui fait éviter avec soin tout ce qui peut lui déplaire, et pratiquer au contraire généreusement, au prix de n'importe quelle souffrance, ce qui lui est agréable: *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29). Puis il les avertit que cette vraie piété, bien différente de la vaine ostentation des pharisiens, leur est absolument nécessaire, que sans elle ils ne pourront même pas faire leur salut : *Nisi abundaverit justitia vestra plus quàm scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth., V, 20). Il leur dit ensuite qu'elle doit être tout intérieure, *regnum Dei intrà vos est* (Luc., XVII, 21), et consiste bien plus à conformer en tout sa volonté à celle de Dieu, qu'à répéter de longues formules de prière: *Non omnis, qui dicit mihi: Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est* (Matth., VII, 21). Enfin, il leur enseigne, dans ce que nous nommons aujourd'hui l'oraison dominicale, le résumé des sentiments qui doivent animer un cœur vraiment pieux, et il leur fait connaître les exercices les plus propres à entretenir et à développer en eux ces sentiments. — Remercions-le de ces précieux enseignements, et demandons-lui la grâce de les mettre à profit.

DEUXIÈME POINT.

Combien la piété nous est avantageuse, peut-être même nécessaire. — La piété, nous dit saint Paul, est utile à tout : elle a les promesses du temps et celle de l'éternité : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ* (1 Tim., IV, 8). En effet, à qui Dieu donnerait-il dans le ciel les meilleures places, si ce n'est à ses meilleurs amis, c'est-à-dire aux âmes pieuses? Et sur la terre, qui goûtera la plus grande paix et, par suite, le plus grand bonheur, si ce n'est

les âmes de bonne volonté, qui n'ont avec Dieu, par la vraie piété qui les anime, qu'un même vouloir et non vouloir? *In terrâ pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc., II, 14). La piété nous est donc bien avantageuse. — Mais, de plus, si notre vocation nous oblige à la perfection, la piété nous est nécessaire, et nécessaire à tel point que sans elle nous risquons fort de ne pas même faire notre salut. Et en effet, si nous ne travaillons à devenir pieux, nous ne tendons point pratiquement à la perfection, et par suite nous manquons au principal de nos devoirs d'état; mais, ne pas accomplir nos devoirs d'état, c'est nous mettre en état de damnation. Donc, il est rigoureusement exact de dire que, sans piété, nous risquons de ne même pas faire notre salut. — Du reste, l'expérience de chaque jour démontre que, pour les âmes appelées à la perfection, il n'y a guère de milieu entre une vie sainte et pieuse et une tiédeur des plus dangereuses. — Profitons de cet avertissement, et loin de nous plaindre de la nécessité où nous nous voyons de gravir les hauteurs d'une piété sincère et généreuse, sachons nous en réjouir comme faisait saint Augustin : « O felix necessitas, quæ ad meliora impellit! » — Sont-ce là nos sentiments?

TROISIÈME POINT.

Importance de nos exercices de piété. — Elle résulte de ce que nous venons de méditer, des avantages et de la nécessité de la piété. Il existe entre les exercices de piété et la piété elle-même les relations qui lient les moyens à la fin. Puisque la fin est déclarée avantageuse ou nécessaire, la nécessité ou les avantages des moyens en résulte rigoureusement. Si donc nous ne voulons pas perdre cette piété si précieuse, il nous faut l'entretenir soigneusement par une fidélité inviolable à nos exercices de piété. — C'est un tribut sacré que nous devons d'abord payer à Dieu, sûrs de nous assurer par là sa bénédiction pour

nous acquitter mieux et plus rapidement de tous nos autres devoirs. « Faites les affaires du bon Dieu, dit saint Vincent de Paul, et le bon Dieu fera les vôtres (Coll., VIII, 365). » — Du reste, ces saints exercices sont une nourriture substantielle, dont notre âme ne peut se passer, sous peine de défaillir, et qui au contraire, prise régulièrement et dans des conditions favorables, la soutient, la fortifie, et la met à même de pratiquer les grandes vertus. Nos exercices de piété toutefois, même accomplis avec une parfaite régularité, ne rempliront ce but que s'ils sont bien faits, si ce sont de vrais *exercices*, c'est-à-dire des moyens d'*exercer* nos facultés spirituelles perfectionnées par les vertus infuses, soit théologales, soit morales. — Nos oraisons, nos lectures, nos examens de conscience ont-ils vraiment ces caractères, et n'est-ce pas au peu de ferveur avec lequel nous nous en acquittons, que nous devons notre peu de progrès dans la piété?

Prenons la résolution : 1° de sauvegarder toujours nos exercices de piété comme un devoir sacré auquel, pour l'ordinaire, tout autre doit céder ; 2° de nous acquitter de ces saints exercices avec tout le soin dont nous sommes capables. — Nous retiendrons pour bouquet spirituel la recommandation de saint Paul à Timothée : *Exerce teipsum ad pietatem :* Soyez fidèle à vos exercices de piété (1 Tim., IV, 7).

Quatrième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA FOI

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ comme l'auteur et le consommateur de notre foi, *aspicientes in*

auctorem fidei et consummatorem Jesum (Hebr., XII, 2). — Le divin Maître est l'auteur de notre foi parce qu'il nous enseigne ce que nous devons croire, et aussi parce qu'il nous donne sa grâce pour soumettre notre raison à l'autorité de sa parole. — Il en est aussi le consommateur, parce que, ce qu'il nous aura fait la grâce de croire ici-bas, il nous le montrera dans le ciel, changeant notre foi en lumière de gloire, et l'obscurité de notre croyance à travers les voiles et les énigmes de la vie présente, en ce plein jour de la vérité contemplée face à face dans les splendeurs de l'éternité : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem* (1 Cor., XIII, 12). — C'est de cette source divine que procédait la foi si vive et si profonde de saint Vincent de Paul. Elle animait toutes ses paroles comme toutes ses œuvres, et le soutenait, dans les fers de Tunis comme à la cour des rois, contre toutes les souffrances, contre le charme de toutes les séductions. C'est aussi ce divin Sauveur, objet ici-bas de sa foi comme de sa prédication, *credidi, propter quod locutus sum* (Ps., CXV, 10), qui se montre à lui maintenant sans aucun voile, et qui le fait boire à longs traits à la source même de la vérité : « Haustu perenni pleniùs ebibis (Offic. S. V.). » — Demandons instamment la grâce de marcher sur ses traces.

DEUXIÈME POINT.

Combien la foi nous est nécessaire. — 1° Sans elle, comme nous l'enseigne l'Apôtre saint Paul, il nous est impossible de plaire à Dieu, et par suite de nous sauver : *Sinè fide impossibile est placere Deo* (Hebr., XI, 6). A plus forte raison nous est-elle nécessaire pour avancer dans la vertu. Aussi, suivant saint Vincent de Paul, le peu de progrès que nous y faisons vient de ce que nous nous appuyons sur les raisons humaines plus que sur les lumières de la

foi : « Il n'y a, dit-il (Coll., III, 16), que les vérités éternelles qui soient capables de nous remplir le cœur et de nous conduire avec assurance. Croyez-moi, il ne faut que s'appuyer fortement et solidement sur quelqu'une des perfections de Dieu, comme sur sa bonté, sur sa providence, sur sa vérité, sur son immensité... ; il ne faut, dis-je, que s'appuyer sur ces fondements divins, pour devenir parfait en peu de temps. Ce n'est pas qu'il ne soit bon aussi de se convaincre, par des raisons fortes et pressantes, qui peuvent toujours servir, mais avec subordination aux vérités de la foi. » — 2° La foi nous est encore nécessaire pour faire du bien au prochain par l'exercice de notre saint ministère. « L'expérience nous apprend, dit encore saint Vincent (*ib.*, 17), que les prédicateurs qui prêchent conformément aux lumières de la foi, opèrent plus dans les âmes que ceux qui remplissent leurs discours de raisonnements humains et de raisons de philosophie; parce que les lumières de la foi sont toujours accompagnées d'une certaine onction toute céleste, qui se répand secrètement dans le cœur des auditeurs. » Et il conclut ainsi : « Et de là on peut juger s'il n'est pas nécessaire, tant pour notre propre perfection que pour le salut des âmes, de nous accoutumer à suivre, toujours et en toutes choses, les lumières de la foi. » — 3° Enfin, c'est surtout dans nos rapports avec les pauvres gens que, pour leur faire du bien, la foi nous est nécessaire. « O Dieu! s'écrie saint Vincent (*ib.*), qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite! Mais si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables... Selon leur extérieur,... ils n'ont presque pas la figure, ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez, par les lumières de la foi, que le Fils de Dieu qui a

voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres. » — Est-ce toujours à ces lumières surnaturelles que nous avons recours, pour juger les personnes et les choses? Ne nous surprenons-nous point quelquefois à raisonner sur les événements comme les personnes du monde, et à borner comme elles nos craintes et nos espérances aux étroits horizons de la vie présente?

TROISIÈME POINT.

Qualités que doit avoir notre foi, pour ressembler à celle de saint Vincent de Paul. — Comme la sienne, la nôtre doit être simple et éclairée, humble et forte, calme et agissante. — 1° La foi de saint Vincent était *simple* et *éclairée*. *Simple,* elle ne s'appuyait pas sur les raisonnements humains, mais sur la parole de Dieu et l'autorité de l'Église. *Éclairée,* elle ne se laissa point tromper par des novateurs subtils, qui employèrent tous leurs artifices pour lui persuader leurs pernicieuses erreurs. Aux sophismes de Saint-Cyran il opposait l'autorité du Concile de Trente et l'humble récitation du *Credo* (Coll., III, 13). — 2° Sa foi était, en effet, *humble* et *forte*. *Humble,* elle se méfiait beaucoup des lumières de la raison humaine. Il dit lui-même qu'il n'avait rien tant appréhendé toute sa vie que de se trouver par malheur engagé dans le torrent de quelque hérésie, qui l'emportât avec les curieux de nouveautés. *Forte,* sa foi ne se laissa jamais ni fléchir par aucune menace, ni séduire par aucune promesse, ni ébranler par les violentes tentations auxquelles Dieu permit qu'elle fût soumise. — 3° Enfin, sa foi était *calme* et *agissante*. *Calme,* elle ne connaissait ni le trouble qui trahit la faiblesse, ni la précipitation que cause l'irréflexion; mais elle se possédait toujours, dans la stabilité que lui donnait le fondement inébranlable de la véracité divine. *Agissante,* elle ne se bornait pas à une croyance spé-

culative des vérités révélées, mais elle se traduisait par des actes de vertus qu'elle lui inspirait pour sa propre sanctification, et aussi par les œuvres si fécondes, dont sa vie fut toute remplie, pour le bien corporel et spirituel du prochain. — Notre foi a-t-elle les mêmes qualités? Est-elle surtout bien pratique? Nous laissons-nous toujours conduire par les lumières qu'elle nous donne, prenant pour règle de nos déterminations, suivant les recommandations de saint Vincent, non les maximes trompeuses du monde, mais les enseignements infaillibles de l'Evangile?

Prenons la résolution : 1° de fuir soigneusement toute nouveauté dans les choses qui intéressent la foi, et de nous montrer toujours soumis et dociles à l'enseignement de l'Église; 2° de faire souvent des actes de foi, pour fortifier en nous cette vertu, et de la rendre bien pratique, en nous laissant conduire, en tout, suivant les lumières qu'elle nous donne. — Notre bouquet spirituel sera la prière des Apôtres: *Domine, adauge nobis fidem :* Seigneur, augmentez notre foi (Luc, XVII, 5).

Cinquième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

L'ESPÉRANCE

Sommaire pour la veille au soir.

Nous avons commencé aujourd'hui à entrer dans la vie *illuminative* et *unitive.* Après nous être débarrassés précédemment, par la méditation des grandes vérités et la componction qu'elle nous a inspirée, de toutes les mauvaises humeurs du péché, nous ouvrons nos esprits et nos cœurs

aux lumières surnaturelles et aux impressions de la grâce que Dieu veut nous communiquer. C'est ainsi que nous apprenons à mieux comprendre nos devoirs, à nous y affectionner davantage et à les accomplir plus généreusement, en nous unissant plus intimement à Dieu par une conformité de volonté plus entière et plus parfaite. Cette union se fait surtout par la pratique des vertus chrétiennes à laquelle nous sommes obligés, et dont nous aimons à trouver le modèle dans saint Vincent de Paul. Ce sont ces vertus qui ont commencé aujourd'hui et vont continuer à nous occuper. La foi ayant fait l'objet de notre méditation de ce soir, nous méditerons demain matin sur l'espérance, et nous verrons : 1° les motifs que nous avons de pratiquer cette vertu; 2° les qualités qu'elle doit avoir en nous pour ressembler à celle de saint Vincent.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de ranimer souvent notre confiance en Dieu, par la pensée de sa toute-puissance, de son amour pour nous, des promesses qu'il nous a faites, et des mérites de Notre-Seigneur, à cause desquels ces promesses nous ont été faites; 2° de ne jamais nous laisser abattre ni décourager, quoi qu'il puisse nous arriver de fâcheux. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum :* En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance; elle ne sera jamais trompée (Ps., xxx, 2).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ nous offrant un parfait modèle de la confiance que nous devons avoir en Dieu, et inspirant les mêmes sentiments à saint Vincent. Il nous apprend par son prophète que, dès sa naissance, il s'abandonna sans réserve entre les mains de son Père céleste, *in te projectus sum ex utero, de ventre matris meæ Deus meus es tu* (Ps., xxi, 11), et que, durant tout le cours de sa vie mortelle, il devait se sentir fort de son soutien et de sa protection : *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi ne commovear* (Ps. xv, 8). Il nous dit, dans l'Évangile, que

sa prière est toujours accompagnée de l'assurance qu'elle est pleinement exaucée : *Pater, sciebam quia semper me audis* (Joann., XI, 42) ; et sur la croix son dernier soupir est un cri suprême de confiance et d'abandon : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc., XXIII, 46). — Admirons une parfaite copie de ce divin original en saint Vincent de Paul. Appuyé sur les fondements inébranlables de l'espérance chrétienne, il recourait à Dieu en toute occasion avec une simplicité touchante, s'abandonnant aveuglément à la conduite de sa providence. Il ne se laissait abattre ni décourager par aucune épreuve, déclarant, comme le saint homme Job, que la mort même ne pourrait l'empêcher de mettre en Dieu sa confiance. *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (Job., XIII, 15). « Allez, Messieurs, disait-il à ses premiers missionnaires (Coll., III, 20, 21), allez au nom de Notre-Seigneur. C'est lui qui vous envoie ; ce sera aussi lui qui vous conduira, et qui vous assistera et vous protégera. Nous l'espérons ainsi de sa bonté infinie. Tenez-vous toujours dans une fidèle dépendance de sa fidèle conduite. Ayez recours à lui en tous lieux et en toutes rencontres. Jetez-vous entre ses bras, comme de celui que vous devez reconnaître pour votre très bon père, avec une ferme confiance qu'il vous assistera et qu'il bénira vos travaux. » Prions-le de nous obtenir une pareille confiance.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons espérer. — Espérer est pour nous un devoir, à l'accomplissement duquel sont attachés nos plus chers intérêts. — 1° *Notre devoir* l'exige, et nous serions injustes à l'égard de Dieu, si nous n'avions en lui une pleine et entière confiance. Dieu, infiniment bon pour nous, ne nous veut que du bien. Tout-puissant, il peut nous faire le bien qu'il nous veut : tous les éléments sont à ses ordres,

et tenant en ses mains toutes les volontés créées, comme le fil de tous les événements, il peut les diriger à son gré pour réaliser les desseins que sa bonté a conçus en notre faveur. Plein de miséricorde, il a pitié de nos misères, surtout de la plus grande de toutes, qui est le péché; et il se montre toujours disposé à nous pardonner, pourvu que nos revenions à lui par le mouvement d'un sincère repentir. D'une fidélité à toute épreuve, il ne manque jamais à ses promesses, et nous devons compter entièrement sur celles par lesquelles il nous assure le bonheur éternel et les moyens nécessaires pour y arriver. Sans doute, nos mérites personnels ne nous y donnent aucun droit, mais nous pouvons y compter à cause des mérites infinis de Jésus-Christ Notre Seigneur, à la participation desquels nous sommes admis, comme les membres d'un corps dont il est le chef. Oh! comme nous serions coupables si, malgré toutes ces assurances, nous manquions de confiance en Dieu! — 2o Du reste, *nos intérêts* les plus chers dépendent de notre fidélité à pratiquer cette vertu. Sans espérance, nous ne pouvons ni avancer dans la perfection, ni même nous sauver. Le désespoir, s'il accompagnait nos derniers moments, serait le seul mal auquel il n'y aurait point de remède. L'espérance, au contraire, nous offre une consolation dans les peines et les épreuves de la vie, un soutien dans les tentations, un encouragement dans la lutte, un puissant moyen de sanctification, par l'heureuse nécessité où elle nous met de nous détacher des biens trompeurs et périssables de la vie présente, pour nous faire lever les yeux vers le ciel. — Ces motifs nous paraissent-ils suffisants, pour nous porter à pratiquer une vertu si nécessaire, à la fois, et si avantageuse?

TROISIÈME POINT.

Qualités que doit avoir notre espérance pour res-

sembler à celle de saint Vincent. — Comme la sienne, la nôtre doit ne se troubler de rien et s'appuyer fortement en Dieu. — 1° Solidement établi dans la confiance en Dieu, et sachant que rien n'arrive sans la volonté ou la permission de sa providence toujours bonne et miséricordieuse, saint Vincent ne se troublait, ne s'inquiétait de rien. Les insuccès ne l'attristaient pas. Les tentations, quelque violentes qu'elles fussent, ne l'ébranlaient pas. Les persécutions, les calomnies, les épreuves de tout genre, dont sa vie fut remplie, n'avaient rien qui pût le déconcerter. Ses misères mêmes, dont il était si convaincu, n'altéraient point sa paix, car il était persuadé qu'elles étaient le trône de la divine miséricorde. Aussi n'était-il jamais plus tranquille que lorsque tous les appuis créés venaient à manquer, étant d'autant plus assuré que le soutien d'en haut ne ferait pas défaut : « Croyez-moi, disait-il (Coll., III, 19), trois font plus que dix, quand Notre-Seigneur y met la main ; et il la met toujours, quand il nous ôte les moyens humains et qu'il nous engage dans la nécessité de faire quelque chose qui excède nos forces. » 2° L'espérance de saint Vincent s'appuyait sur un fondement solide et inébranlable. « *Logeant à l'enseigne de la confiance en Dieu*, comme il aimait à le dire, il était persuadé qu'il éprouverait les effets de sa toute-puissante protection. » *Qui habitat in adjutorio Altissimi in protectione Dei cœli commorabitur* (Ps., XC, 1). Dans tout ce qu'il entreprenait, il ne comptait ni sur lui-même, ni sur aucune créature, mais sur Dieu seul ; et quand on lui témoignait quelque crainte ou quelque doute sur le succès de l'entreprise, il répondait (*ib.*) : « Laissons faire Notre-Seigneur, c'est son ouvrage ; et comme il lui a plu de commencer, tenons pour assuré qu'il l'achèvera en la manière qui lui sera la plus agréable. » Et si, pour se conformer à l'ordre de la Providence, il se servait parfois des moyens humains que Dieu mettait à sa disposition, il n'y plaçait nul-

lement sa confiance. Aussi, dans ses embarras, ses peines, ses tentations, son premier mouvement était toujours de recourir à Dieu par la prière et d'implorer son secours. — Sont-ce là nos dispositions?

Prenons la résolution: 1o...2o... (*comme ci-dessus*).

Cinquième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LA CHARITÉ ENVERS DIEU.

PREMIER POINT.

Adorons Dieu nous ordonnant de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex totâ fortitudine tuâ* (Deut., VI, 5), et se voyant parfaitement obéi par l'âme si aimante de saint Vincent de Paul. Bien que l'amour éternel et infini que Dieu se porte à lui-même, et par lequel se termine, au sein de son auguste Trinité, le cercle de ses opérations divines, suffise à son bonheur, il veut cependant encore être aimé de ses créatures. Comme il se contemple dans son Verbe, il s'aime dans le Saint-Esprit, et cet acte d'amour, dont il est à la fois le sujet et le terme, épuisant, pour ainsi dire, sa puissance d'aimer, il s'y repose, s'y complaît et y trouve sa souveraine béatitude. Mais le bien est porté à se communiquer, « bonum est suî diffusivum (S. Th.) », et Dieu, le bien par essence, ne veut pas goûter seul le bonheur qu'il trouve à s'aimer. Et voilà pourquoi il tire du néant des créatures raisonnables, capables de partager avec lui ce bonheur : au ciel, les anges; et nous, ici-bas. — Félicitons saint Vincent d'avoir

si bien compris, et si parfaitement observé, ce premier de tous les commandements, qu'au témoignage de son premier biographe (Coll., III, 44), « il paraissait assez que c'était l'amour de Dieu qui animait son cœur et qui régnait sur toutes les puissances de son âme, et même sur les organes et facultés de son corps, pour régler tous leurs mouvements et toutes leurs opérations selon les ordres de cette loi éternelle, qui est la première règle de toute justice et sainteté. » — Prions-le de nous aider à aimer Dieu de la même manière.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons aimer Dieu. — Nous devons l'aimer parce que c'est la volonté de Dieu, c'est notre devoir, c'est notre intérêt. — 1° *Dieu veut* que nous l'aimions, et sa volonté doit toujours être la règle de notre conduite. Non seulement il nous permet de l'aimer, mais il nous le commande, mais il nous menace de sa colère si nous ne l'aimons pas. Admirons, avec saint Augustin, cet excès de charité de notre Dieu : « Quid tibi sum ego, ut amari tu jubeas à me, et nisi faciam, irascaris mihi ? » « Ne serait-ce pas beaucoup, dit saint Vincent de Paul (Coll., IX, 110), qu'il nous permît de l'aimer ? Non, ce n'était pas assez ; et son amour pour nous est si grand que, non content de nous permettre de l'aimer, ce qui aurait été une si singulière faveur, il a encore voulu nous en faire un commandement, qu'il nous faut accomplir sous peine de damnation. Un pauvre paysan ne se sentirait-il pas bien obligé à un roi qui l'appellerait pour être son favori, lui faisant, en même temps, un commandement de l'aimer ? Et sans doute il lui dirait : Hélas ! Sire, je ne mérite pas que vous me regardiez ; je ne suis qu'un pauvre manant. Et si le prince lui répliquait : Il n'importe, je veux que vous m'aimiez ; le paysan pourrait-il s'oublier d'une telle faveur ? Et ne se trouverait-il pas

engagé, d'une manière bien forte et bien douce, à aimer ce prince de tout son cœur? Hélas! tous les monarques, en comparaison de Dieu, ne sont que des atomes! Et cependant, il est si jaloux de notre chétif cœur, qu'il le veut tout entier, et à lui seul, et il a un si grand désir que nous l'aimions, qu'il nous en fait un commandement exprès. » — 2° Du reste, quand Dieu ne nous commanderait pas de l'aimer, la justice et la reconnaissance nous en feraient un *devoir:* la justice, car Dieu est souverainement aimable, et c'est faire injure à ce qui est aimable que de ne pas l'aimer; la reconnaissance, car nous lui devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, et nous ne pouvons le lui payer que par la monnaie de notre affection. Notre cœur étant le seul bien qui soit en notre pouvoir, le seul dont nous puissions disposer à notre gré, c'est aussi le seul que Dieu veuille recevoir de nous, le seul qu'il nous demande, en échange de tous ses bienfaits : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov., XXIII, 26). — 3° Aimer Dieu, *c'est encore notre intérêt.* De notre fidélité à lui rendre ce devoir dépend notre bonheur, dans cette vie et dans l'autre. Nous ne serons heureux dans le ciel que dans la mesure de l'amour dont nous aurons aimé Dieu sur la terre. Le bonheur du ciel en effet, est réservé aux *bénis* du Père éternel, et Dieu ne peut que bénir ceux qui l'aiment. Mais de plus, dès ici-bas, l'amour de Dieu nous établit dans la tranquillité de l'ordre qui constitue la paix, « Pax est tranquillitas ordinis », et par suite, il nous procure l'unique vrai bonheur possible dans la vie présente. — En sommes-nous bien convaincus, et n'avons-nous d'autre désir que d'aimer Dieu, comme nous le devons, comme nous en avons besoin?

TROISIÈME POINT.

Moyens d'arriver à aimer Dieu comme saint Vincent l'aimait. — Saint Vincent aimait Dieu, d'abord, *pour*

lui-même, car seul il est vraiment aimable de lui-même, « ratio amandi Deum, Deus est (S. Bern.) ». Les créatures, au contraire, n'ont qu'une amabilité d'emprunt, et ne peuvent être aimées que pour l'amour de Celui qui la leur communique. De plus, saint Vincent aimait Dieu *par-dessus tout*, personnes et choses, plus que les biens extérieurs, plus que sa réputation, que sa santé, que sa vie, que lui-même. Enfin, il l'aimait *de toutes ses forces*, d'un amour non seulement affectif, mais encore et surtout effectif, ce qui lui faisait dire (Coll., I, 124) : « Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras ; que ce soit à la sueur de nos visages ! » — Or, comment arriverons-nous à aimer Dieu de cette manière ? En faisant ce que faisait saint Vincent. Pour cela : 1° A son exemple appliquons-nous à mieux connaître Dieu, chaque jour, par la méditation de ses perfections infinies ; car la connaissance est le principe de l'amour. 2° Comme saint Vincent, exerçons, développons en nous et fortifions cette vertu surnaturelle de charité, par une pratique de tous les instants. Pensons souvent à son divin objet, travaillons pour lui, souffrons pour lui, évitons avec soin tout ce qui peut lui déplaire, et faisons, même dans les plus petites choses, à l'exemple de Notre-Seigneur, tout ce que nous savons être agréable : *quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29), 3° Enfin, à l'imitation de saint Vincent demandons souvent et avec instances, par de ferventes prières cette grâce de l'amour divin, et récitons mieux cette prière qui suit les litanies du saint nom de Jésus, « ut te toto corde, ore, et opere diligamus. » — Mettons-nous en œuvre ces moyens qui ont entretenu dans le cœur de saint Vincent une ardente charité ? Et notre amour pour Dieu, à l'exemple du sien, se traduit-il comme le veut l'Apôtre bien-aimé, par une parfaite fidélité à observer sa loi ? *Hæc est enim charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus* (1 Joann., V, 3).

Prenons la résolution : 1o d'éviter avec soin tout ce qui déplaît à Dieu, non seulement le péché, mais encore les moindres imperfections ; 2o de faire chacune de nos actions par amour pour Dieu, et avec l'intention, autant que possible explicite et actuelle, de lui plaire. — Notre bouquet spirituel sera ce que nous dit l'Apôtre bien-aimé : *Hæc est charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus :* Nous aimerons véritablement Dieu, si nous gardons sa loi (1 Joann., v, 3); ou bien ces paroles de saint Vincent (Coll., I, 124) : « Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages! »

Cinquième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LE SILENCE ET LES CONVERSATIONS

PREMIER POINT.

Adorons Dieu nous avertissant, dans le livre de l'Ecclésiaste (Eccl., III, 7), que s'il est un temps où nous devons parler, il est aussi un temps où nous devons nous taire: *Tempus tacendi et tempus loquendi.* Pour nous montrer combien le silence lui est agréable, le temps qui lui est réservé est celui qu'il choisit de préférence pour se communiquer aux hommes. C'est pendant le silence de la nuit qu'il parle pour la première fois au jeune Samuel (1 Reg., III), qu'il s'incarne dans le sein de Marie, qu'il vient au monde dans l'étable de Bethléem, et qu'il ressuscite glorieux le troisième jour après sa mort. Devenu l'un d'entre nous par son incarnation, le Fils

de Dieu, par son exemple, nous apprend à nous taire aussi bien qu'à parler. Dès son entrée dans le monde, il commence par se condamner au silence, pour ne point se distinguer des enfants ordinaires. Et quand il veut bien faire usage, comme nous, de la parole pour communiquer aux autres sa pensée, il s'impose encore souvent la loi du silence. Ce silence, durant sa vie cachée, au milieu des labeurs de sa vie publique, ou des souffrances de sa Passion, nous révèle son humilité, sa sagesse et sa prudence, sa charité et sa patience héroïque : *Jesus autem tacebat* (Matth., XXXVI, 63). Mais il savait aussi, en temps opportun, converser avec les hommes par des paroles douces et humbles, que réglait toujours la plus parfaite discrétion. La douceur de sa conversation devait tellement frapper ses contemporains, que le prophète Isaïe l'avait signalée à l'avance comme un des traits distinctifs de son caractère (Matth., XII, 19; cf. Is., XLII, 3). Et l'Évangile nous atteste que cette prophétie s'est bien réalisée ; car il nous montre le Sauveur ne contestant jamais dans ses paroles, sinon lorsque la gloire de Dieu est en jeu. Sa discrétion n'y est pas moins admirable ; et bien que sa science divine le mît en possession du secret de toutes les consciences, nous ne le voyons jamais en trahir aucun, pas même pour confondre l'injustice de ses accusateurs et de ses juges. — Remercions le divin Maître de nous avoir si bien appris, par son exemple, l'art de parler aussi bien que l'art de se taire, et prions-le de nous aider à profiter de ses leçons.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi et dans quelle mesure nous devons garder le silence. — 1° Tout nous oblige à garder le silence, en temps opportun : et l'intérêt de la gloire de Dieu, et notre propre intérêt. Saint Vincent dit (Coll., VIII, 290) que « par le silence *Dieu est glorifié* comme par les hymnes qui sont chantées

en son honneur. *Tibi silentium laus.* » Notre *intérêt personnel* n'y est pas moins engagé, puisque manquer à la règle du silence, c'est nous exposer à commettre bien des fautes, et nous priver d'un puissant moyen de sanctification. Il est difficile, nous dit l'Esprit-Saint, de beaucoup parler sans pécher : *In multiloquio non deerit peccatum* (Prov., x, 19). Le silence au contraire, est un puissant auxiliaire et comme une condition essentielle du recueillement intérieur et de l'esprit d'oraison. De plus, il favorise la pratique de la mortification, de la charité, de l'humilité, de la simplicité, de l'obéissance, du travail, de la douceur, de la pureté de cœur, de toutes les vertus. Et saint Vincent disait que la conservation ou la ruine des communautés religieuses dépendait de la manière dont elles accomplissaient les prescriptions de leurs règles à ce sujet. Aussi se montra-t-il prêt, plutôt que de sacrifier ce point de règle, à renoncer à tous les avantages du riche prieuré de Saint-Lazare (Coll., I, 149, 150). — 2° La mesure dans laquelle nous devons garder le silence nous est indiquée par les convenances ou les exigences de la justice et de la charité; ou conseillé par les progrès que nous voulons faire dans la vie intérieure. Mais ce silence nous est prescrit d'une manière plus rigoureuse quand nous sommes dans le lieu saint. — Y sommes nous toujours fidèles?

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons nous comporter dans nos conversations. — Nous devons y éviter certains défauts, et y pratiquer certaines vertus. — 1° Parmi les défauts que nous devons y éviter, il y a d'abord l'esprit de contention et de dispute, et tout ce qui serait de nature à contrister sans nécessité les personnes aevc lesquelles nous conversons; nous tenant bien en garde contre le désir de

faire prévaloir notre opinion. C'est un des écueils les plus ordinaires et les plus dangereux que nous puissions rencontrer dans nos conversations; d'autant qu'il se couvre du spécieux prétexte du respect et de l'amour dus à la vérité. — Nous devons aussi éviter toute parole indiscrète. Révéler une chose que nous devions tenir cachée, serait d'abord commettre une injustice, dont la gravité peut parfois être considérable. Ce serait de plus compromettre le succès de nos bonnes œuvres, car le secret, nous dit saint Vincent (Coll., XI, 283), est « l'âme des affaires de Dieu. » — Nous devons encore ne jamais nous permettre aucune parole de critique ou de murmure contre les autorités légitimes, car elles nous représentent Dieu lui-même. « Le murmure, dit saint Vincent, déplaît à Dieu plus que le meurtre. L'exemple de Coré, de Dathan et d'Abiron suffit pour nous en convaincre. Ils furent engloutis tout vifs dans les entrailles de la terre, pour avoir murmuré contre Moïse. » — 2° Quant aux vertus que nous devons pratiquer dans nos conversations, ce sont surtout l'humilité, la charité, la modestie, et aussi, autant que la prudence nous le permet, le zèle pour le salut des âmes. — Nos conversations répondent-elles à ces saintes exigences?

Prenons la résolution : 1° de garder le silence en temps et lieux opportuns; 2° de bien surveiller nos conversations pour qu'elles ne nous accusent pas un jour au tribunal de Dieu, auquel nous aurons à répondre, même d'une parole oiseuse (Matth., XII, 36). — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Jacques : *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* Celui-là est parfait, qui ne pèche point dans ses paroles (Jac., III, 2).

Cinquième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ nous imposant le précepte de la charité mutuelle: *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem* (Joann., xv, 12), et daignant nous en enseigner la pratique, par ses exemples encore plus que par sa parole, *sicut dilexi vos* (ib.). C'est par amour pour nous qu'il s'est incarné, qu'il a vécu sur la terre dans la pauvreté, la souffrance et l'humiliation, qu'il est mort au milieu des tourments, qu'il a fait ensuite éclater sa puissance en se ressuscitant lui-même. C'est pour le même motif qu'il est monté au ciel, qu'il est allé nous y préparer une place, *vado parare vobis locum* (Joann., xiv, 2), et qu'il ne cesse d'y intercéder pour nous: *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr., vii, 25). C'est encore par amour pour nous que, grâce à la divine Eucharistie, il demeure constamment avec nous, qu'il a fixé sa tente parmi nous, *Eccè tabernaculum Dei cum hominibus* (Apoc., xxi, 3), et qu'il fait ses délices d'habiter au milieu de nous: *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov., viii, 31). C'est par ce même amour qu'il renouvelle si souvent en notre faveur, sur nos autels, son immolation du Calvaire, et qu'il s'unit à nous si intimement, en se faisant notre nourriture dans la sainte communion. Après tous ces témoignages d'amour, il avait bien droit d'exiger que nous nous aimions les uns les autres, comme il nous avait aimés lui-même, et de faire de cet amour mutuel le signe auquel on

nous reconnaîtrait pour ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joann., XIII, 35). A ce signe infaillible, reconnaissons en saint Vincent de Paul un parfait disciple du Dieu d'amour et prions-le de nous apprendre, à son exemple si semblable à celui du Fils de Dieu, pourquoi et comment nous devons nous aimer les uns les autres.

DEUXIÈME POINT.

Motifs que nous avons d'aimer le prochain. — 1° Le premier, c'est l'*excellence* de la vertu de charité, qui nous fait aimer le prochain pour l'amour de Dieu : « ce qui est si grand, dit saint Vincent (Coll., VIII, 470), que l'entendement humain ne le peut comprendre ; il faut que les lumières d'En-haut nous élèvent, pour nous faire voir la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur, et pour le dire en un mot, l'excellence presque infinie de cet amour ». Et ce n'est pas étonnant, puisque le motif de cet amour que nous devons au prochain, est l'amour même que nous avons pour Dieu ; amour dont l'excellence est incomparable, et qui cependant serait incomplet s'il n'était accompagné d'un semblable amour pour nos frères. « Donnez-moi, disait saint Vincent (Coll., III, 151), une personne qui borne son amour en Dieu seul, une âme, si vous voulez, élevée en contemplation, laquelle, trouvant du goût dans cette manière d'aimer Dieu, qui lui paraît uniquement aimable, s'arrête à savourer cette source infinie de douceur, sans se mettre en aucune peine de son prochain. Et donnez-m'en une autre qui aime Dieu de tout son cœur, et qui aime aussi son prochain, quoique rude, grossier et imparfait, pour l'amour de Dieu. Dites-moi, je vous prie, lequel de ces deux amours est le plus parfait et le moins intéressé ? Sans doute que c'est le second, lequel, joignant l'amour de Dieu avec l'amour du prochain, accomplit la loi

plus parfaitement que le premier. » — 2° Le deuxième motif est la *nécessité* où nous sommes de pratiquer cette vertu, même comme simples chrétiens, car, à ce titre, nous sommes les disciples de Celui qui a voulu que cette charité mutuelle fût le signe distinctif des siens : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joann., XIII, 35). Mais, si nous sommes prêtres, c'est pour nous un devoir bien plus rigoureux. Car, comme dit saint Vincent : « Nous sommes sans cesse obligés de montrer notre charité, en portant les peuples à aimer Dieu et le prochain. C'est là notre office, c'est là notre but; nous sommes choisis de Dieu comme les instruments de son immense charité, pour l'établir dans les cœurs et en dilater les âmes... Or, s'il est vrai que nous soyons appelés à porter partout l'amour de Dieu, si nous devons en embraser les cœurs, ne devons-nous pas brûler de ce feu divin?... Combien ne sommes-nous pas obligés de nous enflammer à aimer ceux avec qui nous habitons, à édifier nos propres frères par l'exercice de cet amour, et à les porter aux actions charitables! » Avons-nous bien compris cette nécessité?

TROISIÈME POINT.

Qualités que doit avoir notre charité à l'égard du prochain pour ressembler à celle de saint Vincent. — Comme la sienne, la nôtre doit être surnaturelle et universelle, généreuse et désintéressée. — 1° La charité de saint Vincent pour le prochain était *surnaturelle* et *universelle*. Dans les hommes il aimait non seulement ses semblables, mais encore et surtout ses frères en Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ lui-même. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit, en parlant des bons offices rendus au prochain, que ce que nous faisons au moindre des siens, c'est à lui-même que nous le faisons? *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth., XXV, 40). Aussi

n'excluait-il personne de son affection, et s'il marquait quelque préférence, c'était pour les plus déshérités des biens que le monde estime. — 2° Sa charité était, de plus, *généreuse et désintéressée*. Dans l'amour qu'il portait au prochain, il n'y avait aucune recherche personnelle. Le bien qu'il lui faisait n'était inspiré par aucun motif de vanité ni d'ambition, de cupidité ni d'attrait naturel, mais par le désir pur et simple de lui être utile. « Aussi peut-on dire avec vérité, pour parler le langage d'Abelly (Coll., III, 157), que jamais avaricieux n'a ménagé plus soigneusement les occasions de conserver ou accroître ses biens, ni ambitieux celles d'acquérir de nouveaux honneurs, que M. Vincent, celles de faire du bien à son prochain, par un sincère et véritable esprit de charité. » Et, de fait, il n'a pas craint d'exposer, pour les intérêts de ce cher prochain, ses biens et ceux de la Compagnie, sa réputation, sa liberté, sa vie, et jusqu'à la paix de son âme, en prenant sur lui l'épreuve si pénible d'un docteur tenté contre la foi (Coll., III, 159-163). Est-ce ainsi que nous savons aimer le prochain?

Prenons la résolution : 1° de n'exclure personne de notre affection ; 2° de prendre, pour règle et pour mesure de notre affection à l'égard du prochain, l'amour même que Dieu lui porte. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos :* Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même (Joann., XV, 12).

Sixième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

L'HUMILITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

Après les vertus théologales, qui, ayant Dieu pour objet direct et immédiat, nous unissent plus intimement à lui, il nous sera bon de méditer, pendant cette retraite, sur quelques autres vertus qui nous sont aussi bien nécessaires. Celle qui sert de fondement et de racine à toutes les autres, l'humilité, fera le sujet de notre première méditation de demain. Nous y verrons : 1° pourquoi; 2° comment nous devons pratiquer cette vertu.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° d'éviter avec soin tout retour de vaine complaisance sur nous-mêmes, comme toute parole qui pourrait faire concevoir de nous une bonne opinion; 2° d'aimer à demeurer cachés, et de nous affectionner davantage aux occupations les moins propres à flatter notre amour-propre. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur : *Discite à me quia... sum... humilis corde :* Apprenez de moi à être humbles de cœur (Matth., XI, 29).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ, nous invitant à apprendre, à son école, la vertu d'humilité, qu'il nous enseigne, moins encore par ses paroles que par son exemple. Toute sa vie en effet n'a été, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, qu'un exercice continuel d'humilité: *Discite à me quia... sum... humilis corde* (Matth., XI, 29). — Rendons aussi nos hommages à saint Vincent de Paul, et admirons avec quelle per-

fection il sut copier un si parfait modèle. Au milieu de l'estime universelle que lui valaient ses grandes œuvres, il savait toujours garder de lui-même les plus vils sentiments. Il pensait bien sincèrement n'être, pour la science, qu'un ignorant et un écolier de quatrième, et pour la vertu, qu'un misérable pécheur, pire que Judas et que le démon même. Dans les charitables entreprises dont il se trouvait providentiellement chargé, il ne se regardait que comme propre à gâter l'œuvre de Dieu; et quand, le soir, harassé de fatigue, il rentrait tardivement à Saint-Lazare pour prendre les maigres restes dont il se contentait, il se disait : « Ah! misérable, tu n'as pas gagné le pain que tu manges (Coll., III. 374). » Plus avide d'humiliations que d'autres ne le sont d'honneurs et de louanges, il en recherchait ou en saisissait avec empressement toutes les occasions. Il rappelait souvent, par exemple, sa basse extraction, et les premières occupations de son enfance, qui l'avaient appliqué à la garde des troupeaux. — Prions-le de nous obtenir quelque participation à cette humilité, qui fut sa vertu favorite, et comme le caractère distinctif de sa sainteté.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons pratiquer l'humilité. — Le premier motif qui nous y oblige, c'est que, comme nous l'avons déjà précédemment médité (3e jour, 3e médit.), c'est pour nous une dette de justice, rien n'étant plus injuste que les exigences et les prétentions de l'orgueil et de ses dérivés. L'humilité, en effet, n'est autre chose que l'amour de la vérité, en ce qui concerne notre valeur personnelle sérieusement connue et loyalement reconnue. Saint Bonaventure la définit une connaissance exacte et un sincère mépris de soi-même, l'un étant la conséquence logique de l'autre : « Verissima suî ipsius cognitio et despectio. » Si nous nous connaissions, en effet, tels

que nous sommes, nous verrions que *de nous-mêmes* nous ne sommes que néant, misère et corruption, et nous comprendrions qu'il ne nous est dû autre chose que le mépris. — Un second motif de pratiquer cette vertu, c'est qu'elle est le fondement, la racine et la gardienne de toutes les autres vertus, qui ne pourraient sans elle, ni se développer, ni même longtemps subsister. Aussi l'humilité est-elle la condition indispensable de toute perfection, et le sûr moyen d'arriver à une vraie grandeur, puisque, comme nous l'enseigne Notre-Seigneur, quiconque s'humilie sera élevé: *qui se humiliat exaltabitur* (Luc., XIV, 11). — Enfin, un troisième motif que nous avons de pratiquer l'humilité, c'est que, sans elle, le salut nous devient impossible. L'orgueil, en effet, étant la source et la racine de tous les vices, en nous y laissant aller, nous ne manquerions pas de nous égarer et de nous perdre misérablement. Nous en voyons une preuve dans la parabole de l'humble publicain et de l'orgueilleux pharisien; et Notre-Seigneur, nous affirme que quiconque s'élève sera abaissé : *qui se exaltat humiliabitur* (Luc., XIV, 11). — Convaincus de la valeur de ces motifs, disons, avec saint Vincent de Paul (Coll., III, 304) : « O Sauveur Jésus-Christ! répandez sur nos esprits ces divines lumières dont votre sainte âme était remplie, et qui vous ont fait préférer la contumélie à la louange! Embrasez nos cœurs de ces affections saintes, qui brûlaient et consumaient le vôtre, et qui vous ont fait chercher la gloire de votre Père céleste dans votre propre confusion. Faites, par votre grâce, que nous commencions, dès maintenant, à rejeter tout ce qui ne va pas à votre honneur et à notre mépris, tout ce qui ressent la vanité, l'ostentation et la propre estime...; enfin, mon Sauveur, que nous apprenions à être véritablement humbles de cœur, par votre grâce et par votre exemple! »

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons pratiquer l'humilité. — Il faut d'abord, comme pour la pratique des autres vertus, demander à Dieu la grâce dont nous avons besoin à cet effet. Sans un secours surnaturel, il nous est impossible de faire aucun acte d'humilité, car cette vertu est toute surnaturelle, c'est-à-dire dépasse les forces de notre nature : « La nature, dit saint Vincent, ne va pas jusque-là. » — Mais il faut aussi coopérer à la grâce, en nous exerçant à réaliser de notre mieux les trois conditions de l'humilité, telles que saint Vincent les enseigne. — La première est de nous croire sincèrement dignes du mépris de tous; et nous sommes nécessairement obligés d'en convenir, quand nous nous connaissons nous-mêmes tels que nous sommes. Aussi, devons-nous ne point négliger ce qui peut nous aider à acquérir cette précieuse connaissance de nous-mêmes, particulièrement l'oraison, les examens de conscience généraux et particuliers, les avertissements charitables que nous pouvons recevoir. — La deuxième condition de l'humilité consiste à nous réjouir de ce que les autres nous connaissent pour aussi imparfaits que nous sommes, et par suite nous méprisent. C'est une conséquence nécessaire de la première condition, pour quiconque aime sincèrement la vérité. — La troisième condition consiste à cacher, autant que nous le pouvons, dans la vue de notre propre bassesse, le bien que Dieu fait, en nous ou par nous. Et si l'évidence du bien opéré ne nous le permet pas, nous devons l'attribuer uniquement à la miséricorde de Dieu et aux mérites d'autrui. — Où en sommes-nous de la pratique de l'humilité ainsi comprise?

Prenons la résolution : 1°...2°... (*comme ci-dessus*).

Sixième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

LA PRUDENCE ET LA SIMPLICITÉ

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur nous enseignant, de bouche et d'exemple, à joindre la prudence du serpent à la simplicité de la colombe : *Estote ergò prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ* (Matth., x, 16). Saint Augustin nous dit que ces deux vertus sont inséparables, et que l'une sans l'autre n'apporterait que peu ou point de profit. La simplicité sans prudence serait folie, et la prudence dépourvue de simplicité ne serait que fourberie (Serm. 4 ad fratr. in Erem.). Aussi, dit saint Vincent de Paul (Coll., VIII, 397), « le Fils de Dieu les a pratiquées excellemment dans toutes les rencontres; comme lorsqu'on lui amène la femme adultère pour la condamner. Il ne veut pas faire l'office de juge, et néanmoins il veut la délivrer ». Sa réponse à la fois simple et prudente soustrait la pauvre coupable aux poursuites dont elle est l'objet, sans compromettre les droits de la justice. « Comme aussi (*ib.*, 397, 398), quand on le tenta pour le tribut de César. Faut-il le payer, lui dit-on, qu'en dites-vous? Notre-Seigneur voulut, d'un côté, rendre l'honneur dû à son Père, et, de l'autre, ne faire aucun tort à celui de César, sans toutefois ordonner qu'on lui payât le tribut... Il demanda à voir la monnaie du tribut, et apprenant de leurs bouches que c'était l'image du Prince qui était gravée dessus, il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appar-

tient à Dieu. La simplicité est admirable dans cette réponse... et elle évite prudemment le piège que les méchants lui tendaient pour le surprendre. » A l'exemple de saint Vincent, ne nous contentons pas d'admirer ce beau modèle, mais sachons l'imiter, et prions ce grand Saint de nous en obtenir la grâce.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi et comment nous devons pratiquer la vertu de prudence. — La prudence, dit saint Bernard (In Cant., serm. 49, n. 5), n'est pas tant une vertu spéciale, que la modératrice et le guide de toutes les autres vertus. Elle ordonne nos affections et règle nos actions. Sans elle, toute vertu devient un vice: « Tolle hanc, et virtus vitium erit. » C'est elle qui fait qu'en toute chose, éclairés par les lumières de la foi, 1° nous nous proposons une fin bonne et surnaturelle; 2° nous choisissons sagement les moyens proportionnés à cette fin; 3° nous appliquons à ces moyens nos diverses puissances, pour atteindre sûrement ainsi le but proposé. L'une de ces trois conditions faisant défaut, la prudence disparaît et nous laisse exposés à toute sorte de dangers. Si en effet la fin que nous nous proposons n'est pas bonne, ou si elle est purement naturelle, nous n'avons d'autre prudence que celle de la chair, réprouvée par l'Esprit-Saint, et que saint Jacques ne craint pas d'appeler terrestre, animale, diabolique (Jac., III, 15). Alors, la sagesse des moyens que nous employons, et l'énergie que nous déployons pour atteindre cette fin, ne sont que ruse, astuce et fourberie. Si, nous proposant une fin bonne et surnaturelle, nous nous *précipitons* à la recherche des moyens, sans prendre le temps nécessaire d'une sage délibération; ou si nous nous déterminions d'une manière *inconsidérée*, sans tenir assez compte des circonstances qui devraient modifier notre manière de voir et d'agir; ou enfin si nous manquions de

constance et d'*application* dans l'exécution, nous nous exposerions à voir nos meilleures entreprises échouer, ou amener de très fâcheux résultats. Saint Vincent disait (Coll., IV, 168) qu'il ne voyait « rien de plus commun que le mauvais succès des choses précipitées ». Et lui-même ne précipitait rien. Il prenait le temps de la réflexion, de la prière et du conseil, et ne se déterminait que par des motifs tirés de la foi. Mais, « après qu'il avait une fois connu la volonté de Dieu, il ne variait plus (Coll., III, 356), et sa constance demeurait inébranlable. » — Savons-nous imiter un si parfait modèle?

TROISIÈME POINT.

Pourquoi et comment nous devons pratiquer la vertu de simplicité. — La pratique de cette vertu, qui est pour nous un devoir, nous offre de plus de très grands avantages, car elle rend heureux et faciles nos rapports avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes. — Elle nous rend agréables à Dieu, dont l'essence toute simple ne souffre aucun alliage, et qui voit ainsi en nous une image plus parfaite de lui-même. « Ce que Dieu est par son essence, dit saint Vincent (Coll., III, 330), c'est ce que nous devons tâcher d'être par cette vertu. » — Elle nous gagne aussi facilement le cœur du prochain, comme nous l'assure encore saint Vincent (*ib.*, 329) : « Tout le monde aime les personnes simples et candides, dit-il, qui n'usent point de finesse ni de tromperie, qui vont bonnement et qui parlent sincèrement. » — Enfin, cette vertu est, pour nous-mêmes, le secret du bonheur. C'est encore ce que dit saint Vincent de Paul, en s'appuyant sur les paroles de l'Esprit-Saint (*ib.*, 333) : « Celui qui marche simplement, comme a dit le Sage, marche avec assurance, *qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter* (Prov., X, 9) ; comme au contraire ceux qui usent de cautèles et de duplicité sont dans une appréhension conti-

nuelle que leur finesse ne soit découverte, et qu'étant surpris en leurs déguisements, on ne veuille plus se fier à eux. » Nous avons donc tout intérêt à pratiquer cette vertu. — Aussi doit-elle être notre compagne inséparable, et présider à toutes nos relations avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes. — Dans nos relations avec Dieu, nous devons avoir une foi simple, qui ne discute point sa parole ni les enseignements authentiques de son Église. Notre confiance et notre amour doivent aussi être bien simples, sans présomption ni pusillanimité, sans aucune recherche personnelle. Nous devons encore être bien simples dans notre piété, et ne pas la compliquer de trop de pratiques extérieures. — Dans nos rapports avec le prochain, nous devons éviter tout détour, toute duplicité, tout mensonge de parole ou d'action; comme aussi nous garder de toute affectation dans ce qui peut nous mettre en vue et nous obliger de paraître aux yeux des hommes. — Enfin, cette vertu doit régner dans nos pensées et nos jugements, qui ne doivent s'éclairer qu'à la pure lumière de la vérité; dans nos affections, dont l'unique principe, comme l'unique règle, doit être l'amour de Dieu; dans nos désirs, nos craintes, nos espérances, nos déterminations, dont l'unique mobile doit être toujours de plaire à Dieu seul. — Est-ce ainsi que nous pratiquons cette vertu?

Prenons la résolution : 1° de nous déterminer toujours d'après les règles de la prudence chrétienne; 2° d'avoir horreur de tout ce qui sentirait le déguisement, la duplicité ou le mensonge. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Estote ergò prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ :* Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes (Matth., x, 16).

Sixième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur, notre divin modèle en toute chose, mais particulièrement en ce qui concerne la perfection des actions ordinaires. Il est écrit de lui qu'il a bien fait toute chose, *benè omnia fecit* (Marc., VII, 37). Ce qu'il faut entendre non seulement des actions d'éclat, comme de ses prédications et de ses miracles, mais encore des actions les plus communes et les moins relevées; et celles-ci étaient de beaucoup les plus nombreuses. On peut même dire que, pendant les trente premières années de sa vie, chacune de ses journées ne se composait que d'actions très ordinaires. Du matin au soir il vaquait, avec une parfaite obéissance, aux emplois que lui assignaient Marie et Joseph, *et erat subditus illis* (Luc., II, 51). Mais ces petits emplois, il s'en acquittait très bien, donnant, à chaque instant, toute la perfection possible, non seulement à ce qu'il faisait, mais surtout aux dispositions admirables dans lesquelles il le faisait. — Admirons aussi la très sainte Vierge, saint Joseph, et tant d'autres saints, dont la vie s'est écoulée obscure et cachée, qui se sont sanctifiés sans rien faire d'éclatant, mais en faisant très parfaitement les humbles et modestes actions dont se composaient leurs journées, si ordinaires et si communes aux yeux des hommes. Sur la terre ils ont passé inaperçus, mais de quel éclat ils brillent maintenant dans le ciel, et comme, au dernier jour, ils feront l'admiration de tous! — Prions-les de nous aider à comprendre aujourd'hui combien il nous im-

porte de bien faire nos actions ordinaires, et quelles conditions elles doivent réaliser pour être bonnes, méritoires, agréables à Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Combien il nous importe de bien faire nos actions ordinaires. — Notre vie n'étant qu'un tissu d'actions ordinaires, elle ne pourra être sainte et agréable à Dieu qu'autant que nous nous appliquerons à sanctifier chacune de ces actions ordinaires. Nous n'avons que rarement l'occasion de faire des actions extraordinaires, tandis que nous sommes toujours obligés de plaire à Dieu par le détail d'une vie chrétienne, religieuse et sacerdotale. — Du reste, il est consolant de penser que, pour être saint, nous n'avons pas besoin d'aller chercher bien loin ce qu'il nous faut faire. Notre perfection est tout près de nous et à notre portée: elle consiste dans l'accomplissement de nos devoirs d'état, dans la fidélité à nos exercices de chaque jour, dans l'exacte observance de nos saintes Règles. Cette perfection d'une vie commune est de toutes la plus sûre, la moins sujette à illusion. En y étant fidèles, nous plaisons à Dieu, nous édifions le prochain, et, sans être exposés à la vanité, nous pouvons beaucoup mériter, en raison même des difficultés qu'il nous faut vaincre, des violences qu'il faut nous faire, pour persévérer constamment dans cette perfection de tous les instants. — N'avons-nous pas jusqu'ici négligé cette pratique: sous prétexte que, dans les grandes occasions, nous saurions bien nous montrer à la hauteur de notre devoir! Ne nous sommes-nous pas ainsi flattés d'être prêts à subir le martyre, quand, dans le détail de notre vie ordinaire, nous reculons souvent devant les plus petites mortifications? De plus, ne sommes-nous pas tombés dans le travers de ceux qui négligent leurs devoirs d'état et les exercices de la vie commune, pour courir après une perfection imagi-

naire? Ce serait là une dévotion fort mal entendue et fort mal réglée. Dieu ne la reconnaîtrait point, le monde même la réprouverait; et elle ne pourrait que nourrir notre orgueil et nous faire tomber dans mille travers. Au contraire, la perfection d'une vie commune est agréable à Dieu et aux hommes, édifie tout le monde, met la vertu en crédit, et nous enrichit de mérites sans danger pour notre humilité. — Sommes-nous bien convaincus de ces vérités?

TROISIÈME POINT.

Conditions que doivent réaliser nos actions ordinaires pour être bonnes, méritoires, agréables à Dieu. — Ces actions doivent être faites *en Dieu*, *avec Dieu*, et *pour Dieu;* c'est-à-dire en état de grâce, avec le secours d'En-Haut, et par un motif surnaturel. — 1° Il faut, d'abord, que nos actions soient faites *en Dieu*, c'est-à-dire que nous soyons en état de grâce quand nous les faisons. Sans cela, nos œuvres, même les plus excellentes, ne nous serviraient de rien pour le ciel. Il est nécessaire, en effet, pour que les lois de la justice soient observées, qu'il y ait quelque proportion entre le travail et le salaire. Mais les œuvres, purement humaines et naturelles, d'une âme qui n'est pas unie à Dieu par la grâce sanctifiante, n'ont jamais qu'une valeur bornée, et par suite ne peuvent mériter la récompense infinie du bonheur éternel. Au contraire, les œuvres d'une âme unie à Dieu par la grâce, sont à la fois divines et humaines, ont par conséquent comme une valeur infinie, et, par suite, méritent la récompense éternelle du ciel. Il résulte de là que, plus nous sommes dans la grâce et l'amitié de Dieu, plus lui sont agréables nos actions même les plus petites. Mais nous pouvons, par mille moyens, faire croître en nous, chaque jour, la grâce sanctifiante. Nous pouvons donc, dans la même proportion, nous rendre capables de donner à nos actions les plus ordinaires

une perfection d'autant plus grande. — 2° Il faut, de plus, que ces actions soient faites *avec Dieu*, c'est-à-dire avec le secours de la grâce actuelle. Sans cette grâce, en effet, nos facultés surnaturelles ne peuvent être mises en exercice, ni passer de la puissance à l'acte. Sans elle donc, nous ne pouvons faire aucun acte de vertu surnaturelle, ni agir que par le mouvement de la nature qui, nous l'avons vu tout à l'heure, ne peut nous procurer aucun mérite pour l'éternité. — 3° Enfin, il faut que nos actions soient faites *pour Dieu*, c'est-à-dire avec grande pureté d'intention, et par un motif toujours surnaturel. Dieu, en effet, étant notre fin dernière, c'est à lui que nous devons rapporter toutes nos actions, comme toutes nos pensées et toutes nos affections. Sans cette pureté d'intention, nos œuvres les meilleures, non seulement demeurent inutiles pour le ciel, mais encore nous rendent d'autant plus coupables, que l'intention qui nous anime est moins conforme à celle que Dieu exige de nous. En n'agissant au contraire que pour Dieu, nous gagnons le ciel à bon marché; car nos actions les plus vulgaires, comme le boire et le manger, le sommeil et la récréation, deviennent des actes de vertu, dont une éternité de bonheur sera la récompense. Nous serons ainsi fidèles à la recommandation de l'Apôtre : *Sivè ergò manducatis, sivè bibitis, sivè aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (1 Cor., x, 31).

Prenons la résolution : 1° de nous appliquer à mieux faire désormais nos actions même les plus vulgaires ; 2° de toujours nous maintenir dans une grande pureté de conscience ; 3° de nous recueillir, avant nos actions principales, soit afin de les offrir à Dieu, soit afin d'implorer le secours d'En-Haut, dont nous avons besoin pour les bien faire. — Notre bouquet spirituel sera l'éloge que les foules faisaient de Notre-Seigneur, et que l'on devrait pouvoir faire aussi de nous : *Benè omnia fecit :* Il a bien fait toutes choses (Marc., VII, 37).

Sixième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA MORTIFICATION

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur excluant de son service les âmes molles et sensuelles, qui ne cherchent que leur satisfaction personnelle, et nous avertissant qu'il ne fera partager son royaume céleste, qu'à ceux qui sauront se faire violence: *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (Matth., XI, 12). Mais, pour nous aider à entrer plus facilement dans cette voie, ce général d'armée ne veut, dans sa milice, que des soldats volontaires, et il ne leur impose aucune privation, aucune souffrance, aucune fatigue, qu'il n'ait d'abord acceptée pour lui-même. Sa vie tout entière, en effet, n'est qu'une mortification continuelle: « Tota vita Christi crux fuit et martyrium (2 Imit., XII, 7). » Depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, il ne cesse de nous donner l'exemple de la mortification la plus héroïque. Il mortifie ses sens, en les soumettant aux souffrances les plus cruelles, surtout pendant le cours de sa douloureuse Passion. Il mortifie son jugement propre, en le soumettant toujours au jugement de son Père : *sicut audio judico* (Joann., V, 30). Il mortifie les affections de son cœur, en se séparant de sa mère, de sa famille naturelle, pour remplir la divine mission qu'il a reçue de son Père : *Nonne in his quæ Patris mei sunt oportet me esse* (Luc., II, 39)? Il mortifie sa volonté propre, en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, *factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis* (Phil., II, 8), et fai-

sant, de la volonté de son Père, sa nourriture de tous les instants: *meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joann., IV, 34). — Que de vaillants chrétiens ont suivi son exemple! Saluons, en saint Vincent de Paul, une de ces âmes fortes et généreuses, qui a su marcher sur les traces du divin Maître, et comprendre quel poids éternel de gloire nous mérite la pratique de la mortification chrétienne : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (2 Cor., IV, 17). Il en fait maintenant, dans le ciel, la douce expérience, lui qui a choisi la mortification pour compagne inséparable de toute sa vie. Il récolte aujourd'hui, dans la joie d'un bonheur sans mélange et sans fin, ce qu'il avait ici-bas semé dans les larmes : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua; venientes autem venient, cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ps., CXXV, 6). Prions-le de nous aider à entrer généreusement dans la même voie.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons pratiquer la mortification. — 1° Nous y sommes obligés comme enfants d'Adam pécheur. Comme tels, nous naissons avec une nature corrompue, dont les inclinations nous portent sans cesse vers le mal. L'ensemble de ces inclinations, ou la concupiscence, est notre plus grand ennemi, et nous succomberions infailliblement sous ses coups, si nous ne les combattions énergiquement par la mortification. Cette vertu n'est donc pas de simple conseil, mais de précepte rigoureux; et sa pratique est, pour nous, une question de vie ou de mort. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre saint Paul, en nous disant que, si nous vivons suivant les inclinations de la chair, nous mourrons; que si, au contraire, nous savons, par la mortification, soumettre la chair à l'esprit, nous vivrons (Rom., VIII, 13). — 2° Nous y sommes obligés en qualité de pécheurs. Au péché

originel, en effet, nous avons trop souvent, hélas! ajouté le péché actuel, fruit mauvais de notre volonté déréglée. Notre âme ainsi blessée, rendue malade par tant de fautes, ne peut guérir, être fortifiée, et préservée de nouvelles chutes, que par la pratique de la mortification, qui remet, dans toutes nos puissances, l'ordre troublé par le péché. C'est le vin du bon Samaritain qui, mêlé à l'huile du divin amour, peut seul guérir les blessures que le péché a faites. — 3o Nous y sommes obligés en qualité de chrétiens. Disciples de Jésus-Christ crucifié et membres de son corps mystique, nous devons mettre ses leçons en pratique, et partager la condition de notre chef. Or, ses leçons et ses exemples nous disent assez que, pour être dignes de marcher à sa suite, nous devons, comme lui, nous renoncer nous-mêmes et porter notre croix (Matth., XVI, 24), c'est-à-dire pratiquer la mortification. — 4o Enfin, si nous sommes prêtres, nous sommes obligés plus étroitement encore à la pratique de la mortification, soit pour travailler efficacement à notre propre sanctification, soit pour procurer le salut du prochain Nous ne pouvons, en effet, atteindre ce double but, qu'en luttant énergiquement contre l'ennemi de tout bien; or, pour soutenir avantageusement la lutte, il faut nous servir des armes que Notre-Seigneur nous a appris à manier, en nous déclarant que seules elles peuvent nous donner la victoire: la prière et la mortification. *Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejunio* (Marc., IX, 28). — Quelles sont, sur ce point, nos convictions pratiques?

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons pratiquer la mortification. — 1o Nous devons accepter chrétiennement les choses fâcheuses qui nous arrivent, sans que notre volonté y ait aucune part, et d'une manière toute providentielle. N'est-il pas sage de savoir faire alors de

nécessité vertu, souffrir de bon gré ce que nous ne pouvons empêcher, et en tirer le meilleur profit possible pour le ciel? — 2° Nous ne devons jamais fuir une mortification, quand elle est tellement liée à notre devoir que nous ne pourrions nous en affranchir sans y manquer. Le péché, en effet, est un si grand mal, que nous devons préférer subir les souffrances les plus cruelles, et la mort même, plutôt que de jamais y consentir. — 3° Enfin, nous devons aller plus loin, et nous imposer volontairement, et graduellement, certaines privations et certaines souffrances. En crucifiant la nature mauvaise, et écartant les obstacles qui s'opposent à notre sanctification, ces mortifications spontanées permettent à nos facultés surnaturelles de se développer, et de produire des fruits de vie éternelle. C'est ainsi que le grain de froment ne peut fructifier qu'à la condition de subir, d'abord, une véritable mort. S'il ne meurt point, nous dit Notre-Seigneur, il demeure stérile; s'il meurt, au contraire, il produit bien des fruits (Joann., XII, 24). — Est-ce ainsi que nous pratiquons la mortification? Acceptons-nous chrétiennement toutes les mortifications providentielles, comme les maladies, les événements fâcheux, ce que nous avons à souffrir de la part des personnes avec lesquelles nous vivons? Ne reculons-nous point parfois devant les sacrifices que nous impose le devoir, particulièrement la fidèle observance de toutes nos Règles? Enfin, avons-nous le courage de nous imposer volontairement quelques-unes de ces privations ou de ces souffrances, qui nous rendent si agréables à Dieu, et nous font faire de si grands progrès dans la perfection?

Prenons la résolution : 1° de ne jamais reculer devant les mortifications que le devoir nous impose; 2° d'accepter avec soumission les peines de la vie, comme venant de la main de Dieu; 3° de nous imposer, chaque jour, soit dans nos repas, soit dans

nos récréations, soit en toute autre circonstance, quelque mortification volontaire, ne serait-ce que la privation d'une parole inutile. — Notre bouquet spirituel sera la parole du saint homme Job : *Militia est vita hominis super terram:* La vie de l'homme, sur la terre, est une lutte continuelle (Job., VII, 1); ou celle de Notre-Seigneur: *Si quis vult venire post me abneget semetipsum :* Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même (Matth., XVI, 24).

Septième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ

Sommaire pour la veille au soir.

La vertu de mortification, qui a fait l'objet de notre dernière méditation d'aujourd'hui, nous oblige à combattre les mauvaises inclinations de notre nature gâtée par le péché, ou la concupiscence. Mais saint Jean nous dit que cette concupiscence revêt trois formes distinctes : celle des yeux, ou cupidité, *concupiscentia oculorum* (1 Joann., II, 16); celle de la chair, ou sensualité, *concupiscentia carnis* (ib.); et celle de l'esprit, ou orgueil, *superbia vitæ* (ib.). Nous les combattrons efficacement si nous nous affectionnons aux trois vertus contraires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui vont faire le thème de nos méditations de demain. — Dans la première, qui aura pour objet l'amour de la pauvreté, nous envisagerons : 1° les motifs que nous avons de nous affectionner à la vertu de pauvreté; 2° à quelles marques nous reconnaîtrons que nous avons, pour la pauvreté, un amour bien sincère.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de détacher

notre cœur des biens de la terre, de ceux même dont nous sommes obligés de conserver la possession; 2° de ne pas rechercher avec trop d'empressement les aises et les commodités de la vie. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur : *Beati pauperes spiritu :* Bienheureux ceux qui aiment la pauvreté (Matth., V, 3).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ Notre Seigneur, le maître du ciel et de la terre, prenant la pauvreté pour partage durant sa vie mortelle, et proclamant bienheureux ceux qui l'aiment sincèrement et la mettent en pratique: *Beati pauperes spiritu* (Matth., v, 3). C'est par ces paroles qu'il commence son sermon sur la montagne; ce qui nous montre, comme le fait remarquer saint Vincent de Paul (Coll., VIII, 555), le cas que le divin Maître faisait de la sainte pauvreté, puisque la première chose que l'on se sent porté à dire est d'ordinaire celle que l'on a le plus à cœur. — Rendons aussi nos hommages à ce grand saint qui, loin de chercher à acquérir des richesses, comme le lui auraient permis les talents dont il était doué, et les charges importantes dont il fut honoré, n'eut rien tant à cœur que de pratiquer la sainte pauvreté. Pour mieux nous en convaincre, repassons dans notre esprit les principaux traits de sa vie qui s'inspirent de cette vertu. Il montre non seulement de l'indifférence, mais encore une grande répugnance à accepter le riche prieuré de Saint-Lazare. Dans les pertes les plus considérables, il conserve son âme en paix, et fait même paraître une sainte joie. Ses vêtements, loin de ressentir le luxe, sont d'une simplicité et d'une pauvreté extrême, et souvent il les prend parmi ceux qui ont déjà servi. Sa nourriture est des plus frugales; et plus d'une fois elle a consisté dans les

restes de sa communauté. Enfin, on sait la pauvreté de son logement et de son ameublement : une chambre sans cheminée, un lit sans matelas et sans rideaux, deux chaises, une image en papier, un crucifix. — Remercions Dieu de nous avoir donné, en saint Vincent, un si parfait modèle de pauvreté, et prions-le de nous aider à nous affectionner, comme lui, et bien pratiquement à cette sainte vertu.

DEUXIÈME POINT.

Prix et avantages de la vertu de pauvreté. — Suivant la parole du divin Maître, la pauvreté nous établit dans un état bienheureux, *Beati pauperes* (Matth., v, 3) ; — 1° parce qu'elle nous rend plus semblables à lui. Jésus-Christ, en effet, naquit dans une pauvre étable, vécut péniblement du travail de ses mains, mourut dépouillé de tout sur une croix toute nue ; et fut enseveli dans un sépulcre d'emprunt. Maintenant encore dans l'Eucharistie, il ne possède que ce dont on lui fait l'aumône, et s'y trouve parfois réduit, par l'indifférence ou l'avarice des hommes, à un grand état de dénuement. — 2° parce que, quand on aime sincèrement la pauvreté, on ne se laisse pas embarrasser dans les peines et soucis que causent les biens d'ici-bas à ceux qu'on appelle les heureux de ce monde ! La possession de ces biens est pour eux un embarras, leur perte une amertume, leur jouissance un danger. De plus, que d'ennuis et de dégoûts ils trouvent dans la nourriture malsaine que leur offrent les biens créés, et qui ne peut rassasier le cœur de l'homme avide d'un plus grand bonheur ! — 3° parce que nous retrouvons dès ici-bas, suivant la promesse de Notre-Seigneur, le centuple de ce que nous quittons pour son amour. Ce centuple doit s'entendre surtout, comme nous l'enseigne saint Jérôme, de la supériorité incontestable des biens spi-

rituels, reçus en échange des biens temporels que l'on a quittés : « Qui carnalia pro Salvatore dimiserit, spiritualia recipiet; quæ, comparatione et merito suî ità erunt, quasi si parvo numero centenarius numerus comparetur (Brev. Rom., l. 9, pro Abb.). » — 4° Enfin, nous sommes heureux d'être pauvres, parce que l'état de pauvreté rend plus facile la pratique de l'humilité, de la mortification, du détachement, de l'obéissance et de toutes les vertus. Il nous rapproche de Dieu, le fait aimer davantage et, favorisant ainsi le travail de notre sanctification personnelle, il nous ouvre les portes du ciel : *quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth., v, 3); tandis que, le plus souvent, la richesse rend fier et altier, porte à s'estimer plus que les autres, à commander durement et avec empire, à s'attacher à la terre et à oublier le ciel. Aussi, Notre-Seigneur affirme-t-il qu'il est bien difficile aux riches de faire leur salut : *Quam difficilè qui pecunias habent in regnum Dei intrabunt* (Luc., XVIII, 24)! — Avons-nous bien compris l'excellence et les précieux avantages de la vertu de pauvreté?

TROISIÈME POINT.

A quelles marques nous reconnaîtrons que nous avons, pour la pauvreté, un amour bien sincère. — L'amour sincère de la pauvreté produit, au dedans, un grand détachement des biens de ce monde, des aises et des commodités de la vie. Il fait qu'on ne les désire point, qu'on ne les recherche pas, et qu'on souffre volontiers d'en être privé. — Au dehors, cet amour de la pauvreté se traduit par un visage toujours gai et un caractère toujours aimable, au milieu même des privations que l'on peut avoir à endurer. On supporte, avec une humeur toujours égale, ce qui peut manquer au confortable, préférant les meubles les plus communs, les vêtements

les plus simples, les aliments les moins recherchés. On se prête volontiers aux offices les plus humbles, comme de balayer sa chambre et de faire son lit. En un mot, on se réjouit toutes les fois que l'on peut, dans sa manière de vivre, se rapprocher davantage de celle des véritables pauvres. — C'est cet esprit de pauvreté que possédait si bien saint Vincent de Paul. « L'on peut dire sans exagération, rapporte Abelly (Coll., III, 373), que jamais avaricieux n'a recherché avec tant d'ardeur les occasions de s'enrichir, que M. Vincent n'a fait celles de pratiquer et d'embrasser la pauvreté... Il aimait à être nourri et vêtu pauvrement, et il était ravi quand quelque chose lui manquait, soit pour le vivre, soit pour le vêtement et les autres commodités nécessaires. » Que sommes-nous, hélas! en comparaison de tels saints?

Prenons la résolution: 1o...2o... (*comme ci-dessus*).

Septième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

L'AMOUR DES PAUVRES

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, dont l'infinie sagesse permet, dans la société humaine, l'inégalité des conditions, et veut la faire servir à unir les membres qui la composent par les liens d'une charité mutuelle. Les petits et les faibles ayant besoin des grands et des forts, les pauvres devant recourir aux riches dans leur indigence, des relations nécessaires s'établissent entre

les uns et les autres, et les tiennent unis par les liens d'un généreux dévouement d'une part et de l'autre d'une humble et respectueuse gratitude. Les pauvres doivent voir dans les riches l'image de la divine Providence pourvoyant aux besoins de toutes les créatures, et les riches doivent se considérer comme les intendants des libéralités divines à l'égard des pauvres. C'est ce que le Saint-Esprit nous insinue quand il nous dit (Sap., VI, 8), que c'est par une disposition divine qu'il y a parmi nous des riches et des pauvres, des petits et des grands : *quoniam pusillum et magnum ipse fecit.* Et Notre-Seigneur nous avertit, dans le saint Evangile, que cet état de choses durera autant que la société humaine : *Semper pauperes habetis vobiscum* (Matth., XXVI, 11). — Adorons le Fils de Dieu venant prendre place, par son incarnation, dans cette société humaine, y choisissant pour lui-même la condition la plus humble, et témoignant à ceux qui la partagent, c'est-à-dire aux pauvres, une prédilection marquée. C'est dans cette condition qu'il choisit sa Mère, son père adoptif et la plupart de ses apôtres et premiers disciples. C'est surtout aux pauvres qu'il est venu annoncer la bonne nouvelle : *Evangelizare pauperibus misit me* (Luc, IV, 18), et avec eux qu'il aime surtout à converser. — Rendons aussi nos hommages à saint Vincent de Paul, dont le nom est devenu le synonyme de la charité, qui a mérité de ses contemporains le glorieux surnom de « père des pauvres », et qui, non content de se vouer entièrement lui-même à leur service, et de créer en leur faveur un si grand nombre d'œuvres, a institué, pour procurer leur bien, tant spirituel que corporel, une double famille religieuse, la Congrégation de la Mission et la Compagnie des Filles de la Charité. — Prions-le de nous apprendre, à son exemple, à aimer les pauvres et à leur rendre tous les services dont nous sommes capables.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons aimer les pauvres. — Nous le devons d'abord parce qu'ils sont nos semblables, et qu'à ce titre nous leur devons le même amour que nous nous portons à nous-même. Rien ne peut nous autoriser à les exclure de cette affection. — Bien plus, le dénuement dans lequel ils sont des biens de ce monde doit leur créer à nos yeux un titre spécial à notre prédilection. Plus un de nos semblables est privé d'affection, plus nous devons avoir à cœur, en l'aimant, de le consoler dans son délaissement. Or, le pauvre compte généralement peu d'amis, comme nous l'affirme le Sage : *Divitiæ addunt amicos plurimos; à paupere autem et hi quos habuit separantur* (Prov., XIX, 4). Et comme être aimé est, pour le cœur humain, un besoin qui, s'il n'est satisfait, le rend malheureux, nous devons, pour mieux entrer dans l'esprit d'une vraie charité, nous porter à aimer davantage ceux qui sont le moins aimés. — Cet amour de prédilection nous deviendra facile si nous savons envisager le pauvre au point de vue de la foi, et voir en lui, non pas seulement un homme souvent grossier et même vicieux, mais Notre-Seigneur lui-même, qui se cache sous ces apparences si peu attrayantes, et veut bien pour ainsi dire s'identifier avec le pauvre. D'abord, il l'institue pour ainsi dire son héritier, en voulant qu'on reporte sur lui, après son ascension dans le ciel, le bien que, durant sa vie mortelle, on voulait faire à sa personne sacrée. C'est ainsi que Judas ayant murmuré, pendant le repas pris chez Simon le lépreux, de ce que Madeleine avait répandu, sur la tête du Sauveur, un parfum de plus de trois cents deniers, sous prétexte qu'il aurait mieux valu en donner le prix aux pauvres, Notre-Seigneur en prit occasion de dire que si lui devait un jour disparaître de la scène de ce monde visible, les pauvres ne

manqueraient jamais : *Semper pauperes habetis vobiscum, me autem non semper habetis* (Matth., XXVI, 11). N'était-ce pas dire équivalemment que, lui disparu, nous devions faire aux pauvres le bien que nous voudrions lui faire à lui-même? — Et n'est-ce pas à cet amour pour les pauvres que le souverain Juge des vivants et des morts accordera la récompense éternelle, affirmant que ce que l'on a fait au plus petit d'entre les siens, c'est à lui-même qu'on l'a fait : *Quamdiù fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth., xxv, 40). — Puisque le pauvre est comme une espèce de sacrement, dans lequel se cache Notre-Seigneur, aimons-le pour son amour; en lui aimons notre divin Sauveur.

TROISIÈME POINT

Comment nous devons aimer les pauvres. — Nous devons les aimer comme nous-mêmes, au moins au même titre que nos autres semblables. Par suite, nous devons nous réjouir du bien, tant spirituel que temporel qu'il possède, nous affliger de celui qui lui manque et le lui désirer, le lui procurer même dans la mesure de notre pouvoir. — *Dans l'ordre temporel,* nous ne pouvons nous désintéresser des besoins du pauvre. Ce serait avoir le cœur bien dur que de ne se point émouvoir à la vue ou à la pensée d'un de nos frères qui manque du nécessaire, quand nous avons tout à souhait et que peut-être nous vivons dans le luxe. Partageons avec lui notre pain, et procurons, si nous le pouvons, un abri à sa misère, suivant la recommandation du prophète Isaïe: *frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam* (Is., LVIII, 7). L'aumône est pour nous un devoir, auquel nul ne peut se soustraire, et celui-là honore Dieu, le Père commun de tous, par une religion bien entendue, qui prête aide et secours à ceux de ses frères qui sont dans la tribulation, suivant la parole de saint Jacques :

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem, hæc est : visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum (Jac., I, 27). — Sans doute, cette aumône doit être faite avec intelligence et discernement, comme nous l'enseigne le Psalmiste : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (Ps. XL, 2). Et c'est chose facile, en se servant, pour éclairer et régler sa charité, des œuvres si nombreuses créées, organisées ou inspirées par le génie charitable de saint Vincent de Paul, et que l'Eglise a placées, pour cela, sous son céleste patronage. — Mais c'est surtout dans l'ordre spirituel que nous devons subvenir, autant qu'il est en nous, aux besoins des pauvres. Si nous les aimons véritablement, nous devons les vouloir heureux, de ce bonheur véritable, sans mélange et sans fin, qui ne peut être notre partage ici-bas, mais que nous espérons posséder dans le ciel. — Pour cela, sachons employer toutes les ressources d'apostolat qui sont à notre disposition : la prière, le bon exemple, les bons conseils, les exhortations salutaires. Et au lieu de favoriser les sentiments d'envie et de jalousie que peut leur causer la vue de ceux qui sont mieux pourvus des biens de ce monde ; au lieu d'encourager leurs revendications, qui si facilement deviendraient violentes, en leur parlant de leurs droits bien plus que de leurs devoirs, apprenons-leur à apprécier les avantages de leur humble condition. Rappelons-leur que c'est à leur pauvreté bien acceptée qu'est promis le royaume des cieux : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth., V, 3). Enseignons-leur le moyen d'utiliser pour le ciel leurs privations et leurs souffrances, qui passeront, tandis que le mérite et la récompense qu'elles leur vaudront ne passeront jamais.

Prenons la résolution : 1° d'aimer sincèrement les pauvres, comme les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 2° de nous employer à leur

faire tout le bien spirituel et temporel dont nous sommes capables. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, cette parole du Sage : *Congregationi pauperum affabilem te facito :* Au milieu des pauvres ayez toujours un abord affable (Eccli., IV, 7).

Septième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LA CHASTETÉ

PREMIER POINT.

Adorons l'Agneau sans tache, qui se plaît au milieu des lis, *qui pascitur inter lilia* (Cant., II, 16), c'est-à-dire Notre-Seigneur plein d'amour pour la pureté. Durant sa vie mortelle, il n'a voulu admettre dans son intimité que des âmes pures ; et au ciel, il ne laissera entrer que ceux dont la robe, lavée dans son sang, sera exempte de toute souillure. Voulant ressembler davantage à ceux qu'il venait racheter, et naître comme eux d'une femme, il dérogea aux lois de la nature pour conserver à sa Mère l'auréole de la virginité. Saint Jean-Baptiste son précurseur, saint Joseph qui lui tint lieu de père ici-bas, saint Jean le disciple bien-aimé, étaient aussi des hommes vierges. Et dans la sainte Eucharistie, où son amour pour nous le tient captif, il ne veut, pour ministres de ce divin Sacrement, que des hommes d'une vertu éprouvée : *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde* (Ps., XXIII, 4). Aussi, bien qu'il ait permis qu'on lui imputât faussement les crimes les plus énormes, on ne lit pas néanmoins qu'il

ait jamais été accusé, ni même soupçonné, du vice contraire à cette vertu délicate qui lui était si chère. — Admirons avec quelle perfection saint Vincent notre Père a pratiqué, lui aussi, cette angélique vertu. Elle se peignait dans toutes ses paroles, dans tous ses actes, et jusque sur les traits de son visage, dont le regard limpide faisait penser à la pureté des anges. Aussi sa réputation, quoique calomniée sur divers points, sur celui-ci est toujours demeurée intacte. Prions-le de nous aider à nous affectionner, comme lui, à cette vertu, pour la pratiquer dans la même perfection.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons aimer et pratiquer la chasteté que comporte l'état auquel nous sommes appelés. — Outre que nous y sommes rigoureusement obligés par les prescriptions du sixième et du neuvième préceptes du décalogue, nous y sommes encore tenus, par l'excellence et la beauté de cette vertu et par l'horreur que doit nous inspirer le vice contraire. — 1° La pureté est une vertu bien *excellente*, puisqu'elle nous élève au-dessus de toutes les choses d'ici-bas, nous rend supérieurs à nous-mêmes, et nous fait mener, dans un corps terrestre, une vie semblable à celle des anges : de là son nom de vertu *angélique*. Nous l'appelons encore la *belle* vertu, parce qu'elle donne à l'âme une beauté toute divine : la *sainte* vertu, parce que sans elle la sainteté est impossible, et qu'avec cette vertu elle devient facile ; enfin, la vertu *délicate*, parce que nous portons ce trésor dans un vase fragile, *habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (2 Cor., IV, 7) et que peu de chose suffit à la flétrir. C'est un beau miroir, mais que le moindre souffle ternit ; c'est un brillant cristal, mais qui se brise au moindre choc ; c'est un lis éclatant de blancheur, mais qui se fane au moindre contact. 2° Autant cette vertu est *ai-*

mable, et c'est encore le nom par lequel nous nous plaisons à la désigner, autant le vice contraire est détestable et doit nous inspirer de l'horreur. Dans ceux qui en sont les esclaves, il ne tarde pas à produire les plus affreux ravages : non seulement il use la santé, émousse l'intelligence, dessèche le cœur et le rend égoïste, affaiblit la volonté et lui enlève toute énergie ; mais encore, il va, peu à peu, jusqu'à faire perdre la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain, et ruiner tout l'édifice des vertus surnaturelles. — Sommes-nous bien persuadés de la nécessité où nous sommes, pour tous ces motifs, de posséder une chasteté aussi parfaite que le comporte l'état auquel nous sommes appelés ?

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons pratiquer la chasteté à laquelle nous sommes obligés. — Pour conserver ce trésor si précieux, nous devons employer tous les moyens que nous enseignent les maîtres de la vie spirituelle, et en particulier saint Vincent de Paul, après les avoir lui-même si fidèlement employés. Nous devons d'abord *fuir les occasions dangereuses.* et en particulier les visites et les conversations inutiles avec les personnes de différent sexe, évitant surtout de rester seuls avec elles, à des heures et en des lieux indus. C'est ainsi que saint Jérôme recommande à Népotien de ne jamais rester seul sans témoin avec une femme : « Solus cum solâ, absque arbitro vel teste non sedeas ». Et il donne ainsi la raison de cette sage recommandation : « Homo et mulier, ignis et palea ; et diabolus insuflare non cessat donec accendatur. » On sait l'exemple donné sur ce point par saint Vincent déjà octogénaire, recevant au parloir de Saint-Lazare une dame de qualité, lorsque le frère, qui avait coutume de l'accompagner, crut devoir par discrétion se retirer.

Mais le saint le rappelle aussitôt qu'il s'en aperçoit, et lui dit que son devoir est de rester là et de le surveiller. Nous ne sommes pas tous des saints, et nous n'avons pas tous quatre-vingts ans. Ne serait-ce pas témérité de notre part de compter sur notre vertu plus que ce saint octogénaire? — Nous devons ensuite veiller avec soin sur *nos sens* tant intérieurs qu'extérieurs, pour ne jamais leur permettre une satisfaction qui pourrait devenir dangereuse. — Nous devons de plus nous abstenir de ces *lectures* malsaines, qui amollissent le cœur et ne le prédisposent que trop aux plus grandes faiblesses. — Nous devons encore éviter ces *sociétés mondaines* et ces *divertissements profanes,* où tout est réuni pour tendre des pièges à la vertu; comme aussi observer, dans les *ajustements* nécessaires, et dans tout notre extérieur, les règles de la plus exacte *modestie.* — Nous devons enfin, et surtout, joindre, à la fréquentation digne et fructueuse des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, la *prière,* sans laquelle il nous serait impossible de pratiquer une vertu qui est absolument au-dessus de nos forces naturelles, et pour laquelle le secours d'En-Haut nous est indispensable. Et pour que cette prière soit plus sûrement exaucée, faisons-la passer par les mains de Marie, la Vierge pure et sans tache : « Mater purissima, castissima, inviolata, intemerata, ora pro nobis. »

Prenons la résolution: 1o de préférer mourir mille fois que de perdre le précieux trésor de la chasteté: « Potiùs mori quàm fœdari! »; 2o de mettre en œuvre, pour le conserver, tous les moyens que nous venons de méditer, mais particulièrement une exacte modestie des yeux. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur: *Beati mundo corde:* Heureux ceux qui ont le cœur pur (Matth., v, 8)!

Septième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

L'OBEISSANCE

PREMIER POINT.

Adorons le Fils de Dieu se déterminant à se faire homme, pour offrir à son Père l'holocauste d'une volonté humaine, librement soumise à ses volontés adorables. Il descend, pour cela, des hauteurs des cieux dans une pauvre étable, et ne cesse d'être obéissant, toute sa vie, jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. L'homme s'était perdu par un acte de désobéissance; l'obéissance parfaite du Sauveur devait le racheter. Aussi, en entrant dans le monde, Jésus a-t-il dit à son Père qu'il y venait pour faire sa sainte volonté: *Ingrediens mundum dicit:... Eccè venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr., x, 5, 7). Et cette volonté, exprimée à l'avance dans les prophéties, il l'a exécutée ponctuellement, jusque dans les plus petits détails, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire. Bien plus, ce n'est pas seulement à son Père que Notre-Seigneur s'est soumis, comme saint Vincent de Paul le fait remarquer, « mais encore à la Sainte Vierge, à saint Joseph, et même à toutes personnes constituées en dignité, bonnes ou dyscoles. » — C'est ce que ce grand saint avait lui-même si bien mis en pratique. Nous le voyons en effet, obéir d'abord, dans son enfance, aux personnes chargées de son éducation, et plus tard, à tous ceux qui lui étaient donnés comme supérieurs, tant spirituels que temporels. Bien plus, suivant la recommandation du prince des Apôtres, il aimait encore

à se soumettre, autant que sa conscience le lui permettait, à toute créature humaine, pour l'amour de Dieu : *Subjecti igitur estóte omni humanæ creaturæ* (1 Petr., II, 13). Considérant les autres comme lui étant supérieurs, il condescendait à leurs volontés et cédait à leurs avis, toutes les fois qu'il le pouvait sans préjudice de la vérité ou de la charité. Souvent même il obéissait au plus humble frère coadjuteur, plutôt que de faire sa propre volonté, ce qu'il redoutait par-dessus tout. Prions-le de nous aider à imiter de si parfaits exemples.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons pratiquer l'obéissance. — Outre que nous y sommes obligés par le quatrième précepte du décalogue, nous y sommes encore engagés par l'excellence de cette vertu et par les précieux avantages qu'elle nous offre. — 1° L'*excellence* de l'obéissance est telle, que l'Esprit-Saint ne craint pas de la préférer à celle du sacrifice, parce que l'hommage que l'on rend au souverain domaine de Dieu, en pratiquant cette vertu, est beaucoup plus parfait : *Melior est obedientia quàm victimæ* (1 Reg., XV, 22). Aussi cette vertu est-elle le signe caractéristique de la vraie sainteté, et la garantie authentique et infaillible des opérations de Dieu dans une âme. « C'est, dit saint Vincent (Cf. Coll., IX, 462), comme cette auréole dont les peintres environnent la tête des saints, et qui les fait reconnaître pour tels aussitôt qu'on l'aperçoit. » — 2° Quant aux *avantages* de l'obéissance, ils sont bien grands et bien nombreux. C'est elle qui nous assure la victoire sur les ennemis de notre salut, le démon, le monde et nos passions, *vir obediens loquetur victoriam* (Prov., XXI, 28). C'est elle qui, rendant notre volonté conforme à celle de Dieu, manifestée par celle des supérieurs, nous unit intimement à

lui, et nous fait ainsi avancer rapidement dans le chemin de la vertu. Ce moyen de perfection est, de plus, infaillible; car si les supérieurs peuvent se tromper en commandant, ceux qui leur obéissent, en vue de Dieu, ne se trompent jamais, et sont toujours assurés de recevoir la récompesse de leur soumission. C'est enfin l'obéissance qui nous fait trouver, dans la paix du cœur qu'elle procure, un avant-goût du ciel, et qui donne à nos prières une merveilleuse efficacité : « Car, dit saint Vincent (Coll., III, 314), outre les grâces que mérite cette vertu, Dieu se plaît à faire la volonté de ceux qui, pour l'amour de lui, soumettent leur volonté à leurs supérieurs. » — Sommes-nous bien pratiquement convaincus de l'excellence de cette vertu d'obéissance, et des avantages que l'on trouve à la mettre en pratique?

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons pratiquer l'obéissance. — Nous devons d'abord obéir à tous ceux qui sont au-dessus de nous, c'est-à-dire à Notre Saint-Père le Pape, à Nos Seigneurs les Evêques, à Messieurs les Curés et autres Supérieurs ecclésiastiques, à nos confesseurs et directeurs, et à tous ceux sous l'autorité desquels nous sommes placés. — Quant aux qualités que doit avoir notre obéissance, saint Vincent les fait connaître, quand il dit (Coll., III, 314) que, pour bien obéir, il faut se soumettre : « *volontairement,* faisant ployer sa volonté sous la volonté des supérieurs; *simplement,* pour l'amour de Dieu, et sans jamais permettre à notre entendement de rechercher ou examiner pourquoi les supérieurs ordonnent telle ou telle chose; *promptement,* sans user d'aucun retardement, quand il est question d'exécuter ce qui est commandé; *humblement,* sans prétendre ni désirer de tirer aucune louange ou estime

de l'obéissance qu'on rend; *courageusement*, ne se désistant pas et ne s'arrêtant pas pour les difficultés, mais les surmontant avec force et générosité; *gaiement*, exécutant ce qui est commandé, avec agrément et sans témoigner aucune répugnance; *avec persévérance*, à l'imitation de Jésus-Christ, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort ». Notre obéissance doit donc être prompte et aveugle, joyeuse, intérieure et persévérante. Nous devons soumettre, non seulement notre volonté, mais encore notre jugement; nous conformer, non seulement aux ordres, mais même aux intentions connues des supérieurs, pourvu qu'ils ne soient pas *évidemment* contraires à la loi de Dieu, et nous tenir, entre leurs mains, comme la lime entre les mains de l'ouvrier (Reg. com., v, 2). Cela nous deviendra facile, si nous savons, comme le recommande saint Vincent, voir nos supérieurs en Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur en nos supérieurs : « ipsos in Domino, et Dominum in ipsis attendentes. » — Sont-ce là nos dispositions?

Prenons la résolution : 1o de préférer la volonté d'autrui à la nôtre, toutes les fois que nous le pouvons faire sans blesser notre conscience; 2o de ne pas attendre, pour agir, que nos supérieurs légitimes commandent, mais d'aller au-devant même de leurs simples désirs, quand nous savons qu'ils ne sont pas *évidemment* contraires à la loi de Dieu. — Notre bouquet spirituel sera la prière de Notre-Seigneur, au jardin des Olives, que nous aimerons à répéter, surtout quand quelque acte d'obéissance nous coûtera davantage : *Pater,... non mea voluntas, sed tua fiat!* Père, que votre volonté se fasse et non point la mienne! (Luc., XXII, 42).

Huitième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR LA

RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

Sommaire pour la veille au soir.

C'est demain le dernier jour de notre retraite, de ce temps béni, pendant lequel nous avons travaillé à nous soustraire à tout ce qui pouvait nous éloigner du Souverain Bien, pour nous redonner de tout cœur au Dieu de notre jeunesse. Aussi serons-nous heureux de faire, dans ce dernier jour, une rénovation des saints engagements par lesquels nous nous sommes liés à Dieu, au jour de notre baptême. C'est à la sainte Messe, ou pendant notre action de grâces, que nous ferons cet acte, auquel nous nous préparerons d'une manière plus immédiate par notre première méditation de demain. Nous y verrons : 1° les avantages de cette rénovation; 2° les dispositions dans lesquelles elle doit être faite.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous renouveler avec ferveur dans la donation que nous avons faite de nous-mêmes à Dieu si souvent; 2° de ne jamais rien reprendre, dans le détail pratique de notre vie, de ce que nous lui avons ainsi généreusement donné. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Pierre, qui exprime si bien, et le sacrifice, et la consécration renfermés dans nos saints engagements : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* Seigneur, nous avons tout sacrifié pour vous suivre (Matth., XIX, 27).

Méditation pour le matin

PREMIER POINT.

Adorons le Fils de Dieu s'offrant à son Père en victime pour le salut des hommes, comme le chante l'Église « ô salutaris hostia ! », et se consacrant à son

service dès le premier instant de son Incarnation; mais ne dédaignant pas de renouveler cette double offrande plusieurs fois dans sa vie. C'est ce qu'il fait particulièrement aux jours de sa circoncision, de sa présentation dans le temple, de son baptême dans le Jourdain, de son agonie au jardin des Olives. Aimons à contempler, dans son cœur sacré, le modèle des sentiments qui doivent animer le nôtre, à l'occasion de la rénovation à laquelle nous nous préparons. — Rendons aussi nos hommages à la très Sainte Vierge dans le mystère de sa Présentation au temple. C'est en cette circonstance, en effet, qu'elle renouvela publiquement la donation qu'elle avait faite d'elle-même à Dieu dès le premier instant de son immaculée conception. S'arrachant, si jeune encore, à la tendresse de ses parents et aux douceurs du foyer domestique, elle se renferma avec bonheur dans la solitude du temple pour y mener une vie toute en Dieu et pour Dieu. Elle protestait ainsi, d'une manière bien expressive, que loin de regretter sa première donation, elle la renouvelait de tout cœur, voulant qu'elle fût sans réserve et sans retour comme elle était sans délai. Félicitons-la de sa parfaite correspondance à la grâce, et prions-la de nous obtenir, dans la rénovation et l'accomplissement de nos saints engagements, des dispositions analogues et une fidélité semblable à la sienne. — N'est-ce pas à cette Vierge fidèle que saint Vincent de Paul se reconnaissait redevable d'avoir répondu généreusement aux premiers appels de la grâce, quand il allait prier sur les ruines du sanctuaire de Buglose; d'avoir pu briser ses fers en Barbarie et surmonter les difficultés si nombreuses et parfois si graves de sa longue carrière? N'est-ce pas enfin grâce à sa puissante intercession, que, se renouvelant constamment dans l'esprit des saints engagements qu'il avait contractés, il a pu y demeurer fidèle jusqu'à la mort? — Prions-le de nous obtenir la même grâce.

DEUXIÈME POINT.

Avantages que nous procure la rénovation de nos saints engagements. — D'une manière générale, ce sont les mêmes que nous avons trouvés dans la première émission de ces engagements sacrés. En les ratifiant de nouveau de notre plein gré, nous avons devant Dieu le même mérite que lorsque nous les avons contractés pour la première fois. Si, en pensant à quelqu'un de nos péchés passés, nous nous en réjouissions, en protestant que, nous trouvant encore dans les mêmes circonstances, nous serions prêts à le commettre de nouveau, ne mériterions-nous pas de la part de Dieu la même disgrâce et le même châtiment que la première fois? En nous remettant donc volontairement dans les dispositions où nous étions au jour de nos saints engagements, nous acquérons un nouveau mérite semblable au premier, le mérite d'un vrai sacrifice et d'une parfaite consécration. — 1° C'est d'abord le mérite d'un *vrai sacrifice,* dont nous sommes à la fois, dans un sens très réel, prêtres et victimes, et par lequel nous immolons à Dieu et à sa gloire ce à quoi nous tenons le plus, et au dedans, et au dehors. — N'avons-nous pas en effet, au jour de notre saint baptême, renoncé au démon, à ses pompes et à ses œuvres? N'avons-nous point, par là même, fait à Dieu le sacrifice de toutes les inclinations naturelles qui nous portent à chercher notre satisfaction dans la possession des richesses, des plaisirs et des honneurs du monde? N'avons-nous pas ainsi voué notre esprit, notre cœur, notre volonté, tous nos sens, tant intérieurs qu'extérieurs, à une contrainte salutaire et de tous les instants, qui fait de nous une victime sainte et agréable à Dieu? C'est à quoi saint Paul exhortait les premiers chrétiens, en les mettant en garde contre les séductions du siècle : *Obsecro itaque vos, fratres,... ut exhibeatis corpora vestra*

hostiam viventem, sanctam, Deo placentem... Et nolite conformari huic sæculo (Rom., XII, 1). C'est cette mort au monde que figurait l'immersion du catéchumène dans l'eau baptismale, véritable ensevelissement symbolique, *consepulti enim sumus cum illo* (Christo) *per baptismum in mortem* (Rom., VI, 4), et qui fait que, à l'exemple du saint Apôtre, nous devons être crucifiés pour le monde, comme le monde doit être crucifié pour nous : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Gal., VI, 14). — Mais c'est aussi une véritable consécration, car nous ne renonçons au mal que pour nous donner au bien, nous ne renonçons au démon, que nous nous donner entièrement à Jésus-Christ, qui nous a rachetés au prix de son sang. Nous sommes donc à lui et non plus à nous-mêmes : *Non estis vestri; empti enim estis pretio magno* (1 Cor., VI, 19). — Quel bonheur de pouvoir acquérir de nouveau, par la rénovation de nos saints engagements, le mérite de ce sacrifice et de cette consécration !

TROISIÈME POINT.

Dispositions dans lesquelles nous devons faire cette rénovation. — 1° Ce sont d'abord les sentiments qui auraient dû nous animer au jour où nous avons contracté ces engagements sacrés : sentiments de sainte joie et de parfaite générosité, à la pensée du sacrifice et de la consécration que nous renouvelons. — C'est un sacrifice très agréable à Dieu, dont nous reconnaissons ainsi le souverain domaine. C'est un sacrifice très utile au prochain, par l'exemple que nous lui donnons du mépris des honneurs, des plaisirs et des richesses, dont la vaine estime perd le monde. C'est enfin un sacrifice très avantageux pour nous-mêmes, par la paix qu'il nous procure ici-bas et les mérites qu'il nous fait acquérir pour la vie éternelle. — Nous ne devons pas moins nous réjouir à la pensée que la consécration que comporte nos

saints engagements nous est très honorable et très avantageuse. Elle nous est très honorable à cause de la dignité d'enfants de Dieu et de l'Eglise que nous confère notre titre de chrétien. Elle nous est aussi très avantageuse, car elle nous fait participer à tous les biens de l'Eglise et nous rend aptes à recevoir les autres sacrements. — 2° A ces sentiments de sainte joie et de générosité, nous devons joindre ceux d'une sincère reconnaissance pour le passé, et d'un ferme propos pour l'avenir. Pour le passé, nous devons remercier Dieu des grâces sans nombre dont nos engagements ont été la source ou l'occasion, tout en regrettant de n'avoir pas fait meilleur usage de ces grâces. Pour l'avenir, instruits par l'expérience du passé, nous devons nous tenir en garde contre les occasions qui nous ont fait manquer à ces saints engagements, et former le ferme propos d'y être plus fidèles. — Sommes-nous dans ces sentiments?

Prenons la résolution: 1°... 2°... *(comme ci-dessus).*

Huitième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ, qui aux perfections infinies de la divinité, joint celle de notre humanité : « perfectus Deus, perfectus homo (Symb. S. Athan.). » C'est le type achevé, sur lequel nous devons nous modeler, si nous voulons réaliser en nous la perfection à laquelle nous sommes appelés; c'est le divin exemplaire, que nous n'avons qu'à contempler

pour y trouver la règle sûre et pratique de notre conduite : *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi... monstratum est* (Ex., xxv, 40). Car ce n'est pas seulement pour nous racheter, que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. L'effusion d'une seule goutte de son sang précieux, un seul de ses actes, dont le mérite était infini, aurait suffi à racheter mille mondes. S'il a consenti à vivre trente-trois ans de notre vie mortelle, c'était pour nous mieux enseigner la pratique de toutes les vertus. Mais en se faisant notre divin précepteur, Jésus-Christ a employé diverses manières pour nous enseigner. Or, la plus instructive, la plus persuasive, est bien l'exemple qu'il nous a donné de toutes les vertus : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci,... ità et vos faciatis* (Joann., xiii, 15). Ses actions nous instruisent encore mieux que ses paroles, et nous n'avons qu'à en faire l'objet assidu de notre imitation pour devenir parfaits. — Rendons nos hommages à saint Vincent de Paul, qui avait de cette vérité une conviction bien profonde et bien pratique. « Il s'était proposé Jésus-Christ notre divin Sauveur, dit Abelly (Coll., i, 119, 120, 116), comme l'unique exemplaire de sa vie, et il avait si fortement imprimé son image dans son esprit, et possédait si parfaitement ses maximes, qu'il semblait ne parler, ni penser, ni opérer qu'à son imitation et par sa conduite. En sorte qu'on peut dire avec vérité que la vie de Jésus-Christ et la doctrine de son Evangile étaient l'unique règle de la vie et des actions de ce sien serviteur; c'était là toute sa morale et toute sa politique, selon laquelle il se réglait soi-même et toutes les affaires qui passaient par ses mains... Il moulait tout ce qu'il avait à dire ou à faire sur ce divin original. » Aussi M. Portail, qui le connaissait si bien, a-t-il pu dire en toute vérité (Coll., iii, 123, 124) : « M. Vincent est une image de Jésus-Christ des plus parfaites que j'aie connues sur la terre. » Et il affirmait que « l'imitation de Jésus-Christ était sa propre et principale vertu. » —

Oh! prions ce grand saint de nous aider à en faire, nous aussi, notre affaire capitale.

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons imiter Notre-Seigneur. — Parce que son exemple est pour nous l'enseignement le plus parfait et le plus sublime, le plus pratique et le plus à notre portée, le plus persuasif et le plus consolant. — Jésus-Christ est bien le plus parfait modèle qui puisse nous être proposé. Saint Bonaventure l'appelle le miroir le plus pur et le type le plus parfait de toute sainteté : « Clarissimum speculum et totius sanctitatis perfectissimum exemplar. » — Et cependant, cet enseignement pratique, si élevé qu'il soit, est tout à fait à notre portée. Jésus-Christ en effet n'a point passé sa vie dans le désert, ni pratiqué les austérités effrayantes de tant de saints, dont les exemples extraordinaires ne peuvent être proposés à l'imitation de tous. Il a mené une vie en apparence bien commune, mangeant et buvant comme tout le monde : *Venit Filius hominis manducans et bibens* (Matth., XI, 19). Il conversait avec tous, même avec les pécheurs et les publicains, ce dont les pharisiens lui faisaient un reproche: *Quare cum publicanis et peccatoribus manducat* (Matth., IX, 11)? Il ne dédaignait même pas d'assister à des noces auxquelles il était invité: *Vocatus est et Jesus ad nuptias* (Joann., II, 2). Mais, en faisant ces actions communes d'une manière non commune, il nous a appris à les sanctifier. — L'enseignement de ses exemples est encore très persuasif et très consolant, puisque ce que le devoir peut nous imposer de plus pénible n'est rien à côté de ce qu'il a enduré lui-même sans y être obligé. Que d'actes dans sa vie, après lesquels il pourrait nous dire comme à ses Apôtres, au moment où il venait de leur laver les pieds : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, je le suis en effet. Si donc moi, qui suis votre Maître et votre Seigneur,

je n'ai pas craint de m'abaisser à cette action pénible et humiliante, vous, sous quel prétexte pourriez-vous vous en dispenser (Joann., XIII, 13, 14)? » — Suivons donc en tout ses exemples, sûrs ainsi de ne pas marcher dans les ténèbres (Joann., VIII, 12), et de prendre le chemin qui conduit à la véritable vie (Joann., XIV, 6). Chaque nouveau trait de ressemblance avec ce divin modèle est une nouvelle assurance de notre prédestination : *quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom., VIII, 29).

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons imiter Notre-Seigneur. — Comme l'imitaient les saints, et en particulier saint Vincent, qui peut bien nous dire en toute vérité, à l'exemple de saint Paul, de l'imiter comme il a imité Jésus-Christ: *Imitatores meî estote sicut et ego Christi* (1 Cor., IV, 16). — Or, saint Vincent imitait Notre-Seigneur dans sa vie commune et cachée, non pas en fuyant le commerce des hommes, mais en dérobant à leurs regards ses qualités naturelles, et même ses actes de vertus, quand il pouvait le faire sans manquer à l'édification qu'il devait au prochain. Sa manière de vivre n'avait, en apparence, comme celle du divin Maître, rien d'extraordinaire. Il s'accommodait, pour la nourriture, le vêtement et les autres nécessités de la vie, aux usages des bons prêtres de son temps, sans afficher une austérité qui l'aurait rendu moins accessible (Coll., III, 395). Mais, comme Notre-Seigneur, il sanctifiait cette vie commune par la pureté de ses intentions et la perfection de l'amour qui inspirait ses actes. — Dans toutes ses actions publiques ou privées, dans toutes ses déterminations, Jésus-Christ était le grand livre qu'il consultait, le miroir dans lequel il ne cessait de se regarder, le modèle auquel il tâchait de se conformer, aussi parfaitement qu'il en était capable. Il se demandait : « Comment Notre-Seigneur eût-il par-

lé ou agi dans cette occasion? De quelle façon dirait-il ceci ou ferait-il cela? *Quid nunc Christus?* » — C'était encore ce divin exemplaire qu'il proposait à tous ceux dont il avait à diriger la conduite, et qui le consultaient dans leurs doutes ou leurs difficultés. — Aussi, dans les Règles qu'il a laissées à ses enfants, ne cesse-t-il, presque à chaque paragraphe, de donner pour motifs d'adopter les prescriptions qu'il propose, les enseignements ou les exemples de Notre-Seigneur : « Et quoniam pusilla Congregatio Missionis cupit ipsum Christum Dominum, mediante ejus gratiâ, et pro virium suarum tenuitate, imitari,... conveniens est ut... ». — Savons-nous suivre de si beaux exemples?

Prenons la résolution : 1° de lire et de méditer souvent la vie de Notre-Seigneur, pour pouvoir mieux l'imiter, suivant la recommandation du pieux auteur de l'*Imitation :* « Summum igitur studium nostrum sit in vitâ Jesu Christi meditari (1 Imit., I, 1); 2° de nous demander souvent, comme saint Vincent de Paul, ce que ferait ou dirait Notre-Seigneur s'il était à notre place: « Quid nunc Christus? » — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, ces paroles de Notre-Seigneur: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci..., ità et vos faciatis.* Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait (Joann., XIII, 15).

Huitième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

LE RÈGLEMENT DE VIE

PREMIER POINT

Adorons les trois personnes de la Sainte Trinité, dont les relations mutuelles sont réglées par des lois éternelles et immuables, et qui, nous ayant créés à leur image et ressemblance, veulent que sur ce modèle nous réglions aussi notre vie; comme nous le rappelle le Pape saint Léon : « Si fideliter, dilectissimi, atque sapienter creationis nostræ intelligamus exordium, inveniemus hominem ideò ad imaginem Dei conditum, ut imitator suì esset auctoris. » Aussi saint Grégoire de Nysse affirme-t-il que celui qui mène une vie réglée mène une vie toute divine : « Qui regulæ vivit, Deo vivit. » — Adorons aussi Notre Seigneur Jésus-Christ nous donnant, en cela comme en toute chose, un bien parfait exemple, et s'astreignant à suivre, dans les plus petits détails un règlement de vie écrit plusieurs siècles avant sa venue sur la terre. Voulant réparer par son obéissance la désobéissance de notre premier père, sa nourriture de tous les instants était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé, *meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joann., IV, 34). Et comme cette volonté divine se trouvait exprimée dans les saintes Ecritures, dans la loi et les prophètes, il les entourait d'un véritable culte. Il disait qu'il n'était pas venu détruire la loi, mais l'accomplir, et il menaçait de la dernière place dans le royaume des cieux quiconque y porterait la moindre atteinte. *Qui solverit unum de mandatis istis minimis..., minimus*

vocabitur in regno cœlorum (Matth., v, 19). Et quant aux prophéties, il ne les avait pas en moins haute estime. Les moindres détails qu'elles renfermaient lui semblaient une raison suffisante de retarder ses plus grands miracles, comme de subir, sans y opposer la moindre résistance, les plus affreux outrages : *Quomodò ergò implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri* (Matth., xxvi, 54) ? Animée du même esprit, l'Eglise, sa sainte épouse, qu'il s'est acquise au prix de son sang, a des lois et une hiérarchie qui, dans son sein, ne laissent rien au caprice ni à l'arbitraire. — Nous, ses enfants, et les membres du corps mystique de Notre-Seigneur, nous devons, pour vivre de la même vie, ne point nous déterminer par les inspirations de notre volonté propre, mais nous soumettre à une règle qui soit pour nous l'expression même de la volonté de Dieu. Que sa grâce nous aide, pendant cette méditation, à nous en convaincre d'une manière pratique !

DEUXIÈME POINT.

Importance d'un règlement de vie. — « Si vous voulez faire quelque progrès, dit l'auteur de l'*Imitation*, ne vous accordez pas une trop grande liberté, mais soumettez tous vos sens au joug d'une salutaire discipline. Une règle bien observée préserve de la damnation éternelle, conduit à la perfection, et prépare dans le ciel une glorieuse couronne. » « Ce n'est pas assez, en effet, de faire le bien, dit saint Vincent de Paul, il faut encore le bien faire », c'est-à-dire le faire avec ordre ; et c'est cet ordre dans le bien qu'assure un règlement de vie. C'est cet ordre aussi qui procure une paix ineffable à l'âme qui vit sous son heureuse influence, puisque la paix est cette parfaite tranquillité qui résulte de l'ordre : « Pax est tranquillitas ordinis. » — Sans règle et sans ordre, et ne suivant que le caprice et l'impression du moment, on perd nécessairement un temps précieux. De plus, l'esprit par-

tagé par mille préoccupations diverses, est livré à une déplorable dissipation. Ce désordre de l'intérieur se traduit au dehors par une funeste légèreté. Et, ce qu'il y a de plus fâcheux, l'affaiblissement graduel, qui se produit alors dans la volonté, amène, avec le triomphe des inclinations mauvaises, la ruine de toutes les vertus. Sans autre règle en effet que son caprice, la volonté ne suit, pour se déterminer, que la pente de la mauvaise nature; et, perdant peu à peu toute énergie pour le bien, elle s'incline de plus en plus vers le mal, et finit par devenir l'esclave des habitudes les plus vicieuses. — Celui au contraire dont la vie est bien réglée, ne perd pas un seul instant du temps dont il a su comprendre tout le prix. Affranchi de mille préoccupations inutiles par la prévoyance d'un sage règlement, il n'a pas de peine à se tenir recueilli sous le regard de Dieu; et, se conformant toujours au bon plaisir divin, dont son règlement est l'expression fidèle, sa volonté se fortifie dans le bien et contracte l'heureuse habitude de toutes les vertus. — Heureux donc celui qui saura s'imposer ce joug si salutaire, qui lui deviendra bientôt doux et aimable, car c'est le joug du Seigneur (Matth., XI, 30). Toute règle, dit l'apôtre saint Paul, semble au premier aspect faite plutôt pour la tristesse que pour la joie; mais ensuite elle porte des fruits abondants de justice (Hebr., XII, 11); semblable à des ailes qui, loin de peser à l'oiseau qui les porte, ne servent qu'à l'élever dans les airs. — Avons-nous bien compris ainsi l'importance et les avantages d'un règlement de vie?

TROISIÈME POINT

Conditions nécessaires à un bon règlement de vie. — Pour qu'un règlement de vie soit vraiment l'expression de la volonté de Dieu, il faut qu'il soit basé sur des principes chrétiens, qu'il donne à

chaque occupation la place et le temps que réclame son importance relative, et qu'il soit approuvé par le directeur spirituel. — 1° *Les principes* qui doivent lui servir de base, sont les maximes de l'Evangile, que tout chrétien doit prendre pour règle de conduite. Opposées aux maximes du monde qui, comme dit saint Vincent de Paul, sont toujours fausses et ne peuvent conduire qu'à une perte certaine, les maximes de l'Evangile, au contraire, sont infaillibles, ayant pour auteur Notre-Seigneur, qui est la vérité même. Elles forment donc une base solide, sur laquelle on peut sans crainte établir une règle de conduite. Mais parmi ces principes chrétiens, que l'on doit retrouver dans tous les détails d'un bon règlement de vie, il en est quelques-uns qui semblent devoir composer comme sa trame indispensable. Ce sont ceux qui affirment : 1° *l'importance souveraine du salut;* 2° *la supériorité de l'âme sur le corps;* 3° *la nécessité, pour tous, de la prière et du travail, de la pénitence et de la mortification.* — Partant de ces principes il sera facile d'apprécier *l'importance relative des diverses occupations* auxquelles on doit se livrer, et de leur donner en conséquence, dans le règlement de vie, la place et le temps qu'elles réclament : avant tout, les devoirs de la vie chrétienne; puis, les devoirs d'état, parmi lesquels le travail, sans refuser, en temps opportun, à l'esprit et au corps, la nourriture et le repos dont ils ont besoin, les distractions légitimes et les délassements permis qui leur sont nécessaires. — Mais pour mieux s'assurer que le règlement qu'on se trace réunit toutes ces conditions, il est bon de le soumettre au directeur de sa conscience, qui, par l'approbation qu'il lui donnera, nous assurera qu'il est bien pour nous l'expression de sa volonté. — Avons-nous un règlement de vie qui réunisse ces conditions?

Prenons la résolution : 1° de nous occuper au

plus tôt de nous tracer un bon règlement de vie, si déjà nous ne le possédons; 2° d'être exactement fidèle à ses plus petites prescriptions. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Grégoire de Nysse : « *Qui regulæ vivit, Deo vit* ». Celui qui mène une vie réglée, mène une vie vraiment divine.

Huitième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix, donnant pour mère au disciple bien-aimé, et à nous tous en sa personne, sa propre Mère; après nous avoir enseigné par son exemple, durant toute sa vie, de quels témoignages de respect et d'amour nous devons l'entourer. Avant même de devenir son fils, il use de sa puissance divine pour la préserver de toute souillure et l'orner de tous les dons de la nature et de la grâce. Devenu son enfant, il lui témoigne, en toute occasion, les sentiments de respect et d'amour dont son cœur est rempli à son égard. Il lui obéit avec une parfaite docilité et, s'il se soustrait à son autorité quand il s'agit d'accomplir sa mission divine, c'est pour nous apprendre à subordonner nos affections même les plus légitimes à l'accomplissement de notre devoir. En entrant dans sa vie publique, il fait son premier miracle à la prière de Marie. Enfin, l'une de ses dernières dispositions, avant d'expirer sur la croix, est

un acte de piété filiale, par lequel il confie sa Mère, comme un dépôt sacré, aux soins affectueux et dévoués de son disciple préféré. Précieux héritage que nous sommes tous appelés à recueillir, et dont la valeur dépasse infiniment tous ceux que la terre pourrait nous offrir. Saint Vincent l'avait bien compris, lui qui dès son enfance avait voué à Marie une si filiale et si tendre dévotion, et qui vénérait son image placée dans le creux du vieux chêne ou cachée encore dans l'étang de Buglose. Plus tard, devenu prêtre, il portait à la ceinture, comme témoignage de filial dévouement, le chapelet qu'il récitait chaque jour, et il ne manquait aucune occasion de faire connaître et aimer Celle à qui il se reconnaissait redevable de sa délivrance en Tunisie. — Prions-le de nous faire entrer dans les mêmes sentiments.

DEUXIÈME POINT.

Motifs de la dévotion que nous devons avoir pour la très Sainte Vierge. — C'est qu'elle nous offre un précieux et puissant secours, soit pour procurer notre sanctification personnelle, soit pour faire au prochain le bien que notre vocation nous permet ou nous ordonne de lui faire. — 1° Notre propre perfection est attachée à cette dévotion, puisque, suivant la doctrine des saints Pères, nous ne pouvons rien sans Marie dans l'ordre du salut, et qu'avec elle nous pouvons tout. Sans elle nous ne pouvons rien, car Dieu l'a établie la dispensatrice de toutes ses grâces, le canal nécessaire par lequel doivent passer, pour arriver jusqu'à nous, tous les secours surnaturels, « totum nos voluit habere per Mariam (S. Bern.). » Avec elle nous pouvons tout, car elle est bonne pour nous comme une mère pour ses enfants, et elle est toute-puissante par sa prière, de la toute-puissance même que Dieu semble mettre pour ainsi dire à son service, « omnipotentia supplex ». Secours des chrétiens, elle nous tend la main

pour nous empêcher de jamais faillir aux promesses de notre baptême. Reine de tous les saints, elle nous aide à gravir les plus hauts sommets de la perfection. — 2o Cette dévotion assure le succès de l'apostolat que notre vocation nous permet ou nous ordonne d'exercer. Reine des apôtres, Marie soutient notre zèle au milieu des difficultés que rencontre l'exercice de cet apostolat. Refuge des pécheurs et consolatrice des affligés, elle nous donne grâce pour ramener les âmes égarées et sécher les larmes de ceux qui pleurent. Etoile du matin et miroir de justice, c'est à sa douce lumière que nous pouvons conduire à Jésus, le divin Soleil de justice, ceux qui sont encore dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort. — Oh! précieuse dévotion qui nous assure de si grands biens, et que l'on retrouve dans tous les saints, particulièrement en saint Vincent de Paul! Pour honorer Marie, « il jeûnait exactement les veilles de ses fêtes, nous dit Abelly (Coll., III, 130), et se préparait à les célébrer par plusieurs autres mortifications et bonnes œuvres; et par son exemple il a introduit cette sainte pratique parmi les siens. Il ne manquait pas d'officier solennellement les jours de ses fêtes; et il le faisait avec de tels sentiments de dévotion, que l'on pouvait aisément connaître quel était son cœur à l'égard de cette très Sainte Vierge. » — Avons-nous pour elle une semblable dévotion?

TROISIÈME POINT.

Comment doit se traduire notre dévotion à la très Sainte Vierge. — De trois manières : La première, c'est que nous rendions chaque jour à Marie le culte qui lui est dû, soit par nos sentiments intérieurs de vénération, de confiance et d'amour, soit par la traduction pratique de ces sentiments dans des prières et autres exercices faits en son honneur.

Parmi ces exercices, vient au premier rang le chapelet, pratique si accréditée dans l'Eglise et enrichie d'un si grand nombre d'indulgences. A l'exemple de saint Vincent et de tant d'autres saints, nous devons avoir à cœur de le dire régulièrement chaque jour avec toute la ferveur dont nous sommes capables. — La deuxième manière de témoigner à Marie notre dévotion, c'est de nous efforcer d'imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Et parmi ces vertus nous devons nous attacher plus particulièrement à l'humilité et à la pureté, qui brillent en elle d'un si grand éclat, et qui sont si nécessaires à notre salut. Par sa pureté, nous dit saint Bernard, elle a plu à Dieu, l'auteur de toute pureté, « virginitate placuit. » Par son humilité, elle a attiré dans son chaste sein Celui qui se plaît à exalter les humbles ; Celui qui aime à choisir, pour servir d'instruments à ses plus grandes œuvres, ceux qu'une profonde persuasion de leur néant et de leur misère empêchera de s'en attribuer la moindre gloire : « humilitate concepit ». En suivant son exemple, nous serons d'autant plus agréables à Dieu que notre cœur sera plus pur, et nous ferons d'autant plus de bien autour de nous, que nous pratiquerons mieux la vertu d'humilité. — La troisième manière enfin de montrer si nous sommes vraiment dévoués à la très Sainte Vierge, c'est de chercher à inspirer aux autres la même dévotion, c'est d'exhorter tous ceux sur qui nous pouvons avoir quelque influence, à rendre à Marie les honneurs et le service qui lui sont dus. Nous serons ainsi d'autant mieux fidèles aux exemples et aux enseignements de saint Vincent de Paul. « La dévotion de ce saint homme envers la mère de Dieu, dit Abelly (Coll., III), a paru aussi grandement par les prédications qu'il a faites en son honneur... et par la pratique qu'il a introduite parmi les siens de faire de même, et d'instruire soigneusement le peuple des obligations particulières que les chrétiens ont d'honorer, servir

et invoquer cette très sainte Mère de Dieu, et de recourir à elle en leurs besoins et nécessités. » — Quelle est notre fidélité à des obligations qui doivent nous être et si chères et si douces?

Prenons la résolution : 1° d'entretenir dans notre cœur, à l'égard de Marie notre Mère, les sentiments d'enfants respectueux, aimants et dévoués; 2° de nous faire volontiers les apôtres de cette dévotion. — Notre bouquet spirituel sera la parole par laquelle Notre-Seigneur nous a donné pour mère sa propre Mère : *Eccè mater tua :* Voici votre Mère (Joann., XIX, 27).

Clôture de la première retraite.

MÉDITATION

SUR

LA PERSÉVÉRANCE

Sommaire pour la veille au soir.

Les bonnes dispositions dans lesquelles nous a mis la retraite profiteraient peu à notre avancement spirituel, si elles devaient être éphémères. Aussi ferons-nous de notre persévérance dans ces dispositions l'objet de notre méditation de demain. Nous y verrons : 1° la nécessité de cette persévérance; 2° les moyens qui pourront nous l'assurer.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous rappeler chaque jour les résolutions de notre retraite; 2° de toujours apporter une grande fidélité aux inspirations de la grâce. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de Notre-Seigneur à l'évêque de Smyrne : *Esto fidelis usquè ad mortem.* Persévérez jusqu'à la mort dans vos bonnes dispositions (Apoc., II, 10).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur, faisant dire à l'évêque de Smyrne, que s'il veut recevoir de sa main la couronne de la vie éternelle, il faut qu'il soit fidèle jusqu'à la mort: *Esto fidelis usquè ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ* (Apoc., II, 10). Cette parole ne s'adresse-t-elle pas aussi à nous, qui avons été favorisés de tant de grâces pendant cette retraite, mais qui n'en tirerons un véritable profit pour le ciel, que si nous persévérons dans les bonnes dispositions où elles nous ont établis? Ces dispositions intérieures n'auront d'influence pratique sur notre conduite, et ne nous assureront contre les surprises de la mort, que si elles ne subissent aucune défaillance. Notre-Seigneur, en effet, nous avertit, dans le saint Évangile, que pour être sauvé, il nous faut persévérer jusqu'à la fin, puisque de ce dernier moment et des dispositions morales dans lesquelles il nous trouvera, dépend toute notre éternité: *Qui perseveraverit usquè in finem, hic salvus erit* (Matth., X, 22). A cet avertissement il en joint d'autres non moins charitables et non moins importants. Il nous montre l'incertitude du jour et de l'heure de notre mort, qui nous surprendra au moment où nous nous y attendrons le moins. Il nous rappelle surtout, avec notre fragilité, les dangers dont nous sommes environnés, et parmi lesquels, semblable à un frêle esquif au milieu des écueils, notre âme peut à tout instant faire un triste naufrage. Aussi nous recommande-t-il de bien nous tenir sur nos gardes, d'être toujours prêts, et, par suite, de persévérer sans cesse dans nos bonnes dispositions : *Et vos estote parati* (Matth., XXIV, 44). — Pour nous encourager à cette persévérance si nécessaire, ce bon Maître veut bien, ici encore, joindre l'exemple à la parole. Nous le voyons, au prix de toutes sortes de

souffrances et d'humiliations, persévérer jusqu'à la mort dans la résolution qu'il avait prise de sauver les hommes. Il ne se laisse rebuter dans cette entreprise par aucune difficulté, et renouvelle même souvent cette résolution, particulièrement au jour de sa circoncision, de sa présentation au temple, de son agonie au jardin des Olives. Oh! le beau modèle à imiter pour persévérer, malgré toutes les difficultés que nous pourrons rencontrer, dans les bonnes résolutions de notre retraite; puisqu'elles tendent au même but, qui est notre bonheur éternel! — Remercions Notre-Seigneur de ces enseignements si salutaires, et prions-le de nous aider à en bien profiter.

DEUXIÈME POINT.

Nécessité de persévérer dans les bonnes dispositions de notre retraite. — Elle ressort d'abord de l'incertitude du moment de notre mort, duquel dépend notre sort éternel, comme nous l'avons médité dans le premier point, et qui nous oblige à persévérer constamment dans les dispositions où nous voudrions être trouvés alors. Mais elle nous est encore démontrée par le malheur peut-être irréparable auquel nous exposerait l'inutilité ou l'abus des grâces de la retraite. — 1° Si nous ne persévérions pas dans nos bonnes dispositions, à quoi nous serviraient les grâces si nombreuses qui nous ont été prodiguées pendant ces pieux exercices? Que de grâces en effet dans le saint repos que notre âme a goûté pendant ces huit jours, détournant l'attention de notre esprit et les affections de notre cœur de ce qui passe, pour les reporter vers Dieu et les biens éternels, et nous aider à rentrer ou à nous affermir dans les voies du salut! Que de grâces dans ce renouvellement de tout notre intérieur, vers lequel ont convergé tous les exercices de la retraite, lectures, méditations, examens de conscience, confession, prière, silence, résolutions! Quel dom-

mage si toutes ces grâces nous devenaient inutiles par notre peu de soin à en conserver les fruits! — 2° Elles nous deviendraient de plus, hélas! nuisibles, et cela pour deux raisons. La première, c'est que la grâce de Dieu, comme sa parole, ne peut rester sans effet : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (Is., LV, 11). Si elle ne produit pas un effet de bénédiction par les fruits que l'on en retire, elle produit un effet de malédiction par l'abus des grâces dont il faudra rendre un compte bien rigoureux. La deuxième raison, c'est que l'état d'une âme, qui retombe dans la tiédeur et le relâchement après un retour sérieux à la ferveur, est pire que le précédent, et qu'une nouvelle conversion devient beaucoup plus difficile. Saint Paul va jusqu'à dire qu'un pareil retour est moralement impossible (Hebr., VI, 4-6) ; et il en donne pour raison la malédiction que s'attire une âme infidèle à la grâce; *reproba est, et maledicto proxima* (ib., 7-8). — Dieu nous préserve d'un pareil malheur!

TROISIÈME POINT.

Moyens qui assureront notre persévérance dans les bonnes dispositions de la retraite. — D'abord, ces bonnes dispositions, quelles sont-elles? Sont-ce ces impressions ressenties plus vivement à certains moments de la retraite, à la suite de lumières plus grandes que nous avions reçues, soit dans nos méditations ou nos autres communications avec Dieu, soit dans nos lectures, ou nos entretiens avec notre directeur? Sont-ce les consolations sensibles de la grâce qui nous ont fait goûter parfois peut-être de si pures délices? Non. Ce sont là des dons de Dieu, ordinairement passagers, qu'il donne ou retire à son gré, et qui ne dépendent pas de notre volonté. Les bonnes dispositions de la retraite, dans lesquelles nous pouvons et devons persévérer, parce que, avec

la grâce de Dieu, elles dépendent de nous, sont celles de ne plus retomber dans le péché et de mieux pratiquer la vertu; et cela, non seulement en général, mais encore et surtout dans le particulier, suivant que les lumières reçues pendant la retraite nous en ont fait mieux comprendre la nécessité. Ce sont ces résolutions « descendant au particulier », que saint Vincent de Paul recommande comme fruit solide d'une bonne retraite. « Le reste, dit-il (Coll., I, 181, 182), n'est que production de l'esprit, lequel ayant trouvé quelque facilité, et même quelque douceur en la considération d'une vertu, se flatte en la pensée d'être bien vertueux. Néanmoins, pour le devenir solidement, il est expédient de faire de bonnes résolutions de pratique sur les actes particuliers des vertus, et être après fidèle à les accomplir. Sans cela, on ne l'est souvent que par imagination. » Mais ces résolutions, quelque bonnes et pratiques qu'elles soient, seraient vite oubliées, si nous n'avions soin de nous les rappeler souvent, non seulement dans chacune de nos retraites du mois, mais encore chaque matin à l'oraison. Dans un examen de prévoyance sérieusement fait, nous devons envisager les circonstances de la journée qui commence, dans lesquelles nous serions plus exposés à manquer à nos résolutions; puis, déterminer les mesures à prendre pour ne point nous y rendre infidèles. Nos examens de conscience, généraux et particuliers, nous aideront ensuite à contrôler l'exécution de ces bons propos et à leur donner une sanction salutaire. C'est le conseil de l'auteur de l'*Imitation* (1 Imit., XIX, 4), qui, mis en pratique, assurera notre persévérance dans les bonnes dispositions de notre retraite : « Manè propone, vesperè discute mores tuos. » — Dieu veuille nous en faire la grâce!

Prenons la résolution: 1o... 2o... *(comme ci-dessus).*

LECTURES INDIQUÉES

POUR

LA PREMIÈRE RETRAITE

---

1. — Lectures tirées

DE

L'ANCIEN ET DU *NOUVEAU TESTAMENT*

ET DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

	Vet. Test.	*Nov. Test.*	*Imit. Christi.*
1er jour.	Gen., I. II, III.	Matth., XXIV.	L. III. c. 22. L. III. c. 31.
2e jour.	Ezech., XXXVII.	Matth., XXV.	L. I. c. 23. L. I. c. 24.
3e jour.	Is., I.	Apoc., XXI.	L. I, c. 21. L. IV, c. 7.
4e jour.	Exod., XVI.	Joann., VI.	L. IV, c. 2. L. I. c. 25.
5e jour.	Eccli., VII.	I Joann., III, IV.	L. II. c. 1. L. III, c. 55.
6e jour.	Prov., I, II.	Luc., XVIII.	L. II. c. 4. L. III c. 48.
7e jour.	Is., LIII.	Matth., XIX.	L. III, c. 53. L. III, c. 13
8e jour.	Sap., VIII. IX.	Joann., IV.	L. I. c. 1. L III, c. 56.

2. — Lectures tirées

DE

LA GUIDE DES PÉCHEURS

Par le Père LOUIS DE GRENADE, o. p.

Premier jour.

1. — Bienfait de notre création (L. I, ch. 2).
2. — Bienfait de notre justification (L. I, ch. 5).

Deuxième jour.

1. — La mort (L. I, ch. 7).
2. — Le jugement (L. I, ch. 8).

Troisième jour.

1. — Le ciel (L. I, ch. 9).
2. — Le péché mortel (L. II, ch. 3).

Quatrième jour.

1. — Lumières que procure la pratique de la vertu (L. I, ch. 14).
2. — Consolation que procure la pratique de la vertu (L. I, ch. 15).

Cinquième jour.

1. — Devoirs envers Dieu (L. II, ch. 17, §§ 1-4).
2. — Devoirs envers le prochain (L. II, ch. 16).

Sixième jour.

1. — Mortification L. II, ch. 15, §§ 3-6).
2. — Mortification et prudence (L. II, ch. 15, §§ 7-10).

Septième jour.

1. — Les quatre degrés d'obéissance (L. II, ch. 17, § 6).
2. — La patience (L. II, ch. 17, § 7).

Huitième jour.

1. — Biens promis à la vertu dès cette vie (L. I, ch. II).
2. — Vigilance et force nécessaires pour persévérer dans la vertu (L. II, ch. 22 et 23).

---

3. — Lectures tirées

DES

ŒUVRES DE BOSSUET

(édit. Lachat-Vivès, 31 vol. in-8°).

N. B. — Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes les pages.

Premier jour.

1. — *La conversion :* Pensées chrétiennes et morales (X, 594); Premier sermon pour le premier dimanche de l'Avent (VIII, 92); Premier sermon de Pâques (X, 92). — *Les droits de Dieu :* Élévations, première semaine (VII, 3-24); troisième semaine (VII, 45-56); sermon pour l'Épiphanie (XI, 501).
2. — *La Rédemption :* Sermon pour l'Ascension (X, 262); premier sermon pour l'exaltation de la sainte Croix (X, 429); troisième sermon pour le premier dimanche de l'Avent (VIII, 132).

Deuxième jour.

1. — *La Mort :* Élévation, 6e sem., 8e élév., et 7e sem. (VII, 107); vendredi de la 4e sem. de Carême (IX, 358); premier sermon pour la Purification (XI, 243); préparation à la mort (VII, 606). — *Le Jugement :* Médit. sur l'Évang., 74e j. (VI, 235); troisième dim. après Pâques (X, 217).

2. — *L'Enfer :* Sermon pour le 3e dim., après la Pentecôte (X, 370); pour le dim. des Rameaux (IX, 613); premier sermon pour le 2e dim. de l'Avent (VIII, 148).

Troisième jour.

1. — *Nature du péché :* serm., 3e dim. Avent (VIII, 196); 3e serm. Circoncision (VIII, 348); 2e serm. Vendredi saint (X, 36); vendredi première semaine de car. (IX, 86). — *Effets du péché :* serm. 3e dim. Avent (VIII, 206); serm. pour le Jubilé (VIII, 494); 2e serm. Pâques (X, 122).
2. — *Contrition :* retr. de dix jours (VII, 555); 2e serm. Vendr. saint (X, 24); 3e serm. Pâques (X, 142). — *Satisfaction :* mardi de la sem. de la Passion (IX, 438).

Quatrième jour.

1. — *La sainte communion :* médit. sur l'Évang., 31e j. (VI, 143); 17e j. (VI, 348); 57e à 64e j. (VI, 443).
2. — *La sainteté :* samedi, serm. Passion (IX, 563); samedi, 3e sem. carême (IX, 272).

Cinquième jour.

1. — *Charité :* Panég. de S. Paul (XII, 342); 1er serm. Pent. (X, 300); 5e dim. après Pent. (X, 385); méd. 12, 13, 14 (VI, 20).
2. — *Le silence et les conversations :* Aux Ursulines de Meaux (X, 546); serm. sur la médisance (IX, 350); médit. sur l'Évang., 36, 37 (VI, 56); retr. de dix jours (VII, 570); serm. 3e sem. de Carême (IX, 272).

Sixième jour.

1. — *Humilité :* serm. 3e dim. Avent (VII, 222); 3e serm. Pâques (X, 157); 1er serm. Assomption (XI, 318); 4e serm. Annonciation (XI, 180).
2. — *Mortification :* Serm. 4e dim. Avent (VIII, 227); Panég. S. Paul (XII, 235); Panég. de S. Bernard (XII, 286); 1er serm. jeudi 2e sem. car. (IX, 161); Traité de la concupiscence (VII, 412).

Septième jour.

1. — *Pauvreté :* Septuagés. (VIII, 425); serm. Épiph. (XI, 490). — *Obéissance :* 2e serm. Purific. (XI, 264).

2. — *Chasteté :* vêture (XI, 384); profession (XI, 525); jour de Pâques (X, 133); jour des morts (VIII, 81).

Huitième jour.

1. — *Imitation de Jésus-Christ :* 1er serm. Noël (VIII, 240); 1er serm. Annonc. (XI, 135); vêture (XI, 391).
2. — *Dévotion à la Sainte Vierge :* Élév., 12e sem. (VII, 198); Rosaire (XI, 346); Compassion (IX, 499).

---

4 — Lectures tirées

DE

LA VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE

publiée par le P. Tissot (8e édition).

Premier jour.

1. — Le but de la création (1re part., L. I, ch. 1). — Ma fin (ib., ch. 2).
2. — L'usage des créatures (ib., ch. 6). — Les satisfactions créées (ib., ch. 7).

Deuxième jour.

1. — L'ordre de nos relations créées (ib., ch. 8). — L'ordre essentiel de la création (ib., ch. 9).
2. — Exposition du *Pater* (ib., ch. 10). — Mes obligations (L. II, ch. 1).

Troisième jour.

1 — Le désordre : ses degrés (ib., ch. 8). — Fuite du péché mortel (ib., ch. 9).
2. — Fuite du péché véniel (L. III, ch. 1). — L'imperfection (ib., ch. 2).

Quatrième jour.

1. — La perfection (ib., ch. 5). — La perfection et le sacrifice (ib., ch. 7).
2. — Le redressement (ib., ch. 11). — La sainteté (L. IV, ch. 1).

Cinquième jour.

1. — La transformation (ib., ch. 3). — La consommation ib., ch. 4).
2. — La volonté de Dieu (2e part., ch. prél.). — Commandements et conseils (ib., L. I, ch. 1).

Sixième jour.

1. — Connaissance du devoir (ib., ch. 3 et 4).
2. — Piété religieuse (ib., ch. 7). — L'esprit de piété (ib., ch. 8).

Septième jour.

1. — Amour et exécution (ib., ch. 5). — La piété passive (L. II, ch. 5).
2. — L'attente de Dieu (ib., ch. 6). — Joies et peines (ib., ch. 7).

Huitième jour.

1. — L'alliance divine (L. III, ch. 3). — Action divine et humaine (ib., ch. 4).
2. — Les résolutions chrétiennes (ib., ch. 8). — La Sainte Vierge (3e partie, L. III, ch. 8).

---

5. — Lectures tirées

DU LIVRE VII DE LA

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES (SES VERTUS),

Par M. HAMON.

Premier jour.

1. — Foi (ch. 3).
2. — Espérance (ch. 4).

Deuxième jour.

1. — Amour de Dieu (ch. 5).
2. — Conformité à la volonté de Dieu (ch. 6).

Troisième jour.

1. — Vertu de religion (ch. 7).
2. — Dévotion envers Jésus-Christ et les saints (ch. 8).

Quatrième jour.

1. — Charité envers le prochain (ch. 9).
2. — Douceur (ch. 10).

Cinquième jour.

1. — Zèle (ch. 11).
2. — Prudence et simplicité (ch. 12).

Sixième jour.

1. — Modestie (ch. 13).
2. — Humilité (ch. 14).

Septième jour.

1. — Esprit de pauvreté (ch. 15).
2. — Mortification (ch. 16).

Huitième jour.

1. — Patience (ch. 17).
2. — Égalité d'âme (ch. 18).

Lectures tirées

DE DIVERS OUVRAGES

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Premier jour

PREMIÈRE LECTURE.

(*Introd. à la Vie dévote*, 1re part. ch. 4, 5, 6, 7, 8, 19.)

1. — *De la nécessité d'un conducteur pour entrer et progresser en la dévotion.* — Le jeune Tobie recevant l'ordre de partir pour Ragès: — « Je ne sais nullement le chemin, dit-il. — Va donc, réplique le père, et cherche quelque homme qui te conduise ». Je vous en dis autant, ma Philothée. Voulez-vous entrer à bon escient dans les voies de la dévotion, chercher quelque homme de bien qui vous guide et vous conduise. C'est ici l'avertissement des avertissements. « Quoi que vous cherchiez, dit le dévot Avila, vous ne trouverez jamais aussi sûrement la volonté de Dieu, qu'en prenant le chemin de cette humble obéissance, tant recommandée et pratiquée par tous les anciens dévots. » La bienheureuse mère Thérèse, voyant que madame Catherine de Cordoue faisait de grandes pénitences, désira fort de l'imiter en cela, contre l'avis de son confesseur qui le lui défendait, et auquel elle était tentée de ne point obéir à cet égard. Et Dieu lui dit : « Ma fille, tu tiens un bon et assuré chemin. Vois-tu la pénitence qu'elle fait? Mais moi je fais plus de cas de ton obéissance ». Aussi elle aimait tant cette vertu, qu'outre l'obéissance qu'elle devait à ses supérieurs, elle en voua une toute particulière à un directeur éclairé, sous la conduite duquel elle éprouva de grandes consolations. Plusieurs autres saintes âmes,

avant et après elle, ont ainsi, pour mieux s'assujettir à Dieu, soumis leur volonté à celle de ses serviteurs; ce que sainte Catherine de Sienne loue infiniment en ses *Dialogues*. La dévote princesse, sainte Élisabeth, se soumit avec une extrême obéissance au docteur Conrad. Et voici l'un des avis que le grand saint Louis donna à son fils avant que de mourir: « Confesse-toi souvent, choisis un confesseur capable et prudent, qui puisse sûrement t'enseigner à faire les choses qui te seront nécessaires ».

L'ami fidèle, dit l'Écriture sainte, est une forte protection; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité; ceux qui craignent Dieu le trouvent (Eccli., VI, 14-16). Ces divines paroles, comme vous le voyez, regardent principalement l'immortalité, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidèle, qui guide nos actions par ses avis et conseils, et qui nous garantisse des embûches et tromperies du démon: il nous sera comme un trésor de sagesse en nos afflictions, tristesses et chutes; il nous servira de médicament, pour alléger et consoler nos cœurs dans les maladies spirituelles; il nous gardera du mal et rendra notre bien meilleur; et, quand il nous arrivera quelque infirmité, il empêchera qu'elle ne devienne mortelle, car il nous en relèvera.

Mais qui trouvera cet ami? Le sage répond: Ceux qui craignent Dieu, c'est-à-dire les humbles, qui désirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothée, d'aller avec un bon guide en ce saint voyage de dévotion, priez Dieu avec une grande instance qu'il vous en donne un qui soit selon son cœur; et ne doutez point, car, quand il devrait envoyer un ange du ciel comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera un bon et fidèle.

Or ce doit toujours être un ange pour vous; quand vous l'aurez trouvé, ne le considérez pas comme un simple homme, et ne vous confiez point en lui, ni en son savoir humain, mais en Dieu qui vous favorisera

et vous parlera par l'entremise de cet homme, mettant dans son cœur et dans sa bouche, ce qui sera requis pour votre bonheur; si bien que vous devez l'écouter comme un ange qui descend du ciel pour vous y conduire avec lui. Traitez avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement votre bien et votre mal, sans feinte ni dissimulation; et par ce moyen votre bien sera examiné et plus assuré, et votre mal sera corrigé et réparé; vous en serez allégée et fortifiée en vos afflictions, modérée et réglée en vos consolations. Ayez en lui une extrême confiance, mêlée d'un saint respect, en sorte que le respect ne diminue point la confiance, et que la confiance n'empêche point le respect. Confiez-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère. Bref, cette amitié doit être forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine et toute spirituelle.

Et pour cela choisissez-en un entre mille, dit Avila; et moi je dis entre dix mille, car ceux qui sont capables de cet office sont plus rares qu'on ne saurait le dire. Il le faut plein de charité, de science et de prudence; si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger; mais je vous le dis derechef, demandez-le à Dieu, et, l'ayant obtenu, bénissez sa divine majesté, demeurez ferme et n'en cherchez point d'autres; mais allez simplement, humblement et en toute confiance, car vous ferez un très heureux voyage.

2. — *Qu'il faut commencer par la purgation de l'âme.* — Les *fleurs*, dit l'Époux sacré, *apparaissent en notre terre: le temps d'émonder et de tailler est venu* (Cant., II, 12). Quelles sont les fleurs de nos cœurs, ô Philothée, sinon les bons désirs? Or, aussitôt qu'ils paraissent, il faut mettre la main à la serpe, pour retrancher de notre conscience toutes les œuvres mortes et superflues. Une fille étrangère, pour épouser un Israélite, devait se dépouiller des insignes de la captivité, se couper les ongles et se raser les cheveux; et

l'âme, qui aspire à l'honneur d'être épouse du Fils de Dieu, doit se dépouiller du vieil homme et se revêtir du nouveau, quittant le péché; puis couper et raser toutes sortes d'empêchements qui détournent de l'amour de Dieu; c'est le commencement de notre santé que d'être purgé de nos humeurs.

Il faut donc être courageuse et patiente, ô Philothée, en cette entreprise. Hélas! quelle pitié est-ce de voir des âmes, lesquelles se voyant sujettes à plusieurs imperfections, après s'être exercées quelque temps en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et se décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter pour retourner en arrière! Mais aussi quel risque ne courent pas ces âmes qui, par une tentation contraire, s'imaginent être guéries de leurs imperfections le premier jour de leur purgation, se tenant pour parfaites presque avant d'être faites, et prétendent voler sans ailes! O Philothée, qu'elles sont en grand péril de rechute pour s'être trop tôt ôtées d'entre les mains du médecin! Ah! ne vous levez pas avant que la lumière soit arrivée, dit le prophète; levez-vous après que vous aurez été assis (Ps., CXXVI, 1); et lui-même pratiquant cette leçon, et ayant été déjà lavé et purifié, demande de l'être derechef (Ps., L, 4).

L'exercice de la purification de l'âme ne peut ni ne doit finir qu'avec notre vie. Ne nous troublons donc point de nos imperfections, car notre perfection consiste à les combattre, et nous ne saurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer; notre victoire ne consiste pas à ne les sentir point, mais à ne point y consentir. Mais ce n'est pas y consentir que d'en être incommodé.

3. — *De la première purification, qui est celle des péchés mortels.* — La première purification qu'il faut faire, c'est celle du péché; le moyen de la faire, c'est le saint sacrement de pénitence; cherchez le plus digne confesseur que vous pourrez, prenez en main un de

ces petits livres qui ont été faits pour aider les consciences à se bien confesser, comme Grenade, Bruno, Arias, Auger; lisez-les bien, et remarquez de point en point en quoi vous avez offensé Dieu depuis que vous eûtes l'usage de raison jusqu'à l'heure présente. Et si vous vous défiez de votre mémoire, mettez par écrit ce que vous aurez remarqué; et, ayant ainsi préparé et ramassé les fautes qui souillent votre conscience, détestez-les et les rejetez par une contrition et un déplaisir aussi grands que votre cœur pourra concevoir, considérant ces quatre choses: que par le péché vous avez perdu la grâce de Dieu, abandonné vos droits au paradis, accepté les peines éternelles de l'enfer, et renoncé à l'amour éternel de Dieu. Vous voyez bien, Philothée, que je parle d'une confession générale de toute la vie; j'avoue qu'elle n'est pas toujours absolument nécessaire; mais je suis persuadée qu'elle vous sera extrêmement utile en ce commencement; c'est pourquoi je vous la conseille grandement. Il arrive souvent que les confessions ordinaires de ceux qui vivent d'une vie commune et vulgaire sont pleines de grands défauts. Car souvent on ne se prépare point ou fort peu; on n'a point la contrition requise: maintes fois même il arrive que l'on va se confesser avec une volonté tacite de retourner au péché, attendu qu'on ne veut pas éviter l'occasion du péché, ni prendre les moyens qu'exige l'amendement de la vie; et en tous ces cas la confession générale est requise pour mettre l'âme en sûreté. Mais, outre cela, la confession générale nous appelle à la connaissance de nous-même, nous provoque à une salutaire confusion pour notre vie passée, nous fait admirer la miséricorde de Dieu, qui nous a attendu en patience : elle apaise nos cœurs, délasse nos esprits, excite en nous de bons propos, fournit à notre père spirituel l'occasion de nous donner des avis plus convenables à notre condition, et nous ouvre le cœur pour déclarer aux confessions suivantes nos fautes avec plus de confiance.

Parlant donc d'un renouvellement général de notre

cœur et d'une conversion universelle de notre âme à Dieu, par l'entremise de la vie dévote, j'ai bien raison, ce me semble, Philothée, de vous conseiller cette confession générale.

4. — *De la seconde purification, qui est celle des affections du péché.* — Tous les Israélites sortirent en effet de la terre d'Égypte; mais ils n'en sortirent pas tous d'affection. C'est pourquoi, dans le désert, plusieurs d'entre eux regrettaient les oignons et les viandes d'Égypte. Ainsi il y a des pénitents qui quittent le péché, et qui néanmoins n'en déposent pas l'affection. Ils se proposent de ne plus pécher, mais c'est avec une certaine répugnance à se priver et à s'abstenir des malheureuses délectations du péché. Leur cœur renonce au péché et s'en éloigne; mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souvent de ce côté-là, comme fit la femme de Loth du côté de Sodome. Ils s'abstiennent du péché, comme les malades des melons. Ces malades, il est vrai, ne mangent pas de melons, parce que le médecin les menace de mort s'ils en mangent : mais ils se tourmentent de devoir s'en abstenir, ils en parlent et marchandent pour en pouvoir goûter, ils les veulent au moins sentir, et estiment bienheureux ceux qui peuvent en manger. De même ces faibles et lâches pénitents s abstiennent pour quelque temps du péché; mais c'est à regret : ils voudraient bien pouvoir pécher sans être damnés. Ils parlent du péché avec plaisir et avec goût; et estiment heureux ceux qui s'y livrent. Un homme, résolu de se venger, changera de volonté en confession; mais bientôt après on le trouvera parmi ses amis prenant plaisir à parler de sa querelle, disant que, si ce n'eût été la crainte de Dieu, il eût fait ceci et cela; et que la loi divine et l'obligation de pardonner est difficile; que plût à Dieu qu'il fût permis de se venger. Ah! qui ne voit que, bien que ce pauvre homme soit hors du péché, il est néanmoins tout embarrassé de l'affection du péché; et qu'étant hors d'Égypte en effet,

il y est encore en appétit, désirant les aulx et les oignons qu'il avait coutume d'y manger. Hélas! que de telles gens sont en grand péril!

O Philothée, puisque vous voulez entreprendre la vie dévote, il ne vous faut pas seulement quitter le péché; mais il faut tout à fait émonder votre cœur des affections qui dépendent du péché; car, outre le danger qu'il y aurait de faire rechute, ces misérables affections affaibliraient perpétuellement votre esprit et l'appesantiraient en telle sorte, qu'il ne pourrait pas faire les bonnes œuvres promptement, diligemment et fréquemment, en quoi consiste néanmoins la vraie essence de la dévotion. Les âmes qui, sorties de l'état du péché, ont encore ces affections et langueurs, ressemblent, à mon avis, aux personnes qui ont le teint pâle et décoloré : elles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades; elles mangent sans goût, dorment sans repos, rient sans joie, et se traînent plutôt que de cheminer. De même ces âmes font le bien avec des lassitudes spirituelles si grandes, qu'elles ôtent toute la grâce à leurs bons exercices, qui sont du reste peu nombreux et de peu de valeur.

5. — *Du moyen de faire cette seconde purification.* — Or, le premier moyen pour parvenir à cette seconde purification, c'est de concevoir une vive et forte appréhension du grand mal que le péché nous apporte, et d'entrer ainsi dans les sentiments d'une profonde et véhémente contrition. Car de même que la contrition, si petite qu'elle soit, pourvu qu'elle soit vraie, nous purifie du péché, surtout lorsqu'elle est jointe à la vertu des sacrements; de même, quand elle est grande et véhémente, elle nous délivre de toutes les affections qui dépendent du péché. Une haine ou rancune faible et débile nous donne de l'aversion pour celui que nous haïssons, et nous fait fuir sa compagnie; mais, si c'est une haine mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celui à qui nous la portons, mais nous prenons en dégoût et trouvons insuppor-

table la conversation de ses parents, alliés et amis; nous ne pouvons même souffrir son portrait, ni rien qui lui appartienne. Ainsi, quand le pénitent ne hait le péché que par une légère, quoique vraie contrition, il se résout uniquement à ne plus pécher; mais, quand il le hait d'une contrition puissante et vigoureuse, non seulement il déteste le péché, mais encore toutes les affections, dépendances et occasions du péché. Il faut donc, Philothée, agrandir tant qu'il nous sera possible notre contrition et repentance, afin qu'elle s'étende jusqu'aux moindres appartenances du péché. Ainsi Madeleine en sa conversion perdit tellement le goût des péchés et des plaisirs qu'elle y avait pris, que jamais plus elle n'y pensa; et David protestait de haïr non seulement le péché, mais aussi toutes les voies et sentiers qui y mènent. C'est en cela que consiste le rajeunissement de l'âme, que ce même prophète compare au renouvellement de l'aigle.

Or, pour parvenir à cette détestation et contrition, il faut que vous vous exerciez soigneusement aux méditations des grandes vérités, lesquelles, étant bien pratiquées, déracineront de votre cœur, moyennant la grâce de Dieu, le péché et les principales affections du péché.

6. — *Comment il faut faire la confession générale.* — Allez courageusement en esprit d'humilité faire votre confession générale. Mais, je vous prie, ne vous laissez point troubler par aucune sorte d'appréhension. Le scorpion qui nous a piqués est venimeux en nous piquant; mais, étant réduit en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqûre; le péché n'est honteux que quand nous le faisons; mais, étant converti en confession et pénitence, il est honorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent l'infection du péché. Simon le lépreux disait que Madeleine était pécheresse; mais Notre-Seigneur dit que non, et il ne parle plus que des parfums qu'elle a répandus et de la grandeur de sa charité. Si

nous sommes bien humbles, Philothée, notre péché nous déplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé, mais l'accusation de notre péché nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré: ce nous est une sorte d'allégement de bien dire au médecin le mal qui nous tourmente.

Quand vous serez arrivée devant votre père spirituel, imaginez-vous être sur la montagne du Calvaire, aux pieds de Jésus-Christ crucifié, dont le sang précieux coule de toutes parts, pour vous laver de vos iniquités. Car, bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est néanmoins le mérite de son sang répandu qui arrose abondamment les pénitents autour des confessionnaux. Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession; car, à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la Passion divine y entrera pour le remplir de bénédiction.

Mais dites bien toutes vos fautes simplement et naïvement, contentez une bonne fois votre conscience à cet égard. Et, cela fait, écoutez les avis et les recommandations du serviteur de Dieu et dites en votre cœur : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute (1 Reg., III, 9). Oui, c'est Dieu, Philothée, que vous écoutez, puisqu'il a dit à ses vicaires : « Qui vous écoute, m'écoute. » (Luc., X, 16).

Premier jour.

(*Introd. à la Vie dévote*, 1re p., ch. 22, 23, 24; 2e p., ch. 19.)

DEUXIÈME LECTURE.

1. — *Qu'il faut se purifier des affections que l'on a aux péchés véniels.* — A mesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dans le miroir les taches et souillures de notre visage; ainsi, à mesure que la lumière intérieure du Saint-Esprit éclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clai-

rement les péchés, inclinations et imperfections qui peuvent nous empêcher d'atteindre à la vraie dévotion. Et la même lumière qui nous fait voir ces taches et défauts rend plus ardent en nous le désir de nous en purifier.

Vous découvrirez donc, ma chère Philothée, qu'outre les péchés mortels et affections des péchés mortels, dont vous avez été purifiée, vous avez encore en votre âme plusieurs inclinations et affections aux péchés véniels. Je ne dis pas que vous découvrirez des péchés véniels; mais je dis que vous découvrirez des affections et inclinations à ces péchés. Or, l'un est bien différent de l'autre : car nous ne pouvons jamais être entièrement purs des péchés véniels, au moins de manière à persévérer longtemps en cette pureté; mais nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux péchés véniels. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gaieté de cœur, en chose de peu d'importance, et autre chose de se plaire à mentir et d'être affectionné à cette sorte de péché.

Et je dis maintenant qu'il faut purifier son âme de toutes les affections qu'elle a aux péchés véniels, c'est-à-dire, qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et persévérer en aucune sorte de péché véniel. Ce serait en effet une lâcheté trop grande de vouloir garder volontairement en sa conscience une chose aussi désagréable à Dieu, que la volonté de lui vouloir déplaire. Le péché véniel, si petit qu'il soit, déplaît à Dieu, bien qu'il ne lui déplaise pas à ce point que, pour nous en punir, il veuille nous damner ou perdre. Que si le péché véniel lui déplaît, l'affection au péché véniel et la volonté de le commettre n'est autre chose qu'une résolution de vouloir déplaire à sa divine Majesté. Est-il bien possible qu'une âme bien née veuille non seulement déplaire à son Dieu, mais affectionner de lui déplaire?

Ces affections, Philothée, sont directement contraires à la dévotion, comme les affections au péché mortel le sont à la charité; elles diminuent les forces de

l'esprit, empêchent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations, et bien qu'elles ne tuent pas l'âme, elles la rendent extrêmement malade. Les mouches mourantes, dit le Sage, perdent et gâtent la suavité du baume (Ecc., x, 1). Il veut dire que les mouches qui ne s'arrêtent guère sur le baume, mais le mangent en passant, ne gâtent que ce qu'elles prennent, le reste demeurant en son entier; mais, quand elles meurent dans le baume, elles lui ôtent son prix et le mettent à dédain; et de même les péchés véniels, arrivant en une âme dévote, et ne s'y arrêtant pas longtemps, ne l'endommagent pas beaucoup; mais, si ces mêmes péchés demeurent dans l'âme par l'affection qu'elle y met, ils lui font perdre la suavité du baume, c'est-à-dire la sainte dévotion.

Les araignées ne tuent pas les abeilles, mais elles gâtent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font; en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur ménage; cela s'entend quand elles séjournent dans la ruche. Ainsi le péché véniel ne tue pas notre âme, mais il gâte pourtant la dévotion et embarrasse si fort de mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'âme, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle consiste la dévotion. Mais cela s'entend quand le péché véniel séjourne en notre conscience par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philothée, de dire quelque petit mensonge, de se dissiper un peu en paroles, en actions, en regards, en habits, en propos frivoles, en jeux, en danses, pourvu que, tout aussitôt que ces araignées spirituelles seront entrées en notre conscience, nous les en rechassions et bannissions, comme les mouches à miel font des araignées corporelles. Mais, si nous leur permettons de s'arrêter dans nos cœurs, et non seulement cela, mais si nous nous plaisons à les y retenir et multiplier, bientôt nous verrons notre miel perdu, et la ruche de notre conscience endommagée et défaite. Mais, je le dis encore une fois, quelle apparence y a-t-il qu'une

âme généreuse se plaise à déplaire à son Dieu, s'affectionne à lui être désagréable, et veuille vouloir ce qu'elle sait lui faire de la peine?

2. — *Qu'il se faut purifier de l'affection aux choses inutiles et dangereuses.* — Les jeux, les bals, les festins, les fêtes, les spectacles ne sont pas de leur nature des choses mauvaises, mais indifférentes, pouvant être bien et mal exercées; néanmoins ces choses-là sont toujours dangereuses et c'est un plus grand danger encore de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de notre cœur des affections si vaines et si sottes; cela occupe la place des bonnes impressions et empêche que le suc de notre âme ne soit employé en de bonnes inclinations.

Ainsi les anciens Nazaréens s'abstenaient non seulement de tout ce qui pouvait enivrer, mais aussi des raisins et du verjus, non point que le raisin et le verjus enivrent, mais parce qu'il y avait danger, en mangeant du verjus, d'exciter le désir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, de provoquer l'appétit à boire du moût et du vin. Or, je ne dis pas que nous ne puissions user de ces choses dangereuses; mais je dis bien pourtant que nous ne pouvons jamais y mettre de l'affection, sans compromettre la dévotion. Les cerfs, devenus trop replets, se retirent à l'écart dans leurs buissons, sachant bien que leur graisse les charge, en sorte qu'ils ne sont pas habiles à courir, si d'aventure ils étaient attaqués. L'homme dont le cœur est chargé de ces affections inutiles, superflues et dangereuses, ne saurait courir promptement, aisément et facilement après son Dieu, ce qui est le vrai point de mire de la dévotion. Les petits enfants s'empressent et s'échauffent à la poursuite des papillons, et nul ne le trouve mauvais, parce qu'ils sont enfants; mais n'est-ce pas une chose ridicule, ou plutôt lamentable, de voir des hommes faits s'empresser et se passionner pour des bagatelles aussi indignes, que les choses que j'ai nommées, lesquelles, outre leur inuti-

lité, nous mettent en péril de nous dérégler et désordonner à leur poursuite?

C'est pourquoi, ma chère Philothée, je vous dis qu'il faut se défaire de ces affections; et, bien que les actes ne soient pas toujours contraires à la dévotion, les affections néanmoins lui sont préjudiciables.

3. — *Qu'il se faut purifier des mauvaises inclinations.* — Nous avons encore, Philothée, certaines inclinations naturelles, qui n'ayant point leur source dans nos péchés particuliers, ne sont pas proprement péchés, ni mortels ni véniels, mais s'appellent imperfections; et leurs actes, défauts et manquements. Par exemple, sainte Paule, selon le récit de saint Jérôme, avait une grande inclination aux tristesses et regrets, si bien qu'à la mort de ses enfants et de son mari elle courut toujours risque de mourir de chagrin. Cela était une imperfection, et non point un péché, puisque c'était contre son gré et sa volonté. Il y en a qui, de leur nature, sont légers, les autres rébarbatifs, les autres durs à accepter les opinions d'autrui; les autres sont enclins à l'indignation, les autres à la colère, les autres aux affections humaines; et, en somme, il se trouve peu de personnes en qui on ne puisse remarquer des imperfections de ce genre. Or, quoiqu'elles soient comme propres et naturelles à un chacun, on peut, par le soin et l'affection contraire, non seulement les corriger et modérer, mais s'en délivrer entièrement; et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire. On a bien trouvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc; pourquoi ne pourrions-nous pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses; il n'y a point aussi de naturel si revêche, qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par notre industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté.

4. — *De la sainte confession.* — Confessez-vous humblement et dévotement tous les huit jours,... bien que vous ne sentiez en votre conscience aucun reproche de péché mortel; car, par la confession, vous ne recevrez pas seulement l'absolution des péchés véniels que vous confesserez, mais aussi une grande force pour les éviter à l'avenir, une grande lumière pour les bien discerner, et une grâce abondante pour réparer toute la perte qu'ils vous avaient apportée. Vous pratiquerez la vertu d'humilité, d'obéissance, de simplicité et de charité, et en cette seule action de vous confesser, vous exercerez plus de vertu qu'en nulle autre.

Si petits que soient les péchés que vous confessez, ayez-en toujours une vraie douleur, avec une ferme résolution de vous en corriger à l'avenir. Plusieurs, se confessant par coutume des péchés véniels et comme par manière d'acquit, sans penser nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargés, et par ce moyen perdent beaucoup de biens et avantages spirituels. Si donc vous vous confessez d'avoir fait un mensonge joyeux, d'avoir dit une parole légère, ou d'avoir trop joué, repentez-vous-en et ayez le ferme propos de vous en amender; car c'est un abus de se confesser de quelque sorte de péché, soit mortel, soit véniel, sans vouloir s'en défaire, puisque la confession n'est instituée que pour cela.

Abstenez-vous de faire ces accusations superflues que plusieurs font par routine: Je n'ai pas aimé Dieu tant que je devais, je n'ai pas prié avec autant de dévotion que je devais, je n'ai pas chéri le prochain comme je devais, je n'ai pas reçu les sacrements avec la révérence que je devais, et telles semblables; la raison est, qu'en disant cela, vous ne direz rien de particulier qui puisse faire connaître au confesseur l'état de votre conscience, attendu que tous les saints du paradis et tous les hommes de la terre pourraient dire les mêmes choses, s'ils se confessaient. Regardez donc quel sujet particulier vous avez de faire ces accusa-

tions-là, et lorsque vous l'aurez découvert, accusez-vous du manquement que vous aurez commis, tout simplement et naïvement. Par exemple, ne vous accusez pas de n'avoir pas prié Dieu avec toute la dévotion requise; mais, si vous avez eu des distractions volontaires, ou que vous ayez négligé de prendre le lieu, le temps et le maintien requis pour avoir l'attention en la prière, accusez-vous-en tout simplement, selon que vous trouverez y avoir manqué, sans alléguer cette généralité, qui ne fait ni froid ni chaud en la confession.

Ne vous contentez pas de dire vos péchés véniels quant au fait, mais accusez-vous du motif qui vous induit à les commettre. Par exemple, ne vous contentez pas de dire que vous avez menti, sans nuire à personne; mais dites si ç'a été ou par vaine gloire, afin de vous louer et excuser, ou par vaine joie ou par opiniâtreté. Dites si vous vous êtes longuement arrêtée en votre mal, d'autant que la longueur du temps accroît pour l'ordinaire de beaucoup le péché, y ayant bien de la différence entre une vanité passagère, qui se sera infiltrée en notre esprit l'espace d'un quart d'heure, et celle en laquelle notre cœur aura trempé un jour, deux jours, trois jours. Car quoique communément on ne soit pas obligé d'être si pointilleux en la déclaration des péchés véniels, et que même on ne soit pas absolument tenu de les confesser, toujours est-il que ceux qui veulent bien épurer leurs âmes pour mieux atteindre à la sainte dévotion doivent être soigneux à bien faire connaître au médecin spirituel le mal dont ils veulent être guéris, si petit qu'il soit.

Deuxième jour.

PREMIÈRE LECTURE.

(*Introd. à la Vie dévote*, 4e part., ch. 1, 2, 3, 4, 5, 6.)

1. — *Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfants du monde.* — Tout aussitôt que les mondains s'apercevront que vous voulez suivre la vie dévote, ils décocheront sur vous mille traits de leur raillerie et médisance; les plus malins calomnieront votre changement d'hypocrisie, bigoterie et artifice; ils diront que le monde vous a fait mauvais visage, et qu'à son défaut vous recourez à Dieu; vos amis s'empresseront de vous faire un monde de remontrances fort prudentes et charitables à leur avis. Vous tomberez, diront-ils, en quelque humeur mélancolique; vous perdrez l'estime du monde, vous vous rendrez insupportable, vous vieillirez avant le temps, vos affaires domestiques en pâtiront; il faut vivre dans le monde comme dans le monde; on peut bien faire son salut sans tant de mystère, et mille bagatelles semblables.

Ma Philothée, tout cela n'est qu'un sot et vilain babil; ces gens-là n'ont nul soin, ni de votre santé, ni de vos affaires. *Si vous étiez du monde*, dit le Sauveur, *le monde aimerait ce qui est sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, il vous hait* (Joan., xv, 19). Nous avons vu des gentilshommes et des dames passer la nuit entière, même plusieurs nuits de suite, à jouer aux échecs et aux cartes; y a-t-il une attention plus chagrine, plus mélancolique et plus sombre que celle-là? Les mondains néanmoins ne disaient mot; les amis ne se mettaient point en peine; et, pour la méditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'à l'ordinaire afin de nous préparer à la communion, chacun court au médecin pour nous faire guérir de l'humeur hypocondriaque et de la jaunisse. On passera trente nuits à danser, nul ne s'en

plaint; et pour la seule veille de la nuit de Noël chacun tousse et se plaint de maux de tête le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable à ses enfants, mais âpre et rigoureux aux enfants de Dieu.

Nous ne saurions être bien avec le monde qu'en nous perdant avec lui. Il n'est pas possible que nous le contentions, car il est trop bizarre. *Jean est venu*, dit le Seigneur, *ne mangeant ni buvant, et vous dites qu'il est possédé du démon; le Fils de l'Homme est venu en mangeant et buvant, et vous dites qu'il est Samaritain* (Matth., XI, 18, 19). Et en effet, Philothée, si nous nous mettons, par condescendance, à rire, jouer, danser avec le monde, il s'en scandalisera; si nous ne le faisons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou de mélancolie. Si nous nous parons, il l'interprétera à quelque dessein; si nous nous négligeons, ce sera pour lui bassesse de cœur. Nos gaietés seront par lui nommées dissolutions, et nos mortifications tristesses; et puisqu'il nous regarde de mauvais œil, jamais nous ne pouvons lui être agréables. Il agrandit nos imperfections et publie que ce sont des péchés; de nos péchés véniels, il en fait des mortels; et nos péchés d'infirmité, il les convertit en péchés de malice. Tandis que, comme dit saint Paul, *la charité est bénigne*, le monde au contraire est malin. Tandis que la charité ne pense point de mal, le monde pense toujours mal; et, quand il ne peut accuser nos actions, il accuse nos intentions, Soit que les moutons aient des cornes ou qu'ils n'en aient point, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger s'il peut.

Quoi que nous fassions, le monde nous fera toujours la guerre; si nous sommes longtemps au confessionnal, il nous demandera ce que c'est que nous pouvons tant dire; si nous y demeurons peu, il dira que nous ne disons pas tout; il épiera tous nos mouvements, et pour une seule petite parole de colère, il protestera que nous sommes insupportables. Le soin de nos affaires lui semblera avarice, et notre douceur, niaiserie;

mais quant aux enfants du monde, leurs colères sont générosités, leur avarice économie, leurs discours licencieux entretiens honorables. Les araignées gâtent toujours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothée; qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat-huant, pour inquiéter les oiseaux du jour; soyons fermes en nos desseins, invariables en nos résolutions; la persévérance fera bien voir si c'est sincèrement et tout de bon que nous sommes sacrifiés à Dieu et rangés à la vie dévote. Les comètes et les planètes sont presque également lumineuses en apparence; mais les comètes disparaissent en peu de temps, n'étant que de certains feux passagers, et les planètes ont une clarté perpétuelle. Ainsi, l'hypocrisie et la vraie vertu ont beaucoup de ressemblance à l'extérieur; mais on reconnaît aisément l'une d'avec l'autre, parce que l'hypocrisie n'a point de durée et se dissipe comme la fumée, en montant; mais la vraie vertu est toujours ferme et constante. Ce ne nous est pas un petit avantage pour bien assurer le commencement de notre dévotion, que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie, car nous évitons par ce moyen le péril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme ceux auxquels le Pharaon infernal a ordonné de tuer les enfants mâles d'Israël, le jour même de leur naissance. Nous sommes crucifiés au monde, et le monde nous doit être crucifié; il nous tient pour fous, tenons-le pour insensé (Gal., VI, 14).

2. — *Qu'il faut avoir bon courage.* — La lumière, quoique belle et désirable à nos yeux, les éblouit néanmoins, après qu'ils ont été en des longues ténèbres; et avant que l'on ne se voie apprivoisé avec les habitants de quelque pays, si courtois et gracieux qu'ils soient d'ailleurs, on s'y trouve quelque peu étonné. Il pourra bien arriver, ma chère Philothée, qu'à ce changement de vie, plusieurs soulèvements se fassent en votre intérieur, et que ce grand et général

adieu que vous avez dit aux folies et niaiseries du monde vous donne quelque sentiment de tristesse et de découragement; si cela vous arrive, ayez un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera rien: ce n'est qu'un peu d'étonnement causé par la nouveauté; passé cela, vous recevrez dix mille consolations. Il vous fâchera peut-être d'abord de quitter la gloire que les fous et les moqueurs vous donnaient en vos vanités, mais, ô Dieu! voudriez-vous bien perdre la gloire éternelle, que Dieu vous donnera en vérité? Les vains amusements et passe-temps auxquels vous avez employé les années passées se représenteront encore à votre cœur, pour l'amorcer et le faire retourner de leur côté; mais auriez-vous bien le courage de renoncer à cette heureuse éternité, pour de si trompeuses légèretés? Croyez-moi, si vous persévérez, vous ne tarderez pas à recevoir des douceurs intimes si délicieuses et si agréables que vous confesserez que le monde n'a que du fiel en comparaison de ce miel; et qu'un seul jour de dévotion vaut mieux que mille années de vie mondaine.

3. — *De la nature des tentations, et de la différence qu'il y a entre sentir la tentation et y consentir.* — Imaginez-vous, Philothée, une jeune princesse, extrêmement aimée de son époux, et supposez que quelque méchant, voulant la corrompre, lui envoie un infâme messager pour traiter avec elle de son malheureux dessein. Premièrement, ce messager propose à cette princesse l'intention de son maître; secondement, la princesse se complaît ou se déplaît en la proposition et l'ambassade; en troisième lieu, ou elle consent, ou elle refuse. Ainsi, Satan, le monde et la chair, voyant une âme unie au Fils de Dieu, lui envoient des tentations et suggestions par lesquelles: 1° le péché lui est proposé; 2° après quoi elle s'y plaît ou elle s'y déplaît; 3° enfin elle consent ou elle refuse; ce qui constitue en somme les trois degrés par lesquels on descend à l'iniquité: la tentation, la délectation et le

consentement. Et, bien que ces trois actions ne se connaissent pas si manifestement en toute sorte de péché, toujours est-il qu'on les distingue d'une façon palpable dans les grands et énormes péchés.

Quand la tentation d'un péché quelconque durerait toute notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréables à la divine majesté, pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas. La raison en est qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais que nous souffrons; et puisque nous n'y prenons point plaisir, nous ne pouvons pas non plus avoir aucune sorte de faute. Saint Paul souffrit longtemps les tentations de la chair, et tant s'en faut que pour cela il fût désagréable à Dieu, qu'au contraire Dieu était glorifié par elles. La bienheureuse Angèle de Foligno éprouvait des tentations si cruelles, qu'elle fait pitié quand elle les raconte. Grandes furent aussi les tentations que souffrirent saint François et saint Benoît lorsque l'un se jeta dans les épines et l'autre dans la neige pour les apaiser; néanmoins ils ne perdirent rien de la grâce de Dieu pour tout cela, mais l'augmentèrent de beaucoup.

Il faut donc être fort courageuse, Philothée, parmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincue tant qu'elles vous déplairont; observez bien à cet égard cette différence qu'il y a entre sentir et consentir: on peut sentir les tentations encore qu'elles nous déplaisent, mais on ne peut y consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le plaisir, d'ordinaire, est le degré qui conduit au consentement. Que donc les ennemis de notre salut nous présentent tant d'amorces et d'appâts qu'ils voudront; qu'ils demeurent toujours à la porte de notre cœur pour entrer, qu'ils nous fassent tant de propositions qu'ils voudront; tant que nous serons résolus à ne point nous plaire en tout cela, il n'est point possible que nous offensions Dieu; il n'est pas toujours au pouvoir de l'âme de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit toujours en son pouvoir de ne point y consentir; c'est pourquoi, encore que la

tentation dure et persévère longtemps, elle ne peut nous nuire aussi longtemps qu'elle nous est désagréable.

Mais, quant à la délectation qui peut suivre la tentation, il faut observer que nous avons deux parties en notre âme, l'une inférieure et l'autre supérieure, et que l'inférieure ne suit pas toujours la supérieure, mais fait ses opérations à part; et que, partant, il arrive maintes fois que la partie inférieure se plaît en la tentation, sans le consentement, et même contre le gré de la supérieure; c'est la dispute et la guerre que l'apôtre saint Paul décrit, quand il dit que la chair convoite contre l'esprit; qu'il y a une loi des membres et une loi de l'esprit, et semblables choses (Gal., v, 17; Rom., vii, 15-25).

Avez-vous jamais vu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres; quand on vient dix ou douze heures après pour y chercher du feu, on n'en trouve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peine à le trouver. Il y était néanmoins puisqu'on l'y trouve; et avec ce feu on peut rallumer tous les autres charbons déjà éteints: il en est de même de la charité, qui est notre vie spirituelle parmi les grandes et violentes tentations. Car la tentation, jetant sa délectation en la partie inférieure, couvre, ce semble, toute l'âme de cendres, et réduit l'amour de Dieu au petit pied; car il ne paraît plus nulle part, sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit; encore semble-t-il qu'il n'y soit pas, tant on a de peine à le trouver. Il y est néanmoins en vérité, puisque, quoique tout soit en trouble en nous, nous avons la résolution de ne point consentir au péché ni à la tentation, et que la délectation qui plaît à notre homme extérieur, déplaît à l'intérieur; si bien qu'étant tout autour de notre volonté, elle n'est cependant pas en elle; en quoi l'on voit que cette délectation est involontaire, et, étant telle, ne peut être péché.

4. — *Bel exemple sur ce sujet.* — Il vous importe

tant de bien entendre ceci, que je ne ferai nulle difficulté de m'étendre à l'expliquer. Le malin esprit ayant eu permission de Dieu de tenter sainte Catherine de Sienne, on ne peut rien imaginer de comparable à ce qu'elle souffrit dans ce combat. Son cœur était, dit-elle, si obsédé et rempli de ces imaginations dangereuses suggérées par le démon, qu'il n'y restait que la fine pure volonté supérieure qui ne fût pas agitée de cette tempête: ce qui dura fort longtemps, jusqu'à ce qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut, et elle lui dit : — Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de ténèbres et d'infamie? — A quoi il répondit: J'étais dans ton cœur, ma fille. — Et comment, répliqua-t-elle, habitiez-vous dans mon cœur, tandis qu'il était plein de tant de vilenies? — Et Notre-Seigneur lui dit : Dis-moi, ces pensées te donnaient-elles plaisir ou tristesse? — Et elle lui dit: Extrême amertume et tristesse. — Et il lui répliqua: Qui était celui qui mettait cette grande amertume et tristesse dans ton cœur, sinon moi, qui demeurais caché au milieu de ton âme? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas été présent, ces pensées qui environnaient ta volonté sans pouvoir s'emparer d'elle, l'auraient certainement surmontée et seraient entrées dedans; qu'elles auraient été reçues avec plaisir par ton libre arbitre, et ainsi eussent donné la mort à ton âme; mais, parce que j'étais en ton cœur, j'y mettais ce déplaisir et cette résistance par laquelle il se refusait tant qu'il pouvait à la tentation; et ne pouvant plus le faire autant qu'il voulait, il en sentait un plus grand déplaisir et une plus grande haine contre la tentation et contre lui-même; et ainsi ces peines étaient un grand mérite et un grand gain pour toi, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force.

Voyez-vous, Philothée, comme ce feu était couvert de la cendre, et comme la tentation et délectation étaient même entrées dans le cœur, et avaient environné la volonté; laquelle, seule, assistée de son Sauveur, résistait par des amertumes, des déplaisirs et

détestations du mal qui lui était suggéré, refusant perpétuellement son consentement au péché qui l'environnait! O Dieu! quelle détresse à une âme qui aime Dieu, de ne pas savoir seulement s'il est en elle, et si l'amour divin pour lequel elle combat est, oui ou non, entièrement éteint en elle; mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour céleste que de faire souffrir et combattre pour lui ceux qui aiment Dieu, sans savoir s'ils ont l'amour pour lequel et par lequel ils combattent.

5. — *Encouragement à l'âme qui est dans les tentations.* — Ma Philothée, ces grands assauts et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu, que contre les âmes qu'il veut élever à son pur et excellent amour; mais il ne s'ensuit pas pourtant qu'après cela elles soient assurées d'y parvenir; car il est arrivé maintes fois que ceux qui avaient été constants en de si violentes attaques, ne correspondant pas par après fidèlement à la faveur divine, se sont trouvés vaincus en de bien petites tentations. Ce que je dis, afin que, s'il vous arrive jamais d'être affligée de ces grandes tentations, vous sachiez que Dieu vous favorise d'une faveur extraordinaire, par laquelle il déclare qu'il veut vous agrandir devant sa face; et que néanmoins, vous soyez toujours humble et craintive, ne vous assurant pas de pouvoir vaincre les menues tentations, après avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidélité envers sa Majesté.

Quelques tentations donc qui vous arrivent, et quelques délectations qu'il s'ensuive, aussi longtemps que votre volonté refusera son consentement, non seulement à la tentation, mais encore à la délectation, ne vous troublez nullement, car Dieu n'en est point offensé. Quand un homme est évanoui et qu'il ne rend plus aucun témoignage de vie, on lui met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvement, on juge qu'il est en vie et que, par le

moyen de quelque eau précieuse et de quelque topique, on peut lui faire reprendre force et sentiment. Ainsi arrive-t-il quelquefois que par la violence des tentations, il semble que notre âme soit tombée en une défaillance totale de ses forces, et qu'elle n'ait plus ni vie spirituelle ni mouvement; mais, si nous voulons connaître ce qui en est, mettons la main sur le cœur. Considérons si le cœur et la volonté ont encore leur mouvement spirituel, c'est-à-dire s'ils font leur devoir en refusant de consentir et de suivre la tentation et délectation, car, pendant que le mouvement du refus est dans notre cœur, nous sommes assurés que la charité, vie de notre âme, est en nous, et que Jésus-Christ notre Sauveur se trouve dans notre âme, quoique caché et couvert; de telle sorte que, moyennant l'exercice continuel de l'oraison, des sacrements et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous, et nous vivrons d'une vie entière et pleine de consolations.

6. — *Comment la tentation et la délectation peuvent être péchés.* — Il arrive quelquefois que la seule tentation nous met en péché, parce que nous l'avons provoquée. Par exemple, je sais qu'en jouant je m'expose à la colère et au blasphème, et que le jeu me sert de tentation à cela : je pèche toutes les fois que je joue, et suis coupable de toutes les tentations qui m'arriveront au jeu. De même, si je sais que telle compagnie est pour moi une cause de tentation et de chute, et si j'y vais volontairement, je suis indubitablement coupable de toutes les tentations que j'y éprouverai.

Quand la délectation qui arrive de la tentation peut être évitée, c'est toujours péché de la recevoir, que le plaisir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne soit grand ou petit, de longue ou de courte durée.

Quand donc vous serez tentée de quelque péché, considérez si vous avez donné volontairement sujet

d'être tentée, et alors la tentation même vous met en état de péché, pour le péril où vous vous êtes jetée; et cela s'entend si vous avez pu éviter commodément l'occasion, et que vous ayez prévu ou dû prévoir l'arrivée de la tentation. Mais si vous n'avez donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

Quand la délectation qui suit la tentation a pu être évitée, et que néanmoins elle ne l'a pas été, il y a toujours quelque sorte de péché, selon que l'on s'y est peu ou beaucoup arrêté, et selon la cause du plaisir qu'on y a pris. Si quelqu'un me propose quelque stratagème, plein d'invention et d'artifice, pour me venger de mon ennemi, et que je ne prenne pas plaisir, ni ne donne aucun consentement à la vengeance qui m'est proposée, mais seulement à la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute je ne pèche point, bien qu'il ne soit pas expédient que je m'amuse à ce plaisir, de peur que petit à petit il ne me porte à me complaire en la vengeance même.

On est quelquefois surpris par quelque sentiment de délectation, qui suit immédiatement la tentation, avant que bonnement on y ait pris garde; cela ne peut être tout au plus qu'un bien léger péché véniel, lequel devient plus grand si, après que l'on s'est aperçu du mal où l'on est, on demeure par négligence quelque temps à marchander avec la délectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser, et encore plus grand si, en s'en apercevant, on y demeure quelque temps par vraie négligence, sans nulle sorte de propos de la rejeter. Mais, lorsque volontairement et de propos délibéré nous sommes résolus de nous plaire en de semblables délectations, ce propos délibéré est lui-même un grand péché, si l'objet en lequel nous nous complaisons est notablement mauvais.

Deuxième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

(*Introd. à la Vie dév.*, 4e part., ch. 7, 8, 9, 10, 11, 12.)

1. — *Remèdes aux grandes tentations.* — Sitôt que vous sentez en vous quelque tentation, faites comme les petits enfants quand ils voient le loup ou l'ours en la campagne; car tout aussitôt ils courent entre les bras de leur père et de leur mère, ou pour le moins les appellent à leur aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours; c'est le remède que Notre-Seigneur enseigne; priez, afin que vous n'entriez point en tentation (Matth., XXVI, 41).

Si vous voyez que néanmoins la tentation persévère ou qu'elle va grandissant, courez en esprit embrasser la sainte croix, comme si vous voyiez Jésus-Christ crucifié devant vous. Protestez que vous ne consentirez point à la tentation, demandez-lui secours contre elle, et continuez toujours à protester de ne vouloir point consentir, tant que la tentation durera.

Mais, en faisant ces protestations et ces refus de consentement, ne regardez point au visage de la tentation, mais seulement regardez Notre-Seigneur. Car si vous regardiez la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourrait ébranler votre courage.

Distrayez votre esprit par quelques occupations bonnes et louables; car ces occupations, entrant et prenant place dans votre cœur, en chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remède contre toutes tentations, grandes ou petites, c'est de déployer notre cœur et de communiquer les suggestions, sentiments et affections que nous avons à notre directeur; car notez que la première condition que le malin demande de l'âme qu'il veut séduire, c'est le silence. Dieu, au contraire, en ses inspirations, demande sur toutes choses que

nous les fassions connaître à nos supérieurs et conducteurs.

Que si après tout cela la tentation s'opiniâtre à nous travailler et persécuter, nous n'avons rien à faire, sinon à nous opiniâtrer de notre côté à protester de ne point consentir. Car l'âme, quoique troublée, ne peut jamais être vaincue pendant qu'elle dit non.

Ne disputez point avec votre ennemi, et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que Notre-Seigneur lui répondit, et avec laquelle il le confondit : *Arrière, ô Satan! tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul* (Matth., IV, 10).

2. — *Qu'il faut résister aux menues tentations.* — Quoiqu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible, et que la victoire que nous en rapportons nous soit extrêmement utile, on fait peut-être plus de profit à bien combattre les petites; car, si les grandes surpassent les petites en qualité, les petites l'emportent si démesurément en nombre que la victoire sur celles-ci peut être comparée à celle que l'on remporte sur les plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches; mais ils ne nous font pas tant d'importunités et d'ennui, ni n'exercent pas tant notre patience.

C'est chose bien aisée que de s'abstenir du meurtre; mais c'est chose difficile d'éviter les menues colères, dont les occasions se présentent à tout moment. Il est bien aisé de ne point dérober le bien d'autrui, mais malaisé de ne point le désirer et convoiter; bien aisé de ne point dire de faux témoignages en jugement, malaisé de ne point mentir en conversation; bien aisé de ne point s'enivrer, mais malaisé d'être sobre; bien aisé de ne point désirer la mort d'autrui, mais malaisé de ne point désirer son incommodité; bien aisé de ne point le diffamer, mais malaisé de ne point le mépriser.

Bref, ces menues tentations de colère, de soupçons, de jalousie, d'envie, de vanité, de duplicité, d'affète-

rie, d'artifice, de pensées mauvaises, ce sont les continuels exercices de ceux mêmes qui sont le plus dévots et résolus.

C'est pourquoi, ma chère Philothée, il faut nous préparer à ce combat avec grand soin et diligence; soyez assurée qu'autant de victoires nous remportons contre ces petits ennemis, autant de pierres précieuses nous ajoutons à la couronne de gloire que Dieu nous prépare en son paradis. C'est pourquoi je dis qu'en nous disposant à bien et vaillamment combattre les grandes tentations, si elles viennent, il nous faut bien et diligemment défendre de ces menues et faibles attaques.

3. — *Comment il faut résister aux menues tentations.* — Or donc, quant à ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, et semblables tricheries, qui, comme des mouches et des moucherons, viennent passer devant nos yeux, et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez, comme il est impossible d'être tout à fait exempt de leur importunité, la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne point s'en tourmenter; car tout cela ne peut nuire, quelque ennui qu'on en éprouve, pourvu que l'on soit bien résolu de servir Dieu.

Méprisez donc ces menues attaques, et ne daignez pas seulement penser à ce qu'elles veulent dire; mais laissez-les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir çà et là autour de vous, comme l'on fait des mouches; et quand elles viendront vous piquer et que vous les verrez tant soit peu s'arrêter en votre cœur, ne faites autre chose que de tout simplement les ôter, non point en combattant contre elles, ni en leur répondant, mais en faisant des actions contraires, quelles qu'elles soient, et spécialement des actes d'amour de Dieu. Car si vous me croyez, vous ne vous opiniâtrerez pas à vouloir opposer la vertu contraire à la tentation que vous sentez, parce que ce serait quasi vouloir disputer avec elle; mais, après

oir fait une action de cette vertu directement con-
ire, si vous avez eu le loisir de reconnaître la qua-
de la tentation, vous ferez un simple retour de
re cœur du côté de Jésus-Christ crucifié, et par un
e d'amour pour lui vous lui baiserez les sacrés
ds. C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi,
at dans les petites que dans les grandes tentations;
l'amour de Dieu contenant en soi toutes les per-
ions de toutes les vertus et plus excellemment que
vertus mêmes, il est aussi un plus souverain re-
de contre tous les vices; et votre esprit, s'accoutu-
nt en toutes tentations de recourir à ce rendez-vous
éral, ne sera point obligé de regarder et examiner
les tentations il a, mais simplement, se sentant
ublé, il demandera la paix à ce grand remède; le-
t, outre cela, est si épouvantable au malin esprit,
quand il voit que ses tentations nous provoquent
divin amour, il cesse de nous en faire.

t voilà pour ce qui concerne les menues et fré-
ntes tentations; qui voudrait s'amuser à les com-
re en détail se morfondrait et ne ferait rien.

— *Comment il faut fortifier son cœur contre les
tations.* — Considérez de temps en temps quelles
ions dominent le plus en votre âme; les ayant
couvertes, prenez une façon de vivre qui leur soit
e contraire, en pensées, en paroles et en œuvres.
exemple, si vous vous sentez inclinée à la passion
vanité, considérez souvent la misère de cette vie
maine, combien ces vanités seront à charge à la
science au jour de la mort, combien elles sont in-
es d'un cœur généreux, que ce ne sont que badi-
es et amusements de petits enfants et semblables
ses. Parlez souvent contre la vanité; et, encore qu'il
semble que ce soit à contre-cœur, ne laissez pas
bien mépriser; car, par ce moyen, vous vous
gerez même de réputation au parti contraire. A
de parler contre quelque chose, nous en venons
haïr, bien qu'au commencement nous y fussions

attachés. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité, le plus que vous pourrez, encore qu'il vous semble que ce soit à regret; car, par ce moyen, vous vous habituez à l'humilité et affaiblissez votre vanité, en sorte que, quand la tentation viendra, votre inclination ne pourra pas tant la favoriser, et vous aurez plus de force pour la combattre. Si vous êtes portée à l'avarice, pensez souvent à la folie de ce péché, qui nous rend esclaves de ce qui n'est créé que pour nous servir; qu'aussi bien il faudra tout quitter à la mort et laisser nos biens entre les mains de gens qui les dissiperont et auxquels ils serviront de ruine et de damnation; et semblables pensées. Parlez fort contre l'avarice, louez fort le mépris du monde, efforcez-vous de faire souvent des aumônes et des charités, et de négliger quelques occasions d'amasser.

Si vous êtes portée aux vaines affections, pensez souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres; combien c'est une chose indigne de profaner et employer à de semblables passe-temps la plus noble affection qui soit en notre âme; combien cela est sujet à être blâmé comme une extrême légèreté d'esprit; parlez souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus d'actes conformes à ces vertus, évitant toute afféterie et toute recherche possible.

En somme, en temps de paix, c'est-à-dire, lorsque les tentations du péché auquel vous êtes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et, si les occasions ne se présentent pas d'elles-mêmes, allez au-devant d'elles pour les rencontrer; car par ce moyen vous renforcerez votre cœur contre la tentation future.

5. — *De l'inquiétude.* — L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent; j'en dirai donc quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous ressentons du mal qui est

en nous contre notre gré, soit que le mal soit extérieur, comme pauvreté, maladie, mépris; soit qu'il soit intérieur, comme ignorance, sécheresse, répugnance, tentation. Quand donc l'âme sent qu'elle a quelque mal, elle se déplaît de l'avoir, et voilà la tristesse; et tout incontinent elle désire d'en être quitte et d'avoir les moyens de s'en défaire; et jusqu'ici elle a raison, car naturellement chacun désire le bien et fuit ce qu'il pense être le mal.

Si l'âme cherche les moyens d'être délivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa délivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peine, industrie ou diligence. Si elle cherche sa délivrance pour l'amour d'elle-même, elle s'empressera et s'échauffera à la quête des moyens, comme si ce bien dépendait plus d'elle que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensait.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle désire, elle entre en de grandes inquiétudes et impatiences: et comme ces inquiétudes n'ôtent pas le mal précédent mais ne font au contraire que l'empirer, l'âme entre en une angoisse et détresse démesurée, avec une défaillance de courage et de force telle, qu'il semble que son mal n'ait plus de remède. Vous voyez donc que la tristesse, qui, au commencement, est juste, engendre l'inquiétude, et que l'inquiétude engendre par après un surcroît de tristesse, qui est extrêmement dangereux.

L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, hormis le péché. Car, comme les séditions et troubles intérieurs d'une république la ruinent entièrement et l'empêchent de résister à l'étranger, ainsi notre cœur, étant troublé et inquiété en lui-même, perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et tout ensemble le moyen de résister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré d'un mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère. Et néanmoins, il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien, que l'inquiétude et empressement. Les oiseaux demeurent pris dans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent outre mesure pour en sortir; ce que faisant, ils s'enveloppent toujours de plus en plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal, ou de parvenir à quelque bien, avant toute chose, mettez votre esprit en repos et tranquillité; faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis, tout bellement et doucement, poursuivez la réalisation de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables; et, quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment; mais sans empressement, sans trouble ni inquiétude; autrement, au lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous vous embarrasserez de plus en plus.

Mon âme est toujours en mes mains, ô Seigneur! et je n'ai point oublié votre loi, disait David (Ps., CXVIII, 109). Examinez plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme en vos mains, ou si quelque passion et inquiétude ne vous l'a point ravie. Considérez si vous avez votre cœur à votre commandement, ou bien s'il n'est point échappé de vos mains pour s'engager à quelque affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, de tristesse ni de joie. Que s'il est égaré, avant toute chose, cherchez-le et le ramenez tout bellement en la présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté. Car, comme ceux qui craignent de perdre un objet précieux, le tiennent bien serré en leur main, ainsi, à l'imitation de ce grand roi, nous devons toujours dire: *O mon Dieu! mon âme court risque de se perdre, c'est pourquoi je la porte toujours en mes mains, et de cette sorte je n'ai point oublié votre sainte loi.*

Ne permettez pas à vos désirs, si petits et si peu importants qu'ils soient, de vous inquiéter jamais; car, après les petits, les grands et plus importants trouveraient votre cœur plus disposé au trouble et dérèglement. Quand vous sentirez arriver l'inquiétude, recommandez-vous à Dieu et prenez la résolution de ne rien faire du tout de ce que votre désir requiert de vous, jusqu'à ce que l'inquiétude soit totalement passée, à moins que ce soit chose qui ne peut se différer; et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, le calmant et modérant autant qu'il vous sera possible; et après cela faire la chose, non selon votre désir, mais selon la raison.

Si vous pouvez découvrir votre inquiétude à celui qui conduit votre âme, ou au moins à quelque confident et dévot ami, ne doutez point que tout aussitôt vous ne soyez apaisée; car la communication des douleurs du cœur fait le même effet en l'âme que la saignée fait au corps de celui qui est en fièvre continue : c'est le remède des remèdes. Aussi le roi saint Louis donna cet avis à son fils : « Si tu as en ton cœur quelque malaise, dis-le incontinent à ton confesseur ou à quelque bonne personne, et ainsi tu pourras porter légèrement ton mal, grâce au secours qu'il te donnera. »

6. — *De la tristesse. — La tristesse qui est selon Dieu*, dit saint Paul (2 Cor., VII, 10), *opère la pénitence pour le salut, la tristesse du monde opère la mort.* La tristesse donc peut être bonne ou mauvaise, selon les divers effets qu'elle produit en nous. Il est vrai qu'elle en a plus de mauvais que de bons; car elle n'en a que deux bons, à savoir: la miséricorde et la pénitence; tandis qu'elle en a six mauvais; à savoir : l'angoisse, la paresse, l'indignation, la jalousie, l'envie, l'impatience. C'est ce qui a fait dire au Sage: *La tristesse en tue beaucoup, et il n'y a point de profit en elle*, parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la

source de la tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons; car comme il tâche de faire réjouir les mauvais en leur péché, aussi tâche-t-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres; et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, ainsi ne peut-il détourner du bien qu'en le faisant trouver désagréable. Le malin se plaît en la tristesse et mélancolie, parce qu'il est triste et mélancolique, et le sera éternellement; il voudrait que chacun fût comme lui.

La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces; bref, elle est comme un dur hiver, qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux; car elle prive l'âme de toute suavité, la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivait, Philothée, d'être atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiquez les remèdes suivants. *Quelqu'un est-il triste*, dit saint Jacques (Jac., v, 13), *qu'il prie.* La prière est un souverain remède, car elle élève l'esprit en Dieu, qui est notre unique joie et consolation. Mais en priant, usez d'affections et paroles, soit intérieures, soit extérieures, qui tendent à la confiance et à l'amour de Dieu; comme : O Dieu de miséricorde! mon bon Maître et mon aimable Sauveur! Dieu de mon cœur, ma joie, mon espérance; mon cher époux; le bien-aimé de mon âme; et autres aspirations semblables.

Combattez vivement les inclinations de la tristesse, et bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ce temps-là se fasse froidement, tristement et lâchement, ne laissez pourtant pas de le faire; car l'ennemi qui se sert de la tristesse pour ralentir notre zèle cessera de nous affliger quand il verra que nous continuons

à faire de bonnes œuvres, et que la répugnance que nous éprouvons à les faire ne les rend que plus méritoires.

Chantez des cantiques spirituels, car le malin a souvent cessé son opération par ce moyen; témoin l'esprit qui assiégeait ou possédait Saül, et dont la violence était réprimée par la psalmodie.

Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures et de les diversifier le plus que l'on peut, afin de distraire l'âme des objets qui l'attristent, et de purifier et échauffer les esprits; la tristesse étant une passion de complexion froide et sèche.

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique vous les fassiez sans goût, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, élançant votre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance, comme sont celles-ci: *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui; mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon cœur. Mes yeux sont las de vous chercher, ô mon Dieu! disant: Quand me consolerez-vous? O Jésus! soyez-moi Jésus. Vive Jésus! et mon âme vivra. Qui me séparera de l'amour de mon Dieu?* et semblables.

La discipline modérée est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction extérieure apporte la consolation intérieure; et l'âme, sentant des douleurs au dehors, est moins attentive à celles qui sont au dedans; la fréquentation de la sainte communion est excellente, car ce pain céleste affermit le cœur et réjouit l'esprit.

Découvrez humblement et fidèlement à votre directeur toutes les impressions, affections et suggestions qui proviennent de votre tristesse; recherchez la compagnie des personnes pieuses et fréquentez-les le plus que vous pourrez pendant ce temps-là. Enfin, remettez-vous entre les mains de Dieu, vous préparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment, comme une juste punition de vos vaines allégresses. Et ne

doutez nullement que Dieu, après vous avoir éprouvée, ne vous délivre de ce mal.

Troisième jour.

PREMIÈRE LECTURE.

(*Introduction à la Vie dévote*, 4e part., ch. 13, 14.)

1. — *Des consolations spirituelles et sensibles, et comment il faut en user.* — Dieu fait passer ce grand monde par de perpétuelles vicissitudes; le jour se change toujours en nuit, le printemps en été, l'été en automne, l'automne en hiver et l'hiver en printemps, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaitement à l'autre; on en voit de nébuleux, de pluvieux, de secs, d'orageux, variété qui donne une grande beauté à cet univers. Il en est de même de l'homme qui est, selon le dire des anciens, un abrégé du monde, car jamais il n'est en un même état; et sa vie s'écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements, qui tantôt l'élèvent aux espérances, tantôt l'abaissent par la crainte; tantôt le plient à droite par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction; et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre.

C'est un grand avertissement que celui-ci; il faut nous efforcer d'avoir une continuelle et inviolable égalité de cœur en une si grande inégalité d'accidents. Et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment attentifs, à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au couchant ou au levant, au midi ou au septentrion, quelque vent que ce soit qui le porte, son aiguille marine ne regardera jamais que sa belle étoile et le

pôle. Que tout se renverse sens dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est-à-dire que notre âme soit triste ou joyeuse, en douceur ou en amertume, en paix ou en trouble, en clarté ou en ténèbres, en tentations ou en repos, en goût ou en dégoût, en sécheresse ou en suavité, que le soleil la brûle ou que la rosée la rafraîchisse; il faut néanmoins qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, de notre esprit, de notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment du côté du ciel et tende perpétuellement à l'amour de Dieu, son Créateur, son Sauveur, son unique et souverain bien. *Soit que nous vivions, soit que nous mourions*, dit l'Apôtre, *nous sommes à Dieu. Qui nous séparera de l'amour et charité de Dieu?* (Rom., XIV, 8; VIII, 35). Non, jamais rien ne nous séparera de cet amour; ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur présente, ni la crainte des accidents futurs, ni les artifices des malins esprits, ni la hauteur des consolations, ni la profondeur des afflictions; ni la douceur, ni la sécheresse ne nous doivent jamais séparer de cette sainte charité, qui est fondée en Jésus-Christ.

Cette résolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu ni quitter son doux amour, sert de contrepoids à nos âmes pour les tenir en la sainte égalité, parmi l'inégalité des divers mouvements que la condition de cette vie leur apporte. Car, comme les abeilles, se voyant surprises par le vent en la campagne, embrassent de petites pierres pour se pouvoir balancer en l'air, et n'être pas si aïsément transportées à la merci de l'orage, ainsi notre âme, ayant vivement embrassé par résolution le précieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, tant extérieures qu'intérieures.

Mais, outre cette doctrine générale, nous avons besoin de quelques avis particuliers.

I. Je dis donc que la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendresse sensible du cœur, qui nous provoquent aux larmes et soupirs, et nous donnent une certaine satisfaction agréable et savoureuse en nos exercices spirituels. Non, chère Philotée, la dévotion et cela ne sont pas une même chose; car il y a beaucoup d'âmes qui ont de ces douceurs et consolations, qui, néanmoins, ne laissent pas d'être fort vicieuses, et, par conséquent, n'ont aucun vrai amour de Dieu, et beaucoup moins aucune vraie dévotion. Saül, poursuivant à mort le pauvre David, qui fuyait devant lui dans les déserts d'Engaddi, entra tout seul en une caverne, en laquelle David avec ses gens était caché. David, qui, en cette occasion, l'eût pu mille fois tuer, lui donna la vie et ne voulut seulement pas lui faire peur; mais l'ayant laissé sortir à son aise, il l'appela peu après pour lui prouver son innocence, et lui faire connaître qu'il avait été à sa merci. Or, sur cela, que ne fit pas Saül pour témoigner que son cœur était adouci envers David? Il le nomma son enfant, il se mit à pleurer tout haut, à le louer, à confesser sa bonté, à prier Dieu pour lui, à présager sa future grandeur, à lui recommander la postérité qu'il devait laisser après soi. Quelle plus grande douceur et tendresse de cœur pouvait-il faire paraître? Et malgré cela son cœur était resté le même, et il continua sa persécution contre David aussi cruellement qu'auparavant. Ainsi se trouve-t-il des personnes qui, considérant la bonté de Dieu et la Passion du Sauveur, sentent de grands attendrissements de cœur qui leur font jeter des soupirs, des larmes, des prières et actions de grâces fort sensibles, au point de faire croire qu'elles ont le cœur saisi d'une bien grande dévotion; mais, quand l'épreuve arrive, on trouve que, comme les pluies passagères d'un été bien chaud tombent en grosses gouttes sur la terre sans la pénétrer, et ne servent qu'à la production des champignons, ainsi, ces larmes de tendresse, tombant sur un cœur vicieux et ne le

pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles; car, pour tout cela, ces pauvres gens ne quitteraient pas un seul liard du bien mal acquis qu'ils possèdent, ne renonceraient pas à une seule de leurs perverses affections, et ne voudraient pas se donner la moindre peine pour le service du Sauveur, sur lequel ils ont pleuré; en sorte que les bons mouvements qu'ils ont eus ne sont pour ainsi dire que des champignons spirituels, qui, non seulement ne sont pas la vraie dévotion, mais bien souvent sont de grandes ruses de l'ennemi, qui, amusant les âmes à ces menues consolations, les rend si contentes et si satisfaites de cela, qu'elles ne cherchent plus la vraie et solide dévotion, qui consiste en une volonté constante, résolue, prompte et active, d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette à sa mère qu'on saigne; mais qu'en ce moment sa mère, pour laquelle il pleurait, lui demande une pomme ou un cornet de dragées qu'il tient en main, il ne voudra nullement le lâcher. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions : voyant donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jésus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Hélas! Philotée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de notre Père et Rédempteur; mais pourquoi donc ne lui donnons-nous pas tout de bon la pomme que nous avons en nos mains, et qu'il nous demande si instamment : à savoir notre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous? Que ne lui résignons-nous tant de menues affections, délectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, parce que c'est notre dragée, de laquelle nous sommes plus friands que nous ne sommes désireux de sa céleste grâce. Ah! ce sont des amitiés de petits enfants que cela, tendres, mais faibles, mais fantasques, mais sans effet. La dévotion donc ne consiste pas en ces tendres et sensibles affections,

qui quelquefois procèdent d'une nature molle et prompte à recevoir les impressions qu'on lui veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi, qui, pour nous amuser à cela, excite en notre imagination des images propres à produire ces effets.

II. Ces douceurs tendres et affectueuses sont néanmoins quelquefois très bonnes et très utiles, car elles excitent l'appétit de l'âme, confortent l'esprit, et ajoutent à la promptitude de la dévotion une sainte gaieté et allégresse, qui rend nos actions belles et agréables, même en l'extérieur. C'est ce goût pour les choses divines, qui faisait dire à David : *O Seigneur, que vos paroles sont douces à mon palais! elles sont plus douces que le miel à ma bouche* (Ps., CXVIII, 103). Et, certes, la moindre petite consolation que la dévotion nous procure, vaut mieux de toute façon que les plus excellentes récréations du monde. Le lait des consolations divines est meilleur à l'âme que le vin le plus exquis des plaisirs de la terre; qui en a goûté tient toutes les consolations humaines pour du fiel et de l'absinthe. Et comme ceux qui ont l'herbe *scitique* en la bouche en reçoivent une si extrême douceur qu'ils ne sentent ni faim ni soif; ainsi, ceux à qui Dieu a donné cette manne céleste des suavités et consolations intérieures, ne peuvent désirer ni recevoir les consolations du monde, au moins de façon à y prendre goût et à y amuser leurs affections. Ce sont de petits avant-goûts des suavités immortelles que Dieu donne aux âmes qui le cherchent; ce sont des grains sucrés qu'il donne à ses petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes de la récompense éternelle.

On dit qu'Alexandre le Grand, cinglant en haute mer, découvrit premièrement l'Arabie Heureuse, grâce aux suaves odeurs que le vent lui apportait; et, sur cela, il prit bon courage et en donna à tous ses compagnons; ainsi nous recevons souvent, en cette mer de la vie mortelle, des douceurs et sua-

vités qui nous font pressentir les délices de cette patrie céleste, à laquelle nous tendons et aspirons.

III. Mais, me direz-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et qu'il y en a des inutiles, dangereuses, voire pernicieuses, qui viennent ou de la nature, ou même de l'ennemi, comment pourrai-je discerner les unes des autres, et connaître les mauvaises ou inutiles entre les bonnes? C'est un principe général, très chère Philotée, pour les affections et passions de nos âmes, que nous les devons connaître par leurs fruits : nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruits. Le cœur est bon, qui a de bonnes affections; et les affections et passions sont bonnes, qui produisent en nous de bons effets et de saintes actions. Si les douceurs, suavités et consolations nous rendent plus humbles, patients, traitables, charitables et compatissants à l'endroit du prochain, plus fervents à mortifier nos convoitises et mauvaises inclinations, plus constants en nos exercices, plus maniables et souples à ceux à qui nous devons obéir, plus simples en notre vie; il n'y a point de doute, Philotée, qu'elles ne soient de Dieu. Mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, et qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatients, opiniâtres, fiers, présomptueux, durs à l'endroit du prochain, et que, pensant déjà être de petits saints, nous ne voulons plus être sujets à la direction, ni à la correction, indubitablement ce sont des consolations fausses et pernicieuses. Un bon arbre ne produit que de bons fruits.

IV. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, il faut nous humilier devant Dieu. 1° Gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : Oh! que je suis bon! — Non, Philotée, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs; car, comme j'ai dit, la dévotion ne consiste pas en cela; mais disons : Oh! que Dieu est bon à ceux qui espèrent en lui, à

l'âme qui le recherche! Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais bien que le sucre est doux; ainsi, encore que cette douceur spirituelle soit fort bonne, et Dieu qui nous la donne très bon, il ne s'ensuit pas que celui qui la reçoit soit bon. 2° Reconnaissons que nous sommes encore de petits enfants, qui avons besoin de lait, et que ces grains sucrés ne nous sont donnés que parce qu'ayant encore l'esprit tendre et délicat, nous avons besoin d'amorces et d'appâts pour être attirés à l'amour de Dieu. 3° Mais après cela, parlant généralement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces grâces et faveurs, et estimons-les extrêmement grandes, moins parce qu'elles le sont en elles-mêmes, que parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur, comme ferait une mère qui, pour amadouer son enfant, lui mettrait elle-même les grains de dragée en bouche, l'un après l'autre; car, si l'enfant avait de l'esprit, il priserait plus la douceur de la caresse que sa mère lui fait, que la douceur de la dragée même. Et ainsi c'est beaucoup, Philotée, d'avoir les douceurs, mais c'est la douceur des douceurs, de considérer que Dieu, de sa main amoureuse et maternelle, nous les met en bouche, au cœur, en l'âme, en l'esprit. 4° Les ayant reçues ainsi humblement, employons-les soigneusement, selon l'intention de celui qui nous les donne. Pourquoi pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs? Pour nous rendre doux envers notre prochain et amoureux envers lui. La mère donne la dragée à l'enfant, afin qu'il la baise; baisons donc ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs; or, baiser le Sauveur, c'est lui obéir, garder ses commandements, faire ses volontés, suivre ses désirs; bref, l'embrasser tendrement avec obéissance et fidélité. Quand donc nous aurons reçu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là nous rendre plus diligents à bien faire et à nous humilier. 5° Il faut, outre cela, renoncer de temps en temps à ces douceurs, tendresses et conso-

lations, en détachant notre cœur et en protestant qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie, et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour; non la consolation, mais le consolateur; non la douceur, mais le doux Sauveur; non le goût sensible, mais celui qui est la suavité du ciel et de la terre; et, en cette affection, nous devons nous disposer à demeurer fermes dans le saint amour de Dieu, dussions-nous, de notre vie, ne jamais avoir aucune consolation; et à nous écrier sur le mont du Calvaire, comme sur celui du Thabor : O Seigneur! il m'est bon d'être avec vous, que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire. 6° Finalement, je vous avertis que, s'il vous arrivait quelque notable abondance de ces consolations, suavités, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire à cet égard, vous en confériez fidèlement avec votre conducteur, afin d'apprendre comme il s'y faut modérer et comporter; car il est écrit : *As-tu trouvé du miel, manges-en ce qui suffit* (Prov., xxv, 16).

2. — *Des sécheresses et stérilités spirituelles.* — Vous ferez donc ainsi que je vous viens de dire, très chère Philothée, quand vous avez des consolations. Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours; il vous arrivera parfois d'être tellement privée du sentiment de la dévotion, qu'il vous sera avis que votre âme est une terre déserte, infructueuse, stérile, où il n'y a ni sentier ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser parmi les sécheresses, qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. Hélas! que l'âme qui se trouve en cet état est digne de compassion, surtout quand ce mal est violent! car alors, à l'imitation de David, elle se repaît de larmes jour et nuit, tandis que, par mille suggestions, l'ennemi, pour la désespérer, se moque d'elle et lui dit : Ah! pauvrette, où est ton Dieu? par quel chemin le pourras-

tu trouver! qui te pourra jamais rendre la joie de sa sainte grâce?

Que ferez-vous donc en ce temps-là, Philothée? Examinez d'où le mal vous arrive; nous sommes souvent nous-mêmes la cause de nos stérilités et sécheresses.

I. Comme une mère refuse le sucre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsi Dieu nous ôte les consolations quand nous y prenons quelque vaine complaisance, et que nous sommes sujets au ver de la présomption *Il m'est bon, ô mon Dieu! que vous m'humiliez, car avant que je fusse humilié, je vous avais offensé* (Ps., CXVIII, 71).

II. Quand nous négligeons de recueillir lorsqu'il en est temps les suavités et délices de l'amour de Dieu, il les écarte de nous en punition de notre paresse. L'Israélite qui n'amassait pas la manne de bon matin ne le pouvait plus faire après le soleil levé; car elle se trouvait toute fondue.

III. Nous sommes quelquefois plongés dans les douceurs temporelles et les consolations périssables. L'époux de nos âmes heurte à la porte de notre cœur; il nous inspire de nous remettre à nos exercices spirituels; mais nous marchandons avec lui, parce qu'il nous fâche de quitter ces vains amusements, et de nous séparer de ces faux contentements; c'est pourquoi il passe outre et nous laisse croupir, puis, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peine à le trouver. Aussi l'avons-nous bien mérité, puisque nous avons été infidèles et déloyaux à son amour, au point d'en refuser l'exercice pour suivre celui des choses du monde. Ah! vous avez de la farine d'Égypte; eh bien! vous n'aurez donc point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles, et les suavités du Saint-Esprit sont incompatibles avec les délices artificieuses du monde.

IV. La duplicité et finesse d'esprit exercée dans les confessions et communications spirituelles que l'on fait à son directeur attirent les sécheresses et stéri-

lités; car, puisque vous mentez au Saint-Esprit, ce n'est pas merveille qu'il vous refuse ses consolations. Vous ne voulez pas être simple et naïve comme un petit enfant, vous n'aurez donc pas la dragée des petits enfants.

V. Vous vous êtes rassasiée des plaisirs mondains, quoi d'étonnant à ce que les délices spirituelles vous causent du dégoût? les colombes déjà rassasiées, dit l'ancien proverbe, trouvent les cerises amères. Il a rempli de biens les affamés, dit Notre-Dame, et les riches, il les a renvoyés vides (Luc., I, 53). Ceux qui sont riches des plaisirs mondains ne sont pas capables des joies spirituelles.

VI. Avez-vous bien conservé les fruits des consolations reçues, vous en aurez donc de nouvelles; car à celui qui a, on lui donnera davantage; et à celui qui n'a pas ce qu'on lui a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on lui ôtera même ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire qu'on le privera des grâces qui lui étaient préparées. Il est vrai, la pluie vivifie les plantes qui ont de la verdeur, mais à celles qui n'en ont point, elle leur ôte encore la vie qu'elles n'ont point; car elles pourrissent tout à fait. Pour ces causes, et plusieurs autres encore, nous perdons les consolations de la dévotion, et tombons dans la sécheresse et stérilité d'esprit. Examinons donc notre conscience, pour voir s'il n'y a pas en nous quelques semblables défauts. Mais notez, Philothée, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquiétude et trop de curiosité; mais, après avoir fidèlement considéré notre conduite à cet égard, si nous trouvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu; car le mal est à moitié guéri quand on en a découvert la cause. Si, au contraire, vous ne voyez rien en particulier qui vous semble avoir causé cette sécheresse, ne vous amusez point à une plus curieuse recherche, mais, avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous dirai.

I. Humiliez-vous grandement devant Dieu, en la

connaissance de votre néant et misère. Hélas! qu'est-ce que de moi, quand je suis à moi-même? Rien autre chose, ô Seigneur, qu'une terre sèche, laquelle, crevassée de toutes parts, témoigne la soif qu'elle a de la pluie du ciel; et cependant le vent la dissipe et réduit en poussière.

II. Invoquez Dieu et lui demandez son allégresse. *Rendez-moi, ô Seigneur! l'allégresse de votre salut* (Ps., L, 14). *Mon père, s'il est possible, transportez ce calice de moi...* (Luc., XXII, 42). Ote-toi d'ici, ô bise infructueuse qui dessèches mon âme! et venez, ô gracieux zéphyr des consolations! et soufflez dans mon jardin; et ses bonnes affections répandront l'odeur de suavité.

III. Allez à votre confesseur; ouvrez-lui bien votre cœur, faites-lui bien voir tous les replis de votre âme, prenez les avis qu'il vous donnera, avec grande simplicité et humilité. Car Dieu, qui aime infiniment l'obéissance, rend souvent utiles les conseils que l'on prend d'autrui, et surtout des conducteurs des âmes, encore que d'ailleurs, il n'y eût pas grande apparence; comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Élisée, sans aucune apparence de raison humaine, lui avait ordonné l'usage.

IV. Mais après tout cela, rien d'aussi utile, rien d'aussi fructueux en telles sécheresses et stérilités, que de ne point s'affectionner et attacher au désir d'en être délivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire de simples souhaits de la délivrance; mais je dis qu'on ne doit pas s'y affectionner, mais se remettre à la merci de la spéciale providence de Dieu, afin que, tant qu'il lui plaira, il se serve de nous entre ces épines et parmi ces désirs. Disons donc à Dieu en ce temps-là : *O Père! s'il est possible, éloignez de moi ce calice;* mais ajoutons de grand courage : *Toutefois, non ma volonté, mais la vôtre soit faite* (Luc., XXII, 42); et arrêtons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons. Car Dieu, nous voyant en cette sainte indifférence, nous consolera de plusieurs grâces et faveurs; comme quand il vit Abraham résolu de se

priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifférent en cette pure résignation, le consolant d'une vision très agréable et par de très douces bénédictions.

Nous devons donc, en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et dans les diminutions ou soustractions de la dévotion sensible qui nous arrivent, dire de tout notre cœur et avec une profonde soumission : *Le Seigneur m'a donné des consolations; le Seigneur me les a ôtées; son saint nom soit béni!* (Job., I, 21). Car, persévérant en cette humilité, il nous rendra ces délicieuses faveurs, comme il fit à Job, qui usa constamment de semblables paroles en toutes ses désolations.

V. Finalement, Philothée, parmi toutes nos sécheresses et stérilités, ne perdons point courage, mais, attendant en patience le retour des consolations, suivons toujours notre train; ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion; même, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres; et ne pouvant présenter à notre cher époux des confitures liquides, présentons-lui-en des sèches, car cela lui est tout un, pourvu que le cœur qui lui offre soit parfaitement résolu de le vouloir aimer. Il arrive maintes fois, ma Philothée, que l'âme, se voyant au beau printemps des consolations spirituelles, s'amuse tant à les amasser et savourer, qu'en l'abondance de ses douces délices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres; et qu'au contraire, parmi les âpretés et stérilités spirituelles, à mesure qu'elle se voit privée des sentiments agréables de dévotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la production intérieure des vrais vertus de patience, humilité, abjection de soi-même, résignation et abnégation de son amour-propre.

C'est donc un grand abus chez plusieurs, et notamment parmi les femmes, de croire que le service de Dieu fait sans goût, sans tendresse de cœur et sans sentiment, soit moins agréable à sa divine Majesté;

puisque au contraire nos actions sont comme les roses, qui, étant fraîches, ont plus de grâce, mais étant sèches ont plus d'odeur et de force. Les œuvres que nous faisons avec goût nous sont plus agréables à nous qui ne regardons qu'à notre propre consolation; mais celles que nous faisons au milieu des sécheresses et des stérilités ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Oui, chère Philothée, en temps de sécheresse, notre volonté nous porte au service de Dieu, comme par vive force, et par conséquent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en temps de consolations sensibles. Ce n'est pas grand'-chose de servir un prince en la douceur d'un temps paisible et parmi les délices de la cour; mais de le servir en l'âpreté de la guerre, parmi les troubles et les persécutions, c'est une vraie marque de constance et de fidélité. La bienheureuse Angèle de Foligno dit que l'oraison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle que nous faisons, non point par goût et inclination, mais uniquement en vue de plaire à Dieu, alors que notre volonté nous y porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les sécheresses et répugnances qui s'opposent à cela. J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres; car plus nous y trouvons de contradictions, soit extérieures, soit intérieures, plus elles sont estimées et prisées de Dieu Moins il y a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant baise aisément sa mère qui lui donne du sucre; mais c'est signe qu'il l'aime grandement s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin.

Troisième jour.

DEUXIÈME LECTURE (1).

Ne pas s'étonner de ses fautes.

C'est à la fois l'honneur et le tourment de l'homme déchu, de ne pouvoir s'habituer à sa misère. Prince dépossédé, déclassé par la faute de ses premiers parents, il conserve toujours au fond du cœur le sentiment de sa noblesse d'origine, et de l'innocence qui devait être son apanage. A chacune de ses chutes, il a peine à retenir une exclamation de surprise, comme si un accident extraordinaire lui était arrivé.

On dirait Samson privé de sa force par la main perfide qui avait rasé ses cheveux. « Debout! lui criait-on, les Philistins sont là! » Et il se dressait, s'imaginant, comme par le passé, terrasser ses ennemis, oubliant que sa vigueur d'autrefois l'avait abandonné. (Judic., XVI, 20).

Si nobles que soient en nous les racines de cette disposition, les fruits en sont trop funestes pour qu'on ne lui fasse pas la guerre. Le découragement, nous le verrons bientôt, est la perte des âmes; mais il ne les envahit qu'en s'y ouvrant d'abord un accès par l'étonnement qui suit la chute. C'est contre ce danger que saint François de Sales va tout d'abord nous prémunir.

A l'exemple des plus éminents docteurs et des savants les mieux éclairés, le Bienheureux évêque professa toujours une extrême compassion pour la faiblesse de l'homme. « O misère humaine! misère humaine! répétait-il;... oh! que nous sommes environnés d'infirmités!... Et que pouvons-nous, de nous-

1. Toutes les lectures suivantes sont empruntées à *L'Art d'utiliser ses fautes* d'après saint François de Sales, par le T. R. P. Tissot (Oudin, 10, rue de Rennes, Paris, 1902).

mêmes, faire autre chose que des chutes? » On sent, dans toutes ses paroles et dans tous ses écrits, que les hauteurs de la perfection où il était parvenu l'avaient mis à même de plonger un regard plus profond dans les abîmes de misère et d'infirmité creusés en nous par le péché originel. Il en tenait compte, dans une très large mesure, avec toutes les âmes qu'il dirigeait, et il ne cessait de leur rappeler les tristes réalités de leur condition déchue : « Vous vivez, écrivait-il à une dame, vous vivez, ce me dites-vous, avec mille imperfections. Il est vrai, ma bonne sœur; mais ne tâchez-vous pas d'heure à autre de les faire mourir en vous? C'est chose certaine que tandis que nous sommes ici, environnés de ce corps si pesant et corruptible, il y a toujours en nous je ne sais quoi qui manque. »

« Vous vous plaignez, disait-il ailleurs, de quoi plusieurs imperfections et défauts se mêlent en votre vie, contre le désir que vous avez de la perfection et pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous abandonner du tout nous-mêmes pendant que nous sommes ici-bas. Il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, jusqu'à ce que Dieu nous porte au Ciel; et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille... La règle étant générale que nul ne sera si saint en cette vie, qu'il ne soit sujet à commettre toujours quelque imperfection. »

En effet, la foi nous enseigne que les mauvais penchants demeurent en nous, au moins en germe, jusqu'à la mort, et que nul ne peut, sans un privilège spécial, tel que l'Église le reconnaît en la Vierge Marie, éviter tous les péchés véniels, au moins indélibérés. Nous oublions trop souvent, en pratique, cette double thèse, et il nous sera bon de l'entendre développer par saint François de Sales, avec son naïf et inimitable langage :

« Ne pensons pas, tandis que nous serons en cette vie, de pouvoir vivre sans commettre des imperfec-

tions; car il ne se peut, soit que nous soyons supérieurs, soit que nous soyons inférieurs, puisque nous sommes tous hommes, et, par conséquent, avons tous besoin de croire cette vérité comme très assurée, afin que nous ne nous étonnions pas de nous voir tous sujets à des imperfections. Notre-Seigneur nous a ordonné de dire tous les jours ces paroles qui sont au *Pater : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Et il n'y a point d'exception en cette ordonnance, parce que nous avons tous besoin de le faire. »

« L'amour-propre peut être mortifié en nous, dit-il ailleurs, mais il ne meurt pourtant jamais; ainsi, de temps en temps, et à diverses occasions, il produit des rejetons en nous, qui témoignent qu'encore qu'il soit coupé par le pied, si n'est-il pas déraciné... Il ne se faut nullement étonner de trouver chez nous l'amour-propre, car il n'en bouge. Il dort quelquefois comme un renard; puis, tout à coup, il se jette sur les poules; c'est pourquoi il faut avec constance veiller sur lui et, avec patience et doucement, se défendre de lui. Que si quelquefois il nous blesse, en nous dédisant de ce qu'il nous a fait faire, et en désavouant ce qu'il nous a fait faire, nous sommes guéris... » guéris, mais pour un temps, jusqu'à ce que de nouvelles infirmités se déclarent, car « nous ne serons jamais parfaitement guéris que nous ne soyons en paradis », et durant cette vie, quelle que soit notre bonne volonté, « il faut avoir patience d'être de la nature humaine et non de l'angélique. »

C'est principalement aux âmes qui débutent dans les voies du perfectionnement intérieur, que saint François de Sales s'efforce d'inculquer la connaissance pratique de leur faiblesse. Ce sont celles-là, en effet, que l'inexpérience rend le plus accessibles à l'étonnement après les fautes, et à ses funestes conséquences. « Se troubler et se décourager quand on est tombé dans le péché, dit excellemment un pieux auteur, c'est ne pas se connaître soi-même. »

Écoutons avec quelle finesse et quelle grâce le bienheureux Évêque de Genève reprend et instruit ces âmes :

« Vous avez, ce me dites-vous, encore le sentiment vif aux injures. Mais, ma chère fille, cet *encore* à quoi se rapporte-t-il? En avez-vous déjà beaucoup gâté, de ces ennemis-là?

« Il n'est pas possible que vous soyez si tôt maîtresse de votre âme, que vous la teniez en votre main si absolument de premier abord. Contentez-vous de gagner de temps en temps quelque petit avantage sur votre passion ennemie. »

« Notre imperfection doit nous accompagner jusqu'au cercueil. Nous ne pouvons aller sans toucher terre. Il ne faut pas s'y coucher ni vautrer; mais aussi ne faut-il pas penser voler; car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. »

« Les flèches qui volent en plein jour (Ps., xc, 6) sont les vaines espérances et prétentions que les âmes qui prétendent à la perfection ont dès le commencement de leur conversion, de parvenir bientôt à la sainteté; car il s'en trouve quelquefois qui n'espèrent rien moins que d'être bientôt des Mères Thérèse, des saintes Catherine de Sienne ou de Gênes. Cela est bon; mais, dites-moi, quel temps prenez-vous pour arriver à ce degré de sainteté? — Trois mois : du moins, s'il se peut. — Vous faites bien de dire : s'il se peut; car autrement vous pourriez bien vous tromper. »

« Saint Paul, tout en un moment, fut purifié d'une purification parfaite, comme fut aussi sainte Catherine de Gênes, sainte Pélagie et quelques autres : mais cette sorte de purification est toute miraculeuse et extraordinaire en la grâce, comme la résurrection des morts en la nature : si que nous ne devons pas y prétendre. La purification ordinaire, soit des corps, soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrès, d'avancement en avancement, avec peine et loisir. Les anges ont des ailes sur l'échelle de Jacob,

mais ils ne volent pourtant pas, ils montent et descendent par ordre, d'échelon en échelon. L'âme qui remonte du péché à la dévotion est comparée à l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. La guérison, dit l'aphorisme, qui se fait tout bellement, est toujours plus assurée. Les maladies du cœur, aussi bien que celles du corps, viennent à cheval et en poste, mais elles s'en revont à pied et au petit pas. »

« Il faut donc avoir patience, et ne pas penser guérir en un jour de tant de mauvaises habitudes que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de notre santé spirituelle. »

Et le bon Saint ne cessait de conclure : « que si bien il entrevient beaucoup de manquements par votre infirmité, il ne faut nullement s'étonner. »

Au reste, il n'accordait à aucune âme, si avancée qu'elle fût dans la perfection, le droit de s'étonner après une chute, et c'est à ses plus ferventes Religieuses qu'il adressait les avis suivants : « Est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquefois? »

« La fête de la Purification n'a point d'octave. Il faut que nous ayons deux égales résolutions : l'une, de voir croître des mauvaises herbes en notre jardin; et l'autre, d'avoir le courage de les voir arracher, et de les arracher nous-mêmes; car notre amour-propre ne mourra point pendant que nous vivrons, lequel est celui qui fait ces impertinentes productions. »

« Je vis les pleurs de ma pauvre sœur N., et il me semble que toutes nos enfances ne procèdent d'autre défaut que de celui-ci : c'est que nous oublions la maxime des Saints qui nous ont avertis que tous les jours nous devons estimer de commencer notre avancement en la perfection; et, si nous pensions bien à cela, nous ne nous trouverions point étonnés de rencontrer de la misère en nous ni de quoi retrancher. »

« Vous demandez... comment vous pourriez faire pour affermir tellement votre esprit en Dieu, que rien

ne l'en puisse détacher ni retirer. Deux choses sont nécessaires pour cela : mourir, et être sauvé. Car, après cela, il n'y aura jamais de séparation, et votre esprit sera indissolublement attaché et uni à son Dieu. »

Rien de plus consolant que ces conseils, pour les âmes sérieusement éprises du désir de plaire sans réserve à leur Dieu, et liées à son service par des communications plus intimes. Elles se croient volontiers plus inexcusables que d'autres dans les infidélités qui leur échappent, et leurs chutes semblent devoir les étonner davantage. Tel n'est point l'avis des maîtres de la vie spirituelle : « Souvent, dit le P. Grou, les chutes qu'on fait viennent de la rapidité de la course, et de ce que l'ardeur qui nous emporte ne nous permet pas de prendre certaines précautions. Les âmes timides et cauteleuses qui veulent toujours voir où elles mettent le pied, qui se détournent à tout moment pour éviter les mauvais pas, qui craignent si fort de se salir, n'avancent pas si vite que les autres, et la mort les surprend presque toujours au milieu de leur course. Ce ne sont pas ceux qui font le moins de fautes qui sont les plus saints, mais ceux qui ont plus de courage, de générosité, plus d'amour, qui font de plus grands efforts sur eux-mêmes, qui n'appréhendent pas de broncher, de tomber même et de se salir un peu, pourvu qu'ils avancent. »

Saint Jean Chrysostome disait la même chose en d'autres termes : « Tant qu'un soldat reste dans la mêlée, se laissât-il blesser, cédât-il même un peu quelquefois, personne n'est assez dur, ou assez ignorant des choses de la guerre, pour lui en faire un grand crime. Ceux-là seuls ne sont jamais blessés, qui ne combattent jamais. Ceux qui se lancent avec ardeur contre l'ennemi sont les plus souvent frappés. »

Faudra-t-il appliquer même au péché mortel les réflexions qui font l'objet de ce chapitre, et recommander aux âmes gravement coupables de ne pas

s'étonner des chutes qui les privent de l'amitié de Dieu? Saint François de Sales leur osera-t-il tenir le même langage qu'aux cœurs généreux auxquels il s'est adressé jusqu'ici? Écoutons : « Mon cher Théotime, les cieux mêmes s'ébahissent, leurs portes se froissent de frayeur, et les anges de paix demeurent éperdus d'étonnement sur cette prodigieuse misère du cœur humain, qui abandonne un bien tant aimable pour s'attacher à des choses si déplorables. Mais avez-vous jamais vu cette petite merveille que chacun sait, et de laquelle chacun ne sait pas la raison? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne répandra point son vin, qu'on ne lui donne de l'air par-dessus: ce qui n'arrive pas aux tonneaux èsquels il y a déjà du vide; car on ne les a pas plutôt ouverts, que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoique nos âmes abondent en amour céleste, si est-ce que jamais elles n'en sont si pleines, que, par la tentation, cet amour ne puisse sortir; mais là-haut, au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout notre entendement, et les délices de sa bonté assouviront toute notre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plénitude de son amour ne remplisse, nul objet, quoiqu'il pénètre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer ni faire sortir une seule goutte de la précieuse liqueur de leur amour céleste; et, de penser donner du vent par-dessus, c'est-à-dire décevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera plus possible, car il sera immobile en l'appréhension de la vérité souveraine. »

Nous l'avons entendu : une chute dans le péché, et même dans le péché grave, ne pourrait provoquer d'étonnement qu'au ciel, là où elle est impossible. Ici-bas, il n'y a pas plus lieu d'en être surpris que lorsqu'on voit un liquide s'échapper d'un vase ouvert.

Oh! disons-le en passant, quelle indulgence on aurait pour ses frères, si l'on méditait bien ces pensées! Comme l'on s'identifierait avec l'ineffable patience de Celui qui, avant d'investir ses Apôtres du

pouvoir de remettre les péchés, leur recommandait de pardonner non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois!

Sans doute, cette indulgence, appliquée à nos propres fautes comme à celles d'autrui, ne doit point aller jusqu'à les regarder d'un œil indifférent. Mais, autre chose est de ne s'en point étonner, autre chose de ne pas les détester et réparer. Le laboureur ne s'étonne pas de voir les mauvaises herbes ravager son champ : en est-il moins diligent à les arracher? Aussi, après avoir dit absolument, sans faire d'exception pour les péchés mortels : « Quand vous ferez des fautes, ne vous étonnez point », après avoir fait remarquer que « si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions comment nous pouvons demeurer debout », saint François de Sales nous recommande bien vite de ne pas « nous coucher ni vautrer » là où nous sommes tombés, et il se hâte d'ajouter : « que si la force de la tempête nous émeut quelquefois un peu l'estomac, et nous fait un petit tourner la tête, ne nous étonnons point, mais, soudain que nous pourrons, reprenons haleine, et nous animons à mieux faire. »

« Relevez donc votre cœur, quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible, et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous, et, avec un grand courage et confiance en la miséricorde d'icelui, remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonné. »

Ce dernier texte insinue assez quelle disposition, souverainement salutaire, doit prendre la place de l'étonnement après nos chutes : c'est la connaissance de notre abjection, premier degré de l'humilité.

Quatrième jour.

PREMIÈRE LECTURE.

Ne pas se troubler à la vue de ses fautes.

« *La tristesse qui est selon Dieu*, dit saint Paul, *opère la pénitence pour le salut; la tristesse du monde opère la mort* (2 Cor., VII, 10). La tristesse donc peut être bonne ou mauvaise, selon les dispositions qu'elle fait en nous. Il est vrai qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes; car elle n'en fait que deux bonnes, à savoir : miséricorde et pénitence; et il y en a six mauvaises, à savoir : angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience; ce qui a fait dire au Sage : *La tristesse en tue beaucoup, et il n'y a point de profit en icelle* (Eccli., XXX, 25); parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais. »

Aussi le démon fait-il tous ses efforts pour engendrer cette *mauvaise* tristesse, et, afin de réussir à décourager l'âme et la désespérer, il essaie d'abord de la troubler. Ici encore, il n'a pas grand'peine à suggérer des prétextes. — Ne faut-il pas s'affliger d'avoir offensé la Majesté souveraine, d'avoir outragé la beauté infinie, et blessé le cœur du plus tendre des pères? — Oui, certes, va nous répondre saint François de Sales, il s'en faut attrister, mais d'un véritable repentir, et non d'une douleur chagrine, de dépit et d'indignation. Or, le véritable repentir, comme tout sentiment inspiré par le bon Esprit, est calme : *non in commotione Dominus* (3 Reg., XIX, 11). Là où commencent l'inquiétude et le trouble, la bonne tristesse fait place à la mauvaise.

« La mauvaise tristesse, reprend notre Saint, trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des crain-

tes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces. Bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre, et engourdit tous les animaux : car elle ôte toute suavité de l'âme, et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés. »

A ces symptômes, combien d'âmes reconnaîtront le trouble dont elles se sont laissé saisir après leurs fautes, et les ravages qu'il leur a causés! On avait commencé avec ferveur, et l'on s'était résolument élancé à la suite du Maître, sur le chemin du devoir, sur les rudes pentes du Calvaire. Une chute survient, et voilà le trouble! — On se relève cependant; le repentir, l'absolution sacramentelle ont tout réparé. — N'importe! On se regarde, on s'examine avec anxiété, on compte ses blessures à peine cicatrisées, on les sonde avec effroi, on les envenime, pour vouloir les panser avec dépit et impatience, « n'y ayant rien qui conserve plus nos tares que l'inquiétude et l'empressement de les ôter. » Et pendant ce temps, le pas se ralentit. On ne court plus, on marche à peine, on se traîne, mécontent de soi et presque de Dieu lui-même, sans confiance dans la prière, sans autre disposition que la peur dans la réception des sacrements, jusqu'à ce qu'une circonstance spéciale, une confession exceptionnellement soignée, une retraite viennent rendre à cette âme, pour un moment, l'élan du début. Mais, peu après ces renouvellements, si l'on reste sous l'impression du trouble, de nouvelles chutes, ou simplement le souvenir des fautes passées ramèneront un redoublement de mélancolie; à la course succédera derechef le petit pas, et Dieu veuille qu'à force d'hésitations et de lenteurs, on ne finisse pas par tomber dans une torpeur quasi sans remède.

Qu'est-ce donc, pauvres âmes, qui est venu ainsi enrayer vos efforts? Vous couriez bien : qui vous a arrêtées (Gal., v, 7)? vous demande l'Apôtre. C'est le trouble, répond l'auteur de *Philothée :* « Si vous ne

vous fussiez point inquiétée au premier choppement, mais que tout bellement eussiez repris votre cœur entre vos mains, vous ne fussiez pas tombée au second. »

Et voilà pourquoi le bon Saint multiplie ses conseils, afin de communiquer aux autres la « très désirable paix qui est la très chère, la très fidèle et perpétuelle hôtesse de son cœur. » Voilà pourquoi il recommande instamment le calme, la *patience, premièrement avec soi-même.*

« Ne nous troublons point de nos imperfections. » — « Gardez-vous des empressements et inquiétudes; car il n'y a rien qui nous empêche plus de cheminer en la perfection. »

« Qu'est-ce qui fait que les oiseaux et autres animaux demeurèrent pris dans les filets, sinon qu'y étant entrés, ils se débattent et remuent déréglément pour en vitement sortir, et ce faisant, ils s'embarrassent et empêchent tant plus?... Étant tombés dans les filets de quelques imperfections, nous n'en sortirons pas par l'inquiétude; au contraire, nous nous embarrasserons davantage. »

Il faut souffrir avec patience le retardement de notre perfection, faisant toujours ce que nous pouvons pour notre avancement, et de bon cœur. »

« Attendons donc en patience notre avancement, et au lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir. »

« Ne nous inquiétons point pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus; car, au monastère de la Vie Dévote, chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'y ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et réprobation, que de penser et se tenir pour profès. Car, selon la règle de cet Ordre-là, non la solennité mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il

y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux; et l'obligation de servir Dieu et faire progrès en son amour dure toujours jusques à la mort.

« Voire, mais me dira quelqu'un, si je connais que c'est par ma faute que mon avancement ès vertus est retardé, comme pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et inquiéter?

« J'ai dit ceci en l'*Introduction à la Vie dévote;* mais je le redis volontiers, parce qu'il ne peut jamais être assez dit : Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non décourageuse. »

On le voit par les citations qui précèdent, et on le verra mieux encore dans celles qui suivent: le calme, la patience avec soi-même, le saint Docteur ne les recommande pas seulement aux âmes justes et innocentes, mais encore et surtout à celles qui ont eu le malheur de faire des fautes.

« S'il vous arrive quelquefois de vous impatienter, ne vous troublez point, mais vous remettez soudainement en douceur. »

« Vous faites trop de réflexion sur les saillies de votre amour-propre, qui sont sans doute fréquentes, mais qui ne seront jamais dangereuses, tandis que tranquillement, sans vous ennuyer de leur importunité, ni vous étonner de leur multitude, vous direz: Non! Marchez simplement, ne désirez pas tant le repos de l'esprit, et vous en aurez davantage. »

« Ayez patience avec tous, mais principalement avec vous-même : je veux dire que vous ne vous troubliez point de vos imperfections, et que vous ayez toujours courage de vous en relever. Je suis bien aise de quoi vous recommencez tous les jours : il n'y a point de meilleur moyen pour bien achever la vie spirituelle, que de toujours recommencer, et ne penser jamais avoir assez fait. »

« On peut mortifier la chair, mais non pas si parfaitement qu'il n'y ait quelque rébellion. Notre at-

tention sera souvent interrompue de distractions, et ainsi des autres. Et faut-il pour cela s'inquiéter, troubler, affliger? Non pas, certes. »

« Ne vous fâchez point, ni ne vous étonnez point de voir encore vivre en votre âme toutes les imperfections que vous m'avez contées : non, je vous en supplie; car bien qu'il les faille rejeter et détester pour s'en amender, il ne faut pas s'en affliger d'une affliction fâcheuse, mais d'une affliction courageuse et tranquille qui engendre un propos bien rassis et solide de correction. »

« Faut-il fuir le mal, il faut que ce soit paisiblement, sans nous troubler; car autrement, en fuyant, nous pourrions tomber, et donner loisir à l'ennemi de nous tuer... Jusques même à la pénitence, il la faut faire paisiblement. *Voici*, disait ce pénitent, *que ma très amère amertume est en paix* » (Is., XXXIII, 17).

« Rien que le péché ne nous doit déplaire et fâcher; et au bout de ce déplaisir du péché, encore faut-il que la joie et la consolation sainte y soient attachées. »

« Qui n'est qu'à Dieu ne se contriste jamais, sinon d'avoir offensé Dieu; et sa tristesse, pour cela, se passe en une profonde, mais tranquille et paisible humilité et soumission, après laquelle on se relève en la bonté divine, par une douce et parfaite confiance, sans chagrin ni dépit. »

« En somme, ne vous fâchez point, ou, au moins, ne vous troublez point de quoi vous avez été troublée, ne vous ébranlez point de quoi vous avez été ébranlée, ne vous inquiétez point de quoi vous avez été inquiétée par ces passions fâcheuses; mais reprenez votre cœur et le remettez doucement entre les mains de Notre Seigneur... Contournant tant que vous pourrez votre cœur à la tranquillité envers vous-même... quoique misérable. »

« Toutes les fois que vous trouverez votre cœur hors de la douceur, ne faites tout simplement que le prendre du bout des doigts et non à pleines poignées, c'est-à-dire brusquement... Il faut avoir pa-

tience avec soi-même et flatter son cœur en l'encourageant, et quand il est bien piqué, il le faut tenir comme un cheval en bride et le mettre fermement en soi-même, sans le laisser courir après ses sentiments. »

« Ayez un grand soin de ne vous point troubler lorsque vous aurez fait quelque faute, mais humiliez-vous promptement devant Dieu, et que ce soit d'une humilité douce et amoureuse, qui vous porte à la confiance de recourir soudain à sa bonté, vous assurant qu'elle vous aidera pour vous amender... Quand il vous arrivera de faire des fautes, quelles qu'elles soient, demandez-en pardon tout doucement à Notre Seigneur, en lui disant que vous êtes bien assurée qu'il vous aime bien et qu'il vous pardonnera. Et cela toujours simplement et doucement. »

Pour combattre plus efficacement ce trouble si funeste, saint François de Sales s'applique à en dévoiler la cause ordinaire, pour ne pas dire unique : l'amour-propre, la recherche de soi-même. Sainte Thérèse l'avait déjà dit : « Avec la vraie humilité, bien que l'âme se reconnaisse mauvaise et en soit peinée, cette peine n'est point accompagnée de trouble ni d'inquiétude; elle ne cause ni obscurcissement dans l'esprit, ni aridité; au contraire, elle console. L'âme alors s'afflige de ce qui a offensé Dieu, et, d'autre part, elle se dilate à espérer sa miséricorde. Elle a lumière pour se confondre elle-même, et pour louer Dieu qui l'a tant supportée. Mais dans l'humilité fausse que donne le démon, il n'y a de lumière pour aucun bien. Il semble que Dieu mette tout à feu et à sang. C'est une invention du démon des plus funestes, subtiles et dissimulées que je connaisse de lui. »

Et voilà pourquoi le trouble après le péché est un mal si commun. « S'humilier de ses misères, a dit un saint prêtre, M. Allemand, c'est une chose bonne que peu de personnes comprennent; s'inquiéter et se dépiter est une chose que tout le monde connaît et qui

est mauvaise, parce que, dans cette espèce d'inquiétude et de dépit, l'amour-propre a toujours la plus grande part. »

Frédéric Ozanam ajoute finement : « Il y a deux sortes d'orgueil : celui qui est content de soi, c'est le plus commun et le moins dangereux ; et celui qui est mécontent de soi parce qu'il attend beaucoup de lui-même et qu'il est trompé dans son attente. Cette seconde espèce est bien plus raffinée et dangereuse. »

Saint François de Sales poursuit dans toutes ses ruses cet amour-propre déguisé sous le masque de l'humilité. Ces empressements de l'âme, non pas tant à se guérir qu'à savoir qu'elle est guérie ; ces secrets dépits où l'on ne veut jamais faire la paix avec sa conscience, et où l'on trouve plus commode de l'abandonner comme incorrigible ; ces mélancolies où l'on se plonge, cette incessante et exclusive contemplation de ses fautes et de soi-même, ce besoin de gémir plus encore devant les hommes que devant Dieu, avec un imperceptible désir d'être plaint et caressé : le sage Docteur touche à tout cela, et montre que « tout ce *marrissement* se fait par le commandement d'un certain père spirituel qui s'appelle l'amour-propre. »

« L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne dépitant jamais contre nous-mêmes, ni contre nos imperfections. Car, encore que la raison veut que quand nous faisons des fautes, nous en soyons déplaisants et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités ; car, par ce moyen, ils tiennent leur cœur confit et détrempé en la colère ; et si bien il semble que la seconde colère ruine la première, si est-ce néanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nou-

velle colère, à la première occasion qui s'en présentera. Outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même tendent à l'orgueil, et n'ont d'autre origine que l'amour-propre qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. »

« Il ne faut pas se confondre tristement et avec inquiétude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marris de n'être pas parfaits, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mêmes. — Il nous fait si grand bien de pleurer sur nos défauts : cela contente tant l'amour-propre! »

« Il n'y a que le trop grand soin que nous avons de nous-mêmes qui nous fasse perdre la tranquillité de notre esprit, qui nous porte à des humeurs bizarres et inégales. Car, dès que quelques contradictions nous arrivent, voire quand nous apercevons seulement un petit trait de notre immortification, ou quand nous commettons quelque petit défaut, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu. »

« Notre premier mal, c'est que nous nous estimons nous-mêmes; s'il nous arrive quelque péché ou imperfection, nous voilà étonnés, troublés, impatients, parce que nous pensions être quelque chose de bon, de résolu, de solide, et partant, quand nous voyons qu'il n'en est rien, que nous avons donné du nez en terre, nous nous troublons, chagrins et mécontents de nous être trompés sur notre compte. »

« Ayez un grand soin de ne vous point troubler lorsque vous avez fait quelque faute, ni de vous laisser aller à des attendrissements sur vous-même; car tout cela ne vient que de l'orgueil. »

Telle est la ligne de conduite que le Bienheureux Évêque de Genève oppose aux agitations et aux sollicitudes stériles engendrées par l'amour-propre. Il semble prendre le parti du cœur qui a faibli, tant il éprouve de commisération pour lui, et, au lieu de le troubler davantage, voici comment il veut qu'on le traite :

« Ne tourmentez point votre cœur, je dis même quand il aurait fait quelque petit détour; mais reprenez-le doucement et ramenez-le en son chemin. »

« Ma très chère fille, quand il nous arrive des défauts, examinons notre cœur tout à l'heure, et demandons-lui s'il n'a pas toujours vive et entière la résolution de servir Dieu; et j'espère qu'il nous répondra qu'oui et que plutôt il souffrirait mille morts que de se séparer de cette résolution. Demandons-lui derechef : Pourquoi donc bronches-tu maintenant? Pourquoi es-tu si lâche? — Il répondra : J'ai été surpris, je ne sais comment; mais je suis ainsi pesant maintenant.

« Hélas! ma chère fille, il lui faut pardonner : ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c''est par infirmité. Il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas le courroucer et troubler davantage. »

« Préparez votre âme à la tranquillité dès le matin; ayez un grand soin, le long du jour, de l'y rappeler souvent et de la reprendre en votre main. S'il vous arrive quelque acte de chagrin, ne vous en épouvantez point, ne vous en mettez nullement en peine; mais l'ayant reconnu, humiliez-vous doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit en posture de suavité. Dites à votre âme : Or sus, nous avons fait un faux pas; allons maintenant tout bellement, et prenons garde à nous. Et toutes et quantes fois vous tomberez, faites-en de même. »

« Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme. Car, tout ainsi qu'un juge châtie bien mieux les méchants, faisant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impétuosité et passion, d'autant que, jugeant avec passion, il ne châtie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes que non pas par des repentances aigres, empressées

et colères, d'autant que ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations...

« Croyez-moi, Philothée : comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger, que non pas les colères et courroux; ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant, et pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse, ireuse, et tempêtueuse. Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité? meurs de honte! ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu!... et semblables choses. Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse laquelle nous avions tant résolu d'échapper. Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais; réclamons la miséricorde de Dieu et espérons en elle qu'elle nous assistera pour dorénavant être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage! soyons désormais sur nos gardes. Dieu nous aidera : nous ferons prou! Et voudrais sur cette répréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et mêmement l'avis de mon Directeur.

« Que si néanmoins quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche, et une répréhension dure et forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourvu qu'après avoir rudement gour-

mandé et courroucé son cœur, il finisse par un allégement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait en cette sorte: Pourquoi es-tu triste, ô mon âme? et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu! » (Ps., XLI, 6).

Il est superflu de faire observer que dans tous ces avis si charitables et si sûrs, il n'y a pas un mot pour tranquilliser et endormir l'âme en son péché. Et comment dormir avec un serpent dans le sein! Comment surtout, si l'on est gravement coupable, ne pas frissonner à la pensée de la mort qui peut subitement éterniser le remords et le châtiment? Comment ne pas se débarrasser en toute hâte d'un ennemi dont l'étreinte peut, à chaque instant, nous entraîner dans l'abîme d'un malheur sans fin? Et si même on n'était chargé que de fautes vénielles, comment garder sur l'âme des taches si désagréables à Dieu, et un fardeau qui peu à peu entraîne, par une pente si fatale, au péché mortel?

Mais c'est précisément pour nous faciliter le renoncement au péché que l'aimable Docteur nous défend de nous troubler. Il sait que rien de bon ne se fait avec agitation et dépit. Il sait, en médecin habile, que pour une amputation difficile, il faut caresser le malade au lieu de le brusquer, et que le succès de l'opération sera d'autant plus prompt et sûr, qu'elle se fera plus posément. Et voilà pourquoi il veut avant tout établir le calme.

Ce qu'il conseillait aux autres, il le pratiquait, du reste, lui-même, dans les imperfections qui lui échappaient; et nous ne pouvons mieux clore ce chapitre que par une citation d'un de ses biographes contemporains, le P. La Rivière : « Un jour que j'eus le bonheur de conférer avec lui de choses spirituelles, il m'arriva de dire que les péchés véniels, bien que petits, causaient je ne sais quel trouble et inquiétude

au cœur; mais à peine eus-je lâché la parole, qu'il me repartit : « Pardonnez-moi, les péchés véniels ne nous doivent point troubler ni inquiéter : oui bien en devons-nous avoir du déplaisir. — Parce, disait-il, que l'inquiétude est causée de l'amour-propre, lequel se fâche de la peine qu'il a en l'exercice des vertus, et de ce que c'est toujours à recommencer, là où le déplaisir est un effet de la grâce céleste, laquelle nous inspire de nous déplaire de ce que nous avons déplu au divin plaisir de notre Créateur. » Voilà quel était son sentiment touchant la douleur qu'il faut avoir de ses offenses journalières; voilà aussi ce qu'il pratiquait en pareilles occasions, criant merci au doux Rédempteur, à bon escient, de ses manquements, sans toutefois s'aigrir ou courroucer le moins du monde. Anthée luttant contre Hercule, selon que les sages de Grèce nous représentent en leurs poésies, ne tombait jamais par terre qu'il ne se remît soudainement sur ses pieds, avec de nouvelles forces et plus vigoureuses qu'auparavant. Ainsi, cet homme magnanime, lequel était continuellement à se colleter avec ses passions; car advenant qu'il fît quelque faux pas, il se redressait courageusement, et continuait son entreprise paisiblement et tranquillement, sans s'ennuyer ou dégoûter en façon quelconque. »

Quatrième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

Ne pas se décourager à la vue de ses fautes.

Un pieux ecclésiastique faisait sa retraite sous la direction du Père Roothan. Au milieu des saints exercices, l'illustre Jésuite fut subitement appelé à Rome où, bientôt après, il devait être élu Général de sa Compagnie. Déjà il avait pris congé de ses frères et s'était mis en route, quand soudain revenant sur ses pas, il entre dans la chambre du retraitant : « Monsieur l'abbé lui dit-il, j'allais oublier une recommandation

d'une importance souveraine : *Quoi qu'il arrive, ne vous découragez jamais, jamais!* »

O parole d'or! à combien d'âmes il la faudrait redire! Saint Jean Chrysostome ne se lassait pas de la répéter : « Ne désespérez pas! je vous le dirai dans tous mes discours, dans chacune de nos entrevues, et si vous m'écoutez, vous serez guéri. — Notre salut a deux ennemis mortels: la présomption dans l'innocence, et le désespoir après la chute; mais celui-ci est de beaucoup le plus terrible. » — En effet, *c'est par l'espérance que nous sommes sauvés* (Rom., VIII, 24). « Cette vertu est comme une forte chaîne, qui descend du ciel et y relie nos âmes; pourvu qu'elles lui restent solidement attachées, elle les attire peu à peu à de sublimes hauteurs, et les soustrait aux orages de la vie présente. Mais l'âme qui, vaincue par l'abattement, abandonne cette ancre sainte, tombe aussitôt et périt, engloutie dans l'abîme du mal.

« Notre perfide adversaire ne l'ignore point. Dès qu'il nous voit accablés par le sentiment de nos fautes, il se précipite sur nous, et jette en nos cœurs des pensées désespérantes, plus lourdes que le plomb. Si nous les accueillons, ce poids nous entraîne, nous lâchons la chaîne tutélaire, et nous roulons au fond du gouffre. »

Hélas! l'expérience ne confirme que trop ces dernières paroles. L'immense majorité des chutes non réparées, qui ont fait scandale dans l'Église, la plupart de celles que les anges de paix seuls connaissent et pleurent, proviennent du découragement. Sans lui, avec un repentir confiant, rien n'eût été perdu. Mais, après une faute, qui souvent n'a été qu'une surprise, le démon du désespoir s'est insinué dans l'âme troublée, et à la faveur de mille arguments tous plus décourageants les uns que les autres, il a fini par y jeter l'écrasante pensée de Caïn: *Mon iniquité est trop grande pour en espérer le pardon* (Gen., VI, 13).

Dès ce moment, selon la remarque de saint Paul, le prince des ténèbres est maître de cette âme; il la

dirige, il la pousse, il la précipite où il veut : *operatur in filios diffidentiæ* (Eph., II, 2); car il lui a communiqué deux de ses plus diaboliques dispositions : l'éloignement de Dieu par le péché, la peur de Dieu par le découragement. Et gardons-nous de croire que cette tentation ne surgisse qu'à la suite de fautes grossières. L'esprit menteur s'en fait souvent une arme, d'autant plus terrible qu'elle est plus habilement dissimulée, contre une âme vertueuse, après ses chutes les plus légères; s'il ne réussit pas à l'entraîner à l'abîme d'un complet désespoir, il la paralyse du moins sur la route du bien, il la désorganise, il détend ses plus puissants ressorts, et la fait promptement déchoir de sa ferveur, pour la plonger dans la mélancolie et le relâchement. Tout devient à charge, « on ne prend plus soin de réparer ses fautes, d'où suit la véritable tiédeur », avec ses ravages presque irréparables.

Nos fautes, et surtout nos fautes journalières, fournissent à Satan un moyen facile d'obtenir ce résultat, et si, comme l'a très justement fait observer Mgr Gay, c'est dans sa guerre à l'espérance que cet esprit infernal cherche le plus à se *transfigurer en ange de lumière* (2 Cor., XI, 14), il n'a pas de peine à jouer ce rôle, en opposant nos infidélités sans nombre aux sollicitations incessantes de la grâce, nos ingratitudes aux bienfaits divins, nos manquements à nos résolutions.

N'est-ce pas justice, s'écrie l'âme poussée à bout, que Dieu se lasse et tarisse la source des secours dont je ne fais qu'abuser? Il m'abandonne, il en a tous les droits. Il est temps de renoncer à une entreprise que mes chutes répétées démontrent au-dessus de mes forces. J'avais trop présumé de Dieu et de moi. A quoi bon m'user en stériles efforts, et poursuivre tous les jours, pour n'aboutir jamais, la conquête impossible d'une inabordable sainteté? L'expérience est faite; elle m'a prouvé à l'évidence que ces sommets ne sont pas accessibles à ma faiblesse. Fau-

dra-t-il sans cesse prendre des résolutions, *quamdiù ponam consilia in animâ meâ*, rien que pour avoir la douleur d'y manquer le long de la journée, *dolorem in corde meo per diem*, et réjouir l'ennemi par mes chutes, *usquequò exaltabitur inimicus meus super me?* (Ps., XII, 2-3).

Ce qui réjouit l'ennemi, ce ne sont pas tant vos fautes, ô âme découragée, que l'abattement dont vous les laissez suivre, et la défiance de la divine miséricorde où elles vous jettent. « Voilà, dit le Vénérable Père Claude de la Colombière, voilà le plus grand mal qui puisse arriver à une créature. Quand on peut se défendre de ce mal, il n'en est point qu'on ne puisse tourner à bien, et dont il ne soit aisé de tirer de grands avantages... Tout le mal que vous avez fait n'est rien, en comparaison de celui que vous faites en manquant de confiance. Espérez donc jusqu'au bout, je vous le commande par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous-même. Si vous m'obéissez sur ce point, je vous réponds de votre conversion. »

Si jamais de tels conseils furent opportuns, c'est bien de nos jours. « Nous sommes à l'heure des découragements et des découragés », et ce mal qui paralyse tant de nobles caractères et d'intentions droites dans les sphères politiques et sociales, exerce encore plus de ravages dans les âmes, même parmi les plus désireuses de plaire à Notre Seigneur. Heureusement, la divine sagesse, dit saint Augustin, possède le secret d'offrir aux hommes, selon les circonstances où ils se trouvent, les remèdes propres à leurs besoins. Elle a fait vivre, parler et écrire au XVIIe siècle, au moment même où allaient éclore les désespérantes doctrines jansénistes, et elle a fait couronner Docteur de l'Église universelle, à l'heure la plus découragée d'un des siècles les plus abattus, François de Sales, le docteur *encourageant* par excellence. Tout, en effet, dans les écrits de l'aimable Saint, relève et ranime; et de même que saint Ber-

nard mettait ses auditeurs au défi de trouver rien de dur dans la physionomie évangélique et traditionnelle de la mère de Dieu, on peut défier les lecteurs de saint François de Sales de découvrir rien en lui qui puisse permettre au plus grand pécheur un seul instant d'abattement.

Or, dit l'éminent P. Faber, « la plus douce de toutes les suaves doctrines que saint François de Sales, divinement inspiré, nous a enseignées, est celle qui a pour objet le point de vue auquel nous devons nous placer pour bien juger de nos fautes. »

Et, d'abord, il défend absolument de jamais perdre courage, après une faute, quelle qu'elle soit. « O Dieu! il faut plutôt mourir que d'offenser Notre Seigneur sciemment et délibérément; mais quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution. » — « S'il vous arrive de commettre quelque manquement, ne perdez point courage; alors remettez-vous soudain toute, ni plus ni moins que si vous n'étiez point tombée. » — « Être bonne servante de Dieu, c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier en Dieu, et se relever autant de fois qu'on fait des chutes, s'endurer soi-même en ses abjections, et supporter les autres en leurs imperfections. » — « La faiblesse n'est pas un grand mal, pourvu qu'un fidèle courage la redresse petit à petit, ainsi que je vous conjure de le faire. »

« Il ne faut nullement que vous vous découragiez, mais qu'avec une paisible vaillance, vous preniez le loisir et le soin de guérir votre chère âme du mal qu'elle pourrait avoir reçu de ces attaques. » — « Il faut, mes chères filles, être fort généreuses,... et avoir un grand courage pour mépriser nos inclinations, nos humeurs, bizarreries et attendrissements, mortifiant fidèlement tout cela en chaque rencontre. Que si, néanmoins, il nous échappe d'y faire des fau-

tes par-ci par-là, ne nous arrêtons pourtant pas; mais relevons notre courage pour être plus fidèles à la première occasion, et passons outre, faisant du chemin en la voie de Dieu et au renoncement de nous-mêmes. »

« Il faut avoir un courage invincible pour ne point nous lasser avec nous-mêmes, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher... Voyez-vous pas tous les jours les personnes qui apprennent à tirer des armes? Elles tombent souvent. De même en font ceux qui apprennent à monter à cheval; ils ne se tiennent pas pourtant pour vaincus; car autre chose est d'être quelquefois abattus, et autre chose, absolument vaincus. » C'est ce qui faisait dire à saint Jean Chrysostome : « Non est grave certantem cadere, sed in lapsu manere. »

« La défiance que vous avez de vous-même est bonne, tandis qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu; mais si jamais elle vous portait à quelque découragement, inquiétude, chagrin et mélancolie, je vous conjure de la rejeter comme la tentation des tentations, et ne permettez jamais à votre esprit de disputer et de répliquer en faveur de l'inquiétude ou de l'abattement de cœur auquel vous vous sentirez penchée,... quand ce serait sous le spécieux prétexte de l'humilité. »

On entrevoit déjà comment, dans tous ces textes, saint François de Sales combat le découragement en s'attaquant directement à ses causes. Pourquoi se décourage-t-on? C'est qu'on s'exagère sa faiblesse, ou bien qu'on méconnaît la miséricorde divine, et, le plus souvent, pour les deux motifs réunis. C'est là, soit dit en passant, un phénomène étrange, et pourtant trop commun. Le pécheur est tombé pour avoir méconnu sa faiblesse et s'être exagéré la miséricorde de Dieu. Après sa chute, ces deux sentiments renaissent en sens inverse. La conscience de sa faiblesse prend des proportions démesurées, enveloppe l'âme d'un manteau de tristesse et de confusion qui l'écrase; et le

Dieu que tout à l'heure on offensait plus librement, dans la présomption d'un facile pardon, Dieu maintenant apparaît comme un inexorable vengeur. L'âme coupable a peur de lui et honte d'elle-même, et si elle ne réagit pas contre ces deux funestes tentations, elle renonce lâchement à la lutte; au lieu de s'arracher aux étreintes du péché, elle s'affaisse sans résistance dans ses bras. C'est le découragement, cette capitulation de la volonté, cette résolution à rebours, dont le fatal résultat est trop souvent l'impénitence finale.

Notre saint Docteur s'applique à guérir par les contraires ces deux dispositions génératrices du découragement. Il fait comprendre à l'âme désireuse de se sanctifier, qu'elle s'engage dans un chemin long et pénible, que sa faiblesse est en complète disproportion avec les difficultés du voyage; mais en même temps il lui apprend qu'elle *peut tout en Celui qui la fortifie* (Phil., IV, 13), après une chute tout comme avant, et il lui montre en Dieu un cœur prompt et large à pardonner, aussi bien qu'un bras puissant à soutenir.

« La solitude a ses assauts, le monde a ses tracas; partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité et douceur implorent sa paternelle assistance. »

« Vous devez renouveler tous les propos que vous avez ci-devant faits pour vous amender; et bien que vous ayez vu que nonobstant toutes vos résolutions, vous êtes demeurée engagée en vos imperfections, vous ne devez pas pour cela laisser d'entreprendre un bon amendement, et l'appuyer sur l'assistance de Dieu. Vous serez toute votre vie imparfaite, et il y aura toujours beaucoup à corriger. C'est pourquoi il faut apprendre à ne point se lasser en cet exercice. »

« Or sus, demeurez en paix... Quand il nous arrive de violer les lois de l'indifférence ès choses indifférentes, ou pour les soudaines saillies de l'amour-propre et de nos passions, prosternons soudainement, sitôt que nous pouvons, notre cœur devant Dieu, et

disons en esprit de confiance et d'humilité: *Seigneur, miséricorde, car je suis infirme* (Ps., VI, 3). Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de notre indifférence, puis continuons notre ouvrage. Il ne faut pas rompre les cordes, ni quitter le luth quand on s'aperçoit du désaccord : il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon que l'art le requiert. »

« Mais, vous voyez que la montagne de la perfection est haute. — Hé! mon Dieu! dites-vous, comment pourrai-je monter? Courage! Philothée; quand les petits moucherons des abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes, et lors ils ne sauraient encore voler sur les fleuves, ni sur les monts, ni sur les collines pour amasser le miel; mais petit à petit, se nourrissant du miel que leurs mères ont préparé, ces petites nymphes prennent des ailes, et se fortifient en sorte que, par après, elles volent par tout le paysage. Il est vrai, nous sommes encore de petits moucherons en la dévotion, nous ne saurions monter selon notre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre à la cime de la perfection chrétienne; mais si commençons-nous à prendre forme par nos désirs et résolutions, les ailes nous commencent à sortir; il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons; et tandis, vivons du miel de tant d'enseignements que les anciens dévots nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme de colombe, afin que non seulement nous puissions voler au temps de la vie présente, mais aussi nous reposer en l'éternité de la future. (Ps., LIV, 7). »

« Il n'est jamais fait, il faut toujours recommencer, et recommencer de bon cœur. *Quand l'homme aura achevé*, dit l'Écriture, *alors il recommencera* (Eccl., XVII, 6). Ce que nous avons fait jusqu'à présent est bon, mais ce que nous allons commencer sera meilleur; et quand nous l'aurons achevé, nous recommencerons

une autre chose qui sera encore meilleure, et puis une autre, jusques à ce que nous sortions de ce monde, pour commencer une autre vie qui n'aura point de fin, parce que rien de mieux ne nous pourra arriver. Allez voir donc, ma chère Mère, s'il faut pleurer quand on trouve de la besogne en son âme, et s'il faut avoir du courage pour aller toujours plus avant, puisqu'il ne faut jamais s'arrêter, et s'il faut avoir de la résolution pour retrancher, puisqu'il faut mettre le rasoir *jusques à la division de l'âme et de l'esprit, des nerfs et des tendons.* » (Hebr., VI, 12).

« Certes, c'est grand'pitié que le seul désir de la perfection ne suffise pas pour l'avoir, mais qu'il la faille acquérir à la sueur de notre visage, et à force de travail... Hélas! je suis si imparfait! — Cela peut bien être, mais ne vous découragez pas pour cela, et ne pensez pas que vous puissiez vivre sans commettre des imperfections, d'autant que cela ne se peut, tandis que vous serez en cette vie; il suffit que vous ne les aimiez pas, et qu'elles ne vivent pas dans votre cœur, c'est-à-dire que vous ne les commettiez pas volontairement et que vous ne vouliez pas persévérer en icelles. Et cela étant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous désirez tant; il suffira bien que vous l'ayez en mourant. Ne soyez donc pas si craintive; marchez assurément en la voie de Dieu. Vous êtes environné de l'arme de la foi, rien ne vous saurait nuire. »

« Il faut donc être courageuse et patiente, ô Philothée! en cette entreprise (la purification de l'âme). Hélas! quelle pitié est-ce des âmes, lesquelles se voyant sujettes à plusieurs imperfections, après s'être exercées quelque temps en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et retourner en arrière!... Il faut bien que, pour l'exercice de notre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille spirituelle; mais nous ne sommes jamais tenus pour vaincus, sinon lorsque nous

avons perdu ou la vie ou le courage. Or, les imperfections et péchés véniels ne nous sauraient ôter la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le péché mortel; il reste donc seulement qu'elles ne nous fassent point perdre le courage. Délivrez-moi, Seigneur, disait David, de la couardise et découragement. C'est une heureuse condition pour nous en cette guerre, que nous soyons toujours vainqueurs pourvu que nous voulions combattre. »

Il faut bien convenir qu'en ces divers enseignements, saint François de Sales parlait à des personnes déjà plus ou moins avancées dans les voies de la perfection, et que les fautes dont il les conjurait de ne point se décourager, étaient ordinairement des fautes vénielles ou des imperfections. Toutefois, il n'exclut point de ses suaves encouragements les âmes plus coupables, et c'est à toutes, si lourdes que soient leurs chutes, qu'il s'adresse en ajoutant, basé sur les mêmes motifs :

« Nourrissez votre chère âme de cordiale confiance en Dieu; et à mesure que vous vous trouverez environnée d'imperfections et de misère, relevez votre courage à bien espérer. »

« Or sus, lui devons-nous dire (à notre cœur, après une faute) : mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage; cheminons, prenons garde à nous, élevons-nous à notre secours et à notre Dieu. »

« Quelques chutes ès péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on n'ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien qu'on perde en péchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché même, comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur... Et ne faut nullement perdre courage, mais avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon, et invoquer le secours du ciel. »

Pesons bien les premiers mots de cette dernière ci-

tation. Des chutes graves, si elles ne sont pas « accompagnées d'endormissements au mal », c'est-à-dire si elles ne tournent pas à l'habitude, non seulement ne laissent pas de trace après leur pardon, mais elles n'empêchent même pas l'âme de se replacer aussitôt sur le terrain qu'elle avait gagné dans la dévotion. C'est un temps d'arrêt, sans doute, c'est un recul, mais l'absolution ou la contrition parfaite avec désir de se confesser neutralise cette perte, et répare cette lacune.

Mais, dira-t-on, si l'on avait « longuement trempé au malheur », si l'on avait croupi dans le péché mortel? — Eh bien! alors, évidemment, le temps d'arrêt et de recul s'étant prolongé, les pertes seraient plus grandes, mais pas plus irréparables. Avec le pardon renaîtront les mérites précédents, selon la parole sacrée: *In justitiâ suâ, quam operatus est, vivet* (Ezech., XVIII, 22). Il faudra peut-être des efforts plus généreux pour paralyser les mauvais effets des habitudes coupables contractées durant ce temps fatal; mais si l'on accroît sa confiance en Dieu à proportion des besoins créés par cet « endormissement au mal », « il est facile au Seigneur, dit l'Écriture, d'enrichir tout d'un coup le pauvre. Confiez-vous donc en lui, et restez à votre place. » *Ne manseris in operibus peccatorum. Confide autem in Deo, et mane in loco tuo. Facile est enim in oculis Dei subitò honestare pauperem* (Eccli., XI, 22-23). Et voilà pourquoi notre Saint conclut : « Il ne faut nullement entrer en défiance; car bien que nous soyons misérables, si ne le sommes-nous pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricordieux à ceux qui ont volonté de l'aimer, et qui en lui ont logé leurs espérances. »

Ces pensées ressortiront mieux encore dans une des lectures suivantes, quand nous verrons notre consolant Docteur se servir de la vue même de nos fautes pour redoubler notre confiance aux divines miséricordes. Mais ces extraits et ces considérations suffisent pour fermer la porte au désespoir, en tout état

de cause, et pour démontrer que la crainte inspirée par la connaissance de notre faiblesse doit toujours être tempérée et dominée par une inébranlable confiance en Dieu. Notre Saint insiste particulièrement sur la nécessité et la manière d'allier ensemble ces deux dispositions : « Il faut toujours combattre entre la crainte et l'espérance, à la charge que l'espérance soit toujours plus forte, en considération de la toute-puissance de Celui qui nous secourt. »

« *Faites pénitence*, dit saint Jean, c'est-à-dire, abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées de tiédeur et de pusillanimité, parce que le salut est proche (Luc, III, 43). Or, ces vallées que le glorieux Saint veut qu'on remplisse, ne sont autres que la crainte, laquelle, quand elle est trop grande, nous porte au découragement. Le regard des grandes fautes commises apporte avec soi une certaine horreur, un étonnement et une crainte qui abat le cœur : et cela sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'espérance, pour l'avènement de Notre-Seigneur.

« Un grand Saint, parlant un jour à une sainte pénitente qui avait commis de grands péchés, lui disait ces paroles : *Craignez, mais espérez !* Craignez, de peur que vous ne deveniez superbe et orgueilleuse ; mais espérez, de peur que vous ne tombiez dans le désespoir et découragement. Car la crainte et l'espérance ne doivent pas aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'espérance, elle n'est pas crainte, ains désespoir, et l'espérance sans la crainte est présomption. *Omnis vallis implebitur :* il faut donc, par la confiance mêlée avec la crainte, remplir ces vallées de découragement, qui viennent de la connaissance des péchés que nous avons commis. »

Comme si, même après sa mort, saint François de Sales eût voulu continuer la guerre au désespoir, il a arraché au démon lui-même un aveu plein d'encouragement pour les âmes les plus criminelles. Un jeune homme du Chablais, possédé depuis cinq ans du

malin esprit, fut amené au tombeau du saint évêque de Genève, pendant qu'on instruisait le procès de sa béatification. La délivrance se fit attendre plusieurs jours, pendant lesquels Mgr Charles-Auguste de Sales et la Mère de Chaugy firent subir à ce malheureux, près des restes du Saint, plusieurs interrogatoires. Dans une de ces circonstances, rapporte un témoin oculaire, comme le démon multipliait ses cris avec plus de fureur et de confusion, disant : Ah! pourquoi faut-il sortir? la Mère de Chaugy avec l'élan qui lui était ordinaire : « O sainte Mère de Dieu, priez pour nous! Marie, Mère de Jésus, aidez-nous! » A ces paroles, l'esprit infernal redoubla ses effroyables hurlements, criant: « Marie! ô Marie! Ah! je n'ai point de Marie, moi!... Ne profère pas ce nom, il me fait frémir! Ah! si j'avais une Marie pour moi, comme vous l'avez pour vous, je ne serais point ce que je suis!... Mais je n'ai point de Marie! » Tout le monde fondait en larmes. « Ah! reprit le démon, si j'avais un seul moment de tous ceux que vous perdez, oui! un seul instant, et une Marie, je ne serais plus démon! »

Eh bien! *nous qui vivons* (Ps., CXIII, 18), nous avons l'instant présent pour revenir à Dieu, Marie pour nous en obtenir la grâce : qui donc peut désespérer?

Cinquième jour.

PREMIÈRE LECTURE.

Utiliser ses fautes pour s'humilier par la connaissance de son abjection.

Ne pas nous décourager, ne pas même nous étonner après nos chutes, ce sont là des dispositions indispensables, et en même temps grandement salutaires. Toutefois, ce n'est que la partie négative de l'art d'utiliser ses fautes. Il est temps d'en aborder le côté positif, et d'apprendre, à l'école de saint François de Sales, comment nos péchés, sans rien perdre de leur

laideur et de leur malice, peuvent, si nous le voulons, tourner à notre avantage spirituel.

Évidemment cet avantage ne viendra pas des péchés eux-mêmes, mais de la miséricorde de Dieu et de la grâce du Christ, qui sait faire servir nos iniquités à sa bonté, et nos faiblesses à notre salut. Le fumier n'est qu'une corruption et une pourriture, et cependant, comme le remarque saint Bernard, « un laboureur et un jardinier s'en servent pour faire porter à la terre des fruits plus beaux et abondants. De même, Dieu se sert de nos fautes pour faire produire à notre âme de nombreux fruits de vertus, et sa bonté qui sait toujours se servir pour la beauté de l'ordre divin de nos volontés et de nos actions désordonnées, daigne souvent aussi les employer à notre avantage ».

Ce profit sera d'autant plus considérable que, d'une part, nous poursuivrons nos fautes d'une haine plus vive et d'une guerre plus implacable, et que, d'autre part, nous croirons mieux et nous nous associerons plus activement aux desseins de Dieu qui les a permises en vue de notre bien.

Il nous faut entrer dans les plans du Rédempteur, tels que nous les dévoile l'Église, combattre Satan par ses propres armes, retourner contre lui ses artifices, et trouver un remède dans les blessures mêmes qu'il nous inflige. « Hoc opus nostræ salutis — Ordo depoposcerat, — Multiformis proditoris — Ars ut artem falleret, — Et medelam ferret indè — Hostis undè læserat (Hymn. Passion). » Ainsi nous vérifierons, par une heureuse expérience, le mot de saint Jean Chrysostome : « Souvent le diable lui-même nous est d'une grande utilité; il faut seulement savoir le faire servir à notre avantage. Le gain qu'il nous procurera sera inappréciable. »

Ce gain, saint Augustin le résume en trois mots. « *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*, dit-il en répétant les paroles de saint Paul; oui, tout, même les chutes, *omnia, imò ipsi lapsus in peccata;*

parce que l'on peut s'en relever plus *humble*, plus *vigilant* et plus *fervent; nàm ex casu humiliores, cautiores et ferventiores resurgunt.* » C'est la pensée de saint François de Sales : « Chères imperfections, s'écrie-t-il, qui nous font reconnaître notre misère, nous exercent en l'humilité et mépris de nous-mêmes, en la patience et diligence. »

Parlons d'abord du premier de ces trois avantages, l'humilité; car c'est le premier qu'après saint Augustin, signale le bienheureux évêque de Genève.

« Plaise au Saint-Esprit de m'inspirer ce que j'ai à vous écrire, Madame, et, s'il vous plaît, ma très chère fille. Il n'est besoin, pour vivre constamment en dévotion, que d'établir de fortes et excellentes maximes en son esprit.

« La première que je souhaite au vôtre, c'est celle de saint Paul : *Tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII, 48). Et, à la vérité, puisque Dieu peut et sait tirer le bien du mal, pour qui fera-t-il cela, sinon pour ceux qui sans réserve se sont donnés à lui? Oui, même les péchés (dont Dieu, par sa bonté, nous défende!) sont réduits par la divine Providence au bien de ceux qui sont à lui. Jamais David n'eût été si comblé d'humilité, s'il n'eût péché. »

« Il faut haïr vos défauts... d'une haine tranquille, les voir avec patience, et les faire servir à vous abaisser dans votre propre estime, — en tirer le profit d'un saint abaissement de nous-mêmes. »

S'il est un tourment ici-bas pour les cœurs saintement ambitieux de leur perfection, c'est bien le double sentiment de la nécessité de l'humilité et de ses difficultés. D'une part, cette vertu « tant nécessaire à l'homme en cette vie mortelle, base et fondement de toutes les vertus », est « la mère, la racine, la nourrice et le nœud de tous les autres biens »; et, d'autre part, quand elle semblerait devoir germer et fleurir spontanément dans le sol corrompu de notre misérable fonds, elle y trouve, autrement mieux enraciné qu'elle, l'orgueil, *principe de tout péché*, qui la veut

sant pour ce qu'il est, croyant à sa parole infaillible, *bia* (Eccli., x, 15).

Rien ne peut exprimer la force, l'astuce de ce démon de la superbe, ni l'adresse et la multiplicité de ses industries. Véritable serpent né avec nous, il voudrait enlacer dans ses replis et infecter de son venin nos actions les plus saintes comme les plus indifférentes, nos pensées les plus secrètes et nos meilleures intentions. « Il se nourrit souvent de nos vertus elles-mêmes, comme dit saint Thomas d'Aquin, et cherche à confisquer à son profit, pour s'en engraisser, les dons de Dieu les plus exquis. » S'il paraît s'assoupir, c'est pour dérouler mieux à son aise ses anneaux dans notre âme illusionnée; s'il se montre, s'il se laisse frapper, c'est pour triompher par les coups mêmes que nous lui portons. Enfin, selon saint François de Sales, « l'orgueil est un mal si commun entre les hommes, qu'on ne leur peut jamais assez prêcher et inculquer la nécessité qu'ils ont de persévérer en la pratique de la très sainte et très aimable vertu d'humilité. »

Contre un tel ennemi d'une vertu aussi indispensable, nul ne saurait être assez armé, et puisqu'il ne nous est pas donné de le tuer en cette vie, au moins devons-nous exploiter avidement tous les moyens de l'affaiblir et de neutraliser ses attaques. Or, parmi ces moyens, un des plus efficaces nous est précisément fourni par nos fautes. Comme la mâchoire desséchée d'un vil animal devint, entre les mains de Samson, un engin meurtrier contre les Philistins, nos péchés, si hideux soient-ils, peuvent se transformer en une massue toute-puissante contre l'orgueil, et devenir ainsi l'occasion de notre salut et notre perfection.

En effet, si l'orgueil est une estime et un amour désordonnés de notre prétendue excellence, l'humilité, dit notre aimable Saint, est la « véritable connaissance et volontaire reconnaissance de notre abjection. » Or, quoi de plus propre à produire en nous cette véritable connaissance, que la vue de nos fautes? Elles sont

vraiment, selon l'ingénieuse expression du P. Alvarez, tout autant de fenêtres par lesquelles la lumière entre plus abondante sur notre misère : *Cadit, et sic aperiuntur oculi ejus* (Num., XXIV, 4). Plus efficaces que les humiliations qui nous viennent des événements ou des hommes, elles éclairent et convainquent de néant les forces vives les plus intimes de l'âme. Et, dit saint François de Sales, « cette connaissance de notre néantise ne nous doit pas troubler, mais adoucir, humilier et abaisser. C'est l'amour-propre qui fait que nous nous impatientons de nous voir vils et abjects. »

« Mais je suis si misérable, si remplie d'imperfections! — Le connaissez-vous bien? Bénissez Dieu de quoi il vous a donné cette connaissance, et ne vous lamentez pas tant. Vous êtes bien heureuse de connaître que vous n'êtes que la misère même. »

« Il faut confesser la vérité : nous sommes de pauvres gens, qui ne pouvons guère bien faire. »

« Je vous dis que vous serez fidèle si vous êtes humble. — Mais, serai-je humble? — Oui, si vous le voulez. — Mais je le veux. — Vous l'êtes donc. — Mais je sens bien que je ne le suis pas. — Tant mieux! car cela sert à l'être de plus assurément. »

« Nos imperfections à traiter des affaires tant intérieures qu'extérieures sont un grand sujet d'humilité, et l'humilité produit et nourrit la générosité. »

Comment, en effet, se confier en soi-même, et se croire quelque chose, quand on se sent renverser au premier souffle de la tentation, quand on voit ses résolutions céder et s'évanouir comme une étincelle, comme de l'étoupe jetée dans la flamme? *ut favilla stuppæ,... quasi scintilla* (Is., I, 31). Ah! que l'orgueil perd de sa force dans celui qu'une chute rappelle à la réalité de sa misère, et comme alors l'humilité s'assied plus aisément dans la vérité! Ne croirait-on pas entendre une voix crier : *Recta judicate!* Que vos jugements soient droits (Ps., LVII, 1). — Vous voilà pesé dans la balance, et vous n'avez pas le poids voulu: *Appensus es in staterâ, et inventus es minus ha-*

bens (Dan., v, 27). — Vous pensiez être plus, et voici que vous êtes moins : *Respexistis ad amplius, et eccè factum est minus* (Agg., I, 9).

Tel est, suivant les saints docteurs, le principal dessein de Dieu dans la permission de nos péchés. « Le Bon Pasteur, dit le prince de la chaire italienne, P. Seigneri, use avec ses brebis de trois espèces de verges : l'une est une verge de correction, ce sont les adversités; l'autre est une verge de probation, ce sont les tentations; la troisième est une verge d'indignation, c'est la permission des péchés. Sous chacune des trois, l'homme est forcé de reconnaître son néant et de s'humilier; mais il ne le fait jamais mieux que sous la dernière: car c'est là, dans l'expérience de ses chutes, qu'il voit réellement sa misère, selon la parole de Jérémie : Je suis un homme qui vois ma pauvreté sous la verge de l'indignation du Seigneur: *Ego vir videns paupertatem meam in virgâ indignationis ejus* (Thren., III, 1). Cette verge est si salutaire, que Dieu n'hésite pas à l'employer avec ses meilleurs amis. Comme leur humilité trouve, dans leurs vertus mêmes, un plus redoutable écueil, il les laisse quelquefois tomber dans des imperfections, ou bien il permet que leurs anciennes inclinations perverses relèvent soudain la tête, afin de leur apprendre, par l'expérience de leur fragilité, à ne point compter sur leurs forces (Num., XXIV, 4). »

« Notre-Seigneur, reprend notre Saint, permet qu'en ces petites rencontres nous demeurions court, afin que nous nous humiliions, et que nous sachions que, si nous avons surmonté certaines grandes tentations, ce n'a pas été par nos forces, mais par l'assistance de sa divine bonté. »

« Ayez patience... Bien que Dieu vous laissera broncher, ce ne sera que pour vous faire connaître que s'il ne vous tenait, vous tomberiez du tout. »

« Dieu en a guéri quelques-uns soudainement, sans leur laisser aucune marque de leurs maladies précédentes, comme il fit à l'endroit de Madeleine, la-

quelle en un instant, d'un égout d'eau de corruption, fut changée en une source d'eau de perfection, et ne fut jamais troublée depuis ce moment-là. Mais aussi ce même Dieu a laissé, en plusieurs de ses chers disciples, beaucoup de marques de leurs mauvaises inclinations, quelque temps après leur conversion, et le tout pour leur plus grand profit; témoin le bienheureux saint Pierre, qui, depuis sa première vocation, choppa plusieurs fois en des imperfections, et s'abattit tout à fait et fort misérablement une fois par la négation. »

« Salomon dit que c'est un animal bien insolent que la chambrière qui devient soudainement maîtresse (Prov., xxx, 23). Il y aurait grand danger que l'âme, laquelle a servi longuement à ses propres passions, ne devînt orgueilleuse et vaine, si, en un moment, elle en devenait parfaitement maîtresse. Il faut que, petit à petit et pied à pied, nous nous acquérions cette domination, pour la conquête de laquelle les Saints et les Saintes ont employé plusieurs dizaines d'années. »

« Demeurez en paix, et supportez doucement vos petites misères. Vous êtes à Dieu sans réserve : il vous conduira bien. Que s'il ne vous délivre pas si tôt de vos imperfections, c'est pour vous en délivrer plus utilement et vous exercer plus longuement en l'humilité, afin que vous soyez bien enracinée en cette chère vertu. »

« Vous savez que je vous ai souvent dit que vous deviez être affectionnée également à la pratique de la fidélité envers Dieu, et à celle de l'humilité : de la fidélité, pour renouveler vos résolutions de servir la divine Bonté aussi souvent que vous les romprez, vous tenant sur vos gardes pour ne point les rompre; de l'humilité, quand il vous arrivera de les violer, pour reconnaître votre chétiveté et abjection. »

« Ceux qui aspirent au pur amour de Dieu n'ont pas tant besoin de patience avec les autres comme avec eux-mêmes. Il faut souffrir notre imperfection

pour avoir la perfection. Je dis souffrir avec patience, et non pas aimer ou caresser. L'humilité se nourrit en cette souffrance. »

Remarquons-le bien. La doctrine de notre Saint, comme celle des autres docteurs, ne s'applique pas seulement à des fautes légères. Saint Isidore et saint Thomas affirment que parfois, en punition de l'orgueil, Dieu permet des chutes grossières dans les péchés honteux. Ces péchés sont moins graves que la superbe, disent-ils, et la divine miséricorde s'en sert pour effrayer, secouer et ramener l'âme orgueilleuse, *ut per hanc humiliatus à confusione exsurgat.* Tel, ajoutent-ils, un habile médecin, dans le but de guérir une infirmité plus sérieuse, abandonne son malade aux étreintes d'un mal plus douloureux peut-être, mais moins dangereux. Un célèbre publiciste moderne, Louis Veuillot, a écrit excellemment à ce propos : « C'est une grâce à la misère de l'homme qu'il glisse, lorsque des pas plus affermis pouvaient le porter aux funestes sommets de l'orgueil. » Saint Jean Chrysostome fait des réflexions analogues : « Quelquefois, dit-il, Dieu permet que les péchés d'âmes nobles et grandes soient connus. Il se glissait en elles des intentions de vanité. Le Seigneur, par le moyen de leurs fautes, les veut dépouiller de cette gloire populaire pour laquelle ils ont bravé toutes sortes de dangers, et la leur montrant éphémère comme la fleur des champs, il les amène à se consacrer à lui sans réserve, et à le considérer comme l'unique fin de toutes leurs actions. »

Et après avoir cité d'illustres pénitents, que la méditation des bienfaits de Dieu et le souvenir de légères imperfections remplissaient de componction, le saint Évêque de Constantinople dit encore : « A nous, ces remèdes sont insuffisants. Pour triompher de notre orgueil, il faut une autre force, et laquelle? La multitude de nos péchés, et la perversité de notre conscience qui, après nous avoir enfoncés dans mille turpitudes, ose cependant nous laisser enorgueillir. »

Ce langage est celui de plusieurs autres Pères de l'Église. Saint Augustin dit hardiment : Dieu regarde plus volontiers de mauvaises actions accompagnées d'humilité, que de bonnes œuvres infectées d'orgueil : « Plùs placet Deo humilitas malis in factis, quàm superbia in bonis *(Homil. de Public. et Pharis.)*. » Saint Optat de Milève dit de même : Mieux valent des péchés avec humilité que l'innocence avec l'orgueil. « Meliora sunt peccata cum humilitate, quàm innocentia cum superbiâ (Lib. 2 *contra Donat.*). »

Saint Grégoire de Nysse : « Un char rempli de bonnes œuvres, conduit par l'orgueil, mène à l'enfer; conduit par l'humilité, un char plein de péchés mène en paradis. »

Saint Grégoire le Grand : « Il arrive souvent que celui qui se voit couvert de beaucoup de taches devant Dieu, est cependant plus richement orné par le vêtement d'une plus profonde humilité. »

Saint Bernard termine ainsi une magnifique apologie de la virginité et de l'humilité : « Le pécheur a pris, pour marcher sur les pas de l'Agneau, en suivant les sentiers de l'humilité, un chemin plus sûr que l'homme qui, dans sa virginité, suit les voies de l'orgueil; car l'humilité de l'un le purifiera de ses souillures, tandis que l'orgueil de l'autre ne peut manquer de souiller sa pureté. »

Le même docteur dit ailleurs, en interprétant le 8e verset du psaume 24 : « C'est le Seigneur plein de droiture et de douceur qui a donné *une loi à ceux qui défaillent dans la voie.* Ceux-là sont ceux qui s'éloignent de la vérité. Mais Dieu ne les abandonne pas : il leur offre la voie de l'humilité qui doit les ramener à la connaissance de la vérité. »

On nous pardonnera ces nombreuses citations. Le sujet est à la fois si important et si délicat, que nous avons besoin de nous retrancher derrière de fortes autorités. D'ailleurs, nous ne trouverons pas l'ombre d'une exagération dans ces textes, si nous méditons sérieusement la thèse admirablement démontrée dans

la *Somme de saint Thomas* (2a 2ae, q. 162, art. 6) : « L'orgueil est par sa nature, *secundùm genus suum*, le pire de tous les péchés, plus grave que l'infidélité, le désespoir, l'homicide, la luxure, etc. » La raison en est, continue l'Ange de l'école, dans son aversion de Dieu. Dans les autres péchés, l'homme se détourne de Dieu par ignorance, par faiblesse, ou par le désir d'un bien quelconque. Mais l'orgueil détourne de Dieu uniquement parce qu'il ne veut pas se soumettre à Dieu et à sa loi. C'est pourquoi, dit Boëce, pendant que tous les vices fuient Dieu, l'orgueil seul lui tient tête. De là, le mot de saint Jacques : *Dieu résiste aux superbes* (Jac., IV). Ainsi l'aversion de Dieu et de ses commandements, qui n'arrive que comme une conséquence dans les autres péchés, tient à la nature même de l'orgueil, dont l'acte propre est le mépris de Dieu. Et comme ce qui subsiste par soi-même, toujours l'emporte sur ce qui n'est qu'en vertu d'une autre cause, il s'ensuit que l'orgueil est par sa nature le plus grave de tous les péchés, puisqu'il les dépasse tous dans l'aversion de Dieu qui constitue leur malice formelle.

« Si nous ne pouvons acquérir beaucoup de vertus, disait sainte Chantal, ayons au moins l'humilité. » O bonheur! c'est précisément sur cette absence de vertus sincèrement reconnue, c'est-à-dire sur la vraie notion que nos fautes nous donnent de notre pauvreté spirituelle et de notre néant, que nous pouvons asseoir la vertu mère de toutes les autres. Comment ne pas s'écrier avec notre aimable Saint : « Chères imperfections, qui nous font reconnaître notre misère et nous exercent en l'humilité? » Comment ne pas appliquer le *Felix culpa!* ô heureuse faute! à chacune de nos chutes?

« Ne vous réjouiriez-vous pas, écrivait une sainte Fille de la Visitation, ne vous réjouiriez-vous pas d'une inondation, tout en déplorant les désastres qu'elle a causés, si elle avait amené sur votre terrain d'excellentes pierres destinées aux fondements d'un

palais que vous voulez bâtir? Or, l'humilité est appelée le fondement de l'édifice spirituel, parce que Dieu, à qui seul appartient de bâtir, comme dit le Prophète (Ps., CXXVI), n'édifiera jamais que sur le grand vide que nous lui aurons creusé par la vraie connaissance de nous-même. »

Encore une fois, cette salutaire connaissance peut-elle être sûrement produite, ce grand vide peut-il être plus profondément creusé que par nos fautes? Elles démolissent, elles font crouler pièce par pièce l'échafaudage imaginaire de nos propres forces, et nous ne tardons pas à nous voir dans l'abîme de notre néant, uniquement supportés et soutenus par la divine miséricorde. Précieuse découverte! Dieu l'attendait, *il regarde l'humilité* de ses serviteurs; et autant il *résiste aux superbes*, autant il *donne sa grâce aux humbles* (Jac., IV). Cette grâce qui, au dire de saint Augustin, aime à couler dans les vallées les plus déprimées, nous inonde à proportion de nos abaissements, et elle jette sur le fond de notre néant reconnu les assises d'une vraie sainteté, mieux à l'abri désormais des assauts de l'orgueil.

Dès lors, si la vanité cherche à rentrer dans cet édifice nouveau, un mot la chassera : *Peccavi*, j'ai péché : voilà mon œuvre, tout le reste est de Dieu. A l'exemple d'un éminent successeur de saint François de Sales, Mgr Rey, « je me ferai, du souvenir de mes chutes passées, un livre intime que j'intitulerai *Remède contre l'orgueil*, et j'en relirai les pages; elles respireront l'odeur de mon néant et empoisonneront le ver de mon orgueil. » Plus Dieu m'élèvera, fût-ce au troisième ciel avec saint Paul, plus aussi, à l'imitation de cet apôtre, je trouverai, dans la mémoire de mes anciennes infidélités, un contrepoids aux faveurs célestes qui me maintiendra dans le juste mépris de moi-même. Ainsi, je suivrai le conseil de l'Esprit-Saint : Aux jours heureux, ne perdez pas le souvenir du mal. *In diebus bonorum, ne immemor sis malorum* (Eccli., XI, 27).

On voit dans la Vie de sainte Gertrude, que Dieu lui laissait plusieurs infirmités spirituelles, comme sauvegarde de son humilité. La servante de Dieu s'en affligeait, et, cédant à ses instances, une pieuse femme priait depuis quelque temps pour elle, quand, un jour, Notre-Seigneur lui dit : « Ces défauts, dont se plaint ma bien-aimée, lui sont très profitables. Je répands, tous les jours, dans son âme, une telle abondance de grâces, que je dois, pour préserver son infirmité humaine des atteintes de la vanité, en cacher plusieurs à ses yeux sous le nuage de ces légers manquements. Le fumier féconde la terre : le sentiment qu'une âme a de son infirmité fait germer en elle la reconnaissance, et à chaque fois qu'elle s'humilie ainsi de ses fautes, je lui donne une grâce qui les détruit; je change peu à peu les défauts en vertus, et l'âme se surprendra, un jour, dans une lumière sans ombre. »

La reconnaissance envers Dieu, voilà donc un autre fruit que doit produire encore et *faire germer* la vue de nos fautes. L'humilité est essentiellement vérité, et, en même temps qu'elle nous dévoile « le néant duquel nous sommes extraits », elle met mieux en saillie le bien qui, dans nous, « procède de Dieu comme de sa première cause. » Ainsi, plus elle éclaire notre âme sur sa bassesse, plus elle fait resplendir à nos yeux, dans un contraste écrasant, la grandeur et la multiplicité des bienfaits divins, et plus aussi, par conséquent, elle nous facilite la reconnaissance envers l'*Auteur de tout don parfait* (Jac., I, 17).

Ce n'est pas là un des moindres profits à retirer de nos fautes. L'ingratitude, fille de l'orgueil, « est un péché général, lequel s'épanche sur tous les autres, et les rend infiniment plus énormes. » C'est un vent desséchant qui tarit les sources de la grâce. Or, ce vice ne peut être plus victorieusement combattu que par la considération de nos infidélités mises en regard des persistantes miséricordes du bon Dieu.

« Certes, rien ne nous peut tant humilier devant la miséricorde de Dieu, que la multitude de ses bienfaits, ni rien tant humilier devant sa justice, que la multitude de nos méfaits. Considérons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui, et comme nous considérons par le menu nos péchés, considérons aussi par le menu ses grâces. Il ne faut pas craindre que la connaissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Hélas! les mulets laissent-ils d'être lourdes et puantes bêtes, pour être chargés des meubles précieux et parfumés du Prince? Qu'avons-nous de bon que nous n'ayons reçu? Et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en voulons-nous enorgueillir (1 Cor., IV, 7)? Au contraire, la vive considération des grâces reçues nous rend humbles: car la connaissance engendre la reconnaissance. Mais si, voyant les grâces que Dieu nous a faites, quelque sorte de vanité venait nous chatouiller, le remède infaillible sera de recourir à la considération de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos misères. Si nous considérons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaîtrons bien que ce que nous faisons quand il est avec nous n'est pas de notre façon, ni de notre cru. Nous en jouirons voirement et nous en réjouirons, parce que nous l'avons; mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'auteur. »

« Remplissez votre mémoire du souvenir de vos fautes et infidélités, pour vous en humilier et amender, et des bénéfices que vous avez reçus de Dieu pour l'en remercier. »

« Dites à votre cœur : Sus, mon cœur! ne veuille plus être infidèle, ingrat et déloyal à ce grand bienfaiteur. Et comment mon âme ne sera-t-elle pas désormais sujette à Dieu, qui a fait tant de merveilles et de grâces en moi! »

Enfin, saint François de Sales veut que les lumières

projetées par nos fautes sur notre faiblesse nous conduisent, par l'humilité, à l'indulgence pour les faiblesses d'autrui.

« L'humilité, dit-il, fait que nous ne nous troublons pas en nos imperfections, nous ressouvenant de celles d'autrui; car pourquoi serions-nous plus parfaits que les autres? Et tout de même, elle fait que nous ne nous troublons point de celles d'autrui, nous ressouvenant des nôtres; car pourquoi trouverions-nous étrange que les autres aient des imperfections puisque nous en avons bien? »

Saint Jean Chrysostome insiste, avec son énergie habituelle, sur ce résultat trop peu apprécié que, dans le plan divin, nos fautes nous doivent procurer. Il démontre que si le sacerdoce n'a pas été confié aux anges, c'est de peur que, dans la sévérité de leur impeccabilité, ils n'appelassent la foudre sur les pécheurs; tandis que l'homme connaissant, par sa propre expérience, la fragilité humaine, y compatit naturellement quand il la rencontre chez les autres. Voilà pourquoi, continue le saint Évêque, autrefois comme aujourd'hui, Dieu a permis que les dépositaires de son autorité dans l'Église commissent des fautes afin que le souvenir de leurs chutes les rendît plus humains envers leurs frères. Et, prouvant sa thèse par deux exemples tirés, l'un du Nouveau, l'autre de l'Ancien Testament, Chrysostome met en scène l'ardent, l'intrépide saint Pierre, ne comprenant point qu'on puisse se scandaliser ou rougir de son Maître, lui jurant trois fois une inviolable fidélité, puis le reniant misérablement, non sous la menace des tortures et de la mort, mais à la voix d'une servante. Il évoque ensuite le prophète Élie, dont le zèle impétueux renversait des bataillons et réduisait à la famine un peuple tout entier, et bientôt tremblant de frayeur, fuyant éperdu devant la colère d'une femme, Jézabel. « Dieu, conclut-il, a permis la faute de Pierre, la colonne des Églises, le port de la foi, le docteur de l'univers, pour lui apprendre à

traiter les autres avec miséricorde; et, par une permission divine aussi, Élie tombe, afin de se revêtir tout entier du manteau de la charité, et de devenir indulgent comme son Seigneur. »

Saint Bernard reprend avec le commentaire d'un proverbe : « Qui se porte bien ne sent pas le mal d'autrui, et qui a bien mangé ne connaît pas la souffrance de qui est à jeun. Plus un malade devient semblable à un autre malade, et un famélique à un autre famélique, plus profondément ils compatissent à leurs maux... Pour se sentir malheureux du malheur des autres, il faut d'abord l'éprouver en soi. Ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pourrons retrouver l'âme du prochain dans la nôtre et savoir comment lui venir en aide. »

Appliquons-nous ces leçons. Tant que nous sommes debout, nous ne pouvons ni excuser, ni comprendre, chez les autres, des chutes qui nous scandalisent, qui nous révoltent, et que de fois alors un secret orgueil, sous couleur de zèle, nous porte à l'indignation! Mais qu'une faute semblable nous jette à terre, comme la compassion prendra bien vite la place de notre sévérité! comme l'on comprendra le mot de saint Augustin : « Il n'est pas de péché possible à un homme, dont je ne puisse me souiller moi-même », et la belle parole de l'*Imitation* (L. I, c. II, n. 4) : Nous sommes tous faibles; mais tiens-toi pour le plus fragile de tous. « Omnes fragiles sumus; sed tu neminem fragiliorem te ipso tenebis. »

Cinquième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

Utiliser ses fautes pour aimer son abjection.

« Le haut point de l'humilité, dit saint François de Sales, gît non seulement à reconnaître volontairement notre abjection, mais à l'aimer et s'y complaire, et non point par manquement de courage et généro-

sité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous-mêmes. »

« L'humilité, dit de son côté sainte Madeleine de Pazzi, n'est autre chose qu'une continuelle connaissance de notre néant, et une continuelle jouissance au milieu de tout ce qui nous procure mépris de nous-mêmes. » C'est à « ce haut point » que peuvent et doivent nous élever nos fautes : le rayon qu'elles jettent sur notre abjection ne doit pas seulement nous la faire connaître, il doit nous la faire aimer. « Nous devons tous, dit notre aimable docteur, nous devons tous être capables des défauts les uns des autres, et ne faut en façon quelconque s'étonner d'en rencontrer; car, si nous demeurons quelque temps sans tomber en faute, nous serons, par après, un autre temps que nous ne ferons que faillir, et ferons plusieurs grandes imperfections, de la suite desquelles il faut profiter par l'abjection qui nous en revient. »

« S'il était possible que nous pussions être autant agréables à Dieu étant imparfaits comme étant parfaits, nous devrions désirer d'être sans perfection afin de nourrir en nous, par ce moyen, la très sainte humilité. »

« La connaissance et l'agrément de notre abjection, dit un pieux auteur (M. de Bernières), sont une des plus grandes miséricordes de Dieu sur nous : car, c'est nous faire tirer notre salut de notre perdition, comme il sait tirer sa gloire de nos offenses. L'âme, dans cette lumière, agrée d'être assise sur le fumier de ses misères, environnée et parée des humiliations de ses fautes, comme Job l'était de douleurs; et, se voyant accablée d'infirmités et d'abjections, elle s'y complaît, puisqu'elle peut honorer par là et exalter la divine Bonté. Si une âme est misérable par sa chute, l'abjection qui lui en revient est un trésor qui l'enrichit. Mais ceci est caché à la plupart des hommes, qui ne connaissent pas ce bonheur. Ils sont

pauvres, et cependant ils ont un trésor dans leur pauvreté même; mais, hélas! ils ne le possèdent pas, parce qu'ils ne savent pas l'y chercher. »

Ce trésor, une éminente Religieuse de la Visitation (Mère Marie de Sales Chappuis, morte en odeur de sainteté, Supérieure de la Visitation de Troyes, en 1875) le fait apprécier en ces termes : « Nos fautes sont une grande partie de notre fonds pour l'éternité. L'amour de l'abjection qui nous revient d'elles, fait la trame de ce fonds. Si l'on ourdit sans trame, il y aura bientôt un trou. Mais si, au lieu d'aimer l'abjection, on s'agite, on se trouble, cela c'est l'esprit du démon. Nos fautes nous sont si avantageuses que tout ce que le manque de force de notre volonté ne nous fait pas opérer, le fruit que nous retirons de nos fautes l'opère et fait notre avancement... La vie est une suite de chutes, après lesquelles nous devons aussitôt nous relever en coupant court et en disant : Je ne le ferai plus. Cette manière de faire éclaire, fortifie, encourage. Les fautes ne sont pas nuisibles quand elles sont ainsi réparées; on peut regagner par humilité ce qu'on a perdu par lâcheté. »

L'amour de notre abjection s'identifie avec l'amour du vrai. La vérité est que nous sommes misérables, et que, abstraction faite des dons de Dieu, nous n'avons à nous que le néant et le péché. Nous devons être heureux de le reconnaître, et de le voir reconnaître par nos frères, quand cela se peut sans scandale, de la même manière qu'un homme épris de la science se tient heureux d'avoir découvert une vérité scientifique, et de la pouvoir démontrer et faire admettre à ses semblables. Un sentiment contraire serait aussi opposé à la loyauté qu'à l'humilité, et tomberait sous le blâme du Roi-Prophète : Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge? *Filii hominum, usquequò gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium* (Ps., IV, 3)? « Ces taches vont bien sur moi », disait une sainte âme, en regardant ses imperfections. « Eh! que mérite un lé-

preux, sinon des haillons? » Et une vraie fille de saint François de Sales (sœur M. A. de Mayen), pratiquant à la lettre les leçons de son Bienheureux Père, s'écriait : « S'il se pouvait faire que nos chutes n'offensassent point Dieu, je désirerais tomber sans cesse pour être sans cesse confondue et anéantie. »

Puis, ce n'est pas seulement « par respect pour la vérité », continue le Bienheureux Évêque de Genève, que l'humilité chrétienne inspire « le contentement de n'être rien et de n'être compté pour rien », c'est encore et surtout par respect « pour les humiliations du Verbe incarné ». Ce divin Agneau, en revêtant son adorable innocence des livrées du péché, a daigné accepter, de notre condition déchue, tout ce qui n'est pas le péché lui-même : *per omnia pro similitudine, absque peccato* (Hebr., IV, 15). L'Évangile nous dit les profondeurs d'abaissement où il est volontairement descendu, et les opprobres dont il a voulu être rassasié; mais des siècles de méditation ne suffiraient pas à nous faire comprendre la soif d'humiliations qui dévorait son divin Cœur, et qui le poussait, joyeux, au-devant des plus sanglantes ignominies, comme à un festin parfaitement assorti à sa qualité de « tenant des pécheurs ». Or, l'âme vraiment chrétienne éprouve le besoin de prendre place à ce banquet d'opprobres, à côté de son Bien-Aimé. Elle, la coupable, ne peut se résoudre à le laisser, lui l'innocent, s'abreuver seul à la coupe des humiliations; elle en veut sa part, et le bonheur d'y poser ses lèvres, là où son Dieu, son Sauveur, a posé les siennes, transforme en délicieux breuvage le fiel le plus amer.

Ajoutez à cela que les humiliations, selon la remarque de saint Bernard, sont la voie indispensable à suivre pour arriver à l'humilité, et que, par conséquent, une âme convaincue, comme elle doit l'être, de la nécessité de cette vertu, doit aimer et rechercher les humiliations, comme le voyageur vivement désireux d'atteindre un but s'attache à la route qui y conduit. Enfin, ainsi que nous le verrons dans la lec-

ture suivante, notre abjection est aimable encore, parce qu'elle appelle en nous les miséricordes les plus abondantes du cœur de Dieu.

Sous chacun de ces rapports, nos péchés peuvent être utilisés à nourrir en nous l'amour de notre abjection. En nous la faisant mieux voir, ils établissent, par leur poids humiliant, une équation pratique pleinement satisfaisante pour un jugement droit, entre la confusion qu'ils font naître et les opprobres intérieurs et extérieurs que nous méritons. Ce que Notre-Seigneur acceptait, recherchait avec avidité comme caution des pécheurs, nous l'apprécierons comme un lot rigoureusement proportionné à notre qualité réelle de pécheurs.

Chacune de nos chutes deviendra un jalon de plus pour nous aider à descendre dans l'appréciation de nous-mêmes et dans les exigences de notre égoïsme, jusqu'à « la dernière place » (Luc, XIV, 10), qui nous convient, et où, malheureusement, notre invincible orgueil ne nous tiendra que trop au-dessus de Celui qui a voulu être « le dernier de tous, l'opprobre des hommes et l'abjection de la plèbe ». *Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* (Ps., XXI, 7). — *Despectum et novissimum virorum* (Is., LIII, 3).

Il faut que bien grand soit le profit que nous tirerons de nos fautes, si elles nous font aimer notre abjection, puisque notre aimable Saint, cherchant toujours le thermomètre de la sainteté dans l'humilité, admet sans peine qu'une âme, utilisant ainsi ses chutes, puisse surpasser une autre âme moins sujette à faillir : « Il se peut faire qu'une Sœur, laquelle vous verrez chopper fort souvent, et commettre force imperfections, sera plus vertueuse et plus agréable à Dieu, ou par la grandeur du courage qu'elle conserve parmi ses imperfections, ne se laissant point troubler, ni inquiéter de se voir si sujette à tomber, ou bien par l'humilité qu'elle en retire, ou encore par l'amour de son abjection, que non pas une autre,

laquelle aura une douzaine de vertus, ou naturelles, ou bien acquises, et laquelle aura moins d'exercice et de travail, et par conséquent, peut-être, moins de courage et d'humilité que non pas l'autre, que l'on voit si sujette à faillir. Saint Pierre fut choisi pour être le chef des Apôtres, quoiqu'il fût sujet à beaucoup d'imperfections, en sorte qu'il en commettait, même après qu'il eut reçu le Saint-Esprit; mais parce que, nonobstant ces défauts, il avait toujours un grand courage, et ne s'en étonnait point, Notre Seigneur le rendit son lieutenant, et le favorisa par-dessus tous les autres, de sorte que nul n'eût eu raison de dire qu'il ne méritait pas d'être précipué et avantagé par-dessus saint Jean ou les autres Apôtres. »

Sainte Chantal aimait à répéter ces enseignements de son Bienheureux Père :

« Ma très chère petite, écrivait-elle à la Sœur F.-A. de la Croix de Fésigny, c'est une pure tentation que vos découragements; car dites-moi, quel fruit vous apportent-ils, et quels sujets en avez-vous? Pensez-vous qu'il soit en notre pouvoir d'être toujours attentives à Dieu et de ne point faire de fautes? certes, il faudrait être ange; or, je vous prie de vous accommoder à la condition de cette misérable vie, mais sans aucune anxiété ni trouble, et quand vous aurez manqué à la fidélité, humiliez-vous sans découragement. Cette humiliation et amour de votre abjection, avec tranquillité et paix, sera plus agréable à Dieu que vos pointilleuses fidélités. »

Notre saint Docteur semble avoir tellement peur de nous voir négliger les occasions de nous mépriser nous-mêmes, qu'il voudrait nous en fournir, même alors que nos fautes sont simplement douteuses. Il nous conseille, en ce cas, de prendre le parti le plus méritoire, c'est-à-dire le plus défavorable à notre orgueil, et le plus profitable à la sainte humilité.

« J'ajoute, pour un avis général, écrit-il, que quand nous ne savons pas discerner si nous avons bien

rendu notre devoir en quelque occurrence, et sommes en doute d'avoir offensé Dieu, il faut alors s'humilier, requérir Dieu qu'il nous excuse, et demander plus de lumières pour une autre fois, et oublier tout à fait ce qui s'est passé, et se remettre au train ordinaire. Car une curieuse et empressée recherche pour savoir si nous avons bien fait, provient indubitablement de l'amour-propre, qui nous fait désirer de savoir si nous sommes braves, là où l'amour pur de Dieu nous dit : Misérable ou couard que tu as été, humilie-toi, appuie-toi en la miséricorde de Dieu, demande toujours pardon; et, sur une nouvelle protestation de fidélité, passe outre à la poursuite de ton avancement. »

C'est la pensée de l'auteur de l'*Imitation:* Seigneur, dit-il, votre abondante miséricorde m'est plus avantageuse pour obtenir le pardon de mes offenses, que toute l'idée que je puis avoir de ma justice pour la défense de ma conscience que je ne connais pas à fond : « Melior est enim tua copiosa misericordia ad consecutionem indulgentiæ, quàm mea opinata justitia pro defensione latentis conscientiæ (3 Imit., XLVI, 5). »

Ce n'est pas seulement dans le for intime et caché de notre âme, que nos fautes, en nous dévoilant notre abjection, nous donnent lieu de l'aimer et de nous mieux humilier; souvent le prochain, témoin de nos chutes, voit à découvert notre faiblesse et notre misère; alors l'abjection extérieure s'ajoute à notre abjection intérieure. Nous devons accepter et aimer l'une comme l'autre, et nous pouvons par là doubler la somme de nos gains spirituels. Ainsi faisait un noble et pieux chrétien (M. de Bernières déjà cité) : « Vous savez, écrivait-il à un ami, vous savez ma dernière promptitude, et vous en avez été témoin... Toute ma consolation est que cette faute m'est arrivée en la présence de mes amis qui, de là, connaîtront ce que je suis. J'ai un grand déplaisir d'avoir déplu à Dieu, étant infidèle à ses grâces.

Mais ma joie est dans mon humiliation que j'agrée. Le bonheur d'être avili dans l'esprit des autres est grand, et quelque chose de bien doux pour ceux qui veulent réparer l'injure faite à Dieu. Être fortement convaincu qu'on est un pur néant, très infirme, c'est le profit qu'il faut tirer de nos imperfections. Qu'il m'est utile que ma misère paraisse, puisque cela me sert à découvrir toutes ces vérités! — C'est la vérité que je ne suis que néant, infirmité, corruption, plus que je ne puis comprendre. Et pour l'amour que je dois porter à cette vérité, je me tiens dans mon néant; et par un acquiescement volontaire, j'aime et j'adore la divine Providence qui le manifeste. Je me reconnais et m'avoue misérable, je suis bien aise que tout le monde le sache et me traite selon cette vérité. »

On ne saurait mieux pratiquer les sublimes avis de l'auteur de Philothée. Au reste, avec l'esprit de mesure qui le distingue, le plus aimable des Saints a soin de sauvegarder les droits de la vérité, en dissuadant de simuler des défauts, sous prétexte de chercher l'abjection (à moins d'une inspiration toute spéciale, telle que l'ont reçue quelques saints), et les droits de la charité, en recommandant de réparer le scandale ou le froissement que nos fautes peuvent avoir causés à nos frères. « Si je me suis déréglé par colère ou par dissolution à dire des paroles inconvenantes, et desquelles Dieu et le prochain sont offensés, je me repentirai vivement et serai extrêmement marri de l'offense, laquelle je m'efforcerai de réparer le mieux qu'il me sera possible; mais je ne laisserai pas d'agréer l'abjection et le mépris qui m'en arrive; et si l'un se pouvait séparer d'avec l'autre, je rejetterais ardemment le péché et garderais humblement l'abjection. »

« Je fais une sottise, elle me rend abject : bon. Je donne du nez en terre et tombe en une colère démesurée : je suis marri de l'offense de Dieu, et bien aise que cela me déclare vil, abject et misérable.

« Néanmoins, ma fille, prenez bien garde à ce que je m'en vais vous dire : encore que nous aimions l'abjection qui s'ensuit du mal, il ne faut pas pourtant laisser de remédier au mal. Je ferai ce que je pourrai pour ne point avoir le chancre au visage, mais si je l'ai, j'en aimerai l'abjection. En matière de péché, il faut encore plus fort tenir cette règle : Je me suis déréglé en ceci, en cela; j'en suis marri, quoique j'embrasse de bon cœur l'abjection qui s'ensuit; et si l'un se pouvait séparer de l'autre, je garderais chèrement l'abjection et ôterais le mal et le péché. »

Et si nos efforts pour réparer l'offense faite à nos frères ou le scandale que nous leur avons pu donner, allaient jusqu'à nous reconquérir leur pleine estime, et à nous relever dans leur opinion aussi haut que si nous n'avions point failli, en ce cas-là, obligés par le devoir à ôter « notre abjection de devant leurs yeux, il la faut serrer et cacher dans notre cœur. »

Au surplus, et autant que la charité et le devoir du bon exemple peuvent le permettre, notre Saint ne voulait pas qu'on se privât du bénéfice de l'abjection extérieure : « Je voudrais... pour ce qui regarde nos défauts, que nous ne nous missions pas en peine de les couvrir : car, pour ne les laisser pas voir au dehors, ils n'en sont pas meilleurs. Les sœurs ne croiront pas pour cela que vous n'en ayez point, et vos imperfections seront peut-être plus dangereuses que si elles étaient découvertes, et qu'elles vous causassent de la confusion, ainsi qu'elles font à celles qui sont plus faciles à les laisser paraître à l'extérieur. Il ne se faut donc pas étonner ni décourager quand nous commettons des imperfections devant nos sœurs; mais, au contraire, il faut être bien aises que nous soyons reconnues pour telles que nous sommes. »

Même quand on est en charge, et par conséquent, ce semble, mieux tenu à sauvegarder sa réputation auprès de ses inférieurs, le fondateur de la Visitation, avec les réserves voulues, aime qu'on moissonne l'abjection partout où on la trouve.

« Vous me demandez... si la Supérieure ou la Directrice ne doit point témoigner de répugnance que les sœurs voient ses défauts, et ce que c'est qu'elle doit dire quand une fille se vient accuser tout simplement à elle de quelque jugement ou pensée qu'elle a fait, qui la marque d'imperfection, comme serait si quelqu'un avait pensé que la Supérieure aurait fait une correction avec passion.

« Or, je dis que ce qu'elle doit faire en cette occasion, c'est de s'humilier et recourir à l'amour de son abjection; mais si la sœur était un peu troublée en le disant, la Supérieure ne devra pas faire semblant de rien, mais détourner ce propos, et néanmoins cacher l'abjection dans son cœur. Car il faut bien prendre garde que notre amour-propre ne nous fasse perdre l'occasion de voir que nous sommes imparfaits, et de nous humilier; et, bien que l'on retranche l'acte extérieur d'humilité, de crainte de fâcher la pauvre sœur qui l'est déjà assez, il ne faut pas laisser de faire l'intérieur; que si, au contraire, la sœur n'était point troublée en s'accusant, je trouverais bien bon que la Supérieure avouât librement qu'elle a failli, s'il est vrai; car si le jugement est faux, il est bon qu'elle le dise avec humilité, réservant toujours néanmoins précieusement l'abjection qui lui revient de ce qu'on la juge défaillante.

« Voyez-vous, cette petite vertu de l'amour de notre abjection ne doit jamais s'éloigner de notre cœur d'un pas, parce que nous en avons besoin à toute heure, pour avancés que nous soyons en la perfection, d'autant que nos passions renaissent, voire quelquefois après que nous avons vécu longuement en la religion et après avoir fait un grand progrès en la perfection.

« Les sœurs ne doivent pas s'étonner si la Supérieure commet des imperfections, puisque saint Pierre, tout Pasteur qu'il était de la sainte Église, et Supérieur universel de tous les chrétiens, tomba bien en faute, et telle qu'il en mérita correction,

ainsi que dit saint Paul (Gal., II, 11). De même, la Supérieure ne doit pas témoigner de l'étonnement si l'on voit ses fautes; mais elle doit observer l'humilité et la douceur, avec laquelle saint Pierre reçut la correction que lui fit saint Paul, nonobstant qu'il fût son supérieur. L'on ne sait ce qui est plus considérable, ou la force du courage de saint Paul à reprendre saint Pierre, ou l'humilité avec laquelle saint Pierre se soumit à la correction qui lui était faite, voire pour une chose en laquelle il pensait bien faire et avoir une fort bonne intention. »

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, voyant un jour la haute opinion qu'avait d'elle une de ses novices, se mit à lui raconter en sanglotant ses défauts et ses tentations, et, après s'être représentée comme la plus criminelle des femmes: « Je vous ai dit cela, ma fille, ajouta-t-elle, pour vous apprendre sous quelle maîtresse vous êtes tombée. Si Dieu ne m'eût enfermée dans un cloître, j'eusse fini mes jours dans une prison perpétuelle, ou sous la hache du bourreau. Priez donc pour moi, et obtenez-moi d'obtenir un jour mon salut de la toute gratuite bonté de Dieu. »

Plus près de nous par le temps et le lieu où elle a vécu, une digne fille de saint François de Sales, élevée à la charge de Supérieure de son monastère (la mère M.-Mélanie Pommeroy), disait en confidence à une des sœurs : « Ce qui me réjouit, c'est que la supériorité entretiendra en moi la sainte abjection, mes nombreux défauts étant mieux en évidence sur le chandelier que dans l'obscurité d'une cellule. »

A plus forte raison, l'Évêque de Genève voulait-il, lorsqu'on a le bonheur d'être inférieur, qu'on embrasse avec empressement les abjections extérieures, et il raillait impitoyablement les âmes douillettes à cet égard : « Je suis méprisée, et je m'en fâche : si bien font les paons et les singes. — Je suis méprisée, et je m'en réjouis : les apôtres faisaient ainsi. » — « Savez-vous ce qu'il faut faire quand nous sommes corrigés et mortifiés? Il nous faut prendre cette mor-

tification comme une pomme d'amour et la cacher en notre cœur, la baisant et caressant le plus tendrement qu'il nous sera possible. »

Nous croyons avoir démontré, à l'école de saint François de Sales, tout ce que la sainte humilité peut tirer de profit de nos chutes. Voilà comment, en nous faisant mieux connaître et aimer notre abjection, elles peuvent, de l'abîme qu'elles ont creusé, nous élever au degré le plus précieux de la plus nécessaire des vertus et devenir, pour l'âme confondue en son néant, le principe d'une nouvelle splendeur. Selon le texte de Job (Job., XI, 17) et la pensée de saint Bernard : « L'âme pécheresse paraîtra d'autant moins vile aux regards de Dieu, qu'elle le sera davantage à ses propres yeux, dans le souvenir de ses péchés. »

Profitons ainsi de nos fautes, et, comme le dit Fénelon, elles serviront plus en nous rabaissant à nos propres yeux, que nos bonnes œuvres en nous consolant. « Les fautes sont toujours des fautes. Mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait grand bien. »

Il y a certaines matières qui salissent les habits en apparence et qui servent néanmoins à ôter les taches. C'est l'usage que font les justes de leurs péchés, tout en les détestant. Ils s'en servent pour purifier leur âme de l'orgueil qui est le plus grand de leurs péchés.

« C'est ainsi, reprend saint Bernard, que le juste tombe sous la main de Dieu, et il arrive par une étrange merveille que le péché qu'il a commis contribue à le justifier... La main de Dieu ne soutient-elle pas celui qui tombe, quand c'est l'humilité qui la soutient? »

Sachons utiliser nos fautes de cette manière, à peine elles nous sont échappées et en même temps que nous les effaçons par la pénitence. Utilisons-les également quand leur souvenir vient nous attrister. Il est des herbes à fort mauvaise odeur, qui, à force de se dessécher, exhalent à la fin un agréable aro-

me. Qu'il en soit de même des péchés de notre pauvre vie. Une sainte fille de l'Ordre de la Visitation conservait soigneusement un petit sachet de papier, qu'à sa mort, on trouva dans sa cellule, avec cette inscription : « Ceci est pour parfumer mon cœur de l'odeur précieuse de mon abjection. » Elle avait mis dans ce sachet tout ce qu'on lui avait dit ou écrit d'humiliant, les défauts dont on l'avait avertie, ce que ses confesseurs lui avaient dit de plus fort dans ses confessions, et toutes les fautes dont on lui avait fait la correction.

Nous n'aurons pas de peine à nous faire ce sachet; nous trouverons, hélas! en regardant en arrière dans notre vie, les mauvaises plantes d'innombrables fautes, qui nous serviront à le remplir. Mettons-les à profit de cette façon, et répétons le mot admirable du Vénérable Père de la Colombière : « Heureuses misères dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes! Si vous m'êtes nécessaires, je ne voudrais pas vous changer pour les mérites et les vertus des autres. J'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble. Je renonce à toutes les grâces qui pourraient me priver de cet avantage, et pour ne point le perdre, je consens à être privé de tout le reste. »

Sixième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Utiliser ses fautes pour accroître sa confiance en la miséricorde de Dieu.

Si notre abjection mérite notre amour, parce qu'elle nous force de rendre hommage à la vérité, et qu'elle nous facilite l'imitation des abaissements du Verbe fait chair, elle nous deviendra bien plus chère encore, quand nous la considérerons dans ses rapports avec la miséricorde infinie de notre Dieu.

Déjà, dans une précédente lecture, nous avons

compris, et saint François de Sales nous a dit et redit, que nos fautes ne nous doivent jamais désespérer, ni décourager, et que toujours la douleur de les avoir commises doit être accompagnée d'une invincible confiance en la divine Bonté. Les considérations que nous allons présenter nous démontreront que bien loin de diminuer cette confiance, nos imperfections en sont l'un des plus féconds éléments.

Ici surtout, les textes de notre Saint sont assez nombreux et assez clairs pour dispenser de tout commentaire. Nous nous bornerons à copier. Mais auparavant, il ne sera pas inutile d'emprunter à d'autres sources quelques réflexions où l'on pourra voir comme la synthèse et les preuves théologiques de cette consolante doctrine.

Et d'abord, laissons l'éminent auteur contemporain que nous avons déjà cité, nous exposer et développer, dans une page splendide, pleine de la doctrine de saint Thomas, le principe fondamental de tout ce nouveau côté de l'art d'utiliser nos fautes :

« Dieu, dit Mgr Gay en répétant le mot de saint Jean : *Dieu est l'amour* (1 Joan., IV, 8); Dieu aime, Dieu nous aime : il nous aime parce qu'il est l'amour! Exister, aimer, et, maintenant que nous existons, nous aimer, c'est pour lui une seule et même chose, une seule et même nécessité. L'espérance n'est-elle pas dès lors un devoir pour nous tous? Une mesure quelconque d'espérance peut-elle être un excès? Et si la défiance nous reste encore possible, est-elle excusable?

« On dira : il y a le péché. Hélas! il est trop vrai, le péché est partout, et partout où il est, il pose un problème, il amène une complication, il soulève un obstacle; problème pour nous, complication en nous, obstacle devant nous; mais pour Dieu, est-ce qu'il y a des problèmes? Est-ce que l'on peut embarrasser ses voies, ou lui opposer quelques barrières? Il s'arrête s'il le veut, mais uniquement parce qu'il le veut; et partout où il lui plaît de passer, il passe. Le

péché atteint Dieu, en ce sens qu'il l'offense; jamais il ne l'atteint, en ce sens qu'il le modifie. Il modifie ses actes; mais, loin de modifier son essence, il ne change même rien à sa disposition primordiale et foncière envers nous, c'est-à-dire à l'amour qu'il nous porte. Comme en face du néant sa bonté devient l'amour, vis-à-vis du péché son amour devient la miséricorde, et tout est dit. Oui, tout est dit; à une seule condition toutefois, c'est que le pécheur espère. Et à certains égards, nul n'a tant de titres que le pécheur à espérer en Dieu. Sans doute, la sainteté divine a tant d'horreur pour le péché, qu'elle oblige sa justice à le punir de peines effroyables; mais c'est précisément pourquoi la miséricorde en est incomparablement plus émue que de tous les autres malheurs qui pourraient nous frapper. Car enfin, si on le regarde du côté de la peine qu'il mérite, le péché est la perte de Dieu; c'est donc un mal suprême et vraiment la misère absolue. Où ira régulièrement la plus grande compassion, si ce n'est à la plus grande misère? Telle est donc la raison pour laquelle la miséricorde divine s'excite elle-même ici plus que partout ailleurs, afin que le pécheur se repente, se confie, obtienne son pardon et se sauve. D'où vous voyez que l'ardeur même de la colère est en Dieu une source nouvelle et plus vive de pitié et de bonté, et devient dès lors, pour nous tous, un fondement nouveau d'espérance. »

Étant prouvé, et d'une façon si péremptoire, que la miséricorde n'est autre chose que la bonté, c'est-à-dire l'essence même de Dieu dans ses rapports avec la misère de sa créature, n'entrevoit-on pas que chacune de nos fautes peut devenir, si nous le voulons, une occasion nouvelle, à ce divin attribut, de se manifester et de se glorifier, et que, semblables aux lèvres de l'agneau qui soulage sa mère en lui faisant épancher le lait bienfaisant qui remplit ses mamelles, nos fautes rapprochées par la confiance et le repentir du cœur de la Divinité, lui procurent la vraie joie de

verser quelques effluves de plus de cette miséricorde qui surabonde en son sein maternel?

Écoutons ici un des plus beaux accents d'une des voix épiscopales les plus éloquentes de notre siècle (Mgr Pie, évêque de Poitiers) :

« *Beati misericordes!* En prononçant cet oracle, on peut dire que le Fils de Dieu fait homme nous a révélé sa propre béatitude et celle de son Père qui est dans les cieux. Car si la miséricorde, telle que peut la pratiquer un simple mortel, est pour lui un principe et une source de félicité, que dire de la miséricorde telle que Dieu et Dieu seul sait l'exercer, et quel transport de bonheur ne doit-elle pas incessamment entretenir dans le sein de la Divinité? *Bienheureux les miséricordieux :* donc, bienheureux, par-dessus tous les autres, Celui qui seul a droit d'être appelé *bon; unus est bonus, Deus* (Matth., XIX, 17), Celui dont la charité est l'essence, Celui dont la miséricorde et la bonté n'ont pas plus de limite que l'éternité elle-même : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* (Ps., CV, 1). La rigueur n'est point dans la nature de Dieu. Quand Dieu cède à la colère, quand il exerce la justice, il fait une besogne qui lui est étrangère : *irascetur ut faciat... alienum opus ejus* (Is., XXVIII, 21). C'est la gauche qui tient les verges, et Dieu se lasse promptement d'opérer avec cette main : *peregrinum est opus ejus ab eo* (ibid.). La main droite du Seigneur, au contraire, est l'instrument favori de son cœur, elle fait les œuvres de son amour... D'un pécheur aveugle et incorrigible elle sait faire, en un clin d'œil, un pénitent résolu : *hæc mutatio dexteræ Excelsi* (Ps., LXXVI, 11) ».

Mais, encore un coup, la miséricorde ne peut s'exercer que sur la misère, et quelle plus affreuse misère que le péché! quel objet plus *pitoyable* pour une infinie *pitié!* Ces fautes dont le poids nous écrase et fait de nous des victimes désespérées de la divine colère, il ne tient qu'à nous de les faire valoir auprès de Dieu comme une occasion, pour lui, de manifester

un attribut qui lui est, ce semble, bien plus cher que la justice, à savoir la bonté, l'amour. Il ne tient qu'à nous de nous adresser à son cœur, et de lui dire avec David : *Vous me pardonnerez, Seigneur, vous effacerez mes fautes*, pour glorifier votre perfection la plus chérie, la miséricorde : *propter bonitatem tuam, Domine;* et comme vous la glorifierez d'autant mieux que mes crimes à effacer seront plus nombreux, la multitude même de mes fautes m'en fait davantage espérer le pardon : *Propitiaberis peccato meo : multum est enim* (Ps., XXIV, 11).

« Dieu, ajoute un ancien auteur, mort en 1630, Dieu n'est-il pas le Maître qui nous a enseigné à ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais à vaincre le mal par le bien (Rom., XII, 21); à ne pas rendre le mal pour le mal, ni la malédiction pour la malédiction (1 Petr., III, 9); à combler de bienfaits nos ennemis et à accumuler ainsi des charbons ardents sur leurs têtes (Rom., XII, 20)? Or, *le disciple n'est point au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur* (Matth., X, 24). Si donc nous voyons des disciples de ce divin Maître pratiquer si parfaitement cette leçon que, non seulement ils se sont montrés pleins de bienveillance et de douceur envers leurs iniques persécuteurs et leurs cruels tyrans; mais qu'ils leur ont rendu le bien pour le mal, jusqu'à donner leur vie pour les sauver, que dirons-nous du Maître dont ces justes ont reçu et pratiqué une si sublime doctrine?

« La charité de tous les disciples réunis, mise en regard de celle du Christ, n'atteint pas les proportions d'une goutte d'eau vis-à-vis de l'Océan. Si donc une étincelle de charité a été si puissante chez eux, que fera l'incendie immense, infini, de la suréminente charité de Dieu? »

« Ah! s'écrie saint Chrysostome, Jésus nous dit : *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle sera votre récompense? Les païens n'en font-ils pas autant?* (Matth., V, 47). Et nous disons de Dieu : S'il n'exau-

ce, s'il ne secourt que les justes ses amis, ne manquera-t-il pas quelque chose à sa bonté? »

La sainteté infinie de Dieu se joint à sa bonté, pour l'exciter à poursuivre le péché de sa haine, et, plus encore, le pécheur de sa miséricorde. « Dieu, dit le Père Seigneri, a le péché en si grande horreur, que, afin de l'arracher des cœurs, non seulement il s'est humilié jusqu'à la mort, quand il était revêtu d'une chair mortelle, mais encore aujourd'hui, glorieux dans le ciel, il s'humilie jusqu'à se faire suppliant. *Laboravi rogans* (Jér., xv, 6). Mais remarquez-vous bien pourquoi? Avez-vous jamais observé un chasseur au moment où il va tirer sur sa proie? Voyez comme il évite le moindre bruit, comme il se baisse et, s'il faut, rampe sur la terre. Pourquoi? C'est qu'il veut tuer le gibier qu'il vise. Eh bien! tel est l'objet des supplications du Seigneur, de sa patience, de son calme, de son silence pendant que nous l'offensons. Il n'a qu'un but, exterminer le péché, et l'exterminer complètement.

« Si le Seigneur précipitait sur-le-champ en enfer toute âme gravement coupable, sans doute il prendrait toujours le pécheur, mais jamais il n'exterminerait le péché. Au contraire, le péché s'éterniserait par son châtiment même. Mais, précisément parce que la haine divine s'attaque directement à la faute, et seulement indirectement à la cause de la faute, au pécheur, Dieu use de tant d'industries, s'humilie avec tant d'avances amoureuses, afin de séparer le péché du pécheur, et d'anéantir celui-là en sauvant celui-ci, ne se décidant à perdre le coupable que lorsque l'obstination de sa libre volonté à retenir sa faute ne permettant plus à Dieu de tuer le péché dans le pécheur, le force à tuer le pécheur dans le péché.

« Tel est le motif qui anime l'infinie Bonté à nous attendre, à nous inviter à la pénitence et à nous recevoir. Voilà pourquoi David, connaissant bien cette disposition de Dieu, s'en prévaut d'une façon singulière en s'écriant : Seigneur, vous me pardonnerez

mon péché, parce qu'il est grand. *Tu propitiaberis peccato meo : multum est enim* (Ps., XXIV, 11). Un esprit ignorant de ce calcul divin croira que le Prophète se trompe, et aurait dû donner le nom de *grande* à la divine miséricorde, et non pas à sa faute, excusant au contraire celle-ci, et l'atténuant par toutes sortes de considérations, afin d'en demander plus hardiment et d'en obtenir plus aisément la rémission. David était mieux avisé. Il savait que l'énormité du péché est un motif, pour la divine Bonté, de l'exterminer plus volontiers et il s'adressait à cette même Bonté en lui disant : Énorme est mon péché, *multum est enim;* afin de la déterminer à en purifier entièrement son âme. C'est ainsi que le vigneron, qui voit sa vigne ravagée par un sanglier, décrit sous les couleurs les plus horribles la férocité et la force de cet animal, devant le chasseur, dans le but de l'animer davantage à le poursuivre et à le tuer. *Tu propitiaberis peccato meo : multum est enim.* »

Et si David tenait déjà ce langage au *Dieu des armées*, avec quel redoublement de confiance ne l'adresserons-nous pas au Verbe incarné pour le salut des pécheurs, à Celui qui a voulu épouser notre nature, *ut misericors fieret* (Hebr., II, 17), précisément pour donner un plus large épanouissement, une expansion plus généreuse à sa miséricorde! Bossuet n'hésite pas à le dire, « Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise à voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie... Mais il a pris d'autres sentiments, pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents; mais, Chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé. » « Sa vocation est d'être Sauveur, » reprend saint François de

Sales. « Il est le Dieu des misérables, continue la vénérée Mère Chappuis. Chaque fois que nous lui offrons une faute à réparer, nous lui redonnons le titre de Sauveur. »

Dieu nous garde de rien dire qui sente l'exagération ou le paradoxe; mais, involontairement, nous nous rappelons le mot d'un grand évêque à des missionnaires qui gémissaient devant lui sur les iniquités dont leur ministère les rendait témoins : « Eh! quelle serait votre raison d'être, mes bons Pères, s'il n'y avait point de péchés »? O Prêtre éternel, ô Jésus, notre Sauveur, permettez-nous de vous le dire aussi : quelle serait la raison d'être de votre vie mortelle et de vos souffrances inouïes, et que feriez-vous ici-bas, dans vos Sacrements, dans votre Église, s'il n'y avait point de péchés à pardonner? Que feriez-vous de votre miséricorde, s'il n'y avait point de misérables?

« Quand Jésus, a dit sainte Gertrude, ne trouve plus des âmes assez vierges pour venir à elles comme Époux, il les laisse devenir malades, afin d'y venir comme médecin. » La joie, l'honneur que donne au médecin le malade qui lui confie, avec ses plaies, les chances de sa guérison, le pécheur les procure au divin Samaritain, en lui offrant ses fautes à guérir. Si le Dieu a été offensé par la coulpe, le Sauveur est glorifié par le pardon qui la détruit. Vraiment, il semblerait, à voir les faveurs dont il inonde les prodigues revenus à lui, qu'il veuille les remercier de lui avoir donné occasion d'assouvir les désirs, les besoins de sa clémence.

« Donc, ô mon âme, conclut l'ancien auteur cité plus haut, de ce que tu te reconnais malade, de grâce, ne redoute point d'aller au médecin. Au contraire, vas-y avec d'autant plus de confiance que c'est pour toi, pour venir à toi qu'il s'est *élancé de son lit nuptial, qu'il a marché à pas de géant depuis le sommet des cieux* (Ps., XVIII, 6). Il est venu te délivrer de la maladie du péché, car il savait que *le*

médecin est nécessaire aux infirmes, et non à ceux qui se portent bien (Matth., IX, 12). — O folie funeste des pécheurs qui puisent des motifs de fuir le médecin dans ce qui leur devrait donner le plus de confiance d'aller à lui! Insensé celui qui a peur de trouver un adversaire indigné dans celui qui est venu le guérir!

« *L'impie fuit sans que nul le poursuive* (Prov., XXVIII, 1). Il est étrange qu'on fuie sans être poursuivi; mais il est plus étrange encore que l'impie fuie lorsque non seulement personne ne le poursuit, mais quand la bonté divine elle-même l'appelle, court après lui pour lui offrir sa miséricorde, pour lui présenter un remède à ses maux en lui promettant, en lui jurant qu'elle lui donnera tout ce qu'il voudra bien lui demander pour son salut éternel. »

Et quelle douce, quelle ravissante lumière irradient sur ces pensées, les apparitions et les révélations de Paray-le-Monial! Un saint religieux (le P. Varin) l'a fort bien dit : « Depuis la venue de Notre Seigneur, la confiance doit être la vertu propre des pauvres pécheurs. » Mais, depuis la manifestation au monde du Cœur de Jésus, cette confiance ne peut-elle pas s'élever jusqu'aux limites de l'audace? N'est-ce pas ce Cœur divin qui a répondu au coup de lance de Longin en versant sur lui, non seulement le pardon, mais la sainteté, mais la grâce du martyre? N'est-ce pas ce Cœur qui nourrit les pécheurs du sang qu'ils font couler, comme le pélican ses petits, de ses flancs par eux déchirés, et qui n'a voulu être blessé et ouvert, suivant saint Vincent Ferrier, que pour montrer aux coupables la source même du pardon? N'est-ce pas ce Cœur enfin qui crie à tous, du fond de son tabernacle : Venez à moi vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai? *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth., XI, 28). N'est-il pas dévoré d'une soif inépuisable d'absoudre et de guérir, et n'est-ce pas étancher sa soif que de lui apporter des fautes à pardonner?

Aussi est-il remarquable que les âmes les mieux initiées aux suaves secrets du Cœur de Jésus se sont faites les apôtres les plus zélés de la confiance après le péché, et de l'art d'utiliser ses fautes. La vie de sainte Gertrude renferme des traits délicieux à ce sujet, et la Bienheureuse Marguerite-Marie y revient souvent : « Le Cœur de Jésus, dit-elle, est le trône de la miséricorde, où les plus misérables sont les mieux reçus, pourvu que l'amour les présente dans l'abîme de leurs misères.

« Et quand vous aurez fait des fautes, ne vous troublez pas pour cela, parce que le trouble, l'inquiétude et le trop d'empressement éloignent nos âmes de Dieu et chassent Jésus-Christ de nos cœurs. Mais, en lui demandant pardon, prions son sacré Cœur de satisfaire pour nous, et de nous remettre en grâce avec sa divine Majesté. Dites alors tout confidemment au tout aimable Cœur de Jésus : — O mon unique amour, payez pour votre pauvre esclave et réparez le mal que je viens de faire. Faites-le retourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain et au salut de mon âme. — Et de cette manière, nos chutes nous servent quelquefois beaucoup pour nous humilier et nous apprendre ce que nous sommes, et combien il nous est utile d'être cachés dans l'abîme de notre néant.

« Après vous être humiliée, recommencez tout de nouveau à vous rendre fidèle, parce que le sacré Cœur aime cette manière d'agir qui tient l'âme en paix. »

Le vénérable Directeur de la Bienheureuse, le Père de la Colombière, ne cessait de prêcher le même sujet. Nous tenons à reproduire le passage suivant d'une lettre de lui à une âme écrasée sous le poids de ses fautes. On trouverait difficilement un écho plus fidèle et un résumé plus pratique des enseignements que va nous donner ensuite saint François de Sales.

« Si j'étais à votre place, écrivait le Père de la Colombière, voici comment je me consolerais. Je dirais

à Dieu avec confiance : Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde, et pour la faire éclater en présence du Ciel et de la terre. Les autres vous glorifient en faisant voir quelle est la force de votre grâce, par leur fidélité et leur constance, combien vous êtes doux et libéral envers ceux qui vous sont fidèles; pour moi, je vous glorifierai en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs, et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser, que nulle rechute, quelque honteuse et criminelle qu'elle soit, ne doit porter un pécheur au désespoir du pardon. Je vous ai grièvement offensé, ô mon aimable Rédempteur, mais ce serait bien encore pis, si je vous faisais cet horrible outrage de penser que vous n'êtes pas assez bon pour me pardonner. C'est en vain que votre ennemi et le mien me tend tous les jours de nouveaux pièges : il me fera tout perdre plutôt que l'espérance que j'ai en votre miséricorde; quand je serais retombé cent fois, et que mes crimes seraient cent fois plus horribles qu'ils ne sont, j'espérerais encore en vous. — Après quoi, il me semble que rien de tout ce qui pourrait réparer ma faute et le scandale que j'aurais donné ne me ferait de la peine... Après quoi, je recommencerais à servir Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant, et avec la même tranquillité que si je ne l'avais jamais offensé. »

La vénérée Mère Marie de Sales Chappuis, de la Visitation Sainte-Marie, qui avait pour occupation, disait-elle, de « fouiller le Cœur de Dieu, » ne craignait point de dire : « Quand, à chacune de nos respirations, nous tomberions en quelque faute, si, autant de fois, on se redonne à Dieu, pour recommencer à bien faire, les chutes ne nuisent pas. Le Seigneur regarde moins les fautes que le profit que nous en tirons, si nous les utilisons pour nous abaisser devant lui, et nous rendre petites, humbles et douces. Oh! alors, elles ne nuisent point, elles n'affai-

blissent pas sa volonté. C'est une grande grâce à une âme de constater ses fautes. Cette connaissance lui fait découvrir la bonté de Dieu et le prix des mérites du divin Sauveur. »

Sixième jour.

DEUXIÈME LECTURE

Utiliser ses fautes pour accroître sa confiance en Dieu.

Nous avons entendu le langage de la Théologie et des Saints sur la confiance que nos fautes elles-mêmes doivent nous inspirer envers la divine miséricorde.

Laissons maintenant parler seul notre suave Docteur d'Annecy.

« Vous me demandez, mes très chères filles, si une âme ayant le sentiment de sa misère peut aller à Dieu avec une grande confiance. Or, je réponds que non seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais qu'elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait la connaissance de sa misère; car cette connaissance et confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Ainsi tous les grands saints, comme Job, David et les autres, commençaient toutes leurs prières par la confession de leur misère et indignité; de sorte que c'est une bonne chose de se reconnaître pauvre, vil et abject et indigne de comparaître en la présence de Dieu.

« Ce mot célèbre entre les anciens : *Connais-toi toi-même*, encore qu'il s'entend de la connaissance de la grandeur et excellence de l'âme, pour ne la point avilir et profaner en des choses indignes de sa noblesse, il s'entend aussi de la connaissance de notre indignité, imperfection et misère; d'autant que, tant plus nous nous connaîtrons misérables, tant plus nous nous confierons en la bonté et miséricorde de

Dieu : car entre la miséricorde et la misère il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'eût point créé l'homme, il eût été vraiment tout bon; mais il n'eût point été actuellement miséricordieux, d'autant que la miséricorde ne s'exerce qu'envers les misérables.

« Vous voyez donc que, tant plus nous nous connaissons misérables, tant plus nous avons occasion de nous confier en Dieu, puisque nous n'avons rien de quoi nous confier en nous-mêmes. La défiance de nous-mêmes provient de la connaissance de nos imperfections. Il est bien bon de se défier de nous-mêmes; mais de quoi nous servirait-il de le faire, sinon pour jeter toute notre confiance en Dieu et nous attendre à sa miséricorde?

« Les fautes et infidélités que nous commettons tous les jours nous doivent bien apporter de la honte et confusion, lorsque nous voulons approcher de Notre Seigneur; et ainsi lisons-nous qu'il y a de grandes âmes, comme sainte Catherine de Sienne et la Mère Thérèse, qui, lorsqu'elles étaient tombées en quelque défaut, avaient de ces grandes confusions; aussi est-il bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu, nous nous retirions un peu par humilité, et demeurions confus; car si seulement nous avons offensé un ami, nous avons bien honte de l'aborder. Mais il n'en faut pas demeurer là : car ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des vertus mitoyennes, par lesquelles nous devons monter à l'union de notre âme avec son Dieu. Ce ne serait pas grand'chose de s'être anéanti et dépouillé de soi-même (ce qui se fait par des actes de confusion), si ce n'était pour se donner tout à Dieu, ainsi que saint Paul nous l'enseigne quand il dit : *Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau* (Coloss., III, 9-10). Ce petit reculement ne se fait que pour mieux s'élancer à Dieu par un acte d'amour et de confiance. — Voilà donc pour la conclusion de ce premier point, qu'il est très bon d'avoir de la con-

fusion, quand nous avons la connaissance et sentiment de notre misère et imperfection; mais qu'il ne faut pas s'arrêter là, ni pour cela tomber en découragement, ains relever son cœur en Dieu par une sainte confiance, le fondement de laquelle doit être en lui et non pas en nous; d'autant que nous changeons, et il ne change jamais, et demeure toujours aussi bon et miséricordieux quand nous sommes faibles et imparfaits, que quand nous sommes forts et parfaits.

« J'ai accoutumé de dire que le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère. Il faut donc, d'autant que notre misère sera plus grande, avoir aussi une plus grande confiance. »

« Que Dieu vous regarde avec amour, vous n'avez nul sujet d'en douter, car il voit amoureusement les plus horribles pécheurs du monde, pour peu de vrai désir qu'ils aient de se convertir. C'est un cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leur misère, si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents! Et qui n'aimerait ce Cœur royal, paternellement maternel envers nous?...

« Nos imperfections ne nous doivent pas plaire; ainsi nous devons dire avec le grand Apôtre: *O moi misérable! qui me délivrera du corps de cette mort?* (Rom., VII, 24). Mais elles ne nous doivent pas étonner ni ôter le courage; nous en devons voirement tirer la soumission, humilité et défiance de nous-mêmes, mais non pas le découragement ni l'affliction du cœur, ni beaucoup moins la défiance de l'amour de Dieu envers nous. Ainsi Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, mais il nous aime nonobstant iceux. Ainsi, comme la faiblesse et infirmité de l'enfant déplaît à la mère, et pourtant non seulement elle ne laisse pas pour cela de l'aimer, mais l'aime tendrement et avec compassion; de même, bien que Dieu n'aime pas nos imperfections et péchés véniels, il ne laisse pas de nous aimer tendre-

ment. De sorte que David eut raison de dire à Notre Seigneur : *Ayez miséricorde, Seigneur, parce que je suis infirme* (Ps., VI, 3).

« Or sus, c'est assez, ma très chère fille, vivez joyeuse : Notre Seigneur vous regarde et vous regarde avec amour, et avec d'autant plus de tendreté que vous avez d'infirmité. Ne permettez jamais à votre esprit de nourrir volontairement des idées contraires, et quand elles vous arriveront, ne les regardez point elles-mêmes, détournez vos yeux de leur iniquité, et retournez devers Dieu avec une courageuse humilité, pour lui parler de sa bonté ineffable, par laquelle il aime notre chétive, pauvre et abjecte nature humaine, nonobstant ses infirmités. »

« Glorifiez-vous de n'être rien; soyez-en bien aise, puisque votre misère sert d'objet à la bonté de Dieu pour exercer sa miséricorde.

« Entre les gueux, ceux qui sont les plus misérables, et desquels les plaies sont plus grandes et effroyables, se tiennent pour les meilleurs gueux, et plus propres à attirer l'aumône. Nous ne sommes que des gueux : les plus misérables sont de meilleure condition; la miséricorde de Dieu les regarde volontiers.

« Humilions-nous, je vous supplie, et ne prêchons que nos plaies et misères à la porte du temple de la pitié divine; mais ressouvenez-vous de les prêcher avec joie, vous consolant d'être toute vide et toute veuve, afin que Notre Seigneur vous remplisse de son royaume. »

« C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités. »

« Pour l'absolution de vos péchés de tant d'années, que vous me demandiez, ma très chère fille, vous devez savoir que Dieu, par sa bonté, les aura effacés au même instant que vous lui voulûtes donner votre cœur, par la résolution que son inspiration vous fit prendre, de ne vivre plus que pour lui.

Néanmoins, ma chère sœur, vous pourrez utilement répéter la prière de ce pénitent qui disait : *Seigneur, lavez-moi davantage de mon iniquité, et me nettoyez de mon péché* (Ps., L, 4), pourvu que ce soit avec une vraie et simple confiance en cette souveraine bonté, vous assurant que sa miséricorde ne vous manquera pas. »

« Relevez souvent votre cœur par une sainte confiance, mêlée d'une profonde humilité envers notre Rédempteur, comme disant : Je suis misérable, Seigneur! et vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde, et vous me tirerez de votre main paternelle à la jouissance de votre héritage. Je suis chétive et abjecte, mais vous m'aimerez en ce jour-là (de ma mort), parce que j'ai espéré en vous et ai désiré d'être vôtre.

« Or sus, je vous conjure par notre commun amour qui est Jésus-Christ, que vous viviez toute consolée et toute tranquille en vos infirmités. *Je me glorifierai en mes infirmités*, dit notre grand saint Paul, *afin que la vertu de mon Sauveur habite en moi* (1 Cor., XII, 9). Oui, car notre misère sert de trône pour faire reconnaître la bonté souveraine de Notre Seigneur.

« Dieu soit exalté en vos misères, sur le trône de sa bonté, et le théâtre de notre pure et sincère humilité. »

« O ma très chère fille, demeurez en paix; ne vous amusez point à vos imperfections, mais tenez les yeux hauts et bien élevés en l'infinie bonté de Celui qui, pour nous contenir dans son humilité, nous laisse vivre dans nos infirmités. Ayez toute votre confiance en sa bonté, et il aura un soin de votre âme, et de tout ce qui la regarde, que jamais vous ne sauriez penser.

« Que si vous n'avez pas bien correspondu jusqu'à présent, il y a bon remède, car il faut bien correspondre dorénavant. Vos misères et infirmités ne vous doivent pas étonner : Dieu en a bien vu d'autres, et sa miséricorde ne rejette pas les misérables, mais

s'exerce à leur faire du bien, faisant le sujet de sa gloire sur leur abjection. »

« Certes, nos misères et faiblesses, pour grandes qu'elles soient, ne nous doivent pas décourager, bien nous doivent humilier et faire jeter entre les bras de la divine miséricorde, laquelle sera d'autant plus glorifiée en nous, que nos misères sont plus grandes, si nous venons à nous en relever : ce que nous devons espérer de faire, moyennant la grâce de Notre Seigneur. »

Saint François de Sales voulait que les personnes chargées de la conduite du prochain prissent soin de relever son courage et de ranimer sa confiance. C'est ainsi qu'il écrivait à une Supérieure devenue, hélas! tristement célèbre, la Mère Angélique Arnaud, à propos d'une jeune fille qu'il lui avait recommandée : « Mais, voyez-vous, vous lui êtes un peu trop sévère, à la pauvre fille. Il ne lui faut point tant faire de reproches, puisqu'elle est fille de bons désirs. Dites-lui que, pour toute broncharde qu'elle pourrait être, jamais elle ne s'étonne ni se dépite contre soi-même; qu'elle regarde plutôt Notre Seigneur qui, du haut du ciel, la regarde, comme un père fait pour son enfant qui, encore tout faible, a peine d'assurer ses pas, et lui dit : Tout bellement, mon enfant; et s'il tombe, l'encourage, disant : Il a sauté, il est bien sage, ne pleurez point; puis s'approche et lui tend la main. Si cette fille est une enfant en humilité, et qu'elle sache bien qu'elle est enfant, elle ne s'étonnera point d'être tombée, car elle ne tombera pas aussi d'en haut. »

Le suave Docteur donnait des instructions semblables et plus précises encore aux confesseurs. Après leur avoir rappelé que les pauvres pénitents les appellent du nom de Père, et qu'ils doivent avoir « un cœur paternel en leur endroit, les recevant avec un extrême amour, malgré leurs défauts, » il ajoute : « Ainsi, quoique l'enfant prodigue revînt tout nu, crasseux et puant d'entre les pourceaux, son bon père néanmoins l'embrasse, le baise amoureuse-

ment, et pleure dessus lui; parce qu'il était père, et que le cœur des pères est tendre sur celui des enfants. »

Puis, le Saint indique la manière de recevoir un pénitent enclin à l'abattement et au désespoir :

« Si vous le voyez craintif, abattu, et en quelque défiance d'obtenir le pardon de ses péchés, relevez-le en lui montrant le grand plaisir que Dieu prend à la pénitence des grands pécheurs; que notre misère étant plus grande, la miséricorde de Dieu en est plus glorifiée; que Notre Seigneur pria Dieu son Père pour ceux qui le crucifiaient, pour nous faire connaître que, quand nous l'aurions crucifié de nos propres mains, il nous pardonnerait fort libéralement; que Dieu fait tant d'estime de la pénitence, que la moindre pénitence du monde, pourvu qu'elle soit vraie, lui fait oublier toutes sortes de péchés; de façon que si les damnés et les diables même la pouvaient avoir, tous leurs péchés leur seraient remis; que les plus grands saints ont été grands pécheurs : saint Pierre, saint Matthieu, sainte Madeleine, David, etc.; et enfin que le plus grand tort qu'on peut faire à la bonté de Dieu et à la mort et passion de Jésus-Christ, c'est de n'avoir pas confiance d'obtenir le pardon de nos iniquités; et que, par article de foi, nous sommes obligés de croire la rémission des péchés, afin que nous ne doutions point de la recevoir, lorsque nous recourons au sacrement que Notre Seigneur a institué pour cet effet. »

On sait avec quelle perfection le doux François de Sales pratiquait cette mansuétude à l'égard de ses pénitents. Il était plein de ces pensées, et il s'en servait pour lui-même : ses contemporains et ses confidents nous le disent assez. « Je l'ai ouï souvent, rapporte Mgr Camus, louer cette inclination qu'avait sainte Thérèse à lire la Vie des Saints qui avaient été grands pécheurs, parce qu'elle y voyait reluire la magnificence de la miséricorde divine sur leur grande misère. »

« Je ne sais comme je suis fait, » écrivait le Bienheureux à sainte Chantal ; « encore que je me sens misérable, je ne m'en trouble point, et quelquefois même j'en suis joyeux, pensant que je suis une vraie bonne besogne pour la miséricorde de Dieu. »

La Bienheureuse Marguerite-Marie tenait à peu près le même langage : « Hélas ! ma chère Mère, écrivait-elle à la Mère de Soudeilles, le 3 novembre 1684, c'est la vérité que je ne suis qu'un obstacle à tout bien, et un composé de toutes misères au corps et à l'esprit. Et le soutien de ma faiblesse, c'est que le Seigneur prend son plaisir de glorifier son infinie miséricorde sur les sujets les plus misérables. »

Enfin le Père La Rivière dit, en parlant du saint évêque de Genève : « Il n'est pas possible d'exprimer la douleur amoureuse qu'il concevait sur chaque défaut accompagnée d'une crainte filiale, d'un sentiment aigre-doux, d'un abandonnement absolu et d'une entière espérance en l'incompréhensible bonté. Non, certes, qu'il n'est pas possible d'exprimer cela, car cet excellent personnage avait été instruit du Saint-Esprit dès sa tendre jeunesse à regarder Dieu, voire même ès imperfections, comme un père souverainement aimable et débonnaire, qui les détruit jusqu'à une, quand on s'en repent, qui les abîme dans l'océan de sa miséricorde, et qui les consume au feu de son infinie charité. De là vient que si parfois il choppait légèrement et contrevenait à ses bonnes résolutions, il se reprenait suavement sans se chagriner ou s'impatienter, jetant ses yeux sur le bénin Sauveur avec une parfaite confiance. »

Septième jour

PREMIÈRE LECTURE

Utiliser ses fautes pour s'affermir dans la persévérance.

Ce sujet a été implicitement traité dans les pages précédentes, et n'en est, à vrai dire, que la conséquence. En nous procurant une connaissance plus

exacte de notre faiblesse, en nous donnant des droits plus grands à la divine miséricorde, nos chutes nous doivent porter naturellement à nous tenir mieux sur nos gardes, et à recourir avec une humilité plus confiante à Celui sans qui nous ne pouvons rien, et avec qui nous pouvons tout. Or, l'on sait que la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu sont deux gages de victoire dans le combat spirituel.

Nos fautes cependant, dans les desseins de Dieu, sont appelées à rendre à notre persévérance, sous des points de vue plus spéciaux, des services non moins signalés. Et d'abord, il est clair qu'elles nous doivent rendre plus vigilants. C'est un des sens que les interprètes assignent à l'oracle sacré : Une grave infirmité rend l'âme sobre. *Infirmitas gravis sobriam facit animam* (Eccli., XXXI, 2).

« Sans doute, dit saint Jean Chrysostome, il devrait nous suffire de voir que des hommes, bien supérieurs à nous en sainteté, n'ont pas été à l'abri des défaillances, pour devenir circonspects, pour marcher avec plus de précautions, et pour observer une prudence plus sévère. Mais nos malheurs personnels réussissent mieux encore à nous instruire. Notre nature est ainsi faite, qu'elle a besoin de se heurter elle-même aux écueils pour en constater la funeste réalité. »

Cette vérité est confirmée par l'Esprit-Saint, aussi bien que par l'expérience. *Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il?* (Eccli., XXXIV, 9). Et un Père, Victor de Carthage, en expliquant ce texte, continue ainsi : « Une félicité tranquille est bien exposée; mais la crainte de retomber dans des pièges, où il a déjà donné, rend l'homme plus vigilant. Ainsi le nautonier qui a connu le danger se tient mieux sur ses gardes, et le souvenir d'un seul naufrage essuyé par son imprudence l'éloigne parfois à jamais des ports inhospitaliers. »

Telle est la première leçon que notre vigilance doit retenir de nos chutes : en reconnaître et combattre les causes, éviter l'imprévoyance et la légèreté, et,

avant tout, fuir les occasions volontaires, ce démon des démons, comme on les a appelées, qui engloutissent tant d'âmes. Les navigateurs ont leur carte marine où ils marquent soigneusement les récifs qu'ils ont constatés. A la lumière de nos fautes passées, faisons, nous aussi, notre carte de navigation spirituelle, où seront décrits les causes de nos défections antérieures, les courants, les illusions, les défauts de précaution qui ont amené nos égarements; et, instruits par notre triste expérience, nous éviterons désormais les écueils signalés par nos naufrages.

Saint François de Sales n'omet point de nous donner ces conseils : « J'ai vu, par vos lettres, vos petites chutes et imperfections, pour lesquelles ni vous ni moi ne devons aucunement nous étonner. Car ce ne sont que de petits avertissements de nous tenir bas et humbles devant les yeux de Dieu, et pour nous éveiller en cette sentine en laquelle nous sommes. »

« Les fièvres spirituelles, aussi bien que les corporelles, sont ordinairement suivies de plusieurs ressentiments qui sont utiles à celui qui guérit, pour plusieurs raisons, mais particulièrement parce qu'elles consument les restes des humeurs peccantes qui avaient causé la maladie, afin qu'il n'en demeure pas un brin; et, parce que cela nous remet en mémoire le mal passé, pour faire craindre la rechute, à laquelle, bien souvent, nous nous porterions, par trop de licence et de liberté, si les ressentiments, comme menaces, ne nous retenaient en bride, pour nous faire prendre garde à nous, jusqu'à ce que notre santé soit bien confirmée. »

« Il ne se faut jamais oublier de ce que nous avons été, afin que nous ne devenions pires. »

De ce premier profit tiré de nos fautes en résultera naturellement un second : la fidélité aux moyens de persévérance. Chacune de nos chutes deviendra un prédicateur irrésistible de la nécessité de la grâce

et du devoir de l'attirer par la prière et la fréquente réception des sacrements. Ces humiliants souvenirs secoueront notre somnolence, et stimuleront notre ardeur au service de Dieu et à la poursuite de la vertu. « Il n'y a pas de coursier plus rapide, dit le Père Pinamonti, que le cheval échappé des griffes d'un loup. Il croit toujours avoir cet ennemi à ses flancs : il ne court pas, il vole. Tel est l'effet que produisent les chutes chez les saints : elles les rendent plus ardents pour le bien. »

Saint Jean Chrysostome constatait cet heureux résultat chez Théodore : « De même, lui écrivait-il, que le chasseur, en effleurant la peau d'un lion, ne fait que le rendre plus furieux et plus invincible, de même, l'ennemi du genre humain, en s'efforçant de vous faire une profonde blessure, a redoublé votre générosité et votre dévouement aux bonnes œuvres. »

Saint Épiphane traduit la même idée dans un apologue charmant. « Quand le cerf se sent vieillir, il guette au flanc des rochers quelque gîte de serpent, et collant sa bouche à la fente de la roche, il aspire et avale un reptile; soudain, d'un effort ravivé par la venimeuse morsure, et surexcité par une soif dévorante, il s'élance à la recherche d'une eau pure, et s'il la trouve avant l'espace de trois heures, il y puise cinquante nouvelles années de vie. De même, ô homme spirituel! si le serpent du péché pénètre dans ton cœur, vole aux sources de la grâce, et là, en faisant pénitence, non seulement ton péché sera effacé, mais tes forces seront restaurées. »

« L'enfant qui tombe lorsqu'il s'écarte un peu de sa mère et qu'il veut marcher seul, dit le Père Grou, revient à elle avec plus de tendresse pour être guéri du mal qu'il s'est fait, et il apprend par sa chute à ne plus la quitter. L'expérience de sa faiblesse et de la bonté avec laquelle sa mère le reçoit lui inspire plus d'attachement pour elle. »

On retrouve le fond de toutes ces pensées sous la plume du plus aimable des Saints :

« Reprenez votre cœur et le remettez doucement entre les mains de Notre Seigneur, le suppliant qu'il le guérisse; et, de votre côté, faites aussi tout ce que vous pourrez par renouvellement de résolutions, par la lecture des livres propres à votre guérison et autres moyens convenables : et ainsi faisant, vous gagnerez beaucoup en votre perte, et demeurerez plus saine par votre maladie. »

« Soudain que vous sentirez d'avoir fourvoyé, réparez la faute par quelque action contraire. »

« Mon Dieu, que le royaume intérieur est heureux, quand ce saint amour y règne! Que bienheureuses sont les puissances de notre âme qui obéissent à un Roi si saint et si sage! Non, ma chère cousine, sous son obéissance et dans cet état, il ne permet point que les péchés habitent, ni même aucune affection aux plus moindres. Il est vrai qu'il les laisse bien aborder la frontière, afin d'exercer les vertus intérieures à la guerre et les rendre vaillantes, et permet que les espions, qui sont les péchés véniels et ces imperfections, courent çà et là parmi son royaume; mais ce n'est que pour faire connaître que sans lui nous serions en proie à tous nos ennemis. »

« Or sus, que voulez-vous que je vous dise, ma très chère fille, sur le retour de vos misères, sinon qu'au retour de l'ennemi, il faut reprendre les armes et le courage pour combattre plus fort que jamais?... Mais, mon Dieu! gardez-vous bien d'entrer dans aucune sorte de défiance; car cette céleste bonté ne vous laisse pas tomber de ces chutes pour vous abandonner, mais pour vous humilier, et faire que vous vous teniez plus serrée et ferme à la main de sa miséricorde. »

« Voyez-vous, ma chère sœur, il arrive maintes fois que, pensant être entièrement défaits des ennemis anciens sur lesquels nous avons jadis emporté la victoire, nous les voyons venir d'un autre côté dont

nous les attendions le moins. Hélas! cet unique Sage du monde, Salomon, qui avait fait tant de merveilles en sa jeunesse, se tenant fort assuré de la longueur de sa vertu et de la confiance de ses années passées, lorsqu'il semblait être hors de ses escalades, il fut surpris de l'ennemi qu'il avait le moins à craindre, selon le cours ordinaire.

« C'est pour nous apprendre deux leçons signalées : l'une, que nous nous devons toujours défier de nous-mêmes, cheminer en une sainte crainte, requérir continuellement les secours du Ciel, vivre en humble dévotion; l'autre, que nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués. Ils nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour nous faire une plus forte guerre.

« Mais avec cela, ma très chère sœur, il ne faut nullement que vous vous découragiez... Ces petites secousses nous font revenir à nous, considérer notre fragilité et recourir plus vivement à notre Protecteur. Saint Pierre marchait fort assuré sur les ondes : le vent s'élève, et les vagues semblent l'engloutir. Alors, il s'écrie : Ah! Seigneur, sauvez-moi! Et Notre Seigneur, l'empoignant : Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi doutes-tu? C'est parmi les troubles de nos passions, les vents et les orages des tentations, que nous réclamons le Sauveur; car il ne permet que nous soyons agités, que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardemment. »

« Humilions-nous fort; avouons que si Dieu ne nous est cuirasse et bouclier, nous serons incontinent percés et transpercés de toutes sortes de péchés. C'est pourquoi tenons-nous bien à Dieu par la continuation de nos exercices : que ce soit le gros de notre soin, et le reste, des dépendances. »

« Et, bien que quelquefois vous recevez des secousses de l'amour-propre et de votre imbécillité, ne vous en troublez point; car Dieu le permet ainsi afin que vous lui serriez la main, et que vous vous humiliiez et réclamiez son secours paternel. »

« Il ne faut pas, Monsieur, que nous révoquions en doute si nous sommes en état de nous confier en Dieu quand nous sentons des difficultés à nous garder du péché, ni quand nous avons défiance ou peur qu'ès occasions ou tentations, nous ne puissions pas résister. Oh! non, Monsieur; car la défiance de nos forces n'est pas un manquement de résolutions, mais une vraie reconnaissance de notre misère.

« C'est un sentiment meilleur, de se défier de pouvoir résister aux tentations, que non pas celui de s'en tenir pour assuré et assez fort, pourvu que ce qu'on n'attend pas de ses forces, on l'attende de la grâce de Dieu. En sorte que plusieurs qui, avec grande consolation, se sont promis de faire des merveilles pour Dieu, quand c'est venu au point, ont manqué; et plusieurs qui ont eu grande défiance de leurs forces et une grande crainte qu'à l'occasion ils ne manquassent, sur-le-champ ont fait merveille pour Dieu, parce que ce grand sentiment de leur faiblesse les a poussés à chercher l'aide et le secours de Dieu, à veiller, prier et s'humilier, pour ne point entrer en tentation.

« Je dis qu'encore que nous ne sentions en nous ni forces, ni même courage quelconque pour résister à la tentation si elle se présentait maintenant à nous, pourvu que nous désirions néanmoins de résister, et espérions que si elle venait, Dieu nous aiderait et lui demanderions son secours, nous ne devons nullement nous contrister, d'autant qu'il n'est pas besoin de se sentir toujours de la force et du courage, et suffit qu'on espère et désire en avoir en temps et lieu; et ce n'est pas besoin qu'on sente en soi aucun signe ni aucune marque qu'on aura ce courage-là, mais il suffit qu'on espère que Dieu nous aidera. Samson, qui était appelé *le fort*, ne sentait jamais les forces surnaturelles dont Dieu l'assistait, sinon ès occasions; et pour cela il est dit que, quand il rencontrait les lions ou les ennemis, l'esprit de Dieu le saisissait pour les tuer. Ainsi est-il assuré que Dieu,

qui ne fait rien en vain, ne nous donne pas ni la force, ni le courage, quand il n'est pas besoin de l'employer, mais *qu'ès occasions jamais il ne manque.* Et partant, il faut toujours espérer qu'en toutes occurrences il nous aidera, pourvu que nous le réclamions. Et nous devons toujours nous servir des paroles de David: *Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère au Seigneur* (Ps., XLII, 5), et de l'oraison dont il usait : *Quand ma force défaillira, Seigneur, ne m'abandonnez point* (Ps., LXX, 9). »

« Le grand secret pour entretenir une bonne dévotion, c'est d'avoir beaucoup d'humilité. Soyez humble, et Dieu sera pour vous, et appréciera votre bonne volonté, vous donnant à lui sans déguisement et sans réserve, lui disant du fond du cœur que si, jusqu'à présent, vous ne l'avez pas assez bien servi, il ait la bonté de vous pardonner et fortifier dans la résolution que vous avez prise, de vous détacher de toutes les affections du monde et de ne vous attacher à rien, sinon à l'amour de Dieu, et de tout votre cœur à le servir fidèlement... Nous ne devons pas nous troubler pour nos offenses; car souvent ce divin Esprit est plus libéral de ses dons à ceux qui lui ont été plus avares de leur cœur et de leurs affections. »

« J'espère en Notre Seigneur que vous vous tiendrez toujours en sa main, et que par conséquent jamais vous ne trébucherez du tout; que si à la rencontre de quelque pierre, vous choppez, ce ne sera que pour vous faire tant mieux tenir sur vos gardes, et pour vous faire, de plus en plus, réclamer l'aide et le secours de ce doux Père céleste, que je supplie vous avoir à jamais en sa sainte protection. Amen. »

« Quand nous serions les plus parfaits du monde, nous ne le devons jamais savoir ni connaître, mais nous estimer toujours imparfaits. Notre examen ne doit jamais tendre à connaître si nous sommes imparfaits, car nous n'en devons jamais douter. De là s'ensuit que nous ne devons pas nous étonner de nous voir imparfaits, puisque nous ne devons jamais

nous voir autrement en cette vie; ni nous en contrister, car il n'y a remède; oui bien nous en humilier, car par là nous réparons nos défauts, et nous amender doucement, car c'est l'exercice pour lequel nos imperfections nous sont laissées, n'étant excusables de n'en rechercher pas l'amendement, ni inexcusables de ne le pas faire entièrement; car il n'en prend pas des imperfections comme des péchés. »

Enfin, un dernier avantage à retirer de nos fautes au point de vue qui nous occupe en ce moment, se rencontre dans le souvenir des remords qu'elles nous ont laissés, des tourments qu'elles nous ont causés, et des réparations qu'elles nous ont condamnés à faire. Exploitons notre répugnance à subir de nouveau ces désagréments, afin de nous préserver de la rechute, et disons-nous à nous-mêmes, au moment de la tentation : O mon âme, souviens-toi du trouble qui a suivi ces fautes, quand, d'autres fois, tu as le malheur de les commettre. Rappelle-toi ce qu'il t'en a coûté pour les rétracter, pour en effacer les traces, pour en réparer les suites. Souviens-toi des angoisses qui t'ont torturée, pendant que des péchés semblables pesaient sur toi, des terreurs qui t'écrasaient alors à la pensée des jugements de Dieu, de la honte qu'il t'a fallu surmonter pour avouer tes misères au saint tribunal. Rappelle-toi tout cela, et épargne-toi, par une fidélité plus généreuse, le retour de ces peines, de ces tourments et de ces humiliations.

Sans doute, de tels motifs sont loin d'être parfaits, et tiennent plus à la crainte qu'à l'amour. Néanmoins, ils peuvent être profitables en plus d'un cas, et ils méritaient d'être mentionnés parmi les industries de *l'Art d'utiliser ses fautes*. Notre bon saint n'y insiste guère, mais ne les omet point. « L'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire à se bien maintenir, à raison de la condition de la place en laquelle il se trouve, qui est le cœur humain, variable et sujet à la mutinerie. Alors donc, l'amour emploie la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemi. »

Septième jour.

DEUXIÈME LECTURE

Utiliser ses fautes pour devenir plus fervent.

Nous voici arrivés au terme final de *l'Art d'utiliser ses fautes*, et au sommet de toute perfection : la ferveur du divin amour.

Nous renvoyons aux derniers chapitres du second livre du *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, les lecteurs désireux de connaître la mystérieuse genèse de l'amour par la pénitence. Qu'il nous suffise de rappeler ici que la matière de cette dernière vertu, ce sont nos péchés, et l'on comprendra aisément le profit que, sous ce rapport, ils nous doivent procurer.

La pénitence a divers actes. Nous l'envisagerons dans ceux qui précisément, dans le langage théologique et dans le langage populaire, portent le nom d'*Actes du Pénitent :* la confession, la contrition et la satisfaction, et qui sont matière, ou au moins parties essentielles du sacrement de la réconciliation.

Notre aimable Docteur a des enseignements sublimes sur chacun de ces trois points, et nous découvrirons, à la lumière de sa parole, les trésors que nous apportent nos fautes, en fournissant un aliment à ces opérations de nos âmes repentantes.

L'accusation nous apparaît d'abord, avec le cortège des efforts qu'elle exige et des bénédictions qu'elle attire, comme un moyen puissant de transformer nos chutes en sources de mérites.

« Cet amoureux cœur de notre Rédempteur mesure et ajuste tous les événements de ce monde à l'avantage des esprits qui, sans réserve, se veulent asservir à son divin amour. Il est vrai, ma fille, que nos fautes, lesquelles, tandis qu'elles sont dans nos âmes, sont des épines, sortant dehors par la volontaire accusation, elles sont converties en roses et

parfums; d'autant que, comme notre malice les tire dans nos cœurs, aussi c'est la bonté du Saint-Esprit qui les pousse dehors. »

« Le scorpion qui nous a piqués est venimeux en nous piquant; mais, étant réduit en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqûre. Le péché n'est honteux que quand nous le faisons; mais étant converti en confession et pénitence, il est honorable et salutaire. » *Pro animâ tuâ ne confundaris dicere verum. Est enim confusio adducens peccatum, et est confusio adducens gloriam et gratiam* (Eccli., IV, 24, 25).

« La contrition et la confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du péché. Simon le Lépreux disait que Madeleine était pécheresse; mais Notre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle répandit, et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, Philothée, notre péché nous déplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé; mais l'accusation de notre péché nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré. Ce nous est une sorte d'allégement de bien dire au médecin le mal qui nous tourmente. Quand vous serez arrivée devant votre père spirituel, imaginez-vous d'être en la montagne du Calvaire, sous les pieds de Jésus-Christ crucifié, duquel le sang précieux distille de toutes parts pour vous laver de vos iniquités. Car, bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est néanmoins le mérite de ce sang répandu qui arrose abondamment les pénitents autour des confessionnaux. Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession; car, à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la Passion divine y entrera pour le remplir de bénédiction. »

« Vous pratiquez (par la confession) la vertu d'humilité, d'obéissance, de simplicité et de charité, et en cette seule action de confession, vous exercerez plus de vertus qu'en nulle autre. »

« La confession et la pénitence rendent infiniment plus honorable l'homme, que le péché ne l'avait rendu blâmable. »

« O Dieu! quel contentement au cœur d'un père très aimant, d'ouïr celui de sa fille protester qu'elle a été envieuse et maligne! que bienheureuse est cette envie, puisqu'elle est suivie d'une si naïve confession! Votre main écrivant votre lettre faisait un trait plus vaillant que ne fit jamais celle d'Alexandre. »

Le Père Du Pont a sur le même sujet des considérations frappantes. Il fait ressortir les actes vertueux qui se multiplient dans l'aveu de nos fautes, et il n'hésite pas à l'appeler une œuvre de vertu surhumaine. C'est, dit-il, ce que semble insinuer Job, quand devant Dieu il se rend le témoignage de n'avoir jamais, *comme un homme*, *tenu son péché secret*, *ni caché son iniquité* (Job., xxx, 33).

Saint Grégoire affirme qu'il faut souvent plus de courage pour confesser un péché, qu'il n'en eût fallu pour l'éviter; et l'on connaît le mot de saint Augustin : « Dieu accuse vos fautes; si vous les accusez vous-même, vous voilà uni à lui. »

Or, quand on songe qu'un péché, commis une seule fois, peut devenir par des accusations cent fois répétées, l'occasion de vertus et de mérites si incontestables, n'a-t-on pas toujours mieux le droit de redire : *Felix culpa!* heureuse faute!

Les mêmes réflexions s'appliquent, avec plus de force encore, à la contrition. C'est ici que l'auteur de *Théotime* nous dévoilera le rôle vivifiant de la divine charité avec « son amoureuse douleur et son douloureux amour. »

« La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoique plusieurs eaux se convertissent en feu; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle. Car, ainsi qu'il est écrit au Livre des Machabées (2 Mach., I, 19), lorsque les enfants d'Israël furent conduits en Babylone, du temps de Sédécias, les prêtres, par l'avis de Jérémie, cachèrent le feu sacré

en une vallée, dans un puits sec, et au retour, les enfants de ceux qui avaient ainsi caché le feu l'allèrent chercher, selon ce que leurs pères leur avaient enseigné, et ils le trouvèrent converti en une eau fort épaisse, laquelle étant tirée par eux et répandue sur les sacrifices selon que Néhémias l'ordonnait, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

« Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de notre cœur le feu sacré de son amour; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Ainsi, la célèbre amante repentie aime premièrement son Sauveur, et cet amour se convertit en pleurs et ces pleurs en un amour excellent, dont Notre Seigneur dit que plusieurs péchés lui avaient été remis parce qu'elle avait beaucoup aimé. Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau que presque partout on appelle *eau-de-vie*, laquelle conçoit et nourrit si aisément le feu que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroits *eau ardente :* de même, la considération amoureuse de la bonté, laquelle, étant souverainement aimable, a été offensée par le péché, produit l'eau de la sainte pénitence; puis de cette eau provient réciproquement le feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeler *eau-de-vie* et *eau ardente.* »

« Voyez, je vous prie, Théotime, la bien-aimée Madeleine, comme elle pleure d'amour : *On a enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis;* mais l'ayant trouvé par les soupirs et les pleurs, elle le tient et possède par amour. L'amour imparfait le désire et le requiert; la pénitence le cherche et le trouve : l'amour parfait le tient et le serre : ainsi qu'on dit des rubis d'Ethiopie qui ont naturellement leur feu fort blafard, mais étant mis dans le vinaigre, il éclate et jette son brillement fort clair; car l'amour qui pré-

cède le repentir est pour l'ordinaire imparfait, mais étant détrempé dans l'aigreur de la pénitence, il se renforce et devient amour excellent. »

« Il n'est pas raisonnable que le péché ait autant de force contre la charité comme la charité en a contre le péché; car le péché procède de notre faiblesse, et la charité, de la puissance divine. Si le péché abonde en malice pour ruiner, la grâce surabonde pour réparer; et la miséricorde de Dieu, par laquelle il efface le péché, s'exalte toujours et se rend glorieusement triomphante contre la rigueur du jugement (Jac., II, 13). Ainsi toujours, ès guérisons corporelles que Notre Seigneur donnait par miracle, non seulement il rendait la santé, mais il ajoutait des bénédictions nouvelles, faisant exceller la guérison au-dessus de la maladie : tant il est honteux envers les hommes. »

Saint Bernard parle d'un parfum, qu'il appelle le parfum de la contrition, *unguentum contritionis.* « C'est celui, dit-il, que se compose l'âme enveloppée de plusieurs crimes, lorsque, se mettant à faire réflexion sur sa conduite, elle recueille, rassemble et broie, dans le mortier de sa conscience, une infinité de péchés de toutes sortes, puis, les jetant dans la chaudière d'un cœur tout enflammé, elle les fait cuire en quelque sorte sur le feu du repentir et de la douleur. Alors elle peut répéter après le prophète : *Mon cœur s'est échauffé en moi-même, et le feu qui me dévore s'allume encore davantage lorsque je pense à mes crimes passés* (Ps., XXXVIII, 4). La matière de ce parfum, il ne faut pas aller la chercher bien loin; nous la trouvons sans peine chez nous et la cueillons avec abondance dans notre jardin, toutes les fois que nous en avons besoin. Car, à moins de se faire illusion, quel est celui qui n'a pas à sa disposition assez de péchés et d'iniquités dans son propre fonds? »

Tous les sentiments les plus forts et les plus puissants viennent presser l'âme vraiment pénitente et la pénétrer par la brèche qu'y a ouverte le péché,

pour centupler son amour envers la Divinité outragée : le regret d'avoir blessé le cœur de Dieu, la reconnaissance pour sa patience, pour la continuation de ses dons et pour l'effusion de son pardon, le besoin de lui faire oublier l'infidélité passée, et ce je ne sais quoi d'amer et d'onctueux qui donne envie de pleurer avec Madeleine devant le Sauveur, et d'y pleurer davantage à mesure qu'il nous laisse plus volontiers baiser ses pieds, et qu'il accueille plus miséricordieusement notre repentir. N'y a-t-il pas là de quoi allumer dans l'âme contrite une flamme de charité, qu'on ignorait avant la faute elle-même? Et si l'on nourrit ces dispositions par le souvenir de ses péchés, à quels célestes embrasements ne peut-on pas parvenir!

« Plus on s'enfonce dans le divin amour, dit la séraphique Bénigne Gojos, Religieuse converse de la Visitation de Turin, morte en odeur de sainteté en 1602, plus ce souvenir devient poignant, et stimule le besoin d'aimer un Être si indignement outragé. » La faute n'a duré qu'un instant; l'incendie d'amour dure toute la vie. Il peut doubler chaque fois que nous repensons à cette faute. Que dis-je? il peut devenir éternel, et saint Louis de Gonzague devra, dans les siècles des siècles, à une ou deux imperfections, des flots d'ineffables voluptés que, sans elles, probablement, il n'eût point goûtées.

En effet, si tout souvenir volontaire, approbateur et complaisant d'une faute commise, est une tache de plus, il est juste que de nouveaux mérites récompensent l'âme justifiée, chaque fois qu'elle condamne, regrette et désavoue ses anciens péchés. Et ces désaveux pouvant se multiplier à l'indéfini, où s'arrêtera la somme possible de ces mérites?

D'après un immémorial usage, pas un pèlerin ne passe devant le tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, sans jeter une flétrissure à la mémoire de ce fils dénaturé, et une pierre contre son mausolée. Sous les cailloux ainsi amoncelés par l'indignation

publique, ce sépulcre d'un scélérat est devenu le monument du respect des peuples pour le quatrième commandement : *Tes père et mère honoreras.*

De même, chacune de nos fautes, faisant l'objet de regrets incessants, peut servir de base à une montagne de mérites.

Et qui dira la valeur et la fécondité qu'ajoute à ces repentirs l'absolution sacramentelle, chaque fois qu'il nous plaît de lui soumettre nos péchés passés? Non seulement, la grâce sanctifiante refleurit alors plus abondante et plus splendide, avec des accroissements proportionnés aux dispositions du pénitent, mais le sang de Jésus-Christ recouvre, comme d'une pourpre divine, la place des souillures qu'il a effacées, et y substitue une sève d'énergie surnaturelle souvent plus vigoureuse qu'avant la chute.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre les expressions paradoxales parfois, en apparence, de ceux qui ont traité, ou qui parlent de l'art d'utiliser ses fautes. Un religieux fort éclairé disait un jour, en présence d'une fervente communauté : « Mes Sœurs, une faute vous est quelquefois plus profitable qu'une communion. » Eh! oui, dans un certain sens, parce que les réparations et les repentirs qu'amène une faute produisent souvent des effets plus durables, au moins plus sensibles que la réception même de l'Auteur de la grâce.

Il y a, ce nous semble, dans toutes ces pensées, un océan infini de consolations. On se sent pressé d'appliquer au péché ce que le prophète Osée et l'apôtre saint Paul disent de la mort : *Il est absorbé par la victoire*, par la victoire de l'amour (Osée, XIII, 14. — 1 Cor., XV, 54).

Huitième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Utiliser ses fautes par la pratique de la satisfaction.

L'amour ne peut rester inactif. « Son témoignage,

dit saint Grégoire, ce sont les œuvres », et c'est à les faire éclore qu'il faut utiliser le souvenir de nos chutes. La ferveur qu'il engendre ne doit pas rester dans le sentiment, elle doit régner sur notre volonté, et féconder notre conduite. « La tristesse de la vraie pénitence, dit notre aimable Saint, ne doit pas tant être nommée tristesse que déplaisir, ou sentiment et détestation du mal; tristesse qui n'est jamais ennuyeuse ni chagrine; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, mais qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, mais le relève par la prière et l'espérance, et lui fait faire les élans de la ferveur de dévotion...; tristesse attentive et affectionnée à détester, rejeter et empêcher le mal pour le passé et pour l'avenir. » — « Nos imperfections... sont un grand sujet d'humilité, et l'humilité produit la générosité. »

Ce résultat de la vraie pénitence a son principal levier dans le devoir de la *satisfaction*. Satisfaire, selon saint Anselme, c'est restituer à Dieu l'honneur qu'on lui a ravi; selon saint Augustin, c'est détruire les occasions du péché et fermer la porte du consentement à ses suggestions. Saint Thomas justifie ces deux définitions et les concilie admirablement entre elles; mais quelle que soit celle que nous adoptions, elle nous indiquera parfaitement le profit à tirer de nos fautes.

Si nous pensons à la malice en quelque sorte infinie de l'injure faite à Dieu par le moindre péché, quelle somme de ferveur nous semblera jamais suffisante à compenser les larcins dont nous avons été coupables envers la gloire de la divine Majesté! Nos fautes ne nous obligeront-elles pas à une fidélité d'autant plus généreuse, que leur gravité et leur nombre auront été plus considérables, selon la parole du Prophète : Que la profondeur de votre malice soit la mesure de votre conversion. *Convertimini sicut in profundum recesseratis* (Is., XXXI, 6). Chacune des créatures qui nous ont servi pour le mal n'empruntera-t-elle pas une voix aux péchés qu'elles nous ont fait commettre, pour

nous crier : *Recedite, abite, nolite me tangere!* Arrière! ne me touchez pas (Thren., IV, 15), ou, du moins, n'usez de moi désormais que pour réparer votre passé criminel! Et ne sentirons-nous pas, comme dit Mgr Gay, le besoin de « faire doubles et triples les heures que Dieu nous accordera encore », afin de réparer le temps perdu? De là, la patience à supporter les conséquences humiliantes ou crucifiantes de nos péchés; de là, les saintes industries à venger en nous, par la mortification, les droits de Dieu violés; de là, l'empressement jaloux à lui consacrer toutes nos facultés et tous nos instants. C'est ce que va nous dire et recommander saint François de Sales :

« Ma très chère fille, demeurez tout à fait en paix; vos confessions ont été bonnes jusques à l'excès. Pensez désormais à votre avancement en la vertu, et ne pensez aux péchés passés, sinon pour vous humilier doucement devant Dieu, et bénir sa miséricorde qui vous les a pardonnés par l'application des divins sacrements. »

« Connaissez-vous que votre retardement au chemin des vertus est provenu de votre coulpe? Or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui-en pardon, confessez votre faute et criez-lui merci, à l'oreille même de votre confesseur, pour en recevoir l'absolution. Mais cela fait, demeurez en paix et ayant détesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de votre avancement au bien. Hélas! mon Théotime, les âmes qui sont en purgatoire y sont sans doute pour leurs péchés, péchés qu'elles ont détestés et détestent souverainement; mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste, d'êtres arrêtées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du Paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable* (Ps., CXVIII, 137).

« Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle était confiée, comment peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, mais ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas cause. — Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché. Mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la défaite et du manquement de ton entreprise, en punition de ta faute. Car, si sa bonté ne lui peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David pécha, mais il lui infligea bien la peine due à son péché; il ne fut pas cause du péché de Saül, mais oui bien qu'en punition, la victoire périt entre les mains d'icelui.

« Quand donc il arrive que les desseins sacrés ne réussissent pas en punition de nos fautes, il faut également détester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons; car, comme le péché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté. »

Saint François de Sales ne veut pas qu'on se contente d'accepter les funestes suites de nos chutes comme leur légitime châtiment, il veut qu'on les répare en « doublant le pas. »

« Mais, me direz-vous, que faut-il que nous fassions pour recouvrer le temps perdu? Il le faut recouvrer par la ferveur et diligence à courir en notre voie le temps qui nous reste. »

Sainte Chantal, en vraie disciple de son bienheureux Père, répétait souvent à ses filles ces avis encourageants : « Et en nos fautes et imperfections, comment pouvons-nous, dites-vous, y regarder la volonté de Dieu? — Oui bien, mes très chères filles, car nous y pouvons toujours voir sa volonté permissive qui nous a laissé tomber en tels et tels manquements, afin que nous nous humiliions, que nous nous accusions, et ai-

mions notre abjection, et que, par ces pratiques, nous réparions nos fautes et en obtenions le pardon. »

Telle est la pratique des Saints. « Ils se relèvent de leurs chutes, dit saint Ambroise, plus ardents à de plus vaillants combats, à tel point que, loin de les retarder dans leur course, leurs fautes en redoublent l'élan. »

« Les hommes qui se sont précipités avec impétuosité dans le mal, ajoute saint Chrysostome, porteront la même ardeur dans le bien, d'autant plus qu'ils n'ignorent pas le grandeur de leurs dettes : *Celui à qui il est moins pardonné, aime moins* (Luc., VII, 48). Dévorés du feu de la pénitence, ils rendent leur âme plus nette que l'or le plus pur, et sous l'impulsion de leur conscience et du souvenir de leurs anciennes prévarications, comme le souffle d'un vent impétueux, ils voguent à pleines voiles vers le port de la vertu. C'est en quoi ils l'emportent sur ceux qui ne sont jamais tombés... Que la pénitence confère aux pécheurs convertis une splendeur considérable, plus éclatante souvent que celle des justes, nous l'avons prouvé par les divines Écritures. Voilà pourquoi *les publicains et les courtisanes sont appelés plus haut que d'autres au royaume des Cieux* (Matth., XXI, 31); voilà pourquoi, maintes fois, *les derniers seront placés avant les premiers* (Matth., XIX, 30). »

Mais, s'il en est ainsi, objectera-t-on, ne semble-t-il pas que les pécheurs pénitents l'emportent sur les justes qui n'ont pas péché, et la justice rétablie, sur l'innocence toujours conservée? — Loin de nous la pensée d'essayer un parallèle entre la vertu gardée et la vertu réparée, ni d'exalter la seconde au préjudice de la première. L'innocence s'approche de plus près de la sainteté infinie de Dieu, elle l'imite plus parfaitement, et elle restera toujours la bien-aimée de son Fils, qui l'a prise pour son partage et pour celui de sa Mère. Jamais les âpres parfums de la pénitence ne ressembleront au pur arome qui s'exhale d'une vie immaculée, et, comme le lis entre les autres fleurs,

l'innocence gardera toujours son éblouissante candeur et son parfum à part. De plus, en la perdant, l'homme perd une dignité qui n'appartient qu'à elle, et qui, une fois perdue, ne peut absolument plus se reconquérir.

Et toutefois, sans recouvrer l'innocence perdue, l'homme pécheur et pénitent, selon la doctrine de saint Thomas, se fait, en somme, parfois, un plus grand trésor, reconquiert une plus grande fortune *(aliquid majus)*, parce que, dit saint Grégoire, ceux qui réfléchissent sérieusement sur leurs égarements passés, en compensent les ravages par des gains subséquents, et sont le sujet d'une plus grande joie au Ciel; de même que, dans un combat, le soldat qui, après avoir tourné pied, revient plus courageux attaquer l'ennemi, est plus cher au capitaine que le soldat resté fidèle à son poste, qui ne s'est signalé par aucun acte extraordinaire de vaillance. »

De son côté, le miséricordieux Sauveur a de telles faveurs pour les coupables qui reviennent à lui, il couvre leur pénitence d'une effusion si généreuse de son précieux sang, il sait si bien faire *abonder sa grâce par-dessus l'excès de notre malice* (Rom., v, 20), que, selon les paroles de notre Saint, il convertit « nos misères en grâces, les épines en roses, le venin de nos iniquités en contre-poison et en thériaque de salut, et ainsi Job, image innocente du pécheur pénitent, reçoit le double de tout ce qu'il avait eu. »

Enfin, c'est ici, comme déjà nous l'a insinué notre bienheureux Docteur, c'est ici le triomphe de l'amour. « Si tu m'es parfaitement fidèle, disait Notre-Seigneur à sainte Mechtilde, préfère, et de beaucoup, que l'amour répare tes négligences plutôt que toi-même, afin qu'il en ait la gloire et l'honneur. » « Y a-t-il, se demande Mgr Gay, y a-t-il quelque secret pour ressaisir le temps écoulé? N'est-ce pas comme si l'on prétendait enchaîner le vent des tempêtes? » Et il répond : « Dieu merci, ce secret existe; l'amour l'a inventé, l'amour l'a révélé; que l'amour qui est en

vous s'en empare. Ce secret, ce sont les saintes larmes : non pas même celles des yeux, Dieu ne les accorde pas à tous, et ne les demande à personne; mais les larmes du cœur, le repentir, le brisement de l'âme, la contrition. Couvrez de ces pleurs invisibles toute cette région de votre vie qui est demeurée stérile parce que vous n'avez pas permis que l'amour l'éclairât; l'amour y reviendra porté sur ces eaux. Et qui sait si, devant Dieu, ces années déplorées ne deviendront pas plus belles, plus florissantes, plus précieuses par la pénitence, qu'elles n'eussent été par l'innocence? On pourrait ne pas vous plaindre d'avoir péché comme Madeleine, si vous pleuriez comme Madeleine. »

Cet exemple de sainte Marie-Madeleine, en effet, confirme trop bien cette doctrine pour que saint François de Sales ne l'ait pas exploité. Il formera le couronnement des citations de l'aimable Docteur, le bouquet de ses suaves enseignements et le résumé de cette lecture.

« Madeleine fit une si admirable conversion, que, d'une créature souillée et pleine d'infection qu'elle était, elle devint un vaisseau pur et net, propre à recevoir la liqueur très précieuse et odoriférante de la grâce, de laquelle, par après, elle parfuma son Sauveur; et celle qui, par ses péchés, était un fumier de très mauvaise odeur, devint, par cette conversion, un très beau lis et une fleur de très suave odeur. Et d'autant plus qu'elle était flétrie et puante par le péché, elle fut purifiée et renouvelée par la grâce, ainsi que nous voyons que les fleurs prennent leurs accroissement et beauté d'une matière puante et pourrie : car plus la terre est remplie de fumier et de pourriture, plus aussi les fleurs qui y sont plantées croissent et deviennent belles.

« Ainsi cette Sainte étant tout infectée par le péché, elle devint, après sa conversion, d'autant plus belle par la contrition et l'amour avec lequel elle fit pénitence; tellement que nous la pouvons très justement

nommer reine de tous les chrétiens et enfants de l'Église, lesquels sont divisés en trois bandes : dont la première est des justes, la seconde, des pécheurs pénitents qui ne veulent pas mourir en leurs péchés, et la troisième, des pécheurs obstinés et impénitents qui ne se veulent point amender et meurent dans leur iniquité. Or, ce n'est pas de ceux-là dont je veux parler; car telles sortes de gens n'ont plus de prétention pour le Ciel. L'enfer leur est préparé et sera leur héritage, malheureux qu'ils sont.

« Oh! certes, ce n'est pas de cette dernière sorte de pécheurs que sainte Madeleine est la reine, mais de ceux qui veulent sortir de leur iniquité; car elle, qui a été pécheresse, ainsi que l'Écriture sainte nous l'enseigne, *Mulier erat in civitate peccatrix* (Luc, VII, 35), est sortie de son péché et en a demandé pardon à son Dieu avec une vraie contrition et ferme résolution de le quitter, provoquant tous les pécheurs à imiter son exemple.

« Et quant à sa pénitence, ô Dieu! Combien a-t-elle été grande et généreuse! combien a-t-elle pleuré ses péchés! Que n'a-t-elle pas fait pour les effacer, et pendant la vie, et après la mort du Sauveur!... Comme elle avait offensé Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et d'une grande partie des membres de son corps, aussi les employa-t-elle à faire pénitence, et la fit de tout son cœur, de toute son âme, et de tout son corps, sans réserve quelconque, s'employant généralement et totalement ès actes de pénitence : en quoi elle se peut bien nommer reine de tous les pécheurs pénitents, puisqu'elle les a tous surpassés en pénitence...

« Nous voyons d'ordinaire que les hommes ayant reçu quelque offense, veulent qu'on leur satisfasse selon le tort qui leur a été fait; que, si on leur a dérobé un écu, ils veulent qu'on leur rende un écu; si quelqu'un a porté dommage à un autre, l'on requiert satisfaction à l'égal de la perte qu'il a fait faire.

« En l'ancienne loi, celui qui donnait un soufflet à son prochain était obligé d'en subir un autre, et celui

qui arrachait un œil ou une dent à son frère, on lui en pouvait faire de même : *Oculum pro oculo, dentem pro dente restituet* (Levit., XXIV, 20).

« Or, bien que cette loi soit maintenant abolie entre les hommes, elle se pratique néanmoins toujours entre Notre Seigneur et ceux qui se consacrent à son service, et il leur fait les mêmes demandes, à savoir qu'on lui rende, autant qu'on peut, à l'égal de la faute commise, c'est-à-dire, qu'il veut que nous fassions au moins autant pour lui que nous avons fait pour le monde. Ce n'est point trop exiger de nous que cela; car si nous avons tant fait pour le monde, nous laissant emporter à ses vains attraits, que ne devons-nous pas faire pour les attraits de la grâce qui sont si doux et si suaves? Certes, ce n'est point nous faire tort que de nous demander cela, et comme l'on a employé son cœur, son âme, ses affections, ses yeux, ses paroles, ses cheveux et ses parfums pour le monde, il les faut aussi employer et sacrifier au service de la dilection sacrée, sans réserve quelconque. »

« En second lieu, Madeleine est aussi reine des justes; car, bien qu'on ne la nomme pas vierge, si est-ce qu'à cause de l'excellente et éminente pureté qu'elle eut après sa conversion, elle doit être appelée archivierge, d'autant qu'elle était tellement purifée dans la fournaise de l'amour sacré, qu'elle était rétablie dans une excellente chasteté, et était douée d'un amour si parfait, qu'après la Sainte Vierge, c'était elle qui aimait le plus Notre Seigneur : et l'on peut dire qu'elle l'aimait autant ou plus, en quelque manière, que les Séraphins : car, s'il est vrai qu'ils ont un amour très parfait, c'est sans peine : ils le conservent sans crainte de le perdre. Mais cette sainte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude; et en récompense de sa fidélité, Dieu lui donna un amour si fort et si ardent, et accompagné d'une si grande pureté, que tout ainsi que le divin Époux lui navrait continuellement le cœur, aussi lui navrait-elle le sien par des

désirs, soupirs et élans amoureux, et il est à croire qu'elle disait souvent ces paroles de l'Épouse du Cantique des cantiques : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche* (Cant., I, 1), baiser tant désiré de la nature humaine et tant demandé par les Patriarches et les Prophètes, qui n'était autre que l'incarnation et l'union de la nature divine avec l'humaine; et c'était cette étroite union de Dieu avec la créature après laquelle cette divine amante soupirait.

« Voyez donc qu'elle était reine des justes; car, qu'est-ce qui la pourrait rendre plus juste que cette sainte dilection, avec sa grande humilité et componction qui la faisait toujours demeurer aux pieds du Sauveur, lequel l'aimait d'un amour tendre et délicat dont il aime les justes; ce qui était cause qu'il ne pouvait souffrir qu'on la touchât ou reprît de quelque chose sans prendre son parti. »

En un autre endroit, saint François de Sales revient à l'illustre pénitente, et confirme ce que nous disions plus haut, par un mot charmant : « Notre Seigneur rétablit sainte Madeleine en la virginité, non essentielle mais réparée, laquelle est quelquefois plus excellente que non pas celle qui, n'ayant point reçu de tare, est accompagnée de moins d'humilité. »

Enfin l'aimable Saint conclut : « Jamais Madeleine n'eût été si amoureuse de son Sauveur, s'il ne lui eût remis tant de péchés; et jamais il ne les lui eût remis, si elle ne les eût commis. — Voyez, ma chère fille, ce grand artisan de miséricorde : il convertit nos misères en grâces, et fait la thériaque salutaire à nos âmes de la vipère de nos iniquités. »

Huitième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

Utiliser ses fautes par un redoublement de dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie.

Comment chanter les miséricordes divines sans

consacrer un hymne à la Mère de la miséricorde? Pourrions-nous, en étudiant, à l'école du plus aimable des Saints, l'art d'utiliser nos fautes, oublier le Refuge des pécheurs, dont le bienheureux Évêque a tant célébré les bontés?

« La Sainte Vierge, dit-il, a toujours été l'étoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce misérable monde... Ceux qui dressent leur navigation à la faveur de cette divine Étoile, évitent, par son moyen, de tomber dans les écueils et précipices du péché »; mais ceux qui, par malheur, se sont écartés de sa direction tutélaire, n'ont pas de port plus sûr, pour réparer leurs avaries et pour les *tourner à profit* (Act., XXVII, 21), que le Cœur immaculé de la plus tendre des mères.

Dans une lettre à sainte Chantal, saint François de Sales, rendant compte de son oraison qui l'avait transporté chez Simon le Lépreux, s'écrie : « Je voyais notre Sauveur, ce me semblait, de bonne humeur; mais, par respect pour notre chère Madeleine, nous n'osions pas aller à ses pieds, ains, à ceux de sa sainte Mère, laquelle, si je ne me trompe, se trouvait là; et j'étais bien marri que nous n'avions ni tant de larmes ni tant de parfums que cette sainte pénitente. Mais Notre-Dame se contentait de certaines gouttelettes répandues sur le bord de sa robe; car nous n'osions pas toucher ses sacrés pieds. Une chose me consolait fort : après le dîner, Notre Seigneur remit sa chère convertie à Notre-Dame : aussi vous voyez que, depuis, elle était presque toujours avec elle, et cette Sainte Vierge caressait extrêmement cette pécheresse. Cela me donnait du courage; j'en étais infiniment réjoui. »

Et ailleurs. « Ne fut-ce pas par le moyen de la Mère de Dieu que sainte Madeleine, qui était comme un vase noirci de mille immondices, fut, après sa conversion, enrôlée sous l'étendard de la pureté virginale? »

O bienheureux Père! communiquez à tous les pécheurs ce courage, cette allègre confiance que leur doit inspirer le recours à Marie. Persuadez-les que si l'excès de leur misère les empêche encore de se jeter dans le Cœur infiniment bon de Jésus, ils doivent prendre, dans cet excès lui-même, un élan vainqueur qui les porte aux bras de sa Mère, puisque ses caresses les plus compatissantes sont assurées aux plus infirmes.

Notre doux Sauveur a voulu qu'il en fût ainsi : il est allé au-devant des craintes que devaient nécessairement inspirer aux coupables sa divinité et son rôle de Juge, en dépit de toutes les manifestations de sa tendresse. Sans cesser d'être notre avocat et notre médiateur auprès de son Père, il a daigné constituer, entre lui-même et nous, une médiatrice, une avocate dont nous puissions tous approcher sans frayeur, puisqu'elle est notre mère, et qui puisse tout obtenir de Dieu, puisqu'elle est sa Mère, et qu'elle plaide aussi victorieusement auprès de son Fils en lui montrant le sein qui l'a nourri, que le Fils lui-même auprès du Père en lui montrant son Cœur et ses plaies.

Les témoignages des Pères sont unanimes à nous l'affirmer, telle est l'économie du plan divin. Jésus seul, disent-ils, pouvait suffire à la restauration du genre humain, puisque de lui nous vient tout ce qui est nécessaire : mais il ne nous était pas bon que l'Homme fût seul. Il convenait mieux que l'un et l'autre sexe ayant concouru à notre perte, tous les deux contribuassent à nous relever. Le Rédempteur a donc déposé en Marie la rançon du genre humain. Il a voulu que tout nous arrivât par Elle. Elle est l'aqueduc par où la grâce coule sur nous, l'échelle qui nous conduit à Dieu, la porte qui nous ouvre accès auprès de sa Bonté, le cou par lequel descendent sur le corps entier de l'Église les mérites de son Chef. Nul ne se sauve, nul n'obtient son pardon que par Elle.

Nouvelle Esther, elle a trouvé grâce devant le Seigneur pour tous les hommes, et elle a obtenu la moitié

de son divin empire. Elle tient le sceptre de la miséricorde, pendant que son Fils reste Roi de justice.

Oui, Marie est ministre plénipotentiaire de la miséricorde. La miséricorde est son département. De même que, dans nos États modernes, ceux qui ont à traiter une affaire de finances, de marine ou d'agriculture, doivent s'adresser aux ministères respectivement chargés de ces genres d'intérêts, c'est à la Mère de Dieu qu'ont à recourir ceux qui ont besoin de miséricorde; et plus leur misère est profonde, plus ils ont de motifs d'aller à son Cœur maternel.

L'abîme appelle l'abîme (Ps., XLI, 8), et, comme dit saint François de Sales, « rien n'est si agréable à une libérale affluence qu'une nécessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se répandre et communiquer est forte... et ne saurait-on dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se répandre et communiquer, ou le bien défaillant et indigent à recevoir et tirer, si Notre-Seigneur n'avait dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. »

Saint Anselme va plus loin. Il n'hésite pas à dire que souvent l'on est plus vite exaucé en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus. « Non pas, continue-t-il, que la Mère soit plus puissante que le Fils, puisque c'est de lui qu'elle tient tout son pouvoir; mais Jésus, étant le Maître et le Juge de tous, discerne les mérites de chacun et demeure dans la justice s'il diffère d'exaucer; tandis que, au nom de Marie, sa justice satisfaite s'apaise, les mérites de cette créature incomparable interviennent pour tout obtenir. »

Une autre raison, longuement développée par les anciens auteurs, et appuyée sur les divines Écritures qu'ils commentent, nous dévoile plus clairement encore ce doux mystère.

Dans le vieux Testament, disent-ils, Dieu est nommé le Seigneur des armées, le Dieu des vengeances, le

Lion de la tribu de Juda. Il est représenté environné de flammes, tonnant du haut des cieux, lançant la foudre, aiguisant le glaive, bandant son arc, dardant ses flèches; c'est lui qui ensevelit la terre sous les eaux du déluge, les villes coupables sous une pluie de soufre, qui noie ses ennemis dans les tourbillons de la mer, ou qui les ensevelit dans les profondeurs du sol entr'ouvert par sa colère.

Tout à coup, dans l'Évangile, le même Dieu nous apparaît sous l'emblème d'un agneau. Il n'a pas même le courage de briser le roseau à demi rompu, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Que s'est-il donc passé?

Ah! c'est que Dieu s'est incarné dans le sein de Marie.

De même que le soleil, tant qu'il parcourait, dans le cycle zodiacal, les signes du Cancer, du Taureau, du Scorpion, de la Balance et du Lion, versait des feux torrides, qu'il adoucit et transforme en bienfaisants rayons, dès qu'il entre dans le signe de la Vierge; de même que la licorne oublie sa férocité sauvage et s'apprivoise aussitôt qu'elle appuie sa tête sur les genoux d'une jeune fille; de même, le Soleil de Justice devient un astre de bénignité, et change les flammes de sa colère en une douce chaleur, dès qu'il cache sa splendeur dans les entrailles de la Vierge de Nazareth. La justice reste au ciel, *Justitia de cœlo prospexit;* la miséricorde vient habiter la terre, *Dominus dabit benignitatem;* plus de colère, plus d'indignation, *Mitigasti omnem iram tuam, avertisti ab irâ indignationis tuæ;* quand la terre virginale du sein de Marie a donné son fruit, *Terra dabit fructum suum* (Ps., LXXXIV).

Le lion de Juda a pris dans le sein de la plus douce des femmes, *inter omnes mitis*, la molle toison et le naturel débonnaire de l'agneau: « Vellus planè Maria, si quidem de molli ejus sinu Agnus egressus est (S. Antonin). » Il a puisé, dans le lait de sa Mère, la mansuétude de cette tendre brebis. *Lait meilleur*

que le vin, dit un illustre interprète du Cantique des Cantiques, car le vin peut enivrer un homme, lui ôter la mémoire des injures qu'il a reçues et lui rendre le pardon facile; mais le lait de la Bienheureuse Vierge a eu comme le pouvoir d'enivrer Dieu; à peine en a-t-il bu, que, buvant avec lui la miséricorde, il a jeté loin de lui le souvenir de nos péchés, et est devenu prodigue de pardon. « Oui, ne craint pas d'ajouter Richard de Saint-Victor, c'est en vous, ô Marie! que s'est accrue l'affluence de la divine miséricorde, c'est de vous qu'elle a coulé sur nous. » Le miel est sorti de la pierre, parce que de la tige de Jessé a germé la fleur qui fournit ce suc suave, remède à tant de maux.

Au passage de la mer Rouge, les flots courroucés ensevelirent les Égyptiens, figure des pécheurs. L'arche n'était pas là. Au passage du Jourdain, point de victimes. L'arche d'alliance, le propitiatoire éloignaient tout châtiment. Sans Marie, il y a tout à craindre d'un Dieu vengeur. Quand il habite cette arche de propitiation, rien à attendre que des bienfaits. Aussi, tant que Siméon voit le Messie aux bras de sa Mère, il le proclame le Salut d'Israël. Quand il le tient dans ses propres bras, il reconnaît en lui la cause de la ruine comme de la résurrection de plusieurs (Luc., II, 34).

Tremble, pécheur, si tu isoles le Christ de Marie; mais dans les bras de cette aimable Reine, prie-le sans défiance : c'est la miséricorde sur son piédestal, la fleur sur sa tige, l'eau dans son océan.

Dans le sein de son Père, le Fils de Dieu fait homme puisait les attributs de la paternité divine; dans le sein de sa Mère, il a revêtu des sentiments maternels; et un théologien célèbre, Christophe de Vega, qui nous a fourni la plupart des citations précédentes, ne fait aucune difficulté de conclure, en s'autorisant d'un texte de saint Ambroise, que Marie a agrandi la clémence du Dieu qu'elle a engendré, et qu'elle a couronné sa tête d'un diadème d'éternelle miséri-

corde : « Eum concepit et peperit Maria, et coronam capiti ejus æternæ pietatis imposuit (Saint Ambr.). »

O vraiment folles, reprend ce théologien, ô vraiment folles, les vierges de l'Évangile, quand elles s'endormaient sans huile, mais plus folles encore quand, repoussées de l'Époux, elles n'ont pas imploré le secours de l'Épouse, c'est-à-dire de Marie. Elles crient : Seigneur! Seigneur! ouvrez-nous! (Matth., xxv, 11)! Elles s'adressent au Juge, elles reçoivent de sa justice la réponse très juste qu'elles méritaient : *Je ne vous connais pas.* Que ne se sont-elles tournées vers l'Épouse en lui criant: *Notre-Dame! Notre-Dame!* Elles eussent, à ce seul nom, obtenu leur grâce.

« Pécheur, qui que tu sois, eusses-tu un pied dans l'abîme, dit saint Bernard, le désespoir eût-il déjà envahi ton cœur, regarde Marie, pense à elle, et tu recouvreras l'innocence et la paix. » Personne, c'est la Vierge Immaculée qui l'a révélé à sainte Brigitte, personne, à moins qu'il ne soit déjà damné, n'invoque ce nom avec l'intention de quitter le péché, sans que le démon ne s'enfuie aussitôt; et si, comme le raconte aimablement l'apôtre du Chablais, un timide oiseau, en articulant le nom de Marie qu'il avait appris à répéter dans un monastère, fut soudain lâché par un épervier qui le tenait dans ses serres, prêt à le mettre en pièces, quel est le coupable qui ne puisse échapper aux griffes de Satan, en invoquant ce nom tout-puissant? Ce nom doit être, selon le texte sacré, notre respiration, *spiraculum hominis*, car, en vérité, dit un saint Père, c'est par Marie que l'âme coupable respire et s'ouvre à l'espérance du pardon.

Un écrivain moderne est plus explicite encore, et, dans une comparaison aussi juste que hardie, il montre le rôle de la Mère de Dieu, tel que le doivent exploiter tous ceux que le péché a blessés ou tués.

« Chaque battement de cœur, dit le Père Gratry, est double et se compose de deux mouvements; l'un des deux retire des organes le sang éteint, pendant que l'autre y lance le sang vivant. C'est que le cœur lui-

même est double; il y a comme deux cœurs en un : l'un plus actif et l'autre plus passif; l'un qui envoie la vie, et l'autre qui reprend la mort pour faire place à la vie. L'un vivifie, et l'autre purifie.

« Tel est aussi, au milieu de l'humanité régénérée, le rôle du cœur, de ce cœur composé de deux âmes vivant en une, l'âme de Jésus et l'âme de Marie. L'âme de Jésus est le côté vivifiant du cœur du monde, et l'âme de Marie, par la grâce de Jésus, est le côté par où ce qui est mort court vers la vie.

« Elle porte à Celui qui est la vie même le sang mort de l'humanité, afin que la vie s'y verse, et que Jésus le renvoie au monde, vivant et divinisé. Le Verbe, en s'incarnant, a divinisé le sang; mais c'est la Vierge qui a donné au Verbe la « matière à diviniser. »

Qui jamais pourra compter les âmes que la Mère de Dieu a ramenées à la vie divine! Il faudrait, pour cela, énumérer toutes les conversions. Pas une qui se soit opérée sans son maternel concours. Impossible, dit le martyr saint Ignace, qu'un pécheur se sauve, sinon par le secours de Marie. Ce n'est pas la justice de Dieu qui nous sauve, c'est son infinie miséricorde, sollicitée par les prières de Marie.

Nouvelle Ruth, reprend saint Bonaventure, elle glane les épis échappés à la sollicitude des moissonneurs, c'est-à-dire les âmes demeurées rebelles à tous les autres appels de la grâce, elle les ramasse et les replace dans le grenier du Père de famille.

C'est grâce aux prières de cette Vierge bénie que le larron du Calvaire devint pénitent et martyr, dit saint Pierre Damien. Judas le traître ne se fût point pendu s'il eût différé son suicide jusqu'au moment où Jésus expirant confia tous les siens à sa Mère.

C'est à elle que recourt le prince des Apôtres après son triple reniement; et saint Grégoire de Nazianze nous la présente, dans un poétique langage, disant alors à son Fils : O Verbe de Dieu, c'est le propre de l'homme de pécher: pardonnez à Pierre. Et Jésus de

répondre . Vous le savez, ma Mère, je défère à tous vos désirs. En votre seule considération, je remets à Pierre toutes ses fautes. Saint Paul, disent ses anciens biographes, attribuait à l'intercession de la Mère de Dieu le coup de grâce qui l'avait transformé.

Si telle fut la miséricorde de Marie pendant sa vie d'exil, quelle ne sera-t-elle pas maintenant qu'elle règne au ciel? reprend saint Bonaventure. Elle se multiplie à proportion de la foule sans nombre des misérables qu'elle voit sur la terre; car, l'Église elle-même le dit (Miss. Rom., Secr., Vig. Assumpt.), ses fonctions, en paradis, sont de prier pour les pécheurs : « Munera nostra, Domine, apud clementiam tuam Dei genitricis commendet oratio, quam idcircò de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat. »

N'est-ce pas à eux qu'elle doit l'accroissement indéfini de sa gloire? Serait-elle Mère du Rédempteur s'il n'y avait pas eu des pécheurs à racheter? « Ce sont eux, écrit excellemment M. Olier, qui ont procuré à cette Vierge bénie le bonheur d'être Mère du Sauveur des hommes; car, sans le péché, Jésus ne serait pas venu en ce monde en ressemblance de la chair pécheresse. » Marie est en quelque sorte redevable aux pécheurs de sa qualité de Mère de Jésus-Christ.

« C'est nous, avait déjà dit saint Thomas de Villeneuve, c'est nous qui sommes, en quelque sorte, l'occasion de son élévation. Le divin Médecin ne fût pas descendu des cieux s'il n'y eût eu, sur la terre, la maladie du péché à guérir. C'est parce que nous sommes devenus coupables que Marie est devenue Mère de Dieu. Dieu ne se fût pas fait homme, si l'homme n'eût point péché. » — Telle est, du moins, la doctrine de la grande école Thomiste. D'après saint François de Sales, le Verbe se serait incarné quand même l'homme n'eût point péché. Mais, en cette hypothèse, il eût manqué à Marie les gloires qu'elle doit à ses douleurs et dont, en un sens, elle est ainsi redevable aux pé-

cheurs. — « Sans doute, ô Vierge, continue saint Thomas de Villeneuve, vous ne nous devez rien, puisque c'est notre démérite, et non notre mérite, qui a occasionné tout cela. Mais dans votre bénignité, en considérant votre grandeur, vous vous souvenez de notre misère. En vérité, vous serez l'avocate des pécheurs, puisque à cause de leurs péchés, vous avez été exaltée si haut. En vérité, bien que notre péché nous inspire un vif repentir, votre sublimité nous est infiniment agréable, et votre gloire compense les préjudices que nos fautes nous ont causés. »

Comment, s'écrie un pieux auteur, comment l'énormité de mes crimes me désespérerait-elle, ô Marie! Vous êtes la mère de tous, mais tout spécialement des pécheurs.

Oui, ce sont les pécheurs qui procurent à cette auguste Vierge la reproduction incessante des gloires et des joies de sa divine maternité, puisqu'elle engendre en eux le Christ aussi souvent que, par son intercession, elle le fait revivre en eux.

A la conversion de chaque pécheur, c'est-à-dire à sa renaissance à la grâce, au renouvellement de sa filiation divine par sa réincorporation au Sauveur, à l'heure où le *convivifiant dans le Christ* (Eph., II, 5), le Père céleste lui dit : *Tu es mon enfant, je t'engendre aujourd'hui* (Ps., II, 7), l'ange gardien de cet heureux converti peut, en le montrant à Marie, la saluer du mot d'Élisabeth : *Béni soit ce fruit de vos entrailles ;*, car, en vérité, il est le fruit de son sein.

Elle est mère des membres aussi bien que du Chef du corps mystique de l'Église; pas un juste ne se forme sans être engendré à la vie divine par la nouvelle Ève, vraie Mère de tous les vivants.

Un vieil interprète du Cantique des Cantiques, commentant le texte *Pasce hœdos meos, paissez mes boucs*, ne fait aucune difficulté de l'appliquer à Marie à propos des pécheurs :

Ce sont eux, les boucs, dit-il; ils sont justement nommés les boucs de Marie. Non, certes, qu'elle les

veuille tels qu'ils sont, destinés à être placés à la gauche du souverain Juge, mais parce qu'elle les adopte afin de leur assurer une place à sa droite, en les métamorphosant en fidèles agneaux. C'est ainsi que, dans le langage usuel, le médecin appelle *son malade* celui dont, bien loin de vouloir la maladie, il a entrepris la guérison. Il y a tout un monde d'encouragements dans cette double comparaison.

Sans doute, l'agneau est préférable au bouc. De même, rien ne vaut la candeur d'une âme innocente. Heureux ceux qui, semblables à des agneaux sans tache, méritent les caresses de la Vierge des vierges, si bien nommée la divine Brebis. Mais il reste une consolation immense aux pécheurs. Tout en se confessant dignes, à cause de leurs crimes, d'être à la gauche du Juge, comme des boucs maudits, il ne tient qu'à eux, par un recours confiant à Marie, de devenir *ses boucs*, et d'être bientôt convertis en agneaux.

La même pensée ressort de la vision où Notre Seigneur montra à sainte Gertrude, sous la figure de plusieurs animaux divers blottis sous le manteau de la Très Sainte Vierge, les pécheurs qu'elle prend sous sa protection jusqu'à ce qu'ils soient réconciliés avec Dieu.

De même encore, la santé sera toujours plus appréciée que la maladie. Heureux qui n'a pas besoin de médecin. Mais, quand on est malade, quelle assurance, quelle joie d'avoir les soins d'un prince de la science médicale, d'être son client, de compter parmi *ses malades!*

Si infirmes que nous soyons, si désespéré que paraisse l'état de notre âme, le voulons-nous? Marie nous adoptera pour *ses malades*. Et, parce que nulle infirmité spirituelle n'est incurable ici-bas, parce qu'aucune ne peut résister au traitement de la toute-puissante Mère de Dieu, elle nous guérira. Sa gloire, comme celle d'un habile médecin, éclatera à proportion de la gravité des maux dont elle nous sauvera.

Puis, une fois guéris, arrachés à la mort, pendant les langueurs et les périls d'une convalescence aussi longue que notre vie, cette douce Mère nous aimera toujours, et veillera sur nous, à la façon d'un médecin qui *suit* ses malades, après leur guérison. Nous aurons un titre plus spécial à sa maternelle protection. Son honneur sera intéressé à notre persévérance dans l'état de grâce qu'elle nous aura rendu, au prix de ses prières et de ses douleurs.

Infidèles à ses soins, retomberions-nous encore dans le péché? Mais un médecin charitable abandonne-t-il *ses malades* dans leurs rechutes? Se venge-t-il ainsi de l'indocilité à ses prescriptions? Ne redouble-t-il pas, au contraire, les industries de son talent et de son dévouement pour obtenir une guérison devenue plus difficile?

O Mère toute bonne de Celui qui a dit : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin*, et ailleurs : *Pardonnez jusqu'à soixante-dix fois sept fois*, quand donc nos rechutes pourront-elles épuiser votre puissance ou la tendresse de vos sollicitudes? Vous allez chercher, selon votre dévot saint Bonaventure, vous allez chercher le pécheur rebuté de tous, vous l'embrassez, vous le réchauffez, vous ne vous donnez pas de repos que vous ne l'ayez guéri.

Je suis votre malade, sauvez-moi. *Tuus sum ego, salvum me fac* (Ps., CXVIII, 94). Tel sera, tous les jours de mon exil, mon cri d'espérance. Plus je me rappellerai mes chutes passées, plus je vous rappellerai à vous-même que vous avez eu le pouvoir et la bonté de m'en relever, et que vous n'avez perdu ni l'un ni l'autre; plus je me tiendrai assuré que vous ne m'abandonnez pas à moitié guéri.

Ma reconnaissance pour vos soins et le désir de manifester votre puissance m'aideront à suivre vos conseils. Je vous aimerai, *je vous glorifierai, parce que vous m'avez tiré de bien bas* (Ps., LXXXV, 12, 13). Enfin dans le ciel, prenant timidement ma place au nombre de ceux qui vous doivent leur salut parce que, dans

leurs misères, ils ont mis tout leur espoir en vous, je serai votre gloire, comme un malade est la gloire du médecin qui l'a arraché aux portes de la mort, non pas une fois, mais plusieurs. Alors, et ce sera le plus beau profit qu'en aura tiré la grâce, mes fautes elles-mêmes seront devenues le piédestal de votre glorification, en même temps que le trône des divines miséricordes que je veux éternellement chanter : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps., LXXXVIII, 2).

Amen! Amen! Amen!

SECONDE RETRAITE

MEDITATIONS

TABLEAU DES MEDITATIONS

POUR

LA SECONDE RETRAITE

Méditation préparatoire.

Premier jour.

1. — Jésus-Christ notre Seigneur.
2. — Jésus-Christ notre Chef.
3. — Jésus-Christ notre Dieu (nos devoirs envers Dieu).
4. — Jésus-Christ notre principe et notre fin.

Deuxième jour.

1. — Jésus-Christ notre Roi.
2. — Jésus-Christ notre Juge.
3. — Jésus-Christ dans le prochain (nos devoirs envers le prochain).
4. — Jésus-Christ juge des morts, c'est-à-dire des réprouvés.

Troisième jour.

1. — Jésus-Christ juge des vivants, c'est-à-dire des élus.
2. — Jésus-Christ l'Agneau de Dieu (victime de nos péchés).
3. — Jésus-Christ en nous-même (devoirs envers nous-même).
4. — Jésus-Christ notre Médecin.

Quatrième jour.

1. — Jésus-Christ notre nourriture (préparation à la sainte communion).
2. — Jésus-Christ notre nourriture (action de grâce après la sainte communion).
3. — Jésus-Christ objet de notre foi.
4. — Jésus-Christ objet de notre espérance.

Cinquième jour.

1. — Jésus-Christ objet de notre amour.
2. — Jésus-Christ notre Précepteur.

3. — Jésus-Christ modèle de nos pensées et de nos jugements.
4. — Jésus-Christ modèle de nos affections.

Sixième jour.

1. — Jésus-Christ modèle de prudence et de simplicité.
2. — Jésus-Christ modèle de douceur et d'humilité.
3. — Jésus-Christ modèle de mortification.
4. — Jésus-Christ modèle de zèle pour le salut des âmes.

Septième jour.

1. — Jésus-Christ modèle de la vertu de pauvreté.
2. — Jésus-Christ modèle de pureté.
3. — Jésus-Christ modèle d'obéissance.
4. — Jésus-Christ modèle de fidélité à sa vocation.

Huitième jour.

1. — Jésus-Christ présenté au temple (modèle de rénovation).
2. — Jésus-Christ notre tout.
3. — Jésus-Christ que nous devons voir en tout.
4. — Jésus-Christ modèle de notre dévotion à Marie.

Neuvième jour.

Méditation sur l'exercice journalier de l'oraison mentale, gage de persévérance.

MÉDITATIONS

POUR

LA DEUXIÈME RETRAITE

MÉDITATION PRÉPARATOIRE

Sommaire pour la veille au soir.

La retraite annuelle est une si grande grâce que les âmes, vraiment soucieuses de leur avancement spirituel, ont coutume de s'y préparer longtemps à l'avance par la prière, le recueillement, la mortification. Nous compléterons cette préparation, ou nous y suppléerons de notre mieux, en consacrant notre méditation de demain à faire quelques réflexions sérieuses sur la retraite que nous allons commencer demain soir. Suivant le conseil de l'auteur de l'*Imitation*, de commencer, en toute chose, par envisager la fin que l'on a l'intention d'atteindre « In omnibus respice finem », nous considérerons, dans notre méditation de demain, la fin de la retraite que nous allons commencer, c'est-à-dire : 1° ce que nous venons chercher dans cette retraite, et nous verrons qu'en réalité c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° comment nous pourrons le trouver.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous tenir en garde contre une certaine indifférence, ou imprévoyance, qui nous ferait entrer en retraite sans but déterminé, et seulement pour suivre l'usage et faire comme les autres; 2° de chercher, dans ces saints exercices, Celui qui seul peut nous y faire trouver tous les biens dont nous avons besoin. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, ce que nous dit l'auteur de l'*Imitation :* « Si quæris in omnibus Jesum, invenies utique Jesum. » Si vous cherchez Jésus en toute chose, sûrement vous trouverez Jésus (2 Imit., VII, 3); ou encore ces paroles du prophète Isaïe : *Quærite Dominum, dùm inveniri potest.* Cherchez le Seigneur, tandis qu'il vous est encore possible de le trouver (Is., LV, 6).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ, après sa glorieuse résurrection, honorant sainte Marie-Madeleine d'une de ses premières apparitions, pour récompenser la persévérance que son amour met à le rechercher. Avant le jour déjà, *quùm adhùc tenebræ essent* (Joann., xx, 1), elle est venue chercher au sépulcre celui que son cœur aime. Elle trouve le tombeau vide et va aussitôt en avertir le prince des Apôtres. Puis elle revient, dans l'espoir qu'elle finira par découvrir celui qu'elle pleure : *Stabat ad monumentum, foris, plorans* (Joann., xx, 11). Elle s'incline et regarde dans le sépulcre, mais elle n'y voit que deux anges vêtus de blanc, qui lui demandent le sujet de ses pleurs: *Mulier, quid ploras* (ib., 13)? Elle répond qu'on a enlevé son Maître, et qu'elle ne sait où on l'a mis: *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (ib.). Et s'étant retournée, elle aperçoit Jésus qui, sans se faire connaître d'abord, lui demande pourquoi elle pleure, et qui elle cherche : *Mulier, quid ploras? quem quæris* (ib., 15)? Madeleine pense que celui qui l'interpelle ainsi est le jardinier, et elle lui demande où il a mis le corps de son Maître qu'elle cherche, car elle veut l'emporter: *Si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam* (ib.). C'est alors que Jésus, se laissant reconnaître, appelle Marie par son nom; et celle-ci aussitôt, sans doute, se prosterne et veut baiser ses pieds sacrés. Mais Notre-Seigneur ne le lui permet pas, et la charge d'un message auprès des Apôtres : *Vade ad fratres meos* (ib., 17). Adorons la conduite admirable du Sauveur à l'égard de cette âme qui l'aime tant et le recherche avec tant d'ardeur. Voyons-y le symbole et le gage de celle qu'il tient à l'égard des âmes pieuses qui, pendant les exercices d'une retraite, le recherchent avec la même ardeur, avec le même amour. Ayons la

sainte ambition d'être du nombre de ces âmes qui savent chercher et trouver Jésus dans la retraite : « Si quæris in omnibus Jesum, invenies utique Jesum (2 Imit., VII, 3). »

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi nous devons chercher Jésus-Christ dans la retraite. — Ce que nous cherchons dans une retraite, quand nous voulons la faire sérieusement, c'est d'abord la *paix* intérieure d'une âme qui s'est débarrassée des mauvaises humeurs du péché par les exercices de la vie purgative. C'est ensuite la *lumière* d'en haut dont nous avons besoin pour mieux connaître Dieu et ses perfections infinies, pour savoir mieux discerner l'expression de sa sainte volonté et les indices révélateurs de ses desseins sur nous. C'est enfin le *secours* surnaturel nécessaire à notre faiblesse pour que nous puissions nous laisser guider par les lumières que nous avons reçues, et nous unir à Dieu par une parfaite conformité de notre volonté à ses moindres désirs, par une correspondance bien généreuse à ses desseins pleins de miséricorde et d'amour. Or, cette paix, cette lumière, ce secours, nous ne les trouverons qu'en Jésus-Christ Notre Seigneur; en dehors de lui nous les chercherions en vain. C'est donc bien en réalité Jésus-Christ, et lui seul, que nous devons chercher dans cette retraite, comme Madeleine au tombeau. — 1° C'est lui seul qui nous donnera la *paix*, la véritable paix, cette paix qu'il est venu apporter à la terre, et en raison de laquelle le prophète Isaïe le désignait si longtemps à l'avance sous le nom de prince de la paix, *princeps pacis* (Is., IX, 6); cette paix que les anges annonçaient, au moment de sa naissance, dans leurs joyeux cantiques, *pax hominibus* (Luc., II, 14); cette paix qu'il laissait à ses Apôtres, en mourant, comme un précieux héritage, *pacem relinquo vobis* (Joann., XIV, 27), qu'il leur apportait après sa résurrection comme le trophée de

sa victoire sur la mort, *Pax vobis* (Joann., xx, 19), et qu'il les chargeait eux-mêmes de porter partout où ils prêcheraient l'évangile (Luc., x, 5). N'est-ce pas lui seul qui peut nous réconcilier avec Dieu, faire cesser dans notre âme le désordre que le péché y a introduit, et par là même y faire naître la paix qui résulte de l'ordre rétabli, « pax, tranquillitas ordinis »? — 2° C'est lui seul qui peut *éclairer* nos ténèbres, *Ego sum lux mundi*, nous apprendre les merveilles divines qu'il ne cesse de contempler dans le sein de son Père, *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joann., I, 18). Lui seul peut nous faire connaître, par ses exemples au moins autant que par ses paroles, ce que nous devons faire pour répondre aux desseins de Dieu sur nous : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris* (Joann., VIII, 12). — 3° Enfin c'est lui, auteur de la grâce, qui peut seul *nous soutenir* dans la voie difficile qui conduit à la vie. Il le fait, soit en touchant notre cœur de son amour et l'enflammant de ce feu divin qu'il est venu apporter à la terre, *Ignem veni mittere in terram* (Luc., XII, 49), soit en fortifiant notre volonté pour la mettre, malgré tous les efforts contraires de la mauvaise nature, du monde et du démon, en parfaite harmonie avec la volonté de Dieu. — C'est donc bien Jésus-Christ, et lui seul, que nous devons chercher dans la retraite, mais que nous devons chercher comme Madeleine, avec une ardeur, une persévérance que rien ne puisse rebuter.

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons chercher Jésus-Christ dans la retraite. — En le cherchant là où il est. Si d'abord Madeleine ne trouve pas Jésus, c'est qu'elle le cherche là où il n'est pas, s'obstinant à croire encore mort celui qui était déjà ressuscité, bien que les anges lui disent le contraire, ainsi qu'aux autres saintes femmes : *Quid quæritis viventem cum mortuis* (Luc., XXIV,

5)? Soyons mieux avisés, et cherchons Notre-Seigneur là où il est, c'est-à-dire, dans le ciel, dans le tabernacle, dans notre cœur. — 1° Aimons, par nos méditations de la retraite, à nous transporter dans le ciel, pour y contempler le Fils de Dieu fait homme glorieusement ressuscité, et sachons voir, dans la gloire et le bonheur dont il jouit, le couronnement des humbles vertus de sa vie cachée, des pénibles labeurs de sa vie publique, des douleurs et des humiliations de sa vie souffrante. Et que la vue de sa puissance, jointe au souvenir de sa bonté, nous porte à lui demander, dans d'humbles et ferventes prières, qu'il veuille bien se donner à nous, afin que nous trouvions en lui la paix, la lumière et les secours surnaturels dont nous avons besoin. — 2° Allons aussi le chercher dans la sainte Eucharistie, qui le renferme tout entier, corps, sang, âme et divinité : à la sainte messe, entendue ou célébrée chaque jour; à la sainte communion faite avec ferveur, au moins d'une manière spirituelle; dans le silence du tabernacle, que la présence réelle du divin Maître doit nous rendre si cher. Et là recueillons d'abord les leçons si salutaires de cette vie eucharistique, que nous ne saurions assez méditer; puis demandons à Notre-Seigneur de vouloir bien nous venir en aide dans notre profonde indigence, en se faisant lui-même notre paix, notre lumière et notre force. — 3° Enfin cherchons-le au dedans de nous-même: *Regnum Dei intrà vos est* (Luc., XVII, 21). Il y est par sa grâce; et si nous avions le malheur de l'en avoir chassé par le péché, nous le trouverions encore à la porte de notre cœur, frappant pour se le faire ouvrir : *Eccè sto ad ostium et pulso* (Apoc., III, 20). Oh! hâtons-nous de lui ouvrir par une sincère pénitence, et apprenons alors, dans l'intimité de sa conversation, les secrets de la vie intérieure, le priant avec plus de confiance encore de se faire notre paix, notre lumière et notre force.

Prenons la résolution : 1°... 2°... *(comme ci-dessus).*

Premier jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR

Sommaire pour la veille au soir.

C'est Jésus-Christ que nous venons chercher dans cette retraite; car lui seul peut nous donner la paix, la lumière et la force dont nous avons besoin. Mais ce Jésus que nous venons ainsi chercher, quel est-il? Nous ne saurions jamais assez le connaître, puisque cette connaissance est le gage et comme la condition essentielle de notre bonheur éternel : *Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joann., XVII, 3). Aussi serons-nous heureux, pendant cette retraite, d'étudier de plus près cette belle figure, et de méditer les divers titres qu'a le Fils de Dieu fait homme à notre respect, à notre confiance, à notre amour. — Nous prendrons, pour objet de notre première méditation de demain, celui de ces titres qui plaisait davantage à l'humilité de saint Vincent de Paul, et par lequel il désignait d'ordinaire notre divin Sauveur, le titre de Notre *Seigneur*. Nous verrons : 1° Comment Jésus-Christ est vraiment notre *Seigneur;* 2° ce que nous lui devons à ce titre.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de ne parler de *Notre-Seigneur* qu'avec le plus grand respect, et de nous tenir en garde, en prononçant ces deux mots, contre la routine qui nous empêcherait de bien sentir ce qu'ils signifient; 2° de traiter pratiquement Jésus-Christ comme notre Maître et souverain *Seigneur*, en nous tenant, vis-à-vis de lui, dans une parfaite et entière dépendance. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Sauveur à ses Apôtres à la veille de sa mort : *Vos vocatis me : Magister et Domine; et benè dicitis; sum etenim.* Vous m'appelez *Maître et Seigneur*, et vous avez raison; je le suis un effet (Joann., XIII, 13).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons le Fils de Dieu fait homme, dans lequel nous reconnaissons notre Maître et souverain Seigneur. C'est un titre qui lui appartient de toute éternité comme Fils de Dieu, et qu'il n'a pas perdu en devenant le Fils de l'homme. Saint Paul nous dit qu'ayant vraiment la forme divine, Jésus-Christ a pu, sans aucune usurpation, s'égaler à Dieu, et prendre par suite le titre de Seigneur : *qui quùm in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (Phil., II, 6). Dès sa naissance, il est reconnu pour Maître et Seigneur, non seulement par Marie et Joseph si parfaitement instruits du mystère de l'Incarnation, non seulement par les anges qui se plaisent à annoncer aux hommes ce grand et joyeux mystère, *Evangelizo vobis gaudium magnum* (Luc., II, 10), mais encore par les bergers et les Mages qui viennent déposer à ses pieds l'hommage de leur adoration. Au cours de sa vie mortelle, tous ceux qui, plus fidèles à la grâce, ont su voir en lui le Fils de Dieu fait homme, se sont plu aussitôt à le reconnaître comme leur Maître et Seigneur. Parmi eux, les Apôtres ne le cèdent à nul autre, et le Sauveur, à la veille de sa mort, le constate et les en félicite: Vous m'appelez *Maître et Seigneur*, leur dit-il, et vous avez raison; je le suis en effet. *Vos vocatis me : Magister et Domine; et benè dicitis; sum etenim* (Joann., XIII, 13). Le moins porté à croire, parmi eux, Thomas se voit contraint, à la vue du Sauveur ressuscité, de se prosterner à ses pieds et de l'appeler son *Seigneur* et son Dieu : *Dominus meus et Deus meus* (Joann., XX, 28). Et lorsque la pêche miraculeuse, que Jésus ressuscité procure à ses Apôtres en peine, ouvre les yeux du disciple vierge pour se faire reconnaître de lui, celui-ci le désigne à Pierre par cette dénomination qui devait leur être familière: *Dominus est*, c'est le Seigneur

(Joann., XXI, 7). C'est aussi le titre que Saul terrassé sur le chemin de Damas décerne à son vainqueur en se soumettant désormais à ses lois : *Seigneur*, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (Act., IX, 6). — Rendons nos hommages à saint Vincent de Paul, qui dans son humilité donnait de préférence à Jésus-Christ le titre qui lui rappelait le mieux sa dépendance absolue du divin Maître, l'appelant d'ordinaire Notre-*Seigneur*. Prions-le de nous aider à mieux comprendre, dans cette méditation, comment Jésus-Christ est vraiment notre *Seigneur*, et ce que nous lui devons à ce titre.

DEUXIÈME POINT.

Comment Jésus-Christ est vraiment notre Seigneur. — Dieu est vraiment notre Maître et souverain *Seigneur*, et nous dépendons de lui en toute chose. Mais Jésus-Christ est Dieu, comme nous ne pouvons en douter, en face des preuves évidentes que nous avons de sa divinité. Donc, Jésus-Christ est vraiment notre *Seigneur*. — Les preuves de la divinité de Jésus-Christ abondent, et nous aimons à les rappeler aux fidèles pour les fortifier dans la foi. Dans cette méditation, n'en cherchons pas d'autre que sa propre affirmation confirmée par l'autorité du miracle. En cent endroits divers, l'Évangile nous rapporte la parole du Sauveur affirmant qu'il est Dieu: *Ego et Pater unum sumus* (Joann., X, 30). Et pour montrer que cette parole n'est que l'expression de la vérité, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux paralytiques l'usage de leurs membres, il va même jusqu'à ressusciter les morts. — Mais parmi tous ces miracles qui attestent sa véracité, le plus éclatant et le plus incontestable est celui de sa propre résurrection. Le fait de ce miracle ne peut être nié. Les Apôtres qui l'atestent en ont tous été les témoins oculaires, et tous ils ont scellé de leur sang ce témoignage. De plus, ils n'ont été ni trompés ni trompeurs. Ils n'ont pu se

tromper sur la réalité d'un fait si éclatant et si facile à constater. Ils n'ont pu tromper, puisqu'ainsi ils seraient allés contre leurs plus chers intérêts, dans cette vie et dans l'autre. Si en effet Jésus-Christ n'était point ressuscité, il ne devait plus dès lors être à leurs yeux qu'un vil imposteur, qui les avait joués en leur prédisant sa résurrection, et dont ils avaient tout avantage à ne point soutenir la cause. *Si autem Christus non surrexit... miserabiliores sumus omnibus hominibus* (1 Cor., xv, 14, 19). Leur témoignage, du reste, ne devait être payé ici-bas que par les coups, la prison, les tourments et la mort; et dans l'autre vie, leur imposture ne pouvait s'attendre qu'aux plus terribles châtiments. Les Apôtres sont donc des témoins dignes de foi, qui n'ont pu, ni se tromper, ni nous tromper. Jésus-Christ est vraiment ressuscité, suivant qu'il l'avait prédit en donnant ce miracle comme preuve de sa divinité. Il est donc Dieu, et par suite notre *Seigneur*. Aimons à le reconnaître pour tel, en lui disant avec autant d'ardeur, mais avec plus de mérite, que saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus*. Vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu (Joann., xx, 28).

TROISIÈME POINT.

Ce que nous devons à Jésus-Christ comme à notre Seigneur. — Dieu disait au peuple d'Israël, par la voix du prophète Malachie : Si je suis votre Seigneur, où est l'honneur que vous me devez, *Si Dominus ego sum, ubi est timor meus* (Mal., I, 6)? Jésus-Christ, qui est vraiment notre *Seigneur*, n'est-il pas en droit de nous tenir le même langage? Et l'honneur que nous lui devons, parce qu'il est notre Seigneur, n'est-il pas l'hommage libre de tout notre être, qui dépend de lui en toute chose, l'hommage de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté? — 1° Notre *esprit* honorera Jésus-Christ notre Seigneur, en le reconnaissant pour ce qu'il est, croyant à sa parole infaillible,

et lui payant le juste tribut de respect, de louanges, et d'adoration qui lui est dû. — 2° Notre *cœur* l'honorera en l'aimant, au moins de cet amour intéressé qui paie de reconnaissance les bienfaits reçus, et qui espère avec confiance de nouveaux bienfaits, de la part d'un Seigneur qu'il sait à la fois tout-puissant et tout bon. — 3° Notre *volonté* l'honorera par une pleine et entière soumission, non seulement à ses préceptes, à ses ordres formels, mais encore à ses simples conseils, à ses moindres désirs. — Sont-ce bien là nos dispositions à l'égard de Jésus-Christ notre Seigneur? Avons-nous, pour sa personne sacrée, tout le respect qui lui est dû, et savons-nous le lui témoigner, particulièrement quand nous sommes en sa présence devant le très saint sacrement de l'autel? Avons-nous pour sa parole infaillible, pour ses maximes qui ne trompent jamais, et que nous lisons dans l'Évangile, le culte pratique qu'elles méritent? Nous plaisons-nous enfin à adorer, à louer, à bénir celui qui dans le ciel fait l'admiration des esprits bienheureux? — Sommes-nous aussi pleins de reconnaissance et de confiance à l'égard du Seigneur bienfaisant à qui nous devons tout ce que nous avons comme tout ce que nous sommes, de qui seul nous pouvons espérer tout ce qui nous manque? — Et, à l'exemple de saint Vincent de Paul, désireux de conformer en tout notre volonté à celle de Notre-Seigneur, pouvons-nous dire que rien ne nous plaît qu'en Jésus-Christ? « Auditus dicere, rem nullam sibi placere, præterquam in Christo Jesu (Brev. Rom., 19 Jul., lect. 6). »

Prenons la résolution: 1°... 2°... *(comme ci-dessus).*

Premier jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE CHEF

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ comme le chef du corps mystique dont nous sommes les membres. Parmi les nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à ce Seigneur tout-puissant et tout bon, nous ne devons pas oublier celui de la Rédemption. Non seulement notre divin Sauveur a daigné nous mériter, au prix de son sang, d'être rachetés de l'enfer, mais encore, de préférence à tant d'autres qui demeurent assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (Luc., I, 79), il nous a appliqué par le saint baptême les mérites de sa Passion et de sa mort, *salvos nos fecit per lavacrum regenerationis* (Tit., III, 5). Par là même il nous a rendus participants de sa vie divine, et fait les membres vivants du corps mystique dont il est le chef. Par la grâce de notre baptême, en effet, nous participons accidentellement à la nature divine comme Jésus-Christ y participe substantiellement, *divinæ consortes naturæ* (2 Petr., I, 4), et nous devenons par adoption ce que lui-même est par nature, les fils de Dieu : *Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus: Abba, Pater* (Rom., VIII, 15). Dès lors nous formons ensemble une grande famille, dont Dieu est le Père, dont Jésus-Christ est le premier-né, en tout égal à son Père. Cette société, qu'on appelle l'Église, peut être comparée à un corps dont Jésus-Christ est le chef, et dont nous sommes les membres; la tête et les membres étant animés du même esprit, et vivant

de la même vie. C'est ce qui fait dire à saint Paul que Jésus-Christ est la tête du corps mystique qui est l'Église, *Ipse est caput corporis Ecclesiæ* (Col., I, 18), et que nous sommes les membres de ce corps dont Jésus-Christ est le chef : *Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro* (1 Cor., XII, 27). Remercions Notre-Seigneur de nous admettre ainsi à l'honneur de contracter avec lui une union si intime, et prions-le de nous bien faire comprendre les graves obligations que cet honneur nous impose.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons ne point déshonorer notre chef, et ne jamais cesser de lui être unis. — Il existe entre la tête et les membres une union si étroite, que les membres participent à la gloire du chef, comme celle-ci s'augmente de tout ce qui peut glorifier les membres. Mais aussi ce qui déshonore les membres rejaillit honteusement jusque sur leur chef. Or, quel est le déshonneur qui, affectant les membres de l'Église, remonte solidairement, au moins d'une certaine manière, à Jésus-Christ leur chef? Est-ce la pauvreté, la souffrance ou l'humiliation? Mais la privation des biens caducs de la vie présente peut-elle raisonnablement être considérée comme un déshonneur? Quand elle n'est pas imputable à ceux qui en sont affectés, elle ne diminue en rien leur valeur personnelle, ni par suite la juste considération dont ils peuvent être l'objet. Ce qui dégrade le chrétien, l'avilit aux yeux de la saine raison éclairée par la foi, et diminue par suite la gloire du divin chef dont il est le membre, c'est le péché. Rien de plus honteux, en effet, que cette révolte injuste d'un sujet contre son Souverain, que cette préférence indigne donnée à la créature sur le Créateur, que cette noire ingratitude du pauvre comblé de bienfaits à l'égard de son insigne bienfaiteur, que ce parjure d'un chrétien qui viole les promesses de son baptême, que cette cruauté

qui inflige à la victime de notre salut des douleurs si grandes et si peu méritées. Mais ce déshonneur rejaillit jusque sur notre chef. C'est ce que saint Paul affirme avec tant d'énergie, en flétrissant le péché comme une infâme prostitution : *Tollens ergò membra Christi, faciam membra meretricis? Absit* (1 Cor., VI, 15). — Du reste, le péché tend à briser les liens qui nous unissent par la grâce à Jésus-Christ notre chef, et il consomme même cet affreux malheur quand il atteint la gravité d'une faute mortelle. Or, qu'il est misérable le sort d'une âme séparée de celui qui seul a les paroles de la vie éternelle? *Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes* (Joann., VI, 69)? Loin de la source de toute vie, la mort devient son partage, comme celui d'un membre retranché du corps auquel il appartenait, et par lequel il participait à la vie du chef. Notre-Seigneur dans l'Évangile nous montre cette vérité d'une manière saisissante, en affirmant qu'il est la vigne dont nous sommes les rameaux : *Ego sum vitis, vos palmites* (Joann., XV, 5). De même, nous dit-il, que le rameau ne peut porter de fruit qu'à la condition de demeurer uni à la vigne, ainsi ne pouvons-nous porter des fruits de vie éternelle qu'à la condition de lui demeurer unis : *sic nec vos, nisi in me manseritis* (ib., 4). Comme le rameau détaché de la vigne ne tarde pas à se dessécher, et n'est plus bon désormais qu'à être jeté au feu, ainsi si nous venions à nous séparer de notre chef par le péché, nous n'aurions plus en nous la vie surnaturelle, et nous ne serions plus dignes que d'être jetés dans le feu de l'enfer : *Si quis in me non manserit, mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet* (ib., 6). Dieu nous préserve d'un pareil malheur!

TROISIÈME POINT.

Nous devons partager les conditions d'existence de notre chef. — C'est une loi générale qui régit tous les

corps vivants. Tant que les membres restent unis à la tête, ils partagent nécessairement ses conditions d'existence. Or, Notre-Seigneur, avant de ressusciter glorieusement et d'aller siéger dans le ciel à la droite de son Père, a mené sur la terre une vie mortelle, dont nous devons partager les conditions durant le temps d'épreuve que nous avons à passer ici-bas. Le Symbole des Apôtres, que nous récitons si souvent, nous rappelle les principales de ces conditions. Il nous dit que Notre-Seigneur a été conçu du Saint-Esprit, qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il a été enseveli. Voyons comment nous pouvons et devons partager ces conditions d'existence, soit pour notre vie naturelle, soit pour notre vie surnaturelle. — Pour notre vie naturelle, les deux premières de ces conditions nous échappent, puisque notre conception et notre naissance ont suivi les lois naturelles posées par Dieu et n'ont pas bénéficié du privilège exceptionnel qui convenait à la conception et à la naissance du Verbe incarné. Quant à la souffrance, à la mort et à toutes ses conséquences, elles sont ici-bas notre partage nécessaire, comme elles ont été le partage volontaire de notre chef durant sa vie mortelle. Nous, nous devions déjà les subir en punition du péché de notre premier père. Mais Notre-Seigneur, en les acceptant sans les avoir encourues par aucune faute, nous a mérité de pouvoir les faire servir à notre salut éternel. Nous devons donc, comme notre chef, les accepter volontairement; et alors, grâce à ses mérites, elles nous ouvriront les portes du ciel : *quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (Act., XIV, 21). — Quant à notre vie surnaturelle, les diverses phases par lesquelles elle doit passer sont bien indiquées par les conditions successives de la vie mortelle de notre divin chef. La conception de notre être surnaturel est l'œuvre du Saint-Esprit, à qui est spécialement attribué ce qui touche à notre sanctification, et par suite à notre justification. Mais c'est à la Vierge Marie

que nous devons notre naissance spirituelle, car elle nous l'a méritée par ses douleurs sur le Calvaire, et elle nous enfante à la vie surnaturelle par les grâces dont elle est la dispensatrice : « natus ex Mariâ Virgine. » Cette vie spirituelle se conserve et se développe au milieu des souffrances, « passus... crucifixus », et nous vivons d'autant plus à Dieu, en Dieu et pour Dieu, que nous sommes plus morts au monde et à nous-mêmes : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Gal., VI, 14). Mais il n'en est pas, de cette mort spirituelle et de la résurrection qui l'accompagne, comme de la mort et de la résurrection corporelles. Celles-ci s'opèrent brusquement et tout d'un coup; la mort d'abord et plus tard la résurrection. Quant à la mort spirituelle, c'est-à-dire la destruction de toutes nos inclinations mauvaises, elle se fait peu à peu et par degrés, sous les coups de la mortification; et la résurrection spirituelle se fait simultanément et dans la même proportion. L'homme nouveau s'élève sur les ruines du vieil homme. — Voilà dans quel sens nous devons partager les conditions d'existence de notre chef. — Ne nous y sommes-nous pas soustraits parfois, parce que nous les trouvions trop pénibles, sans voir les biens dont nous nous privions ainsi, les malheurs auxquels nous nous exposions?

Prenons la résolution : 1° d'éviter avec soin jusqu'à l'ombre du péché, puisqu'il déshonore le chef dont nous sommes les membres; 2° de conformer notre vie ici-bas à la vie pauvre, souffrante et humiliée de notre divin chef, afin de pouvoir suivre au ciel celui que nous aurons ainsi suivi sur la terre. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro :* Vous êtes les membres du corps de Jésus-Christ (1 Cor., XII, 27); ou cette autre du même Apôtre : *Ipse est caput corporis Ecclesiæ :* Jésus-Christ est le chef du corps de l'Église, dont nous sommes les membres.

Premier jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE DIEU

(Nos devoirs envers Dieu)

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ comme *notre Dieu :* « Jesu Deus noster. » Il est notre Dieu, d'abord, dans ce sens qu'il est notre Créateur et que nous sommes ses créatures. Car le Fils de Dieu ne cesse pas d'être Dieu en devenant le fils de l'homme, et le vêtement de chair dont il se revêt par l'Incarnation ne lui enlève rien de son essence divine, ni de la perfection de ses divins attributs. Jésus-Christ est Dieu, nous dit saint Augustin (Brev. Rom., Comm. Mart. temp. pasch., lect, 9), parce qu'il est le Verbe,... et si le Verbe en s'incarnant s'est fait ce qu'il n'était pas, il ne laisse pas pour cela de demeurer ce qu'il était : « et, si Verbum caro factum est, quod non erat, manet quod erat. » — Mais il est *notre* Dieu dans un sens peut-être encore plus touchant; c'est-à-dire que, tout en étant Dieu, il est *nôtre*, il nous appartient d'une certaine manière, comme appartenant à la grande famille humaine. C'est un des nôtres, et nous sommes justement fiers que l'un des nôtres soit Dieu. C'est pour le genre humain une gloire, une illustration sans pareille, de compter dans son sein un homme qui est Dieu. — C'est aussi *notre* Dieu, c'est-à-dire Dieu accommodé à notre faiblesse, mis à notre portée. Tant que Dieu demeure dans cette lumière inaccessible qui est son séjour éternel, *lucem inhabitat inacessibilem* (1 Tim., VI, 16), nous avons peine à l'aborder. Nous l'adorons, nous le reconnaissons digne de toute louange, *Magnus Dominus et laudabilis nimis* (Ps., XLVII, 2), mais nous

n'osons l'approcher. Quand nous le voyons au contraire se dépouiller volontairement de tout l'éclat de sa majesté, pour se faire homme comme nous et revêtir toutes nos misères, nous cessons d'avoir peur de lui, nous ne songeons plus qu'à aimer ce Dieu qui semble s'être rapetissé, pour mieux se mettre à notre portée : « Parvulus Dominus et amabilis nimis (S. Bern.). » — Remercions Jésus-Christ notre Dieu de tant de condescendance et d'amour, et prions-le de nous faire comprendre ce que nous lui devons en retour.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons à Jésus-Christ, notre Dieu, de le connaître, de l'aimer et de le servir. — Puisque d'une part, nous sommes créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Dieu, et acquérir ainsi la vie éternelle, et que d'autre part Jésus-Christ est *notre* Dieu, c'est lui que nous devons connaître, aimer et servir. — 1° Nous devons *le connaître*, parce qu'il est la vérité même, *Ego sum veritas* (Joann., XIV, 6), cette vérité pour la contemplation de laquelle l'œil de notre intelligence a été créé, et dont la claire vue fera notre éternel bonheur : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joann., XVII, 3). — 2° Nous devons *l'aimer*, parce qu'il est aimable, et dans les perfections infinies de sa divinité, et dans les perfections plus accessibles à notre faiblesse de son humanité, « perfectus Deus, perfectus homo (Symb. S. Athan.). » Nous devons l'aimer, parce que notre cœur, fait pour aimer, comme notre œil pour voir et notre oreille pour entendre, ne peut trouver de paix que lorsqu'il se repose dans son amour : « Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te (S. Aug.). » — 3° Enfin, nous devons *le servir*, c'est-à-dire n'user que pour sa gloire de toutes nos puissances corporelles et spirituelles ; ce qui sera la traduction prati-

que de l'amour que nous lui portons, s'il est sincère, pur et désintéressé. Saint Paul se glorifie à bon droit d'être le serviteur de Jésus-Christ, *Paulus, servus Jesu Christi* (Rom., I, 1); et nous devons comme lui, non seulement porter ce titre avec fierté, mais surtout nous efforcer de le mériter par notre conduite, en la mettant en harmonie avec les devoirs qu'il nous impose. — Est-ce ainsi que nous avons compris ce que nous devons à Jésus-Christ notre Dieu? Faisons-nous de cet Homme-Dieu le principal, sinon l'unique objet de notre étude, à l'exemple de saint Paul qui protestait ne vouloir rien savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié? *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1 Cor., II, 2). Nous exerçons-nous à l'aimer chaque jour davantage, comme nous le lui demandons instamment dans l'oraison qui suit les litanies du saint Nom de Jésus? « ut te toto corde, ore et opere diligamus. » Enfin nous appliquons-nous à le servir généreusement; soit par le travail incessant qu'exige la pratique de la vertu, poursuivi dans l'unique but de lui plaire, *quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29); soit par le fidèle accomplissement de nos autres devoirs d'état, qui tous sont coordonnés à son service?

TROISIÈME POINT.

Nous devons à Jésus-Christ, notre Dieu, de le faire connaître, aimer et servir. — Nous y serions déjà obligés dans une certaine mesure, même si nous n'étions pas prêtres; car chacun est plus ou moins responsable du salut de ses frères, *mandavit unicuique de proximo suo* (Eccli., XVII, 12). Or, en dehors de Jésus-Christ, le salut devient impossible : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act., IV, 12). Nous devons donc, si nous voulons contribuer au salut du prochain le porter, et par nos paroles, et surtout par nos exemples, à connaître, à aimer, à servir Jésus-Christ notre

Dieu. — Mais nous y sommes bien plus étroitement obligés, si nous sommes prêtres, puisque, comme tels, nous avons *mission* de travailler au salut du prochain. Quand nous prêchons, ce n'est point nous-même que nous devons prêcher, mais Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu : *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum* (2 Cor., IV, 5). Nous devons donc ne point nous lancer dans des considérations purement philosophiques, ni entreprendre le développement de questions politiques ou sociales pour lesquelles nous n'avons ni grâce ni mission, mais prêcher bonnement et simplement l'Évangile. C'est ce que le peuple et le clergé attendent de nous; c'est ce pour quoi Notre-Seigneur nous a fait les continuateurs de sa mission ici-bas : *Prædicate evangelium omni creaturæ* (Marc., XVI, 15). — Et quand nous n'annonçons pas publiquement la parole de Dieu, nous devons encore aimer à parler, dans nos conversations, de celui dont notre cœur est tout rempli. *Ex abundantiâ enim cordis os loquitur* (Matth., XII, 34). — Enfin, quand nous ne parlons pas, que nos actes, que nos démarches, que même notre simple attitude soient une prédication vivante, et contribuent à faire connaître Jésus-Christ notre Dieu. — Mais nous ne le ferons connaître que pour le faire aimer et servir. Nos instructions en effet ne parlent aux intelligences que pour toucher les cœurs et déterminer les volontés. Ce que nous devons chercher avant tout, c'est d'augmenter le nombre des vrais serviteurs de Jésus-Christ, et de les rendre aussi fidèles et généreux que possible dans ce service, qui est plus honorable que toutes les royautés d'ici-bas, « cui servire regnare est. » — Est-ce ainsi que nous avons compris et rempli notre noble mission et nos devoirs envers Jésus-Christ notre Dieu?

Prenons la résolution : 1° de faire souvent, de la personne adorable de Jésus-Christ notre Dieu, l'objet de nos méditations, pour apprendre à le mieux con-

naître, aimer et servir; 2° de saisir avec empressement toutes les occasions d'entraîner à notre suite dans les mêmes pensées, dans les mêmes sentiments, dans la même pratique, ceux sur qui nous pouvons exercer quelque influence. — Notre bouquet spirituel sera ce que les Actes nous disent des Apôtres, après la défense que leur fit le sanhédrin de prêcher le nom de Jésus: *Omni autem die non cessabant... docentes... Christum Jesum :* Mais ils ne cessaient chaque jour de faire connaître le Christ Jésus (Act., v, 42).

Premier jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE PRINCIPE ET NOTRE FIN

PREMIER POINT.

Adorons, en Jésus-Christ Notre Seigneur, le principe et la fin de toute chose, comme il le déclare à saint Jean dans l'Apocalypse: *Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis* (Apoc., XXII, 13). — Comme Dieu, en effet, il est le principe et la fin de tout l'ordre naturel et surnaturel. C'est lui qui a créé l'univers, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sinè ipso factum est nihil quod factum est* (Joann., I, 3). Et cet univers créé, dont il est le principe, il en est aussi la fin, car il n'a pu le créer que pour sa gloire. Toute autre fin eût été indigne de lui et l'aurait mis, vis-à-vis d'elle, dans un état de subordination incompatible avec sa souveraine indépendance et ses perfections infinies : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov., XVI, 4). Mais il est

aussi le principe de l'ordre surnaturel. Lui seul pouvait élever l'ange et l'homme au-dessus de leur nature, et les diviniser par sa grâce en les faisant participer à sa propre nature, *divinæ consortes naturæ* (2 Petr., I, 4). Il est aussi la fin de cet ordre surnaturel, puisqu'il n'élève ainsi la créature raisonnable au-dessus d'elle-même, que pour la rendre capable de tendre à lui comme à sa fin, d'une manière qui surpasse toutes ses forces et ses exigences natives; que pour la rendre capable de le connaître, de l'aimer, de le posséder comme il se connaît, comme il s'aime, comme il se possède, de la même manière quoique non avec la même perfection. — Comme homme, Notre-Seigneur est aussi, dans un sens très réel, le principe et la fin de toute chose, le premier et le dernier : *primus et novissimus* (Apoc., XXII, 13). N'est-il pas le premier-né de toute créature? *primogenitus omnis creaturæ* (Col., I, 15). C'est lui qui occupe la première place dans le plan divin, et qui sert de cause exemplaire à tout le reste de la création, dont il est un merveilleux résumé. En créant, d'une part, les esprits angéliques, et de l'autre, le monde de la matière avec son triple règne minéral, végétal et animal, que faisait Dieu, sinon développer successivement les diverses parties constituantes du composé humain auquel il devait un jour unir hypostatiquement son propre Fils? Et quand il créait l'homme, ne produisait-il pas, par une magnifique synthèse de toute la création, la copie la plus ressemblante de ce type admirable? Cause exemplaire, et par suite, dans un sens très vrai, principe de toute la création, l'humanité sainte du Sauveur en est aussi la fin intermédiaire, à laquelle tout tend, pour être rapportée par elle à sa fin ultime qui est Dieu. Aussi Notre Seigneur dit-il qu'il est la voie, *Ego sum via* (Joann., XIV, 6), la voie par laquelle tout passe pour aller à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (1 Cor., III, 22-23). Ne sortons pas de cette voie qui conduit à la véritable vie: *Ego sum via, et veritas, et vita* (Joann., XVI, 6).

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ est notre principe et notre fin. — Il l'est parce qu'il est le principe et la fin de toute la création, et que nous comptons parmi ses créatures. Mais il l'est d'une manière encore plus particulière, pour ainsi dire, parce que nous sommes hommes. En cette qualité, nous sommes supérieurs à tout le reste de la création visible, *omnia subjecisti sub pedibus ejus* (Ps., VIII, 8), nous en sommes le chef-d'œuvre; et n'est-ce pas de ses œuvres les plus parfaites que l'artiste aime davantage à revendiquer la paternité, n'est-ce pas elles d'ordinaire qu'il réserve plus spécialement à son usage? Jésus-Christ est donc d'une manière toute particulière notre principe et notre fin, car nous sommes son œuvre de prédilection, et plus que toute autre nous sommes capables de procurer sa gloire. — Mais surtout, plus que toute autre créature, nous devons voir, même dans la sainte humanité du Sauveur, notre principe ou cause exemplaire, et la fin dans laquelle il nous est permis de nous reposer. En créant les anges, la matière, les plantes ou les animaux, Dieu ne reproduisait en chacun de ces êtres que quelques traits du modèle admirable que lui offrait l'Homme-Dieu dont il avait conçu le dessein. Mais en nous créant, il en faisait une parfaite copie : et dans cette sainte humanité, dont nous sommes la reproduction fidèle, nous devons reconnaître, à meilleur titre encore que les autres créatures, notre principe ou cause exemplaire. Notre âme et toutes ses puissances, notre corps et tout son organisme sont calqués, dans tous leurs détails. sur le double élément qui compose sa sainte humanité. — C'est aussi dans cette sainte humanité que nous nous reposons dès ici-bas, comme dans la fin intermédiaire seule capable de nous conduire à notre fin dernière; en elle surtout que nous trouverons, dans le ciel, comme le grand sacrement (1 Tim., III, 16) qui nous mettra en possession de Dieu

pour toute l'éternité : *unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* (1 Tim., II, 5). — Quelle noble origine, quelle fin glorieuse nous avons en partage! N'en désirons, n'en recherchons pas d'autre.

TROISIÈME POINT.

Ce que nous devons à Jésus-Christ parce qu'il est notre principe et notre fin. — A Jésus-Christ notre principe, nous devons de reconnaître que nous tenons de lui tout ce que nous avons comme tout ce que nous sommes, en demeurant, vis-à-vis de lui, dans l'attitude de la plus étroite dépendance, comme de la plus affectueuse reconnaissance. — A Jésus-Christ notre fin, nous devons de ne jamais nous détourner de lui, mais de le prendre comme unique objectif de toutes nos déterminations libres, en conformant entièrement notre volonté à la sienne. — Nous nous détournerions de lui, si nous cherchions ailleurs qu'en lui notre satisfaction et notre repos, si nous travaillions à établir notre propre gloire aux dépens de la sienne, si nous voulions substituer notre volonté propre à son bon plaisir, en un mot si nous avions le malheur de pécher. Oh! comme le péché doit nous sembler horrible et odieux, puisqu'il nous détourne de Jésus-Christ notre fin! Comme nous devons être prêts à tout souffrir, même la mort, plutôt que de jamais nous laisser aller à un désordre si affreux en lui-même, et pour nous si funeste! Mais nous devons aller plus loin et répudier même les simples imperfections commises de propos délibéré, puisque ce sont des résistances bien fâcheuses aux conseils pleins de sagesse et d'amour, que Notre-Seigneur nous donne pour nous aider à atteindre plus sûrement et plus pleinement notre fin. — Ce n'est cependant là que le côté négatif de ce que Jésus-Christ notre fin est en droit d'attendre de nous. Nous devons, de plus, tendre à lui comme à notre fin, et le prendre comme unique objectif de toutes nos dé-

terminations libres. Nous devons donc en toute chose ne voir, n'aimer et ne vouloir que ce qui peut procurer la gloire de Jésus-Christ par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et faire de ses moindres désirs la règle des nôtres. C'est ce que nous ferons, en nous tenant à son égard dans les sentiments et dans la pratique où il était à l'égard de son Père, durant sa vie mortelle : *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29). — Est-ce ainsi que nous faisons? N'avons-nous pas, hélas! bien des infidélités à nous reprocher? Demandons-en bien pardon à notre aimable Sauveur, protestant à ses pieds que nous ne voulons plus désormais nous éloigner de celui qui seul a les promesses de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joann., VI, 69).

Prenons la résolution : 1° d'avoir en horreur et en abomination tout ce qui, de près ou de loin, pourrait nous détourner de notre fin qui est Jésus-Christ : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum* (Ps., CXVIII, 163); 2° de consulter toujours avant d'agir le bon plaisir de Notre-Seigneur, afin d'y conformer le nôtre : *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29). — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur à saint Jean dans l'Apocalypse : *Ego sum... principium et finis :* Je suis votre principe et votre fin (Apoc., XXII, 13).

Deuxième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE ROI

Sommaire pour la veille au soir.

Nous avons aujourd'hui considéré Jésus-Christ comme notre Seigneur, notre Chef, notre Dieu, notre principe et

notre fin. Dans notre première méditation de demain, nous le considérerons comme notre Roi, et nous verrons : 1° que Jésus-Christ est vraiment notre Roi, et par droit de naissance, et par droit de conquête, et par le nouveau droit que lui donne le libre choix de nos cœurs; 2° ce que nous lui devons à ce titre.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de mieux servir désormais Jésus-Christ notre Roi; 2° de mieux servir le prochain en vue de Notre-Seigneur. — Notre bouquet spirituel sera le mot du Psalmiste, que nous aimerons à redire au Bon Maître : *Tu es ipse Rex meus.* Vous êtes mon Roi (Ps., XLIII, 5).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Aimons à saluer, en Jésus-Christ, notre Roi; à lui reconnaître ce titre que tant d'autres chrétiens, hélas! lui refusent. Il y a tant de demi-chrétiens qui croient faire beaucoup en lui rendant quelques hommages dans le domaine religieux, et qui refusent ensuite absolument de reconnaître son règne social et ses droits imprescriptibles à l'empire du monde. Traitant avec lui d'égal à égal, ils semblent vouloir partager son souverain domaine. Ils lui laissent l'empire du ciel et de l'éternité, et se réservent exclusivement la direction des choses d'ici-bas, qu'ils considèrent dès lors comme entièrement soustraites à son action. Comme les Juifs, ils refusent de se soumettre à ses lois, *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc., XIX, 14), ne reconnaissant d'autres maîtres que ceux de leurs semblables qui sont revêtus du pouvoir : *Non habemus regem nisi Cæsarem* (Joann., XIX, 15). Quant à nous, détestons cette erreur, dont les conséquences sont si fâcheuses pour le bien de la société, et aimons à redire de tout cœur à Jésus qu'il est notre Roi : *Tu es ipse Rex meus* (Ps., XLIII, 5). Adorons-le donc comme étant vraiment notre Roi, et par droit de naissance, et par droit de conquête, et par le nouveau droit que lui

donne le libre choix de nos cœurs; et remercions-le de nous avoir appelés à l'honneur d'être les heureux sujets de son royaume.

DEUXIÈME POINT.

Comment Jésus-Christ est véritablement notre Roi. — 1° Il l'est d'abord par droit de naissance, et comme Fils de Dieu, et comme Fils de l'homme. Comme Fils de Dieu, par sa génération éternelle, il est égal à son Père, Dieu comme lui et par suite, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, *Rex regum et Dominus dominantium* (Apoc., XIX, 16). C'est lui qui crée les rois de la terre et leur donne leur pouvoir, *Per me reges regnant* (Prov., VIII, 15). Comme Fils de l'homme, et par sa génération temporelle, il est Roi de l'univers créé, au moins au même titre qu'Adam innocent. Mais il l'est encore bien davantage par la supériorité que lui donnent sur les autres hommes, et ses qualités naturelles d'esprit et de corps, et l'abondance des grâces dont il possède la plénitude, étant lui-même l'auteur de l'ordre surnaturel. — 2° Jésus-Christ est aussi notre Roi par droit de conquête. En venant en ce monde prendre possession de son héritage, il l'a trouvé au pouvoir du démon, son ennemi et le nôtre. Il lui a aussitôt déclaré la guerre pour nous arracher à son empire, et, par toute une vie d'humiliation et de souffrance, il a généreusement payé notre rançon. Dès lors nous sommes sa conquête, et c'est pour nous un devoir bien doux de renoncer au dur et cruel esclavage du démon, pour devenir les heureux sujets de Jésus, ce Roi si plein de douceur, de bonté et d'amour : *Eccè Rex tuus venit tibi mansuetus* (Matth., XXI, 5). — 3° Enfin Jésus-Christ est notre Roi par le libre choix de nos cœurs, puisque, par les engagements de notre baptême, renouvelés au beau jour de notre première communion, nous nous sommes rangés sous ses lois, renonçant au démon, son ennemi, pour ne servir désormais que

lui seul, « Abrenuntio tibi, Satana, et adhæreo tibi, Christe. » Depuis, si nous sommes prêtres, nous avons resserré davantage encore ces liens de sujétion et de dépendance par les engagements sacrés de nos ordinations, contractés avec une pleine et entière liberté, et qui ont fait de nous, non seulement les sujets, mais encore les officiers et les ministres de ce Roi tout-puissant. — Avons-nous de ces vérités une conviction bien pratique; et Jésus-Christ trouve-t-il en nous des sujets fidèles et dévoués?

TROISIÈME POINT.

Ce que nous devons à Jésus-Christ, notre Roi. — Nous lui devons *service* et *fidélité.* — Les rois de la terre ont besoin du *service* de leurs sujets, et par suite ils y ont droit. En effet, comme simples particuliers, ils ont les mêmes infirmités que nous et les mêmes besoins, auxquels ils ne peuvent pourvoir sans le secours de leurs sujets. Comme rois, ils doivent veiller au maintien de leur honneur et de leur autorité; au dedans, sauvegarder la justice et la paix; au dehors, empêcher les invasions ennemies ou les défections, et même, à certaines conditions, reculer les frontières de leurs Etats par de nouvelles conquêtes. Pour cela, il faut qu'ils soient renseignés par des hommes de confiance sur le véritable état des affaires intérieures et extérieures. Il faut que leur gouvernement soit aidé, et par les rouages habilement combinés d'une sage administration, et par les forces vives d'une puissante armée. En un mot, ils ne peuvent se passer des services de leurs sujets. — Sans doute Notre-Seigneur n'a nul besoin de pareils services; mais il y a droit, et il veut bien se comporter comme s'il en avait besoin. Nous avons donc le devoir de les lui rendre, dans la mesure où il veut bien nous les demander. C'est ainsi que nous devons subvenir à ses nécessités particulières, dans la personne de ses prêtres, des autres membres pauvres et souffrants de

son corps mystique; obéir à ses lois, et en particulier au précepte de la charité, qu'il considère davantage comme sien: *Hoc est præceptum meum* (Joann., xv, 12). Nous devons l'aider à conserver ses possessions, et à les rendre plus sûres en travaillant à la sanctification des âmes justes : faire même en son nom de nouvelles conquêtes, en nous employant à la conversion des pécheurs ou des âmes encore détenues dans les liens du schisme, de l'hérésie ou de l'infidélité. — Enfin avec nos services, nous devons à Jésus, notre Roi, une *fidélité* inviolable. Cette fidélité doit être sans défection ni trahison, en dépit des promesses de bonheur que nous fait l'ennemi, promesses toujours menteuses, et parce qu'il ne veut pas, et parce qu'il ne peut pas les tenir. Cette fidélité doit être aussi sans défaillance au milieu des fatigues, des souffrances, des humiliations; car nous savons comme saint Paul, que nos labeurs ne resteront pas sans récompense : *scio enim cui credidi* (2 Tim., I, 12). — Avons-nous rendu à Jésus-Christ, notre Roi, ces services de sujets fidèles et dévoués?

Prenons la résolution: 1°... 2°... *(comme ci-dessus).*

Deuxième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE JUGE

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ dans la gloire dont il jouit au ciel à la droite de son Père, d'où il viendra, au dernier jour, juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les bons et les méchants, les bons pour les récompenser, les méchants pour les punir;

« Credo... in Jesum Christum... qui... sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis, indè venturus est judicare vivos et mortuos (Symb. Apost.). » C'est en effet à son Fils que Dieu réserve le droit de juger les hommes, semblant s'en dépouiller lui-même en sa faveur : *Neque enim Pater judicat quemquam; sed omne judicium dedit Filio* (Joann., v, 22); et cela, afin qu'il soit bien établi que le Fils, en tout égal à son Père, a droit aux mêmes honneurs que lui : *ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem* (ib., 23). C'est aussi parce que le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'homme et que, par une délicate attention dont nous ne saurions lui être trop reconnaissants, Dieu a voulu que nous ayons pour juge, dans un certain sens, un de nos pairs : *et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est* (ib., 27). Ne convenait-il pas aussi que celui que les hommes avaient jugé d'une manière si inique, *Reus est mortis* (Matth., xxvi, 66), *Crucifigatur* (Matth., xxvii, 23), devînt un jour leur juge à son tour aux yeux de tout l'univers? N'est-ce pas ce que le Sauveur captif prédit à ses juges qui l'adjurent de déclarer s'il est vraiment le Christ, Fils de Dieu? Vous l'avez dit, leur répond-il, et un jour viendra où vous ne pourrez le nier, quand vous me verrez, moi le Fils de l'homme, maintenant votre captif, siéger à la droite du Dieu tout-puissant, et revenir de là sur les nuées du ciel : *Amodò videbitis Filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli* (Matth., xxvi, 64). Ah! qu'il sera terrible d'être ainsi jugés par ce juste Juge, pour ceux qui auront usé à son égard de si criantes injustices. — Reconnaissons-lui dès à présent cette qualité de juge, « Judex crederis esse venturus (Hymn. *Te Deum*). » Mais en même temps supplions-le de nous appliquer, tandis qu'il en est temps encore, les mérites de son sang précieux, afin qu'en ce jour terrible nous n'ayons rien à redouter de sa justice : « Te ergò quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti (*ib.*). »

DEUXIÈME POINT.

Préliminaires du Jugement dernier. — 1° Le monde visible commencera par périr dans un vaste incendie, comme nous l'apprend le prince des Apôtres (2 Petr., III, 7). Les cieux disparaîtront d'abord (*ib.*, 10, 12), puis les éléments qui composent le monde seront désagrégés sous l'action d'une chaleur intense (*ib.*, 10, 12). Enfin, la terre et tout ce qu'elle contient deviendront la proie des flammes (*ib.*, 10). — 2° C'est alors qu'aura lieu la résurrection générale. Au son de la trompette mystérieuse dont parle saint Paul, *in novissimâ tubâ, canet enim tuba* (1 Cor., XV, 52), les morts reprendront une vie nouvelle qui ne leur sera plus enlevée, *et mortui resurgent incorrupti (ib.).* — 3° Mais cette résurrection se fera, dans des conditions bien différentes, pour les bons et pour les méchants, qui seront aussitôt, sur l'ordre de Dieu, séparés les uns des autres par le ministère des anges (Ps., XLIX, 5; Matth., XIV, 31; XIII, 49). Les bons seront placés à la droite du souverain Juge, et les méchants à sa gauche (Matth., XXV, 32, 33). De quel côté les anges devraient-ils nous placer, si le jugement nous surprenait dans l'état où nous sommes? Serait-ce parmi les amis de Dieu, ou parmi ses ennemis? Oh! prions nos bons anges gardiens de nous conduire de telle sorte ici-bas, dans le chemin de la vertu, qu'ils n'aient alors à remplir, à notre égard, que le consolant ministère de nous compter parmi les bons : *Congregate illi sanctos ejus* (Ps., XLIX, 5). — 4° Notre Seigneur fera briller sa croix dans les airs comme le signe avant-coureur de sa venue prochaine, réjouissant les bons, et faisant la terreur des méchants : *Tunc parebit signum Filii hominis* (Matth., XXIV, 30). Ce signe sacré ne fera alors notre joie que si nous ne sommes pas ici-bas du nombre de ces ennemis de la croix dont saint Paul ne pouvait parler qu'en pleurant, *flens dico, inimicos crucis Christi* (Phil., II, 18), fuyant toujours la souffrance, même quand elle est attachée à

l'accomplissement du devoir. Que Dieu nous préserve d'un pareil malheur, qui alors serait sans remède! — 5° Enfin, Notre Seigneur se montrera lui-même aux regards de tous dans l'éclat de sa majesté (Matth., xxv, 31). A cette vue, les justes tressailliront d'allégresse, tandis que les méchants, saisis d'épouvante et cherchant en vain à fuir loin de leur Juge, appelleront de leurs vœux la mort, qui restera sourde à leurs cris (Apoc., IX, 6). Dieu veuille qu'alors nous contemplions avec bonheur celui que nous aurons entrevu sur la terre à travers les voiles de la foi, en qui nous aurons mis toute notre confiance, que nous aurons aimé de tout notre cœur! « quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi (Lit. Rom.). »

TROISIÈME POINT.

Manifestation et discussion des consciences. — 1° Ce que les consciences auront eu jusque-là de plus caché sera mis alors au grand jour, comme Notre Seigneur nous en avertit dans l'Évangile : *Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur* (Matth., x, 26). L'Église aussi nous le rappelle dans sa sainte liturgie (Prose *Dies iræ*), et elle nous dit que quand le souverain Juge tiendra ses redoutables assises, tout ce qui était caché jusque-là paraîtra au grand jour, rien ne devant échapper à sa juste vengeance : « Judex ergo, quùm sedebit, quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit. » Ah! si nous nous tenions toujours sous le regard de ce Juge auquel rien n'échappe, et qui publiera un jour devant tout l'univers nos pensées les plus secrètes, que de fautes nous éviterions! — 2° Notre conscience, ainsi manifestée à tous les regards, sera discutée ensuite avec la plus grande rigueur. Jésus-Christ alors nous dira, comme le maître dont il est parlé dans l'Évangile, de rendre compte des biens dont il nous avait confié l'administration : *Redde rationem villicationis tuæ* (Luc., XVI, 2). Oh! que ce compte sera rigoureux! Rien

n'échappera à cette exacte discussion; et ce qu'il y aura eu de coupable dans notre conduite ne pourra être compensé, aux yeux de ce juste Juge et de l'Univers assemblé devant lui, que par les actes d'une sincère pénitence proportionnée à la grandeur des offenses. Hélas! que dirai-je alors, malheureux? De quel patronage pourrai-je me réclamer, quand le juste à peine pourra se rassurer? « Quid sum, miser, tunc dicturus, quem patronum rogaturus, quùm vix justus sit securus (Prose *Dies iræ*)? » — Efforçons-nous donc d'effacer ici-bas, par les larmes d'un sincère repentir, toutes nos fautes passées, pour les faire disparaître du livre qui servira à nous juger : « Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur, undè mundus judicetur *(ib.)*. »

Prenons la résolution : 1° de nous efforcer comme sainte Thérèse, de toujours plaire à Notre Seigneur, afin d'avoir pour juge, au dernier jour, notre meilleur ami; 2° de prêter pour cela à sa divine parole une attention fidèle, et d'en faire toujours le guide de notre vie pratique. Le bon Maître a daigné nous promettre qu'à ce prix nous échapperions aux rigueurs de son jugement : *Amen, amen dico vobis, quia qui verbum meum audit... in judicium non venit* (Joann., v, 24). — Notre bouquet spirituel sera la prière de l'Église : « Juste judex ultionis, donum fac remissionis antè diem rationis. » Juste juge, qui devez un jour venger tous les crimes, daignez me remettre tous les miens avant ces terribles assises (Prose *Dies iræ*).

Deuxième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST DANS LE PROCHAIN

(Nos devoirs envers le prochain.)

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur nous faisant connaître, par la sentence qu'il rendra au jour du Jugement dernier, quels sont nos devoirs envers le prochain, et dans quel esprit nous devons les remplir. Lorsque, à la fin des temps, le Fils de l'homme reviendra pour tenir les grandes assises de la justice divine, entouré des esprits célestes, il se montrera dans tout l'éclat de sa majesté, *sedebit super sedem majestatis suæ* (Matth., xxv, 31). Convoqués à cette séance solennelle, tous les hommes seront réunis au pied de son trône, mais les bons seront séparés des méchants. Les bons se tiendront à la droite du Juge souverain, et les méchants à sa gauche (*ib.*, 32). Alors interviendra la sentence définitive, si douce pour les élus: *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (ib., 34); si terrible pour les réprouvés : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (ib., 41). Et quels seront les considérants de cette double sentence? Chose étonnante! le souverain Juge semblera oublier tous les autres devoirs imposés aux hommes, pour ne tenir compte que de ceux qu'ils avaient à remplir à l'égard de leur prochain. — Ceux qui les auront fidèlement accomplis seront rangés parmi les élus. Dans la personne de vos semblables, leur dira le Seigneur, j'avais faim et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et

vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez donné un abri; j'étais sans vêtement, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais prisonnier, et vous êtes venus à moi (*ib.*, 35, 36). — Ceux au contraire qui auront manqué à ces devoirs seront mis au nombre des réprouvés. J'avais faim, leur dira le Juge, dans la personne de vos frères, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais sans abri, et vous ne m'avez pas donné l'hospitalité; j'étais sans vêtement, et vous n'avez pas couvert ma nudité; j'étais malade ou captif, et vous ne m'avez point visité (*ib.*, 42, 43). — Remercions Notre Seigneur de cet enseignement si instructif, de cette leçon si charitable, et prions-le de nous aider à en bien profiter, en nous faisant comprendre ce qu'il attend de nous dans la personne de nos semblables, et dans quel esprit nous devons nous acquitter de ces devoirs.

DEUXIÈME POINT.

Quels services Jésus-Christ attend de nous dans la personne de nos semblables. — La scène du jugement dernier nous apprend que nous devons porter remède aux maux du prochain, dans la mesure de notre pouvoir, alors même que nous n'en sommes point cause responsable. Il résulte de là que nous devons y remédier, à plus forte raison, quand ces maux nous sont imputables, et que nous devons bien nous garder de lui causer volontairement aucun tort. — 1° Nous devons éviter avec soin tout ce qui pourrait faire tort au prochain dans ses divers biens de fortune, de santé, de réputation, de vertus. Nous devons respecter les biens temporels de nos semblables, ne point nous les approprier injustement, ni les détériorer ou faire périr par notre faute. Nous devons aussi nous interdire tout ce qui pourrait compromettre la vie et même la santé de notre prochain. Nous devons encore nous garder de porter atteinte à son honneur et à sa

réputation, non seulement par d'indignes calomnies, mais encore par de simples médisances, et même par des jugements téméraires purement intérieurs. Nous devons enfin prendre garde de rien dire, de rien faire qui puisse, non seulement scandaliser le prochain en le portant au mal, mais encore diminuer sa ferveur et rendre sa marche plus lente dans le chemin de la vertu. — 2° Si nous lui avons fait du tort en portant atteinte à quelqu'un de ses biens, nous sommes tenus en justice de le réparer, au plus tôt et de la meilleure manière qu'il nous est possible. — 3° Enfin, même quand nous ne sommes pas cause de la misère corporelle ou spirituelle dans laquelle se trouve notre cher prochain, nous sommes tenus en charité de lui venir en aide, selon notre pouvoir, pour y remédier de notre mieux. Nous devons donc pourvoir, autant qu'il est en nous et que nos autres devoirs nous le permettent, non seulement à ses nécessités corporelles, mais encore et surtout aux besoins de son âme, et pratiquer à son égard toutes les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. — Où en sommes-nous de la pratique de ces devoirs?

TROISIÈME POINT.

Dans quel esprit nous devons rendre au prochain les services qu'il est en droit d'attendre de nous. — La scène du Jugement dernier nous l'apprend encore d'une manière bien claire. Aux réclamations étonnées des hommes qui, n'ayant jamais vu le Seigneur durant leur vie mortelle, demanderont comment ils ont pu lui faire le bien pour lequel ils sont récompensés, ou se rendre coupables à son égard des manquements pour lesquels ils sont châtiés, Jésus-Christ répondra que c'est à lui-même, dans la personne du prochain, qu'ils ont rendu ou refusé ces services : *Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis... quamdiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (Matt., xxv, 40, 45). Notre

Seigneur est donc caché, d'une certaine manière, dans le prochain, comme dans une espèce de sacrement, et il tient comme fait à lui-même le bien ou le mal fait à ceux qu'il veut bien appeler ses frères. L'amour qu'il leur porte lui fait prendre à cœur leurs intérêts comme les siens propres, et se substituer à eux, soit pour acquitter la dette de la reconnaissance, soit pour faire payer celle d'un châtiment justement mérité. L'histoire de l'Église nous montre cette vérité plus d'une fois confirmée par des miracles, et le Seigneur Jésus se plaisant à prendre la forme des pauvres ou des lépreux assistés par ses saints, pour donner à ceux-ci la consolation et l'honneur de sa visite. — Puisqu'il en est ainsi, nous devons bien voir toujours Notre-Seigneur dans la personne du prochain, comme le recommande si souvent saint Vincent de Paul. Nous devons éviter avec soin tout ce qui pourrait contrister nos semblables, pour ne point contrister Notre-Seigneur lui-même. Nous devons volontiers faire pour eux ce que raisonnablement nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes, persuadés qu'ainsi c'est avant tout à Notre-Seigneur que nous sommes agréables. Dans cette vue, les difficultés les plus grandes, que peut présenter parfois l'accomplissement de nos devoirs à l'égard du prochain, doivent nous paraître bien légères, et nous devons même y trouver ce charme indicible, cette joie dans la souffrance, dont l'amour a le secret : « Ubi amatur, non laboratur; aut si laboratur, labor amatur (S. Aug.). » — Nous laissons-nous toujours guider par ces vues surnaturelles, dans nos relations avec le prochain, et nos cœurs y sont-ils toujours animés de ces sentiments?

Prenons la résolution : 1° de voir toujours, dans notre cher prochain, la personne même de Notre-Seigneur; 2° d'éviter, dans cette vue, tout ce qui peut lui nuire, et de nous employer au contraire volontiers à lui rendre tous les services dont nous sommes capables. — Notre bouquet spirituel sera la parole de

Notre Seigneur: *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le faites (Matth., xxv, 40).

Deuxième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST JUGE DES MORTS

(c'est-à-dire des réprouvés.)

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ le Souverain Juge, qui, la cause instruite par la manifestation et la discussion des consciences, va porter la sentence. Tous les regards sont fixés sur son visage, dans une attente solennelle. Les élus placés à sa droite, et sûrs déjà de leur salut, s'apprêtent, aussitôt la sentence prononcée à dire : *Amen!* Oui, c'est bien conforme à la vérité! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum :* Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables (Ps., cxviii, 137). Les réprouvés au contraire, placés à la gauche du Juge, savent le sort qui les attend, et les tourments éternels auxquels ils sont voués. Oh! moment redoutable! De quel côté, Seigneur, serons-nous alors, et quel sera le sort qui nous sera fait pour toute l'éternité? — Avant de méditer la sentence que le Souverain Juge doit porter contre les réprouvés, jetons-nous à ses pieds, pour le supplier qu'elle ne soit pas la nôtre. Alors il sera inexorable; mais maintenant il veut bien se montrer encore miséricordieux. Tout en adorant sa justice, implorons sa miséricorde, et prions-le, avec l'Église, de ne pas se montrer, pour nous, moins indulgent qu'il ne

le fut autrefois à l'égard de Madeleine et du larron pénitent : « Qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti (Prose *Dies iræ*). Et afin que notre prière soit plus sûrement exaucée, prions la très Sainte Vierge Marie de prendre en main notre cause, pour qu'au jour du Jugement nous ne soyons pas voués aux flammes éternelles : « Flammis ne urar succensus, per te, Virgo, sim defensus in die judicii (Prose *Stabat Mater*). »

DEUXIÈME POINT.

Combien sera terrible la sentence de Jésus-Christ contre les réprouvés. — Méditons successivement tous les mots qui la composent : 1° *Discedite à me*, retirez-vous loin de moi. Oh! quelle parole! Mais quoi, Seigneur, nous éloigner de vous? A qui recourir? N'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie éternelle! *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joann., VI, 69). Et de nouveau la voix du Juge se fait entendre, et dit : *Amen dico vobis, nescio vos :* en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas (Matth., XXV, 12). Oh! quel malheur si quelqu'un d'entre nous se trouvait enveloppé dans cette sentence de condamnation! Il voudrait en vain se réclamer des merveilles de grâce auxquelles il aura peut-être servi d'instrument dans l'exercice de son saint ministère : *Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus,... virtutes multas fecimus* (Matth., VII, 22)? Le juge repoussera ces ouvriers d'iniquité, il leur dira qu'il ne les connaît pas : *Nunquàm novi vos; discite à me, qui operamini iniquitatem* (ib., 23). — 2° *Maledicti,* Maudits! La malédiction d'un père ou d'une mère est déjà si terrible! Que sera donc la malédiction même de Dieu? Elle n'est pas seulement le souhait de quelque grand malheur appelé sur une tête coupable, mais l'expression d'une volonté toute-puissante qui fait ce qu'elle dit, qui écrase sous le poids de sa justice le criminel qu'elle maudit : *Ipse*

dixit et facta sunt (Is., XXXII, 9)? — 3° *In ignem*, au feu! La peine du feu est la plus cruelle que notre imagination puisse se représenter. La douleur que nous éprouverions, en laissant seulement un de nos doigts exposé quelques instants à la flamme d'une bougie nous semblerait intolérable. Que sera donc le supplice du damné plongé dans un océan de feu! — 4° Et cela pour toujours : *æternum!* Avons-nous bien réfléchi à ce que c'est qu'une *éternité* de pareilles souffrances? — 5° Ce feu, Seigneur, ce n'est point pour nous que vous l'avez allumé, mais pour les Anges rebelles, *qui paratus est diabolo et angelis ejus!* Il est cependant bien juste que les hommes qui ont partagé leur révolte partagent leur supplice éternel. Seigneur, ne permettez pas que nous soyons de ce nombre, préservez-nous d'un tel malheur, et du péché qui nous y conduirait : « Dignare, Domine,... sinè peccato nos custodire (hymne *Te Deum*). » — Sommes-nous reconnaissants, comme nous le devons, à la miséricordieuse bonté de Dieu de nous avoir jusqu'ici préservés de l'éternelle malédiction? Si nous étions morts à telle ou telle époque de notre vie, où peut-être nous étions dans la disgrâce de notre Dieu, quel sort, hélas! serait aujourd'hui le nôtre, et cela pour toute l'éternité! Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à cette divine miséricorde pour avoir bien voulu nous épargner jusqu'ici! *misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti!* (Thren., III, 22). Mais aussi, dans quels sentiments d'humilité ne devons-nous point nous tenir en nous rappelant que nous sommes, dans un sens très vrai, des tisons échappés à l'enfer!

TROISIÈME POINT.

Comment nous pourrons nous soustraire à cette affreuse sentence de réprobation. — En faisant tout pour éviter la malédiction divine, puisque seuls les maudits, *maledicti*, seront frappés de réprobation. Or,

que veut dire ce mot *maudit?* Il vient du latin *maledicere*, qui signifie à la fois, dire du mal de quelqu'un, ou lui souhaiter du mal. C'est dans ce double sens qu'il faut entendre la malédiction dont le réprouvé est l'objet de la part de Dieu; mais avec toute la différence qui distingue la parole divine de la parole humaine. L'homme dit souvent du mal de son prochain ou lui en désire sans raison et sans droit; tandis que la malédiction divine, toujours fondée en vérité et en justice, est moins l'expression d'un souhait que sa réalisation. Rien, en effet, ne résiste à la volonté de Dieu, et ses moindres désirs sont aussitôt accomplis. — Mais nous pouvons échapper à cette terrible malédiction en évitant le péché, qui seul pourrait nous la mériter. Dieu ne pouvant dire que la vérité, si nous voulons qu'il ne dise pas de mal de nous au dernier jour, nous n'avons qu'à ne rien faire de mal. De même, puisqu'il n'inflige d'autres châtiments que ceux que l'on a justement mérités, si nous voulons alors n'en recevoir aucun, nous n'avons qu'à n'en mériter aucun par nos péchés. Saint Bernard nous dit que, si nous faisons disparaître la volonté propre, il n'y aura plus d'enfer : « Tolle voluntatem propriam et jàm non erit infernus. » Le péché, en effet, est une désobéissance à la loi de Dieu, et par suite un acte de volonté propre. N'ayons à nous reprocher aucun de ces actes, et pour nous il n'y aura plus d'enfer. — Où en sommes-nous de cette fuite du péché, qui nous préservera sûrement de l'éternelle réprobation?

Prenons la résolution : 1° de fuir le péché, plus que la mort puisqu'il nous expose à la réprobation éternelle; 2° de ne point nous endormir, le soir, sans avoir supplié le Seigneur d'avoir pitié de nous selon sa grande miséricorde, afin de nous épargner, au dernier jour, les terribles effets de sa juste colère : *Miserere mei, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam* (Ps., L, 3). *Domine, ne in furore tuo arguas me,*

neque in irâ tuâ corripias me (Ps., VI, 2). — Nous retiendrons pour bouquet spirituel la parole du Psalmiste : *Beatus vir qui timet Dominum..., ab auditione malâ non timebit!* Heureux celui qui craint le Seigneur, il n'aura pas à redouter d'entendre, au dernier jour, prononcer contre lui la sentence des réprouvés! (Ps., CXI, 1, 7).

Troisième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST JUGE DES VIVANTS

(c'est-à-dire des élus.)

Sommaire pour la veille au soir.

Nous nous reposerons des émotions pénibles, et cependant bien salutaires, de notre méditation de ce soir, en méditant demain matin la sentence de Jésus-Christ en faveur des élus, sentence qui, nous l'espérons bien, sera prononcée un jour en notre faveur : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.* Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde (Matth., XXV, 34). Nous verrons : 1° combien cette sentence est douce à l'oreille des élus; 2° comment elle pourra un jour devenir la nôtre.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de ne jamais nous déterminer dans la vue de plaire aux hommes? 2° d'être fidèles à tous nos devoirs et de tout souffrir en vue du ciel, qui sera notre récompense; 3° de recevoir avec plus de foi et de confiance ces bénédictions si multiples que nous offre l'Église, et qui nous assureront la sentence favorable des élus, en faisant de nous de plus en plus les *bénis* du Père céleste. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, la parole par laquelle la mère des Machabées exhortait au martyre son plus jeune fils : *Peto, nate, ut adspicias ad cœlum.* Mon enfant, regarde le ciel (2 Macch., VII, 28).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons le souverain Juge prononçant la sentence des élus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.* Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde (Matth., xxv, 31). Comme ces paroles retentiront agréablement aux oreilles de ceux à qui elles seront adressées! Aimons à les écouter dès à présent, et à considérer ce qu'elles signifient, afin de nous encourager, par la vue de la récompense, à supporter les fatigues de la lutte, selon la parole de saint Bernard: « Si labor terret, merces invitet. » C'est ainsi que le voyageur fatigué du chemin, aime à s'arrêter un instant pour penser au bonheur de revoir bientôt sa patrie, et s'exciter à poursuivre sa route avec un nouveau courage. Notre patrie n'est-elle pas le ciel? Ne sommes-nous pas ici dans l'exil, « exules filii Evæ » (ant. *Salve, Regina*); et, pour nous encourager à regagner la patrie, ne devons-nous pas souvent y penser? — Dans cette vue, adorons et bénissons Dieu qui, non seulement nous permet d'espérer que la sentence des élus sera un jour la nôtre, mais qui, de plus, nous en fait un devoir, et qui va même jusqu'à nous l'ordonner sous les peines les plus sévères. Remercions Notre Seigneur Jésus-Christ de nous avoir ouvert les portes du ciel fermées par le péché de notre premier père, et prions-le de nous aider à en devenir un jour les heureux citoyens.

DEUXIÈME POINT.

Combien sera douce, aux oreilles des élus, la sentence que le souverain Juge prononcera en leur faveur devant l'univers rassemblé. — 1° *Venite*, venez! Oh! la douce

parole! C'est l'expression de l'amour, inspiré par le désir de posséder l'objet aimé et de s'unir à lui. En répondant à cet appel, nous dit saint Augustin, nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louerons : « Videbimus eum, amabimus eum, laudabimus eum. » — *Venite*, venez me voir, me contempler face à face, me connaître comme je me connais moi-même, dans les charmes inexprimables de la vision intuitive. Autrefois vous ne faisiez qu'entrevoir mes infinies perfections par le pâle reflet que vous en offraient les créatures ou à travers les voiles de la foi, *per speculum, in ænigmate* (1 Cor., XIII, 12); mais maintenant, plus de voile, plus de miroir, c'est directement et face à face, *facie ad faciem* (ib.), que je m'offre à vos regards fortifiés et éclairés par la lumière de gloire. Oh! quel bonheur de pouvoir nous écrier avec saint Augustin, dans tout l'élan de notre espérance : Oui, nous le verrons : « videbimus eum! » — *Venite*, venez m'aimer comme je m'aime moi-même, d'un amour pur, dégagé de toute imperfection, de tout motif personnel, et goûter cependant dans cet amour, désormais inaltérable, d'ineffables délices. Que sont, auprès des pures voluptés de cette union béatifique, toutes les joies d'ici-bas? Oh! que nous serons heureux de l'aimer, ce Dieu si bon, ce Jésus si aimable, qui nous a tant aimés le premier! Oui, cette espérance repose dans notre cœur comme dans celui de Job : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (Job., XIX, 27). Alors, mieux qu'aujourd'hui, et avec plus de bonheur, suivant la parole de saint Augustin, nous l'aimerons : « amabimus eum. » — *Venite*, venez me louer et vous réjouir avec moi de mes perfections infinies, venez unir vos louanges, non seulement à celles de tous les anges et de tous les saints, qui me sont déjà si agréables, mais encore à celle qui retentit de toute éternité au sein mystérieux de l'auguste Trinité. Oh! quelle joie nous goûterons encore dans ces chants de louange et d'allégresse, « laudabimus eum! » — 2° *Benedicti Patris mei*, enfants bénis de mon Père. Si

la bénédiction d'un père ou d'une mère réjouit ici-bas le cœur de son enfant, persuadé qu'elle lui portera bonheur, que dire de cette bénédiction divine qui accorde tout ce qu'elle souhaite, qui est par suite la source de toutes sortes de biens? — 3° *Possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.* Oh! Seigneur, quelle bonté! Le feu de l'enfer a été allumé, non pour nous, mais pour les démons. Le royaume du ciel, au contraire, c'est pour nous qu'il a été préparé dès l'origine du monde. Pourquoi donc ne pas rechercher avant tout ce royaume? *Quærite primùm regnum Dei* (Matth., VI, 33). Pourquoi nous exposer si facilement, par nos infidélités, à le perdre pour toujours?

TROISIÈME POINT.

Comment la sentence des élus pourra devenir un jour la nôtre. — En faisant tout, pour devenir les bénis du Père céleste, *benedicti Patris mei*, puisque seuls ils pourront entrer en possession du royaume qui leur a été préparé dès l'origine du monde. Or, quelle est cette bénédiction, et que veut dire ce mot? Tiré du latin *benedicere*, il signifie, à la fois, louange, souhait de bonheur et gage de bienfait. Or, quelle est la bénédiction qui nous ouvrira les portes du ciel? Ce n'est pas celle des hommes, mais celle de Dieu, *benedicti Patris mei.* — 1° Les louanges des hommes sont à la fois trop peu compétentes, trop peu sincères et trop peu durables; leurs souhaits de bonheur trop impuissants; leurs promesses trop menteuses. Leurs bénédictions et leurs louanges, du reste, sont souvent des obstacles à notre salut. Saint Paul nous dit que s'il avait l'approbation des hommes, il ne serait pas le serviteur de Jésus-Christ: *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (Gal., I, 10); et Notre-Seigneur nous recommande de ne point rechercher leurs applaudissements, de peur de perdre la récompense de nos bonnes œuvres: *alioquin mercedem*

non habebitis apud Patrem vestrum, qui in cœlis est (Matth., VI, 1). — 2° La bénédiction qui nous méritera la sentence favorable des élus, c'est la bénédiction divine, attachée à la pratique de la vertu, *benedicti Patris mei.* Seule, en effet, elle peut nous rendre heureux, car seule elle est une louange toujours conforme à la vérité et immuable comme elle; seule elle est assez puissante pour réaliser le souhait dont elle est l'expression; seule elle peut procurer, dans le ciel, les immenses bienfaits qu'elle promet ici-bas à nos efforts. Oh! précieuse bénédiction qui nous est assurée si nous sommes fidèles! Que ne devons-nous pas faire pour nous en assurer le bénéfice? Les plus grands sacrifices devront nous paraître bien légers, au prix de cette divine bénédiction qu'ils nous mériteront, et des joies éternelles qui en seront l'heureuse conséquence : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom., VIII, 18).

Prenons la résolution: 1°... 2°... *(comme ci-dessus).*

Troisième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST L'AGNEAU DE DIEU

(VICTIME DE NOS PÉCHÉS)

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ le véritable Agneau de Dieu, c'est-à-dire l'innocente victime qui, par son immolation volontaire, si humiliante et si douloureuse, a payé à la justice divine la dette contractée à son égard par nos propres péchés. Cette immolation est la raison même de sa venue parmi nous. Vu l'impuissance des victimes de l'ancienne loi à apaiser le cour-

roux de Dieu justement irrité contre les hommes, son Fils unique s'offre à lui pour se revêtir d'une chair mortelle, se rendre ainsi capable de souffrir et de mourir, et se faire victime de propitiation pour nos péchés : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocautomata non tibi placuerunt; tunc dixi : Eccè venio* (Hebr., x, 5, 6, 7). Aussi est-ce sous cette dénomination d'*Agneau de Dieu* que les prophètes nous prédisent le Sauveur, que le saint Précurseur le montre à ses contemporains, que l'Apôtre bien-aimé, dans son Apocalypse, et l'Église, dans sa sainte liturgie, aiment à nous le désigner. Le prophète Isaïe supplie Dieu d'envoyer cette sainte victime qui doit réconcilier la terre avec le ciel, en la rendant à la domination de son souverain légitime : *Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ* (Is., xvi, 1). Saint Jean-Baptiste, en montrant celui à qui il est venu ici-bas préparer les voies, le désigne encore par ce titre d'Agneau de Dieu; et il en donne aussitôt l'explication, en ajoutant qu'il a pris sur lui tout ce qu'il y a de péché dans le monde, pour en porter la peine : *Eccè Agnus Dei, eccè qui tollit peccatum mundi* (Joann., i, 29). L'auteur de l'Apocalypse, dans chacune de ses pages inspirées, semble prendre plaisir à substituer au nom de Jésus celui d'Agneau, pour nous montrer les heureux fruits de son immolation, en lui-même et dans sa sainte épouse l'Église : *Gaudeamus... quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se* (Apoc., xix, 7). Et cette épouse reconnaissante aime, dans sa sainte liturgie, à désigner son divin Époux sous le titre qui rappelle le mieux tout ce qu'elle lui doit. C'est ainsi que, durant le saint sacrifice de la Messe, elle supplie le divin Agneau d'avoir pitié d'elle et de lui donner la paix : « Agnus Dei,... miserere nobis,... dona nobis pacem. » Et quand elle le présente aux adorations de ses enfants, avant de le leur donner en nourriture, c'est encore sous ce doux nom d'Agneau : « Eccè Agnus Dei. » — Mais, hélas! ce nom ne doit-il pas nous

couvrir de confusion? C'est au prix des plus grandes souffrances que Jésus-Christ s'est fait l'Agneau de Dieu. Or, ces souffrances n'ont d'autre cause que nos péchés, dont il est l'innocente victime. Apprenons donc à détester cordialement ce monstre horrible du péché, en méditant tout ce qu'il a fait souffrir au divin Agneau, et dans son corps, et dans son âme.

DEUXIÈME POINT.

Ce que le péché a fait souffrir à Jésus-Christ dans son corps. — Les souffrances physiques que Notre Seigneur a endurées pendant sa vie mortelle, n'ont eu d'autre cause que le péché, que *nos* péchés, puisque lui n'en a jamais commis aucun. Sa vie tout entière, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, n'est qu'un long martyre : « Tota vita Christi crux fuit et martyrium (2 Imit., XII, 7). » Ses souffrances sont de tous les instants, quoique souvent elles échappent à tous les regards; et quand l'œil humain peut les apercevoir, il ne sait pas en mesurer toute la profondeur. A peine né dans l'étable de Bethléem, au milieu de la rude saison, Jésus-Christ est obligé de fuir avec Marie et Joseph devant la cruauté d'Hérode, et de subir en Égypte les privations de l'exil. Il mène ensuite à Nazareth une vie pauvre et laborieuse, gagnant péniblement son pain à la sueur de son front. Durant sa vie apostolique, n'ayant pas où reposer sa tête, il souffre la chaleur et le froid, la faim et la soif, les fatigues de toute sorte. Et dans les dernières heures de sa vie, il subit les tourments d'une passion si douloureuse que le langage humain est impuissant à en exprimer toute l'horreur. Livré par la trahison à la fureur de ses ennemis, ceux-ci aussitôt le traînent ignominieusement de tribunal en tribunal, l'accablent de mauvais traitements et se plaisent à voir son corps déchiré par le cruel supplice de la flagellation. Mais ce spectacle sanglant ne peut assouvir leur haine. Ils arrachent à la faiblesse du magistrat romain, qui a

publiquement reconnu son innocence, une sentence de mort, et ils finissent par le clouer sur le gibet de la croix réservé aux plus grands malfaiteurs. C'est là qu'il subit pendant trois heures les tourments de la plus cruelle agonie, et que, victime de nos iniquités, il rend enfin le dernier soupir, et consomme ainsi, avec son sacrifice, l'œuvre de notre rédemption. « O salutaris hostia! » — O divin Agneau, que nos péchés ont réduit à cette extrémité, daignez nous inspirer un profond regret de les avoir commis, et la ferme résolution de plutôt mourir désormais que de jamais y retomber.

TROISIÈME POINT.

Ce que le péché a fait souffrir à Jésus-Christ dans son cœur. — Les souffrances morales sont toujours, de leur nature, bien plus pénibles que les souffrances physiques; et Jésus-Christ ayant épousé toutes nos misères, sauf le péché, a beaucoup plus souffert dans son cœur que dans son corps. Sans chercher à savoir le nombre et la grandeur de ces souffrances, que lui seul peut connaître, méditons seulement les trois principales que l'Évangile nous révèle. — 1° *La trahison de Judas.* Oh! combien elle dut être douloureuse au cœur du divin Maître! Judas qu'il avait comblé de tant de grâces, appelé à l'apostolat, et honoré du don des miracles! Judas qu'il avait fait son ami, *amice, ad quid venisti* (Matth., XXVI, 50)? Judas, non seulement ne lui témoigne aucune reconnaissance pour tant de bienfaits, mais encore ne songe qu'à lui rendre le mal pour le bien, en le vendant à ses ennemis pour quelques pièces de monnaie. S'il est pénible à un cœur qui aime de ne pouvoir se faire aimer, qu'est-ce donc de ne recevoir, en retour de son affection, que perfidie et trahison? Hélas! que d'autres Judas, qui ne devaient que trop fidèlement suivre les traces de leur devancier, et dont la trahison prévue pesait si péniblement sur le cœur

du divin Maître! — 2° *La tristesse du jardin des Olives.* Elle fut si grande qu'elle eût suffi à lui donner la mort si, par un miracle de sa puissance divine, il n'eût retenu son âme captive dans son corps, afin de pouvoir souffrir plus longtemps, et accomplir ainsi jusqu'au bout la douloureuse tâche qu'il s'était imposée : *Tristis est anima mea usquè ad mortem* (Matth., XXVI, 38). Or, quelle était la cause de cette amère tristesse? C'était surtout la claire vue de tous les péchés des hommes, dont il comprenait toute la malice et tout le désordre; c'était la majesté de Dieu indignement outragée et les bienfaits divins payés de la plus noire ingratitude; c'était enfin la prévision que tout ce qu'il allait souffrir lui-même pour expier tant de crimes serait inutile pour un si grand nombre. — 3° *L'abandon que Jésus sur la croix sembla souffrir de la part de son Père.* Il fut si pénible au cœur du Sauveur que lui, qui avait enduré les plus cruels tourments et les injures les plus humiliantes sans proférer la moindre plainte, ne peut s'empêcher, sous l'empire de cette douleur si vive, de faire entendre un cri d'angoisse : Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (Matth., XXVII, 46)? N'était-ce pas comme la peine du dam, due à nos péchés, qu'il subissait ainsi d'une certaine manière à notre place? — Quelle horreur nous devons donc avoir pour le péché, qui fit si cruellement souffrir l'Agneau de Dieu!

Prenons la résolution : 1° d'avoir une profonde horreur pour le péché, au souvenir de toutes les souffrances physiques et morales qu'il a causées à Notre Seigneur; 2° de nous efforcer de l'en consoler désormais en évitant avec soin les moindres fautes. — Notre bouquet spirituel sera la prière de l'Église : « Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobie. » Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous (Lit. Rom.); ou celles de

saint Jean-Baptiste : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi :* Voici l'Agneau de Dieu, victime des péchés du monde (Joann., I, 29).

Troisième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST EN NOUS-MÊME

(Devoirs envers nous-même).

PREMIER POINT.

Adorons Notre-Seigneur désirant établir en nous sa demeure, et faisant concourir à la réalisation de ce désir toutes les ressources de sa puissance comme toutes les dispositions de sa divine Providence. Créés par lui, puisque rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (Joann., I, 3), en tirant du néant notre chétive personne, il a façonné les diverses parties dont elle se compose en vue de l'honneur auquel il la destinait. Il ne perdait pas de vue qu'il élevait ainsi un temple à sa divine Majesté, et il en disposait la structure en conséquence. Pour l'orner ensuite, aux dons les plus précieux de la nature, qui en faisaient le chef-d'œuvre de la création, il voulait joindre ceux de la grâce. Ceux-ci, écartés d'abord, hélas! par la souillure originelle due à la faute de nos premiers parents, nous étaient ensuite restitués par l'application des fruits de la Rédemption. L'eau régénératrice du baptême, en coulant sur notre front, versait dans notre âme, avec la grâce sanctifiante, les trésors du monde surnaturel, et introduisait dans son temple sanctifié celui qui n'avait pas craint de verser, pour le reconquérir, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mais cette grâce de notre baptême, peut-être n'avons-nous pas su la préserver des atteintes du péché actuel. Peut-être

avons-nous eu le malheur de souiller par quelque consentement coupable le temple ainsi restauré, et d'en chasser par là même celui dont la sainteté infinie est incompatible avec le péché. Si ce malheur nous est arrivé, l'injure qu'en a ressenti notre divin Sauveur lui a été bien sensible, et cependant elle n'a pu lasser sa patience et son amour. Mis hors de son temple, il ne s'en est pas éloigné, mais il s'est tenu à la porte, et il a frappé avec persévérance, jusqu'à ce que nous ayons consenti à la lui ouvrir par les sentiments d'un sincère repentir : *Eccè sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo, et ipse mecum* (Apoc., III, 10). Oh! bonté vraiment incompréhensible! Lui ayant ouvert la porte de notre cœur, il ne tient qu'à nous d'y conserver cet hôte divin. C'est par notre amour, mais par un amour pratique se traduisant dans nos œuvres, que nous serons assurés de le voir établir en nous sa demeure : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit,... et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (Joann., XIV, 23). — Remercions Notre Seigneur Jésus-Christ de tant de bonté, de tant d'amour, et puisqu'il veut bien se faire l'hôte de notre cœur, prions-le de nous faire comprendre à quels devoirs cet honneur nous oblige.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons offrir, en nous, à Jésus-Christ une demeure qui lui soit agréable. — A cet effet, il nous faut écarter avec soin de cette demeure tout ce qui pourrait lui déplaire, la préserver ou la purifier au plus tôt de la moindre souillure, que ne peut souffrir le regard de son infinie sainteté. — Notre corps doit apparaître aux yeux de notre foi comme les murailles d'un temple consacré à Dieu, et nous ne devons rien épargner pour lui conserver toujours, avec une *pureté* sans tache, le respect et l'honneur qui lui sont dus à ce titre. C'est ce que saint Paul re-

commandait aux premiers chrétiens. *Sciat unusquisque vestrûm vas suum possidere in sanctificatione et honore* (1 Thess., IV, 4). Notre âme, pour plaire au Roi des rois qui veut y habiter comme dans son sanctuaire, doit préserver sa conscience de toute tache, et se maintenir toujours dans cette *pureté de cœur* qui lui assurera les bonnes grâces de son hôte royal : *Qui diligit cordis munditiam habebit amicum regem* (Prov., XXII, 11). — Mais comment préserver de toute souillure notre corps et notre âme, comment les maintenir dans cette pureté, sans laquelle ils ne pourraient offrir à Notre-Seigneur une demeure agréable? Nous naissons avec une nature corrompue, dont les inclinations nous portent sans cesse vers le mal. Notre orgueil, notre sensualité, tous nos instincts pervers sont autant d'ennemis domestiques conjurés pour nous perdre, autant de parasites immondes qui tendent à souiller la demeure aux dépens de laquelle ils vivent. Ces ennemis, il faut les combattre, les réduire à l'impuissance; ces parasites, il faut sinon s'en débarrasser entièrement, ce qui est impossible, au moins les réduire à la famine en leur coupant les vivres. Il faut, en un mot, leur déclarer une guerre sans relâche, par la pratique de la *mortification*. Cette vertu du reste n'est pas de simple conseil, mais de précepte rigoureux, et sa pratique est pour nous une question de vie ou de mort, comme nous l'enseigne l'Apôtre saint Paul. Si vous vivez, dit-il, suivant les inclinations de la chair, vous mourrez; si vous savez, au contraire, par la mortification, soumettre la chair à l'esprit, vous vivrez (Rom., VIII, 13). — Mais cette vertu n'est que le côté négatif de la *perfection* qu'attend de nous l'hôte divin, et qui doit orner sa demeure. Appelés déjà à cette perfection comme simples chrétiens, *Estote perfecti* (Matth., V, 48), nous y sommes plus spécialement obligés si nous sommes prêtres; et y travailler doit être le plus important de nos devoirs envers nous-mêmes. — Y sommes-nous fidèles?

TROISIÈME POINT.

Nous devons, dans notre intérieur, rendre à Notre-Seigneur les devoirs de l'hospitalité. — Le premier de tous est de réserver à cet hôte divin la place d'honneur qui lui revient, sans jamais vouloir l'usurper par un fol orgueil ou une sotte vanité. Nous devons de plus ne point lui ravir, pour nous l'attribuer, la gloire de cette demeure qui est son œuvre et non la nôtre, ni celle des ornements qui la décorent, et que nous devons à sa main libérale, et non à notre propre industrie. Sans cette *humilité,* que doit nous imposer du reste l'amour de la vérité, nous manquerions aux règles les plus élémentaires de la bienséance à l'égard de l'hôte auguste qui veut bien nous honorer de sa présence. — Mais nous devons aussi lui tenir fidèlement compagnie par les exercices de la *vie intérieure.* La foi, nous montrant Jésus présent en nous par sa grâce, nous impose le devoir de penser à lui, de respecter sa présence, de lui parler, de l'adorer, de le louer, de le remercier, de solliciter le pardon de nos fautes, et de lui demander le secours de nouvelles grâces. Elle nous prescrit d'écouter dans un saint recueillement sa parole intérieure, qui suggère à notre esprit tant de bonnes pensées, inspire à notre cœur tant de généreux sentiments. Elle nous dit enfin d'éviter soigneusement tout ce qui peut lui déplaire, et de faire généreusement tout ce que nous savons lui être agréable. — Ah! si nous étions toujours fidèles à ces devoirs envers l'hôte divin de nos cœurs, quelle paix ineffable nous goûterions sans cesse, et de combien de grâces nous comblerait celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité! Il nous donnerait un sentiment délicieux, un goût exquis de sa présence; répondant à nos désirs, il parlerait à notre cœur, et entretiendrait avec nous un aimable échange, un doux commerce de communications intimes; il nous consolerait dans nos peines, nous établirait dans une

paix inaltérable, et nous admettrait avec lui à une familiarité plus qu'étonnante: « Frequens illi visitatio cum homine interno, dulcis sermocinatio, grata consolatio, multa pax, familiaritas stupenda nimis (2 Imit., I, 1). »

Prenons la résolution: 1° de mieux pratiquer les vertus de pureté, d'humilité, de mortification; 2° de nous appliquer à tenir compagnie à Notre-Seigneur dans notre cœur par les exercices de la vie intérieure. — Nous retiendrons pour bouquet spirituel la parole des disciples d'Emmaüs à Notre-Seigneur : *Mane nobiscum.* Hôte divin de nos cœurs, ah! demeurez toujours avec nous (Luc., XXIV, 29).

Troisième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE MÉDECIN

PREMIER POINT.

Adorons Jésus-Christ, seul véritable médecin de nos âmes, tel qu'il se dépeint dans une parabole devenue célèbre, sous les traits du bon Samaritain. Un voyageur, descendant de Jérusalem à Jéricho, est assailli par des malfaiteurs qui le dépouillent, le couvrent de blessures et le laissent à demi-mort sur la route. Plusieurs, apercevant cette grande misère, passent sans daigner s'arrêter même un seul instant pour chercher à y porter secours. Quand survient un Samaritain qui, plein de compassion pour l'infortuné voyageur, panse ses blessures, et, le conduisant à l'hôtellerie voisine, y procure sa parfaite guérison. Oh! touchant symbole de la miséricordieuse bonté avec laquelle le Fils de Dieu s'est penché vers notre

grande misère pour y porter remède! Ce blessé en effet, c'est la pauvre humanité déchue qui, dépouillée par le péché des dons gratuits de la justice originelle, « spoliatus gratuitis », a été de plus, dans ses puissances naturelles, frappée de plaies nombreuses et profondes, « vulneratus in naturalibus (S. Aug.) ». Depuis cette chute lamentable, bien des générations se sont succédé sans y apporter aucun remède. Le sacerdoce de l'ancienne loi lui-même s'est montré impuissant à soulager une si grande misère. Mais voici que Celui même dont l'homme était devenu l'ennemi par le péché, Dieu se rend semblable à lui par l'Incarnation. Il se fait ainsi son prochain, descend jusqu'à lui, se penche sur ses blessures pour les guérir en y versant l'huile et le vin, c'est-à-dire en y appliquant les remèdes spirituels qu'il a institués à cet effet. Il le relève alors de l'abjection dans laquelle il gisait misérablement, et il le confie à son Église, qui achèvera de le guérir, ayant été par lui abondamment pourvue de toutes les ressources nécessaires à cette fin. — Mais ce blessé, c'est aussi chacun de nous, tombé sous les coups du péché, et trouvant en Jésus son vrai et charitable médecin. — Bénissons-le de tant de bonté, remercions-le de tant d'amour, et tâchons de ne pas rendre inutiles par notre faute les efforts charitables qu'il fait pour nous guérir.

DEUXIÈME POINT.

Besoin que nous avons d'un habile et charitable médecin pour guérir nos infirmités spirituelles. — Ces infirmités spirituelles, dont le péché est la cause, sont bien figurées, dans la parabole du bon Samaritain, par les blessures qu'a reçues l'infortuné voyageur; blessures très nombreuses, mais que les théologiens réduisent à quatre principales. — La première est celle qui frappe notre intelligence, et que saint Thomas (1a 2æ, q. 85, a. 3) appelle l'*ignorance* « vulnus ignorantiæ ». Non seulement notre esprit blessé ne sait

pas la vérité, mais encore, ayant été faussé, il est moins apte à la comprendre et plus porté à admettre l'erreur, plus frappé des objections soulevées contre la vraie doctrine, que des réponses les plus victorieuses qu'on peut leur opposer. — La deuxième blessure est celle qui affaiblit en nous le courage naturel que Dieu nous a donné pour nous porter vers le bien connu, et nous aider à surmonter les obstacles qui nous en séparent. Frappé par le péché, ce courage perd de sa vigueur, et, nous refusant en partie son secours, il nous fait trouver la vertu difficile. La blessure qu'il a reçue se nomme la *faiblesse*, « vulnus infirmitatis ». C'est elle qui nous rend si dure parfois la lutte contre nos passions, et fait que nous avons tant de peine à triompher de certaines habitudes coupables. — La troisième blessure est le coup porté par le péché à l'inclination naturelle qui nous incline vers les biens sensibles. Cette inclination, si elle était toujours docile au frein de la raison, nous aiderait à accomplir de grandes choses, en nous faisant user convenablement des créatures visibles pour nous élever jusqu'à Dieu. Mais, blessée par le péché, cette inclination ou appétit sensible se dérobe au joug salutaire de la raison. Dès lors, elle nous porte à désirer les biens sensibles et à les rechercher dans des conditions où ils ne peuvent que nous être nuisibles, en nous éloignant de Dieu. C'est cette blessure que l'on appelle la *concupiscence*, « vulnus concupiscentiæ », et qui constitue une de nos infirmités morales les plus graves et les plus humiliantes. — Enfin, la quatrième blessure est dans la volonté, qui devrait commander à toutes nos autres puissances et nous porter au bien, et qui, blessée par le péché, n'est plus qu'une reine détrônée. Affligée de cette blessure qu'on appelle la *malice*, « vulnus malitiæ », nous avons pour le mal plus d'inclination que pour le bien, et nous sommes obligés, à chaque instant, pour pratiquer la vertu, de redresser cette inclination déréglée. — Ces quatre blessures, sans doute,

sont primitivement la conséquence du péché originel, et nous les portons tous en naissant; mais comme l'enseigne saint Thomas (1a 2æ, q. 85, a. 3), chacun de nos péchés actuels ne fait que les augmenter et les envenimer: « quæ vulnera quotidiè ingravescunt ex peccatis actualibus ». — Où trouver un médecin assez habile et assez charitable pour nous guérir de ces infirmités?

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ seul est un médecin assez habile et assez charitable pour nous guérir de nos infirmités spirituelles. — C'est pour exercer à notre égard ce ministère de miséricorde qu'il est descendu du ciel sur la terre. Avec une charité vraiment incompréhensible, il a pris sur lui, pour nous en délivrer, toutes nos infirmités: *Ipse infirmitates nostras accepit et ægrotationes nostras portavit* (Matth., VIII, 17). Les guérisons corporelles, qu'il opérait si nombreuses durant sa vie mortelle, figuraient les guérisons spirituelles qu'il désire surtout opérer en nous. Et nous le voyons dans l'Évangile revendiquer ce titre de médecin des âmes, quand les pharisiens se scandalisent de le voir converser avec les pécheurs. Ce sont les malades, leur répond-il, qui ont besoin du médecin, et non ceux qui se portent bien : *Non egent qui sani sunt medico, sed qui malè habent* (Luc., V, 31). — Pour guérir nos infirmités spirituelles, notre céleste médecin peut, quand il veut, se passer de tout remède et opérer directement dans nos âmes. C'est ce que figuraient certaines guérisons rapportées dans l'Évangile, et que Notre-Seigneur opérait par sa seule volonté; comme celle du lépreux, *volo, mundare* (Matth., VIII, 3), celle de l'aveugle de Jéricho, *respice, fides tua te salvum fecit* (Luc., XVIII, 42), celle de la belle-mère de saint Pierre, *imperavit febri, et dimisit illam* (Luc., IV, 39), et beaucoup d'autres. — Mais d'ordinaire il préfère attacher à certains signes sensibles une effi-

cacité toute surnaturelle, qui les rend capables de guérir nos âmes malades. C'est ce que figuraient d'autres guérisons, que nous lisons aussi dans l'Évangile: comme celle de l'aveugle-né qu'il envoie se laver à la piscine de Siloë, après avoir mis sur ses yeux de la boue composée avec sa propre salive (Joann., IX, 6, 7). Ces signes sensibles, ce sont surtout les sacrements mis à notre disposition par notre céleste médecin, qui leur donne la vertu capable de nous guérir. — Remercions-le de ces remèdes si efficaces dont nous lui sommes redevables, et sachons en faire bon usage. Apportons particulièrement aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, que nous recevons si fréquemment, les dispositions qui en assureront l'efficacité. Que notre foi sache y voir la main de notre céleste médecin, le bon Samaritain, auquel nous devons nous livrer sans résistance, avec une entière confiance. Laissons-le verser sur nos blessures le vin mordant de la componction; il saura bien en tempérer l'amertume par l'huile et l'onction de sa grâce. Puis, suivons exactement ses saintes ordonnances, et notre âme recouvrera peu à peu sa force et sa vigueur.

Prenons la résolution: 1° de désirer la guérison de notre âme avec plus d'ardeur que celle de notre corps; 2° de nous remettre avec confiance aux mains de Notre-Seigneur, pour qu'il lui plaise de guérir en nous les maladies que le péché nous a fait contracter; 3° de faire bon usage des sacrements et autres remèdes spirituels que ce charitable médecin a bien voulu mettre à notre disposition. — Notre bouquet spirituel sera la prière du Psalmiste, que nous aimerons à adresser à Notre-Seigneur: *Domine, miserere meî, sana animam meam, quia peccavi tibi.* Seigneur, ayez pitié de moi, et guérissez mon âme que le péché a rendue malade (Ps., XL, 5).

Quatrième jour de la Retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE NOURRITURE

(préparation à la sainte communion).

Sommaire pour la veille au soir.

Ce Jésus, que nous sommes venus chercher dans la retraite, dont nous avons commencé à contempler la douce et aimable figure, en méditant les divers titres qu'il a à notre respect, à notre confiance, à notre amour, ce Jésus c'est surtout dans la sainte Eucharistie que nous le retrouvons, car notre divin Sauveur veut bien se faire notre nourriture. C'est cette vérité que nous allons méditer demain matin. Nous verrons : 1° comment Jésus-Christ dans l'Eucharistie est bien la nourriture de notre âme; 2° à quelles conditions cette nourriture nous sera profitable.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de mieux apprécier désormais le bonheur de la sainte communion; 2° de nous y disposer avec plus de soin pour en retirer plus de profit. — Nous retiendrons, pour bouquet spirituel, la parole par laquelle Notre-Seigneur nous assure, dans l'Évangile, qu'il s'est fait véritablement notre nourriture, pour conserver et développer en nous la vie surnaturelle qu'il nous a donnée : *Ego sum panis vitæ.* Je suis le pain de vie. (Joann., VI, 48).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ, seul capable de conserver à notre âme et de développer en elle la

vie surnaturelle qu'il lui a donnée, et qui veut bien nous enseigner cette vérité, en nous affirmant que nous ne trouverons qu'en lui la nourriture vivifiante dont nous avons besoin : *Ego sum panis vitæ* (Joann., VI, 48). Les divers éléments, dont notre organisme corporel est composé, se succèdent continuellement dans un mouvement perpétuel, et au bout d'un certain nombre d'années, ils sont tous complètement renouvelés. Mais ces remplacements successifs ne peuvent se faire, dans notre corps, qu'aux dépens d'autres corps auxquels nous empruntons les éléments destinés à remplacer ceux que nous perdons. Voilà pourquoi plusieurs fois par jour nous nous asseyons devant une table chargée de débris de plantes et d'animaux, que nous broyons et nous assimilons pour réparer les pertes quotidiennes. C'est bien humiliant pour nous, mais c'est une nécessité que nous sommes obligés de subir, sous peine de voir défaillir la vie de notre corps. — Pour la vie de notre âme, il en est bien différemment. Nous ne sommes pas obligés, pour l'entretenir, de recourir à des êtres qui nous sont inférieurs. Cette âme, faite à l'image de Dieu, est si grande, qu'aucune créature, appartînt-elle aux hiérarchies les plus élevées des esprits angéliques, n'est capable de la nourrir. L'aliment de son esprit et de son cœur, surtout dans l'ordre surnaturel auquel ils sont élevés, ne peut être que la vérité incréée, que l'amour infini, que Dieu. Mais comment Dieu peut-il être appréhendé par un être borné et fini et lui servir de nourriture? La divine sagesse a su résoudre ce problème, en se rapetissant d'abord, pour ainsi dire, par l'Incarnation, aux dimensions de notre humanité; puis en cachant cette humanité même, ainsi divinisée, sous la chétive apparence d'un peu de pain, d'un peu de vin. Grâce à cette merveilleuse invention de la divine Eucharistie, avec le corps et le sang du Fils de Dieu fait homme, nous recevons son âme et sa divinité qui entretiennent la vie de notre âme : *Qui manducat meam car-*

nem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam (Joann., VI, 55). — Remercions Notre-Seigneur Jésus-Christ de se faire ainsi notre nourriture, et apprenons à en bien profiter.

DEUXIÈME POINT

Comment Jésus-Christ dans l'Eucharistie est vraiment notre nourriture. — Il l'est à cause de l'union étroite que nous contractons avec lui dans ce sacrement, et des effets de nutrition spirituelle produits en notre âme par cette union. — 1° Il s'établit entre Jésus-Christ et nous, dans la sainte communion, une union des plus intimes, analogue à celle qui intervient entre les aliments et le corps qui se les assimile. Cette union est si intime qu'elle produit une espèce de conversion de notre âme en Jésus-Christ, suivant la pensée de saint Augustin: « Nec tu me mutabis in te, sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me. » Et l'âme, qui n'oppose aucune résistance aux effets de cette union admirable, peut dire avec saint Paul, qu'elle ne vit plus de sa vie propre, mais que c'est Jésus-Christ qui vit en elle: *Vivo autem, jàm non ego, vivit verò in me Christus* (Gal., II, 20). C'est ainsi que se réalise la parole de Notre-Seigneur, nous affirmant que la sainte communion nous fait vivre de sa propre vie, comme son union substantielle avec son Père le fait vivre, avec lui, de la même vie divine: *Ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Joann., VI, 58). — 2° La sainte communion produit en notre âme des effets de nutrition analogues à ceux que produisent en notre corps les aliments matériels. Elle *répare* les pertes spirituelles dues à nos fautes quotidiennes, qu'elle efface, selon la doctrine du saint concile de Trente (Sess. 13, cap. 2): « antidotum quo liberemur à culpis quotidianis ». Elle *soutient* nos forces spirituelles, soit en nous préservant du péché, soit en inspirant au démon qui voudrait nous nuire une vive terreur, soit en tempérant les ardeurs

de la concupiscence. Elle *augmente* notre vie spirituelle, et par la divine charité qu'elle fait croître en nous avec la grâce sanctifiante, et par l'union intime qu'elle nous fait contracter avec l'Auteur même de la vie. Enfin, cette nourriture céleste procure à l'âme une *joie* toute céleste, en lui faisant goûter le bonheur de posséder celui qu'elle connaît et qu'elle aime, par l'exercice actuel de la foi et de la charité : *panem... omne delectamentum in se habentem* (Sap., XVI, 20). — Oh! oui, Seigneur Jésus, votre chair est vraiment une nourriture, et votre sang est véritablement un breuvage : *Caro mea verè est cibus, et sanguis verè est potus* (Joann., VI, 56). Accordez-nous de toujours savoir trouver, dans cette réfection spirituelle, la vie de nos âmes : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam* (ib., 55).

TROISIÈME POINT.

A quelles conditions cette divine nourriture nous sera profitable. — A la condition que nous y apporterons des dispositions convenables. — La plus importante de ces dispositions est la *pureté de conscience*, unie à une *intention droite et pieuse*. Dans son degré le plus élémentaire, l'absence de tout péché mortel, la pureté de conscience est indispensable pour éviter un sacrilège, à plus forte raison pour que la communion produise en l'âme quelque effet de grâce. La nourriture la plus exquise ne peut rendre la vie à un cadavre, et le pain descendu du ciel ne redonne pas la vie surnaturelle à une âme qui l'a perdue par le péché mortel. Et quant à l'intention droite et pieuse que nous devons apporter à ce sacré banquet, elle consiste à ne nous en approcher ni par coutume, ni par vanité, ni par respect humain, ni par aucun autre motif que réprouve la loi divine; mais pour plaire à Dieu et pour trouver, dans ce sacrement, la nourriture et le remède qui nous y sont offerts. — Mais nous ne voulons pas nous ar-

rêter là, ni nous contenter de ne pas manger et boire dans la sainte Eucharistie notre propre condamnation (Cor., XI, 29), en ne recevant que le minimum de grâces que le sacrement produit *ex opere operato*. Nous voulons, de plus, que ce sacrement d'amour nous donne toute l'abondance de vie surnaturelle qu'il renferme pour nous, et que celui qui y réside a le désir de nous communiquer : *Ego veni ut vitam habeant et abundantiùs habeant* (Joann., 9, 10). Or, pour cela, il faut que nous soyons *exempts, et de tout péché même véniel, et de toute affection au péché.* — Il faut de plus qu'en recevant la sainte Eucharistie, notre cœur soit animé des sentiments actuels d'une véritable dévotion ; c'est-à-dire, d'une *foi* vive et pleine de *respect*, d'une *humilité* profonde et pleine de *confiance*, d'un *amour* fort, tendre et généreux, accompagné des plus ardents *désirs*. Ce sont les sentiments que l'Église s'efforce de nous inspirer, au moment de la sainte communion, par les paroles de sa sainte liturgie. En nous montrant l'Agneau de Dieu, victime de propitiation pour nos péchés, elle fait appel à notre foi, à notre respect, à nos adorations. En mettant sur nos lèvres les paroles de l'humble centurion, elle veut nous établir comme lui dans les sentiments d'une grande humilité, « Domine non sum dignus », mais d'une humilité pleine de confiance, « sed tantùm dic verbo et sanabitur anima mea ». Enfin en nous donnant cette divine nourriture, elle nous rappelle qu'elle n'est autre que celui-là même qui a les promesses de la vie éternelle, afin de faire jaillir de notre cœur des actes brûlant d'amour et de saints désirs : « Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen. » — Avons-nous toujours reçu dans de telles dispositions cette divine nourriture ?

Prenons la résolution : 1o... 2o... *(comme ci-dessus).*

Quatrième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE NOURRITURE

(action de grâce après la sainte communion).

PREMIER POINT.

Notre action de grâce de ce matin, comme toutes celles de la retraite, a sans doute été bien fervente, et nous avons aimé à y savourer les délices du pain descendu du ciel. Si nous savions toujours bien faire ainsi cet exercice qui suit la sainte communion, nous décuplerions les fruits que ce divin Sacrement produit de lui-même dans notre âme. Pour mieux nous en convaincre, consacrons à cet objet notre deuxième méditation.

Adorons la sainte humanité du Sauveur, au moment où elle vient d'être, dans le chaste sein de Marie, hypostatiquement unie à la divinité. Ayant dès ce premier instant le plein usage de ses facultés rationnelles, elle se confond dans les sentiments les plus purs et les plus vrais de l'humilité et de l'adoration, de l'amour et de la louange, de la reconnaissance, de la prière et d'une entière donation de soi-même, enfin d'une résolution généreuse de conformer en tout sa volonté à celle de Dieu: *Ingrediens mundum, dicit:... Eccè venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr., x, 5, 7). Admirable modèle des sentiments qui doivent nous animer après la sainte communion! — Contemplons aussi la très sainte Vierge, au moment où, par l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu vient de se faire homme dans ses chastes entrailles. Les sentiments qui l'animent,

sont les mêmes que ceux qu'elle ne devait pas tarder à exprimer, chez sa cousine Élisabeth, dans son cantique inspiré, dans ce *Magnificat,* que l'Église met si souvent sur nos lèvres. Ce sont, d'abord les sentiments d'une humble adoration, pleine d'amour et de louange. *Magnificat... Exultavit spiritus meus... respexit humilitatem;* puis ceux d'une reconnaissance sans bornes, *fecit mihi magna qui potens est;* ensuite ceux d'une prière si assurée d'être exaucée, qu'elle prend l'accent d'une prophétie, *fecit potentiam... dispersit... deposuit...* Ce sont enfin les sentiments d'offrande et de généreuse résolution, renfermés dans ce nom de servante, *ancillæ suæ,* qu'elle aime à prendre en ce cantique, comme au jour de son Annonciation : *Eccè ancilla Domini.* — Admirons en Marie le modèle d'une fervente action de grâce après la sainte communion, et prions-la de nous aider à l'imiter.

DEUXIÈME POINT

Importance de l'action de grâce après la sainte communion. — Cet exercice ne consiste pas seulement à remercier Dieu du bienfait ineffable de la sainte communion, mais encore à lui rendre, dans la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, réellement présent en nous par son sacrement, tous les hommages qui lui sont dus, à lui demander ses grâces et à lui promettre en retour tous les efforts de notre bonne volonté. Cet exercice ainsi compris est pour nous un devoir, que nous imposent la justice, la reconnaissance, et nos plus chers intérêts. — 1° C'est d'abord un devoir de *justice* et de *convenance.* N'est-il pas juste d'entourer de tous nos hommages le Dieu qui veut bien venir à nous, de ne pas laisser seul l'hôte auguste qui daigne nous visiter? Ne serait-ce pas, de notre part, une irrévérence impardonnable, de nous détourner de lui, pendant ce temps si précieux, pour nous occuper d'autre chose? — 2° C'est de plus un

devoir de *reconnaissance*. Si le plus petit bienfait, le service le moins important, dû à la bonté du plus petit de nos frères, nous oblige à lui en exprimer notre gratitude, que dire du plus grand don que Dieu puisse nous faire, et qui n'est autre que lui-même? Oh! si nous comprenions bien la grandeur de ce don, *Si scires donum Dei!* (Joann., IV, 10), comme du fond du cœur nous lui dirions merci! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2 Cor., IX, 15)! — 3° Enfin, *nos plus chers intérêts* nous y obligent. En effet, le temps qui suit immédiatement la sainte communion est bien le plus précieux de notre vie, celui où nous pouvons le mieux, par nos hommages, nous rendre favorable notre Juge, obtenir de notre Dieu le plus de grâces. C'est le moment où le sacrement opère en nous le plus efficacement, où se perfectionne le travail d'assimilation, par lequel nous profitons de cette nourriture céleste. Négliger l'exercice de l'action de grâces, serait donc nous priver volontairement de tous ces biens, en même temps que manquer aux devoirs de la justice et de la reconnaissance. — Y avons-nous été bien fidèles, consacrant toujours au moins un quart d'heure à ce pieux exercice? Ne l'avons-nous point parfois, sous divers prétextes, différé, abrégé, interrompu, ou même complètement omis? Avons-nous réfléchi que ce serait ainsi nous donner un bien fâcheux trait de ressemblance avec Judas, dont la communion fut aussi sans action de grâce? Rappelons-nous les saints exemples de saint Vincent de Paul, qui ne négligeait jamais ce saint exercice, et qui même, pour y vaquer avec plus de ferveur et d'efficacité, après sa Messe, avait coutume d'en servir lui-même une ou deux autres en action de grâce.

TROISIÈME POINT

Manière de bien faire notre action de grâce après la sainte communion. — Pour bien faire ce saint exer-

cice, commençons par jouir en silence du bonheur de posséder notre Dieu: *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant., II, 16) ; *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus* (ib., VII, 10).— Ensuite, offrons-lui nos hommages d'adoration, d'admiration, d'amour, de louanges, de remerciements, en vue de ses perfections infinies, et des biens si précieux qu'il nous apporte. Et lorsque nous sentons davantage l'impuissance où nous sommes de lui rendre dignement nos hommages, pour y suppléer, offrons-lui d'autres hommages plus parfaits que les nôtres, et qui lui soient plus agréables. Offrons-lui ceux des âmes plus ferventes qui ont, au même moment, le même bonheur que nous ; ceux de nos bons anges gardiens, de Marie leur Reine et de toute la cour céleste. Et même, à l'exemple du bienheureux Jean-Gabriel, pourquoi ne pas prier respectueusement ce divin Maître d'être lui-même son propre et vraiment seul digne remerciement ? — Après cela, adressons-lui nos requêtes en toute confiance. Exposons-lui, en toute simplicité et humilité, nos besoins et nos misères, toutes nos nécessités corporelles et spirituelles. Prions-le de nous venir en aide, à nous et à tous ceux qui nous sont chers, auxquels nous devons quelque reconnaissance, dont nous sommes chargés devant Dieu, ou qui se sont recommandés à nos prières. Le temps est propice pour tout demander, et tout obtenir: *Tempus beneplaciti, Deus* (Ps., LXVIII, 14). — Puis offrons-nous entièrement à celui qui vient de se livrer à nous tout entier, et consacrons-lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, pour qu'il en dispose suivant son bon plaisir. Nous pourrions aussi très utilement, à l'exemple de plusieurs saints, renouveler alors les promesses de notre baptême et, si nous sommes prêtres, les engagements sacrés de nos ordinations. — Enfin, il est bon, en terminant ce pieux exercice, de nous rappeler les résolutions prises à l'oraison et d'y ajouter celles

que Notre-Seigneur nous aurait inspirées durant notre action de grâces. Cette conclusion est bien propre à nous faire marquer chacune de nos communions par un nouveau progrès dans la vertu. — On a remarqué que les initiales réunies des mots qui expriment ces divers actes forment le mot latin ARDOR : Adoration, admiration, amour ; Remerciement ; Demande ; Offrande ; Résolutions. — Sont-ce là nos occupations intérieures pendant le temps si précieux qui suit immédiatement nos saintes communions ?

Prenons la résolution : 1° de ne jamais manquer de faire, au moins un quart d'heure d'action de grâce, après la sainte communion ; 2° de nous y occuper toujours saintement. — Notre bouquet spirituel sera le mot du Psalmiste, que l'Église met sur les lèvres du prêtre, au saint autel, aussitôt après la communion sous l'espèce du pain : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Que rendrai-je au Seigneur pour un si grand bienfait ? (Ps., cxv, 3.)

Quatrième jour de la Retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST OBJET DE NOTRE FOI

PREMIER POINT.

Adorons Dieu se revêtant d'une chair mortelle, pour offrir à notre foi un objet plus facile à saisir, et nous rendre ainsi plus accessible le bonheur de la vision intuitive qui doit en être la récompense. Dans sa bonté infinie, Dieu ne nous a tirés du néant que

pour nous rendre heureux comme lui, en nous faisant participer à la connaissance et à l'amour qu'il a de lui-même. Mais, pour rendre ce bonheur plus grand et plus digne d'une nature faite à l'image de la sienne et douée comme elle de liberté, il a voulu nous le faire mériter. Laissant entrevoir à notre intelligence par la révélation, et comme à travers un voile, quelques-unes de ses perfections infinies, il exige que nous croyons ce qu'il nous en dit. Et si nous donnons à sa parole le libre assentiment de notre esprit, il nous promet de se montrer un jour à nous sans voile et face à face: *Videmus nunc per speculum in œnigmate; tunc autem facie ad faciem* (1 Cor., XIII, 12). A cette connaissance partielle et incomplète de la foi succédera la connaissance parfaite de la vision intuitive: *Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (ib). L'essence divine se montrant à nous sans nuage, notre intelligence élevée au-dessus d'elle-même, et devenue en quelque sorte semblable à la sienne, la contemplera telle qu'elle est: *Quùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (1 Joann., III, 2). La foi, nécessaire au juste pour mériter la claire vue de Dieu, l'est encore au pécheur pour obtenir sa justification et rentrer dans la voie du salut; car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, *sinè fide autem impossibile est placere Deo* (Hebr., XI, 6), et quiconque veut se rapprocher de lui doit avant tout croire à sa parole: *credere enim oportet accedentem ad Deum* (ib.). Justes ou pécheurs, si nous voulons atteindre l'heureuse fin pour laquelle nous avons été créés, nous devons tous croire en Dieu et aux vérités qu'il a daigné nous révéler. Mais l'objet de notre foi devient plus saisissable et mieux à notre portée quand Dieu se fait l'un d'entre nous, et que sa parole devient une parole humaine. Aussi le mystère de l'Incarnation semble-t-il résumer tout ce que nous devons croire, *magnum est pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne*

(1 Tim., III, 15); c'est Jésus-Christ qui est surtout l'objet de notre foi, comme il en est l'auteur et le consommateur: *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr., XII, 2). — Prions-le donc de nous aider à croire en lui de plus en plus, et à y croire d'une manière bien pratique: *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (Marc., IX, 23).

DEUXIÈME POINT

Nous devons croire en Jésus-Christ. — Nous devons croire à sa divinité aussi bien qu'à sa sainte humanité. C'est ce que nous rappelle le Symbole de saint Athanase: « Est ergò fides recta, ut credamus et confiteamur quia Dominus noster Jesus Christus, Dei Filius, Deus et homo est. » — Jésus-Christ est une réalité historique indiscutable, et son existence ne peut être révoquée en doute. Les livres du Nouveau Testament et la tradition de l'Église nous font connaître sa vie, ses œuvres, ses enseignements, et nous révèlent, en son unique personne, toutes les perfections de la nature humaine jointes à celles de la nature divine : « perfectus Deus, perfectus homo (Symb. S. Athan.) ». Nous devons donc croire qu'il est vraiment le Fils de Dieu fait homme, *Credo Filium Dei esse Jesum Christum* (Act., VIII, 37), que par les mérites de chacun de ses actes, mais surtout de ses souffrances, de ses humiliations et de sa mort volontairement acceptées, il a opéré l'œuvre de notre Rédemption. Nous devons croire à l'efficacité de tous les moyens qu'il a établis pour nous appliquer les fruits de cette Rédemption; particulièrement à l'autorité de l'Église dont nous sommes les enfants, à son magistère infaillible qui nous transmet et nous explique les enseignements du Maître, à la vertu divine de ses sacrements qui produisent, entretiennent ou développent en nous la vie surnaturelle. Nous devons croire qu'après sa mort, comme il l'avait prédit, il est glorieusement ressusci-

té, puis remonté au ciel, d'où il reviendra, à la fin des temps, juger le monde entier. Nous devons croire que, sans quitter les splendeurs des cieux, il ne laisse pas de descendre encore au milieu de nous, à la parole de ses prêtres, dans la sainte Eucharistie; soit pour renouveler sur nos autels d'une manière non sanglante le sanglant sacrifice du Calvaire, soit pour demeurer nuit et jour avec nous dans nos saints tabernacles, soit pour s'unir intimement à nous en se faisant notre nourriture. Nous devons croire que, si nous sommes justes, il est présent dans nos cœurs par sa grâce; que cette grâce nous fait contracter avec lui une étroite alliance; et que, si la mort nous surprend dans cet heureux état, nous lui demeurerons éternellement unis, pour partager avec lui son bonheur et sa gloire: *dabo ei sedere mecum in throno meo* (Apoc., III, 21). — Jésus-Christ est-il vraiment ainsi l'objet de notre foi la plus vive?

TROISIÈME POINT

Notre foi en Jésus-Christ doit être surtout pratique. — Notre foi ne servirait qu'à nous rendre plus coupables aux yeux de Dieu, si nous ne la faisions passer dans la pratique de notre vie, en conformant notre conduite à nos croyances. Voilà pourquoi saint Vincent de Paul recommande de faire en sorte, que toujours en nous « l'amour corresponde à la connaissance ». Et il citait à l'appui de cette recommandation l'exemple du Cardinal de Bérulle, « lequel, disait-il, aussitôt qu'il avait conçu une vérité, se donnait à Dieu, ou pour pratiquer telle chose, ou pour entrer dans tels sentiments, ou pour en produire les actes (Coll., VIII, 24, 25) ». Il faut donc que notre foi en Jésus-Christ soit vraiment pratique; que, le reconnaissant pour notre Dieu, notre Maître infaillible, nous nous attachions à ses enseignements, et que nous fassions de ses maximes la règle de notre conduite. C'est ce que saint Vincent re-

commande avec beaucoup d'instance. Il veut que nous conformions tous nos actes aux maximes de l'Evangile; non seulement à celles auxquelles nous ne pourrions contrevenir sans pécher, mais encore à celles qui sont de simple conseil. Nous ne pourrions différemment travailler efficacement à notre perfection. Du reste, saint Vincent l'enseigne encore plus éloquemment par ses exemples. « Il se conformait toujours, dit Abelly (Coll., II, 630), autant qu'il le pouvait, et que la nature des affaires le lui permettait, aux maximes de l'Evangile de Jésus-Christ, dont il reconnaissait la parole comme la fontaine de toute véritable sagesse; et c'était à cette divine source qu'il puisait toutes les lumières dont son esprit était éclairé, et tous les salutaires avis qu'il donnait aux autres avec tant de bénédictions. » Et ailleurs (Coll., III, 15, 16) : « Sa foi non seulement éclairait son esprit, mais aussi remplissait son cœur et animait ses actions, ses paroles, ses affections et ses pensées, le faisant agir en tout et partout selon les vérités et les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ ». — Suivons cet exemple, et que notre foi en Jésus-Christ nous conduise aux mêmes conclusions pratiques.

Prenons la résolution : 1° d'aimer à trouver, dans la lecture attentive de l'Évangile, un moyen de fortifier la foi que nous devons avoir en Jésus-Christ et en ses divins enseignements; 2° de nous appliquer surtout à mettre ceux-ci en pratique. — Notre bouquet spirituel sera la parole que nous redisons chaque jour dans le Symbole des Apôtres : « Credo... in Jesum Christum, Filium ejus unicum ». Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu.

Quatrième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST OBJET DE NOTRE ESPÉRANCE

PREMIER POINT.

Adorons Notre Seigneur Jésus-Christ, le désiré des nations, *desideratus cunctis gentibus* (Agg., II, 8), l'objet de l'attente, de l'espérance du monde entier durant les longs siècles qui précédèrent sa venue: *expectatio gentium* (Gen., XLIX, 10). — L'homme est à peine tombé, que Dieu lui fait entrevoir, dans le lointain des âges, celui qui doit venir le racheter, en annonçant au serpent infernal qu'un jour la femme et son germe béni lui écraseront la tête: *Ipsa conteret caput tuum* (Gen., III, 15). Et depuis, cette promesse souvent renouvelée soutenait le courage de l'humanité déchue. Abraham recevait l'assurance qu'un de ses descendants réconcilierait le ciel avec la terre, *benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ* (Gen., XXII, 18; XXVI, 4), et le Psalmiste chantait que tous les hommes lui devraient leur salut: *Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ* (Ps., LXXI, 17). L'humanité tout entière levait les yeux vers le ciel, dans l'attente de celui qui devait venir la sauver; car les païens eux-mêmes conservaient dans leurs croyances, quoique bien altérée, la tradition du libérateur promis. Les saints patriarches, qui la conservaient dans son intégrité, proportionnant la ferveur de leur prière à l'ardeur de leurs saints désirs et à la fermeté de leur espérance, suppliaient Dieu de ne point tarder à tenir sa promesse. Et le prophète Isaïe demandait au ciel de faire descendre sur

la terre comme une rosée bienfaisante, aux nuées de s'entr'ouvrir pour que le Juste promis en descendît comme une pluie longtemps attendue : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum* (Is., XLV, 8). Mais ce fut surtout en Marie, la reine des Patriarches, la reine des prophètes, que ce désir devenait plus vif, à mesure que le temps marqué par les prophéties pour sa réalisation approchait. Aussi cette Vierge bénie était-elle destinée à nous donner le Sauveur tant désiré. C'est dans ses chastes entrailles qu'il se reposa d'abord avant de se montrer au monde. Adorons-le dans ce saint tabernacle comme l'unique objet de toutes nos espérances, et même ne craignons pas avec l'Église de confondre dans nos aspirations la Mère avec le Fils, en saluant Marie comme notre espérance, « Spes nostra, salve! » — Oh! prions-la de nous aider à comprendre, dans cette méditation, pourquoi et comment Jésus-Christ doit être l'objet de notre espérance.

DEUXIÈME POINT

Pourquoi Jésus-Christ doit être l'objet de notre espérance. — L'objet de notre espérance, tel que nous le rappelle l'acte que nous récitons tous les jours à notre prière du matin, c'est « la vie éternelle et les grâces nécessaires pour y arriver ». — 1° Mais en quoi consiste la vie éternelle? Notre-Seigneur nous l'apprend dans la belle prière qu'il adressait à son père la veille de sa mort : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joann., XVII, 3). Connaître Dieu, et le connaître dans son image vivante revêtue de notre humanité, c'est-à-dire, dans Jésus-Christ Notre Seigneur, voilà ce qu'est la vie éternelle, commencée par la foi ici-bas et consommée dans le ciel par la vision intuitive. Jésus-Christ est donc bien l'objet de notre espérance, puisqu'il est lui-même la vie, cette vie surnaturelle à laquelle nous aspirons, et qui fera notre

bonheur pendant toute l'éternité: *Ego sum vita* (Joann., XIV, 6). — 2° Pour obtenir cette vie éternelle, objet primaire de notre espérance, certains moyens nous sont nécessaires. Pour arriver à ce terme, il nous faut suivre une voie. Mais ces moyens, mais cette voie c'est encore Notre-Seigneur: *Ego sum via* (ib.). Pour posséder Dieu dans notre intelligence, par la lumière de gloire qui brillera à nos yeux dans le ciel, il nous faut croire en lui ici-bas dans les obscurités de la foi. Pour le posséder là-haut dans notre volonté par les ardeurs de l'amour béatifique, il nous faut l'aimer ici-bas dans les élans d'une charité toute surnaturelle. En un mot pour vivre dans le ciel de la vie éternelle, il nous faut vivre sur la terre de la vie de la grâce. Mais qu'est-ce que la vie de la grâce, si ce n'est la vie de Jésus-Christ en nous? C'est par notre union avec lui que nous vivons de cette vie surnaturelle, qui est une véritable participation à la vie divine, *divinæ consortes naturæ* (2 Petr., I, 4). C'est lui qui est l'auteur comme le consommateur de notre foi, *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr., XII, 2). C'est lui qui crée la grâce sanctifiante et la fait circuler dans notre âme comme une sève de vie divine, avec tout son cortège de dons surnaturels et de vertus infuses: *Gratia... per Jesum Christum facta est* (Joann., I, 17). C'est lui enfin qui, par les secours actuels qu'il nous a mérités et qu'il daigne nous accorder, nous permet de conserver et d'augmenter en nous cette vie de la grâce, comme d'en exercer les puissances par des actes de vertu : *Sinè me nihil potestis facere* (Joann., XV, 5). *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil., IV, 13). — Jésus-Christ est donc bien l'objet de notre espérance, puisque c'est de lui que nous attendons la vie éternelle et les moyens nécessaires pour y arriver.

TROISIÈME POINT

Comment Jésus-Christ doit être l'objet de notre espérance. — Nous devons espérer en lui avec une confiance ferme et assurée, « firma fiducia », sans défaillance comme sans présomption. — Notre confiance en Notre-Seigneur doit être ferme et assurée et ne se laisser déconcerter par aucun revers, par aucune menace. Saint Vincent de Paul nous en donne de bien beaux exemples. Aucune épreuve n'était capable de le décourager. Les insuccès ne l'attristaient pas; les tentations, quelque violentes qu'elles fussent, ne l'ébranlaient pas; les persécutions, les calomnies, les peines de tout genre dont sa vie fut remplie n'avaient rien qui pût le déconcerter; ses misères mêmes, dont il était si convaincu, n'altéraient point sa paix. Et quand on lui témoignait quelque crainte ou quelque doute sur le succès d'une entreprise, il répondait (Coll., III, 19): « Laissons faire Notre-Seigneur, c'est son ouvrage; et comme il lui a plu de commencer, tenons pour assuré qu'il l'achèvera en la manière qui lui sera la plus agréable. » Aussi n'était-il jamais plus tranquille que lorsque tous les appuis créés venaient à manquer, persuadé que celui du divin Maître ne lui ferait pas défaut. « Croyez-moi, disait-il (Coll., III, 19), trois ouvriers font plus que dix quand Notre-Seigneur y met la main; et il la met toujours quand il nous ôte les moyens humains, et qu'il nous engage dans la nécessité de faire quelque chose qui excède nos forces. » — Mais pour que cette confiance ne soit point de la présomption, le motif doit en être tout surnaturel. Nous ne devons compter sur la grâce de Notre-Seigneur que parce qu'il a bien voulu nous la promettre et nous la mériter, et nullement comme si elle était due à nos efforts ou à nos propres mérites. De plus, nous devons de notre côté faire tout ce qui dépend de nous, et ne point tenter Notre-Seigneur, en voulant l'obliger à faire sans raison des miracles de grâce pour nous

dispenser de tout effort personnel. — Est-ce ainsi que Jésus-Christ est l'objet de notre espérance?

Prenons la résolution: 1o de nous confier toujours pleinement en la bonté, en la puissance, comme aux promesses et aux mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur; 2o de nous tenir également en garde contre les deux écueils si opposés et si dangereux de la présomption et du découragement. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste, que nous aimerons à appliquer à Notre-Seigneur: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* En vous, Seigneur, j'ai mis ma confiance; elle ne sera point trompée (Ps., xxx, 2).

Cinquième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST OBJET DE NOTRE AMOUR

Sommaire pour la veille au soir.

Dans la sainte communion surtout, sur laquelle nous avons médité aujourd'hui, nous trouvons le Jésus que nous sommes venus chercher à la retraite : *Inveni quem diligit anima mea* (Cant., III, 4). C'est elle, en effet, qui nous unit intimement à lui, en rendant à son égard notre foi plus vive, notre espérance plus confiante, notre amour plus tendre, plus affectueux, plus généreux. Étant Dieu, Jésus est bien l'objet direct et immédiat des vertus théologales qui sont dans notre âme justifiée avec la grâce sanctifiante. Voilà pourquoi nous avons déjà considéré aujourd'hui Notre-Seigneur comme l'objet de notre foi et de notre espérance. Dans notre première méditation de demain, nous le considérerons comme l'objet de notre amour, et nous verrons : 1o pourquoi; 2o comment il doit être l'objet de notre amour.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1o de mieux dire

les deux oraisons que nous récitons chaque matin à la suite des litanies du saint nom de Jésus, et par lesquelles nous lui demandons son amour; 2° de faire souvent des actes de cette vertu, surtout quand l'occasion se présente de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus : « stimulus doloris fiat mihi stimulus amoris! » — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema!* Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ Notre Seigneur, qu'il soit anathème! (1 Cor., XVI, 22.)

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT

Adorons les amabilités infinies du Fils de Dieu fait homme, qui ont captivé sur la terre le cœur de tous les saints, et qui, dans le ciel, ravissent d'amour tous les élus. Réjouissons-nous dans l'espoir que nous les verrons un jour sans nuage dans la bienheureuse éternité. Mais, en attendant, aimons à les contempler à travers les voiles de la foi dans le silence de notre méditation; car Jésus-Christ est le digne objet de notre amour, comme il l'est de notre foi et de notre espérance.— A toutes les perfections de la divinité, qui surpassent en beauté et en bonté tout ce que notre pauvre esprit peut concevoir, il joint celles de la nature humaine régénérée. Les charmes du plus beau des enfants des hommes, *speciosus formâ præ filiis hominum* (Ps., XLIV, 3), exerçaient même durant sa vie mortelle, sur ses contemporains, un empire auquel tous ne parvenaient point à se soustraire. Son extérieur admirablement bien composé respirait une parfaite modestie, dont le souvenir embaumait la primitive Église, et que saint Paul rappelait aux Corinthiens, lorsqu'il les conjurait de se montrer plus dignes de leur nom de chrétiens: *Obsecro vos per... modestiam Christi* (2 Cor., X, 1). Sa parole tenait les foules suspendues à ses lèvres et les entraînait à sa suite jusque dans le désert, leur faisant oublier même pendant plusieurs jours la nécessité de prendre quel-

que nourriture: *Eccè jàm triduò sustinent me, nec habent quod manducent* (Marc., VIII, 2). Le charme de cette parole se faisait sentir parfois jusqu'aux émissaires de ses ennemis, qui n'osaient se saisir de lui; et la raison qu'ils en donnaient à ceux qui les avaient envoyés, c'est que nul homme jusque-là n'avait parlé comme cet homme: *Nunquàm locutus est homo sicut hic homo* (Joann., VII, 46). L'aménité de son caractère, sa douceur, sa bonté, son indulgence pour les plus grandes faiblesses, sa compassion pour toutes les misères et les infirmités humaines, et la charité avec laquelle il se portait à leur secours, étaient bien de nature à lui gagner tous les cœurs. Mais si sa sainte humanité était si aimable durant sa vie mortelle, ne l'est-elle pas bien davantage depuis qu'elle est glorifiée? Saint Pierre, saint Jacques et saint Jean en entrevirent la splendeur sur le Thabor, et ils en furent si ravis que l'un d'eux, égaré par son admiration, *non enim sciebat quid diceret* (Marc., IX, 5), et traduisant cependant les sentiments de tous, ne parlait de rien moins que de demeurer toujours dans cette heureuse contemplation: *Faciamus hìc tria tabernacula* (ib., 4). Mais c'est là le bonheur du ciel, qu'il faut savoir mériter ici-bas en faisant de cet aimable Sauveur l'objet constant de notre amour. — O Marie, que nul n'a jamais dépassée ni même atteinte dans cet amour, daignez nous en obtenir la grâce!

DEUXIÈME POINT

Pourquoi Jésus-Christ doit être l'objet de notre amour. — Ne pas l'aimer serait lui faire une cruelle injure, puisqu'il est si aimable, et que tout ce qui est aimable doit être aimé. — Mais de plus il a droit à notre amour parce qu'il a droit à notre obéissance, et qu'il nous ordonne de l'aimer. Ne devrions-nous pas considérer déjà comme une grande faveur que Notre-Seigneur, si élevé au-dessus de nous, voulût bien nous permettre de l'aimer?

Mais que dire du désir qu'il nous en témoigne, bien plus, de l'ordre qu'il nous en donne à la veille de sa mort? Dans le repas d'adieu auquel il a convié ses apôtres, après le départ du traître, dont la présence gênait l'intimité de ses communications, il épanche son cœur dans celui de ses amis restés fidèles, et il leur demande de ne jamais cesser de l'aimer: *Manete in dilectione meâ* (Joann., xv, 9). Et déjà il leur avait dit que s'ils ne l'aimaient point, ils ne garderaient point sa parole, ils lui désobéiraient, *Qui non diligit me, sermones meos non servat* (Joann., xiv, 24), et que lui désobéir serait désobéir à son Père, dont il partage l'autorité: *Et sermonem quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me, Patris* (ib.). — Du reste, n'a-t-il pas droit encore à notre amour à un autre titre, à titre de réciprocité? Ne nous a-t-il pas aimés le premier? *Ipse prior dilexit nos* (1 Joann., iv, 10). De cet amour il nous a donné des preuves sans nombre, dont la plus incontestable a été de se livrer pour nous à la mort: *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joann., xv, 13). *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis* (Eph., v, 2). Et c'est au nom de cet amour, semblable à celui que luí porte son Père, qu'il réclame le nôtre: *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione meâ* (Joann., xv, 9). Aussi, dans ses confidences à la bienheureuse Marguerite-Marie, se plaint-il de ce que son amour est si méconnu, si peu payé de retour. « Voilà, lui dit-il, ce cœur quí a tant aimé les hommes... Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes...! » — Efforçons-nous désormais de ne point mériter ce reproche, ni l'anathème que prononce saint Paul contre quiconque n'aime point Jésus-Christ Notre-Seigneur: *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema!* (1 Cor., xvi, 22.)

TROISIÈME POINT

Comment Jésus-Christ doit être l'objet de notre amour. — Nous devons l'aimer, non seulement d'un amour dans lequel notre intérêt se trouve en jeu, amour de *reconnaissance* pour les bienfaits dont nous lui sommes redevables, ou amour d'*espérance* pour ceux que nous attendons encore de lui ; mais encore d'un amour pur et désintéressé, tel que le méritent ses amabilités infinies. — Nous devons donc l'aimer d'abord d'un amour de *complaisance,* nous réjouissant comme d'un bien propre, de toutes ses perfections, de sa grandeur, de sa puissance, de sa beauté, de sa gloire, de son bonheur ; et par contre, nous affligeant de ses souffrances et de ses humiliations, quand nous méditons le long martyre de sa vie mortelle : « Tota vita Christi crux fuit et martyrium (2 Imit., XII, 7). » Ce doit être pour nous une grande joie d'apprendre qu'il est connu, loué, honoré, aimé, servi par ses créatures raisonnables ; et la lecture de la vie des saints doit être pour notre cœur, à ce point de vue, une nourriture délicieuse. Mais aussi le récit des offenses, que les méchants se permettent à son égard, doit nous plonger dans la tristesse, et faire naître dans notre cœur un immense besoin de *réparation.* Nous devons en conséquence redoubler d'amour pour lui, aimer à lui tenir compagnie dans la peine que lui causent tant d'injustices et d'ingratitudes, et lui en faire amende honorable. Nous devons aussi nous efforcer de lui offrir dans notre conduite, aussi parfaite que possible, un spectacle qui le console de la vue de tant de crimes qu'il a constamment sous les yeux, tâchant de faire surabonder la vertu là où le péché abonde. Nous devons de plus vouloir racheter, au prix de nos propres souffrances, celles que lui cause le péché ; et c'est là, suivant l'auteur de l'*Imitation,* un des plus grands besoins du véritable amour : « quia sinè dolore non vivitur in amore (3 Imit., V, 7). » — Notre amour pour Jésus-Christ doit

être aussi un amour de *bienveillance;* c'est-à-dire que nous devons lui souhaiter de tout notre cœur, et procurer autant qu'il est en nous, que son nom soit glorifié, que les conquêtes de son royaume s'étendent et s'affermissent chaque jour davantage, et que sa volonté soit toujours la règle à laquelle se soumettent librement toutes les volontés créées. — Enfin notre amour pour Jésus-Christ doit être, comme celui de saint Paul, à l'épreuve de la tribulation, des angoisses de l'âme comme des privations du corps, de tous les dangers comme de la persécution même sanglante: *Quis ergò nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?* (Rom., VIII, 35.) — Pouvons-nous, comme ce saint Apôtre, nous rendre le témoignage que notre amour pour Jésus-Christ saurait résister à toutes ces épreuves? *Certus sum enim quia neque mors, neque vita... neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro* (ib., 38, 39).

Prenons la résolution: 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

Cinquième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE PRECEPTEUR

PREMIER POINT

Purifiés par les exercices de la vie purgative qui ont occupé les premiers jours de cette retraite, remplis du désir de mener désormais une vie plus par-

faite, plus conforme aux exigences de notre sainte vocation, à qui nous adresserons-nous pour être éclairés sur ces exigences, pour mieux connaître la voie dans laquelle nous voulons rentrer ou nous affermir? A celui même avec qui nous contractons chaque matin, par le sacrement d'amour, une union si intime, à Jésus-Christ Notre-Seigneur, que nous sommes venus chercher dans la retraite. Nul autre que lui n'a les paroles de la vie éternelle: *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joann., VI, 69).

Adorons-le comme notre Docteur dans les voies du salut, comme notre divin Précepteur. C'est sans doute pour nous racheter qu'il est descendu du ciel, « propter nostram salutem descendit de cœlis ». Mais si, en venant parmi nous, il n'avait eu d'autre dessein que de payer notre rançon et de nous racheter de l'enfer, un seul de ses actes, étant d'une valeur infinie, eût suffi pour la remplir. Il a voulu de plus venir nous enseigner, de bouche et d'action, le chemin qui conduit au ciel, et se faire ainsi notre Précepteur. Et la divine doctrine qu'il nous apporte, c'est dans le sein même de son Père qu'il l'a puisée, de sorte qu'il a pu dire qu'elle n'est pas tant de lui que de celui qui l'a envoyé: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (Joann., VII, 16). C'est donc lui le grand Maître venu du ciel pour nous enseigner le chemin qui doit nous y conduire, *qui docet hominem scientiam* (Ps., XCIII, 10), pour nous donner, avec la rémission de nos péchés, la science du salut: *ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum* (Luc., I, 77). Comme nous devons être heureux d'avoir un tel précepteur! L'homme, dit saint Augustin ne parle qu'aux oreilles du corps, mais Jésus-Christ parle à celles du cœur: « Sonus verborum nostrorum aures percutit, Magister intùs est. » Prosternons-nous aux pieds de ce divin Précepteur, attachons-nous à ses sublimes enseignements, et disons-lui, comme saint Vincent de Paul : « O Sauveur,... oh! quel honneur... quel bonheur d'être vos écoliers (Coll., I, 111, 123,

264) ! » Prions ce divin Maître de nous rendre dociles à toutes ses leçons, pour que nous les mettions bien à profit.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ est vraiment notre Précepteur. — C'est lui, en effet, qui a mission de nous enseigner le chemin qui conduit au ciel, comme Dieu son Père le déclara lui-même sur le Tabor: *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite* (Luc., IX, 35). Notre-Seigneur n'est pas moins affirmatif lorsqu'il dit à ses Apôtres qu'ils n'ont qu'un seul maître, le Christ : *Magister vester unus est, Christus* (Matth., XXIII, 10). Et saint Paul nous apprend que Dieu, après avoir parlé de diverses manières aux anciens Juifs par les prophètes, nous a enfin envoyé son propre Fils pour nous enseigner: *novissimè, diebus istis, locutus est nobis in Filio* (Hebr., I, 1, 2). Jésus-Christ est donc notre Maître, maître infaillible et d'une habileté incomparable. — Il est infaillible, car le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera point : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt* (Matth., XXIV, 35). Il sait tout avec certitude, *tu omnia nosti* (Joann., XXI, 17), et sa science est puisée dans le sein même du Père, aux sources de l'éternelle vérité: *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joann., I, 18). — C'est aussi un maître d'une habileté incomparable. Il fait pénétrer sa doctrine dans les esprits les plus simples, tout en la maintenant au niveau des intelligences les plus élevées. Quand on a Dieu pour maître, dit saint Ambroise, comme on apprend vite la leçon enseignée ! « Quàm citò discitur quod docetur ! » — Quels sont à ce sujet nos sentiments ? Reconnaissons-nous pratiquement Jésus-Christ pour notre Maître ? Ecoutons-nous ses leçons ? Nous soumettons-nous à ses enseignements ? Lisons-nous le saint Evangile et les livres spirituels, comme le résumé

de la doctrine du Maître qui doit servir de règle à toute notre conduite? Aimons-nous, à l'exemple d'un grand nombre de saints (usage que saint Vincent a introduit dans le clergé) à lire chaque jour, à genoux et tête nue, un chapitre de ce Nouveau Testament qui nous redit les enseignements du divin Maître? Sommes-nous aussi fidèles à faire, dans le cours de la journée, une lecture spirituelle, dont la matière et la durée doivent être fixées par l'obéissance, mais qui, puisée toujours dans les auteurs spirituels, nous rappelle la doctrine de notre divin Précepteur?

TROISIÈME POINT

Ce que nous devons à Jésus-Christ notre Précepteur. — Nous lui devons d'abord de le croire sur parole, puisqu'il est infaillible, et de prendre ses enseignements pour règle de notre conduite. Autrefois les Capharnaïtes, grossiers et charnels, se scandalisaient en entendant énoncer le dogme futur de la sainte Eucharistie, et refusaient de croire à cet enseignement divin qu'ils ne comprenaient pas: *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (Joann., VI, 61)? Quelques disciples du Sauveur prirent de là occasion pour le quitter, et Notre-Seigneur alors demanda à ses douze Apôtres si eux aussi voulaient se retirer. Saint Pierre, prenant la parole au nom de tous, s'écria: *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes:* Et à qui irions-nous? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle (*ibid.*, 69)? Que le même cri s'échappe de nos cœurs! Mais donnons au sentiment qu'il exprime toute sa valeur en le traduisant dans la pratique de notre vie. Au lieu de nous déterminer suivant les maximes du monde, qui sont si souvent fausses et trompeuses, réglons notre conduite sur les maximes de l'Évangile, sur les enseignements de notre divin Précepteur, qui, comme nous le dit saint Vincent de Paul, ne peuvent jamais nous tromper. Aussi ce grand saint conclut-il que nous

devons toujours nous laisser conduire, non par les maximes du monde, mais par celles de Jésus-Christ. — De plus, puisque Jésus-Christ est un précepteur d'une habileté incomparable, montrons-nous dociles à ses enseignements, que l'Eglise nous transmet et nous explique; et suivons toujours fidèlement les inspirations que sa grâce fait entendre au fond de nos cœurs, quand nous y prêtons une oreille attentive. — Sont-ce là les devoirs que nous rendons à Jésus-Christ notre Précepteur?

Prenons la résolution : 1° d'accueillir avec plus d'attention, de respect et de docilité les paroles de Notre-Seigneur que nous entendons redire, ou que nous lisons dans quelque livre; à l'exemple de notre bienheureux Père qui, en lisant l'Évangile à la sainte Messe, prêtait une attention plus particulière quand les paroles du divin Maître y étaient rapportées; 2° de régler toujours notre conduite sur les maximes de l'Évangile, et non sur celles du monde. — Notre bouquet spirituel sera le mot de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Magister vester unus est, Christus:* Vous n'avez qu'un seul Maître qui est Jésus-Christ (Matth., XXIII, 10).

Cinquième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE NOTRE ESPRIT

PREMIER POINT.

Ce n'est pas seulement par ses paroles que Jésus-Christ nous a enseigné le chemin du salut et de la perfection; c'est surtout par ses exemples, car il

est notre modèle, le divin exemplaire que nous devons reproduire dans toute notre conduite. Il est donc le modèle de notre esprit et de notre cœur, le modèle de nos pensées et de nos jugements, le modèle de nos affections, le modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer. Considérons-le, dans cette troisième méditation, comme le modèle de nos pensées et de nos jugements.

Adorons, en notre divin modèle, la perfection infinie que le Verbe incréé communique aux diverses opérations de son humanité sainte, en vertu de son union personnelle avec elle, et dès le premier instant de sa formation. Admirons la merveilleuse harmonie de toutes ses facultés, ses sens étant parfaitement soumis à sa volonté, comme sa volonté à sa raison, et sa raison à Dieu. Voyons en particulier la perfection des opérations de son intelligence, c'est-à-dire de ses pensées et de ses jugements, afin de les prendre pour modèle de celle qui doit régner dans les nôtres. — La sainte âme du Sauveur ne s'ouvrait qu'à des pensées vraies et saintes, toutes de Dieu ou pour Dieu; et elle n'empruntait à son imagination que les représentations vraiment utiles au jugement de la saine raison. Aucune pensée inutile ne venait troubler ses réflexions, ni gêner ou retarder les autres opérations de son intelligence. Il était toujours le maître absolu de ses pensées, qu'il appelait ou rejetait, retenait ou repoussait à son gré, sans trouver en elles la moindre résistance. Aussi aucune distraction ne venait jamais troubler ses entretiens avec Dieu. Son recueillement était continuel, et la nuit elle-même ne pouvait interrompre son oraison: *Et erat pernoctans in oratione Dei* (Luc., VI, 12). — Ses jugements n'étaient pas moins réglés. Il n'en portait aucun qui ne fût parfaitement droit et équitable, dans son principe comme dans son application. C'est qu'il consultait, sur chaque chose, le jugement que Dieu lui-même en portait, pour en faire ensuite la règle de son propre jugement, sans s'inquiéter de ce que dirait le monde:

Sicut audio, judico (Joann., v, 30). — Admirons un si bel ordre dans l'intelligence humaine de notre divin modèle, et efforçons-nous de le faire passer dans la nôtre, en réglant, sur ses opérations si parfaites, toutes nos pensées comme tous nos jugements.

DEUXIÈME POINT

Nous devons régler nos pensées sur celles de Notre-Seigneur. — A son exemple, nous devons nous efforcer d'être, nous aussi, maîtres de nos pensées et de nos imaginations, d'écarter avec soin non seulement celles qui seraient mauvaises ou dangereuses, mais encore simplement inutiles, n'en admettant que de bonnes, de saintes, de vraiment utiles à la gloire de Dieu, à nos intérêts éternels. — Nous devons d'abord écarter impitoyablement toute pensée mauvaise, que pourrait nous suggérer l'orgueil ou l'amour-propre, la vanité ou la susceptibilité, l'envie, la jalousie, la haine, le désir de vengance, la cupidité, l'ambition, la sensualité sous toutes ses formes, et particulièrement celle qui emprunte ses aspirations aux instincts grossiers que l'on n'ose pas nommer. S'arrêter un seul instant, d'une manière délibérée, à une pensée de ce genre, serait souiller sa conscience d'un péché plus ou moins grave, suivant la nature de son objet, et le degré de consentement avec lequel on s'y entretiendrait. — Il y a d'autres pensées qui, sans être mauvaises, sont dangereuses. Quoique innocentes peut-être en elles-mêmes, elles peuvent facilement, par suite de diverses associations d'idées, nous conduire à des pensées mauvaises, auxquelles notre faiblesse serait capable de consentir. Elles constituent donc pour nous un danger, auquel il serait téméraire de nous exposer : ce serait accepter d'avance l'issue fâcheuse à laquelle elles pourraient nous mener: *Qui amat periculum, in illo peribit* (Eccli., III, 27). Nous devons donc les traiter presque avec autant de rigueur que les mauvaises pensées, et les éviter ou les

chasser de notre esprit avec non moins de fermeté que de douceur. — Quant aux pensées simplement inutiles, il importe aussi de les rejeter, sans que leur apparente innocuité nous porte à user à leur égard d'une indulgence qui pourrait nous être funeste. D'abord simplement inutiles, ces pensées peuvent facilement devenir dangereuses. Et quand il n'en serait rien, elles sont toujours nuisibles, en ce sens qu'elles occupent dans notre esprit la place de pensées bonnes et utiles, qu'elles nous font perdre un temps précieux, ce qui est un grand dommage, et que nous devrons en rendre compte au tribunal de Dieu, non moins que des paroles oiseuses que nous pourrions nous permettre : *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (Matth., XII, 36). — Ainsi débarrassé de ces pensées parasites, notre esprit pourra mieux, à l'exemple de celui du divin Maître, s'occuper de pensées bonnes, saintes, utiles pour le ciel. Dieu veuille nous en faire la grâce!

TROISIÈME POINT

Nous devons régler nos jugements sur ceux de Notre-Seigneur.— Pour cela, nous devons, à son exemple, avant de porter un jugement, consulter Dieu et écouter sa réponse, pour en faire la règle de nos appréciations et de nos convictions : *Sicut audio, judico* (Joann., V, 30). Nous devons donc, pour former nos jugements, ne pas consulter ceux que porte le monde ; car ils sont inspirés par l'esprit mauvais qui l'anime, et qui est un esprit de mensonge. Nous devons recourir aux principes infaillibles que nous fournit la révélation, et desquels nous pouvons toujours, avec l'aide de Dieu, tirer des conclusions justes et sûres. Nous jugerons ainsi, non suivant les données de nos sens dépravés, de notre imagination faussée, ou de nos passions mauvaises, mais suivant la pensée même de Dieu qui est la vérité. Cette pensée de Dieu, nous

chercherons à la lire, pour ainsi dire, dans ses yeux, en tournant sans cesse vers lui le regard de notre âme, par notre recueillement habituel, notre union intime et continuelle avec lui: *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum,... ità oculi nostri ad Dominum Deum nostrum* (Ps., CXXII, 2).— Que de jugements faux et pernicieux dans leurs conséquences nous éviterons ainsi! Et nous imiterons notre bienheureux Père qui, appelé à juger toutes sortes d'affaires, ne prononçait qu'après avoir consulté Dieu, et qui pouvait ensuite donner toutes ses décisions au nom du Seigneur: « In nomine Domini ». — Est-ce la règle que nous suivons? Quels sont, le plus souvent, le principe et la nature de nos jugements?

Prenons la résolution: 1° de nous tenir en garde contre les pensées inutiles, les imaginations vaines, la dissipation des sens; 2° de prendre toujours, comme Notre-Seigneur, pour règle de nos jugements, le jugement même de Dieu: *Sicut audio, judico* (Joann., v, 30). — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de saint Vincent de Paul à ses disciples : « Apud nos sanctum et inviolatum erit semper... de rebus sentire juxtà sensum et judicium Christi ». Nous nous attacherons religieusement et inviolablement à conformer nos jugements, en toutes choses, à ceux de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Cinquième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE NOTRE CŒUR

PREMIER POINT

Adorons la sainte âme de Notre-Seigneur, dont les affections si parfaitement réglées doivent servir de modèle aux nôtres. Notre cœur est la faculté que nous avons d'aimer ce que le jugement pratique de notre raison nous montre bon, de le désirer, de l'espérer, comme aussi de redouter, détester et vouloir combattre, quand nous le pouvons, tout ce qui pourrait nous en ravir, empêcher ou retarder la possession. Ce cœur est bien, avec notre intelligence, le plus beau don naturel que nous ayons reçu de Dieu. Mais à combien d'égarements n'est-il pas sujet, de combien de passions diverses ne peut-il pas devenir l'esclave! Comme il a besoin d'être réglé, dirigé dans toutes ses inclinations, dans tous ses mouvements d'amour ou de haine, de crainte ou d'espérance, d'indignation ou d'admiration! Où trouvera-t-il ce parfait régulateur, cette action dirigeante à la fois ferme et douce qui l'empêchera de s'égarer, et qui saura utiliser toutes ses forces vives en les appliquant au bien? C'est dans le cœur de Jésus, parfait modèle de nos affections, comme son esprit l'est de nos pensées et de nos jugements; dans ce cœur sacré qui est comme le divin exemplaire sur lequel le nôtre doit se modeler. Or, les affections du Sauveur Jésus gravitent, pour ainsi dire, autour de deux amours, qui forment comme les deux battements de son cœur, l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Et ces deux

amours n'en font qu'un, car dans les hommes, ce que Jésus aime, c'est encore Dieu l'unique bien véritable, l'unique objet vraiment digne d'amour. C'est ce qui explique comment Notre-Seigneur, lui-même si parfait, et de plus abîmé par la vision intuitive dans la contemplation de l'éternelle vérité, de l'éternelle beauté, de l'éternelle bonté, peut abaisser encore ses regards sur notre néant et notre misère, et nous aimer malgré toutes nos imperfections. C'est qu'en nous, ce qu'il est heureux de contempler, ce qu'il aime avec tant d'ardeur, c'est l'image de son Père, quelque défigurée qu'elle soit par le péché. — Pénétrons donc dans ce cœur si aimant comme dans un sanctuaire, pour y contempler ces affections toutes saintes, qui doivent servir de modèle aux nôtres.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de l'amour que nous devons à Dieu. — Le cœur de Jésus aime Dieu en lui-même et pour lui-même, de toutes ses forces et par-dessus toutes choses. — Il l'aime, de plus, d'un amour pur et désintéressé, d'un amour de complaisance, qui le fait se réjouir de tous les biens que Dieu possède; et d'un amour de bienveillance et de bienfaisance, qui le porte à lui désirer et à lui procurer toute la gloire et le bonheur accidentels qu'il peut recevoir de ses créatures. Ce sont là les sentiments de son cœur sacré, qu'il a si bien traduits dans les trois premières demandes de l'oraison que nous lui devons: O Père, que votre saint nom soit connu, loué, glorifié, *sanctificetur nomen tuum!* Que votre règne s'établisse et s'affermisse de plus en plus, sur tous les esprits comme sur tous les cœurs, *adveniat regnum tuum!* Que par suite votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le ciel, *fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terrâ.* — Mais son amour est surtout pratique, et il se traduit par une parfaite conformité de sa volonté à celle de son Père. C'est pour exécuter cette divine volonté qu'il est venu sur la terre:

Eccè venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam (Hebr., x, 9). Et nous savons comment, durant sa vie mortelle, il a su exécuter ce programme. Faire la volonté de Dieu était sa nourriture, sa vie, son unique désir: *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joann., IV, 34). Et, mieux encore que ses lèvres, sa constante et parfaite obéissance de tous les instants, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire (Phil., I, 8), ne cessait de redire à Dieu comme le Psalmiste: *Tuus sum ego*, je suis à vous tout entier (Ps., CXVIII, 94). — Comme Jésus, et à son exemple, aimons Dieu d'un amour aussi pur que nous en serons capables, et redisons-lui de tout cœur, en union avec son divin Fils, les trois premières demandes de l'oraison dominicale. Et pour montrer la sincérité de nos protestations d'amour, appliquons-nous à procurer dans la mesure de ce que nous pouvons, que ces trois désirs soient réalisés. La manière la plus efficace d'y arriver sera de conformer en tout notre volonté à celle de Dieu, même et surtout quand nous trouverons plus de peine et de difficulté à nous y soumettre. « Aimons Dieu, mes frères, disait saint Vincent (Coll., I, 124-125), aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras; que ce soit à la sueur de nos visages. » C'est que, comme l'enseigne saint Grégoire, c'est à l'œuvre que l'on reconnaît le véritable amour: « Probatio dilectionis exhibitio est operis. » — Est-ce ainsi que nous aimons Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur?

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de l'amour que nous devons au prochain. — L'amour divin dont son cœur est rempli, loin de le rendre insensible à l'égard des hommes, est au contraire le véritable motif de l'amour qu'il leur porte. Et nous savons jusqu'à quel excès il a poussé cet amour: *in finem dilexit eos* (Joann., XIII, 1). En mourant pour nous, il nous en a donné le témoignage le plus convaincant, le plus indiscutable: *majorem hâc dilectionem nemo habet* (Joann., XV, 13).

Aussi, lorsqu'il daigna confier à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ses sentiments les plus intimes, il dit en lui montrant son cœur: « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes! » — Mais cet amour, loin d'être indépendant de Dieu, lui est complètement relatif et subordonné. Le cœur sacré de Jésus n'a garde de se partager entre Dieu et la créature. Il n'aime les hommes qu'en Dieu et pour Dieu; et il ne trouve, en dehors de ce bien parfait, de cette beauté infinie, rien qui soit capable de le captiver, rien de véritablement aimable. L'amour divin est le principe de celui qu'il nous porte; ou plutôt, il n'y a dans son cœur qu'un amour, l'amour de Dieu, et en nous aimant, c'est encore Dieu qu'il aime en nous. — Voilà notre modèle dans l'affection que nous devons au prochain : nous ne devons aimer personne qu'en Dieu et pour Dieu. — Est-ce ainsi que nous savons, à l'exemple de Notre-Seigneur, aimer notre prochain ?

Prenons là résolution : 1° de régler toujours les affections de notre cœur sur celles du cœur de Jésus; 2° d'en arracher impitoyablement toutes celles qui seraient incompatibles avec l'amour que nous devons à Dieu. — Notre bouquet spirituel sera cette oraison jaculatoire enrichie d'indulgences: « Cor Jesu sacratissimum, fac cor nostrum tuî simillimum. » Cœur sacré de Jésus, rendez notre cœur semblable au vôtre.

Sixième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

J.-C. MODÈLE DE SIMPLICITÉ, DE PRUDENCE

Sommaire pour la veille au soir.

Jésus-Christ étant le modèle de toutes nos pensées, de tous nos jugements, de toutes nos affections, en tant qu'ils sont l'objet ou l'effet de nos déterminations libres, est par là même le *modèle* de toutes les vertus que nous devons pratiquer pour conformer ces déterminations au jugement pratique de la raison éclairée par la foi. C'est à ce point de vue que nous allons considérer Notre-Seigneur dans nos méditations de ces trois derniers jours de la retraite. Nous commencerons par voir en lui, dans notre première méditation de demain : 1° un modèle de simplicité; 2° un modèle de prudence.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous tenir en garde contre l'esprit de mensonge et de duplicité qui règne dans le monde, et de ne jamais agir sous son influence; 2° de ne point cependant pour cela nous départir des règles de la prudence, mais d'une prudence toute surnaturelle. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Estote ergò prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (Matth., x, 16).

Méditation pour le matin

PREMIER POINT.

Adorons Dieu comme le type de la perfection à laquelle nous ne devons cesser de tendre, *Estote ergò vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (Matth., v, 48), comme le principe et l'exemplaire de toutes les vertus que nous devons pratiquer, par-

ticulièrement de la prudence et de la simplicité. — « Dieu, dit saint Vincent de Paul (Coll., III, 330), est un être très simple, et dont l'essence très pure n'admet aucune composition. » Simple dans son essence, il l'est encore dans ses conceptions qui sont une comme la vérité, comme le Verbe divin, qui en est l'éternelle expression ; il l'est encore dans ses opérations *ad intrà* qui se terminent à la production du Saint-Esprit. Il n'est pas moins simple dans ses œuvres *ad extrà,* que les trois personnes divines produisent dans l'unité d'un même principe, et qui n'ont toutes qu'une seule et même fin, sa propre gloire, *universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov., XVI, 4). Il est simple encore dans sa parole qui, au dedans de lui, est une seule personne, son Fils unique, la fidèle image de sa propre substance, *splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Hebr., I, 3) ; et qui, lorsqu'elle se produit au dehors, sur les lèvres du Verbe incarné, comme sous la plume des écrivains sacrés ou dans l'enseignement infaillible de l'Église, est toujours conforme à la vérité, et pure de tout alliage d'erreur. — Cette divine parole est en même temps *prudence* aussi bien que science, *ex ore ejus prudentia et scientia* (Prov., II, 6). Et comme la prudence peut pratiquement se confondre avec la sagesse, *qui sapiens est corde, appellabitur prudens* (Prov., XVI, 21), Dieu se montre à nous comme un modèle de prudence, en se proposant toujours une fin bonne, en choisissant sagement les moyens proportionnés à cette fin, et en les mettant en œuvre avec une constance et une patience invincibles. — Admirons aussi ces deux vertus dans saint Vincent, qui, tout en recommandant la vertu de simplicité déclarait en même temps qu'elle est inséparable de la prudence. « Je sais bien, dit-il (Coll., III, 341), qu'on trouvera de la différence entre ces deux vertus, par distinction de raisonnement ; mais, en vérité, elles ont une très grande liaison, et pour leur substance et pour leur objet. » — Prions ce

grand saint de nous aider à nous affectionner de plus en plus à ces deux vertus, en nous les faisant considérer surtout en Notre Seigneur Jésus-Christ, dont la vie mortelle doit toujours servir de modèle à la nôtre.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de simplicité.— « La simplicité, dit saint Vincent (Coll., III, 327), nous fait aller droit à Dieu et droit à la vérité, sans faste, sans biaisement ni déguisement, et sans aucune vue de propre intérêt et de respect humain. » N'est-ce pas là comme le résumé de la vie de Notre-Seigneur, dont la simplicité est un des caractères les plus saillants? Ses paroles comme ses actions, étaient toujours marquées au coin de la candeur et de la franchise. Jamais il ne disait ni ne faisait rien qui pût le moins du monde insinuer quelque chose de contraire à la vérité; et jamais la moindre affectation ni dissimulation ne parut dans sa conduite. Sa parole était si simple que, malgré la profondeur et la sublimité des vérités qu'elle exprimait, elle était cependant à la portée de tous; les petits et les simples la saisissaient et la goûtaient au moins autant que les esprits les plus cultivés. C'est ce qu'il reconnaît lui-même, en rendant grâces à son Père: *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus... et revelasti ea parvulis* (Matth., XI, 25). Ce que saint Vincent traduisait ainsi (Coll., III, 391) : « Je vous remercie, mon Père, de ce que la doctrine que j'ai apprise de votre divine Majesté, et que je répands parmi les hommes, n'est connue que des simples, et que vous permettez que les prudents du monde ne l'entendent pas; vous leur en avez caché, sinon les paroles, au moins l'esprit. » — La manière d'être de Notre-Seigneur était si simple que, malgré sa supériorité si grande sur tous ceux avec lesquels il entrait en relation, il se montrait accessible à tous, aux petits comme aux grands, à la pauvre Samaritai-

ne comme à Nicodème, docteur de la loi et membre du grand conseil. Et même c'était au milieu des petits qu'il aimait à se trouver, avec eux qu'il conversait le plus familièrement. — Enfin, son amour pour la vérité était tel que non seulement il ne se permit jamais rien qui sentît le déguisement, mais qu'il ne pouvait supporter la dissimulation ou l'hypocrisie. Lui, si doux, si indulgent pour les plus grandes faiblesses, comme l'atteste l'histoire de Madeleine ou celle de la femme adultère, se montre des plus sévères pour la fourberie des Pharisiens, qu'il ne craint pas de traiter publiquement d'hypocrites, de sépulcres blanchis: *Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulcris dealbatis* (Matth., XXIII, 27). — Sachons copier ce beau modèle et nous conformer ainsi à la recommandation de saint Vincent : « Il faut avoir un cœur simple, un esprit simple, une intention simple, une opération simple; parler simplement, agir bonnement, sans user d'aucun déguisement ni artifice, ne regardant que Dieu, auquel seul nous désirons plaire. » — Avons-nous cette simplicité?

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de prudence. — A la simplicité de la colombe, suivant sa propre recommandation, Notre-Seigneur joignait toujours la prudence du serpent: *Estote ergò prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (Matth., x, 16). Ces deux vertus étant inséparables, l'une sans l'autre n'apporterait que peu ou point de profit, dit saint Augustin. La simplicité sans prudence serait folie, et la prudence dépourvue de simplicité ne serait que fourberie: « Hæc enim duo ità connexa sunt ad invicem, ut unum sinè altero parum aut nihil omninò proficiat ». — Notre-Seigneur ne se départait donc jamais des règles de la prudence, et cette vertu dirigeait toutes ses paroles comme tous ses actes. Ne se

proposant jamais pour fin sa gloire humaine, *non quæro gloriam meam* (Joann., VIII, 50), il ne cherchait qu'à procurer celle de Dieu en accomplissant la volonté de celui qui l'avait envoyé, *non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joann., V, 30) ; et il n'agissait que pour plaire à son Père: *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joann., VIII, 29). — Pour atteindre cette fin toute divine, il choisissait toujours sagement les moyens qui devaient l'y conduire, et il formulait, à notre usage, les relations qui unissaient ces moyens à cette fin, dans les maximes si pratiques et si sages que l'Évangile nous a conservées. « C'est pourquoi, dit saint Vincent, la vraie prudence assujettit notre raisonnement à ces maximes, et nous donne pour règle inviolable de juger toujours de toutes choses comme Notre-Seigneur en a jugé; en sorte que, dans les occasions, nous nous demandions à nous-mêmes: Comment est-ce que Notre-Seigneur a jugé telle ou telle chose? Comment s'est-il comporté en telle ou telle rencontre? Qu'a-t-il dit et qu'a-t-il fait sur tels et tels sujets? et qu'ainsi nous ajustions notre conduite selon ses maximes et ses exemples ». « Prenons donc cette résolution, pouvons-nous ajouter encore avec saint Vincent, et marchons en assurance dans ce chemin royal, dans lequel Jésus-Christ sera notre guide et conducteur, et souvenons-nous de ce qu'il a dit, que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles et ses vérités ne passeront jamais (Marc., XIII, 31). »

Prenons la résolution: 1o... 2o... (*comme ci-dessus*).

Sixième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

J.-C. MODÈLE DE DOUCEUR ET D'HUMILITÉ

PREMIER POINT.

Adorons Dieu comme le principe des vertus de douceur et d'humilité que nous devons pratiquer, non seulement comme chrétiens, mais plus particulièrement encore comme Missionnaires, puisqu'elles comptent parmi celles qui composent l'esprit de notre état. Son regard pénétrant, auquel rien ne peut échapper, voit notre néant et notre misère. Il sait de quelle boue il nous a pétris ; comment, de cette boue unie à son image et à sa ressemblance et sanctifiée par sa grâce, il avait fait le temple de son auguste majesté ; mais aussi comment nous avons souillé et profané ce temple par le péché. Il voit les ravages qui en sont la funeste conséquence, et toutes les infirmités corporelles et spirituelles dont, par suite, nous sommes affligés. Et loin de céder à la juste indignation que fait naître en lui la vue de ces affreux désordres, et d'épuiser sur nous les rigueurs de sa justice, il incline vers la miséricorde, il a compassion de nos misères, et il veut bien nous traiter avec la plus grande douceur. — Comme cette conduite de Dieu à notre égard nous enseigne bien à la fois, et l'humilité et la douceur que nous devons pratiquer ! — A mesure que nous connaissons mieux notre néant et notre misère physique et morale, nous devons sans doute, en nous estimant à notre juste valeur, nous mépriser sincèrement. Mais nous devons le faire sans irritation, sans aigreur, comme sans abattement ni décourage-

ment, et savoir pratiquer envers nous-mêmes une douceur pleine de patience. Cette douceur cependant ne doit pas exclure la fermeté, et nous ne devons pas craindre de nous traiter avec rigueur quand nos intérêts éternels nous en font un devoir. — Voyant aussi, trop facilement, hélas! et souvent en nous les exagérant, les défauts et les misères du prochain, au lieu de céder à l'indignation qui est le premier mouvement de notre nature, nous devons compatir à ces misères, et user à l'égard de ce cher prochain de la même douceur dont Dieu veut bien user à notre égard. — C'est pour nous apprendre ces deux vertus par un exemple plus frappant et mieux à notre portée, que Dieu a daigné se revêtir de toutes nos infirmités. « La douceur et l'humilité, dit saint Vincent (Coll., III, 264), sont deux sœurs germaines, qui s'accordent fort bien ensemble. Nous avons pour règle de les étudier soigneusement en Jésus-Christ, qui nous dit: Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (Matth., XI, 29) ».— Prions ce grand saint de nous aider à bien observer cette règle, et à profiter de cette étude.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de douceur. — Cette vertu est une de celles qui frappèrent le plus le prophète Isaïe, quand il aperçut le Messie dans le lointain des âges. C'est le trait caractéristique sous lequel il se plaît à nous le dépeindre (Is., XLII), et que saint Matthieu nous rappelle, en nous montrant la prophétie parfaitement réalisée. Celui qui invitait ses disciples à apprendre la douceur à son école, n'aimait point la dispute, et le bruit de sa voix ne se mêlait point aux cris de la place publique. Il ne brisait pas le roseau à moitié rompu et n'éteignait point la mèche encore fumante (Matth., XII, 19, 20). Le même prophète nous dit que le Messie devait se nourrir de beurre et de miel, c'est-à-dire exceller en douceur, pour pouvoir

faire du bien et du mal un plus juste discernement: *Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum* (Is., VII, 15). C'est que, nous dit saint Vincent (Coll., III, 268), « ce discernement n'est donné, je pense, qu'aux âmes qui ont la douceur; car, comme la colère est une passion qui trouble la raison, il faut que ce soit la vertu contraire qui donne le discernement et la lumière à la même raison. » — La lecture du saint Évangile nous montre l'accomplissement admirable de ces prédictions prophétiques. Quelle douceur Notre-Seigneur montra durant tout le cours de sa vie mortelle; soit à l'égard de lui-même en se possédant toujours dans une paix parfaite, soit à l'égard de ceux avec qui il conversait. « O Sauveur, s'écrie saint Vincent (Coll., VIII, 407), que ceux-là étaient bienheureux qui avaient la grâce de vous aborder! Quel visage! quelle douceur! Quelle cordialité leur montriez-vous pour les attirer! Quelle confiance ne donniez-vous pas aux âmes pour vous approcher! Oh! quelles marques d'amour! Saint André y fut pris le premier, et par lui saint Pierre, et puis tous les autres ». Et, dans son zèle d'apôtre, le saint ajoute : « Mon Sauveur! celui qui aurait cet abord amoureux et cette bénignité ravissante, oh! qu'il ferait de fruits dans votre Église! » Mais c'est surtout au cours de sa douloureuse Passion que Jésus-Christ a pratiqué cette vertu d'une manière plus héroïque. « Oh! mes frères, continue saint Vincent (Coll., VIII, 409), si le Fils de Dieu en sa conversation paraissait si bon, combien plus a-t-il fait éclater sa douceur en sa Passion! Ç'a été au point de ne laisser échapper aucune parole fâcheuse contre les déicides qui le couvraient d'injures et de crachats, et se riaient de ses douleurs. » Il va même jusqu'à donner le doux nom d'ami à Judas, au moment où il le trahissait par un baiser: *Amice, ad quid venisti?* (Matth., XXVI, 50.) — « O Jésus, ajoute saint Vincent (*ib.*), quel exemple pour nous qui avons entrepris de vous imiter! »

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ modèle d'humilité. — Depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, sa vie est une longue suite d'humiliations, qui, par l'acceptation généreuse de sa volonté libre, deviennent autant d'actes d'humilité. Né dans une pauvre étable, il se condamne, dès le début, au plus entier dénuement, à la pauvreté la plus humiliante. Il reçoit dans sa chair innocente, au jour de sa circoncision, les honteux stigmates du péché, et il consent à être racheté dans le temple par l'offrande des pauvres. Lorsque Hérode le persécute, c'est par la fuite, comme par le moyen le plus humiliant, qu'il veut s'y soustraire. Dans le temple, à l'âge de douze ans, il ne craint pas d'interroger les docteurs, comme un ignorant qui a besoin d'apprendre. Dans la maison de Nazareth, il se tient toujours à la dernière place, *et erat subditus illis* (Luc., II, 51). Durant le cours de sa vie apostolique, loin de rechercher les honneurs, il les fuit, se retire sur une montagne quand on veut le proclamer roi, recommande le secret à ceux qu'il guérit de leurs infirmités, et défend aux témoins de sa transfiguration d'en rien dire à personne avant sa résurrection. — Mais que dire des opprobres dont il consent à être abreuvé durant sa Passion, des crachats, des insultes, des outrages de toutes sortes dont il y est l'objet, de la préférence qu'on donne sur lui à Barabbas, enfin de la mort ignominieuse qu'on lui inflige en le crucifiant entre deux malfaiteurs, comme le plus coupable des trois? Que dire de cette humiliation de la mort, à laquelle il veut bien se soumettre en se laissant réduire à l'état de cadavre, et en consentant à passer trois jours dans le silence du tombeau? Et dans sa vie Eucharistique, ne voit-il pas se renouveler chaque jour toutes ces humiliations? — Oh! humilité, humilité du Fils de Dieu! quel exemple pour nous! Et pour notre orgueil, quel sujet de confusion! — Unissons notre prière à celle de saint Vincent de Paul (Coll.,

VIII, 426), pour demander la grâce de l'humilité: « Sauveur de mon âme, remplissez-nous de ces affections qui vous ont fait préférer les injures aux louanges; de ces affections qui vous ont fait chercher la gloire de votre Père par votre propre confusion! que nous commencions dès à présent à rejeter tout ce qui ne va pas à votre honneur et à notre mépris, tout ce qui sent la vanité, l'ostentation et la propre estime...; enfin, mon Seigneur, que nous apprenions à être véritablement humbles de cœur, et par votre grâce et par votre exemple! »

Prenons la résolution: 1° d'examiner pendant cette retraite quelles sont les causes de notre peu de progrès dans ces deux vertus de douceur et d'humilité; 2° de saisir avec générosité les occasions qui se présenteront d'en faire quelques actes. — Notre bouquet spirituel sera la recommandation de Notre-Seigneur : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Apprenez à mon exemple à devenir doux et humbles de cœur (Matth., XI, 29).

Sixième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE MORTIFICATION

PREMIER POINT.

Adorons Dieu ayant créé l'homme dans un ordre parfait, que le péché est venu si fâcheusement troubler, et voulant qu'après sa chute il s'efforce de rétablir en lui cet ordre par le travail incessant de la mortification. Au sortir des mains du Créateur, tou-

tes les puissances de l'homme étaient dans une parfaite harmonie, ses sens étant soumis à sa raison, et sa raison à Dieu. Mais le péché ayant brisé le lien de justice originelle, « vinculum justitiæ originalis », qui tenait si bien unies ces puissances, elles furent aussitôt semblables à des astres sortis de leur orbite, errants au gré de leur caprice et se heurtant dans un affreux désordre. La raison cessant d'être soumise à Dieu, les autres puissances refusent de se soumettre à la raison, qu'elles entraînent dans les aberrations les plus humiliantes. Pour faire cesser ce désordre, ou tout au moins pour en conjurer efficacement les tristes effets, nous devons lutter constamment contre nos inclinations perverses, pour en rectifier les élans en les soumettant aux lumières de la raison éclairée par la foi. C'est en cela que consiste la vertu de mortification, qui n'est pas une vertu de simple conseil, mais de précepte rigoureux. Sa pratique est pour nous une question de vie ou de mort, comme nous l'enseigne l'Apôtre saint Paul: *Si enim secundùm carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (Rom., VIII, 13). Elle nous est encore plus nécessaire pour parvenir à la sainteté à laquelle nous sommes appelés; notre perfection se mesurant au degré de notre mortification, comme l'enseigne l'auteur de l'*Imitation* (1 Imit., XXV, 11): « Tantùm proficies quantùm tibi ipsi vim intuleris. » Et cette immolation de notre mauvaise nature doit être continuelle, sous peine, pour nous, de cesser d'avancer dans la perfection, et même de reculer, suivant l'enseignement d'un saint docteur que nous rappelle saint Vincent. « Saint Bernard, dit-il (Coll., X, 210-212), nous enseigne que de ne pas avancer dans la vertu c'est y reculer... Les bateaux qui suivent le fil de l'eau,... les rivières les emportent. Mais si on veut faire aller un bateau contre le fil de l'eau... il faut avoir des chevaux ou ramer. Et si on n'a pas *continuellement* la rame à la main, le bateau ne manque pas de retourner vers le lieu d'où

l'on est parti. Or, il en est de même... de ceux qui veulent servir Dieu. Il faut que sans cesse ils travaillent à faire de nouveaux progrès dans la vertu; autrement... ils s'en éloigneront insensiblement, reculeront et retourneront en arrière; car la pratique de la vertu n'est pas selon la nature. » — Remercions notre bienheureux Père de ce précieux avertissement, et prions-le de nous aider à voir, dans Jésus-Christ Notre-Seigneur, le modèle de la mortification tant intérieure qu'extérieure que nous devons pratiquer.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de mortification intérieure. — La sainte humanité du Sauveur n'ayant pas été détériorée par le péché, la mortification ne lui était nullement nécessaire pour rétablir un ordre qui jamais n'avait été troublé. En suivant les inclinations de sa nature bonne et sainte, toujours si parfaitement conformes aux volontés divines, Notre-Seigneur n'accomplissait que des actes bons et saints. Mais étant venu pour nous donner l'exemple de toutes les vertus, il a voulu se soumettre aux lois de la mortification. comme aux prescriptions mosaïques qui n'étaient point faites pour lui. Il a voulu se renoncer intérieurement, et porter extérieurement sa croix, c'est-à-dire pratiquer lui-même la mortification, tant intérieure qu'extérieure, qu'il nous a recommandée si nous voulions devenir ses disciples: *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me* (Luc., IX, 23). — Intérieurement, il s'est renoncé lui-même, c'est-à-à-dire qu'il a renoncé à l'exercice propre et *indépendant* de ses plus nobles facultés, ne voulant avoir d'autres pensées, d'autres manières de voir, d'autres affections, d'autres volontés que celles de son Père? Il voulait qu'il fût bien avéré que ce qu'il savait et ce qu'il enseignait ne venait point de lui, que sa science, que sa doctrine était moins la sienne que celle de

celui qui l'avait envoyé: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (Joann., VII, 16). Il renonçait également à son jugement propre, ne voulant prononcer sur rien qu'après avoir entendu le jugement de son Père, pour y conformer le sien: *Sicut audio, judico* (Joann., V, 30). Il renonçait à ses affections naturelles même les plus légitimes, quand elles semblaient devoir mettre obstacle à l'accomplissement de sa mission divine: *Nonne in his quæ Patris mei sunt oportet me esse* (Luc., II, 49)? Il renonçait à sa volonté propre, en faisant de la volonté de son Père sa nourriture de tous les instants, *meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joann., IV, 34), et en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix: *factus obediens usquè ad mortem ,mortem autem crucis* (Phil., II, 8). — A la vue d'un pareil exemple, refuserions-nous de nous renoncer comme nous le devons? Si une nature si droite ne voulait point penser, juger, aimer, vouloir par elle-même, mais seulement suivant les inspirations venues d'en haut, serions-nous recevables de ne vouloir suivre, en tout, que les inclinations de notre nature gâtée par le péché?

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de mortification extérieure. — La mortification extérieure ne doit pas être négligée sous prétexte de mortification intérieure. « Celui, dit saint Vincent de Paul (Coll., III, 469), qui fait peu d'état des mortifications extérieures, disant que les intérieures sont beaucoup plus parfaites, fait assez connaître qu'il n'est mortifié ni intérieurement ni extérieurement. » — Pour nous encourager dans cette voie si pénible à notre nature, et pour laquelle elle ressent de si grandes répugnances, Notre-Seigneur a bien voulu soumettre sa chair innocente aux plus cruelles souffrances, durant sa vie mortelle. Sans parler de l'étroite pauvreté qu'il embrasse dès son

entrée dans ce monde, et dont il veut dès lors ressentir toutes les rigueurs, il inaugure sa vie publique par un jeûne des plus rigoureux, demeurant quarante jours sans rien prendre : *Et nihil manducavit in diebus illis* (Luc., IV, 2). Plus tard, au cours de ses travaux apostoliques, il s'impose toutes sortes de privations et de fatigues. Il souffre de la faim, *revertens in civitatem esuriit* (Matth., XXI, 18) ; de la soif, *da mihi bibere* (Joann., IV, 7) ; d'un excès de lassitude, qui le faisait s'asseoir près du puits de Jacob, *fatigatus ex itinere sedebat sic suprà fontem* (ib., 6), ou s'endormir sur une barque, *ipse verô dormiebat* (Matth., VIII, 24). Mais c'est surtout pendant sa Passion qu'il a livré son corps à des tourments, auprès desquels pâlissent toutes les austérités des anachorètes. Quelle discipline a jamais égalé le supplice de sa flagellation ? Quelle haire, quel cilice a eu des pointes acérées comme les épines de sa couronne ou les clous qui ont percé ses pieds et ses mains ? Or, c'est bien librement qu'il a subi chacun de ces tourments, et ceux-ci étaient dès lors des mortifications extérieures et vraiment effrayantes, auxquelles il s'est bien volontairement soumis. — A cette vue, refuserions-nous désormais de nous soumettre aussi volontairement, non seulement aux mortifications corporelles si légères que nous impose la Règle, mais encore à celles que nous pouvons y ajouter sans nuire notablement à notre santé, sans compromettre l'accomplissement de nos devoirs d'état, et avec la permission de notre supérieur ou directeur ?

Prenons la résolution : 1° d'entrer généreusement dans la voie du renoncement ; 2° de traiter désormais notre corps avec moins de délicatesse. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste, que nous accommoderons au sujet de notre méditation : *Propter te mortificamur totâ die.* Pour votre amour, Seigneur, nous ne voulons cesser de nous mortifier (Ps., XLIII, 22).

Sixième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE ZÈLE

PREMIER POINT.

Adorons Dieu nous ordonnant d'aimer notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de lui, et nous faisant par là même une obligation de souhaiter et de procurer autant qu'il est en nous, au prochain comme à nous-mêmes, le vrai bonheur. Mais le bonheur que l'on peut goûter ici-bas, toujours passager, n'est jamais sans mélange. Ce n'est donc point là tout le bonheur possible; et ce que nous devons souhaiter et tâcher de procurer, à nous comme aux autres, c'est surtout le bonheur du ciel. Être dans ces dispositions, c'est avoir du zèle pour le salut des âmes, Or, si le zèle est obligatoire pour tout homme, pour tout chrétien, il l'est bien davantage encore pour nous, si nous sommes prêtres, puisque nous faisons dès lors, profession de travailler, et à notre propre perfection, et au salut du prochain. — Le travail de notre sanctification personnelle est, dans ce cas, le premier de nos devoirs. Heureuse obligation, dont saint Vincent engageait les siens à se réjouir! « Rendons grâce à Dieu, dit-il (Coll., VIII, 308), de ce bienheureux sort. O Sauveur, mes frères, que nous sommes heureux de nous trouver au chemin de la perfection! O Sauveur, faites-nous la grâce d'y marcher droit et d'y marcher sans relâche. » Nous y avons du reste tout avantage, car nous ne recueillerons plus tard, au ciel, que ce que nous aurons semé pendant la vie présente. Nous nous préparons donc ici-bas une moisson de mérites pour l'éternité, et elle sera d'autant plus abondante que nous aurons

apporté à ce travail de perfectionnement plus de constance et plus d'ardeur. — Et quant à notre cher prochain, nous ne pouvons nous désintéresser de son salut. Personne ne peut y être indifférent, puisque chacun a reçu, dans une certaine mesure, la mission de veiller sur l'âme de son frère: *mandavit... unicuique de proximo suo* (Eccli., VI, 12); mais, si nous sommes prêtres, moins encore que tout autre. Coopérateurs de Jésus-Christ Notre Seigneur dans l'œuvre de la Rédemption, c'est un de nos devoirs d'état les plus importants, de travailler au salut de nos frères. — Ces deux formes du zèle se tiennent et s'appellent l'une l'autre, car nous faisons d'autant plus de bien aux âmes que nous sommes nous-mêmes plus maîtres de nos passions, plus détachés des créatures, plus intérieurs et plus unis à Dieu. — Apprenons à nous mieux acquitter de ce double devoir, en contemplant Jésus-Christ notre modèle.

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle du zèle que nous devons avoir pour notre sanctification personnelle. — Travailler à sa sanctification personnelle, c'est s'efforcer de vivre d'une vie intérieure, qui anime tous les actes de la vie extérieure et leur donne leur valeur surnaturelle; c'est employer tous les moyens propres à entretenir et à développer cette union intime de l'âme avec Dieu. — Or, le saint Évangile nous révèle, en Notre-Seigneur, cette vie intérieure qui animait sa sainte âme et déterminait toutes ses opérations surnaturelles. Lui-même nous dit qu'il n'est pas seul, mais que son Père est avec lui, *solus non sum, sed ego et qui misit me Pater* (Joann., VIII, 16); qu'il ne fait rien de lui-même, *à meipso facio nihil* (ib., 28), mais que son Père demeurant en lui est le principe de ses actes, *Pater in me manens ipse facit opera* (Joann., XIV, 10). C'est son Père qui lui dicte les jugements qu'il

porte, *sicut audio judico* (Joann., v, 30), qui inspire toutes ses paroles, *sicut docuit me Pater, hæc loquor* (Joann., VIII, 28). Ce sont les actes de son Père qui servent de règle et de modèle à toutes ses actions : *Non potest Filius à se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem* (Joann., v, 19). En un mot, il vit de la vie même de son Père : *Ego vivo propter Patrem* (Joann., VI, 58). Aussi ne cherche-t-il jamais à faire sa volonté, mais celle de son Père, *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joann., v, 30), et cette divine volonté est comme la nourriture de toute sa vie, *meus cibus est ut faciam voluntatem ejus* (Joann., IV, 34). Il y avait bien, en sa personne sacrée, deux volontés, la volonté humaine et la volonté divine ; mais l'une s'unissait amoureusement à l'autre par un acte distinct et créé. La volonté humaine s'abîmait dans l'amour de la volonté divine, de telle manière, que de deux causes distinctes résultait un même effet, également voulu par les deux causes. — Modèle de vie intérieure, Notre-Seigneur l'est aussi de la fidélité à employer les moyens nécessaires pour l'entretenir et la développer : l'oraison mentale, les exercices d'une vie réglée et une exacte mortification des sens tant intérieurs qu'extérieurs. Continuellement abîmé dans un profond recueillement, il conversait toujours avec son Père dans le secret de son cœur ; et cependant il ne dédaignait pas, afin de nous donner l'exemple, de se retirer parfois à l'écart pour vaquer plus spécialement au saint exercice de l'oraison : *secedebat in desertum et orabat* (Luc., v, 16). Conformant au bon plaisir divin tout le détail de sa conduite, il obéissait ponctuellement à un règlement de vie consigné par écrit depuis longtemps dans les prophètes. Enfin il tenait tous ses sens dans une retenue si parfaite, que l'Évangile prend soin de nous signaler les circonstances dans lesquelles on le vit lever les yeux. — Oh ! l'admirable modèle du zèle que nous devons avoir pour notre sanctification personnelle !

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ, modèle du zèle que nous devons avoir pour le salut de nos frères. — C'est pour procurer le salut de ceux qu'il voulait appeler ses frères, que le Fils de Dieu est descendu du ciel sur la terre: « propter nos homines, et propter nostram salutem, descendit de cœlis et homo factus est (Symb. Miss.) ». Et depuis, durant son passage sur la terre, il coordonne à ce but, si cher à son cœur, ses prières, sa prédication, ses miracles, ses souffrances, ses humiliations, et enfin sa mort. Dès l'âge de douze ans, nous le voyons dans le temple avertir ses parents qu'il se doit tout entier à l'accomplissement de cette mission de salut (Luc., II, 49). Plus tard, quand il enseigne les peuples, guérit les malades, ressuscite les morts, que fait-il, sinon nous apprendre les moyens de nous sauver, et accréditer sa parole en la confirmant par des miracles? Mais son enseignement heurte nécessairement les mauvaises passions, qui mettent obstacle à notre salut, et il ne tarde pas à en devenir la victime. Ceux que sa doctrine blesse dans leur amour-propre ou leur sensualité ne veulent pas reconnaître que c'est pour les délivrer d'un joug tyrannique qui les perd; comme les enfants d'Israël qui, opprimés par Pharaon, ne surent pas voir en Moïse leur libérateur, mais l'obligèrent à s'enfuir dans le désert (Act., VII, 25-29, 35). Les contemporains du divin Maître vont encore plus loin, et ils le paient de ses bienfaits par la honte, les tourments et la mort qu'ils lui infligent. Et le Sauveur accepte tout, se soumet à tout, et fait servir ces mauvais traitements eux-mêmes à la grande œuvre de notre salut. — Oh! le beau modèle de zèle, qui nous enseigne à mettre au service du salut de nos frères, non seulement notre parole et nos œuvres, jointes au mérite de nos prières, mais encore nos sueurs et nos fatigues, nos souffrances et nos humiliations, et même, s'il le faut, notre sang!

Prenons la résolution : 1° de mieux user des

moyens de sanctification qui sont à notre disposition; 2° de nous appliquer avec plus de zèle, autant que nous le pouvons, à procurer le salut de nos frères. — Notre bouquet spirituel sera l'invocation connue des litanies du saint Nom de Jésus : « Jesu, zelator animarum, miserere nobis ». Jésus, plein de zèle pour le salut des âmes, ayez pitié de nous.

Septième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE LA VERTU DE PAUVRETÉ

Sommaire pour la veille au soir.

Dans notre dernière méditation d'aujourd'hui, nous prenions la résolution de nous appliquer avec zèle à procurer notre sanctification personnelle et le salut de nos frères. Mais nous ne pourrons le faire qu'au prix d'une lutte continuelle contre l'ennemi de tout bien, qui a juré notre perte et met tout en œuvre pour y arriver. C'est par la convoitise déréglée des richesses, des plaisirs, des honneurs, que le démon a vaincu une première fois notre pauvre humanité et la tient encore captive. Et nous ne pourrons secouer son joug et reconquérir notre liberté, qu'en lui opposant d'autres armes bien différentes, dont la faiblesse apparente cache une force invincible : le mépris des richesses, des plaisirs et des honneurs, c'est-à-dire la pratique de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Ce sont ces vertus qui feront l'objet de nos méditations de demain. — Dans la première, nous nous occuperons de la vertu de pauvreté, et nous verrons que Notre-Seigneur est pour nous un modèle : 1° de pauvreté effective; 2° de pauvreté affective ou d'esprit de pauvreté.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous affectionner de plus en plus à la vertu de pauvreté; 2° de nous y exercer, au moins en nous interdisant sévèrement toute superfluité dans l'usage des choses nécessaires à la

vie. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur : *Beati pauperes spiritu*. Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté (Matth., v, 3).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT.

Adorons Dieu, dont la grâce toute-puissante sait transformer en vertu l'état d'indigence dans lequel nous met notre nature contingente, en nous affectionnant d'une manière toute surnaturelle aux privations et aux humiliations que nous procure cette indigence. Répondre fidèlement à ces avances de sa grâce prévenante, c'est pratiquer la vertu de pauvreté. Admirons sa bonté qui nous encourage à cette fidélité par l'assurance de tous les biens dont elle est la source, et pour cette vie et pour l'autre. — Elle nous assure d'abord le bonheur du ciel, suivant la promesse de Notre-Seigneur : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth., v, 3) ; et cette vérité nous est de plus démontrée par notre raison s'éclairant des lumières de la foi. Saint Paul nous affirme que la racine de tout mal est la cupidité, c'est-à-dire le désir déréglé des richesses, *Radix enim omnium malorum est cupiditas* (1 Tim., vi, 10). C'est que l'argent est le grand moyen d'assurer à l'orgueil et à la sensualité, par les plaisirs et la considération qu'il procure, les satisfactions qu'ils réclament. Mais la pratique de la vertu de pauvreté, en étouffant cette maudite cupidité, coupe tous les maux dans leur racine, rend facile la pratique de toutes les autres vertus, et nous ouvre les portes du ciel. — De plus, saint Vincent dit (Coll., viii, 557), que la pauvreté, nous détachant de toutes les choses créées et terrestres, nous met, par là même, dans l'heureuse nécessité d'aimer Dieu ; car notre cœur, fait pour aimer, comme « la pierre pour tendre vers la terre, et le feu pour monter en haut », ne peut se

passer d'affection. Sevré de l'amour des créatures, il se livre nécessairement à l'amour divin, gage et avant-goût du bonheur éternel. « Pénétrons-nous donc bien de cette vérité, conclut le saint, que nous ne quittons les richesses de la terre que pour avoir les richesses du ciel. » — Mais, dès ici-bas, la pratique de la pauvreté nous procure, suivant la promesse de Notre-Seigneur (Matth., XIX, 29), le *centuple* de ce que nous avons quitté pour son amour. Et par ce centuple, il faut entendre, soit l'abondance des secours temporels dont nous avons besoin pour vivre et soutenir nos œuvres, soit surtout cette paix intérieure qui est le fruit du détachement, et qui surpasse toute joie sensible (Phil., IV, 7). — L'amour des richesses, au contraire, est ici-bas, la source de toutes sortes de maux et menace de compromettre notre bonheur éternel. Malheur aux riches, nous dit le saint Evangile (Luc., VI, 24), malheur à ceux qui mettent leur confiance dans les biens de ce monde! — Pour éviter un pareil malheur, tournons-nous vers notre-Seigneur, contemplons en lui le modèle de la pauvreté, tant effective qu'affective, que nous devons pratiquer, et demandons-lui-en la grâce, lui disant avec saint Vincent (*ib.*) : O Sauveur, donnez-nous cette vertu, qui nous attache inséparablement à votre service ».

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de pauvreté effective. — Cette pauvreté consiste, soit dans les souffrances et les humiliations que cause la privation ou l'insuffisance des biens de ce monde, soit dans les exigences de la vie commune, qui subordonnent au consentement d'autrui l'usage des choses même les plus nécessaires à la vie. — Notre-Seigneur a bien voulu se soumettre aux unes et aux autres: *Propter vos egenus factus est, quùm esset dives* (2 Cor., VIII, 9). Maître et Seigneur de tous les biens d'ici-bas, il a voulu cependant naître, vivre et mourir dans la pratique de la plus

exacte pauvreté. Ne dans une pauvre étable, il connaît de bonne heure les privations de l'exil, puis les labeurs et les fatigues de l'apprenti et de l'ouvrier, qui gagne péniblement sa nourriture de chaque jour à la sueur de son front. Plus tard, au cours de sa vie apostolique, il mange le pain de l'aumône et n'a pas où reposer sa tête. Enfin, dans ses derniers moments, après s'être vu tout enlever, jusqu'à ses vêtements, il meurt dépouillé de tout sur une croix toute nue. La pauvreté le suit même dans le tombeau d'emprunt qui sert à sa sépulture. Elle demeure encore sa compagne fidèle après sa résurrection, dans la sainte Eucharistie où son amour pour nous le retient captif, et où il ne possède, pour les besoins de son culte, que ce que la générosité des fidèles veut bien lui donner. — Non content de subir les rigueurs et les privations de la pauvreté, Notre-Seigneur a voulu, durant son séjour ici-bas, s'assujettir aux exigences de la vie commune, et subordonner au consentement d'autrui l'usage qu'il avait à faire des choses même les plus nécessaires à la vie. C'est ainsi que, pendant sa vie cachée, dans une parfaite communauté de biens avec Marie et Joseph, il n'use de rien qu'avec leur permission, *et erat subditus illis* (Luc., II, 51). Et quand la nécessité de remplir sa mission divine l'oblige à s'éloigner du foyer béni où sa vie s'était écoulée jusque-là, il veut encore s'assujettir aux exigences de la vie commune. Pour cela, il s'associe quelques pauvres bateliers qu'il a ramassés sur le bord du lac de Génésareth, il met avec eux tout en commun, même la bourse qu'il confie à Judas, et se fait une loi de ne jamais y puiser qu'avec son agrément. — Oh ! modèle admirable de la pauvreté à laquelle nous oblige notre sainte vocation !

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ modèle de pauvreté affective, ou d'esprit de pauvreté. — La pauvreté ne devient une vertu que lorsqu'elle est volontaire, par la recherche ou

par l'acceptation des souffrances et des humiliations auxquelles elle nous condamne. Cette acceptation ou cette recherche suppose une estime sincère et une affection toute surnaturelle pour la pauvreté et tout son pénible cortège; et c'est là ce qui constitue l'esprit de pauvreté. Cet esprit va même jusqu'à nous faire désirer ressentir les privations qu'entraîne la pauvreté effective; et lorsque de fait elles deviennent notre partage, loin de nous y faire trouver une occasion de plainte ou de murmure, il nous en fait concevoir une sainte joie. Ce même esprit, excluant tout désir déréglé des biens temporels et tout esprit de propriété, veut que nous n'usions de rien comme propre, et nous interdit la recherche de toutes choses curieuses ou superflues. Et pour ce qui est des nécessaires, il nous fait désirer être nourris, vêtus, logés et couchés comme des pauvres; il fait que nous sommes heureux quand on nous donne, pour satisfaire à toutes ces nécessités, ce qu'il y a de pire, ce dont personne ne veut. — Or, Notre-Seigneur possédait admirablement cet esprit de pauvreté, puisque la pauvreté effective qu'il a si bien pratiquée toute sa vie était un effet de sa pauvreté affective, c'est-à-dire la réalisation de son ardent désir d'être véritablement pauvre. « N'était-il pas souverain? s'écrie saint Vincent (Coll., x, 175); ne pouvait-il pas avoir toutes ses commodités, s'il l'avait voulu? Mais non, il a préféré à tout cela la pauvreté. » Sa pauvreté a donc été pleinement volontaire, et par suite il est bien pour nous un modèle d'esprit de pauvreté. — Copions ce beau modèle, et sachons, suivant le conseil du même saint, (Coll., III, 387), « nous offrir à Dieu nous-mêmes... afin qu'il dispose absolument de nos personnes, et de ce que nous avons selon sa très sainte volonté; en sorte que nous soyons toujours prêts à tout quitter pour embrasser les incommodités et les afflictions..., et par ce moyen suivre Jésus-Christ en sa pauvreté ».

Prenons la résolution: 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

Septième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE PURETÉ

PREMIER POINT

Adorons Dieu nous imposant le devoir de la chasteté et faisant de cette vertu le plus bel ornement de notre âme. — « Il n'y a rien de si beau qu'une âme pure », disait le bienheureux Jean-Baptiste Vianney. C'est qu'en effet la véritable beauté a son type en Dieu, qui n'a point de corps. Elle n'est donc pas seulement cette régularité et harmonie des formes sensibles, qui ravit parfois si facilement notre admiration, au risque d'égarer en même temps les affections de notre cœur. Elle consiste surtout dans l'absence de toute tache, de tout alliage impur qui viendrait défigurer une âme faite à l'image et à la ressemblance de son Créateur. Or, une âme pure, est semblable à une eau limpide dont rien n'altère la transparence, qui se laisse facilement pénétrer par les rayons du divin Soleil de justice, et qui brille d'un éclat tout céleste. C'est ainsi que Marie, la plus pure de toutes les créatures, est revêtue d'une beauté incomparable, et l'Église, dans sa sainte liturgie, se plaît à lui appliquer ces paroles des divines Écritures: Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, car en vous il n'y a nulle tache: *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant., IV, 7). Qu'elle est belle cette vertu qui communique une telle beauté à ceux en qui elle habite! N'est-elle pas le plus gracieux ornement de notre âme? — Elle est, de plus, pour nous, un devoir. Sans parler des engagements sacrés contractés dans nos ordinations, si nous sommes prêtres, qui nous obligent à garder la chasteté par-

faite, et auxquels nous ne pourrions sans crime nous soustraire, nous y sommes encore tenus, même seulement à titre d'hommes et de simples chrétiens, par les prescriptions du sixième et du neuvième précepte du décalogue. — Rendons nos hommages à saint Vincent de Paul, dont les exemples, aussi bien que les paroles, nous enseignent si bien cette vertu. « La pudeur de son cœur, dit Abelly (Coll., III, 416), rejaillissait sur tout son visage, et réglait si parfaitement sa langue, que ses paroles, procédant d'une source très pure, faisaient évidemment connaître que la chasteté lui était extrêmement précieuse ». Aussi en recommandait-il instamment la pratique à tous ceux sur qui il avait quelque action. « Chacun, disait-il, apportera tout le soin, toute la diligence et toutes les précautions dont il est capable, pour garder cette vertu de chasteté, de corps et d'âme, dans toute son intégrité. » — Afin de nous y animer, jetons les yeux sur Notre-Seigneur, et voyons comment il nous enseigne par son exemple, et l'affection que nous devons avoir pour la sainte vertu, et les moyens que nous devons prendre pour la conserver, lui disant avec saint Vincent de Paul (Coll., VIII, 576) : « O mon Sauveur, c'est à vous que nous nous adressons pour obtenir une si rare vertu! La nature n'a pas ce pouvoir... O Seigneur, faites-nous donc, s'il vous plaît, la grâce que ni de près ni de loin, nous ne tombions jamais dans le vice contraire. »

DEUXIÈME POINT

Jésus-Christ nous enseigne par son exemple l'affection que nous devons avoir pour la sainte pureté. — Son cœur était plein d'amour pour cette vertu et d'horreur pour le vice contraire, comme nous l'atteste sa vie tout entière. Voulant naître d'une femme afin de se rendre plus semblable à nous, il use de sa puissance divine pour conserver à sa mère l'au-

réole de la Virginité. « O Seigneur! s'écriait saint Vincent (Coll., VIII, 575), il faut bien dire qu'il y a quelque chose de bien grand dans cette vertu, puisque le Saint des saints a voulu rompre l'ordre de la nature pour être conçu et naître d'une manière qui faisait voir le grand cas qu'il faisait de la chasteté! » De plus, Notre-Seigneur n'admet ici-bas dans son intimité que les âmes dans lesquelles la pureté brille de tout son éclat. Marie, sa mère, est la Vierge des vierges. Joseph, son père adoptif, et Jean-Baptiste, son précurseur, sont des modèles de pureté virginale. Saint Jean l'Évangéliste doit à sa virginité, comme l'atteste saint Jérôme, d'être le disciple préféré du Sauveur, et de reposer familièrement sur son sein pendant la dernière cène. « Quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit; et ideò plus amatur à Domino, et recumbit super pectus Jesu. » Dans son sacrement d'amour, Notre-Seigneur ne veut, pour consacrer et distribuer son corps et son sang, que des hommes d'une vertu éprouvée: *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde* (Ps., XXIII, 4). Enfin, dans le ciel, les âmes vierges seules ont le privilège de suivre l'Agneau partout où il va: *Virgines... sunt; hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc., XIV, 4). — Mais une des plus grandes preuves de l'affection de Notre-Seigneur pour cette vertu, comme nous le fait remarquer saint Vincent de Paul, c'est que « bien qu'il ait permis, pour être, selon son désir, saturé d'opprobres, qu'on lui ait imputé faussement les crimes les plus énormes, on ne lit pas néanmoins que personne, même parmi ses plus grands ennemis, l'ait jamais accusé, ni même soupçonné du vice contraire ». — O Jésus qui aimez tant la chasteté, « Jesu, amator castitatis », enflammez notre cœur du même amour!

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ nous enseigne, par son exemple, les moyens que nous devons prendre pour conserver la chasteté. — Ces moyens sont surtout la prière, la vigilance, la mortification, la fuite des occasions dangereuses pour notre vertu, ou qui seraient de nature à compromettre sur ce point notre réputation. — Bien que n'ayant nullement besoin de recourir à ces moyens pour conserver en lui une vertu que rien ne pouvait lui faire perdre, Notre-Seigneur a voulu cependant s'y assujettir, pour nous mieux enseigner par son exemple avec quel soin nous devons conserver un trésor si précieux, et que nous portons dans des vases si fragiles: *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (2 Cor., IV, 7). Sa prière était continuelle. Il tenait son corps et tous ses sens dans une telle réserve, et la modestie qu'il pratiquait en toute rencontre avait fait une telle impression dans les cœurs, que plus tard saint Paul, voulant obtenir quelque chose des Corinthiens, les en conjure par la modestie de Jésus-Christ: *Obsecro vos per modestiam Christi* (2 Cor., X, 1). Il ne croyait pas, nous dit saint Bernard, que cette modestie fût indigne de sa divine majesté: « Apparuit inter homines modestus Dominus majestatis. » Elle ne faisait au contraire qu'en révéler l'éclat: « Majestas divinitatis occulta exteriùs lucebat in facie. » Ses yeux devaient être ordinairement baissés, puisque les Évangélistes ont soin de nous signaler les circonstances dans lesquelles il les relevait. De même il ne devait pas se trouver souvent en tête à tête avec des personnes de différent sexe, puisque les Apôtres, le voyant converser seul avec la Samaritaine sur le bord du puits de Jacob, en étaient frappés d'étonnement: *et mirabantur quia cum muliere loquebatur* (Joann., IV, 27). — Avec de telles précautions, il était impossible de donner la moindre prise aux soupçons malveillants. Aussi nous savons que sa réputation,

déchirée par la calomnie sur divers chefs, est toujours restée intacte sur celui-là. — Efforçons-nous à son exemple, non seulement d'être véritablement chaste, mais encore de le paraître aux yeux de tous, et de ne jamais prêter sur ce point à aucun soupçon ; car, comme nous le dit saint Vincent (Reg. com., IV, 4), « ce soupçon, quoique très mal fondé, nuirait plus au bien que nous pouvons faire, que tous les autres crimes qu'on nous pourrait faussement imputer ».

Prenons la résolution : 1° d'éviter avec soin les occasions où nous pourrions trouver un danger pour notre vertu ; 2° d'user de la plus grande prudence, pour ne donner aucune prise aux soupçons malveillants en matière de pureté. — Notre bouquet spirituel sera l'invocation des litanies du saint Nom de Jésus : « Jesu, amator castitatis, miserere nobis ». Jésus, qui aimez la chasteté, ayez pitié de nous.

Septième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE D'OBÉISSANCE

PREMIER POINT

Adorons Dieu nous faisant de l'obéissance due aux supérieurs une obligation que nous avons rendue plus étroite en nous y engageant par un vœu spécial et perpétuel. Cette obligation, gravée par Dieu lui-même dans notre cœur, est une prescription de la loi naturelle. Mais il a bien voulu la promulguer de nouveau sur le Sinaï, et la mettre au nombre des préceptes du décalogue, pour nous faciliter l'accom-

plissement de sa sainte volonté. C'est bien là l'unique nécessaire que Notre-Seigneur rappelait à Marthe, quand il la voyait, inquiète et pleine de sollicitude, s'embarrasser de bien des préoccupations inutiles: *Martha, Martha, sollicita es et turbaris ergà plurima; porrò unum est necessarium* (Luc., x, 41). Conformer toute notre conduite à la volonté de Dieu, qui seule peut nous tracer le chemin du ciel, tel doit être toujours notre unique désir. Mais pour nous y conformer, il nous faut la connaître; et comment y arriverons-nous? Sans doute en consultant les préceptes de la loi divine et en écoutant la voix de notre conscience. Cependant ces moyens ne suffisent pas toujours; et, si nous n'en avions point d'autres, nous risquerions souvent de nous égarer. Parmi les circonstances multiples qui accompagnent l'accomplissement de la loi, au milieu des ténèbres plus ou moins épaisses dont le péché a obscurci notre conscience, nous avons besoin d'une manifestation plus claire des volontés divines. Il faut que l'autorité du Dieu invisible prenne une forme qui parle à nos sens, et que sa voix se fasse entendre à notre oreille. Il faut, en un mot, que la volonté divine s'incarne, pour ainsi dire, dans une volonté humaine, dont nous puissions considérer les ordres, et même les moindres désirs, comme des oracles venus d'en Haut. Voilà pourquoi Dieu nous a donné, dans la personne de quelques-uns de nos semblables, des supérieurs revêtus de son autorité, et auxquels nous n'avons qu'à obéir pour accomplir l'*unique nécessaire*. Nous devons l'en remercier comme d'un très grand bienfait. Mais, comme cette obéissance paraît parfois difficile à notre nature orgueilleuse et indépendante, apprenons, par l'exemple de Notre-Seigneur, jusqu'à quel point, à qui et comment nous devons obéir.

DEUXIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à obéir. — Le Fils de Dieu s'est fait homme pour racheter, par les mérites de son obéissance, le genre humain qu'avait perdu la désobéissance de nos premiers parents: *Sicut enim per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ità et per unius obeditionem justi constituentur multi* (Rom., v, 19). Aussi, en entrant dans le monde, au témoignage de saint Paul, il dit à son Père qu'il vient pour faire en tout sa sainte volonté: *Ingrediens mundum, dicit...: Eccè venio..., ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr., x, 5, 7). Fidèle à sa parole, il réalise parfaitement ce programme, et il se fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix: *factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis* (Phil., II, 8). Depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, sa vie est un renoncement continuel à sa volonté propre. Avant de naître déjà il obéit, d'une certaine manière, aux ordres d'un empereur païen, en se laissant porter à Bethléem. Pendant les trente années de sa vie cachée, pleinement soumis à l'autorité de Marie et de Joseph, il se conforme en tout à leurs moindres désirs: *Et erat subditus illis* (Luc., II, 51). Durant sa vie publique, il exécute ponctuellement tout ce qui est écrit de lui dans les prophéties; se donnant bien garde de devancer, tant soit peu, le moment marqué dans les desseins de son Père pour l'exécution de ses œuvres même les plus excellentes, *nondùm venit hora mea* (Joann., II, 4). Au jardin des Olives, il fait taire les répugnances les plus légitimes de sa volonté humaine, pour la soumettre à la volonté divine, *non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc., XXII, 42). Par obéissance encore, il subit toutes les humiliations et toutes les souffrances de sa Passion; et cette vertu lui est si chère, nous dit saint Bernard, que plutôt que de la perdre, il pré-

fère perdre la vie : « Dedit vitam, ne perderet obedientiam ». — « Et cette obéissance, dit saint Vincent (Coll., VIII, 591), n'a pas duré seulement pendant qu'il était sur la terre, mais encore pendant qu'il est tout glorieux dans le ciel. Il se rend obéissant aux prêtres, aux mains desquels il s'abandonne dans l'Eucharistie. Oh! quelle obéissance, qui dure même après la mort! » — Un tel exemple est bien de nature à nous faire chérir l'obéissance. « O Sauveur, ajouterons-nous encore avec saint Vincent (Coll., VIII, 586), qu'est-ce donc que cette vertu d'obéissance? Qu'elle est excellente, puisque vous l'avez trouvée digne d'un Dieu! »

TROISIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à qui et comment nous devons obéir. — Il obéissait ici-bas à toutes les personnes constituées en dignité, tant bonnes que dyscoles, comme dit saint Vincent: « Personis in dignitate constitutis, tùm bonis, tùm dyscolis, subditus esse voluit. » L'obéissance qu'il leur rendait avait pour motif l'autorité même de son Père, dont il les voyait revêtus, et à laquelle il était parfaitement soumis. C'est ainsi que nous le voyons obéir à des personnages bien différents de qualités et de mérites. Il obéit à l'empereur Auguste quand il ordonne le dénombrement de ses sujets, et va naître ainsi à Bethléem. Il obéit à Marie et à Joseph durant trente ans, dans l'aimable intérieur de la sainte famille : *et erat subditus illis* (Luc., II. 51). Obéissant à toutes les prescriptions mosaïques, auxquelles il n'était nullement sujet, il consent à être racheté quarante jours après sa naissance au prix de cinq sicles; il se rend au temple de Jérusalem à certains jours de fêtes, comme le veut la loi; et il fait un miracle pour payer l'impôt qu'on lui réclame, après avoir déclaré qu'il n'y était pas soumis (Matth.,

XVII, 23-26). Au cours de sa Passion, il se laisse abreuver de souffrances et d'humiliations de tous genres, pour obéir aux préposés ou aux délégués de toutes les juridictions devant lesquelles il est traîné: à Anne et à Caïphe, à Pilate et à Hérode, aux soldats et aux bourreaux. Et depuis, dans l'Eucharistie, il ne cesse d'obéir aux ministres des autels même les moins dignes d'exercer leurs augustes fonctions. — A son exemple, nous devons obéir à toutes les personnes qui ont reçu de Dieu autorité sur nous, dans la famille, dans l'Eglise, dans la société : à notre saint Père le Pape et à tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique sous la juridiction desquels nous nous trouvons; aux représentants de l'autorité civile dont nous sommes les sujets, comme aux membres de notre famille tant naturelle que spirituelle, auxquels la loi de Dieu nous soumet. Nous devons obéir aux diverses lois et prescriptions émanant de ces diverses autorités, et, pour le for de la conscience, aux ordres et aux conseils de nos confesseurs et directeurs. — Enfin notre obéissance doit être, comme celle de Notre-Seigneur, exacte et prompte, humble et intérieure, entière et joyeuse, mais surtout surnaturelle, car suivant la recommandation de saint Vincent de Paul nous devons voir nos supérieurs dans le Seigneur, et le Seigneur dans nos supérieurs: « ipsos in Domino, et Dominum in ipsis attendentes ». — Est-ce ainsi que nous obéissons?

Prenons la résolution: 1° d'obéir exactement à tous ceux qui ont sur nous quelque autorité; 2° de leur obéir comme à Notre-Seigneur lui-même, dont ils tiennent la place auprès de nous. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul qui nous rappelle l'obéissance du Fils de Dieu fait homme: *Factus obediens usquè ad mortem.* Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort (Phil., II, 8).

Septième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE FIDÉLITÉ A SA VOCATION

PREMIER POINT

Adorons Dieu appelant chacun d'entre nous à remplir, dans la famille, dans l'Eglise, dans la société, une mission spéciale, pour laquelle il l'a créé et pourvu de toutes les qualités et de tous les secours naturels et surnaturels dont il a besoin pour la bien remplir. C'est cet appel, et par extension la mission même à laquelle nous sommes appelés, que nous nommons couramment *notre vocation.* Connaître cette vocation et y être fidèle sont pour nous d'une telle importance qu'on peut bien dire que c'est là notre unique nécessaire. Si nous ne connaissons pas encore notre vocation, nous devons désirer en être instruit au plus tôt, et prendre pour cela tous les moyens indiqués : la prière, la réflexion, les conseils autorisés. Si nous avons déjà le bonheur de connaître cette vocation et d'être entrés dans la voie qu'elle nous trace, nous devons considérer comme une affaire capitale de ne jamais en sortir, d'y persévérer jusqu'à la mort, et d'en accomplir exactement tous les devoirs. C'est ce qu'on appelle *être fidèle à sa vocation.* Nos plus chers intérêts et ceux de nos semblables sont attachés à cette fidélité. Si nous les compromettions par notre faute, quelle responsabilité! Instruments rebelles entre les mains de la divine Providence, nous contrarierions ses desseins, et nous mériterions de subir le sort de ces outils défectueux que l'ouvrier rejette,

parce que, loin de contribuer à la perfection de son travail, ils ne pouvaient que la compromettre. — Et ceci est vrai, non seulement pour les grandes charges de l'Eglise ou de la société, non seulement pour le gouvernement d'une famille, naturelle ou spirituelle, mais encore pour les offices les moins en vue, et qui paraissent parfois si petits aux yeux des hommes. Ils ont une importance telle, que sans eux, les autres n'auraient souvent plus leur raison d'être. Dans un édifice bien construit, ce n'est pas seulement la pierre travaillée et polie par la main de l'ouvrier, agréable au regard et qui s'étale au grand jour, qui contribue à la solidité du bâtiment, mais encore le ciment qui se cache entre deux pierres; moins que cela encore, ce grain de sable obscur dérobé à la poussière du chemin, et qui, mêlé au ciment, en assure la cohésion. — Sachons donc estimer et aimer notre vocation, quelle qu'elle soit, comme notre trésor le plus précieux, et apprenons, à l'exemple de Notre-Seigneur, dont la vocation est le type de la nôtre, à y demeurer inviolablement fidèle, pour l'amour de Dieu, pour l'amour du prochain, pour l'amour de nous-même.

DEUXIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à persévérer dans notre vocation, par amour pour Dieu. — Qui nous dira l'amour dont le cœur de Jésus brûle pour Dieu son Père? — C'est d'abord un amour de *reconnaissance* pour tous les dons de nature et de grâce dont il a comblé sa sainte humanité, pour l'honneur de l'union hypostatique auquel sa bonté infinie a daigné l'élever, et pour la mission si importante et si délicate qu'il lui a confiée. — C'est ensuite un amour de *complaisance,* qui lui fait trouver son bonheur dans la contemplation des perfections divines, et dans la vue de la gloire extrinsèque que la créature procure à son Créateur. —

C'est encore un amour de *bienveillance*, qui le porte à désirer ardemment et à procurer de tout son pouvoir que le saint nom de Dieu soit glorifié, que son règne s'étende et s'affermisse chaque jour davantage dans l'esprit et le cœur de ses créatures raisonnables, et que leurs volontés libres se conforment pleinement à sa sainte volonté, sur la terre comme dans le ciel. — C'est enfin un amour de *réparation*, qui lui faisant déplorer les injures commises à l'égard de la divine Majesté, le porte à tout faire pour les réparer. — Or, *c'est en persévérant jusqu'à la mort* dans l'accomplissement de sa mission, c'est-à-dire par une fidélité inviolable à sa vocation, que Notre-Seigneur s'est acquitté de ces divers devoirs; devoirs que lui imposait, à l'égard de son Père, l'amour dont son cœur était embrasé pour lui. Quel meilleur usage en effet pouvait-il faire de tout ce que sa sainte humanité devait à Dieu, et par suite comment pouvait-il mieux lui témoigner sa *reconnaissance?* De plus, sa sainte âme livrée à l'exercice continuel de l'oraison, trouvait, dans cette vie contemplative, le moyen de *se réjouir* de tous les biens que Dieu possède, et de lui *désirer* ceux qui peuvent encore lui revenir de ses créatures. Et ces biens qu'il lui souhaitait de si grand cœur, il s'efforçait ensuite de les lui *procurer* par les exercices de sa vie active. Enfin l'accomplissement fidèle de sa mission rédemptrice, lui permettait de satisfaire sa soif immense de *réparation,* en offrant à la divine Majesté outragée par les péchés des hommes une compensation surabondante de louanges, d'actes de vertu et de souffrance expiatrice. — Voilà notre modèle, et puisque notre vocation, quelle qu'elle soit, ressemble à celle de notre divin Sauveur, en y demeurant fidèle jusqu'à la mort, nous donnerons à Dieu, de qui nous la tenons, la meilleure marque de *reconnaissance.* En nous livrant, successivement ou simultanément, aux exercices de la vie contemplative et à ceux de la vie active, dont l'heureux

mélange doit remplir toutes nos journées, *nous nous réjouirons* de la gloire de Dieu, nous la lui *souhaiterons* toujours plus grande, et nous travaillerons de notre mieux à la lui *procurer* ou à la *réparer* par les fonctions propres de notre Institut. — Ah! si nous aimons Dieu véritablement, pourrions-nous ne pas persévérer jusqu'à la mort, comme Notre-Seigneur, dans notre vocation?

TROISIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à persévérer dans notre vocation, par amour pour le prochain et pour nous-même. — Sans parler de la glorification de sa sainte humanité, par les travaux et les souffrances de sa vie mortelle, Notre-Seigneur méritait de plus à notre pauvre humanité déchue toutes les grâces de réhabilitation et de salut dont elle avait besoin. Et l'amour qu'il avait pour nous, comme pour lui-même, le soutenait dans cette voie pénible, et l'y faisait persévérer jusqu'à la mort. — L'amour que nous devons au prochain et à nous-même sera-t-il moins fort pour nous soutenir dans de semblables difficultés, et pour rendre inviolable notre fidélité à notre vocation? Si nous y persévérons, que d'âmes nous devront leur salut, qui sans cela se perdraient misérablement! Et, en vertu de la communion des saints, que de saints prêtres seront donnés à l'Eglise pour y travailler avec fruit, qui sans nous n'auraient jamais connu leur vocation, ou qui n'auraient pas eu le courage d'y répondre, ou qui n'auraient pas été formés aux vertus et à la science propres à leur état! Et pour nous-mêmes, quelle paix, quel vrai bonheur ici-bas dans l'accomplissement de tous nos devoirs rendus faciles par les grâces d'état qui nous sont assurées! Et dans le ciel, quelle belle couronne nous attend! Avec saint Vincent (Coll., VIII, 308), « rendons grâces à Dieu de ce bienheureux sort. O Sauveur, faites-nous la grâce d'y

marcher droit et d'y marcher sans relâche ». — Oh! oui, ne sortons jamais de cette voie dans laquelle Dieu lui-même nous a placés, et qui nous conduit au ciel, nous et toutes les âmes que, par les grâces de notre vocation, nous pouvons entraîner avec nous. Disons donc avec saint Vincent (Coll., VIII, 323) : « Tenons-nous en l'enceinte de notre vocation; travaillons à nous rendre intérieurs, à concevoir de grandes et saintes affections pour le service de Dieu... O Sauveur! quel bonheur! O Sauveur! s'il y avait plusieurs paradis, à qui les donneriez-vous, sinon à celui qui se sera tenu avec révérence à toutes les œuvres que vous lui avez marquées, et qui n'aura rien rabattu des obligations de son état? »

Prenons la résolution: 1° de nous attacher de plus en plus à notre vocation, et d'y tenir plus qu'à notre vie; 2° de repousser avec horreur les moindres pensées qui tendraient à nous y rendre infidèles. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste, que nous appliquerons à notre vocation : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine!* Heureux ceux qui ne cessent d'habiter la demeure que vous leur avez assignée, ô Seigneur; c'est-à-dire qui persévèrent jusqu'à la mort dans leur vocation! (Ps., LXXXIII, 5.)

Huitième jour de la retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST PRÉSENTÉ AU TEMPLE

Sommaire pour la veille au soir

Le temps de la retraite est un temps de réforme et de renouvellement. Nous nous réformerons d'une manière efficace si nous savons renouveler bien sincèrement et généreusement la donation que nous avons faite de nous-même à Dieu par les promesses de notre baptême. C'est ce que nous ferons demain matin à la sainte Messe ou pendant notre action de grâces. Pour nous y mieux disposer d'une manière immédiate, nous ferons de cette rénovation l'objet de notre prochaine méditation. Prenant, pour modèle de cet acte, celui que fit Notre-Seigneur au jour de sa Présentation au temple, nous verrons que son exemple nous apprend à faire la rénovation de nos saints vœux : 1° avec sincérité; 2° avec générosité.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous mettre, pour renouveler nos promesses du baptême, dans les meilleures dispositions dont nous sommes capables; 2° d'être bien résolus à mieux tenir que par le passé ces saints engagements. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste : *Suscipe servum tuum in bonum.* Daignez, Seigneur, m'agréer de nouveau pour votre serviteur (Ps. CXVIII, 122).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT

Adorons Dieu ayant accepté une première fois l'oblation ou donation que nous lui avons fait de nous-même, au jour de notre baptême, par ceux

qui répondaient en notre nom, et voulant bien en agréer la rénovation, aussi souvent que l'élan de notre cœur nous y porte. — Le mérite de cette rénovation est égal à celui de la première offrande, si les dispositions intérieures qui la dictent sont aussi parfaites, et Dieu en est également glorifié. Aussi Notre-Seigneur veut-il nous y encourager par son exemple. Dès le premier instant de son Incarnation, il s'offre à Dieu son Père comme victime du sacrifice nouveau destiné à abolir tous les autres qui n'en étaient que la prophétie et la figure: *Ingrediens mundum dicit: Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi: Eccè venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr., x, 5, 7). Dès ce premier instant, il s'engage à venir parmi les hommes pour reconquérir le royaume de son Père, tombé par le péché d'Adam au pouvoir de Satan; et nous savons au prix de quelles peines et de quelles fatigues, de quelles souffrances et de quelles humiliations, de quelle mort cruelle et ignominieuse. Mais cette oblation de lui-même faite dans le secret de son cœur, Notre-Seigneur voulut la renouveler souvent, et parfois d'une manière sensible. Ce fut, par exemple, dans la cérémonie de sa Circoncision, où, prenant le nom de Jésus, il répandit pour nous les prémices de son sang, et se montra ainsi déjà notre Sauveur. Mais ce fut encore et particulièrement au jour de sa Présentation, lorsqu'il fut porté au temple par sa sainte Mère et saint Joseph son père adoptif, et que le saint vieillard Siméon le proclama la victime de notre salut, *salutare tuum,* la lumière du monde et la gloire d'Israël, *lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ, Israël* (Luc., II, 30, 32). — C'est surtout dans ce mystère que nous allons le considérer comme le modèle des dispositions que nous devons apporter aujourd'hui à la rénovation des saints engagements de notre baptême.

DEUXIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à renouveler les promesses de notre baptême avec sincérité. — Dans le mystère de sa Présentation au temple, Notre-Seigneur s'offre de nouveau à son Père pour mener ici-bas une vie toute contraire à celle que mènent les mondains, esclaves du démon et adonnés à ses pompes et à ses œuvres; c'est-à-dire une vie pauvre, chaste, obéissante, et toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Et il donne des gages extérieurs et sensibles de la sincérité de ces dispositions, en faisant des actes de quelques-unes de ces vertus, particulièrement de la pauvreté et de l'obéissance. Roi du ciel et de la terre, et maître de tous les trésors de la création sortie de ses mains, il ne lui eût pas été difficile de fournir à sa mère la matière d'une plus riche offrande. Mais il préfère prendre rang aussitôt parmi les enfants des pauvres. Et Marie, heureuse de se conformer pleinement à ses intentions, se contente d'offrir pour sa purification, comme les pauvres, deux chétifs volatiles, au lieu d'un petit agneau et d'une tourterelle, ce qui était l'offrande des riches. A la pratique de la pauvreté, il joint celle de l'obéissance, en se soumettant à une loi qui n'était pas faite pour lui. D'après les prescriptions mosaïques, en souvenir des premiers-nés d'Israël épargnés par l'ange exterminateur dans la dixième plaie de l'Égypte (Num., VIII, 16; Ex., XIII, 13; XXXIV, 20), tout enfant juif premier-né devait être racheté au prix de cinq sicles. Souverain législateur, le premier-né de Marie était au-dessus de la loi. Venu pour racheter le monde, il n'avait nul besoin d'être racheté lui-même. Et néanmoins il se soumet volontairement à la loi et veut qu'on le rachète à vil prix pour commencer à pratiquer cette obéissance qui doit le conduire à la mort, *factus obediens usquè ad mortem* (Phil., II, 7, 8); pour bien montrer qu'il n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir: *non veni solvere, sed adimplere* (Matth., V, 17). — Ap-

portons, nous aussi, à notre rénovation d'aujourd'hui la même sincérité. Instruits par l'expérience du passé, nous connaissons mieux le détail pratique des obligations que nous impose notre dignité de chrétiens, et les faiblesses qui parfois nous y ont fait manquer. Déplorons celles-ci de tout notre cœur, et protestons que désormais nous serons plus fidèles. Et pour témoigner aussitôt par des actes, comme Notre-Seigneur, la sincérité de nos nouvelles dispositions, cherchons dès aujourd'hui l'occasion de pratiquer quelqu'une des vertus par lesquelles nous lui montrerons bien que nous sommes tout à lui : *Tuus sum ego* (Ps. CXVIII, 94).

TROISIÈME POINT

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à renouveler les saints engagements de notre baptême avec générosité. — En renouvelant, dans ce mystère sa première oblation, le Sauveur savait bien à quelle vie d'humiliations et de souffrances il se condamnait ; et s'il avait pu l'oublier, la prophétie du saint vieillard Siméon le lui aurait rappelé : *Eccè positus est hic... si signum cui contradicetur* (Luc., II, 34). Il savait qu'après de longues années passées dans l'obscur atelier d'un pauvre artisan, quand il voudrait annoncer aux hommes la bonne nouvelle, bien peu lui feraient bon accueil. Il savait que, malgré le charme de sa parole et l'éclat de ses miracles, il serait poursuivi par la calomnie, la haine et le mépris, arrêté et condamné à mort comme un vil malfaiteur, et après toutes sortes d'humiliations, crucifié entre deux voleurs comme plus coupable qu'eux. — Il savait qu'à ces humiliations se joindraient des souffrances inouïes ; qu'après les privations de l'exil, il devrait jusqu'à l'âge de trente ans gagner péniblement son pain à la sueur de son front. Il savait que, durant sa vie apostolique, n'ayant pas où reposer sa tête, il souffrirait la chaleur et le froid, la faim et la soif, les fatigues de toute sorte. Il savait que, dans

les dernières heures de sa vie, il subirait une Passion si douloureuse que le langage humain est impuissant à en exprimer l'horreur. Il savait enfin, qu'après avoir essuyé, sur la croix, durant trois heures, les moqueries et les insultes de ses ennemis, il expirerait entre deux scélérats dans les tourments de la plus cruelle agonie. — Il connaissait toutes ces conséquences de son oblation, et néanmoins il la renouvelait de tout son cœur. Oh! l'admirable générosité! — Apportons aujourd'hui à notre rénovation des sentiments non moins généreux. Soumettons-nous à l'avance de bon cœur à tout ce que l'accomplissement de nos promesses du baptême pourra parfois causer de peine à notre nature, à toutes les souffrances, à toutes les humiliations, au prix desquelles parfois nous devrons y demeurer fidèles.

Prenons la résolution: 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

Huitième jour de la retraite.

DEUXIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST NOTRE TOUT

PREMIER POINT

Adorons Jésus-Christ comme le bien le plus précieux qui soit au ciel et sur la terre, comme le vrai trésor des âmes fidèles, « Jesu, thesaure fidelium », en un mot, comme notre tout, suivant la parole de saint Paul: *Omnia... Christus.* Avec lui on est riche, selon la parole de l'auteur de l'*Imitation,* quelque dénué que l'on soit de ce que le monde appelle fortune et richesse; et sans lui on est pauvre, quelque abon-

damment pourvu que l'on soit des biens d'ici-bas: « Pauperrimus est qui vivit sinè Jesu, et ditissimus qui benè est cum Jesu (2 Imit., VIII, 2). » C'est ce qu'avait si bien compris saint Vincent de Paul, qui avait coutume de dire : « Rien ne me plaît qu'en Jésus-Christ ». « C'était là, dit Abelly, toute sa morale et toute sa politique, selon laquelle il se réglait soi-même et toutes les affaires qui passaient pas ses mains. C'était son principe et le fondement sur lequel il s'appuyait uniquement, pour y élever son édifice spirituel, comme sur une pierre ferme et assurée ; de sorte que ce n'est pas merveille si on voyait en lui une fermeté et une constance inébranlable dans le bien (Coll., I, 120). » Prions ce grand saint de nous aider à apprécier le trésor que Jésus est pour nous, à tout faire pour l'acquérir et le conserver, et à être prêts à tout souffrir, même la mort, plutôt que de nous exposer à le perdre, persuadés que Jésus-Christ nous est tout, et que sans lui tout ne nous est rien. — C'est bien le meilleur fruit que nous puissions tirer de notre retraite.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ nous est tout: Omnia... Christus (Coll., III, 11). — Il réunit, en effet, en sa personne, les titres les plus propres à nous rendre sa possession chère et précieuse. Il est notre Seigneur et notre Maître (Joann., XIII, 13). Il est notre père dans l'ordre de la nature, puisqu'il est Dieu, et que par lui tout a été créé (Joann., I, 3). Il l'est aussi dans l'ordre de la grâce, car il en est l'auteur, et il se fait lui-même la vie surnaturelle de nos âmes: *Ego sum vita* (Joann., XIV, 6). Il est notre frère, et ne craint pas de nous donner aussi ce titre : *Nuntiate fratribus meis* (Matt., XXVIII, 10). Il est notre ami: *vos autem dixi amicos meos* (Joann., XV, 15). Il est le chef du corps mystique dont nous sommes les membres, et nous

participons avec lui à la même sève de vie surnaturelle : *Ego sum vitis, vos palmites* (Joann., xv, 5). Il est l'époux de nos âmes : *Despondi enim vos uni viro... Christo* (2 Cor., xi, 22); notre pasteur, *Ego sum pastor bonus* (Joann., x, 11); notre médecin, *venite ad me omnes qui laboratis..., et ego reficiam vos* (Matth., xi, 28); notre avocat auprès de son Père, *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum Justum* (Joann., ii, 1); notre modèle dans la pratique de toutes les vertus, *Exemplum enim dedi vobis* (Joann., xiii, 15); enfin la récompense promise à nos généreux efforts, *Ecce venio citò, et mercés mea mecum est* (Apoc., xxii, 12). — Sommes-nous bien sérieusement et pratiquement convaincus de ces vérités? Que n'avons-nous les sentiments de saint François d'Assise, qui se plaisait à redire des heures entières: Mon Dieu et mon tout: « Deus meus et omnia »! ou ceux de sainte Thérèse, qui disait: « Depuis que j'ai eu le bonheur de connaître Jésus-Christ et de voir quelques traits de sa beauté, tout ce qui est sur la terre m'est à dégoût, parce que je trouve en lui, à un degré incomparablement supérieur, tout ce que le cœur peut désirer! Celui-là est trop avare qui méconnaît la valeur d'un si grand bien, qui, le possédant, veut y ajouter quelque autre chose. »

TROISIÈME POINT

Sans Jésus-Christ, tout le reste ne nous est rien; c'est-à-dire, qu'en dehors de lui rien ne peut nous donner, ni paix durable, ni vrai bonheur. — Que sont en effet, sans lui, tous les faux biens de ce monde, les plaisirs, les honneurs, les richesses? De vains amusements, dont la joie éphémère ne laisse au fond de l'âme, avec un vide affreux, que regrets, amertumes et remords! Sans Jésus, nous dit l'auteur de l'*Imitation*, le monde ne peut rien nous donner de bon et d'utile « quid potest tibi mundus conferre sinè Jesu? » (2 Imit., viii, 2.) Vivre sans Jésus, c'est un

enfer, tandis qu'être avec lui c'est un vrai paradis : « Esse sinè Jesu gravis est infernus, et esse cum Jesu dulcis paradisus. » Perdre Jésus, c'est perdre plus que le monde entier; aussi, bien pauvre est celui à qui manque Jésus, et bien riche celui qui le possède: « Pauperrimus est qui vivit sinè Jesu, et ditissimus qui benè est cum Jesu (*ib.*). » — Est-ce bien là notre conviction pratique? N'avons-nous pas souvent négligé, sinon méprisé, ce précieux trésor, pour courir après mille vanités? méritant le reproche du Psalmiste : « Enfants des hommes, jusqu'à quand votre cœur penchera-t-il vers la terre? Pourquoi chérir la vanité et rechercher le mensonge (Ps., IV, 3)? » ou celui de l'auteur de l'*Imitation,* qui taxe de folie quiconque cherche autre chose que Jésus : « Quàm insipiens et vanus, si cupis aliquid extrà Jesum (2 Imit., VIII, 1)! » — Et lorsqu'il nous a fallu choisir entre Jésus et notre satisfaction personnelle, comment avons-nous fixé notre choix? N'avons-nous point fait parfois à Jésus l'injure de lui préférer des objets indignes, auxquels nous ne pouvions nous appliquer sans le chasser de nos cœurs par le péché, ou, tout au moins, sans le contrister et blesser les délicatesses de l'amitié divine qui nous unit à lui?

Prenons la résolution: 1° de penser plus souvent à tous les biens dont Notre-Seigneur est pour nous la source intarissable; 2° de tout souffrir plutôt que de contrister Jésus dans nos cœurs par le péché; 3° d'avoir un grand amour pour la divine Eucharistie, où se cache Jésus notre trésor. — Notre bouquet spirituel sera l'oraison jaculatoire de saint François d'Assise, enrichie d'indulgences par le pape Léon XIII: Mon Dieu et mon tout: « Deus meus et omnia »; ou le mot de saint Paul, thème de notre méditation: *Omnia... Christus,* Jésus-Christ est notre tout (Col., III, 11).

Huitième jour de la retraite.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST A VOIR EN TOUT

PREMIER POINT

Adorons Jésus-Christ qui, étant notre tout, doit se montrer partout et en tout aux yeux de notre foi. C'est une conséquence évidente de notre précédente méditation. Si Jésus-Christ est vraiment notre tout, nous devons donc le voir aussi en tout; car le reste ne nous est rien, qu'autant et dans la mesure où nous l'y retrouvons. Nous devons donc le voir en tout, en toutes personnes comme en toutes choses, dans le prochain comme dans nous-mêmes, dans nos actes libres comme dans les événements indépendants de notre volonté, et jusque dans les créatures sans raison avec lesquelles nous avons quelque relation. La foi, en effet, nous montre Jésus-Christ vivant et agissant en tout, gouvernant et régissant toutes les créatures, tenant entre ses mains les fils de tous les événements, présidant à toutes nos destinées, et se proposant à nous, comme le principe, la fin et le modèle de toutes nos déterminations libres: *Omnia et in omnibus Christus* (Col., III, 11). — Rendons nos hommages à saint Vincent de Paul, qui nous a tant recommandé cette pratique, après nous en avoir lui-même si parfaitement donné l'exemple. « L'amour que M. Vincent avait pour Notre-Seigneur, dit un de ses contemporains (Coll., III, 123), faisait qu'il ne le perdait presque jamais de vue, marchant toujours en sa présence, et se conformant à lui en toutes ses actions, paroles et pensées; car je puis dire avec vérité, et nous le savons tous, qu'il ne parlait presque

jamais qu'il n'alléguât en même temps, ou quelque maxime, ou quelque action du Fils de Dieu, tant il était rempli de son esprit et conforme à ses conduites. J'ai souvent admiré comme il appliquait si bien et si à propos les paroles et les exemples de ce divin Sauveur, et cela en tout ce qu'il conseillait ou commandait. » C'est qu'il était habitué à voir en tout Jésus-Christ: *in omnibus Christus*. Prions-le de nous aider à marcher sur ses traces.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons voir Jésus-Christ dans les créatures avec lesquelles nous sommes en relation. — La foi nous enseigne d'abord à voir Jésus-Christ dans la personne de notre prochain, quel qu'il soit. Nous devons donc le voir dans nos supérieurs, qui tiennent sa place auprès de nous. Les écouter ou les mépriser, c'est l'écouter ou le mépriser lui-même, *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit* (Luc., x, 16). Nous devons le voir aussi dans les prêtres, qui sont ses ministres et ses ambassadeurs, revêtus de son propre sacerdoce, et investis de la mission même qu'il a reçue de son Père, *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Joann., xx, 21). Nous devons encore le voir dans les pauvres et les petits, les malades et les étrangers, les prisonniers et tous ceux qui, pauvres, souffrants ou méprisés, nous le représentent dans sa vie pauvre, souffrante et humiliée; puisqu'il nous affirme, dans l'Évangile, qu'il considère comme fait à lui-même ce que l'on fait au plus petit d'entre ceux-là; *Quamdiù fecistis uni ex his..., mihi fecistis* (Matth., xxv, 40). Enfin nous devons le voir dans tous les hommes qui, à divers degrés, sont les membres de son corps mystique, *Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro* (1 Cor., xii, 27). — La foi nous enseigne de plus à voir Jésus-Christ dans toutes les créatures qu'il a mises à notre service, et dont il veut que nous nous servions comme d'autant d'échelons pour nous éle-

ver jusqu'à lui. Elle nous le montre aussi dans les événements, qui sont, entre ses mains, comme de dociles instruments, pour exécuter ou nous faire connaître ses volontés. — Ces sentiments ont-ils toujours été les nôtres? Avons-nous su, suivant l'enseignement de saint Vincent, voir Jésus-Christ dans nos supérieurs, nos égaux et nos inférieurs; dans les prêtres et les laïcs; dans les petits et les pauvres, les malades et les infirmes, dans tous les déshérités des biens de ce monde? Ne nous sommes-nous point souvent montrés peu respectueux pour les uns, durs ou peu charitables pour les autres? — Faute de voir en tout Jésus-Christ, n'avons-nous pas fait mauvais usage des créatures, ou murmuré contre les événements fâcheux? N'avons-nous pas souvent oublié que c'est à lui, comme à notre Dieu, que nous devons notre corps et notre âme avec toutes leurs puissances, l'air que nous respirons, la lumière qui nous éclaire, les vêtements qui nous couvrent, la nourriture qui nous soutient, les beautés de la nature, la magnificence des cieux et toutes les merveilles dont il a embelli notre exil; et, dans l'ordre surnaturel, l'Eglise et tous les moyens de sanctification qu'elle tient à notre disposition?

TROISIÈME POINT

Nous devons avoir Jésus-Christ en vue dans toutes nos déterminations. — La foi nous enseigne que Jésus-Christ est véritablement notre principe, la fin et le modèle que nous devons nous proposer dans tous nos actes. Comme Dieu, en effet, il est notre principe et notre fin, *Ego sum alpha et omega, principium et finis* (Apoc., I, 8). Et comme Homme-Dieu, il est le divin exemplaire que nous devons imiter: *Exemplum dedi vobis ut quemadmodùm ego feci..., ita et vos faciatis* (Joann., XIII, 15). — En sommes-nous pratiquement bien convaincus, et Jésus-Christ est-il présent à notre esprit dans tout le détail de notre con-

duite? Le matin, à notre réveil, pensons-nous que c'est lui, le divin Soleil de justice, que nous devons avant tout saluer? En nous habillant, pensons-nous que c'est lui, l'homme nouveau, dont nous devons surtout nous revêtir? *Induimini novum hominem* (Eph., IV, 24); *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom., XIII, 14). Pensons-nous, en priant, que nous devons prier en lui et par lui, « per Dominum nostrum Jesum Christum »; en lisant, que c'est lui la vérité que nous devons adorer cachée sous l'écorce de la lettre; en travaillant, que c'est à ses labeurs que nous devons unir les nôtres pour qu'ils aient quelque valeur; en prenant notre repos, que c'est entre ses bras que nous devons nous endormir, *In pace, in idipsum, dormiam et requiescam* (Ps. IV, 9); enfin, en parlant ou agissant, que nous devons tout dire et tout faire en son nom, pour son amour et en vue de lui plaire? *Omne quodcumque facitis, in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi* (Col., III, 17).

Prenons la résolution: 1° de nous exercer à voir Jésus-Christ en toutes personnes et en toutes choses, particulièrement dans les circonstances pénibles, où la patience nous semble plus difficile; 2° de nous demander souvent si c'est pour lui et par lui que nous parlons et agissons. — Notre bouquet spirituel sera la parole de saint Paul objet de la méditation: *In omnibus Christus,* Jésus-Christ en tout (Col., III, 11).

Huitième jour de la retraite.

QUATRIÈME MÉDITATION

SUR

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE DEVOTION A MAI

PREMIER POINT

Adorons Dieu voulant de toute éternité faire Marie la Mère de son Fils et notre Mère, et nous frant, comme modèle des sentiments dont notre co doit être animé à l'égard de cette Vierge bénie, sentiments qu'a pour elle le cœur sacré de Jés Ranimer en nous ces sentiments à la fin de ce retraite, sera nous assurer l'abondance et la du des fruits que nous devons en retirer. — Quand ar ve, dans le temps, le moment marqué par les desse éternels pour l'apparition de cette Mère incom rable, les trois personnes de la sainte Trinité coo rent à ce mystère. Dieu le Père forme avec am le corps et l'âme de celle qui doit être dans le ten la mère du même Fils dont il est le Père de to éternité ; et à cause de cette dignité dont elle doit ê revêtue, il l'enrichit des dons les plus excellents de nature et de la grâce. Dieu le Fils appliquant, par a ticipation, à celle qui doit être sa mère, les méri prévus de sa vie, de sa Passion et de sa mort, préserve de la souillure originelle, la rend imp cable, et la doue d'une sainteté tout exceptionnel Et quand il a ainsi sanctifié son tabernacle, *sancti cavit tabernaculum suum Altissimus* (Ps., XLV, 5), en prend possession en s'y incarnant par l'opérati du Saint-Esprit : *virtus Altissimi obumbrabit tibi, quod nascetur ex te Sanctum vocabitur Filius I* (Luc., I, 35). Et c'est ainsi que Marie devient

ère de Dieu. — Sur le Calvaire, elle devient de plus otre Mère. Jésus, qui nous avait déjà donné pour père on propre Père, en nous permettant de l'appeler e ce nom, *Pater noster* (Matt., VI, 9), et en nous mé- tant la grâce de l'adoption divine, sur le point de iourir, nous donne de plus pour mère sa propre ère, *Eccè mater tua* (Joann., XIX, 27). — Remercions- de cet honneur, de cette grâce, et pour que nous uissions dignement y correspondre, prions-le de met- e en notre cœur, à l'égard d'une Mère si bonne et puissante, des sentiments semblables à ceux que ui-même nourrit pour elle en son propre cœur.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ nous apprend par son exemple les sen- iments de respect et de confiance que nous devons voir pour Marie notre Mère. — Dans Marie, Jésus nfant voyait et *respectait* la Majesté même de son ère, dont elle partageait sur lui l'autorité. Aussi, tant u'il demeure au foyer domestique, ne cesse-t-il de ui rendre, ainsi qu'à Joseph, les devoirs d'une par- aite obéissance. Il lui obéit ainsi jusqu'à trente ans, ans se prévaloir de son âge pour revendiquer le roit de commander et de se gouverner lui-même; et 'Esprit-Saint peut résumer en trois mots toute cette poque de sa vie: *Erat subditus illis* (Luc., II, 51). — Notre-Seigneur voyait de plus, en Marie sa Mère, image et l'instrument de la divine Providence, et il abandonnait à ses soins maternels avec la plus en- ière *confiance*. Il savait tous les trésors de bonté et l'amour déposés dans le cœur de Marie, et dont il était le continuel objet. Il savait aussi toute la puis- ance mise par Dieu au service de tant de bonté et d'amour, et il s'en remettait à la sollicitude de sa sainte Mère pour tout ce qui regardait ses intérêts per- sonnels, sûr qu'elle en prenait soin mieux encore que de ses propres intérêts. — Que notre cœur s'inspire, à l'égard de Marie, des mêmes sentiments de respect

et de confiance. — Marie a droit à notre *respect* encore plus qu'à celui de Jésus, en raison de l'incomparable supériorité qu'elle a sur nous, et qu'elle n'avait point sur son divin Fils; et ce respect doit revêtir le caractère et la forme d'un véritable *culte,* comme saint Vincent nous le recommande dans nos règles communes (x, 4). Nous devons associer ce culte à celui que nous rendons à Jésus-Christ son Fils, qui sans cela n'agréerait point celui que nous lui rendons à lui-même. Il veut que nous déposions aux pieds de Marie les hommages les plus sincères de notre vénération, que nous célébrions ses fêtes avec amour, que nous visitions ses sanctuaires, que nous entourions ses autels, que nous révérions ses statues et ses images, que nous la placions, dans notre estime et notre amour, au-dessus de tous les autres saints, et que nous ne mettions au-dessus d'elle que Dieu seul. — A ce respect nous devons joindre la plus entière *confiance* en sa bonté, en sa puissance, au milieu de nos plus grandes nécessités. Marie nous aime comme ses enfants, car elle est notre Mère. Dès lors, elle compatit à toutes nos misères, et elle veut sincèrement y subvenir. D'autre part, elle le peut faire d'une manière efficace, car sa prière est toute-puissante, et Dieu ne sait rien lui refuser. Dans le monde physique, elle se fait obéir de tous les éléments et peut, à son gré, guérir les malades et ressusciter les morts. Et dans le monde moral, même surnaturel, ayant été établie par Dieu la dispensatrice de toutes les grâces, elle peut sans difficulté rapprocher les cœurs divisés, convertir les pécheurs, affermir les justes dans la pratique de la vertu, et les élever même à la plus haute sainteté. — Mais n'oublions pas que d'ordinaire elle n'accorde ces bienfaits qu'à ceux qui les lui demandent, et que par suite notre confiance en elle doit se traduire pratiquement par la prière. — A l'exemple de Jésus enfant, avons-nous pour Marie ce respect et cette confiance?

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ nous apprend, par son exemple, les sentiments d'amour et de dévouement que nous devons avoir pour Marie notre Mère. — Qui nous dira l'amour de Jésus pour Marie? C'est là un de ces mystères insondables qui fera l'objet de notre admiration pendant toute l'éternité. Cherchons du moins ici-bas à deviner quelque chose de ces sentiments admirables pour tâcher d'y conformer les nôtres. Si, comme le dit saint Grégoire, l'amour se prouve par les actes, « probatio dilectionis, exhibitio est operis », voyons ce que Jésus a fait pour sa Mère, et nous comprendrons quelque chose de l'amour qu'il lui porte. Avant même de devenir son fils, il use de sa puissance divine pour la préserver de toute souillure et l'orner de tous les dons de la nature et de la grâce. Devenu son enfant, il lui témoigne, en toute occasion, son amour, non seulement en lui prodiguant ses caresses, mais encore en lui rendant toute sorte de services. Entré dans sa vie publique, il la commence en faisant son premier miracle à la prière de Marie; et il la termine sur la croix par un dernier acte de piété filiale, en confiant sa Mère, comme un dépôt sacré, aux soins affectueux et dévoués de son disciple préféré. Quand elle a ici-bas terminé sa carrière, il la préserve de la corruption du tombeau, la ressuscite glorieusement et lui donne dans le ciel, après lui, la première place. Puis il inspire à son Église de révéler successivement aux fidèles les grandeurs de Marie pour les ériger en dogmes de foi, depuis le privilège de sa maternité divine proclamé à Éphèse, jusqu'à celui de son Immaculée Conception défini par Pie IX le 8 décembre 1854. Enfin, il suscite, aux divers âges de l'Église, des docteurs, des écrivains pieux, des prédicateurs éloquents, pour écrire et parler de sa Mère, publier ses grandeurs et multiplier le nombre de ses fidèles et dévoués serviteurs. — Nous ne pourrons, hélas! imiter que de bien loin un tel amour, un tel dévouement; mais au

moins donnons bien à Marie tout l'amour dont notre cœur est capable, et traduisons-le par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Évitons le péché qui lui déplaît, pratiquons les vertus qui lui sont agréables, et exhortons tous ceux sur qui nous pouvons avoir quelque influence, à rendre à Marie les honneurs et le service qui lui sont dus. C'est ce que saint Vincent recommande si souvent dans ses entretiens, et qu'il enseigne encore plus éloquemment par son exemple (Coll., III, 131, 132). Sa double famille spirituelle des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité a reçu de lui, et conservé, comme un précieux héritage, la dévotion qu'il professait pour la très sainte Vierge, particulièrement dans son privilège de l'Immaculée-Conception, non encore définie, de son temps, comme étant de foi catholique. Et l'Eglise, dans l'office de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse (lect. 6 Matut.), attribue la célèbre vision dont fut favorisée une humble novice des Filles de la Charité, la Vénérable Sœur Catherine Labouré, le 27 novembre 1830, à la fidélité avec laquelle les enfants spirituels de saint Vincent de Paul ont recueilli et conservé l'héritage de leur Père : « Quibus, ex sancti Auctoris lege, solemne semper fuit illabem Mariæ originem profiteri et colere ».

Prenons la résolution: 1° d'entretenir dans notre cœur, à l'égard de Marie notre Mère, les sentiments d'enfants respectueux, aimants et dévoués ; 2° de nous faire volontiers les apôtres de cette dévotion. — Notre bouquet spirituel sera la parole de Notre-Seigneur qui nous a donné pour mère sa propre Mère: *Eccè mater tua*. Voici votre mère (Joann., XXIX, 27).

Clôture de la deuxième retraite.

MÉDITATION

SUR

L'EXERCICE JOURNALIER DE L'ORAISON

(gage de persévérance).

Sommaire pour la veille au soir.

C'est Jésus-Christ que nous sommes venus chercher dans la retraite. Nous l'avons trouvé, et nous pouvons nous écrier, comme l'épouse des cantiques : *Inveni quem diligit anima mea :* J'ai trouvé celui que mon cœur aime (Cant., III, 4). Il faut de plus pouvoir ajouter : *Tenui eum nec dimittam :* Je le possède, et rien ne pourra plus me le ravir *(ib.)*. Mais nous ne nous contenterons pas seulement de posséder Jésus, nous voudrons encore pouvoir le donner aux âmes. Travailler désormais plus efficacement à notre propre perfection et au salut du prochain, tel est le fruit pratique que nous devons tirer de notre retraite. Mais quel moyen prendre pour que ce fruit soit durable? Celui que tous les saints, et en particulier saint Vincent, nous enseignent, comme le plus efficace, c'est la fidélité quotidienne à l'exercice de l'oraison. C'est donc là ce qui assurera notre persévérance dans les bonnes dispositions où nous sommes. Aussi en ferons-nous l'objet de notre méditation de demain. Nous y verrons que la fidélité quotidienne à l'oraison mentale est un moyen nécessaire : 1° pour persévérer et réussir dans le travail de notre sanctification personnelle; 2° pour faire aussi du bien à notre cher prochain.

Nous prendrons ensuite la résolution : 1° d'être fidèles chaque jour à un certain temps d'oraison; 2° de nous y préparer et de nous y appliquer de notre mieux. — Notre bouquet spirituel sera la parole du Psalmiste : *Nisi quòd lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem.* Ne m'exposerais-je pas à périr, si je cessais de méditer? (Ps. CXVIII, 92).

Méditation pour le matin.

PREMIER POINT

Transportons-nous par la pensée auprès du saint sépulcre, au matin de la Résurrection, et adorons-y Notre-Seigneur honorant Marie-Madeleine, après sa sainte Mère, de sa première apparition : *apparuit primò Mariæ Magdalenæ* (Marc., XVI, 9). D'abord, il se présente à elle sous l'aspect d'un jardinier ; mais bientôt l'appelant par son nom, *Maria* (Joann., XX, 16), il se laisse reconnaître, et Marie se jette à ses pieds pour saluer en lui son bon Maître, *Rabboni* (ib.). Le Sauveur cependant ne veut pas que la joie qu'elle éprouve de l'avoir retrouvé lui fasse oublier l'accomplissement d'autres obligations. Sans lui permettre même de baiser ses pieds sacrés qu'elle avait autrefois arrosés de ses larmes, *Noli me tangere* (ib., 17), il lui montre un devoir de charité à remplir à l'égard du prochain, et il la charge d'un important message pour ceux qu'il veut bien appeler ses frères : *Vade autem ad fratres meos, et dic eis* (ib.). Et voilà Madeleine qui, sans cesser d'être unie de cœur au Jésus qu'elle vient de retrouver, devient l'apôtre des Apôtres eux-mêmes. — Fidèle image de ce que Notre-Seigneur attend de nous au sortir de cette retraite. Nous sommes venus l'y chercher, et il a daigné apparaître aux yeux de notre foi, et nous faire entendre sa voix. Nous l'avons alors reconnu pour notre Seigneur et notre Chef, notre Dieu, notre principe et notre fin ; notre Roi, notre Juge et l'Agneau de Dieu victime de nos péchés ; notre Médecin et notre céleste nourriture ; l'objet de notre foi, de notre espérance et de notre amour ; notre divin Précepteur et le saint exemplaire proposé à notre imitation, le type sacré sur lequel nous devons régler toutes nos pensées et tous nos jugements

comme toutes les affections de notre cœur. Nous avons vu en lui le modèle de toutes les vertus, mais particulièrement de notre dévotion envers Marie, sa sainte Mère et la nôtre. Enfin il nous est apparu comme notre tout, et celui que nous devons voir en tout : *Omnia et in omnibus Christus* (Col., III, 11). A la vue de cette divine beauté, nous aimerions à nous reposer à ses pieds dans la douceur d'une sainte contemplation. Mais le Sauveur veut que nous fassions part à notre cher prochain du profit spirituel que nous avons trouvé dans la retraite, et il nous dit : *Vade autem ad fratres meos, et dic eis* (Joann., XX, 17). Nous devons donc nous lever, nous aussi, pour nous acquitter de cette mission, mais sans cesser de nous tenir unis, par l'exercice journalier de l'oraison mentale, à celui qui seul peut rendre efficace le travail de notre sanctification personnelle, comme seul il peut féconder les efforts de notre apostolat.

DEUXIÈME POINT.

L'exercice journalier de l'oraison mentale, nécessaire pour nous faire persévérer et réussir dans le travail de notre sanctification personnelle. — Tous les saints sont unanimes à nous dire que, dans une certaine mesure au moins, l'oraison est essentielle au salut, que sans elle la foi s'affaiblit, la prière perd son efficacité, l'espérance perd sa sécurité, la charité son ardeur, et que l'on ne saurait faire de progrès réels dans aucune vertu : « Frustrà profectus virtutum sinè oratione speratur (S. Bonav.). » « Ce que la nourriture est à l'égard du corps, dit saint Vincent (Coll., IX, 359, 360), l'oraison l'est à l'âme. Comme une personne qui ne prendrait ses repas que de deux jours, de trois ou quatre jours l'un, tomberait incontinent en défaillance et se mettrait hors d'état de faire ses fonctions, parce qu'elle n'aurait ni force ni vigueur ; de même une âme qui ne vaquera point à l'oraison, ou qui ne la fera que rarement, deviendra bientôt toute tiède, languissante, sans force, sans courage ni vertu, ennuyeu-

se aux autres et insupportable à elle-même. J'ajoute qu'il n'est pas possible qu'elle persévère dans sa vocation, à moins qu'elle ne fasse oraison. » — Avec l'oraison, au contraire, disent sainte Thérèse et saint Liguori, le péché devient comme impossible, la foi est rendue plus vive, on apprend mieux à se connaître soi-même pour se mépriser et se détester, à connaître Dieu pour l'admirer et pour l'aimer, et l'âme se transforme insensiblement, comme le corps de Notre-Seigneur se transfigura visiblement sur le Thabor : *Et facta est, dùm oraret, species vultûs ejus altera* (Luc., IX, 29). De léger, peu réfléchi, lâche et sans énergie, irascible, attaché à soi-même et aux créatures, on devient par l'oraison grave, recueilli, courageux et fervent, doux et modeste, humble et détaché de tout ce qui passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que, savoir bien faire oraison, c'est savoir bien vivre : « Rectè novit vivere, qui rectè novit orare. » Aussi saint Vincent s'écriait-il (Coll., III, 80) : « Donnez-moi un homme d'oraison, et il sera capable de tout. Il pourra dire avec le saint Apôtre : Je puis toutes choses en celui qui me soutient et qui me conforte. » — La fidélité quotidienne à l'exercice de l'oraison mentale, dans les conditions propres à en assurer le succès, est donc le secret de notre persévérance dans les bonnes dispositions où la retraite nous a établis, et de nos progrès dans la vertu. Attachons-nous donc à ce moyen si sûr de ne plus retomber dans notre tiédeur passée.

TROISIÈME POINT.

L'exercice journalier de l'oraison mentale nécessaire pour la fécondité de notre ministère. — Si, par l'exercice de l'apostolat nous voulons nous faire les ambassadeurs de Dieu auprès des peuples, nous ne pouvons leur porter d'autres messages que ceux du Dieu qui nous envoie. Mais n'est-ce pas surtout dans l'oraison que nous recevons ces messages ? A chaque instant nous devons prendre ses ordres pour les

exécuter, pour pouvoir toujours, comme saint Vincent, parler en son nom : « In nomine Domini ». Nous ne sommes en effet que ses humbles serviteurs, et c'est surtout dans le silence de l'oraison que nous recevons ses commandements. Nous ferons donc d'autant plus de bien aux âmes sur lesquelles nous pouvons avoir quelque influence que nous serons davantage hommes d'oraison. Tandis qu'au contraire, si nous ne possédons pas cette science de l'oraison, vide de l'esprit de Dieu, notre parole ne sera qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante, *æs sonans, aut cymbalum tinniens* (1 Cor., XIII, 1); nous pourrons faire du bruit, mais point de fruit. Et de fait, quels sont les hommes vraiment apostoliques qui ont fait le plus de bien dans l'Eglise, si ce n'est les saints adonnés à l'oraison? Aussi saint Vincent voulait-il (Coll., II, 13) que « ses Missionnaires fussent hommes d'oraison et de bon exemple, estimant que par ce moyen ils feraient plus de fruits qu'avec toute la science et l'éloquence qu'ils pourraient employer ». Et il ajoutait (Coll. III, 82; VI, 647) : « L'oraison est un grand livre pour un prédicateur. C'est là que vous puiserez les vérités divines dans le Verbe éternel, qui en est la source, pour les répandre après parmi le peuple. Il est à souhaiter que les Missionnaires s'affectionnent beaucoup à ce saint exercice de l'oraison; car sans son secours ils feront peu ou point de fruits; mais par ce moyen ils se rendront capables de toucher les cœurs et de convertir les âmes. » — Si donc nous avons vraiment un cœur d'apôtre, si nous voulons faire du bien aux âmes, et leur donner le Seigneur Jésus, il faut que nous commencions par le chercher nous-mêmes dans l'oraison, par nous en remplir pour ainsi dire, afin de le faire rayonner ensuite autour de nous. Oh! que ce bon Maître daigne nous en faire la grâce! *Domine, doce nos orare* (Luc., XI, 1).

Prenons la résolution: 1°... 2°... (*comme ci-dessus*).

LECTURES INDIQUÉES

POUR

LA DEUXIÈME RETRAITE

---

1 — Lectures tirées

DE

L'ANCIEN ET DU *NOUVEAU TESTAMENT*,

ET DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

	Vet. Test.	*Nov. Test.*	*Imit. Christi*
1er jour.	Gen., VI. VII, VIII.	Joann., XV.	L. I. c. 20. L. III, c. 9.
2e jour.	Job., XIX.	2 Petr., III.	L. III, c. 10. L. III, c. 21.
3e jour.	Jer., II.	Luc., XV.	L. I, c. 18. L. IV. c. 12.
4e jour.	3 Reg., XIX.	Luc., X.	L. IV, c. 1. L. IV. c. 4.
5e jour.	Eccli., IV.	I Joann., I.	L. II, c. 7. L. II, c. 8.
6e jour.	Prov., III.	Matth., XXII.	L. II, c. 11. L. II, c. 12.
7e jour.	Eccl., V.	I Cor., VII.	L. III, c. 54. L. IV. c. 9.
8e jour.	Esther, V, VI, VII.	Col., III.	L. III, c. 49. L. III, c. 56.

2. — Lectures tirées

DE

LA CONNAISSANCE ET L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR

Par le Père SAINT-JURE, S. J.

Premier jour.

1. — Le salut (L. I, ch. 1).
2. — Jésus-Christ notre Créateur et notre Rédempteur (L. I, ch. 12). — Jésus-Christ notre fin (L. I, ch. 13).

Deux ème jour.

1. — Fuite du péché (L. III, ch. 14, §§ 1-5).
2. — Contrition : sa nature (L. II, ch. 7, §§ 1-8).

Troisième jour.

1. — Contrition : ses motifs (L. II, ch. 7, sect. 11 et 12).
2. — Confession (L. III, ch. 10, sect. 9).

Quatrième jour.

1. — Effets de la sainte communion (L. III, ch. 10, sect. 1 et 2).
2. — Dispositions requises pour la sainte communion (*ib.*, sect. 6 et 8).

Cinquième jour.

1. — La connaissance de Notre-Seigneur : motifs (L. I, ch. 3).
2. — La beauté de Notre-Seigneur, motifs de l'aimer (L. I, ch. 6).

Sixième jour.

1. — Jésus-Christ notre époux, notre frère (L. I, ch. 9 et 10).
2. — Imitation de Jésus-Christ (L. III, ch. 9, §§ 1, 2, et sect. 1).

Septième jour.

1. — La charité envers le prochain (L. III, ch. 12, §§ 1-5).
2. — Les conversations (L. III, ch. 12, sect. 32 et 36).

Huitième jour.

1. — La perfection des actions ordinaires (L. III, ch. 15, §§ 1-5).
2. — Les règles (L. III, ch. 17, §§ 1-3, et sect. 1).

---

3. — Lectures tirées

DES

ŒUVRES DE BOURDALOUE

(édition Victor Brunch, 4 vol. in-4°).

N. B. — Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes les pages.

Premier jour.

1. — *Retour à Dieu :* (IV, 328, 355), vendredi 4e sem. (I, 473); panég. de sainte Madeleine (III, 452).
2. — *Mort :* Mercredi des Cendres (I, 166), jeudi 4e sem. (I, 454); 15e dim. après Pent. (II, 324).

Deuxième jour.

1. — *Jugement :* 1er dim. Avent (I, 15); *ib.* (I, 100); les religieux au jugement de Dieu (IV, 482).
2. — *Enfer :* vendredi 2e sem. (I, 343).

Troisième jour.

1. — *Péché :* vendr. 4e sem. (I, 466); Passion de N.-S. (III, 40, 71; IV, 147); 9e dim. apr. Pent. II, 254); mercredi 5e sem. (I, 503).
2. — *Contrition, confession, satisfaction* (IV, 331, 338; II, 300; IV, 342).

Quatrième jour.

1. — *Sainte communion :* 23e dim. apr. Pent. (II, 423); Oct. du S. Sacr. (II, 536, 541, 545, 526).
2. — *Foi :* 3e dim. apr. l'Épiph. (II, 28); 4e dim. apr. Pent. (II, 199). — *Espérance :* sur l'Assomption (III, 236).

Cinquième jour.

1. — *Charité :* 12e dim. apr. la Pent. (II, 287; IV, 230; IV, 432).
2. — *Humilité :* 1er serm. pour l'Annonciation (III, 166; IV, 398).

Sixième jour.

1. — *Mortification :* 3e dim. apr. la Pent. (II, 194); 3e dim. de l'Avent (I, 126; IV, 345).
2. — *Pauvreté :* Nativité de N.-S. (I, 72; III, 3).

Septième jour.

1. — *Chasteté :* III, 549; III, 566.
2. — *Obéissance :* IV, 67.

Huitième jour.

1. — *Les saintes Règles :* IV, 52.
2. — *La Sainte Vierge :* III, 230, 242; IV, 215.

---

4. — Lectures tirées

DE

L'ASCÉTIQUE CHRÉTIENNE

Par le chanoine Ribet.

Premier jour.

1. — La perfection chrétienne : ses fausses notions (ch. 2); ses deux termes (ch. 3).
2. — L'essence de la perfection (ch. 4).

Deuxième jour.

1. — L'étude de la perfection (ch. 5).
2. — Les trois étapes de la perfection (ch. 6).

Troisième jour.

1. — La confession (ch. 45).
2. — La communion (ch. 46, §§ 1-11).

Quatrième jour.

1. — La communion : suite (ch. 46, §§ 12-20).
2. — La tentation (ch. 10).

Cinquième jour.

1. — La prière (ch. 21).
2. — L'orgueil (ch. 12).

Sixième jour.

1. — La sensualité (ch. 13).
2. — La cupidité (ch. 14).

Septième jour.

1. — La présence de Dieu (ch. 33).
2. — Les lectures (ch. 44).

Huitième jour.

1. — La perfection religieuse et les règles (ch. 7).
2. — La dévotion à la très Sainte Vierge (ch. 47).

---

5. — Lectures tirées

DES

VERTUS ET DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Par l'abbé MAYNARD.

Premier jour.

1. — Foi (chap. I). — Présence de Dieu (ch. 5).
2. — Espérance et confiance en Dieu (ch. 2).

Deuxième jour.

1. — Amour pour Dieu (ch. 3).
2. — Conformité à la volonté de Dieu (ch. 4).

Troisième jour.

1. — Charité pour le prochain (ch. 10).
2. — Charité pour le prochain (suite du ch. 10).

Quatrième jour.

1. — Dévotion envers Dieu, envers Notre-Seigneur et le très Saint Sacrement de l'autel (ch. 7).
2. — Simplicité (ch. 14).

Cinquième jour.

1. — Humilité (ch. 12).
2. — Douceur (ch. 11).

Sixième jour.

1. — Mortification (ch. 18).
2. — Zèle (ch. 9).

Septième jour.

1. — Pauvreté (ch. 17).
2. — Chasteté (ch. 19). — Égalité d'esprit (ch. 20).

Huitième jour.

1. — Dévotion envers la Sainte Vierge et les saints (ch. 8). — Oraison (ch. 6).
2. — Oraison (suite du ch. 6).

---

6. — Lectures tirées

DE

JÉSUS CONNU, AIMABLE, AIMANT, AIMÉ

Par M. Aubry, de la Congrégation de la Mission [1].

Premier jour.

PREMIÈRE LECTURE.

La connaissance de Jésus-Christ.

1. — Le Fidèle: Je parlerai à mon Seigneur, et je dirai à Jésus-Christ: D'où vient, très aimable Jésus,

1. Ce petit livre est un vrai trésor. Il est dû à la plume d'un de nos confrères qui vivait au dix-huitième siècle, M.

que vos chrétiens vous aiment si peu? Vous êtes cependant leur Christ, leur rédempteur, leur pasteur, leur frère, leur médecin, leur époux, leur Dieu et leur tout. D'où vient donc que nous ne vous chérissons pas de tout notre cœur, vous qui nous avez chéris de tout le vôtre, qui vous êtes livré tout entier à nous? O aveuglement de notre esprit! ô dureté du cœur humain! Nous courons, malheureux que nous sommes, nous courons à d'autres amours qui nous percent et nous déchirent le cœur, et nous ne nous attachons pas à votre amour, en qui seul cependant notre âme peut trouver le repos. Dites-moi, je vous prie, Seigneur, dites, je vous en conjure, d'où vient un si profond aveuglement, d'où vient une si criminelle dureté de notre cœur?

Noël-Véran Aubry, né à Orgon, le 23 mars 1719, et mort à Avignon, en janvier 1756. Voici comment l'apprécie son traducteur (car il est écrit en latin), M. l'abbé Sauvé, directeur au grand séminaire de Dijon :

« L'auteur de ce livre, humble prêtre dont le nom est connu à peine de quelques rares érudits, est cependant, d'un commun aveu, un maître dans l'art de penser et d'écrire. Mais, qui plus est, il a le don de faire pénétrer jusqu'au fond du cœur ses admirables enseignements. Le cachet qui lui est propre, ou qui le distingue, est une manière suave et gracieuse, un style concis, chaleureux, entraînant, une grande abondance d'idées et par-dessus tout une onction ravissante. Ce livre, digne de tous les suffrages, plaira à ceux qui auront la bonne fortune de le lire, parce que le charme qui s'en exhale révèle un écrit supérieur d'une touche presque divine. Il s'est tellement assimilé la Sainte Écriture que les passages cités sont comme fondus dans la pensée et le style de l'écrivain, font partie de sa phrase, de son texte et donnent ainsi à la composition une suavité et un prix merveilleux. »

Un auteur fort distingué formule ainsi sa pensée à ce sujet :

« On doit cet ouvrage, nous dit-il, à l'une de ces âmes d'élite que produisaient les siècles passés, alors que la foi était si pure et s'exprimait avec cette sublime naïveté dont on ne trouve de modèles que dans l'Écriture. Il n'y a guère d'ouvrages où on puisse s'édifier davantage, et qui fassent pénétrer plus avant dans la connaissance de Jésus-Christ. Il montre son Divin Cœur dans toutes les merveilles de son amour pour nous, et nous force d'aimer de plus en plus un Dieu qui nous aime sans mesure. »

Ce petit livre est en vente à la librairie Roux Marchet et Cie, à Dijon.

Jésus-Christ : Reconnais, ô mon fils, l'infidélité des chrétiens. Car s'ils croyaient d'une foi vive et sincère que je suis le Fils de Dieu, et le Dieu suprême, ils m'aimeraient certainement. Mais penses-tu trouver de la foi en Israël? Oh! s'ils considéraient seulement qui je suis et d'où je viens, ils me chériraient comme leur Sauveur de toutes leurs forces, de tout leur cœur. Quel est l'homme, en effet, qui ne chérirait pas un Dieu qui, pour vous hommes et pour votre salut, est descendu du ciel et s'est fait homme, enfant, pauvre, abject, votre nourriture, votre victime? Oh! si les hommes me connaissaient, et savaient qui je suis et quel est mon amour pour eux, ils m'aimeraient passionnément, ils me chériraient avec transport.

Le Fidèle : Je reconnais, Seigneur, notre aveuglement; mais puisque vous êtes la lumière du monde, éclairez nos yeux, afin que nous voyions et que nous confessions que vous êtes le Christ-Dieu, fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde pour l'embraser du feu si doux de votre charité et de votre amour.

2. — Jésus-Christ: Écoutez donc, ô mon peuple, et prêtez l'oreille au témoignage que les créatures rendent de moi. Depuis si longtemps je suis avec vous, et vous ne m'avez pas connu; avec vous, dis-je, par tant de signes et de miracles, et vous n'avez pas reconnu que je suis votre Dieu et votre Sauveur!

Hommes aveugles! voilà que tous les éléments du monde m'ont reconnu. Les cieux m'ont reconnu, lorsqu'à ma naissance ils envoyèrent une étoile devant moi; la mer m'a reconnu lorsqu'elle s'affermit sous mes pieds; la terre m'a reconnu, lorsqu'à ma mort elle trembla; le soleil m'a reconnu, lorsqu'il voila l'éclat de sa lumière; les rochers et les pierres m'ont reconnu, lorsqu'au moment de ma mort ils se fendirent; le tombeau m'a reconnu, lorsqu'il rendit les morts qu'il renfermait; et cependant Celui en qui tous les éléments insensibles ont senti leur maître, les cœurs des chrétiens, encore infidèles, ne le reconnaissent pas assez pour leur Dieu.

Écoutez mon prophète (Is. I, 3) : *Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne l'étable de son maître; et Israël ne m'a point connu, et mon peuple ne m'a point compris.*

Chrétiens aveugles! vous voyez le ciel, la terre, les éléments: vous voyez les ouvrages de la nature, et vous dites aussitôt qu'il y a un Dieu dont la parole a créé tous ces êtres. Vous voyez les guérisons des malades, les résurrections des morts et tant de prodiges surnaturels opérés en mon nom; et vous ne voyez pas que je suis le Seigneur Dieu dont vous savez que la puissance a fait toutes ces choses. Il n'est aucune œuvre naturelle qui n'annonce un Dieu auteur de la nature, aucune œuvre surnaturelle qui ne révèle Jésus-Christ, réparateur de la nature.

Le Fidèle: Oui, divin Réparateur, oui, c'est comme vous le dites. Vous devez donc m'être aussi connu que Dieu lui-même; car, comme Dieu, la cause première des êtres naturels, est connu par des effets naturels; ainsi vous, ô Jésus, la cause première des êtres surnaturels, c'est par des œuvres surnaturelles que vous vous manifestez.

3. — Mais voici un plus grand témoignage: celui que l'épouse rend à son Époux, l'Église à son Christ. En effet, puisqu'elle possède à un si haut degré la sainteté, l'unité, la perpétuité, la constance et l'universalité, elle n'est certainement pas l'œuvre des hommes ni des démons, mais celle d'un Dieu tout-puissant.

Non, certes, elle n'est point l'œuvre des hommes, puisqu'elle a triomphé de tous les efforts et de toute l'adresse des hommes. Car le monde entier s'est opposé à son établissement: les philosophes, les Gentils, les Juifs, les tyrans, les empereurs, toute la nature corrompue s'est récriée contre elle. Et cependant quels grands et prodigieux accroissements a pris cet arbre!

Elle n'est point non plus l'ouvrage des démons, puisqu'elle détruit l'œuvre des démons, étant souverainement juste dans ses lois, sainte dans la plupart

de ses membres, manifestement divine dans son culte. Que dirai-je donc? C'est ici l'œuvre du Seigneur, et un prodige admirable à nos yeux.

Que prouve, en effet, la faiblesse, je dirais presque la folie des premiers disciples, sinon que votre Église ne peut être l'ouvrage de la puissance et de la sagesse humaines? Que signifient la croix, la sévérité des préceptes, les conseils évangéliques, sinon que ce n'est point là l'ouvrage de la nature? Qu'annonce un ordre si beau et si constant, sinon qu'il n'est point l'effet du hasard ni de la fortune? Que prouve, enfin, la foule si sainte de tant de martyrs, de tant de vierges, de tant de confesseurs, de tant de religieux, sinon qu'il n'est aucune Église sainte comme la vôtre, Seigneur Jésus? Mais une Église si sainte, que prouve-t-elle, sinon qu'il n'est aucun saint comme son époux Jésus-Christ, notre Seigneur, que nous confessons être le Fils du Dieu vivant, et vrai Dieu lui-même, béni dans tous les siècles? Ainsi soit-il.

4. — Mais qu'avons-nous besoin de tous ces témoins, puisque vous-même, Seigneur Jésus, nous avez si souvent et si clairement attesté la même vérité? Qui croira qu'après nous avoir traités avec tant d'amour, vous nous auriez si perfidement trompés? Qui croira qu'étant la sainteté même, vous auriez proféré un si grand blasphème contre Dieu? Oh! s'il en avait été ainsi, si vous eussiez voulu usurper la divinité, comme Lucifer, où donc est votre châtiment? Où est la récompense des Juifs qui vous ont mis à mort? Au contraire, avec quel éclat Dieu vous a glorifié comme son Christ! Avec quelle sévérité il a puni les Juifs, devenus errants, vagabonds, méprisés, l'opprobre du genre humain! Allons, disciple d'Arius; allons, Juif infidèle, qui niez la divinité de Jésus-Christ, lisez, scrutez ses faits, ses paroles, examinez-le tout entier! Il a passé en faisant du bien et en guérissant tous les malades. Qui de vous l'accusera de péché? Lorsqu'on le maudissait, il ne maudis-

sait pas; lorsqu'il souffrait, il ne faisait point de menaces; comme une brebis que l'on tond, il n'a point ouvert la bouche; il s'est humilié lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Mais pour qui? Mais avec quel amour? *Mon père,* disait-il (Luc., XXIII, 34), *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Eh bien! arien, touché de tant de vertus, ne t'écrieras-tu pas avec le centurion (Matth., XXVII, 54): *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu?* Et toi, Juif, diras-tu encore que cet homme blasphème, en se disant le Fils de Dieu? Quoi! si Jésus-Christ a été si pieux, comment aurait-il osé commettre une si grande impiété? S'il a été sage, un tel acte de folie? S'il a été si humble, un acte si abominable d'orgueil? S'il a été si juste, une si énorme injustice? S'il a été enfin si saint, de l'aveu de Josèphe, votre historien, et de Mahomet lui-même, comment aurait-il pu proférer un si horrible blasphème?

JÉSUS-CHRIST : Vous avez raison, mon fils; mais, dit-on, c'est moi qui rends témoignage de moi-même que je suis le Fils de Dieu; mais mon témoignage est vrai. Approfondissez les Écritures, elles aussi rendent témoignage de moi. Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres. Allez, annoncez à Jean et à tout le monde ce que vous avez vu et entendu: Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés; et bienheureux est celui qui n'aura point été scandalisé à cause de moi. Croyez-vous cela, mon fils?

LE FIDÈLE : Je le crois, Seigneur, mais augmentez ma foi.

5. — JÉSUS-CHRIST : Mon fils, j'ai rendu témoignage de moi, mais il en est un autre qui rend également témoignage de moi, c'est mon Père : témoignage puissant, témoignage de Dieu, auquel assurément personne ne doit résister; car qui ne croirait pas Dieu, c'est-à-dire la vérité même?

Le Fidèle : Nous savons, Seigneur, que Dieu est vrai et sincère ; mais qui a entendu, dit-on, son témoignage ?

Jésus-Christ : O hommes aveugles et sourds ! A qui vous comparerai-je ? Vous êtes semblables aux Pharisiens qui entendaient sans entendre, et voyaient sans voir. Dieu ne vous a-t-il pas parlé de moi en beaucoup d'occasions et de bien des manières, non seulement par des prodiges, mais par des miracles et des merveilles ? Et vous dites : Nous n'avons pas entendu la parole de Dieu sur ce sujet, nous n'avons pas vu son témoignage. Nous avons lu, disent-ils, les prophéties qui regardent le Christ, les signes et les prodiges qui ont été faits et qui se font encore tous les jours en votre nom ; oui, certainement chacun de nous les a lus, les a entendus, les a vus. Mais qui sait si c'est le témoignage de Dieu ?

Et vous êtes encore sans intelligence ? Vous n'avez pas encore compris quel est le langage de Dieu ? Écoutez donc tous, peuples de l'univers ; le langage de Dieu est-il comme votre langage, et son témoignage comme le témoignage des hommes ? Dieu parle intérieurement au cœur, et extérieurement aux sens ; il parle intérieurement en éclairant l'esprit et en excitant la volonté d'une manière admirable ; il parle extérieurement par ce qui tombe sous les sens, par des signes, par des prodiges, par des merveilles qui, surpassant les forces de la nature et n'émanant pas d'elle, sont certainement moins le témoignage de la nature que celui de Dieu, qui seul est au-dessus de la nature. Toute œuvre de Dieu est la parole et le langage de Dieu. Si l'œuvre est naturelle, sa parole nous annonce quelque chose de naturel ; si elle est surnaturelle, son langage ne peut nous révéler qu'un être surnaturel, qui est Jésus-Christ votre Seigneur.

Le Fidèle : Je reconnais, maintenant, Seigneur, quel est le langage de Dieu, et je ne vois pas trop comment il pourrait nous parler autrement, ni comment nous pourrions autrement entendre sa parole ;

mais puisqu'il parle de vous, et qu'il atteste votre divinité, montrez-nous, je vous prie, comment il vous fait connaître extérieurement, et ensuite comment il nous dit intérieurement une si douce et si admirable vérité.

6. — Jésus-Christ : Que tout le monde sache donc qu'il n'y a point de vérité que Dieu ait annoncée ni plus clairement, ni plus distinctement, ni de plus de manières. Ne l'a-t-il pas clairement publiée par lui-même, lorsqu'il fit entendre deux fois son tonnerre, et qu'une voix céleste prononça ces paroles: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances?* Ne l'a-t-il pas proclamée distinctement et de mille manières par ses créatures: ici, par ses anges, comme à ma naissance et à ma sépulture; là, par les démons qu'il a chassés en mon nom; souvent par les hommes, lorsqu'il a délié la langue des muets et qu'il a fait sortir de la bouche des petits enfants ma louange la plus parfaite; enfin, par tous les éléments du monde qui ont manifesté à tous ma divinité? A-t-il pu parler avec plus de clarté que par cette étoile qui brillait à ma naissance? avec plus de force que par les vents et la mer qui obéirent à ma voix? d'une manière plus suave et plus avantageuse que par la multiplication des pains dans mes mains, et le changement de l'eau en vin? d'une manière plus admirable que par les guérisons des maladies et les résurrections des morts? enfin, avec plus de magnificence que par l'obscurcissement du soleil, par les tremblements de terre, par le brisement des rochers, par le déchirement du voile, par l'apparition des morts, par la défaillance universelle de la nature entière agonisante à mon dernier soupir?

Le Fidèle : Rien de plus vrai, Seigneur Jésus, et je ne vois pas comment Dieu pourrait nous parler plus clairement, ou plus distinctement, ou de plus de manières; mais comme tous n'ont pas vu ou touché ces merveilles, chacun, Seigneur, voudrait entendre

ce langage; voici que tous demandent un signe.

Jésus-Christ : Race perverse et adultère! Elle demande un signe après tant de signes? Il faut donc que Dieu fasse des miracles pour chaque homme en particulier. Ne voyez-vous pas votre erreur? Qu'arriverait-il si tous les jours il s'opérait des miracles? Bientôt vous ne regarderiez plus comme tels des faits qui, par leur multiplicité même, deviendraient vulgaires.

Génération insensée! Elle demande un signe? Allez donc chez les habitants du Japon, du Brésil, du Canada et un signe vous sera donné. Voyez leurs conversions, écoutez les miracles par lesquels Dieu leur parle. Mais vous avez déjà en vous-mêmes toutes ces merveilles.

Génération incrédule! Elle demande un signe, et elle a sous les yeux tant de signes, tant de temples, tant d'autels, tant de monuments des rois et des peuples et de la foi antique; tant de miracles encore subsistants, opérés autrefois et renouvelés de nos jours! Ne voit-on pas la pureté de tant de vierges, la constance de tant de martyrs, qui ont souffert pour mon nom; la sainteté de tant de religieux, les conversions si subites des pécheurs? Que dirai-je de plus? L'on voit certainement, et pourquoi ne verrait-on pas que toutes ces choses, supérieures à toutes les forces de la nature, sont l'œuvre et le langage d'un Dieu qui atteste ma divinité?

Génération aveugle et infidèle! Elle demande un signe? En voici un grand: une femme revêtue du soleil, c'est-à-dire l'Église investie de ma divinité. Car si elle brille avec tant d'éclat par sa sainteté, par son unité, par son universalité, par sa perpétuité, par son étendue, et si elle n'a été établie que par des hommes ignorants, grossiers, faibles, malgré la sagesse des philosophes, la prudence des politiques, la puissance des rois et des empereurs; malgré les artifices d'un monde orgueilleux, d'une chair rebelle, et des démons, il est certain que c'est là l'œuvre du Seigneur, et elle doit être un prodige à vos yeux.

Premier jour.

DEUXIÈME LECTURE

La connaissance de Jésus-Christ (suite). — *Jésus aimable.*

1. — Le Fidèle : En vérité, Seigneur Jésus, nous avons tous été jusqu'ici des aveugles et des sourds ; car ces signes étaient devant nos yeux, et cette parole du Seigneur a souvent retenti à nos oreilles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Nous croyons donc, Seigneur, que vous êtes le Fils de Dieu. Nous croyons qu'il a existé jadis un César, sur la foi des historiens. Nous croyons que le soleil est plus grand que la terre, sur le témoignage et le calcul des astronomes. Nous croyons que la terre existe maintenant sous nos pieds, sur le rapport des sens. Nous croyons toutes ces choses, et nous les regardons comme certaines, quoique nous ayons reconnu que les historiens et les astronomes et les sens se trompent souvent. Mais lorsque nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu, personne ne peut en douter, parce que nous voyons et les anges et les démons, et le ciel et la mer, et les vents et la terre, et les enfants et les vieillards, et les malades et les sains, et les morts et les vivants, et tous les éléments du monde parler de vous avec autant de clarté que de magnificence. Nous voyons le témoignage de l'Église, votre épouse. Nous voyons aussi votre témoignage, votre vie, vos mœurs, votre doctrine, vos œuvres, vos vertus toutes divines ; et tandis que nous voyons et que nous admirons toutes ces choses, voici venir le grand témoignage de Dieu, le poids de l'autorité divine à laquelle ni les hommes ni les anges n'ont le droit de résister.

C'est ainsi, Seigneur, que vous êtes pour moi plus connu que toute connaissance, plus certain que toute certitude, plus vrai que toute vérité, et, s'il m'est per-

mis de le dire, plus connu que Dieu même; car je connais Dieu, et je le connais véritablement, parce que j'entends les créatures parler de lui, mais je vous connais pour mon Christ, parce que j'entends non seulement toutes les créatures, mais encore le Créateur lui-même rendre de vous les plus éclatants témoignages.

Jésus-Christ : Vous croyez donc, mon fils, que Dieu a parlé extérieurement aux sens. Que serait-ce s'il parlait intérieurement au cœur? Or, il y parlera, pourvu que les créatures s'y taisent; car vous savez ceci (Sap., XVIII, 15): *Tandis qu'au milieu de la nuit le silence régnait dans la nature entière, votre parole toute-puissante, Seigneur, est descendue de votre trône royal.*

Le Fidèle: Depuis que vous avez parlé, Seigneur, toutes les créatures se taisent, et déjà je commence à ne plus connaître que vous, tant vous vous emparez admirablement de l'esprit! O lumière du monde, qui éclairez tout homme venant en ce monde, d'où vient donc que le monde ne vous a point connue?

Jésus-Christ : Mon fils, je suis la lumière du monde; mais la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le monde n'est que ténèbres, ténèbres de l'esprit, ténèbres de la volonté.

Croyez-vous que le péché puisse comprendre la sainteté, l'orgueil, l'humilité; la colère, la douceur; l'impureté, la pureté? Et voilà les ténèbres de la volonté, c'est-à-dire la corruption des mœurs. Croyez-vous aussi que ce qui est au-dessus de la raison puisse être compris par la raison humaine? Ne voyez-vous pas qu'il est contre toute raison de vouloir comprendre par la raison ce que la raison reconnaît être au-dessus d'elle? Et voilà les ténèbres de l'esprit.

Le monde est orgueilleux, colère, impur, méchant; Jésus-Christ, au contraire, est humble, doux, chaste, saint. Que le monde dépose donc son orgueil, sa violence, son impureté, qu'il renonce à tout péché, et bientôt il commencera à connaître la douceur, l'hu-

lité, la pureté même, qui est Jésus-Christ, votre Seigneur.

Le monde est charnel, terrestre, animal; et moi, je suis spirituel, raisonnable, et même au-dessus de toute raison; que le monde rejette donc ses yeux charnels, qu'il se dépouille en outre de son propre esprit pour en revêtir un plus élevé; et bientôt il reconnaîtra que je suis votre Seigneur et votre Dieu.

Le Fidèle : Il en est ainsi, ô Dieu Sauveur, et vous ne pouvez être autrement connu, quoique vous soyez la splendeur du Père, l'éclat de la lumière éternelle, la lumière même du monde qui éclaire tout homme venant en ce monde.

O admirable! ô délicieuse! ô salutaire connaissance que la vôtre, Seigneur Jésus! Car que dirai-je? Mon esprit tressaille de joie en Jésus, mon Sauveur. Oh! que je suis heureux de sentir que j'ai un si grand et si auguste Rédempteur. Celui qui croit en vous d'une foi vive, très doux Sauveur, croit tout, espère tout, supporte tout; mais il aime tout à cause de vous, parce qu'il vous aime par-dessus tout.

Jésus-Christ: Vous m'aimez maintenant, mon fils, parce que vous croyez; mais vous croirez bien plus dans la suite si vous apprenez à m'aimer désormais davantage; car, comme la connaissance a produit l'amour, ainsi mon amour produira une plus grande connaissance encore. Aimez et vous connaîtrez; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Voulez-vous donc m'aimer? Apprenez d'abord combien je vous ai aimé moi-même.

Le Fidèle: Aimable Jésus, éclairez mes yeux et instruisez-moi; ouvrez mon cœur et allumez-y les plus ardentes flammes de votre délicieux amour. Ainsi soit-il.

Très aimable Jésus, il n'y a que celui qui aime bien qui puisse bien parler de l'amour. Versez donc dans mon cœur le feu tout divin de votre amour, afin que, devant en parler, je puisse montrer combien vous êtes doux et aimable. Vous êtes aimable,

en effet, par-dessus tout et en tout. Seigneur Jésus: aimable dans le sein de votre Père, aimable dans le sein de votre Mère, aimable dans votre vie privée, aimable dans votre vie publique, aimable dans votre vie souffrante, aimable dans votre vie triomphante, aimable dans votre vie eucharistique. Dites-moi donc, ô très doux Jésus, dites, je vous prie, combien vous êtes aimable dans tous ces états, afin que, vous voyant aimable en tout, et par-dessus tout, nous vous aimions aussi par-dessus tout et en tout.

2. — Jésus-Christ: O hommes, c'est à vous que je crie, et ma voix s'adresse aux enfants des hommes. Le Seigneur m'a possédé au commencement de ses voies. Je suis de toute éternité et dès le principe, avant que la terre fût créée; j'étais engendré avant les collines. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présent; lorsqu'il entourait les abîmes d'une loi et d'une borne inviolables; lorsqu'il affermissait la voûte élevée du firmament, et qu'il mettait en équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il environnait la mer de ses limites; lorsqu'il suspendait les fondements de la terre, j'étais avec lui, réglant toutes choses, et je me délectais chaque jour, me jouant sans cesse devant lui, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Le Fidèle: Vos délices sont d'être avec les enfants des hommes! Vous êtes vraiment aimable, Seigneur Jésus; car étant dès le commencement l'image consubstantielle de Dieu dans le sein de votre Père, la splendeur de sa gloire, l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté divine, vous préparez tout, vous entourez tout, vous affermissez tout, vous mettez tout en équilibre, vous environnez tout, vous suspendez tout, vous réglez tout; et cependant vos délices sont d'être avec les enfants des hommes! O admirable, ô aimable Verbe! quel esprit peut vous concevoir? quelle langue peut vous exprimer?

Jésus-Christ: Écoutez donc, mes enfants; habitants de la terre, comprenez ce Verbe.

Au commencement j'étais le Verbe, et j'étais le Verbe en Dieu, et moi, le Verbe, j'étais Dieu ; voilà ce que j'étais au commencement en Dieu. Tout a été fait par moi, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans moi. En moi était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise, et moi, le Verbe, je me suis fait chair et j'ai habité parmi vous.

Le Fidèle : Et vous vous êtes fait chair ! O Verbe aimable ! O Verbe plein de tendresse ! Vous les amours, vous les joies, vous la béatitude, vous la gloire, vous les délices du Père éternel. Et vous vous êtes fait chair ! O Verbe admirable ! ô Verbe au-dessus de tout Verbe ! Vous êtes le principe et la fin de toutes choses ; tout vient de vous ; tout est pour vous ; tout est avec vous ; tout est en vous ; tout est par vous ; tout ce qui est beau l'est par vous ; et sans vous il n'y a rien de beau ; tout ce qui est bon l'est par vous, et sans vous il n'y a rien de bon ; tout ce qui est aimable l'est par vous, et sans vous il n'y a rien d'aimable ; en vous est toute beauté, toute bonté, toute amabilité ; vous êtes le Verbe dans le sein du Père, le Verbe éternel, le Verbe immense, le Verbe tout-puissant ; et cependant vous vous êtes fait chair, c'est-à-dire notre image, notre substance, notre frère, notre ami, notre époux, notre Sauveur ; et vous vous êtes fait chair ! O admirable, ô aimable Verbe ! Verbe, certes, non indifférent, mais Verbe respirant l'amour. Verbe plein de grâce et de vérité.

3. — Le Seigneur est petit et aimable à l'excès ! En effet, de quelque manière que je vous considère dans le sein de votre Mère, ô divin Jésus, soit caché dans ses entrailles, soit visible entre ses bras, mon âme se fond de joie, et dans les transports de mon cœur, je ne cesse de m'écrier : Le Seigneur est petit et aimable à l'excès ! Vous êtes aimable à l'excès dans le sein de votre très douce Mère. Car là vous pensez à moi, là vous m'aimez, là vous me réconciliez avec votre Pè-

re, là vous demandez mon cœur, là vous donnez le vôtre; là, pendant neuf mois, vous êtes détenu pour moi captif de mon amour. Mais dites, je vous prie, ô mon captif, ô captif de mon amour, pourquoi vous restez là si longtemps renfermé et caché? Je sais, très aimable Jésus, je sais ce que vous y faites. Vous vous y formez à mon image et à ma ressemblance; vous vous y formez des yeux pour me regarder ensuite avec bonté, des oreilles pour m'écouter avec patience; de petites lèvres pour distiller la myrrhe; une langue pour m'instruire; des pieds pour venir à moi; des mains pour me secourir; des bras pour m'embrasser; une petite bouche pour me baiser; un cœur et une poitrine pour brûler d'amour pour moi; un sang que vous répandrez pour moi; un corps pour l'immoler un jour pour moi sur l'autel de la croix. Le Seigneur est petit et aimable à l'excès!

Vous êtes aimable à l'excès entre les bras de votre tendre Mère, où, lorsque vous m'apparaissez, m'apparaît toute humanité, toute beauté, toute douceur, toute suavité. O très doux, ô très délicieux, ô très aimable enfant, ma vie, mes délices, mes amours, mon Jésus, est-ce donc bien vous que j'aperçois sur le très chaste sein de votre Mère? Là vous vous couchez, là vous reposez, là vous êtes nourri parmi les lis. Qui me donnera, ô mon frère, qui sucez le lait de ma mère, de vous trouver, de vous voir, de vous couvrir de baisers, et je dirai à tous: Le Seigneur est petit et aimable à l'excès!

Eh! que puis-je dire autre chose? Mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur. Dans le sein d'une Vierge vous devenez ma chair; à votre naissance, mon petit frère; à la Circoncision, mon Sauveur; à la Présentation, ma victime; à l'Epiphanie, mon roi et mon Dieu.

Jésus est aimable dans le sein de son Père, mais il est aussi aimable dans le sein de sa Mère. Dans le sein de son Père, il me crée à son image; dans le sein de sa Mère, il se façonne à la mienne. Dans le sein de

son Père, il crée tout pour moi, le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; dans le sein de sa Mère, il se fait lui-même pour moi. Dans le sein de son Père, il me tire du néant; dans le sein de sa Mère, il me tire de l'enfer. Dans le sein de son Père, il me forme; dans le sein de sa mère, il me réforme. Dites, Anges, dites, mortels, que vous semble-t-il de mon Christ? Est-il plus aimable dans le sein de son Père? ou l'est-il davantage dans celui de sa Mère? Pour moi, je dirai ce que je pense, et je le dirai hardiment: dans le sein de son Père, le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange; dans le sein de sa Mère, le Seigneur est petit et aimable à l'excès.

4. — Or, l'enfant croissait en âge, en grâce, et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. En effet si je vous considère de nouveau tout petit enfant sur le sein de votre Mère, ou dans votre bas âge au milieu de vos parents et de vos connaissances, ou dans votre adolescence occupé aux devoirs domestiques, ou dans votre jeunesse enfin travaillant de vos mains, vous croissiez en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Vous croissiez tout petit enfant sur le sein d'une Vierge, où tantôt vous suciez son lait, tantôt vous reposiez, tantôt vous souriiez à votre Mère; tantôt vous vous précipitiez dans ses embrassements; tantôt vous lui demandiez des baisers. Vous croissiez dans votre bas âge parmi de jeunes enfants et de petits amis, avec lesquels vous vous livriez à des jeux enfantins, vous balbutiiez avec une douceur ineffable, et vous étiez ravissant d'attraits. Vous croissiez dans votre adolescence, mais avec quelle modestie sur le front, quelle grâce sur les lèvres, quelle beauté du visage et de tout le corps! Vos appâts surpassent ceux des enfants des hommes, et la grâce est répandue sur vos lèvres. Vous croissiez dans votre jeunesse, mais avec quel zèle, quelle ardeur, quelle charité, quelle sagesse devant Dieu et devant les hommes! O bonté!

ô prodige de votre amour! Vous êtes le Dieu du Ciel et de la terre, et cependant vous exercez un art mécanique; vous êtes artisan et le fils d'un artisan, et pendant trente ans vous vous ensevelissez dans l'obscurité. Vous êtes vraiment un Dieu caché et Sauveur, mais un Jésus vraiment aimable; aimable dans votre fuite, dans votre exil, en Égypte, à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem, parmi vos parents et vos proches, parmi les docteurs et les ignorants. Partout vous êtes un Jésus aimable, parce que partout vous êtes beau, partout pieux, partout bon, partout obéissant, partout plein de douceur, partout plein d'amour pour moi.

Partout vous êtes beau, et le soleil et la lune admirent votre beauté; partout vous êtes bon. *Allons,* disait-on, *au Fils de Marie, et il nous consolera.* Partout vous êtes doux, car votre conversation n'avait point d'amertume, ni votre commerce d'ennui. Partout vous êtes pieux, car vous disiez, Dieu Sauveur (Luc., II, 49): *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père?* Partout vous êtes obéissant à vos parents, car vous leur étiez soumis; mais partout vous êtes plein d'amour pour moi, puisque alors on vous voyait manger, parler, dormir, travailler, devenu en tout parfaitement semblable à moi, hormis le péché et l'ignorance.

Deuxième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Jésus aimable (suite). — *Jésus aimant.*

1. — *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Allez, et comprenez ces paroles: Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Car je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment. Pourquoi jusqu'ici n'avez-vous rien demandé? Demandez et vous*

recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi? C'est moi, ne craignez point. Je suis le bon Pasteur. Je suis la vigne véritable, je suis le pain vivant, je suis la résurrection et la vie; laissez les petits enfants venir à moi. Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera. Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, et ma mère, et ma sœur; telles sont vos paroles, très aimable Sauveur, paroles pleines d'amour, pleines de tendresse. Et vous les proférez avec le sentiment de la plus ardente affection pour nous, vous adressant indifféremment aux pécheurs et aux justes.

En effet, vous agissiez avec les pécheurs, très compatissant Jésus, tantôt comme un pasteur, tantôt comme un père. Et d'abord comme un pasteur: avec quelle sollicitude vous cherchez la brebis égarée! Avec quelle bonté vous la caressez après l'avoir trouvée, la portant sur vos épaules! Avec quelle joie vous la rapportez au bercail en disant: *Félicitez-moi, parce que j'ai trouvé la brebis qui était perdue!* Vous agissiez quelquefois avec eux comme un médecin, puisque vous guérissiez leurs langueurs et leurs infirmités. Mais le plus souvent vous agissiez comme un père; car, comme vous nous l'apprenez vous-même, avec quelle tendresse vous attendez l'enfant prodigue! Avec quelle miséricordieuse émotion vous allez au-devant de lui! Avec quelle effusion de cœur vous vous jetez à son cou, et vous le couvrez de baisers! Avec quelle générosité vous lui rendez sa première robe! Avec quel plaisir vous faites avec lui un festin! Vous agissez avec les Apôtres et les justes tantôt comme un frère, tantôt comme un ami, tantôt comme un époux. Comme un frère: *Allez,* disiez-vous, *annoncez à mes frères.* Comme ami ensuite : *Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais mes amis.* Comme époux enfin: *Les enfants de l'époux,* disiez-vous en parlant d'eux, *ne doivent point s'attrister tant que l'époux est avec eux.* C'est ainsi que vous vous comportiez

avec les vôtres, très bon Jésus. Aussi avec quelle douceur vous les repreniez; avec quelle patience vous écoutiez leurs entretiens; avec quelle familiarité vous traitiez avec eux; mais avec quelle amitié vous laviez leurs pieds, et avec quel amour vous laissiez le disciple bien-aimé reposer sur votre sein!

Et vous agissiez ainsi avec tous les hommes, parce que vous vouliez les sauver tous. Vous agissiez donc en Sauveur: car vous guérissez les malades, vous ressuscitez les morts, vous consolez les affligés, vous remplissez de bien ceux qui ont faim, vous relevez l'humble et le pauvre, vous fortifiez les faibles, vous rendez la santé aux infirmes, aux aveugles, aux boiteux, aux lépreux. Vous passez en faisant du bien et en guérissant tout le monde; et pour pouvoir le faire, voilà que vous jeûnez, vous priez assidûment, vous veillez, vous pleurez, vous parcourez les villes et les bourgades, vous vous fatiguez en chemin, vous prêchez dans les synagogues, vous faites le tour des bourgs, des places publiques, vous nous cherchez, vous cherchez ceux que chérit votre âme, vous montrant miséricordieux envers les pécheurs, compatissant envers les infirmes, généreux envers les pauvres, bon envers les affligés, envers tous enfin le tendre, le doux et l'aimable Jésus.

2. — Jésus, sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père, après m'avoir aimé, moi qui étais dans le monde, il m'aima jusqu'à la fin. Oui, vous m'avez aimé, très aimant Jésus, de toute la douceur de l'amour; vous m'avez aimé de toute l'ardeur de la charité avant de passer de ce monde à votre Père; car vous avez tout enduré pour l'amour de moi; les railleries, les crachats, les outrages, les coups, les épines, les clous, la lance, la croix, la mort et le tombeau; oui, pour moi, vous avez été trahi, saisi, garrotté, renié, souffleté, couvert de crachats, meurtri de coups, couronné d'épines, revêtu d'une robe d'insensé et rassasié d'opprobres. Que dirai-je encore.

Seigneur Jésus? Vous avez été accusé, condamné, flagellé, crucifié, mis à mort et enseveli pour moi. Voilà comment vous nous avez aimés.

Vous nous avez aimés, amoureux Sauveur, lorsque la veille de votre passion, vous nous recommandiez avec tant d'amour à votre Père. *Père saint,* disiez-vous, *je prie pour eux afin que tous ils soient un;* comme vous, mon Père, *vous êtes en moi, et moi en vous, que de même ils soient un. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. Mon Père, je désire que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux.* Voilà, Seigneur Jésus, ce que vous demandiez pour nous à votre Père, avant de sortir de ce monde. Nous conservons avec nous ce saint et inviolable testament de votre très ardent amour. Vous m'avez aimé dans le jardin de Gethsémani, où, réduit pour moi à l'agonie, vous prolongiez vos prières. Et vous priiez pour moi non seulement par vos paroles, mais par vos larmes, mais par vos gémissements, mais par la sueur même de votre sang. Et lorsque vous pourriez blâmer ma somnolence et ma tiédeur dans la personne de vos disciples, vous m'excusez avec bonté, et vous me manifestez votre ferveur: *Afin que le monde connaisse,* dites-vous, *que j'aime mon Père, levez-vous, marchons.* Vous vous levez, en effet, vous allez de vous, même au-devant des bourreaux, vous donnez à Judas un baiser d'ami, vous reprenez avec douceur le zèle de Pierre, vous remettez l'oreille du soldat, vous relevez avec bonté tous vos ennemis renversés, et vous vous livrez à eux pour être lié comme un doux agneau; vous êtes frappé, entraîné, raillé, couvert de crachats, conduit aux Pontifes, aux Rois, aux Gouverneurs, et cela pour mon salut. Voici comment vous m'avez aimé.

Vous m'avez aimé chez Anne et chez Caïphe, où pour moi vous êtes frappé comme un blasphémateur. Vous m'avez aimé chez Hérode, où vous êtes mo-

qué comme un fou. Vous m'avez aimé chez Pilate, où vous êtes accusé comme un criminel, flagellé comme un impie, couronné comme un insensé, condamné comme un scélérat.

Mais vous m'avez aimé, Seigneur Jésus, vous m'avez aimé surtout en croix, c'est-à-dire sur le trône de votre amour et de votre tendresse; oui, certes, vous m'avez aimé sur la croix, où, tout en souffrant pour moi de si cruelles tortures, vous parliez cependant pour moi avec tant d'amabilité. *Mon Père,* disiez-vous, *pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* O Verbe aimable, Verbe assurément plein de la plus grande tendresse, plein de la plus grande charité! Puis vous tournant vers moi: *Aujourd'hui,* disiez-vous, *tu seras avec moi dans le Paradis.* Ensuite, tourné vers votre Mère: *Femme,* disiez-vous, *voilà votre Fils;* et vous retournant vers moi: *Mon Fils, voilà votre Mère.* O amour! ô tendresse! ô charité! Que dirais-je? Mon Seigneur, mon Jésus, mon esprit succombe; tout est consommé et, baissant la tête, vous rendez pour moi le dernier soupir.

Vous mourez, mon Jésus, et je vis! Vous mourez d'amour pour moi, et je ne meurs pas d'amour pour vous! O charité de votre cœur! ô dureté du mien! Vous mourez, mon Jésus, mais votre amour ne meurt point. Oh! qu'il est grand cet amour! Le voilà qui revit en vous; c'est dans vos plaies, dans vos mains, dans vos pieds, dans votre cœur que revit votre amour. Car je vous contemplerai tout entier percé de coups. Quoique mort, vous me paraissez néanmoins et souverainement aimable; voilà en effet que vous me portez gravé dans vos mains, voilà que vous penchez la tête pour me donner un baiser, voilà que vous étendez les bras pour m'embrasser; voilà que vous ouvrez le côté et la poitrine pour me cacher maintenant et à jamais dans l'asile de votre sein et de votre cœur.

3. — Oh! que vous êtes beau, mon bien-aimé, que

vous êtes beau et aimable! Aimable dans votre résurrection, car vous sortez du tombeau pour que je ressuscite avec vous. Aimable dans votre ascension, car vous montez aux cieux pour que j'y monte aussi moi-même après vous. Aimable à la droite de votre Père, où vous intercédez pour moi. Aimable enfin dans la mission du Saint-Esprit, car vous envoyez votre Esprit-Saint pour allumer en nous le feu de votre amour.

Vous êtes aimable, ô Jésus, dans votre résurrection; car à peine ressuscité d'entre les morts, vous vîntes aussitôt à nous, à votre Mère d'abord, à qui vous vous montrâtes aimables par-dessus tout; ensuite à Magdeleine éplorée que vous consolâtes avec bonté; souvent aux Apôtres, en chemin, dans le cénacle, sur le rivage, daignant converser familièrement avec eux, et même vous asseoir à leur table. Mais, ô abîme de charité! O douceur de votre amour! Vous voulez être palpé, vous voulez être touché, et vous me forcez amicalement de toucher avec Thomas vos mains et vos pieds, et d'enfoncer mon doigt dans votre côté, c'est-à-dire dans la source de toute douceur et de toute charité. Non content de cela, vous me demandez ensuite, dans la personne de Pierre, *si je vous aime plus que ceux-ci.* Et vous me dites une seconde fois: *M'aimez-vous?* Et une troisième fois, *m'aimez-vous?* Oui, mon amoureux Sauveur, je vous aime plus que mon corps, je vous aime plus que mon âme, je vous aime, je vous chéris plus que toutes les créatures.

Vous êtes aimable, ô Jésus, dans votre ascension; car ici votre beauté surpasse celle des enfants des hommes, et même celle de tous les anges; vous montez au ciel, et vous prenez votre vol comme un aigle, en nous excitant à voler comme vos petits aiglons. *Venez,* dites-vous, *je vais vous préparer une place; je monte vers mon Père et votre Père,* et en disant cela, vous nous avez bénis, et vous vous êtes élevé dans le ciel.

Vous êtes aimable, ô Jésus, dans la mission du

Saint-Esprit. Car en nous le donnant, ne nous avez-vous pas aussi tout donné avec lui? Oui, vous nous avez donné votre amour, votre cœur, vos délices, votre douceur, votre suavité, votre tendresse, les biens, les richesses, la gloire, la félicité, le Paradis.

Vous êtes aimable, ô Jésus assis à la droite de votre Père. Car là, quoique couronné de gloire et d'honneur, vous daignez cependant ouvrir les yeux sur moi. Là vous priez pour moi, là vous prenez soin de mon salut, là vous êtes devenu mon aide et mon protecteur, mon refuge, mon appui, mon secours. Que désires-tu, en effet, ô mon âme, que tu ne trouves en lui? Si tu es malade, il est ton médecin; si tu es exilée, il est ton guide; si tu es désolée, il est ton roi; si tu es attaquée, il est ton défenseur; si tu as soif, il est ta boisson; si tu as froid, il est ton vêtement; si tu es triste, il est ta joie; si tu es dans les ténèbres, il est ta lumière; si tu es orpheline, il est ton père. Il est ton époux, ton ami, ton frère, plein de grandeur, de bonté, de miséricorde, de force, de beauté, de sagesse. Pourquoi donc m'inquiéter? Tout ce que tu peux et dois désirer, le Seigneur Jésus-Christ l'est. Désire-le, cherche-le parce qu'il est cette perle unique et précieuse, pour l'achat de laquelle tu dois vendre même tout ce que tu possèdes.

4. — C'est dans votre vie Eucharistique que vous rappelez les souvenirs de votre tendre amour, ô bon Jésus; car là, je vous retrouve nouveau-né, enveloppé de langes; là, vous m'apparaissez petit enfant porté sur les bras de votre Mère; là, je vous vois soumis aux prêtres comme à vos parents, Dieu vraiment caché et Sauveur, là je vous trouve nous instruisant et nous faisant entendre les paroles de la vie éternelle, faisant du bien à tous, et guérissant les malades; là, je vous contemple de nouveau souffrant, attaché à la croix et enseveli dans le tombeau; là enfin, je vous admire glorieux et triomphant. Que vous êtes suave, Seigneur, que vous êtes suave dans l'Eucharistie, mais

surtout que vous y êtes aimable! Là, mon captif, vous voulez être enfermé, emprisonné, gardé; là, mon maître, vous m'enseignez la voie de la vérité et celle de votre amour; là, mon pasteur, vous paissez votre brebis et vous la nourrissez même de votre propre corps; là, mon compagnon, vous voulez être avec moi jusqu'à la consommation des siècles. Mais que dis-je? Oui, Seigneur Jésus, ce que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris, là vous devenez ma victime et ma nourriture. O sacrifice! ô sacrement d'amour!

Là vous devenez ma victime; car ce que vous avez fait une fois pour moi sur la croix, vous le renouvelez pour moi cent fois sur l'autel. Vous voulez être offert par les prêtres, vous êtes consacré, immolé, mangé, consumé. On vous porte tous les jours au sacrifice comme un agneau plein de douceur, on vous immole comme une victime, victime de propitiation, qui me réconciliez avec votre Père; victime d'impétration, qui obtenez pour moi toutes les grâces; victime d'expiation, qui acquittez toutes mes dettes envers lui; victime de louange, qui lui rendez pour moi toute gloire; enfin, victime d'amour, qui donnez et sacrifiez pour moi votre vie, votre sang, votre corps, vos mérites, votre amour, toute votre personne.

Là, en effet, vous devenez ma nourriture et mon breuvage. *Prenez,* dites-vous, *et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage; venez donc, mangez, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés.* O sacrement d'amour! ô lien de charité, par lequel vous vous attachez, vous vous enchaînez, vous vous unissez si étroitement à moi et moi à vous, mon Seigneur Jésus, que vous êtes en moi et moi en vous, que je ne fais plus avec vous qu'un même corps, qu'un même sang, que je suis un autre Jésus-Christ. Il est donc bien aimable, et aimable par-dessus tout, mon Seigneur Jésus-Christ; car ce que l'âme la plus aimante n'a jamais fait,

et ce qui certainement ne serait jamais venu à la pensée de personne, vous le faites pour moi, tendre Jésus, lorsque vous me donnez votre sang avec tant d'abondance, votre corps avec tant de miséricorde, lorsque vous vous donnez à moi tout entier en breuvage, en nourriture, en aliment. Cieux, soyez dans la stupeur; Chérubins, admirez; Anges, louez; tressaillez d'allégresse, habitants de la terre, et aimez un si aimable Jésus, qui vous a jugés dignes d'une si aimable nourriture; approchez et soyez éclairés, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

J'ai dit que vous étiez aimable, très aimable Jésus, mais, vous, dites que je vous aime. Car que servira-t-il et à moi et à vous, Seigneur, d'exercer votre amabilité, si tout aimable que vous êtes, vous n'êtes pas aimé; si, sachant que vous êtes aimable, je ne vous aime point? Je reconnais, Seigneur, que je ne suis pas digne de vous aimer; mais je sais que vous êtes digne et très digne d'être aimé de moi. Ne me considérez donc point, mais considérez-vous vous-même; et puisque je ne mérite rien, donnez-moi au moins ce que vous méritez. Mais pourquoi vous demander ce que vous me demandez vous-même? Car vous voulez être aimé, vous voulez être chéri, et c'est cela même que je vous demande. Transpercez donc, très doux Jésus, les moelles et les entrailles de mon âme du trait si délicieux et si salutaire de votre amour, afin que mon cœur languisse et se fonde à jamais d'amour pour vous seul. Qu'il ne pense qu'à vous, qu'il ne parle que de vous, qu'en tout et par-dessus tout il ne s'attache qu'à vous.

5. — Tendre Jésus, qui m'avez aimé plus que vous, et que je veux aimer plus que moi-même, répandez de nouveau dans mon cœur le feu tout divin de votre amour, afin que devant encore parler de votre amour, je puisse exprimer combien vous êtes un Seigneur doux et aimant. Oui, vous m'avez aimé en tout et par-dessus tout, Seigneur Jésus; vous m'avez aimé

plus que le soleil et les étoiles que vous avez créés pour moi ; vous m'avez aimé plus que les Anges que vous n'avez pas délivrés, comme vous avez délivré la race d'Abraham ; vous m'avez aimé plus que les richesses, les honneurs, les dignités, les délices que vous avez tous dédaignés pour moi. Vous m'avez donc aimé, mais de quel ineffable amour ! Vous m'avez aimé comme mon rédempteur et mon sauveur, avec toute l'effusion de la bonté et de la miséricorde ; vous m'avez aimé comme mon chef et mon maître, avec une sollicitude et un soin extrêmes ; vous m'avez aimé comme mon pasteur et mon père, avec une indulgence et une cordialité sans bornes ; vous m'avez aimé comme mon compagnon et mon frère, avec une sincérité et une fidélité incomparables ; vous m'avez aimé comme mon ami et mon époux, avec toute la suavité et la douceur de l'amour ; vous m'avez aimé comme mon prêtre et ma victime, avec tout le zèle et la ferveur de la charité ; vous m'avez aimé, enfin, comme mon Dieu et mon tout, c'est-à-dire d'un amour souverain, ineffable, incompréhensible, éternel, immense, infini. O amour ! ô tendresse, ô charité ! Mon Jésus ! Qui pourrait, mon Jésus, mon aimable Jésus, qui pourrait assez publier votre amour, votre tendresse, votre charité ? Accordez-moi, Seigneur Jésus, accordez-moi, mon Sauveur, accordez-moi, mon maître, accordez-moi, mon père, accordez-moi, mon frère, accordez-moi, mon époux, accordez-moi, mon Dieu, accordez-moi de pouvoir le faire. Car pourquoi nous avez-vous tant aimés, sinon, très aimant Jésus, pour que nous vous connaissions, que nous vous fassions connaître et que nous vous chérissions ?

6. — J'étais par nature enfant de colère, conçu dans le péché, né sous l'empire du démon, réprouvé, perdu et prêt à être dévoué aux flammes éternelles, lorsque vous, tendre Jésus, sans aucun mérite de ma part, mais par la seule condescendance de votre miséricorde vous êtes venu à moi et vous m'avez tendu

la main; vous m'avez délivré et racheté, Dieu de vérité. Crois-tu cela, ô mon âme? Tu le crois certainement. Pourquoi donc ne chéris-tu pas ton Libérateur? Pourquoi n'aimes-tu pas un Rédempteur si aimant?

Si tu apprenais qu'un homme est dénué de tout, étroitement enfermé, jeté dans un profond cachot, déjà condamné à mort, tu frémirais certainement d'horreur, à l'aspect d'une si grande infortune; mais si l'on te disait que le fils du roi se rend en ce lieu, s'empresse de consoler ce malheureux captif, brise ses chaînes et l'arrache à la mort, tu aimerais sans nul doute, ô mon âme, tu aimerais un si bon, un si miséricordieux, un si généreux prince, quand même il ne t'aimerait point. Que serait-ce s'il avait fait tout cela pour toi? Que serait-ce s'il l'avait fait pour toi, son ennemi et son traître? Que serait-ce s'il avait donné la moitié de ses biens pour ta rançon? Que serait-ce s'il avait donné toutes ses richesses? Que serait-ce s'il avait livré sa personne tout entière, son sang, son corps et sa vie? Que serait-ce si ensuite il t'avait comblée de tous les dons? Que serait-ce, enfin, s'il t'avait faite son amie et la cohéritière de son royaume? O amour, ô perfection, ô plénitude de la charité!

Voilà tout ce que vous avez fait pour moi, très aimant Jésus, Seigneur Roi, Fils unique du Père éternel! Voilà tout ce que vous avez fait pour moi indigne, misérable, criminel, votre ennemi. En effet, de quel affreux et profond abîme de misères ne m'avez-vous pas tiré? Que ne vous en a-t-il pas coûté pour me racheter? De quels bienfaits ensuite ne m'avez-vous pas comblé? J'en parlerais bien, mais je n'en dirais pas assez. J'étais esclave du péché, et vous m'avez rendu serviteur de Dieu. J'étais enfant de colère, et vous m'avez fait enfant d'amour. J'étais destiné à l'enfer, et vous m'avez destiné à la gloire.

Vous m'avez sauvé, Seigneur, source de bonté, mais hélas! à quel prix? A peine êtes-vous né pour moi, que pour moi vous êtes circoncis le huitième jour,

et vous scellez de votre sang le nom si doux de Sauveur. Et si cette fois vous ne le répandez pas tout entier pour moi, je vois, mon Jésus, je vois quel en est le motif : vous le retenez dans votre tendre corps, afin que, lorsque vous aurez tout enduré pour moi, les coups, les blessures, les fouets, les tourments, les supplices, vous répandiez tout ce sang sur l'autel de la croix, ô mon amoureux Sauveur.

7. — J'étais délivré, très doux Jésus, d'une obscure prison, et d'un profond abîme ; mais j'étais encore étendu à terre, malade, aveugle, faible, boiteux, languissant, couvert d'ulcères. *J'irai,* dites-vous, *et je le guérirai.* Vous êtes donc venu, médecin charitable et compatissant, vous êtes venu et vous m'avez touché ; vous avez oint et adouci mes plaies avec une huile salutaire. Vous êtes descendu du ciel comme un grand médecin, parce que j'étais en ce monde un grand malade étendu à terre. Mais lorsque vous m'avez guéri, de quelles infirmités ne m'avez-vous pas délivré ? J'étais aveugle, et vous m'avez éclairé ; j'étais sourd, et vous m'avez ouvert les oreilles ; j'étais muet, et vous m'avez rendu la parole ; j'étais boiteux, et vous m'avez fait marcher ; j'étais faible, et vous m'avez fortifié ; j'étais lépreux, et vous m'avez purifié ; j'étais malade et vous m'avez guéri ; j'étais mort et plus fétide qu'un cadavre de quatre jours, et vous m'avez ressuscité. Voilà ce que vous avez fait, Seigneur Jésus, dans votre ardent amour pour moi ; et pour enlever mes langueurs, vous les avez portées vous-mêmes ; vous avez été blessé à cause de mes crimes, et vous m'avez guéri par vos meurtrissures.

O grandeur ! ô ardeur de votre amour ! Vous me voyez malade, et vous vous faites mon médecin ; vous me voyez ignorant, et aussitôt vous vous déclarez mon maître.

Vous n'avez, dites-vous, *qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ.* Oui, certes, vous êtes mon maître, Seigneur Jésus ; et à quel autre irais-je ? Vous avez les

paroles de la vie éternelle. Mais quelles sont-elles? *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, vous aimerez votre prochain comme vous-même; je vous ordonne de vous aimer les uns les autres; aimez vos ennemis,* etc.

Voilà les préceptes de mon maître, mais les préceptes d'un cœur aimant, mais les préceptes de l'amour. Et s'il s'y rencontre quelque difficulté, vous l'aplanissez, ô mon tendre Maître, par votre exemple. En effet, faut-il pardonner aux ennemis? vous leur pardonnez. Faut-il supporter les injures? vous les supportez. Faut-il porter la croix? vous la portez. Devons-nous nous aimer les uns les autres? Vous nous aimez le premier vous-même.

C'est ainsi que vous nous enseignez la voie de la vérité et de la charité, excellent maître; mais avec quel soin, avec quelle vigilance, avec quelle sollicitude vous nous l'enseignez! Et quelle récompense me demandez-vous? Aucune, absolument, contrairement à l'usage des autres maîtres; mais vous me promettez plutôt toutes sortes de récompenses. Heureux l'homme que vous instruisez, Seigneur! Heureux mille fois le disciple d'un Maître si libéral et si aimant!

Deuxième jour.

DEUXIÈME LECTURE

Jésus aimant (suite).

1. — Vous vous plaisez aussi à prendre à mon égard les titres de *pasteur* et de *père,* ô tendre Jésus; car souvent vous vous dites mon Pasteur, et vous me permettez de vous appeler mon Père. *Je suis le bon Pasteur,* dites-vous. Assurément vous êtes le bon Pasteur, ô bon Jésus; car vous connaissez vos brebis; le bon Pasteur, car vous cherchez les brebis égarées; le bon Pasteur, car après les avoir trouvées, vous les ramenez au bercail; le bon Pasteur, car vous les nourrissez même de votre propre substance; le bon et l'amoureux Pasteur, car vous donnez votre vie pour vos brebis.

Voilà, ô très aimant Jésus, voilà comment vous m'avez aimé. Mais considère, ô mon âme, la suavité de sa tendresse. Il nous appelle ses brebis, ses bien-aimés, ses agneaux; que dis-je? ses petits poussins, ses enfants, ses petits enfants. Ses petits poussins, dis-je, qu'il désire rassembler comme une poule sous ses ailes. Ses enfants, lorsque nous recommandant à sa Mère, il parle ainsi: *Mon fils, voilà votre Mère.* Ses petits enfants enfin, lorsque nous transmettant le précepte de l'amour, il dit: *Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.* Si donc vous m'appelez votre petit enfant, ô bon Jésus, ne dois-je pas vous appeler mon Père?

Oui, vous êtes mon père, et même à un double titre, puisque vous m'avez engendré par la parole de votre vérité, et régénéré par votre propre sang. O Père! ô le meilleur, ô le plus doux, ô le plus tendre, ô le plus aimant des pères! Qui pourra faire connaître tout votre amour et les entrailles de votre miséricorde, si ce n'est vous qui êtes père et un si excellent père? « Écoutez-moi, maison de Jacob, et vous tous, restes de la maison d'Israël, qui êtes portés dans son sein jusqu'à la vieillesse, je vous porterai même jusqu'à l'âge le plus avancé; je vous ai créés et je vous soutiendrai; je vous porterai et je vous sauverai. Vous serez portés à la mamelle et caressés sur les genoux: comme une mère qui caresse son enfant, ainsi je vous consolerai. Une femme peut-elle oublier son enfant et être sans pitié pour le fruit de ses entrailles? Quand même elle l'oublierait, moi cependant je ne vous oublierai point. »

Voilà tout ce que vous me dites par votre prophète, ô bon Jésus; mais que ne me dites-vous pas par vous-même dans l'Évangile? Je suis un fils insensé: transfuge de votre maison, ô mon Père, dissipateur de mes biens, compagnon des pourceaux et mangeant avec eux, pauvre mendiant; je suis, dis-je, un enfant prodigue. Mais vous, à qui vous êtes-vous comparé?

Mais vous, très aimant Jésus, père plein de longanimité, de patience, d'une grande miséricorde, vous dissimulez, vous attendez, vous voyez venir de loin votre enfant prodigue, vous allez au-devant de lui, vous vous jetez à son cou, vous le baisez, vous l'embrassez, vous lui parlez avec douceur, vous me revêtez de ma première robe, vous me présentez un anneau, et vous voulez vous livrer à la joie et à l'allégresse et faire un festin avec moi.

2. — Est-ce à moi, tendre Jésus, à vous appeler mon *frère?* Je vous donnerai cependant ce doux nom, puisque le premier vous me l'avez donné : *Allez,* dites-vous, *vers mes frères;* et encore : *Allez, annoncez à mes frères.*

Je suis donc votre frère, ô très doux Jésus, votre frère selon la nature, puisque vous êtes mon sang, et que, hors le péché et l'ignorance, vous êtes en tout parfaitement semblable à moi; votre frère selon la grâce, puisque vous voulez que votre Mère soit la mienne, lorsque vous dites sur le Calvaire: *Mon fils, voilà votre mère;* votre frère par adoption, puisque vous voulez que votre Père soit le mien, lorsque sur la montagne des Oliviers vous dites: *Je monte vers mon Père et votre Père;* votre frère, par héritage, puisque vous me faites votre cohéritier. O amour! O bonté de mon Sauveur!

Voyez quelle charité a eue pour nous le tendre Jésus, pour que nous soyons appelés ses frères et que nous le soyons en effet. Oui, vous êtes mon frère, ô bon Jésus, et je suis votre frère; vous êtes mon frère, parce que vous êtes ma chair; vous êtes mon frère parce que votre Mère est ma mère; vous êtes mon frère, parce que votre Père est mon père; vous êtes mon frère, parce que je suis votre cohéritier. O mon frère! O le plus aimant des frères! car il m'est permis de vous appeler de ce nom délicieux. Que vous êtes un frère beau, revêtu de ma chair! Que vous êtes un frère doux et aimable dans le sein de ma

Mère! Que vous êtes un frère glorieux et puissant dans le sein de mon Père! Que vous êtes un frère libéral et magnifique dans la possession de votre héritage! Car vous ne le partagez pas, comme le font d'ordinaire les frères, mais vous l'offrez tout entier à vos frères, comme un vrai frère et surtout comme un véritable *ami*.

En effet, vous avez coutume de prendre ce nom si doux, lorsque vous dites : *Vous êtes mes amis*, et encore : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis*. Vous êtes donc mon ami; mais quel ami! Un ami qui donne tout, qui prodigue tout, qui découvre tout, qui supporte tout, qui pardonne tout, un ami sincère, fidèle, constant, ami dans la prospérité, ami dans l'adversité, ami dans la tribulation, ami dans la maladie, ami à la vie, ami à la mort, ami enfin au-dessus de tous les amis; car vous m'avez aimé, Seigneur Jésus, plus que tous les amis, plus que tous les saints, plus que toutes les créatures ne peuvent aimer, plus que je ne m'aime moi-même, plus que je ne puis m'aimer; vous m'avez aimé au point d'obliger tous les hommes de m'aimer, sous peine de damnation; vous m'avez aimé si magnifiquement que vous avez voulu que tous vos biens fussent les miens; vous m'avez aimé si infiniment, si divinement que vous m'avez aimé de toute éternité, autant qu'un Homme-Dieu peut aimer l'homme. Voyez, nations, peuples; soyez étonnés; admirez, habitants de la terre! Car tel est mon Jésus, et il est mon frère, et il est mon ami.

3. — Vous nous aimez, ô Sauveur plein d'amour, lorsque vous dites : *Je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi*. Or, il est fidèle le Dieu qui nous a appelés à la société de Notre Seigneur Jésus-Christ. Tressaille donc d'allégresse et réjouis-toi, mon âme, Jésus est ton *compagnon*, et tu es la compagne de Jésus, la compagne de ses travaux, mais aussi la compagne de ses récompenses, la compagne de sa table, la compagne de son lit nuptial. Il t'a, en effet,

épousée, le Seigneur Jésus, mais avec quel amour! Mais avec quelle dot! Mais avec quelles dépenses! Considère, mon âme, et vois, épouse de Jésus-Christ, combien ton *Époux* est aimant, mais aussi combien on doit l'aimer.

Il a envoyé les Patriarches, il a envoyé les Prophètes, il a envoyé les Anges, il a envoyé les précurseurs de son amour, mais tu les as repoussés; le Seigneur Dieu est donc venu lui-même, et, pour gagner ton cœur, il s'est fait parfaitement semblable à toi; il s'est revêtu de ton humanité, il s'est fait homme, il est né enfant pour toi, mais beau, mais aimable, mais plus beau que les enfants des hommes, il t'a poursuivie de toutes sortes de grâces, de présents, de bienfaits, pour t'attirer à son amour; il s'est lassé pour te chercher, il a pleuré pour te fléchir, il s'est tourmenté pour te trouver; il a tout fait, tout enduré, tout donné, tout offert; enfin, après des travaux infinis, après des témoignages innombrables de son amour, voilà que l'époux Jésus t'a épousée sur sa croix, il t'a épousée par son sang, il t'a épousée pour l'éternité.

Oh! si une femme laide, grossière, pauvre, faible, misérable était épousée par un très beau, très puissant et très noble prince, que tu vanterais l'amour de ce prince! Et combien cette épouse devrait l'aimer! O mon âme, tel est ton époux, le Seigneur Jésus. Considère donc de quelle gloire, de quel honneur cet époux a couronné en toi son épouse. Il a tout livré à ton service. Mais quels biens! Mais quelles richesses! Mais quelle magnificence! Il a donné le soleil pour t'éclairer pendant le jour; il a donné la lune et les étoiles pour t'éclairer pendant la nuit; il a donné le feu pour te réchauffer quand tu as froid; il a donné l'eau pour te rafraîchir quand tu es échauffée; il a donné l'air pour te ranimer quand tu es languissante; il a donné les oiseaux du ciel, il a donné les poissons de la mer, il a mis à tes pieds les brebis et les bœufs et tous les animaux des champs, et cela dans l'ordre de la nature seulement. Mais que n'a-t-il

pas fait dans l'ordre de la grâce? Il t'a donné ses trésors, ses richesses, ses biens, ses mérites; il a donné tout ce qu'il possède. Il a donné ses anges pour te garder dans toutes tes voies; il a donné ses apôtres pour t'instruire; il a donné les martyrs pour te protéger; il a donné les confesseurs pour t'éclairer; il a donné les vierges pour t'enflammer du désir d'aimer ton époux. Que dirai-je encore? Il t'a donné ses sacrements pour t'unir à lui; il a donné sa Mère, pour qu'elle fût la tienne, il a donné son Père, pour qu'il fût le tien; il a donné son esprit et son amour, pour être ton esprit et ton amour. Enfin, il a donné son corps et son âme, afin que toi, épouse de Jésus-Christ, tu devinsses le corps et l'âme de Jésus-Christ. Tels sont les nombreux et riches présents que t'a faits le Seigneur, ton époux; mais vois avec quelle tendresse, quelle affection, quel amour il te caresse! Il t'appelle son épouse, il t'appelle sa sœur, il t'appelle sa bien-aimée, il t'appelle sa toute belle, il t'appelle sa colombe; et te parlant avec toute la vivacité et la douceur de l'amour, tantôt il t'invite à venir dans son cœur: *Viens, mon épouse, viens du Liban, viens, tu seras couronnée;* tantôt il sollicite, comme une faveur, de venir lui-même dans ton cœur: *Ouvre-moi, ma sœur, mon épouse.* O très doux, ô très tendre, ô très affectueux époux, qui pourra raconter vos amours, vos charmes, vos caresses?

4. — Mon Jésus, vous êtes mon *prêtre*, parce que vous êtes et mon médiateur et mon pontife. Il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, notre Seigneur, fait homme; mais qu'il est bon, mais qu'il est miséricordieux! C'est par vous, en effet, ô médiateur plein d'amour, que je monte vers mon Dieu, et par vous aussi que mon Dieu descend vers moi; vous m'unissez à Dieu, et vous unissez Dieu à moi, véritable pierre angulaire qui de deux ne faites qu'un. Que si je suis dans le besoin, vous, mon médiateur, vous priez pour moi; si je demande quelque

grâce en votre nom, vous me l'obtenez ; si je pèche, vous me rétablissez dans l'amitié de votre Père. Voici, qu'en effet, ô très doux Médiateur, vous établissez entre Dieu et moi un sacrement de propitiation et un tribunal de réconciliation où vous écoutez mes aveux, vous pleurez avec moi, vous priez avec moi, où ensuite vous m'absolvez, vous me lavez dans votre sang, vous me réconciliez avec votre Père, ô mon prêtre et mon médiateur. Et combien de fois faites-vous cela pour moi ? Sept fois ? Non pas sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. O amour ! ô bonté ! ô indulgence de mon médiateur !

Mais, reconnais, mon âme, la sainteté et la charité de mon pontife. Mon pontife est saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, capable de compatir à mes infirmités, toujours vivant, afin d'intercéder pour moi, me purifiant de mes péchés, offrant pour moi des victimes et des hosties pacifiques, prêtre éternel, qui se livre pour moi comme une oblation et une victime d'agréable odeur.

Vous êtes ma *victime,* ô tendre Jésus ! D'abord sur le Calvaire où rassasié d'opprobres, après mille tourments, vous êtes conduit à la mort comme une brebis et comme un agneau qu'on porte au sacrifice.

Vous êtes ma victime, très doux Jésus, sur nos autels et dans nos temples, où en tout lieu et en tout temps, par un incessant renouvellement, vous êtes mille et mille fois immolé pour moi. En effet, au moment où je parle et même à chaque instant, le matin, le soir, le jour, la nuit, voilà qu'en Allemagne, en Espagne, en Italie, en France, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans les villes, dans les villages, vous êtes consacré pour moi sur l'autel en qualité de victime.

Vous êtes ma victime, ô bon Jésus, dans mes mains, car après avoir daigné m'associer à votre sacerdoce, vous vous êtes placé dans mes mains, comme ma victime, vous êtes touché par moi, vous êtes béni, vous êtes offert, vous êtes immolé, vous êtes mangé, vous êtes consumé.

Vous êtes ma victime, ô délicieux Jésus, dans mon cœur; car là, après que j'ai pris votre corps et votre sang précieux, là, dis-je, dans mon cœur comme sur l'autel de votre amour, vous êtes enfin consumé d'amour pour moi. O tendresse! ô suavité! ô prodige d'amour!

On rapporte que l'amour, ayant épuisé tous ses traits, se jeta enfin lui-même dans le cœur d'un homme qu'il voulait gagner. Voilà ce que vous faites, ô notre amour, très doux Jésus! Car après avoir vainement lancé contre mon cœur tous les traits de votre amour, vous vous jetez vous-même corps et âme dans mon cœur et ma poitrine par le très doux sacrement de votre amour, mais avec tant de bonté et de miséricorde que dès lors vous êtes en moi et moi en vous, et que nous ne faisons plus qu'un.

5. — Vous êtes mon *Dieu*, mon Seigneur Jésus, mais un Dieu vraiment aimant, et aimant comme un vrai Dieu, aimant de toute éternité, aimant librement, aimant magnifiquement, aimant comme un Dieu. C'est ainsi que vous m'avez aimé, tendre ami de mon cœur, c'est ainsi que vous m'avez aimé. Car étant un Dieu souverainement grand, parfait, immense, tout-puissant, incompréhensible, vous vous êtes fait homme absolument semblable à moi, petit, humble, exigu et tout à fait compréhensible. Entraîné par l'excès de votre amour pour moi, vous êtes descendu vers moi du trône de votre gloire et de votre majesté; vous vous êtes façonné à moi, et vous avez uni votre nature à la nôtre par un lien si étroit, si indissoluble et si doux, que tant que Dieu sera Dieu, aussi longtemps Dieu sera homme et l'homme sera Dieu. O amour ineffable et au-dessus de tout amour! O union au-dessus de toutes les unions, douce, constante, aimable, incompréhensible!

Vous êtes mon Dieu, Seigneur Jésus; un Dieu, il est vrai, grand et élevé au-dessus de tous les dieux, un Dieu unique, Dieu suprême, Dieu éternel, Dieu

tout puissant, mais vous êtes à moi, oui, à moi, parce que votre amour vous a livré à moi. En effet, depuis que vous vous êtes fait homme, vous êtes à moi, et vous m'appartenez d'une infinité de manières; vous êtes mon sang, mon avocat, mon médiateur, mon protecteur, mon défenseur, mon gardien, mon docteur, mon compagnon, mon convive, ma nourriture, mon breuvage, mon trésor, mon paradis, mon amour, et en tout et par-dessus tout, vous êtes mien.

Il m'est donc permis, mon Jésus, de m'écrier cent et cent fois, mille et mille fois: *Mon Dieu et mon tout.* Vous êtes Dieu, parce que vous êtes consubstantiel au Père; vous êtes à moi, parce que vous êtes consubstantiel à moi; mais vous êtes mon Dieu et mon tout, car tout ce que mes yeux, tout ce que mon cœur et mon âme peuvent désirer et espérer, mon Jésus l'est.

En Jésus-Christ, mes yeux trouvent tout ce qui est beau et magnifique à voir; mes oreilles, tout ce qui est doux et agréable à entendre; ma langue, toute saveur et toute la plénitude de la suavité; enfin mon cœur, tout ce qui est aimable; mon âme, tout ce qu'il peut y avoir de grand en Dieu, de parfait dans les créatures.

O mon âme, pourquoi donc cherches-tu quelque chose hors de Jésus, puisqu'il n'y a rien hors de lui qui soit quelque chose? Cherches-tu les richesses? En Jésus-Christ sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Cherches-tu les plaisirs? Tu trouves en Jésus-Christ les délices du ciel et de la terre. Cherches-tu les honneurs? Jésus-Christ est le roi de gloire, au sein de la gloire de Dieu, son Père; par lui, avec lui et en lui sont tout honneur et toute gloire. Cherches-tu la vertu? Tu as en Jésus-Christ toute douceur, toute pureté, toute science, toute justice, et par-dessus tout, toute charité. Cherches-tu enfin ton bonheur? Il ne peut y en avoir d'autre pour moi que le Seigneur Jésus qui est mon Dieu et mon tout.

6. — J'ai dit que vous m'aimiez, très aimant Jésus; dites maintenant que je vous aime. Car que me sert d'être aimé de vous, si je ne vous aime point? J'ai dit que vous étiez mon Sauveur, mon médecin, mon pasteur, mon frère, mon époux, mon médiateur; ces titres sont assurément bien doux, ils sont pleins d'amour et de tendresse; mais, hélas! ils n'enflamment pas encore mon cœur, si vous, Verbe aimable, Verbe divin et humain, Verbe respirant l'amour, si vous, dis-je, qui avez les paroles de la vie et de l'amour, ne me parlez intérieurement et ne me dites que vous m'aimez avec ardeur.

Dites donc que vous êtes mon rédempteur, dites que vous êtes mon médecin, dites que vous êtes mon pasteur, dites que vous êtes mon frère, dites que vous êtes mon ami; mais dites-le de cette manière douce, de cette manière suave, de cette manière ineffable dont vous aviez coutume de le dire autrefois à saint Ignace, à saint François-Xavier, à sainte Catherine et à sainte Thérèse; dites que vous êtes notre époux, dites que vous êtes notre amant, et nous vous aimerons du plus ardent amour, de la plus vive affection.

O source intarissable d'amour, bon Jésus, mon amour! Nous sommes aimés, et nous n'aimons point! Que sert-il à vous et à moi que vous m'aimiez, mon amoureux Jésus, si je ne réponds pas à votre amour? Très aimant Jésus, je ne veux plus être aimé, si je n'aime point. Mais que dis-je? Je veux être aimé, mais pour vous aimer toujours et toujours davantage. O très doux Jésus, je connaîtrai que vous m'aimez si vous faites que je vous aime. Je ne vous demande pas de dire que vous êtes mon époux et que vous m'aimez, mais je vous demande de dire que je vous aime; et je ne désire pas tant être aimé de vous, que je ne désire vous aimer. O Jésus, ô mon amour! Vous voulez aimer, et vous souffrez cependant de n'être pas aimé!

Troisième jour.

PREMIÈRE LECTURE.

Jésus aimé.

1. — O très aimable et très aimant Jésus, répandez de nouveau et encore et toujours dans mon cœur votre divin amour, afin que devant de nouveau et encore et toujours parler de votre amour, je puisse faire connaître combien vous méritez d'être aimé par-dessus toutes choses. Vous êtes, en effet, l'amour du Père éternel, l'amour de votre Mère, l'amour des prophètes et des patriarches, l'amour des apôtres, l'amour des martyrs, l'amour des confesseurs, l'amour des vierges, l'amour du ciel et de la terre. Dites-moi donc, Seigneur Jésus, dites-moi, je vous prie, comment ils vous aiment, avec quelle ferveur, quelle effusion, quelle constance, afin que nous apprenions d'eux la manière dont nous pourrons désormais, ô bon Jésus, vous aimer et vous chérir.

2. — La manière de vous aimer tant, est de vous aimer sans mesure. C'est ainsi que vous aime le Père éternel. O amour du Père éternel envers son Fils! Amour immense, amour éternel, amour tout-puissant, amour infini, amour Dieu lui-même, amour Esprit-Saint lui-même.

Peuples, écoutez tous, et voyez de quel amour son Père le chérit. Le Seigneur a tonné du haut du ciel, et sa voix paternelle s'est fait entendre: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Celui-ci, a-t-il dit, est mon Fils, que j'ai engendré avant l'aurore dans les splendeurs des saints; mais mon Fils chéri, l'objet de toutes mes complaisances; car il est l'amour de son Père et les délices de son cœur. Oui, votre Père vous aime, très aimable Jésus, plus qu'il n'aime les anges, plus qu'il n'aime aucune créature, car c'est pour Jésus que le Seigneur a tiré du néant tous les anges, tous

les hommes, toutes les créatures. Il vous aime d'un amour incompréhensible, d'un amour infini, d'un amour qui est Dieu.

C'est, en effet, par l'amour qu'il a pour vous, que votre Père est saint, que votre Père est heureux, que votre Père est créateur, que votre Père est Dieu. Votre Père est saint, parce que c'est dans l'amour de l'Homme-Dieu qu'est la parfaite sainteté. Votre Père est heureux, parce que, sans votre amour, son cœur n'aimerait point, ne se réjouirait point, ne serait point satisfait. Votre Père est créateur, parce que c'est par l'amour seul de Jésus que le Seigneur crée tout, conserve tout, gouverne tout, vivifie tout.

Otez de ce monde l'amour de Jésus, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles du ciel seront ébranlées et ne brilleront plus d'une douce clarté ; ôtez l'amour de Jésus de ce monde, soudain il n'y aura plus d'ordre, plus de beauté, plus de bonheur ; l'air ne donnera plus sa rosée, ni la mer ses poissons, ni la terre ses fruits ; les éléments se dissoudront, la nature s'anéantira, et bientôt le monde ne sera plus le monde ; l'amour de Jésus est l'âme du monde ; c'est par cet amour que les fortês se couvrent de feuillage, que les prés verdissent, les fontaines coulent, les jardins fleurissent, les plantes vivent, les arbres croissent, les animaux se réjouissent, les oiseaux chantent, le ciel et la terre sont dans l'allégresse, parce que c'est pour Jésus-Christ que le Père tout-puissant crée et conserve et les forêts et les prairies, et les fontaines et les plantes, et les animaux et toutes choses.

C'est donc par votre amour, ô grand Jésus, que tout vit et subsiste ; c'est par lui que le monde est créé, que le monde est conservé, que le monde est monde. Mais que dis-je ? C'est par le même amour que votre Père est Dieu ; car sans votre amour il ne serait pas saint, il ne serait pas juste, il ne serait pas bon, il ne serait pas Dieu.

3. — O ma souveraine, Mère de mon Seigneur, Mère

du Bel-Amour, faites-moi connaître, à moi votre serviteur, combien vous avez aimé mon Seigneur, afin qu'à la vue de votre amour, j'apprenne à aimer et à chérir ce Jésus que vous aimez et que vous chérissez. Vous aimez assurément le Fils de vos entrailles, que vous avez porté dans votre sein, nourri de votre lait.

O incendie d'amour! ô amour au-dessus de tout amour! Votre amour, Mère souveraine, est un amour tendre, un amour constant, un amour fidèle, un amour actif, un amour patient, un amour généreux, un amour ardent, un amour éclatant, un amour triomphant, un amour au-dessus de tout amour.

4. — Les désirs, les vœux, les soupirs des patriarches me disent assez, ô très doux Jésus, combien ils vous ont aimé, mon Seigneur. *Plût à Dieu,* disaient-ils, *que vous ouvrissiez les cieux, et que vous descendissiez! Cieux, répandez votre rosée, et que les nues fassent pleuvoir le juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle enfante le Sauveur. Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur du monde.* Oui, c'est vous seul qu'aimaient et désiraient les patriarches, vers vous seul que soupiraient les prophètes. En effet, que dit Isaïe? *Voilà,* s'écrie-t-il, *notre Dieu, nous avons espéré en lui et il nous sauvera, nous l'avons attendu, et nous nous réjouirons dans son salut.* Et Michée? *Je lèverai les yeux vers le Seigneur, et j'attendrai mon Sauveur.* Et Habacuc? *Je me réjouirai dans le Seigneur, et je tressaillirai de joie en Dieu, mon Jésus.* Et David votre père? *Qui fera sortir de Sion le salut d'Israël? Vous qui êtes assis sur les chérubins, paraissez; réveillez votre puissance, et venez; montrez votre face et nous serons sauvés; faites briller à nos yeux votre miséricorde, et donnez-nous votre salut.* Mais que dirai-je de Salomon? Il vous aimait, Seigneur Jésus, lorsqu'il a dit de vous des choses si belles en divers endroits de ses écrits, et surtout si aimables dans le cantique d'amour : *Que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes*

beau et ravissant à voir! Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. Qui me donnera, ô mon frère, qui sucez le lait de ma mère, de vous trouver et de vous baiser?

Je passe à Jean-Baptiste, votre précurseur. Il vous aimait, lui, véritablement, ô bien-aimé Jésus, parce qu'il vous connaissait véritablement. Il fut un homme envoyé de Dieu, et il vint pour rendre témoignage de vous. Il fut votre prophète, il fut votre parent, il fut votre martyr; il fut donc votre ardent ami. Et comment ne vous aurait pas aimé celui qui naquit devant vous, lui que votre présence fit tressaillir de joie et d'amour encore tout enfant dans le sein de sa mère?

Mais parmi les prophètes et les patriarches, ô bien-aimé Jésus, il faut compter Joseph. Il vous aimait, en effet, très aimable Jésus, comme le fils le plus cher; il vous soignait comme le plus doux nourrisson, il vous chérissait comme le rédempteur le plus aimant. Comment ne se serait-il pas tout embrasé et tout fondu d'amour pour vous? Il vivait tous les jours avec vous, ô bon Jésus, et il jouissait de votre familiarité; il vous portait dans ses bras, il vous portait dans ses yeux, il vous portait sur son sein, il vous portait dans son cœur. Oh! que d'embrassements! Que de traits brûlants d'amour! Quelle ineffable douceur et suavité de tendresse!

5. — Les Apôtres sortaient joyeux du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus. Voilà comment vous ont aimé, mon Seigneur et mon Sauveur, vos apôtres et vos disciples. Ils sortaient joyeux, ils se réjouissaient et ils surabondaient de joie au milieu de toutes les tribulations, à cause de votre nom et de votre amour. Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Voilà comment ils portaient votre nom et votre amour chez toutes les nations, les tribus, les peuples et les langues. Et en effet, témoins de votre amour,

comment ne vous auraient-ils pas aimé, tendre Jésus, et comment n'auraient-ils pas répandu partout votre amour, après que vous aviez répandu si abondamment sur eux votre Esprit et votre amour? Ils vous ont tous aimé pendant leur vie, tous ont versé leur sang pour votre amour.

Pierre vous a aimé, lorsque vous lui demandiez si amoureusement: *Pierre, m'aimez-vous?* Et une seconde fois: *Pierre, m'aimez-vous?* Et une troisième fois: *Pierre, m'aimez-vous?* Il vous a aimé assurément, lorsque vous lui recommandiez votre épouse chérie, qui est l'Église.

Thomas vous a aimé, ô très doux Jésus, lorsque vous lui disiez: *Mettez votre doigt ici,* et que lui prenant la main, vous l'enfonciez dans votre cœur, dans la plaie de votre côté, dans le siège de votre amour.

Il vous aimait, le disciple chéri, Jean, lorsque vous le laissiez reposer sur votre poitrine, lorsque vous recommandiez votre Mère à sa tendresse, et que vous le recommandiez ensuite lui-même à la tendresse de votre Mère.

Il vous aimait surtout de toute l'ardeur et de toute la suavité de l'amour, lorsqu'il a écrit sur votre amour de si douces choses dans ses épîtres, de si admirables dans l'Apocalypse, de si divines dans l'Évangile.

Philippe vous aimait, lui qui amenait tout le monde auprès de vous, et qui s'écriait: *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.*

André vous aimait, lorsque embrassant la croix, il disait: *O précieuse croix, honorée par les membres du Seigneur, croix longtemps désirée, tendrement aimée, constamment cherchée et enfin accordée à l'ardeur de mon âme, reçois-moi de la main des hommes et rends-moi à mon Maître, afin qu'il me reçoive par toi, lui qui m'a racheté par toi.*

Il vous aimait, Paul, ce vase d'élection et de votre amour, lorsqu'il éclatait en ces termes: *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? La tribulation?*

L'angoisse? La faim? La nudité? Le péril? La persécution? Le glaive? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ, notre Seigneur. Ce qui m'était un gain m'a paru une perte à cause de Jésus-Christ pour qui j'ai tout perdu, et je regarde tout comme de l'ordure, afin de gagner Jésus-Christ. Je n'ai pas prétendu savoir autre chose que Jésus. Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Que celui qui n'aime point le Seigneur Jésus, soit anathème! Les épîtres de Paul sont pleines de son ardent amour pour vous.

6. — Autant de martyrs, très aimable Jésus, autant de cœurs qui vous aimaient. Ils n'ont pu, en effet, témoigner un plus grand amour qu'en donnant leur vie pour vous. Or, ils l'ont donnée, et ils ont attesté leur amour par le sacrifice de leur sang.

Le premier de tous qui ait donné ce témoignage est Étienne, que l'amour rendit semblable à vous, pendant sa vie, par la pureté et l'innocence, et à sa mort, par la patience et la charité. Vous disiez, vous, Seigneur Jésus: *Mon Père, pardonnez-leur;* et il disait, lui: *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Ainsi parlait Étienne. Mais que disait Ignace, martyr? Écrivant aux siens, il leur tenait ce langage: « Maintenant je commence à être disciple du Christ. Je ne désire rien de ce qui est visible, afin de trouver Jésus-Christ. Que le feu, que la croix, que les bêtes féroces, que le brisement de mes os, que la séparation de mes membres, que le broiement de tout mon corps, que tous les tourments du démon viennent m'accabler, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ! » Il était transporté d'une telle ardeur pour votre nom, qu'il vous portait toujours dans son cœur sur lequel, après sa mort, votre très doux nom de Jésus apparut miraculeusement gravé.

Agnès, votre vierge et martyre, exprimait ainsi son amour: « J'aime, disait-elle, j'aime mon Jésus dont la Mère est vierge, dont le Père est sans épouse; en l'aimant je suis chaste, en le touchant je suis pure; en le recevant je suis vierge, c'est à lui que je suis fiancée; c'est lui seul que je sers; c'est à lui que je garde fidélité, à lui que je me confie avec un entier dévoûment. Voilà que ce que j'ai désiré, je le vois; ce que j'ai espéré, je le tiens maintenant; je suis unie dans le ciel à Celui que j'ai aimé sur la terre de toute mon âme. »

Catherine d'Alexandrie, votre épouse, puisque vous l'aviez fiancée en présence de votre Mère et de vos anges, en lui donnant votre anneau, Catherine, votre épouse, vous exaltait, vous aimait au point qu'elle amenait tout le monde à votre connaissance, qu'elle enflammait tout le monde de votre amour.

Je ne citerai point ici, ô bon Jésus, les Laurent, les Clément, les Agathe, les Cécile, ni une infinité d'autres martyrs de l'un et de l'autre sexe qui ont donné leur vie par amour pour vous. Autant de martyrs, ô très aimable Jésus, autant de cœurs qui vous aimaient. Ce sont eux qui pour votre amour ont passé par de grandes tribulations et ont lavé leur robe dans votre sang; vos saints n'ont point redouté les coups des bourreaux. Ils vous ont aimé pendant leur vie; et enflammés de votre amour, ils ont fermé la gueule des lions, éteint la violence du feu, échappé au tranchant du glaive, ils ont été guéris de leurs maladies; ils sont devenus forts dans les combats. D'autres ont été étendus sur des chevalets; d'autres encore, après avoir souffert les moqueries et les fouets, ainsi que les chaînes et les prisons, ont été lapidés, sciés, tentés; ils sont morts frappés de l'épée, ils ont erré çà et là, couverts de peaux de brebis, de peaux de chèvres, pauvres, persécutés, affligés, eux dont le monde n'était pas digne, errant dans les déserts et dans les montagnes, dans les cavernes et dans les antres de

la terre; et tous ont été trouvés agréables à Jésus-Christ, notre Seigneur.

Troisième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

Jésus aimé (suite). — *Motifs d'aimer Jésus.*

1. — Les confesseurs, pour témoigner leur amour, se sont montrés comme des ministres de Dieu par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les prisons, dans les angoisses, sous les coups, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes; par la pureté, par la science, par la longanimité, par la douceur, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise et dans la bonne réputation, comme des séducteurs, quoique véridiques; comme tristes, et toujours dans la joie; comme pauvres, et enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, et possédant tout. Tels sont, ô bon Jésus, vos confesseurs et vos tendres amis, mais parmi les principaux :

J'entends Augustin, embrasé de votre amour, s'écrier souvent: *O mon âme, aime Jésus dont tu as été si aimée; pense à celui qui pense à toi, cherche celui qui te cherche, qui t'aime tant. Je vous aime, mon Dieu, et je veux vous aimer et vous aimer toujours davantage; ô amour qui brûlez toujours, sans jamais vous consumer, doux Christ, bon Jésus, charité, mon Dieu, embrasez-moi tout entier de votre feu, de votre amour, de votre douceur, de votre affection, de votre désir, de votre charité, afin que, tout rempli de la douceur de votre amour, je vous chérisse, mon Seigneur, mon ravissant Rédempteur.*

Le roi Josaphat languissait d'amour pour vous; il ne pensait qu'à vous, ô Jésus, il ne parlait que de vous, ô mon Jésus, il ne voulait entendre que Jésus; en vous seul il trouvait son aliment, son repos, son plaisir, ses richesses, son sceptre, sa couronne. Il s'é-

criait dans ses élans d'amour pour vous : *Mon âme s'est attachée à vous, ô Christ, que votre droite me reçoive. Mon âme est blessée de votre amour, et soupire ardemment après vous, source de salut.*

Saint Romuald était tout absorbé dans la contemplation de votre amour ; et sous l'empire de ce sentiment, ne pouvant retenir ses larmes, il disait: *Tendre Jésus, miel délicieux, désir ineffable, douceur des saints, suavité des anges!*

Saint Bernard, ô très doux Jésus, suça, avec le lait de votre Mère, toute la douceur de votre amour ; aussi, quand il pensait à vous, son âme se fondait dans la suavité de l'amour ; quand il parlait de vous, ses lèvres distillaient la myrrhe ; quand il écrivait sur vous, ses écrits étaient plus doux que le miel le plus délicieux.

Saint François d'Assise, dit saint Bonaventure, entraîné dans la solitude par l'abondance de son amour, remplissait les bois de ses gémissements, arrosait le sol de ses larmes, se frappait la poitrine de ses mains, et comme s'il eût trouvé un asile secret, il s'entretenait avec son Seigneur et lui parlait familièrement. Un indomptable incendie de l'amour du bon Jésus avait éclaté en lui en traits de feu et de flammes, au point que des eaux abondantes ne pouvaient éteindre sa charité. Enfin le véritable amour, en imprimant sur son corps les stigmates de Jésus-Christ, le transforma en une copie vivante de son bien-aimé.

Saint Philippe de Néri brûlait pour vous d'un tel amour, ô très doux Jésus, que si vous n'eussiez par miracle dilaté sa poitrine, il n'eût jamais pu en supporter la violence.

Jacques de Todi, enflammé de ce même amour, se répandait en soupirs, en gémissements, en larmes ; et lorsque ses amis lui demandaient pourquoi il pleurait ainsi, *parce que,* disait-il, *Jésus-Christ, mon amour, n'est pas assez aimé.*

Raymond de Lulli, blessé du même trait, courait par les forêts, par les montagnes comme un insensé ;

il cherchait des amants de Jésus, il cherchait Jésus lui-même; il demandait aux forêts, il demandait aux montagnes, il demandait au soleil, il demandait à toutes les créatures: *Où est Celui que chérit mon âme?* Et lorsqu'on l'interrogeait qui il était, et d'où il venait, il répondait: *De chez Jésus;* vers qui il allait: *Vers Jésus;* de quoi il se nourrissait: *De Jésus;* chez qui il demeurait : *Chez Jésus.*

Épris des charmes du même amour, saint Ignace ne respirait que votre amour et votre plus grande gloire. Animé de la même ardeur, saint François Xavier portait partout votre nom parmi les nations. Il était quelquefois le jour, la nuit même pendant son sommeil, si inondé de la douceur de votre charité, qu'il s'écriait: *Assez, Seigneur, assez.* Il brûlait aussi du même feu, le jeune Stanislas, lorsque pour tempérer les flammes de son cœur, il était obligé de jeter de l'eau froide sur sa poitrine. Et comment, ô bon Jésus, n'aurait-il pas été tout embrasé de votre amour, lorsque vous, le plus doux et le plus beau des enfants, vous vous laissiez visiblement et sensiblement toucher et caresser entre ses bras?

2. — Oui, méprisant les amours et les attraits de ce monde, les vierges vous ont consacré, très aimable Jésus, leurs amours et toutes leurs délices. Ce sont elles qui n'ont point connu de plaisirs criminels, qui n'ont point été souillées; car elles sont vierges, et elles vous suivent, divin Agneau, partout où vous allez. Vous êtes, en effet, vous, très chaste Jésus, la pureté, la couronne, l'époux des vierges; voilà pourquoi les jeunes filles vous ont aimé si tendrement.

Sainte Thérèse, votre épouse, vous a aimé, elle, dont un brûlant séraphin perça le cœur du trait de votre amour. Elle vous a aimé pendant toute sa vie, lorsque atteinte d'une si aimable blessure, elle répétait si souvent: *Ou souffrir, ou mourir.* Elle vous a aimé à sa mort, lorsque consumée du même feu, elle succomba moins sous l'effort de la maladie, que sous la force et la violence de son amour.

Sainte Catherine de Sienne, votre épouse, vous a aimé de toute son âme, parce que de toute son âme, elle goûta et suça dans la plaie de votre côté la douceur infinie de votre amour. Elle vous a aimé de tout son cœur et même de tout votre cœur; car lui ayant ôté le sien, vous y substituâtes le vôtre tout brûlant d'amour. Elle vous a aimé de tous ses membres et de toutes ses forces, puisqu'elle porta empreints sur ses membres les sacrés stigmates de votre Passion et de votre amour.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vous a aimé, mais avec quelle ardeur, avec quel zèle, avec quelle langueur? Tantôt levant les yeux au ciel: *Qui me donnera, ô bon Jésus, de faire entendre à toutes les nations de l'Orient, de l'Occident, de toutes les parties du monde, que vous êtes mon amour?* Tantôt courant çà et là dans sa maison, elle criait: *O amour! ô amour! Que vous aimez ardemment et que vous êtes peu aimé!* Tantôt prosternée en terre, et tombant en défaillance dans l'ardeur de son amour, elle languissait et soupirait en disant: *Ah! mon Jésus! mon époux! mon amour! Je languis d'amour pour vous; assez, mon amour, assez, bon Jésus, ou je mourrai d'amour pour vous.*

Sainte Gertrude était toute pénétrée des flammes de votre amour. Elle ne songeait qu'à vous honorer, qu'à vous imiter, qu'à vous plaire; elle compatissait surtout si fort à votre Passion, qu'elle était frappée des mêmes soufflets que vous, couronnée des mêmes épines, percées des mêmes fouets. Je ne suis nullement surpris, ô tendre Jésus, que sainte Gertrude vous ait tant aimé, après que, lui apparaissant vous-même visiblement, vous eûtes percé son cœur d'un glaive d'amour.

Voilà comment vous ont chéri, Seigneur Jésus, les vierges vos épouses; mais voici comment vous ont aimé les saintes femmes.

Sainte Françoise contemplait les divins mystères, mais particulièrement votre Passion, avec tant d'ar-

deur et avec une si grande abondance de larmes, qu'elle semblait comme anéantie par l'excès de la douleur. Souvent aussi, pendant qu'elle priait, surtout après avoir reçu le sacrement de la très sainte Eucharistie, elle était élevée en esprit vers Dieu, et, ravie dans la contemplation des choses célestes, elle restait immobile.

Mais parmi les amantes de mon Sauveur, la plus aimante fut Magdeleine, puisque sa tendresse fut extrême. L'amour de Magdeleine, Seigneur Jésus, fut un amour pénitent, lorsqu'elle arrosait vos pieds de ses larmes, et qu'elle les essuyait avec ses cheveux ; un amour très tendre, lorsqu'elle ne cessait de baiser vos pieds ; un amour très généreux, lorsqu'elle répandait un parfum sur vos pieds ; un amour attentif et vigilant, lorsque, assise à vos pieds, elle écoutait vos paroles ; un amour fidèle, car elle se tenait debout auprès de votre croix avec Marie, votre Mère ; un amour ardent et inquiet, car la première et de grand matin elle vint au sépulcre ; un amour constant, persévérant, véhément, puisque vous désirant et vous demandant partout, et à tout le monde, elle disait : *Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis.*

3. — C'est ainsi que vous êtes aimé des vôtres, très aimable Jésus, c'est ainsi que vous êtes aimé. Votre amour, Seigneur qui nous aimez tant, est la vie et la félicité du Père éternel, la joie des anges, la jubilation des saints. Votre amour enflamme les chérubins, éclaire les séraphins, couronne les trônes, affermit les puissances, élève les principautés, ennoblit les vertus, soutient les dominations, glorifie les archanges, sanctifie les anges. C'est par votre amour, ô divin Jésus, que les patriarches sont dans l'allégresse, que les prophètes applaudissent, que les apôtres se réjouissent, que les martyrs triomphent, que les confesseurs tressaillent de joie, que les vierges éprou-

vent de doux transports, que tous les saints sont couronnés de gloire et d'honneur.

O Jésus! ô mon amour! Puisque vous êtes ainsi l'amour de tous, pourquoi ne seriez-vous pas le mien? Oui, vous serez mon amour, et tout ce qui est à moi dira: Jésus est mon amour; Jésus est l'amour de mes mains, Jésus est l'amour de ma langue, Jésus est l'amour de mon esprit, Jésus est l'amour de mon cœur. O Seigneur Jésus, pourquoi ne vous aimerais-je pas? Je sais, Seigneur, je sais, que je ne suis pas digne de vous aimer, mais vous, vous êtes certainement digne d'être aimé de moi. Donnez-moi donc cet amour dont je ne suis pas digne, mais dont vous êtes digne vous-même. Que je vous aime du même amour dont vous aiment les anges, avec la même pureté que les vierges, avec la même fidélité que les confesseurs, avec la même ferveur que les martyrs, avec le même zèle que les apôtres, avec le même désir que les patriarches; que dis-je? de tout l'amour dont tous vos saints et même votre tendre Mère vous aiment!

4.— Ils sont infinis, Seigneur Jésus, les *motifs qui me portent à vous aimer*. Le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ne cessent de me crier d'aimer mon Seigneur. Le ciel me le crie, et me promet toute sa gloire, si je vous aime. L'enfer me le crie, et me menace des feux éternels, si je ne vous aime point. La terre me le crie, et ce monde visible annonce incessamment que le Seigneur est bon, qu'il est aimable. Autant de créatures, très aimable Jésus, autant de hérauts de votre amour pour moi, autant de stimulants de mon amour pour vous. O ravissant, ô très doux Jésus, que je vous trouve brillant dans le soleil, beau dans les étoiles, immense dans le ciel, profond dans l'océan, libéral dans les fruits de la terre, miséricordieux dans vos sacrements, aimant dans les temples! Que vous êtes bon! Que vous êtes bienfaisant! Que vous êtes aimable dans toutes les créatures!

Mais ceci n'est qu'extérieur. Ce qui est en moi ne

me prêche-t-il pas aussi votre amour? Oui, ces mains que vous m'avez données; ces pieds que vous m'avez affermis; ces yeux par lesquels vous m'éclairez, ces oreilles que vous m'avez formées; mon corps que vous avez si souvent uni au vôtre, mon âme, marquée à votre image, tout ce qui est à moi ne cesse de me dire de vous aimer, ô mon Dieu.

Je ne puis, Seigneur Jésus, développer tous les motifs, toutes les raisons qui m'excitent à vous aimer. Je dirai cependant, et j'exposerai quelle est la nécessité, la justice, l'utilité, le trésor, l'excellence, la douceur, la facilité de votre amour.

5. — *Or, une seule chose est nécessaire.* Et quelle est-elle, très aimable Jésus, sinon de vous aimer? C'est là cette meilleure part que Marie choisit pour elle et qui ne lui sera point enlevée, parce qu'elle a beaucoup aimé. *Votre amour est nécessaire.* Car quand je parlerais les langues des hommes ou des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante; quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toutes les sciences, quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien; et quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien.

Ceci regarde la charité en général, mais que dire, Seigneur Jésus, de votre amour qui est l'abrégé et la plénitude de la charité? Lors donc que j'aurais tous les talents, toutes les vertus, une prudence consommée, la chasteté, la douceur, la piété, la libéralité, la patience, si je n'ai point l'amour du Seigneur, je ne suis rien, cela ne me sert de rien; je ne suis qu'un misérable, un ingrat, un injuste, un criminel, un réprouvé, l'abomination de Dieu et des créatures.

Écoutez donc tous, peuples de la terre, et prêtez l'oreille aux accents de ma voix. L'amour de Jésus-

Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez point mon Seigneur, mon Seigneur ne vous aimera point non plus, ce qui est le comble de tous les malheurs.

Écoutez tous, chrétiens. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez point mon Seigneur, votre foi est vaine, votre espérance est vaine, et la charité de Dieu n'est point en vous.

Écoutez tous, religieux. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez point mon Seigneur, votre pauvreté ne vous servira de rien, la chasteté ne vous sanctifiera pas, l'obéissance ne vous sauvera pas, et votre religion est vaine.

Écoutez, prêtres et ministres de Dieu. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez pas mon Seigneur, votre offrande est pure, il est vrai, mais vous, prêtres malheureux, vous êtes moins les ministres du corps et du sang du Seigneur, que ses bourreaux et ses meurtriers.

Écoutez, rois et princes du peuple. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez pas mon Seigneur, à quoi vous serviront votre royauté et votre puissance?

Écoutez, sages et riches de ce monde. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez pas mon Seigneur, vous êtes et insensés dans votre sagesse, et pauvres au sein de votre opulence.

Écoutez aussi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés de maux. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez pas mon Seigneur, quelle sera votre patience dans vos infirmités, votre défense dans le malheur, votre consolation dans vos peines?

Écoutez donc tous, habitants de la terre, peuples, soyez attentifs. L'amour de Jésus-Christ vous est nécessaire; car si vous n'aimez pas mon Seigneur, vous devez désespérer de votre salut. Il vous faut nécessairement choisir de ces deux choses l'une: ou brûler dans cette vie de l'amour de Jésus-Christ, ou brûler en l'autre d'un feu éternel. Ces vérités sont terri-

bles sans doute, mais vraies cependant, et dignes de la plus profonde attention ; car j'entends l'Apôtre qui prononce cet arrêt : *Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus soit à jamais anathème !*

6. — Vous aimer, Seigneur Jésus, *c'est justice*, c'est la justice consommée. En effet, lorsque je vous aime, mon bien-aimé, j'aime mon Dieu, parce que vous êtes mon Dieu ; j'aime aussi mon prochain, parce que vous êtes mon prochain, homme et mon frère. Or, aimer son Dieu et son prochain, c'est la perfection de la loi, c'est en ces deux choses que consistent la loi et les prophètes. Il est donc juste, Seigneur Jésus, que je vous aime, car c'est le précepte du Seigneur, et fût-il seul accompli, il suffit.

Il est juste que je vous aime, parce que toutes les créatures me le crient, et que si je ne vous aime point, elles se récrient toutes contre moi.

Il est juste, Seigneur, que je vous aime, parce que mon cœur a été créé pour votre amour, et qu'il est toujours dans l'inquiétude, jusqu'à ce qu'il repose en vous.

Il est juste, Seigneur, que je vous aime, parce que vous m'avez aimé le premier, vous m'avez aimé d'un amour éternel ; vous m'avez aimé de l'amour le plus tendre, vous m'avez aimé jusqu'aux liens, jusqu'aux coups, jusqu'aux fouets, jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix.

Il est juste, Seigneur, que je vous aime, parce que vous demandez, vous réclamez et vous sollicitez avec les plus vives instances amour pour amour, cœur pour cœur, affection pour affection.

O hommes injustes, ingrats, insensés, sans cœur, qui n'aimez pas mon Seigneur ! Vous êtes injustes, oui, parce que vous n'obéissez pas à votre Dieu. Vous êtes ingrats, parce qu'il vous a aimés le premier, et qu'il a donné sa vie pour vous. Vous êtes insensés, parce que vous ne comprenez pas encore combien le Seigneur est aimable ; mais vous êtes insensibles et sans cœur, parce que vous êtes sans

amour, parce que vous n'aimez pas un Seigneur si aimant et si aimable. Hélas! Seigneur mon Jésus, si un homme noble, riche, puissant, sage, aimable, venait à moi pour me combler de tous les biens, pour m'aimer, pour me chérir, ne serais-je pas injuste, ingrat, si je n'allais pas à lui, si je ne l'aimais pas, si je ne le chérissais pas? Hélas! mon Seigneur Jésus, vous venez à moi et je ne vais pas à vous, vous m'aimez et je ne vous aime point, vous me chérissez et je ne vous chéris point! Et voilà cependant que vous me demandez mon amour, dont vous n'avez certes nul besoin, avec tant d'ardeur, tant d'empressement, tant de persévérance! Car vous m'y provoquez tantôt pas vos commandements, tantôt par vos prières, tantôt pas vos dons, tantôt par vos menaces, tantôt par vos promesses. Tout ce que vous faites, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, vous le faites pour que je vous aime. Ah! si les fréquentes prières d'un importun me forcent souvent de lui accorder ce qu'il me demande, pourquoi donc toutes vos prières, tous vos désirs, tous vos soupirs, tous vos bienfaits, toutes vos menaces, toutes vos promesses, je dis plus, pourquoi votre beauté, votre sagesse, votre douceur, votre humanité, votre divinité, votre amour, ne vous obtiendront-ils pas enfin mon amour?

Quatrième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Motifs d'aimer Jésus (suite).

1. — Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il n'aime pas le Seigneur Jésus? Il n'est bon à rien, qu'à être jeté hors du monde, et plongé au fond d'un abîme.

Sans votre amour, Seigneur Jésus, il n'y a rien d'utile de ce qui est utile. Car à quoi me sert ma

science, si je ne vous aime pas? A quoi me servent les richesses, si je ne vous chéris pas? A quoi me servira la vertu même, si je ne vous aime pas, ô mon Sauveur? Sans votre amour, la mortification me sera inutile, le jeûne inutile, les aumônes inutiles, le sacrifice inutile, inutile même l'amour de votre bienheureuse Mère.

Votre amour, Seigneur Jésus, est utile par-dessus tout et en tout, parce qu'avec lui, je tire profit même de tout ce qui est inutile; en effet, si je vous aime, mon Seigneur, tout m'est avantageux, la maladie, l'ignorance, la fatigue, le mépris, la nudité, la faim, la soif, les angoisses, les tribulations, tout m'est avantageux, si je vous aime, mon Seigneur, si je vous chéris, Dieu Sauveur.

Oui, votre amour, très aimable Jésus, guérit les malades, instruit les ignorants, soulage les pauvres, relève ceux qui sont tombés, vêt les nus, réconforte ceux qui ont faim, console les affligés, réjouit ceux ceux qui sont dans la tribulation, purifie les pécheurs; car si quelqu'un péchait mille fois, votre charité, ô bon Jésus, couvre la multitude des péchés.

O Jésus! ô amour! Quel mortel pourrait raconter l'utilité de votre amour? Amour de Jésus, que dirai-je de vous? C'est vous qui êtes le dispensateur de tous les biens, le distributeur des dons, la vie des cœurs, un consolateur parfait, un doux hôte de l'âme, un délicieux rafraîchissement, le repos dans le travail, une agréable température dans les brûlantes ardeurs, un soulagement dans les larmes; vous purifiez ce qui est souillé, vous arrosez ce qui est aride, vous guérissez ce qui est blessé, vous pliez ce qui est raide, vous échauffez ce qui est froid, vous ramenez ce qui est égaré.

Le véritable amour, en effet, ô très bienfaisant Jésus, est la voie la plus directe pour arriver à vous. Votre amour est la voie droite qui mène au salut, voie très droite sans détour, voie courte sans ennui, voie unie sans hauteur, voie claire sans nuage, voie

sûre sans péril, voie agréable avec un bon compagnon, c'est-à-dire avec vous, Seigneur, le plus aimant des guides, voie qui conduit aux joies éternelles et qui ne permet au voyageur de se tourner ni vers la droite qui est la prospérité, ni vers la gauche qui est l'adversité.

2. — O immensité des richesses de l'amour et de la charité de mon Seigneur! Que ses récompenses sont incompréhensibles et ses trésors innombrables!

Enfants des hommes, c'est à vous que l'amour de Jésus crie, écoutez et comprenez: *J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront. Avec moi sont les richesses, la puissance, la gloire et la justice. Mon fruit est meilleur que l'or et les pierres précieuses, et ce qui vient de moi vaut mieux que l'argent le plus pur, pour enrichir ceux qui m'aiment et pour remplir leurs trésors.*

Qu'il est riche, Seigneur Jésus, celui qui vous aime! Qu'il est pauvre, celui qui ne vous aime point! Votre amour, ô le bien-aimé de mon cœur, est au-dessus de l'or et de la topaze; il est, en effet, cette perle précieuse dont vous dites dans l'Évangile que l'homme qui l'a trouvée s'en va, vend tout ce qu'il possède et l'achète; il est aussi cette sagesse sur laquelle votre Salomon nous a laissé des choses si admirables. C'est pourquoi je l'ai désiré et je l'ai préféré, cet amour pour vous, aux royaumes et aux sceptres; j'ai compté pour rien les richesses au prix de lui, et je ne lui ai point comparé les pierres précieuses, parce que tout l'or du monde n'est qu'un peu de sable à côté de lui; et que l'argent sera regardé comme de la boue en sa présence.

Aussi l'ai-je plus aimé que la santé et la beauté, et j'ai résolu de prendre votre amour pour ma lumière, parce que sa clarté est inextinguible; tous les biens me viendront aussi avec lui, et je recevrai de ses mains une gloire infinie.

Telles sont, Seigneur, qui nous aimez tant, les richesses de votre amour, richesses véritables, sans lesquelles le riche est pauvre, et avec lesquelles le pauvre est riche. Car celui qui ne vous aime pas, quand même il posséderait tout, ne possède rien; mais celui qui vous aime, ne possédât-il rien, possède tout, parce qu'il vous possède dans son cœur; or, celui qui vous possède, possède le cœur de Dieu, le cœur des saints, l'amour du ciel et de la terre; il possède celui en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.

Il est donc riche et véritablement riche, celui qui a votre amour, car il a un trésor inépuisable, dont les voleurs n'approchent point, que les vers ne détruisent point; il a un or pur avec lequel il peut se racheter de l'enfer; il a cette pierre précieuse avec laquelle il achète le ciel; il a en lui toutes les vertus. Il est pudique, chaste, sobre, paisible, pieux, modeste, zélé, miséricordieux, patient, bon, libéral; il ne s'enfle point d'orgueil; il ne s'irrite point; il n'est point ambitieux. Il est l'émule des saints, l'allié des confesseurs, le compagnon des vierges, le frère des martyrs, le vrai disciple des apôtres, l'ami de Dieu; en tout il est devenu riche en Jésus-Christ. Car la grâce, les richesses, les biens sont l'apanage de tous ceux qui aiment Notre Seigneur Jésus-Christ.

3. — Au commencement était l'amour de Jésus, et l'amour de Jésus était en Dieu, et l'amour de Jésus était Dieu; voilà ce qu'il était dès le commencement en Dieu. Tout a été fait par l'amour de Jésus, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans l'amour de Jésus. Dans l'amour de Jésus était la vie, et la vie était la lumière des hommes, etc.

O sublimité! ô excellence de votre amour, Seigneur Jésus! Votre amour était au commencement, parce qu'il n'a pas eu de commencement, et qu'il n'aura point de fin. Votre amour était en Dieu, parce que de toute éternité il est dans le sein de Dieu le Père.

Votre amour était Dieu, parce que Dieu le Père contemplant en vous Dieu le Fils de toute éternité, produit de toute éternité son Esprit et votre amour, qui est Dieu. Tout a été fait par votre amour, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans votre amour parce que Dieu en vous contemplant comme homme dans le temps, produit dans le temps le monde et votre amour, qui est toute créature.

O excellence! ô sublimité de votre amour! Votre amour, Seigneur Jésus, est l'âme de ce monde, la lumière de la lumière, la chaleur de la chaleur, la beauté de l'univers, la vie des hommes, la majesté des cieux, la puissance du soleil, la clarté des étoiles, la félicité des saints, la pureté des anges, la gloire des âmes célestes, la seule, la grande, l'unique occupation de la Divinité. Celui qui vous aime, Seigneur Jésus, celui-là est grand et digne de toute louange. Vos saints sont glorieux, parce qu'ils vous aiment; votre Mère est une souveraine élevée en gloire et au-dessus de tous, parce qu'elle vous aime au-dessus de toutes les créatures. Dieu lui-même est immense, éternel, infini, parce qu'il vous aime d'un amour infini, éternel, immense. O sublimité! ô excellence de votre amour! Votre amour est le comble des vertus, et la perfection même de la béatitude. Votre amour nous purifie, il nous éclaire, il nous sanctifie, il nous glorifie, il nous rend aimables à Dieu et aux anges, parce qu'il nous rend semblables à vous. Voyez donc quelle est la dignité de l'amour de Jésus. Chacun est tel qu'est son amour; si j'aime la terre, je suis terre; si j'aime Jésus, je dirai hardiment: Je suis Jésus, parce que l'amour ou nous trouve ou nous rend semblables à l'objet aimé.

4. — Votre amour, ô bien-aimé Jésus, peut tout, fait tout, surmonte tout; tout pouvoir lui a été donné au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Oui, dans les enfers; car, si des légions de démons s'élèvent contre moi, mon cœur ne craindra point,

parce que si je vous aime, vous êtes avec moi. Les puissances des ténèbres ne pourront donc rien contre moi ; ni l'envie, ni l'orgueil, ni la luxure, ni tous les monstres de l'enfer ne pourront rien sur mon cœur, où Jésus-Christ réside. Je puis tout en celui que chérit mon âme ; en effet, si en votre nom, Seigneur Jésus, nous chassons les démons, nous surmontons les tentations, nous triomphons de tous les vices, que ne pourrons-nous pas avec votre amour ?

Quelle n'est pas aussi sur la terre la puissance de votre amour ? Vos apôtres nous l'apprennent ; car bien qu'ils fussent faibles et grossiers, leur voix a retenti par toute la terre. Dès le moment où ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint et de votre amour, ils confondaient la sagesse des sages et surmontaient la puissance des puissants. Vos martyrs ont également attesté la force et le pouvoir de votre amour. Elles l'ont de même attesté les vierges les plus tendres qui, armées de votre seul amour, ont vaincu tous les tourments et soumis à votre empire les puissances de ce monde. Je ne parlerai point ici d'une infinité de personnes de tout sexe, que votre amour a rendues si fortes, si puissantes, qu'elles ont triomphé des vices, de la concupiscence, de la chair, du monde, de la vie, de la mort, d'elles-mêmes.

Elles ont même triomphé de vous, ô bon Jésus, triomphé aussi de votre Père et de tout le ciel ; car votre amour, tout-puissant sur la terre, ne l'est pas moins dans le ciel. Pourquoi donc t'attrister, ô mon âme ? Pourquoi te troubler ? Si (par impossible) tous les saints conspiraient contre toi, si les anges te déclaraient la guerre, si la bienheureuse Vierge t'abandonnait, ce qu'à Dieu ne plaise, pourvu que je vous aime, Seigneur Jésus, mon cœur ne craindra point, parce que vous êtes avec moi ; or, où est Jésus, là est la paix, là est la sécurité, là est la victoire. O pouvoir, ô triomphe de votre amour ! Il surmonte tout, il dompte tout, et cela avec tant de force, que devant l'amour de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

5. — Qui racontera, très doux Jésus, les délices de votre amour? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point compris ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment.

Votre amour, ô Dieu Sauveur, fait les délices du Père éternel, la jubilation des saints, l'allégresse des anges, la douceur des vierges, la joie des apôtres, le triomphe des martyrs, les délices de tout le paradis. Il n'est point d'amour aussi doux que le vôtre; l'amour des richesses est terrestre, et il nous inquiète; l'amour des plaisirs est impur, et il nous déchire le cœur; l'amour de la gloire est vain, et il nous tourmente. Mais votre amour n'est point tel; il est céleste, et il nous charme; il est honnête, et il nous réjouit; il est solide, et il nous rend heureux. Souviens-toi, ô mon âme, des jours où tu goûtais la douceur de l'amour de Jésus; ne tressaillais-tu pas alors de joie? Ne savourais-tu pas par avance toutes les délices du ciel? Les autres amours t'énervaient au sein même des plaisirs; mais l'amour de Jésus, au milieu même des inquiétudes, t'inondait d'ineffables consolations.

Oh! quelle abondance de douceurs vous avez réservée, Seigneur Jésus, à ceux qui vous craignent! Que sera-ce donc pour ceux qui vous aiment? Telle est la douceur de votre amour, qu'elle adoucit même tout ce qui est amer. C'est elle qui rendit douces à saint Étienne les pierres du torrent, à saint Laurent les ardeurs de son gril; grâce à elle, les apôtres sortaient pleins de joie du conseil, saint André s'avançait courageusement vers la croix, parce qu'il se hâtait d'aller vers votre douceur; ce fut encore par la douceur de votre amour que saint Barthélemy se laissa écorcher vif, et que d'autres donnèrent leur vie et leur sang. O douceur, ô délices de votre amour! Il est plus doux que le miel le plus exquis, que toutes les douceurs, que toutes les délices; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Vos délices, très doux Jésus, sont de nous aimer et d'être avec les enfants des hommes: les miennes sont de vous aimer et d'être avec le Fils de

l'homme. Veux-tu connaître, ô homme, pourquoi il y a dans l'amour de Jésus tant de douceur? La raison en est claire, c'est que celui qui a le Seigneur Jésus dans son cœur, a dans son cœur toute suavité, toute saveur, toute sagesse, toute abondance de douceur. Il a maintenant, en Jésus-Christ Dieu, tout ce qui peut rassasier l'âme; il a, en Jésus-Christ homme, tout ce que le corps peut désirer. Car c'est pour nous hommes qu'il s'est fait homme, afin que nos deux substances trouvassent en lui le bonheur, afin que l'œil du cœur fût charmé en sa divinité, et l'œil du corps en son humanité. Mais pourquoi tant de paroles, pourquoi tant de raisons pour prouver la douceur de l'amour de Jésus? Aimons Jésus, chérissons Jésus et nous goûterons, et nous verrons quelles sont les délices de son amour. Sans l'amour de Jésus, le paradis serait un enfer, et avec l'amour de Jésus, l'enfer lui-même serait un paradis.

6. — Nous sommes tous nés pour l'amour, et sans l'amour la vie ne peut exister. Aimer est donc chose facile; mais vous aimer, très aimable Jésus, c'est la chose du monde la plus facile, parce que nous sommes tous nés principalement pour votre amour, et que sans votre amour nulle vie ne peut être heureuse. Peuples, soyez donc attentifs et voyez combien il vous est facile d'aimer mon Seigneur.

Nous aimons facilement tout ce qui est noble, ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est aimable. Or, que peut-on imaginer de plus noble, de meilleur, de plus excellent que mon Seigneur?

Nous aimons naturellement celui qui nous délivre de quelque mal, qui nous console, qui nous défend, qui nous protège, qui nous soutient. Or, mon Seigneur nous a délivrés de l'enfer, il nous console dans toutes les tribulations, il est le défenseur et le protecteur de notre vie.

Nous aimons ardemment l'honneur, la gloire, la supériorité, les richesses, le bonheur. Or, mon Sei-

gneur possède tous ces biens; Jésus-Christ est tout cela.

Nous aimons à être aimés, et rien ne semble plus doux; mais celui qui vous aime, très aimable Jésus, est aimé de Dieu le Père, aimé de Dieu le Fils, aimé de Dieu le Saint-Esprit, aimé des anges, aimé du ciel entier, aimé de toutes les créatures.

Nous aimons spontanément, ceux dont nous sommes aimés, quand même d'ailleurs ils ne seraient pas aimables; car le plus grand motif de l'amour, c'est l'amour lui-même; or, qui nous a plus aimés que mon Seigneur? Rappelons-nous tous les témoignages de sa vive tendresse, et nous l'aimerons.

Nous aimons spontanément, facilement, naturellement et comme nécessairement ce qui est à nous; or, qu'y a-t-il de plus à nous que Jésus-Christ lui-même? Il est notre médiateur, notre chef, notre maître, notre pasteur, notre nourriture, notre victime. il s'est donné à nous à une infinité de titres, afin d'avoir une infinité de titres à notre amour.

Peuples, soyez donc attentifs et voyez combien il nous est facile d'aimer mon Seigneur. Ne point l'aimer est une lourde peine, un rude labeur, une difficulté extrême; mais l'aimer est une souveraine douceur, un repos parfait, un délicieux paradis. En effet, très doux Jésus, quelle difficulté peut-on trouver dans votre amour? Le corps n'en est pas fatigué, ni le pied meurtri, ni la tête malade, ni l'estomac dérangé, ni la langue blessée, ni la fortune diminuée. Quoi de plus facile, au contraire, à un captif que d'aimer son Sauveur? A un malade que de chérir son guérisseur? A un homme affamé que de soupirer après son nourricier? Mais quoi de plus facile surtout à un frère que d'aimer son frère, à un fils que d'aimer son père, à une épouse que de chérir son époux? Ah! si un seul de ces titres excite souvent en nous de si violents, de si ardents transports d'amour, quels sentiments n'exciteront pas tous ces titres réunis, et au plus haut degré, dans Jésus-Christ seul? Jésus-Christ, en effet, est

pour nous un père au-dessus de tous les pères, un frère au-dessus de tous les frères, un médecin au-dessus de tous les médecins, un ami au-dessus de tous les amis, un époux au-dessus de tous les époux, un sauveur au-dessus de tous les sauveurs. Et comment cela? Parce que, très bienfaisant Jésus, vous êtes à la fois notre Sauveur et notre salut, notre médecin et notre remède, notre nourricier et notre nourriture, notre père et notre patrimoine, notre frère et notre héritage, notre époux et notre lit nuptial, ainsi que notre paradis.

7. — Vous avez vaincu, Seigneur Jésus, mon amour, vous avez vaincu. Voilà mon cœur, mon âme, tout ce qui est à moi est à vous. Ah! venez donc, vivez, régnez, dominez au milieu de mon cœur; venez, mon amour, venez, mon bien-aimé, venez, ma douceur, venez, mon triomphateur, venez et embrasez-moi tout entier de votre amour, afin que je vous aime tout entier de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute ma vie. Car vous êtes la vie de ma vie, l'âme de mon âme, le cœur de mon cœur, venez; tout ce qui est à moi est à vous, je ne demande pour moi que votre amour.

O amour qui enflammez les cœurs des chérubins, amour de Jésus, divine charité, remplissez-moi de votre douceur, embrasez-moi de vos feux, éclairez-moi de vos lumières. Amour pur, purifiez-moi; amour juste, justifiez-moi; amour saint, sanctifiez-moi; amour de Jésus, possédez-moi, bannissez de moi les autres amours, divin Jésus, afin que je n'aime que vous seul, que seul vous viviez dans mon cœur, que seul vous régniez dans mon âme, que seul vous triomphiez en moi. Qui me donnera de ne chérir que vous, de ne désirer que vous, de ne soupirer qu'après vous, de n'aimer que vous, mon Jésus et mon amour?

Car je reconnais combien votre amour est nécessaire, combien il est utile, combien il est précieux, combien il est juste. J'en comprends l'excellence, le

pouvoir, les délices, la facilité. Oh! quels puissants motifs, oh! que de stimulants pour vous aimer!

Quatrième jour.

DEUXIÈME LECTURE.

Qualité de cet amour.

1. — Je vous aimerai, Seigneur, mon Jésus, je vous aimerai, parce que vous êtes mon Dieu et mon Sauveur. Je vous aimerai de tout mon esprit, parce que vous êtes ma foi et ma lumière. Je vous aimerai de tout mon cœur, parce que vous êtes mon espérance et ma gloire. Je vous aimerai de toute mon âme, parce que vous êtes ma charité et mon amour. Je vous aimerai, Seigneur, de toutes mes forces, parce que vous êtes souverainement désirable, parce que vous êtes infiniment beau et aimable. Mais comment vous aimerai-je, très aimable Jésus, comment vous aimerai-je? Dites-moi, ô le plus tendre ami des hommes, dites à celui qui vous le demande, qui désire le savoir, qui vous aime, quelles sont les qualités de votre amour.

Jésus-Christ: Mon fils, écoute mon Apôtre et vois: La charité est patiente, elle est bienfaisante, elle n'est point envieuse, elle n'agit point inconsidérément, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne pense point le mal, elle ne se réjouit point de l'iniquité; mais elle se réjouit avec la vérité; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout; la charité ne s'éteint jamais. Tels sont, mon fils, les caractères de mon amour. Médite-les et conserve-les au fond de ton cœur.

Le Fidèle: J'entends, Seigneur Jésus; mais expliquez-moi, je vous prie, et enseignez-moi quel est

votre amour, afin que, disciple de cet amour, j'apprenne de vous comment je dois vous aimer; car vous aimer et vous chérir, Seigneur mon Sauveur, sera désormais mon unique étude, l'unique objet de mes vœux.

2. — *La Charité est patiente.* — O très patient Jésus, votre amour est patient. Car la véritable preuve du véritable amour, est la patience elle-même. C'est par votre patience, ô bon Jésus, que vous m'avez prouvé votre amour; c'est par ma patience que je dois vous prouver le mien. Hélas! que de maux et quels maux affreux vous avez endurés par amour pour moi! Je supporterai donc aussi par amour pour vous tout ce que vous voudrez, les maladies, les chagrins, les infirmités, les contradictions. Je souffrirai de la part de mes inférieurs, de la part de mes égaux, de mes supérieurs. Je souffrirai de la part de mes ennemis, de mes amis, de moi-même, de vous-même, je souffrirai tout ce que vous ordonnerez, pourvu que je vous aime, Seigneur qui nous aimez tant, et que par ma patience je vous prouve la sincérité de mon amour. Car celui qui dit qu'il aime Jésus, et n'est pas patient, se trompe lui-même, et l'amour de Jésus n'est point en lui; mais celui qui, pour Jésus, avec Jésus et au nom de Jésus, supporte patiemment toutes choses, celui-là aime Jésus, et l'amour de Jésus est parfait en lui.

3. — *La Charité est bienfaisante.* — O très bienfaisant Jésus, votre amour est bienfaisant. Il est bienfaisant envers les pauvres, envers les infirmes, envers les inférieurs, même envers les ennemis, les persécuteurs et les calomniateurs : il est bienfaisant envers tout le monde; le Seigneur est bon pour tous, il est doux et juste, patient et plein de longanimité et de miséricorde. O mon âme, si tu veux aimer Jésus, aime la bienfaisance; car Jésus-Christ est la bienfaisance même. L'humanité et la bénignité de notre Sauveur ont apparu parmi nous, nous ensei-

gnant à être bons comme il l'a été lui-même envers les hommes. Vois, en effet, avec quelle bonté le Seigneur s'est conduit à notre égard ; avec quelle bonté il consolait les affligés, avec quelle bonté il nous avertit, avec quelle bonté il nous accueille, avec quelle bonté il nous pardonne, débonnaire Seigneur. Sois donc, ô mon âme, bonne et miséricordieuse, puisque le Seigneur Jésus est bon et miséricordieux ; que ta voix soit modérée, ta conversation soit douce, ton œil bienveillant, tes mains officieuses, tes entrailles compatissantes, ton cœur plein de grâce et de charité.

4. — *La Charité n'est point envieuse.* — O très doux Jésus, votre amour est plein de douceur et de mansuétude ; il ne porte point envie au prochain, il n'est point jaloux, parce qu'en vous seul il trouve son contentement et sa joie ; il ne cherche autre chose que vous, parce qu'il a tout en vous, les honneurs, les dignités, les biens, les richesses. Grâce à votre amour, en effet, nous vous possédons et vous nous possédez. Or, en vous possédant, nous ne sommes point jaloux, nous ne désirons rien, parce que nous possédons tout. Quand vous nous possédez, ce n'est donc pas l'envie qui nous possède, ni une cupidité effrénée, ni un désir inquiet, ni la jalousie. Amour de Jésus, coulez dans mon cœur ; amour de Jésus, entrez dans mon âme ; amour de Jésus, remplissez mon cœur et mon âme de vos plus doux feux, et mon âme ne désirera, et mon cœur n'enviera que Jésus, mon Seigneur, qui est désirable et aimable par-dessus tout.

5. — *La Charité n'agit point inconsidérément.* — Très innocent Jésus, votre amour est saint, innocent, pur, il n'est point inconsidéré. Il n'agit point inconsidérément contre Dieu, parce que celui qui vous aime, Seigneur Jésus, aime aussi le Père, qui vous a envoyé vers nous ; il aime également l'Esprit-Saint que vous avez envoyé, il aime Dieu de tout son cœur. Il ne blasphème donc point, il ne jure pas en vain, il

ne contredit point Dieu, il ne résiste point à ses commandements. Mais empressé, gai, dévoué, fidèle, pieux, il s'abandonne entièrement au gouvernement de sa providence et de sa volonté. Votre amour, Seigneur Jésus, mon Sauveur, n'agit point inconsidérément à l'égard du prochain, parce que celui qui vous aime aime de même le prochain, et que celui qui vous chérit garde vos paroles et observe vos commandements: or, votre commandement est que nous nous aimions les uns les autres, comme vous nous avez aimés vous-même. Votre amour, mon Seigneur et mon Rédempteur, n'agit point inconsidérément contre lui-même; car celui qui vous aime se conserve exempt de toute souillure; il est pur, parce qu'il est votre sang; il est saint, parce qu'il est votre temple; il est sans tache, parce qu'il est votre image; il est sobre, pudique, chaste, parce qu'il est le sanctuaire et le tabernacle de votre amour.

6. — *La Charité ne s'enfle point d'orgueil.* — Très humble Jésus, votre amour est humble, il ne s'enfle point, il ne se gonfle point, il ne s'attribue rien, il ne se rit de personne, il ne méprise personne, il ne dédaigne personne. Votre amour est semblable à vous. Jésus-Christ humble naît d'une mère humble, il est nourri par un humble artisan, il vit au milieu d'humbles apôtres, il appelle à lui d'humbles enfants; il se révèle aux petits; il s'entretient avec les simples, il se repose sur celui qui est humble. Tel est votre amour, très humble Jésus, il ne s'enfle point, mais il se fait petit comme vous, et il se cache dans l'obscurité; il ne se gonfle point, mais il s'humilie lui-même, devenu obéissant jusqu'aux injures, jusqu'aux supplices, jusqu'à la mort. Il ne s'élève point, mais il s'abaisse et il descend à la dernière place; il ne s'attribue rien, parce qu'il honore tout le monde, il ne méprise personne, parce qu'il chérit tous les hommes.

7. — *La Charité n'est point ambitieuse.* Très excel-

lent Jésus, votre amour est admirable, excellent, sublime, mais non ambitieux. Il n'ambitionne point les choses de la terre, mais celles du ciel ; il ne cherche point sa gloire, mais celle de votre Père qui vous a envoyé. Il n'aime pas les premières places dans les festins, ni les premiers sièges dans les assemblées, ni les salutations sur les places publiques, ni à être appelé maître par les hommes, parce qu'il n'y a qu'un chef, qu'un maître, qu'un seigneur de tous, qui est Jésus-Christ. Il ne brigue point les honneurs et les dignités de ce monde, parce qu'en toutes ces choses on ne trouve pas le Bien-Aimé. Il n'aspire point aux royaumes de la terre, parce que tout est vanité, hors d'aimer Dieu et le Seigneur Jésus qu'il a envoyé. Il ne recherche point l'élévation et les grandeurs d'ici-bas, parce qu'il les regarde comme funestes et comme de l'ordure, afin de gagner Jésus-Christ. Que cherche donc votre amour, Seigneur Jésus? Qu'ambitionne-t-il? Ce que cherchait votre âme, ce qu'ambitionnait votre cœur : la pauvreté, l'humilité, les afflictions, les fatigues, la croix ; car c'est dans ces choses que se trouve le Bien-Aimé ; voilà donc ce qu'ambitionne votre amour, qui n'est point pour cela ambitieux, mais qui est néanmoins excellent, sublime, admirable au delà de toute expression.

8. — *La Charité ne cherche point ses propres intérêts.* — O très libéral Jésus, votre amour est libéral et magnifique ; il ne cherche point ses propres intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. Car c'est en cela que consiste la vraie et infaillible marque de votre amour. Ainsi, il ne cherche point les richesses et les plaisirs, parce qu'ils ne sont pas les biens de Jésus-Christ ; il ne cherche point les consolations du siècle, parce qu'elles ne sont pas de Jésus-Christ. Que cherche donc votre amour? Il cherche la bienfaisance, la miséricorde, la mansuétude, la chasteté, la simplicité, l'obéissance, parce que tout cela est de

Jésus-Christ. Celui qui vous aime, Seigneur Jésus, ne cherche pas ses biens, parce que ses biens ne sont pas les vôtres; et il renonce pour votre nom à tout ce qu'il possède; il ne cherche donc point ses champs, ni ses frères, ni ses sœurs, ni son père, ni sa mère, parce qu'il a en vous son héritage, et ses frères, et ses sœurs, et son père et sa mère; celui qui vous aime, Seigneur Jésus, ne se cherche pas lui-même, parce qu'il ne cherche que vous. Il ne pense pas à lui, mais à vous; il s'abandonne pour vous trouver; il se perd pour vous acquérir; il se renonce lui-même et vous suit.

Cinquième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Qualités de l'amour de Jésus (suite).

1. — *La Charité ne s'irrite point.* — Très débonnaire Jésus, votre amour ne s'irrite point, parce qu'il est débonnaire; lorsqu'on le maudit, il ne maudit point; lorsqu'il est attaqué, il n'attaque point; lorsqu'il est contredit, il ne contredit point; lorsqu'il est provoqué, il ne s'emporte point, mais toujours patient, toujours pacifique, il bénit ceux qui le maudissent, il prie pour ceux qui le persécutent, il fait du bien à ses ennemis. Tu te trompes donc, ô mon âme, si tu dis que tu aimes le Seigneur Jésus, lorsque tu t'irrites contre ton frère. Ne sais-tu pas que ton frère est le frère de Jésus-Christ, que ton frère est membre de Jésus-Christ? Prenant donc un membre de Jésus-Christ, tu en fais un membre de dispute et de colère! Qu'il n'en soit pas ainsi. Comment aimeras-tu donc mon Seigneur, si tu n'aimes pas son frère; bien plus, si tu persécutes Jésus-Christ dans son frère? *car ce que tu auras fait à l'un d'eux*, dit le Seigneur, *c'est à moi-même que tu l'as fait.*

2. — *La Charité ne pense point le mal.* — Très charitable Jésus, votre amour est charitable, il ne pense point mal du prochain, ou contre le prochain. Il ne pense point mal du prochain, parce qu'il ne juge personne; il ne pense point mal contre le prochain, parce qu'il ne condamne personne; car il a une bonne opinion de tout le monde, et dans la simplicité de son cœur, il croit ses frères meilleurs que lui. O très aimable Jésus, celui qui vous aime véritablement pense à vous; or, celui qui pense à vous ne pense point le mal, parce qu'il pense au souverain bien; il ne fait donc point attention aux imperfections des autres, et à la paille qui est dans l'œil de son frère, parce qu'il ne fait attention qu'à vous. Il ne juge point témérairement de son prochain; il ne l'accuse point; il ne le blâme point; il ne peut avoir aucune mauvaise idée de lui, parce que votre amour, ô bon Jésus, a des pensées de paix, et n'afflige personne. O douceur de votre amour! Oh! qu'il est bon! Oh! qu'il est agréable d'aimer le Seigneur, notre Sauveur!

3. — *La Charité ne se réjouit point de l'iniquité.* — Modèle de justice, ô Jésus, votre amour est juste et droit; il ne se réjouit point de l'iniquité; il n'offense personne; il n'attaque personne; il ne fait tort à personne. S'il voit un homme injuste, voleur, emporté, colère, homicide, criminel, il ne se réjouit point de l'iniquité, mais son cœur se remplit de tristesse, parce qu'il voit, mon Seigneur, que vous n'êtes pas aimé, mais méprisé. Hélas! Seigneur, que de pécheurs! Tous se sont égarés, ils sont en même temps devenus inutiles; il n'en est point qui fassent le bien, il n'en est pas même un seul. Votre amour voit cela, et il en est attristé; il l'entend, et il soupire; il le comprend, et il gémit; la défaillance le saisit à la vue des pécheurs qui abandonnent votre loi. Hélas! Seigneur, nos iniquités se sont élevées au-dessus de notre tête; nous avons péché, nous avons commis l'injustice. Ah! quel profond sujet d'affliction pour nous! Vous nous

avez rachetés, et nous vous avons vendu; vous nous avez reconnus, et nous vous avons méconnu; vous nous avez excusés et nous vous avons accusé; vous nous avez enrichis, et nous vous avons dépouillé; vous nous avez regardés avec bonté, et nous vous avons dédaigné; vous nous avez honorés, et nous vous avons méprisé; vous nous avez aimés, et nous n'avons pas répondu à votre amour.

4. — *La Charité se réjouit avec la vérité.* — O ravissant Jésus, votre amour est beau, vrai, sincère et véridique; et comme il se réjouit avec vous, il se réjouit certainement avec la vérité! En effet, vous êtes toute vérité qui existe soit sur la terre, soit au ciel. Vous êtes la vérité incréée, le Verbe du Père, la sagesse éternelle. Vous êtes toute vérité créée; car étant le premier-né de toute créature, c'est en vous, par vous, et selon vous que toute vérité créée existe. Votre amour est donc l'amour de toute vérité. Il n'est point séducteur comme l'amour du monde; il n'est point menteur comme l'amour de la gloire; il n'est point trompeur comme l'amour des richesses. Votre amour se réjouit de la vérité, ses paroles sont des paroles vraies, et ses discours sont sincères.

5. — *La Charité souffre tout.* — O Jésus, qui êtes la force même, votre amour est fort, généreux, magnanime; il souffre tout, les railleries, les persécutions, l'obscurité, le mépris, les infirmités, les opprobres, les bêtes féroces, les chevalets, les glaives, le feu, la croix, le martyre; il souffre tout parce qu'il est votre amour. Mais comment souffre-t-il? Il se glorifie dans la croix de son Maître, il se glorifie dans ses infirmités; il surabonde de joie au milieu de toutes ses tribulations, et il ne prétend savoir autre chose que Jésus crucifié. Votre amour est fort comme la mort, Seigneur Jésus; ses torches sont des torches de feu et de flammes. Il ne craint ni les maladies, ni les supplices, ni les langueurs, ni la mort elle-même,

parce que rien n'est difficile à celui qui aime; et celui qui aime le Seigneur Jésus souffre tout avec joie et allégresse.

6. — *La Charité croit tout.* — Souveraine sagesse, ô Jésus, votre amour est fidèle, docile, généreux, il croit tout. Il croit tout de votre part, parce qu'il est fidèle, et qu'il confesse la vérité de tout ce que vous avez dit; il n'hésite donc point, il ne doute point, il ne balance point en entendant vos paroles, mais il les écoute avec joie, parce que vos témoignages sont pour lui dignes de toute créance. Il croit tout ce qui a été dit de vous, parce qu'il est docile, et que tout ce qui a été dit de vous est vrai et infiniment aimable. Il vous croit donc homme-Dieu, et il vous vénère; il vous croit le Fils unique du Père, et il vous adore ;il vous croit le Fils unique de votre mère, et il vous aime; il vous croit le Rédempteur, et il vous bénit; il vous croit son Sauveur, et il vous embrasse de tout son cœur, de toute son âme. Mais il vous confie tout, parce qu'il est généreux, et que celui qui aime le Seigneur Jésus confie et livre volontiers à son Seigneur son corps, son âme, sa vie, son salut, tout ce qu'il possède.

7. — *La Charité espère tout.* — Très fidèle Jésus, votre amour espère tout. Il espère tout de vous, parce que vous nous promettez tout. Or, Jésus est fidèle, lui qui nous a appelés à la société des saints, à une gloire et à un honneur éternels. Votre amour espère tout en vous, parce que vous êtes l'objet de notre espérance; on possède en vous toute vertu, toute béatitude, toute richesse, tout honneur et toute gloire. Vous posséder, Seigneur Jésus, est la souveraine félicité; je trouve, en effet, dans votre divinité, tout ce que peut désirer mon âme, et dans votre humanité, tout ce que peuvent désirer mes sens. Votre amour espère tout par vous, parce que vous êtes le motif de notre espérance. Car après que vous vous êtes donné à moi, que n'ai-je pas droit d'espérer par

vous? Ainsi, celui qui vous aime, Seigneur Jésus, espère tout de vous, parce que vous êtes l'auteur de notre espérance; il espère tout en vous parce que vous êtes l'objet de notre espérance; il espère tout par vous, parce que vous êtes le grand motif de notre espérance.

8. — *La Charité supporte tout.* — Très bon Jésus, votre amour est constant, patient, persévérant; il attend tout de vous, il supporte tout, parce qu'il met en vous tous ses biens. Courage donc, âme chrétienne; si tu aimes Jésus-Christ, attends le Seigneur, agis avec fermeté; que ton cœur se fortifie et supporte les délais du Seigneur. Attends le Seigneur, parce qu'il viendra bientôt et qu'il ne tardera pas; agis avec fermeté, parce que celui que tu cherches est le Seigneur. Que ton cœur se fortifie, parce que celui qui te cherche est le Seigneur; et supporte les délais du Seigneur, car ceux qui les supportent ne seront point confondus. Seigneur Jésus, mon attente et mon désir, vous êtes mon espérance dès le sein de ma mère. C'est en vous que mon âme se confie; en vous que mon cœur espère; en vous que se repose mon amour. Aussi quand même vous m'ôteriez la vie, quand vous me plongeriez au fond d'un abîme, je vous dirai et je chanterai toujours : *Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai jamais confondu.*

9. — *La Charité ne s'éteint point.* — Divin Jésus, votre amour est divin, éternel, immense, immuable, jamais il ne s'éteint. Les prophéties seront anéanties, les langues cesseront, la science sera abolie; maintenant restent la foi, l'espérance, la charité, ces trois vertus; mais la plus grande d'entre elles est la charité; et ce qui est encore au-dessus de toute charité, c'est votre amour. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. Tel est votre amour, toujours patient, toujours tranquille, toujours fort, toujours tendre, toujours fidèle, tou-

jours doux, toujours bienfaisant; votre amour, votre charité ne périt jamais; les eaux les plus abondantes ne l'éteindront point, les fleuves ne la submergeront point; ni la persécution, ni la faim, ni la nudité, ni le glaive, ni la mort, ni l'enfer ne pourront la détruire. Votre amour est comme mon Jésus: votre amour était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.

10. — J'ai entendu, Seigneur Jésus, et j'ai appris quel est votre amour. Votre amour, très aimable Sauveur, votre charité est patiente, elle est bienfaisante, elle n'est point envieuse, élle n'agit point inconsidérément, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne pense point le mal, elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle se réjouit avec la vérité, elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout; votre charité ne s'éteint jamais. Tel est votre amour. Oh! qui me donnera de vous chérir, vous, mon tendre ami, comme vous m'avez chéri, de vous aimer de tout l'amour dont vous avez daigné m'aimer? Qui m'accordera cette faveur, Seigneur Jésus, si ce n'est vous, mon tendre ami et mon bien-aimé? O Jésus! ô amour! ô charité! je cours à vous, je vole vers vous, je vous désire, je ne cherche que vous, je ne veux que vous, je ne soupire qu'après vous; amour de Jésus, embrase-moi; charité de Jésus, possède-moi; tendresse de Jésus, inonde-moi tout entier de ta douceur; brûle mon cœur de tes feux; éclaire mes yeux, afin que je ne voie que Jésus; rends mes oreilles chastes, afin que je n'entende que Jésus; purifie ma langue, afin que je ne parle que de Jésus; sanctifie mes mains, afin que je ne fasse rien qu'au nom de Jésus; dirige mes pas, afin que je n'approche que de Jésus; mais embrase mon cœur, mon esprit, mon âme, afin que, Seigneur Jésus, de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, je vous obéisse

en tout et par-dessus tout. Ainsi je le jure, ainsi je m'y engage, ainsi j'en fais le vœu, ainsi je le promets. Que de son côté le Seigneur m'aide ainsi que son amour!

Cinquième jour

DEUXIÈME LECTURE.

Pratique de cet amour.

1. — Je l'ai juré, Seigneur Jésus, et je ne m'en repentirai point, vous êtes l'objet de ma tendresse, de ma charité, de mon amour pour l'éternité. Qu'y a-t-il, en effet, pour moi dans le ciel, et hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre? Ma chair et mon cœur ont défailli, Dieu de mon cœur, Dieu, mon partage éternel. Tels sont mes vœux, très aimable Jésus; tels sont les désirs de mon cœur, tels sont les soupirs d'une âme qui vous aime. Mais comme l'amour languit, tant qu'il se borne à désirer et à soupirer, s'il n'agit pas ou s'il ne souffre pas pour son bien-aimé, j'en viens à la pratique.

2. — Celui qui vous aime, Seigneur Jésus, garde vos commandements. Or, votre commandement est que je vous aime de tout mon cœur et mon prochain comme moi-même.

Celui qui vous aime, ô ravissant Jésus, aime Dieu de tout son cœur, parce qu'il vous aime, vous, son Dieu, parce qu'il aime le Père qui vous a donné à nous, parce qu'il aime le Saint-Esprit qui est votre amour.

Celui qui vous aime, ô délicieux Jésus, aime son prochain et son frère, parce que mon prochain est votre prochain, et que mon frère est votre frère; or, vous nous avez ordonné de nous aimer les uns les autres comme vous nous avez aimés vous-même.

Celui qui vous aime, ô très pur Jésus, garde son corps du contact de toute souillure; car il est votre

temple; il garde son âme pure de toute tache, car elle est votre sanctuaire; il se garde exempt de tout crime, car il est le prix de votre amour et de votre sang.

Celui qui vous aime, très débonnaire Jésus, aime tout ce que vous avez aimé, car il ne fait avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Il aime donc l'humilité, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, le mépris du monde, la croix, les travaux; il aime même ses ennemis, parce que vous le premier vous les avez aimés, et que vous avez dit du haut de la croix: *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Celui qui vous aime, très juste Jésus, hait tout ce que vous avez haï; il hait donc l'orgueil, la vanité, l'impureté, le monde, la chair : il hait même, s'il le faut, son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses champs et jusqu'à sa vie pour votre nom.

Celui qui vous aime, très doux Jésus, pense souvent à vous, parle souvent de vous, ne cherche que vous, ne soupire qu'après vous, ne voit que vous présent en toutes choses, ne contemple que vous; il rejette les vaines amours, car les mêler au vôtre est un sacrilège.

Celui qui vous aime, très bon Jésus, fait ce que vous avez fait vous-même; or, vos œuvres sont des œuvres de miséricorde, de charité et de consolation.

Celui qui vous aime, très aimable Jésus, raconte à tous votre amabilité, répand partout votre amour, et il n'est content que lorsqu'il vous voit aimé de tout le monde.

Celui qui vous aime, très saint Jésus, fait abnégation de lui-même; car s'il ne renonce à tout ce qu'il possède et s'il ne perd pas sa vie pour vous, il n'est pas digne de vous, et par conséquent il n'est point votre disciple, ni votre ami.

Celui qui vous aime, Dieu de force, ô Jésus, porte chaque jour sa croix, se glorifie volontiers

dans ses infirmités, et ne croit savoir autre chose que Jésus, et Jésus crucifié.

Celui qui vous aime, auteur de toute sagesse, ô Jésus, vous suit comme son guide, son pasteur, son maître; et il vous suit partout où vous allez, soit au jardin des Oliviers, soit au champ de Gethsémani, soit sur la montagne du Calvaire; il ne désire que vous imiter, que vous reproduire, parce que le véritable amour ou trouve ou rend les cœurs semblables.

Telles sont les lois de votre amour, Seigneur Jésus, telles en sont les qualités, telle en est la vraie et solide pratique.

3. — Chaque jour, après votre lever et avant votre coucher, vous réciterez les Litanies du saint nom de Jésus : le matin, afin de vivre dans son amour, et le soir, afin de vous endormir heureusement et de mourir dans ce même amour.

Le matin, vous réglerez ce que vous devez faire ce jour-là pour votre bien-aimé; le soir, vous examinerez ce que vous aurez fait contre lui.

En sortant du lit, dites : *Je me lèverai et je chercherai celui que chérit mon âme.* En vous couchant : *Je me suis assis, et j'ai reposé à l'ombre de celui que j'avais désiré.* La nuit en vous éveillant, comme aussi pendant la journée, vous prononcerez ces oraisons jaculatoires et autres semblables : O Jésus! ô amour! vous êtes ma foi, vous êtes mon espérance, vous êtes mon désir, vous êtes mon amour, mon Jésus et mon tout, etc.

Vous ne passerez aucun jour sans faire ou sans souffrir quelque chose pour l'amour du Seigneur Jésus.

4. — Il n'y aura point de semaine qui ne soit, à sa manière, consacrée au Bien-Aimé. Vous l'emploierez donc à considérer tantôt les vertus, tantôt les bienfaits, tantôt les mystères, tantôt les attributs

du divin Sauveur, comme vous le voyez dans le tableau suivant :

JOURS.	VERTUS.	MYSTÈRES.
Lundi.	La Pauvreté.	L'Incarnation.
Mardi.	L'Humilité.	La Naissance.
Mercredi.	La Pureté.	La Circoncision.
Jeudi.	La Libéralité.	L'Eucharistie.
Vendredi.	La Patience.	La Passion et la Mort.
Samedi.	L'Obéissance.	La Sépulture.
Dimanche.	La Charité.	La Résurrection. La Pentecôte.

JOURS.	ATTRIBUTS.	BIENFAITS.
Lundi.	Ami.	La Création.
Mardi.	Pasteur	La Rédemption.
Mercredi.	Frère.	Le Christianisme.
Jeudi.	Nourriture	L'éducation.
Vendredi.	Victime.	Le Sacerdoce.
Samedi.	Époux.	La Protection de la B. Vierge.
Dimanche.	Seigneur.	La Résurrection.

5. — Le premier et le dernier jour de chaque mois, mettant de côté tout le reste, il ne faut s'occuper que du Bien-Aimé. Le dernier jour, vous examinerez donc en quoi vous aurez péché contre le Bien-Aimé, contre la pratique de son amour; vous vous en affligerez, vous en ferez pénitence et satisfaction. Le lendemain, qui sera le premier jour du mois suivant, vous prévoirez d'avance ce que vous devez faire ou souffrir pendant ce mois pour le Bien-Aimé; vous renouvellerez votre ferveur, vos résolutions, votre charité.

Pour les méditations et les lectures, vous prendrez de préférence celles qui ont rapport à l'amour de Jésus-Christ. Pendant ces deux jours, vous lirez ce

qui pourra le plus vous porter à l'amour de Jésus.

Pour que l'âme s'unisse au Bien-Aimé, il sera quelquefois utile d'appliquer chacun des jours de l'un des mois qui en ont trente à l'une des trente années de la vie cachée du Bien-Aimé.

6. — Chaque année, pendant huit jours, par exemple avant la Pentecôte, j'agirai seul à seul avec mon Dieu et je me livrerai tout entier aux exercices de son amour.

Pendant trois jours, par exemple avant Pâques, je me préparerai à la mort dans la retraite.

A chaque fête et mystère de mon Seigneur, je m'exciterai à son amour, je m'y disposerai pendant huit jours par la contemplation de celles de ses vertus qui brillent le plus dans ce mystère; ensuite, pendant huit autres jours, je lui rendrai grâces, je célébrerai la même fête et je m'exercerai aux susdites vertus.

S'il se rencontre dans l'année quelques saints ou quelques saintes qui aient particulièrement aimé mon Seigneur pendant leur vie, je les invoquerai d'une manière spéciale, et je leur demanderai au moins une étincelle d'un si précieux, d'un si ineffable amour.

7. — Dans toutes vos actions, pensez à votre Bien-Aimé; vous le regarderez comme votre compagnon de travail, et vous agirez avec lui; comme votre aide, et vous agirez par lui; comme votre modèle, et vous agirez conformément à lui; comme votre motif, et vous agirez pour lui.

Dans vos conversations, considérez les siennes, l'humanité et la bénignité du Sauveur; parlez de lui, parlez devant lui, parlez avec lui, et remarquez que sa conversation n'a point d'amertume, ni son commerce rien d'ennuyeux.

Dans la solitude, réfléchissez à sa solitude, à son silence, à sa bonté : *Je le conduirai dans la solitude*, dit-il, *et je parlerai à son cœur;* c'est là, en

effet, qu'on traite plus facilement avec le Bien-Aimé, qu'on lui parle avec plus de familiarité, que sa société a plus de charme.

Dans la réparation des forces corporelles, faites attention à sa tempérance, à sa sobriété, à son jeûne, à sa mortification. Combien dans ses repas il avait de suavité pour sa bienheureuse Mère, de douceur pour sa bienheureuse Mère, de douceur pour son très cher nourricier, de bonté pour les apôtres, de miséricorde même pour les pécheurs! *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Père.*

Dans le délassement de l'esprit, souvenez-vous de son aménité, de sa mansuétude, de sa modestie, de sa gaîté, de sa charité. Le Bien-Aimé avait ses moments où il reposait son esprit de ses fatigues; mais il était doux envers tout le monde, il était affable, modeste, et ses délices étaient d'être avec les hommes.

Dans l'usage du sommeil, avant votre coucher, et lorsque vous vous éveillez, contemplez la tranquillité, la paix, la pureté, le sommeil du Bien-Aimé; car lui aussi prenait son sommeil, mais il se plaisait, mais il reposait au milieu des lis. *Je dors*, dit-il, *et mon cœur veille. Je dormirai en paix*, direz-vous, *et je reposerai en lui.* J'ai fait un pacte avec lui pour que toutes les fois que dans mon sommeil ma poitrine respirera, elle aspire son amour.

Dans vos études, regardez-le comme votre maître; car il n'y a qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ. Dites avec le prophète : *Heureux, Seigneur, celui que vous instruisez vous-même;* et avec les apôtres : *Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Dans vos occupations, pensez aux actions semblables de Jésus-Christ; faites les œuvres de Jésus-Christ, faites ce que vous avez à faire, car c'est la volonté du Bien-Aimé que vous agissiez ainsi. Ne craignez point que la multitude de ces occupations vous détourne du Bien-Aimé, si vous n'en entreprenez aucune que selon sa volonté, et pour la gloire de son nom.

8. — Les exercices de piété sont des exercices d'amour; tels sont les saintes lectures, la méditation, la prière, l'examen de conscience, la mortification, le sacrement de pénitence, le sacrifice de la messe, l'eucharistie, les œuvres de charité envers le prochain. Il faut vous porter à toutes ces choses avec tout l'empressement et toute la ferveur possibles, car en toutes ces choses on s'approche du Bien-Aimé. Dans les lectures pieuses, c'est lui qui me parle; dans la méditation, il m'éclaire; dans la prière, il m'enflamme; dans l'examen de conscience, il me corrige; dans l'usage des mortifications, il me purifie; dans le sacrement de pénitence, il me guérit; dans le sacrifice de la messe, il descend vers moi; dans l'Eucharistie, il descend en moi; dans les œuvres de charité envers le prochain, il me fait le dispensateur et le ministre de son amour.

Dans les lectures de piété, je prêterai l'oreille à ce que le Seigneur dira au dedans de moi; je lirai avec simplicité, j'écouterai avec humilité, et si mon Bien-Aimé parle intérieurement à mon cœur, je conserverai dans mon cœur toutes ses paroles.

Dans ma méditation, je traiterai avec lui de ce qui me regarde, mais surtout de ce qui le regarde lui-même : des mystères de sa vie, de ses perfections, de ses titres, de son amour. S'il me parle, je ne l'interromprai point; s'il ne me parle pas, je parlerai moi-même, et je répandrai mon cœur devant lui; s'il détourne son visage, s'il diffère de paraître, je ne laisserai pas d'attendre le Seigneur, parce qu'il viendra bientôt, et qu'il ne tardera pas. Hélas! Combien de fois mon Bien-Aimé m'a parlé, et je ne lui ai point répondu! Combien de fois il a frappé à ma porte, et je ne lui ai point ouvert!

Dans ma prière, tout ce que je demanderai, ce sera en son nom. Or, je lui demanderai par-dessus tout son amour; je le demanderai pour moi, je le demanderai pour tout le monde; mais je le demanderai avec confiance, avec amour, avec persévérance.

Dans l'examen de conscience, je me placerai au tribunal du Bien-Aimé; j'examinerai devant lui tout ce que j'aurai fait contre son amour, je gémirai, je satisferai à sa justice.

Dans la pratique des mortifications, je dirai à Jésus-Christ : *Seigneur, voyez mon humiliation et ma peine, et pardonnez-moi tous mes péchés. Je suis prêt pour les châtiments, et ma douleur m'est toujours présente.*

Dans le sacrement de pénitence, je m'approcherai du meilleur des pères, comme un enfant prodigue; je confesserai contre moi mes injustices; je dirai à mon Père : *Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, etc. Vous m'arroserez, Seigneur, et je serai purifié; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige.*

Dans la célébration de la messe, mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui; il est entre mes mains, je le touche, je l'offre, je le bénis, je le consacre, je l'immole, je le consume. Je suis son prêtre, il est ma victime; je suis ministre de Jésus-Christ, bien plus, Jésus-Christ moi-même. Oh! si je suis Jésus-Christ, je dois donc être offert avec Jésus-Christ, je dois être consacré avec lui; je dois être immolé; car tout ce que mon Jésus-Christ a fait par amour pour moi, Jésus-Christ moi-même, je dois le faire par amour pour mon Jésus-Christ.

Dans la réception de l'Eucharistie, je dirai : *Cieux, répandez votre céleste rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle enfante le Sauveur. Qui fera sortir de Sion le salut d'Israël? Montrez-nous votre miséricorde et donnez-nous votre salut. Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur du monde. Qui me donnera, ô mon frère, qui sucez le lait de ma mère, de vous trouver, de vous couvrir de baisers, de vous embrasser dans toute l'effusion de mon âme*, etc.?... Voici l'Époux qui vient, volez au-devant de lui, partez, mes vœux, partez, mes désirs; voici l'Époux qui vient, il vient à moi mon Bien-Aimé; c'est bien lui qui vient et non pas

un autre : le voilà qui s'avance vers moi; il me donne un baiser de sa bouche, il entre dans ma poitrine, il habite dans mon sein, il repose dans mon cœur. Il demeure en moi, et moi en lui; je suis en lui, et lui en moi, afin que nous soyons consommés dans l'unité; ô incendie d'amour! ô ardeur de la tendresse! ô lien de charité!

Dans les œuvres de charité envers le prochain, je dirai avec l'Apôtre : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Oui, je chercherai à enflammer tout le monde de son amour, car pourquoi l'aimerais-je seul? Lui-même n'a pas voulu m'aimer seul, il a voulu que je fusse aimé de tous les hommes; que lui rendrai-je donc pour un si grand amour, si je ne répands un si grand amour dans tous les cœurs? *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'enflamme?*

Sixième jour.

PREMIÈRE LECTURE

Pratique de l'amour de Jésus (suite).

1. — C'est dans l'adversité, c'est dans les revers que triomphe votre amour, Seigneur Jésus; il ne veut d'autre consolateur que vous. Les autres l'affligent; c'est vous seul qu'il invoque, c'est vers vous qu'il se réfugie; il vous expose ses misères, ses douleurs; mais surtout il regarde, et il fait selon le modèle que vous lui avez montré sur la montagne.

Dans le temps de la tribulation, ou je vous sens présent en moi-même, ou je ne vous y sens pas. Si je vous sens présent, dès lors il n'y a plus de tribulation, parce que là où est Jésus, là est l'amour; et que là où est l'amour, là il n'y a pas de peine. Je dirai donc avec confiance : *Seigneur, vous êtes ma lumière et mon salut : qui craindrai-je?* Je dirai

avec allégresse : *Je me réjouirai dans le Seigneur et je tressaillirai de joie en Dieu mon Sauveur.* Je dirai hardiment : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation ou les angoisses*, etc.?... Cela est facile quand Jésus est présent; mais s'il est éloigné, hélas! combien est accablante, combien dure est cette affliction! Car je n'ai pas pour consolateur le Seigneur Jésus, et je ne veux pas en avoir d'autre que lui. Que ferai-je donc? Je chercherai alors mon Bien-Aimé et mon unique consolateur Jésus. Mais comment vous chercherai-je, ô le Bien-Aimé de mon cœur, comment vous chercherai-je? Car vous détournez de moi votre face, je suis devenu insupportable à moi-même. Je vous chercherai avec l'épouse dans la simplicité de mon cœur, et je dirai : *Où est celui que chérit mon âme?* Je vous chercherai dès le point du jour; car ceux qui vous chercheront le matin, vous trouveront. Je vous chercherai avec inquiétude comme Magdeleine, en disant : *On a enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis.* Je vous chercherai avec assiduité, comme le prophète qui nous donne cet avis : *Cherchez le Seigneur, et prenez courage, cherchez toujours sa face.* Je vous chercherai avec douleur, comme votre mère et votre nourricier : *Votre père et moi*, dit-elle, *nous vous cherchions avec douleur.*

Mais où vous chercherai-je, ô mon Bien-Aimé, où vous chercherai-je? Ce ne sera point parmi des parents et des connaissances, parce que ce n'est pas là que votre mère et votre père vous trouvèrent; mais je vous chercherai dans le temple où vous fûtes trouvé. Je ne vous chercherai point dans votre lit et dans l'oisiveté, parce que ce n'est pas là que vous trouva l'épouse; je ne vous chercherai point dans les rues et sur les places publiques; ce n'est pas dans le tumulte de ce monde qu'on trouve le Bien-Aimé. Mais je vous chercherai dans la retraite, je vous chercherai dans la demeure de ma Mère, dans les bras de votre bienheureuse Mère; c'est là

que je vous chercherai, parce que c'est là qu'on trouve Jésus. O mon âme, veux-tu savoir où est Jésus? Il converse avec les petits; il évangélise les pauvres; il se retire dans la solitude; on le trouve dans une étable, dans la maison d'un artisan, parmi ses disciples, sur la croix. Mais pourquoi tant te fatiguer à chercher Jésus? Cherche l'humilité, et tu trouveras Jésus; cherche la douceur et tu trouveras Jésus; cherche la patience, et tu trouveras Jésus; cherche l'obéissance, la simplicité, la piété, la miséricorde, et tu trouveras Jésus. *Pourquoi me cherchiez-vous?* dit-il lui-même. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé du service de mon Père?*

2. — C'est dans la maladie, très aimable Jésus, que votre amour se perfectionne. Oui, c'est là qu'il m'est véritablement permis de dire : *Je porte sur mon corps les stigmates de mon Seigneur; dites à la fille de Sion que je languis d'amour; le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain; je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ.* Sur la croix je trouve Jésus. sur la croix je le possède, sur la croix je lui suis uni, sur la croix je l'embrasse. Pourquoi donc ne dirai-je pas dans ma maladie : *O salutaire croix, si longtemps désirée, si tendrement aimée,* etc. ?

Au commencement de la maladie ou de quelque infirmité : 1° Je remercierai mon Bien-Aimé de ce qu'il a daigné me visiter, et je dirai : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* 2° Je lui demanderai la grâce de tout supporter avec amour, pour son amour. 3° Je m'approcherai du sacrement de la réconciliation, et pour pénitence, je me dévouerai à tout. 4° Je m'offrirai au Bien-Aimé, comme une victime d'amour, et je lui dirai : *Brûlez, coupez ici-bas, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité.* Il est juste, Seigneur, que je sois dévoré des ardeurs de cette fièvre, puisque je n'ai pas assez brûlé des ardeurs de votre amour.

Dans le cours de la maladie ou de l'infirmité : 1° Je

conserverai les mêmes sentiments que j'ai eus ci-dessus; je dirai au Bien-Aimé : *Voilà que celui que vous aimez est malade;* ou plutôt : *Voilà que celui qui vous aime est malade.* 2° Je me constituerai le malade de mon Bien-Aimé, mais malade non pas tant de maladie que d'amour; et je lui demanderai que lorsque la fièvre me consumera, mon amour me consume encore davantage, et que lorsque mon corps languira, mon cœur languisse d'amour. 3° Je prierai mes amis de me parler et de m'entretenir de l'amour de mon Seigneur, et de me lire les principaux endroits de sa Passion. 4° Je me conformerai à Jésus-Christ souffrant, et pour mieux unir mes souffrances aux siennes, je me servirai avec tout le respect possible de ses paroles, et je dirai au commencement de l'accès : *Afin que le monde connaisse que j'aime Jésus, levez-vous, marchons.* La tristesse augmentant, je dirai : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Quand la maladie s'aggravera, je dirai : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.* Dans les répugnances de la nature, je dirai : *Ce calice que mon Père m'a donné, vous ne voulez pas que je le boive?* Du haut de ma croix, je dirai : *Mon Père, pardonnez-moi, car je ne savais ce que je faisais.* Dites, Seigneur : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. Mon fils, voilà votre Mère et la mienne; Mère, voilà votre fils et mon frère.* J'ai soif, Seigneur, mais de votre amour. Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas. Seigneur, voici mon corps, il est consommé; Seigneur, voici mon âme, je la remets entre vos mains.

A la fin de la maladie ou de l'infirmité : 1° Je remercierai mon Bien-Aimé du rétablissement de ma santé. 2° Je lui rendrai grâces pour les bienfaits qu'il m'a accordés dans le temps de l'infirmité. 2° J'examinerai toutes les fautes que j'aurai commises. 4° Je m'approcherai du sacrement de pénitence, puis de celui de l'Eucharistie, où je me consacrerai, avec tout ce qui est à moi, à mon Bien-Aimé.

3. Mais c'est surtout à l'article de la mort, Seigneur Jésus, que doit avoir lieu la consommation de votre amour; pendant la santé, il doit être un amour agissant; pendant l'infirmité, un amour patient; à l'article de la mort, un amour consommé.

En recevant le Saint-Viatique, je chanterai et je dirai avec le bienheureux Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu*, que ma langue a touché, que mon cœur a reçu *votre salut*, etc... Je serai à mon Bien-Aimé tant que mon Bien-Aimé sera à moi; et lorsqu'il sera consumé dans mon cœur pour l'amour de moi, je veux être consumé et mourir dans son cœur pour l'amour de lui. Je lui rendrai grâces de m'avoir fait le disciple de son amour; je lui demanderai pardon de l'avoir si peu aimé; et pour pénitence, je me soumettrai volontiers à la mort; mais je lui demanderai par-dessus tout de mourir saintemant dans l'amour ou plutôt de l'amour du Bien-Aimé. Je ferai profession de la foi chrétienne, je renouvellerai les promesses du baptême et tous les vœux que j'aurai faits.

En recevant l'Extrême-Onction, je me figurerai qu'elle m'est faite par le Bien-Aimé, pour me fortifier contre toutes les embûches du démon; mais je lui demanderai qu'il me fasse l'onction de son amour. Je serai attentif et je répondrai à chaque onction; je demanderai pardon de mes égarements; ensuite, je m'abandonnerai tout entier avec confiance à la miséricorde du Seigneur, à sa bonté et à son amour.

A l'approche de la mort, je me ferai lire la Passion de mon Seigneur; mais je me ferai spécialement lire et répéter les sept dernières paroles que le Bien-Aimé a prononcées sur la croix. Je tiendrai dans mes mains mon crucifix, et voici le pacte que je ferai avec lui :

Seigneur Jésus, crucifié pour mon amour, crucifié moi-même pour votre amour, je fais avec vous ce pacte : Toutes les fois que je baiserai vos pieds, je

demanderai pardon de mes péchés; toutes les fois que je baiserai vos mains, je remettrai mon corps et mon âme entre vos mains. Toutes les fois que je baiserai la plaie de votre cœur, je vous recommanderai mon amour, je vous demanderai le vôtre, je vous remettrai le mien, je m'unirai à vous, et j'unirai mon cœur au vôtre. Toutes les fois enfin que je prononcerai le très doux nom de Jésus, je demanderai de mourir dans votre très doux amour.

Je prierai les assistants de réciter pour moi, durant mon agonie, les Litanies du saint Nom de Jésus, et de remercier mon Bien-Aimé dans l'amour duquel je m'endormirai et je reposerai.

4. — Telle est la pratique de votre amour, Seigneur Jésus; si je l'observe, je connaîtrai certainement comment il peut s'acquérir et se consommer. En effet, il est conçu dans les pieuses lectures; il naît de la méditation; il est nourri par la prière; il est éprouvé par l'examen; il est renouvelé par la confession; il est fortifié par la mortification; il est consacré par le sacrifice de la messe; il est enflammé par la sainte communion; il se propage par les œuvres de charité; il se conserve dans les occupations; il s'affermit par les souffrances; il se perfectionne dans la maladie; il se consomme par la mort.

Car votre amour a ses accroissements et, pour ainsi dire, ses âges; il est conçu, il naît, il est allaité, il est nourri, il est fortifié, il croît, jusqu'à ce qu'il arrive à l'état de l'homme parfait, à l'âge de votre plénitude. Votre amour est tel qu'est mon Jésus lui-même. Il est conçu du Saint-Esprit; il naît d'une vierge; il est nourri par un homme juste; il croît et grandit dans la solitude et la vie privée; il mûrit dans les œuvres de charité, ou dans la vie publique; il est enfin consommé sur la croix et dans les souffrances.

Il est conçu d'abord dans mon cœur par les vœux, par les désirs, par de fréquentes prières, par les

saintes lectures; mais il est conçu du Saint-Esprit, car votre amour est produit par votre amour. Combien le conçoivent dans leur cœur, et combien peu lui donnent le jour!

Il naît enfin, et il s'élance au dehors du fond de notre cœur par de pieux entretiens, par des œuvres saintes, par des actes de charité où paraissent la simplicité, la bonté et l'humanité du Sauveur. Ainsi naît votre amour, mais il naît d'une vierge, d'un cœur pur et simple.

Dès qu'il est né, comme un tout petit enfant, il est délicat, il doit être enveloppé de langes et placé dans une crèche, parce qu'il doit être réchauffé par l'humilité et le recueillement.

Il est allaité dans son enfance, mais du lait de la dévotion sensible et des consolations spirituelles, qui s'évanouissent misérablement si on les mêle aux consolations terrestres. Jeune enfant, il est nourri par les saintes lectures, par les pieuses méditations, par des discours et des entretiens qui ont rapport au Bien-Aimé; mais dans tout cela, il faut une docilité et une modestie d'enfant.

Il croît au temps de l'adolescence, mais dans la retraite et dans la maison de vos parents; et il croît, comme vous, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Il est bouillant dans la jeunesse, et il se fortifie par le jeûne, l'abstinence, les veilles, la mortification.

Parvenu ensuite à l'âge de perfection, il s'étend sur tous, il se communique à tous, et il porte votre nom à tous les peuples.

Enfin mûri par l'âge, c'est dans les peines, les afflictions, les persécutions, les infirmités et sur la croix avec vous qu'il est consommé.

Sixième jour.

DEUXIÈME LECTURE

De l'imitation de Jésus-Christ

1. — Jésus-Christ : Mon fils, si vous m'aimez véritablement, regardez et faites comme votre modèle; contemplez la face de votre Christ, et vous dépouillant du vieil homme, revêtez-vous du nouveau, qui est Jésus-Christ, votre Seigneur. Tout homme qui doit aimer Jésus-Christ, et ne se conforme pas entièrement à Jésus-Christ, est un menteur, et la vérité n'est point en lui. Le véritable amour ou trouve ou rend les cœurs semblables. Mon fils, mon amour m'a rendu semblable à toi, mortel, passible, pauvre, infirme, homme.

Ton amour doit aussi te rendre semblable à moi, humble, doux, modeste, patient, obéissant, pieux et tout brûlant de charité. Car tel est celui que je chéris et dont je suis aimé à mon tour.

Le Fidèle : Je sais, ô tendre Jésus, et je sais bien ce que vous me répétez si souvent et avec tant d'amour. Vous avez aimé les hommes, et voilà que vous êtes devenu comme l'un d'eux, faible, pauvre, homme, mortel. O admirable charité de mon Christ! O incompréhensible effusion de la bonté divine! Oh! si je vous aimais, Seigneur, Sauveur, au point d'être trouvé parfaitement semblable à vous, et de pouvoir dire : Je suis moi-même humble comme Jésus-Christ, obéissant comme Jésus-Christ, doux comme Jésus-Christ; je dis *moi-même*, mais ce n'est pas moi, puisque Jésus-Christ vit en moi. Oh! si vous viviez ainsi en moi, Dieu de mon cœur! Oh! si je vivais ainsi en vous! Mais hélas! qui suis-je, et quelle est la maison de mon père, pour oser prétendre à de telles faveurs? Cependant, Seigneur Jésus, je ne veux, je ne souhaite, je ne sollicite, je ne désire que cela. Mais comme je ne puis rien sans

vous, enseignez-moi ce qu'il faut que je fasse, Seigneur Jésus; montrez-vous à moi, afin que je vous voie, et que j'agisse selon le modèle.

2. — Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là sera grand dans le royaume des cieux; et celui qui en reçoit un comme celui-ci en mon nom, me reçoit. Laissez les petits enfants venir à moi; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous rends gloire, Seigneur, père du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et que vous les avez révélées aux petits. Celui qui est le plus petit d'entre vous est le plus grand; si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous; car quiconque s'humilie sera élevé; et quiconque s'élève sera humilié. Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. Malheur à vous, Pharisiens, qui aimez les premiers sièges dans les synagogues, et les salutations sur les places publiques! Pour vous, ne faites pas ainsi; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit votre serviteur; et que celui qui voudra être le premier parmi vous, soit votre esclave, comme le Fils de l'homme qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir. Je vous ai, en effet, donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme j'ai fait.*

Le Fidèle : Telles sont, Seigneur Jésus, les paroles par lesquelles vous me recommandez si instamment l'humilité. *Apprenez de moi*, dites-vous, *que je suis humble de cœur*. Humble assurément; car vous êtes né petit enfant pour nous, parmi d'humbles bergers, parmi d'innocents enfants; ordonnant aux petits enfants de venir à vous, embrassant, couronnant les petits enfants.

Mais voici que vous nous donnez de plus grands exemples de votre humilité. Le Seigneur Jésus s'est

anéanti, en prenant la forme d'un esclave; il a été comme un ver de terre et non comme un homme; il est devenu l'opprobre des hommes. Il s'est humilié lui-même jusqu'à la mort de la croix. O humilité du Sauveur! Il naît dans une étable comme un enfant abandonné; il est circoncis comme un pécheur; il est présenté au temple comme une victime; il est racheté comme un captif, proscrit comme un coupable, exilé comme un transfuge, baptisé comme un homme impur, tenté comme un homme faible, maudit comme un criminel, flagellé comme un scélérat, foulé aux pieds comme un ver de terre; enfin comme un séducteur, un blasphémateur, un hérétique, un démoniaque, il est lié, couvert de crachats, condamné, attaché à la croix, à un gibet entre deux voleurs. Va, maintenant, chrétien orgueilleux, et toi, qui suis le Christ, écoute. N'est-ce pas une intolérable impudence que, lorsque le Dieu de majesté s'est anéanti lui-même, un vermisseau s'enfle et se gonfle d'orgueil? Non, mon Seigneur et mon Roi, non, ce n'est point ainsi qu'agira votre disciple, mais les yeux fixés sur son modèle, il apprendra de vous que vous êtes humble de cœur.

3. — *Apprenez de moi que je suis doux de cœur.* — Telle est, très doux Jésus, la seconde leçon que vous me donnez si clairement par vos paroles, et si efficacement par vos exemples. En effet, lorsque je porte mes regards sur vous, sur la face de mon Christ, je vois la mansuétude même, la douceur, la suavité, la miséricorde, la bonté, la clémence, la bénignité; je contemple l'humanité même. Jésus-Christ est la mansuétude même; dites à la fille de Sion : *Voici votre roi plein de mansuétude.* Dites aux enfants des hommes : *Voici l'Agneau paisible qu'on porte pour le sacrifice.* Mon Christ est la suavité même, la douceur même. Oui, le Seigneur est plein de suavité pour tous. Lorsqu'on le maudissait, il ne maudissait point; il a été conduit à la

mort comme une brebis; il s'est tu, et il n'a point ouvert la bouche. Mon Christ est la miséricorde même. *Soyez miséricordieux*, dit-il, *comme mon Père est miséricordieux; je veux la miséricorde et non le sacrifice.* C'est par les entrailles de la miséricorde de mon Dieu et de votre Dieu, que se levant d'en haut, il nous a visités. Mon Christ est la bonté même, la clémence même; car si je pèche comme l'enfant prodigue, il montre qu'il est père; si je m'égare, comme une brebis perdue, mon Christ est le bon pasteur. Oui, la bénignité et l'humanité du Sauveur, notre Dieu, nous est apparue, nous instruisant et nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux de cœur*, indulgent parmi les pécheurs, doux parmi les calomniateurs et les bourreaux; pacifique au milieu des turbulents; parmi les pauvres, les infirmes, les affligés, un Seigneur bon, tendre et doux de cœur. O Jésus, prodige de mansuétude, de suavité, de douceur, enlevez de moi toute dureté de cœur, et faites que, rempli de votre douceur ineffable, je devienne doux et humble de cœur. Tu te souviens, ô mon âme, avec quelle tendresse, quelle humanité le très doux Jésus agit avec nous. Il nous appelle, nous, ses frères, ses amis, ses épouses, ses brebis, ses petits agneaux. Rappelle-toi avec quelle bienveillance cette divine Sagesse traitait les Apôtres, c'est-à-dire des idiots; avec quelle charité elle guérissait les maux des infirmes; avec quelle miséricorde elle accueillait les pécheurs; avec quelle douceur elle consolait les affligés; avec quelle affabilité elle mangeait même avec les publicains; avec quelle bonté elle appelait à elle les pauvres, les indigents, tous les souffreteux. *Venez à moi*, dit-elle, *vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai.*

Tels sont, très doux Sauveur, les éclatants témoignages de votre mansuétude. Oh! s'il m'était permis de pénétrer dans cette fontaine de douceur, c'est-à-dire dans votre cœur! Mais voilà que de cette

source sacrée sortent des paroles d'une indicible suavité. *Bienheureux les doux*, dites-vous, *parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux les pacifistes, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux.*

4. — *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. Vendez ce que vous possédez. N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie, ni sac en voyage, ni deux habits, ni chaussure, ni bâton. N'amassez pas pour vous des trésors sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent; car celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.*

Telle est la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous. En effet, il a tellement pratiqué la pauvreté qu'il a eu une Mère pauvre, un Nourricier pauvre, des disciples pauvres avec lesquels il soutenait une vie pauvre, soit par des aumônes, soit par le travail de ses mains. Que dis-tu à cela, chrétien qui aimes Jésus-Christ? Pourquoi as-tu tant d'horreur de la pauvreté que le Seigneur Jésus a tant aimée? Considère et imite ton modèle. Voilà que tu le vois pauvre dans la Crèche, indigent dans la maison de ses parents, nu et dépouillé sur la croix; et tu n'aimes pas la pauvreté que le Seigneur Jésus a aimée! *Je suis pauvre*, a-t-il dit, *et dans les travaux dès ma jeunesse; les renards ont des tanières, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête.* Et toi cependant, chrétien insensé, tu veux un lit mollet, une chambre commode, des repas somptueux, des vêtements élégants. Il n'est aucune de ces choses que tu ne désires. *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation; car il est plus facile à un câble de pas-*

ser par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous gémirez et vous pleurerez. Seigneur Jésus, qui vous fîtes pauvre pour moi, afin que je me fisse pauvre pour vous, voici que moi-même, ami et imitateur de votre pauvreté, je promets une pauvreté perpétuelle, et je m'engage, après avoir entièrement renoncé, au moins d'affection, aux richesses de ce monde, à n'en vouloir désormais posséder d'autres que vous, Seigneur Jésus, *en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.*

5. — Contemplez la face de votre Christ. Son regard est pudique, son front modeste, ses gestes réglés, sa démarche enfin pleine de convenance. *Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes;* mais son cœur est la pureté même et la plénitude de la pureté. Tel est mon Bien-Aimé, qui se plaît parmi les lis, entouré de chœurs de vierges, qui fut conçu par cette Mère qui seule est restée vierge après l'enfantement. Telle est Jésus, Agneau très pur, que suivent les vierges partout où il va; Jésus-Christ vierge a dans les cieux un Père vierge, des anges vierges; il a sur la terre une Mère vierge, un Nourricier vierge, un disciple chéri, Jean, vierge; il est l'époux des vierges, vierge lui-même et la splendeur de la virginité. *Celui-ci*, dit le Père, *est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances; il est le miroir sans tache, l'éclat de la lumière éternelle, et il surpasse en beauté les enfants des hommes; regardez-le, et faites comme ce modèle.*

Le très pur Jésus a tellement aimé la pureté, qu'ayant si souvent déclamé contre tous les vices, à peine a-t-il dit un mot de l'impureté, de peur sans doute que la langue du Verbe très pur ne contractât quelque souillure en nommant seulement ce crime. Le Seigneur Jésus a tout souffert, toutes les

injures, toutes les calomnies contre ses autres vertus, mais contre sa pureté, rien. On l'a appelé hérétique, blasphémateur, impie, séducteur, ivrogne, démoniaque, mais jamais impudique.

Jésus-Christ : Oui, c'est comme vous le dites, mon fils; agissez donc et faites comme le modèle. Mais pour que vous puissiez vous conserver pur pour le très pur Jésus, il faut veiller sévèrement sur vos regards, dompter vos sens, mettre un frein à votre appétit, réprimer les désirs de votre cœur, macérer souvent votre corps. Faites ainsi, et vierge, vous suivrez le Christ vierge partout où il ira.

Le Fidèle : O Agneau sans tache, très chaste Jésus, fleur des vierges, époux très pur, qui vous plaisez parmi les lis, quoique je sois couvert de toutes les souillures, j'aime cependant votre incomparable pureté; et en présence de votre très chaste Mère et de la très chaste cour de toutes les vierges, je promets à votre divine et sublime pureté de mener une vie chaste. Désormais je châtierai et je captiverai si bien tous mes sens, que je pourrai toujours me conserver pur pour vous, époux très pur, et très chaste Sauveur, qui étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

6. — Le Seigneur Jésus s'est humilié lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort : obéissant à son Père, obéissant aux rois de la terre, obéissant à ses parents, obéissant aux pontifes, aux prêtres, même à ses bourreaux et à ses ennemis.

Le Seigneur Jésus a été obéissant à son Père : *En tête du livre, il est écrit de moi que je ferais votre volonté; je l'ai voulu, ô mon Dieu; car je ne suis point venu pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* Le Seigneur Jésus a été obéissant aux rois de la terre, car il s'est soumis à César en lui payant le tribut, et même à Hérode en se laissant revêtir d'une robe d'insensé.

Le Seigneur Jésus a été et est encore obéissant à ses parents : en effet, dans son enfance, dans son bas âge, dans son adolescence, dans sa jeunesse et jusqu'à l'âge de trente ans, qu'a-t-il fait autre chose, ce bon et doux Jésus? *Et il leur était soumis.* Le Seigneur Jésus a été obéissant aux pontifes, bien plus, à ses bourreaux et à ses ennemis; oui, ce très doux Agneau s'est livré lui-même à leur volonté pour être moqué, flagellé, crucifié. Le Seigneur Jésus a été et est encore obéissant à ses ministres et à ses prêtres; voilà que par leur ordre et à leur voix, le Seigneur descend de nouveau du ciel, et que, caché sous les espèces du pain, il se consacre entièrement à leur volonté. L'hostie est portée, offerte, divisée, présentée, goûtée, mangée, consumée, en tout lieu, en tout temps, par toutes sortes de personnes, même par des scélérats; elle ne fait aucune résistance, aucune opposition, le Christ obéissant à la voix de l'homme.

Jésus-Christ : Et vous, mon fils, après tant et de si grands témoignages de mon obéissance, vous refuserez d'obéir à vos supérieurs? O insolence, ô perversité du cœur humain! Moi, je suis le Seigneur, et voilà que j'obéis, et vous, vous êtes un esclave, et vous hésitez à vous soumettre! Moi, j'obéis à des sujets, et vous, vous ne voulez pas obéir à vos supérieurs, c'est-à-dire à votre Christ! Moi je ne refuse point de le faire pour vous, et vous, vous refusez de le faire pour moi! Vous, dis-je, qui, en accomplissant ma volonté, seriez mon frère et ma mère et ma sœur; car celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère et ma mère et ma sœur.

Le Fidèle : Pardonnez, mon Jésus, si jamais j'ai commis quelque faute contre votre volonté; mais acceptez, je vous prie, la libre et volontaire promesse que je vous fais, Seigneur Dieu, Sauveur Jésus, qui étant le maître de tout, vous êtes fait néanmoins obéissant pour moi. Moi, votre servi-

teur et le fils de votre servante, je voue à votre divine volonté une obéissance perpétuelle, et je promets qu'à l'avenir je vous serai obéissant jusqu'à la mort et pour l'éternité.

JÉSUS-CHRIST : Mon fils, j'accepte votre engagement; mais pour que l'obéissance que vous me promettez soit semblable à la mienne, il faut que vous obéissiez promptement, avec joie, avec une entière soumission non seulement de la volonté, mais même de l'esprit.

Septième jour.

PREMIÈRE LECTURE

De l'imitation de Jésus-Christ (suite).

1. — Homme de douleurs et Dieu de patience, le Seigneur Jésus a tout souffert pour moi, les liens, les crachats, les fouets, les malédictions, les opprobres, les blessures, la mort, et la mort de la croix. *O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne.* Il a souffert en tout : dans son honneur, dans sa réputation, dans son âme, dans son corps, dans ses membres; *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui.* Il a souffert de la part de tous, de la part des rois comme un insensé; de la part des gouverneurs comme un coupable; de la part des pontifes comme un blasphémateur; de la part des bourreaux comme un scélérat; de la part des Juifs comme un objet de scandale; de la part des chrétiens comme un homme délaissé; de la part de ses amis comme un inconnu; de la part de moi-même comme s'il n'était pas mon Bien-Aimé. Le voilà posé comme un signe de contradiction pour tout le monde. Il a souffert en tout temps. Dans son enfance, une étable, les

langes, la circoncision; dans son bas-âge, l'exil; dans sa jeunesse, la pauvreté; dans sa vie publique, les travaux et les contradictions; dans sa Passion, tous les supplices, sur l'autel, les sacrilèges; dans le ciel, les crimes et les péchés quotidiens des hommes. Voilà tout ce qu'a souffert pour vous le Seigneur Jésus, qui, à la longanimité et à la patience joint une grande miséricorde.

En effet, conduit à la mort, il s'est tu comme une brebis devant celui qui la tond; comme un sourd, il n'entendait pas, et comme un muet, il n'ouvrait point la bouche, tel qu'un agneau qu'on porte au sacrifice. Lorsqu'il était maudit, il ne maudissait point, mais plutôt il bénissait, en disant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Vous ne voulez pas que je boive le calice que mon Père m'a donné? Je suis prêt à souffrir. J'ai vivement désiré de manger cette Pâque avec vous, et que je suis pressé jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse!*

Jésus-Christ : Tel a été votre Bien-Aimé, mais hélas! vous n'êtes pas tel pour lui. Toute la vie de Jésus-Christ a été une croix et un martyre, et vous, vous cherchez la joie et le repos. Lorsqu'il y avait quelque chose à souffrir pour le nom de Jésus, les Apôtres s'en allaient joyeux, mais vous, vous vous en allez chagrin, triste, pleurant, sanglotant et malheureux. Faites attention, mon fils, faites attention aux cinq réflexions suivantes et vous serez patient : 1° Vous souffrez après moi, car le Christ a souffert le premier pour vous, vous donnant l'exemple, afin que vous suiviez ses traces. 2° Vous souffrez en ma présence; car je suis présent, je vois le combattant, et je couronne le vainqueur. 3° Vous souffrez avec moi, car je suis votre aide et votre compagnon dans vos tribulations. 4° Vous souffrez de ma part, ma main vous a touché, afin de façonner et de former en vous mon image. 5° Vous souffrez pour moi; pour quel autre, en effet, voudriez-vous souffrir, si ce n'est pour votre Bien-Aimé qui pour

vous a tant et si patiemment souffert? Voilà, mon fils, les cinq fondements de votre patience; pensez-y, méditez-les, regardant toujours l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a porté la croix en méprisant l'ignominie.

Le Fidèle : Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, de ce que vous me donnez des leçons et des exemples si admirables de patience. Sauveur du monde, vous êtes ma patience, ma force, mon appui et mon refuge. Oh! quand dirai-je véritablement avec votre Apôtre : *Je me glorifierai de mes faiblesses, afin que la force de Jésus-Christ habite en moi? A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ. Je suis crucifié avec Jésus-Christ. Je porte sur mon corps les stigmates de mon Seigneur Jésus. Je n'ai pas prétendu savoir autre chose que Jésus, et Jésus crucifié. O précieuse croix, honorée par les membres du Seigneur, croix longtemps désirée, ardemment aimée, constamment cherchée et enfin accordée au vœu de mon cœur, reçois-moi de la main des hommes et rends-moi à mon Maître, afin que par toi je retourne à Celui qui par toi m'a racheté. Maintenant je commence à être disciple du Christ, ne désirant rien des choses visibles, afin de trouver Jésus-Christ. Viennent le feu, la croix, les bêtes féroces, le brisement des os, la séparation des membres, le broiement de tout le corps et tous les tourments du démon, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.*

2. — Entre, ô mon âme, dans le sanctuaire de la divine et suréminente charité; voilà que le cœur du Seigneur Jésus est ouvert par la blessure de l'amour; l'accès en est libre; l'intérieur de cet asile sacré est accessible; entre et vois. O source intarissable d'amour, divine charité, très aimant Jésus, mon Dieu! que dirai-je d'abord de votre charité envers votre Père? Elle est immense, éternelle, toute-

puissante, incompréhensible, ineffable; elle est l'Esprit-Saint. Mais que dire de votre charité pour nous tous? Approchez, accourez, peuples, et voyez de quelle charité nous a gratifiés le tendre Jésus; il a tout fait, il a tout souffert, il a tout donné. Il nous a aimés plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, plus que toutes les créatures ne nous ont aimés ou ne peuvent nous aimer; il nous a aimés plus que le ciel et la terre, au-dessus des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations, au-dessus de toutes les créatures; il nous a aimés plus que lui-même, plus que son corps, son sang, son âme, sa gloire, sa vie; il nous a aimés enfin de toute la tendresse amoureuse dont peut aimer un Homme-Dieu. O amour! ô charité! Mais écoutez avec quel amour, avec quelle charité il nous a recommandé sa charité :

Mes petits enfants, je suis encore un peu de temps avec vous; je vous donne pour commandement de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. Et il répète : *Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* Et une troisième fois : *Je vous ordonne de vous aimer réciproquement. Père saint, que tous ils soient un, comme vous, mon Père en moi, et moi en vous. Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux.*

Telles sont, très aimant Jésus, les paroles que vous avez voulu faire connaître à tous les hommes la veille du jour où vous souffrîtes pour notre amour; tel est le testament de l'amour : *Aimez-vous les uns les autres; c'est mon précepte, c'est un commandement nouveau, je vous l'ordonne, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.*

Qu'hésites-tu, chrétien? Aime le prochain; c'est ce que Jésus-Christ te demande; c'est ce qu'il te recommande avant sa mort, une seconde, et une troisième fois. Chéris le prochain, car il est l'image

de Jésus-Christ, il est la chair de Jésus-Christ, il est membre de Jésus-Christ, son époux, son ami, le prix de son sang. Aime donc celui qu'aime Jésus-Christ, mais aime-le de cœur, ne pense jamais mal de lui; aime-le de bouche, ne l'accuse jamais, mais excuse-le toujours; aime-le par les œuvres, car sans les œuvres la charité est nulle; aime-le même en souffrant et en mourant, s'il le faut, pour lui, à l'exemple du Seigneur Jésus, qui dans l'excès de son amour, a donné sa chère vie pour nous.

3. — Telles sont, ô âme chrétienne, les vertus dont tu dois te revêtir pour te revêtir du Seigneur Jésus; car celui qui aime vraiment Jésus, aime l'humilité, la douceur, la pauvreté, la pureté, l'obéissance, la patience, la charité. Jésus-Christ est, en effet, charité, obéissance, patience, pureté, douceur, pauvreté, humilité. Le motif, le modèle, la fin de ces vertus, c'est Jésus-Christ; c'est par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ que tu les obtiendras. Cherches-tu Jésus-Christ? Par l'obéissance tu l'approcheras, par la pureté tu le trouveras, par la douceur tu le goûteras, par la patience tu le retiendras, par la pauvreté tu le posséderas, par l'humilité tu le conserveras, par la charité tu embrasseras ce très cher époux. Ainsi soit-il.

4. — Le Fidèle : Reine de mon cœur, ô Marie, ma souveraine, Mère de Jésus-Christ et Mère des chrétiens, vous dans le très aimable sein de laquelle a été formé Jésus, recevez-moi dans votre sein, et faites qu'il se forme aussi en moi le Seigneur Jésus, votre fils, mon Seigneur, qui vous aime et que vous aimez par-dessus toute créature, dans les siècles des siècles.

Marie : Mes petits enfants, que j'engendre de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous, voici les entrailles de la charité ouvertes; entrez, mes petits enfants, et que là où le Christ seul

peut être formé, il se forme en vous. Revêtez-vous du Seigneur Jésus, et apprenez de moi ce qu'il a été, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi en vous.

Le Fidèle : Parlez donc, ma souveraine, car votre serviteur écoute; montrez-moi votre Fils béni, et apprenez-moi ce qu'il est et ce que je dois être pour lui devenir entièrement conforme; apprenez-moi comment je puis former Jésus dans mon esprit, dans ma volonté, dans mon corps, dans mes membres, dans mes sens; car c'est en vain que j'aime le Bien-Aimé, si je ne me rends semblable à lui. Je poursuis ma course pour tâcher d'atteindre là même où Jésus-Christ Notre-Seigneur a voulu que j'atteignisse. Posez-moi donc, ô la plus tendre des mères, posez-moi comme un sceau sur son cœur, comme un sceau sur son bras, afin que, tout marqué de Jésus-Christ et parfaitement semblable à lui, je dise avec l'Apôtre : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Marie : Mon fils, si tu veux représenter et imiter Jésus-Christ, sois comme un miroir pur, sans tache, sois comme une eau claire, et Jésus-Christ, le soleil de justice, y réfléchira son image. Oh! si tu bannissais de toi tout ce qui n'est pas de Jésus-Christ, bientôt Jésus-Christ se glisserait réellement en toi, et, comme un habile peintre, il se plairait à tracer en toi ses traits, son âme, son cœur, toute sa personne.

5. — Marie : Ton âme, ô mon fils, est la maison de Dieu, mais prends garde d'en faire une caverne de voleurs. Elle est l'image de Dieu; mais, hélas! que cette image est défigurée! Qu'elle diffère de l'âme de Jésus-Christ! L'âme de Jésus-Christ est pure, innocente, humble, sincère, pieuse, dévote, patiente, douce; la tienne est impure, orgueilleuse, vaine, impatiente, indévote, irascible. Enlevez-moi d'abord tous ces défauts. L'image de Dieu est une image sainte, et vous en avez fait une image d'idoles; la maison de Dieu est une maison de prière et

de sainteté, et vous en avez fait un repaire de vices.

Le Fidèle : Je reconnais ma faiblesse, ô bonne et tendre Mère, et je confesserai contre moi mon injustice; mais que peut une faible et misérable créature, si vous ne lui obtenez du secours? Otez donc de mon cœur toutes ces imperfections, et appliquez l'âme de Jésus-Christ sur la mienne : bientôt l'image de Dieu sera réformée et sa maison rebâtie.

Qui me donnera que l'âme de Jésus-Christ soit intimement unie à la mienne? O âme de Jésus! ô plénitude des grâces! ô splendeur des vertus! ô comble de toute perfection! Ame de Jésus-Christ, sanctifiez mon âme; intelligence de Jésus-Christ, enflammez ma charité.

Marie : Mon fils, si tu veux que l'âme de Jésus-Christ forme la tienne, Jésus doit toujours être dans ton cœur, toujours dans ta volonté; tu dois donc ne rien penser que ne pensât Jésus-Christ lui-même, ne rien estimer ou apprécier que d'après les lois ou le jugement de Jésus-Christ, ne rien vouloir enfin ni désirer, désormais, que selon le désir et la volonté de Jésus-Christ.

Examine donc souvent ce qu'apprécierait Jésus-Christ dans telle circonstance, ce qu'il penserait, ce qu'il voudrait, afin que tu apprécies, tu penses, tu veuilles de même. Si tu agis de la sorte, mon fils, voilà que Jésus-Christ conformera entièrement ta volonté à sa volonté, ton esprit à son esprit, ton âme à son âme. Heureuse l'âme qui est tellement unie, tellement jointe, tellement liée à celle de Jésus-Christ, qu'elle n'estime plus rien que Jésus, ne veut ou ne désire plus rien que Jésus, qui est l'âme de mon âme et aimable dans tous les siècles.

6. — Marie : Mon fils, pour que ton corps soit conforme à celui de Jésus-Christ, qu'il n'y ait rien d'impur, ni de déréglé dans tes membres; que ta marche ne soit pas légère, ni ton visage immodeste, ni tes gestes pétulants, ni ton rire immo-

déré; car tout cela ne retrace pas Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ est pur, chaste, saint, l'asile même, le temple, le tabernacle de toute sainteté.

Le Fidèle : O Mère très pure, qui suis-je pour pouvoir exprimer Jésus dans mon corps? Qui peut rendre pur un corps dont l'origine est impure, si vous, qui êtes la mère de la pureté, ne venez en aide? Oh! si vous vouliez me recevoir dans votre sein, me porter dans vos bras, me nourrir de votre lait, vous réformeriez mon corps vil et abject, et vous le rendriez conforme au corps glorieux de Jésus-Christ. Car comme vous ne pouvez enfanter, ô Vierge-Mère, que le corps de Jésus-Christ, il est certain que bientôt mon corps ne serait plus le mien, mais vous en feriez celui de Jésus-Christ.

Marie : Que demandes-tu, mon fils? Tu as ce que désire ton âme. Écoutez tous, chrétiens, qui êtes portés dans mon sein : ne vous ai-je pas donné du lait à boire? ne vous ai-je pas donné aussi de la nourriture, je veux dire le corps de mon Bien-Aimé que vous avez si souvent uni au vôtre, que votre corps ne devrait plus être le vôtre, mais celui de Jésus-Christ? Vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres. Tu as donc, mon fils, ce que ton âme peut désirer pour réformer ton misérable corps et le rendre semblable à celui de Jésus-Christ. Oui, depuis que le corps de Jésus-Christ est devenu l'aliment du tien, tu es un même corps avec lui, et, depuis que le sang de Jésus-Christ se mêle à ton sang et coule dans tes veines, tu as le même sang que lui; bien plus, tu es le sang de son sang, le corps de son corps, l'os de ses os, la chair de sa chair. Oh! si tu réfléchissais à ces vérités, mon fils, avec quel respect, avec quelle modestie tu traiterais ton corps! Que tes yeux seraient chastes, que tes gestes seraient réglés, que ton front serait pudique! Que tu serais véritablement un autre Jésus-Christ!

Septième jour.

DEUXIÈME LECTURE

De l'imitation de Jésus-Christ (suite).

1. — Marie : Tu aurais certainement ici-bas, mon fils, ton cœur satisfait dans ses désirs, s'il était entièrement conforme à celui de Jésus-Christ. Mais, hélas! quelle différence entre l'un et l'autre! Vois, mon fils, quel est le cœur de ton Bien-Aimé. O pureté! ô charité! ô bonté! ô amour! ô mansuétude! Cœur du Bien-Aimé, délices du ciel et de la terre, cœur très doux, cœur très aimable, cœur très aimant, cœur très saint, cœur tout divin, quelle langue peut dignement vous célébrer? Mais où trouver un autre cœur qui puisse vous refléter?

Mon fils, donne-moi ton cœur, et je le scellerai à celui de Jésus-Christ.

Le Fidèle : Le voilà, ma souveraine, mais donnez-moi le vôtre, et cela me suffit; car étant alors tout à fait semblable à Jésus-Christ, je n'aurai plus rien à désirer.

Marie : Il y a bien des choses, mon fils, qu'il faut auparavant enlever de ton cœur : les mauvais désirs, les dissimulations, les colères, les envies, les jalousies, la négligence, la tiédeur, toutes les affections mondaines; car le cœur de Jésus-Christ n'était point entaché de toutes ces souillures. Ton cœur, mon fils, est dur, inquiet, indévot, mondain et impur; que ferai-je donc de ce cœur?

Le Fidèle : Seigneur, créez en moi un cœur pur, et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture. Seigneur Jésus, je connais la perversité de mon cœur, mais je n'ignore pas la bonté du vôtre; vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. Recevez donc le mien et rendez-le semblable au vôtre.

Marie : Mon fils, ton cœur sera selon le cœur de Jésus-Christ, si désormais il ne conçoit d'autres désirs, d'autres attachements que ceux que concevrait Jésus-Christ lui-même. Aime ce qu'il a aimé, déteste ce qu'il a abhorré, crains ce qu'il a craint, espère ce qu'il a espéré, et voilà que ton cœur sera selon le sien.

Le Seigneur Jésus a aimé la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, le recueillement, la croix, les opprobres; il a, au contraire, haï l'orgueil, il a méprisé les richesses, les plaisirs, le monde, les honneurs. Va, et fais ainsi toi-même. Mais veux-tu savoir comment ton cœur, sera selon le sien? Retiens cette courte et profonde parole : *Celui qui fera la volonté de son Père, celui-là sera selon son cœur.*

Le Fidèle : Comment cela s'effectuera-t-il, Vierge pleine de bonté, si vous ne m'ôtez mon cœur et si vous ne me donnez le vôtre, ou, ce qu'assurément je désire de toute mon âme, le cœur même de Jésus-Christ? O très doux Jésus, accordez-moi ce que je vous demande instamment et ce que vous accordâtes autrefois à sainte Catherine de Sienne, accordez-moi votre cœur, afin que je vous chérisse de toute la puissance de l'amour.

Marie : Mon Fils, Jésus t'accorderait cette grâce, si son cœur était en sûreté en toi-même.

Le Fidèle : Il y sera, ma souveraine, si vous voulez vous-même en être la gardienne. Mais comme je ne suis pas digne d'un cœur si aimable, faites du moins, ô Mère chérie, que votre fils bien-aimé Jésus-Christ vive seul désormais dans mon cœur, que seul il y triomphe dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

2. — Marie : Cher enfant, mon Fils sera dans ton cœur, s'il est dans tes sens. Tâche donc de conformer tes sens à ceux de Jésus-Christ, et alors il vivra dans ton cœur, il régnera au milieu de toi, il y triomphera éternellement.

Le Fidèle : Dites-moi donc, ô la meilleure des mères, dites-moi, ô ma souveraine Maîtresse, dites-moi, je vous prie, quels étaient les yeux de Jésus-Christ, quelles étaient ses oreilles, quelle était sa langue, quelles étaient ses mains; car vous le savez, ô ma Reine, vous qui les avez vus, et touchés, et baisés, et formés. Dites-moi donc quels ont été les sens de mon Seigneur, afin que je conforme mes yeux aux yeux de Jésus, mes oreilles à ses oreilles, ma langue à sa langue, mes mains à ses mains, mes pieds à ses pieds, mes sens enfin aux sens de Jésus-Christ.

Marie : Ses yeux, comme ceux des colombes, étaient simples, honnêtes, chastes; ses oreilles, des oreilles de miséricorde, de patience, d'obéissance, d'humilité; ses lèvres distillaient la myrrhe la plus pure, le miel et le lait étaient sur sa langue; son langage était doux et son visage modeste; ses mains faites au tour, elles étaient d'or, ornées d'hyacinthes, pleines de grâces et de charité; le son de sa voix était mélodieux, et toute sa personne pleine de charmes. Tel est mon Bien-Aimé, et il est lui-même mon ami.

Le Fidèle : Mais, hélas! ma Souveraine, tel n'est pas votre serviteur. Qui me donnera, ô bon Jésus, ô mon frère, qui sucez le lait de ma Mère, de vous trouver dans mes yeux, dans mes oreilles, dans mes sens? Oh! quand dirai-je et avec vérité : Jésus est dans mes yeux, Jésus est dans mes oreilles, Jésus est sur mes lèvres, Jésus est dans mes mains, Jésus est dans mes pieds, en un mot, Jésus est dans tous mes sens? Vous m'obtiendrez cette grâce, très douce Mère, et je ne vous quitterai, et je ne cesserai de vous prier et de vous supplier, que vous ne m'ayez accordé Jésus.

Marie : Cette grâce te sera octroyée, mon fils, si tu règles tes sens de telle sorte que tes yeux ne veuillent plus rien voir désormais que Jésus, tes oreilles ne rien entendre que Jésus, ta langue ne

rien goûter que Jésus, tes lèvres ne parler de rien que de Jésus, tes mains ne rien toucher que Jésus, tes bras ne rien embrasser que Jésus, ton Seigneur, qui est ton tout, présent partout et béni dans tous les siècles.

Le Fidèle : Montrez-moi donc, ô divine Mère, montrez-moi votre Fils, afin que je le voie; que sa voix retentisse à mes oreilles, afin que je l'entende. Donnez-moi, ô ma Souveraine, donnez-moi votre très doux Fils, et je le goûterai; rendez-le-moi présent, et je le toucherai; faites qu'il me caresse, et je l'embrasserai.

Marie : Mon fils, tes yeux sont les yeux de Jésus-Christ, tes oreilles sont les oreilles de Jésus-Christ, tes mains sont les mains de Jésus-Christ, tes sens sont les sens de Jésus-Christ. Souviens-toi donc que tu ne vois rien que par les yeux de Jésus, que tu n'entends rien que par les oreilles de Jésus, que tu ne goûtes rien que par la langue de Jésus, que tu ne marches que par le moyen de ses pieds, que tu ne fais, ni ne touches rien qu'avec le secours de ses mains; car tous tes sens sont les sens de Jésus-Christ.

3. — Marie : En vain crois-tu, mon enfant, pouvoir devenir conforme à l'image de Jésus-Christ, si tu ne t'appliques à conformer tes actions aux siennes. *A leurs fruits vous les connaîtrez.* Si tes actions sont celles de Jésus-Christ, alors je te reconnaîtrai pour mon Christ.

Le Fidèle : Enseignez-moi, ô ma Souveraine, comment je dois faire mes actions pour qu'elles ne soient plus les miennes, mais celles de Jésus, pour qu'elles soient entièrement conformes à celles de Jésus.

Marie : Elles auront cette conformité, si tu n'en fais pas d'autres que celles qu'a faites Jésus-Christ; si tu les fais pour la même fin, de la même manière; si tu t'efforces, en un mot, de les unir aux actions semblables de Jésus-Christ.

Le Fidèle : Je comprends ce que vous dites, Mère très sage; mais expliquez-le-moi cependant, car vos paroles sont des paroles chastes, et heureux celui que vous instruisez, ô souveraine Maîtresse!

Marie : 1° Tu n'entreprendras rien que n'ait fait autrefois ou que ne fît aujourd'hui Jésus-Christ lui-même. Ainsi tu ne jureras point, tu ne mentiras point, tu ne feras rien contre la loi, ni contre les règles de ton état, ni contre la charité; car Jésus-Christ n'a rien fait de tout cela.

2° Tu agiras pour la même fin : *Pour que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, allons. Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment.* Telle est la fin des actions de Jésus-Christ : notre salut et la plus grande gloire de Dieu.

3° Tu agiras de la même manière : ainsi, quand tu pries, examine comment prierait Jésus-Christ; quand tu manges, comment il mangerait; quand tu dors, comment il prendrait son sommeil. Fais attention à ces choses, et vois combien, d'ordinaire, tu es différent de Jésus-Christ. Est-ce ainsi que Jésus-Christ parlerait, qu'il étudierait, qu'il marcherait, qu'il converserait? Oh! si tu observais, si tu regardais souvent les actions de Jésus-Christ; comme un peintre a coutume de regarder son modèle, bientôt tu formerais en toi l'image de mon Fils, et moi-même, en considérant tes actions, je dirais avec allégresse : Venez, Anges, et voyez, celui-ci est mon Christ; c'est ainsi qu'il visitait les pécheurs, ainsi qu'il consolait les infirmes, ainsi qu'il obéissait à ses parents, ainsi qu'il répandait ses prières devant son Père, ainsi qu'il était miséricordieux, charitable, clément envers tous. Venez et voyez, celui-ci n'est-il pas mon Fils?

4° Tu uniras tes actions à celles de Jésus-Christ; car, pour sanctifier tes actions, le très bon Jésus a daigné pour toi en faire beaucoup d'absolument semblables aux tiennes : ainsi, il a marché, il s'est

assis, il a mangé, il a dormi, il a conversé. Tu t'appliqueras donc à unir tes actions à celles du même genre qu'a faites Jésus-Christ; mais prends garde que par cette union, au lieu de sanctifier les tiennes, tu ne souilles celles du Bien-Aimé.

4. — Marie : Toute la vie des hommes, mon fils, consiste à agir ou à souffrir; oui, tu auras toujours dans ta vie quelque chose à faire ou à endurer. Ne va donc pas croire que Jésus-Christ se repose pleinement en toi, si ton zèle se borne à le former dans tes actions. Ce ne sont là, mon fils, que les premières ébauches de son image. C'est dans les travaux, dans les persécutions, dans les infirmités, dans les angoisses, dans les tribulations, dans la faim, dans la soif, c'est là surtout qu'il faut former Jésus-Christ. Vois comment le Seigneur, ce modèle de patience, s'est conduit dans toutes ces situations. S'est-il plaint souvent? A-t-il été triste, comme tu as coutume de l'être? Était-il impatient, inquiet? Jésus-Christ a tout souffert pour toi, mais en toute patience, en tout amour, en toute joie, parce qu'il souffrait pour toi. Il a aimé la croix, les douleurs, les opprobres, parce qu'il t'a aimé. Veux-tu aimer Jésus-Christ? Aime donc ce qu'il a aimé, et qu'il a aimé pour toi. Écoute l'Apôtre : *Pour nous*, dit-il, *nous devons nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel est notre salut, notre vie et notre résurrection, en qui est notre gloire et notre joie, par qui nous avons été sauvés et délivrés.*

Tu cherches Jésus-Christ; ne fuis donc point la croix : c'est sur la croix qu'est Jésus-Christ; c'est sur la croix que tu le trouveras; c'est là que repose le Bien-Aimé, là qu'il t'attend, là qu'il veut t'attacher, comme un très habile sculpteur, pour graver en toi son image. Il faut donc porter la croix patiemment et avec toutes sortes d'actions de grâces. Si Jésus-Christ te frappe, ce sont les blessa-

res de l'amour; baise la main qui frappe et supporte avec joie ses coups, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en toi.

Le Fidèle : Mon cœur est prêt, ma Souveraine, mon cœur est prêt; voilà mon âme, voilà mon corps, voilà tout ce qui m'appartient, je vous le confie; crucifiez-moi, crucifiez-moi, ma Souveraine, pour que je sois enfin trouvé semblable à mon Bien-Aimé. Que le feu, que la croix, que les bêtes féroces, que la faim, que la soif, que tous les tourments fondent sur moi, pourvu seulement que je me revête de Jésus-Christ, pourvu que Jésus-Christ soit trouvé en moi. Telle est dans mes douleurs extrêmes mon ineffable consolation. Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; je souffre pour vous, Seigneur Jésus, et vous souffrez pour moi; vous êtes humilié pour moi, et je suis humilié pour vous; vous êtes flagellé, et je le suis aussi; vous êtes affligé, je le suis aussi; on vous accuse, et je suis accusé; on vous condamne, et je suis condamné; on vous crucifie, et je suis crucifié; vous mourez, mon Jésus, et voilà que je meurs. Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi.

5. — Marie : Courage, mon fils et agis familièrement avec le Bien-Aimé, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Pense qu'il est pour toi présent partout; parle-lui, écoute-le, épanche ton cœur en sa présence. Le meilleur moyen de former en toi Jésus-Christ, est de converser familièrement avec lui; car avec un homme bon, tu deviendras bon, saint avec un saint, innocent avec un homme innocent. J'ose dire même : avec Jésus, tu seras Jésus.

Mais quoi, mon fils, voudrais-tu être seul conforme à Jésus-Christ? Ne voudrais-tu pas aussi imprimer dans les autres l'image et le portrait de ce divin modèle?

Le Fidèle : Plût à Dieu, Vierge-Mère, que j'eusse

ce pouvoir, afin que mon Jésus fût connu, aimé, trouvé par tous les hommes.

Venez donc, peuples de la terre, venez, barbares, fidèles, infidèles, païens, venez, revêtez-vous du Seigneur Jésus; car votre vie, votre unique bonheur, votre gloire est de former Jésus-Christ en vous.

Marie : Mon fils, tu peux former Jésus en eux de trois manières : par la parole, par l'exemple, par les prières. — Tu le formeras par la parole et par les discours, si tu leur dis combien le Seigneur est doux et suave, si tu proclames sa patience, sa bonté, sa miséricorde, sa charité. Sur tous ces points insiste à temps, à contre-temps, reprends, supplie en toute patience, en tout zèle et savoir, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans tous. — Tu le formeras par l'exemple, si on voit tes bonnes œuvres, et qu'on dise : Tel était Jésus-Christ; telles étaient sa modestie, sa bénignité, son obéissance. — Tu le formeras enfin par tes prières, tes veilles, tes macérations, en priant et en suppliant avec assiduité pour tes frères, afin que tous glorifient le Seigneur Jésus, qui est béni dans les siècles des siècles.

Le Fidèle : Je vous rends grâces, auguste Vierge, ma souveraine maîtresse, de m'avoir donné de si beaux préceptes sur l'imitation de Jésus-Christ. Je les suivrai et m'y soumettrai. Je formerai donc Jésus dans mon âme, dans mon corps, dans mon cœur, dans mes sens, dans mes actions, dans mes souffrances, dans tous les hommes, enfin, avec votre secours, ô Mère Souveraine, en qui a été d'abord formé Jésus, votre Fils, mon Seigneur.

Marie : Courage donc, mon fils, et pour que Jésus-Christ soit formé en toi selon le progrès des âges, et comme par degrés, qu'il y soit d'abord formé comme un tout petit enfant par la simplicité de l'innocence; ensuite comme un jeune enfant, par la modestie et l'humilité; puis comme un adolescent, par la docilité et l'obéissance; enfin comme un jeune homme, par la ferveur et la charité, jus-

qu'à ce que tu parviennes à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. Si tu fais ainsi, mon fils, moi, ta Mère, je considérerai en toi, non plus toi, mais Jésus-Christ lui-même, et je dirai aux anges, je dirai aux saints, je dirai à tous : *Voilà mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Voyez-le.*

Huitième jour.

PREMIÈRE LECTURE

De la présence de Jésus-Christ.

1. — Le Fidèle : Seigneur Jésus, vous êtes ma vie et les délices de mon cœur; car comment pourrais-je vivre sans vous, ou comment sans vous pourrais-je goûter une joie parfaite? Mais, hélas! joie de mon âme, je vous aime et je ne vous vois point; je vous chéris et vous me dérobez votre face. O triste sort de mon amour! Vous voulez être aimé, très aimable Jésus, mais vous ne voulez pas être vu; vous voulez être chéri et vous n'êtes pas présent. Oh! si je vous avais devant moi seulement une demi-heure; si je pouvais contempler ce visage que les anges sont ravis de voir; si je pouvais vous porter dans mes bras comme saint Joseph; me reposer un instant sur votre poitrine comme saint Jean; vous baiser une seule fois comme la bienheureuse Vierge. Que dis-je? si je pouvais jouir de votre présence comme les Apôtres; vous entendre parler comme les disciples; toucher seulement la frange de votre robe comme la Chananéenne; Seigneur Jésus (je dirai ce que je sens, et je le dirai avec vérité), je serais embrasé de l'ardeur de votre amour jusqu'à la moelle de mes os, et je ne chercherais plus, malheureux que je suis, comment ou de quelle manière je dois vous aimer, puisque je vous chéri-

rais au-dessus de toute dilection et je vous aimerais au-dessus de tout amour.

Jésus-Christ : Mon fils, tant que tu seras en cette vie, il ne te sera point donné de voir ma face; c'est une faveur accordée à un petit nombre. Mais cependant comme l'amour ne peut souffrir l'absence du Bien-Aimé, je t'apprendrai comment en cet exil, tu peux toujours m'avoir présent. Lève les yeux autour de toi et regarde; ton Bien-Aimé est présent partout : dans les créatures, dans les choses sacrées, dans ton prochain, dans toi-même, dans ton devoir, dans l'Eucharistie; oui, partout se montrent la bonté et l'humanité de ton Sauveur.

2. — Le Fidèle : Mais comment vous verrai-je, ô ma lumière, puisque vous me cachez votre face? Je vous ai cherché dans les bourgs et sur les places publiques, et je n'ai point trouvé celui que chérit mon âme; dites-moi où vous reposez, où vous résidez, afin que je vous trouve seul et que je ne voie plus que vous.

Jésus-Christ : Pourquoi me cherches-tu comme absent, mon fils, lorsque je me présente à toi partout? Oui, je suis présent pour toi en toutes choses : dans le soleil pour t'éclairer, dans l'air pour te rafraîchir, dans le feu pour te chauffer, dans le pain pour te nourrir, dans toutes les créatures enfin, pour que ma présence s'offre à toi de toutes les manières. Pourquoi dis-tu donc que je te cache mon visage?

Le Fidèle : Vous me le cachez cependant, très aimable Jésus; car en voyant ces choses, je ne vous vois pas, je ne trouve aucun plaisir à les voir. Je vois, il est vrai, les bienfaits du Sauveur, mais je cherche la présence du Sauveur lui-même. Seigneur, montrez votre visage et nous serons sauvés.

Jésus-Christ : Tu l'as, mon fils, dans toutes les créatures que j'ai formées; tu l'as représenté partout. En effet, dans le soleil, tu vois la majesté et la beauté de ton Christ; dans le feu, l'ardeur de sa

charité; dans la terre, sa patience; dans l'immensité de l'Océan, l'image de son infinie miséricorde. Pourquoi cherches-tu encore ma présence? Tu vois les arbres, les fruits, les fleurs, les prairies, les fontaines, tu vois tout cela, et tu ne vois pas la suavité, le parfum, la douceur de Jésus-Christ? Ah! si tu aimais véritablement ton Christ, ton Christ brillerait pour toi dans toutes ces choses, et à leur aspect, tu dirais : Mon Bien-Aimé est aussi doux, aussi beau, aussi aimable; mon Ami est même plus doux que cela; oui, assurément il est plus beau et plus aimable encore, car c'est de mon Christ que ces fleurs tiennent leur beauté, ces fruits leur suavité, ces pierres précieuses leur éclat, parce que toutes ces choses ont été faites pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Le Fidèle : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous manifestez à moi avec tant d'amabilité. Je verrai donc, je verrai toutes ces choses, parce que je vous verrai en chacune d'elles, et je ne vous verrais certainement point si vous ne vous rendiez visible pour moi dans les créatures.

Jésus-Christ : Il y a plus, mon fils; en considérant tous ces objets, tu peux te souvenir de ton Christ. En effet, votre Christ en usait aussi lorsqu'il vivait au milieu de vous : il se couvrait de la même laine; il respirait le même air; il se nourrissait du même pain; il s'asseyait aussi à l'ombre; il se chauffait aussi au feu. Si tu y fais attention, mon fils, le Christ sera présent partout, et tu verras moins la figure des créatures que celle du Bien-Aimé.

3. — Le Fidèle : Je reconnais, Seigneur, mon aveuglement, car vous êtes partout en ma présence et je ne vous voyais pas; vous êtes présent dans le soleil, présent dans les étoiles, présent dans tout. Oh! que je suis heureux! car en quelque lieu que je porte mes regards et ma pensée, voilà que mon Christ s'offre à ma vue, et je trouve le Bien-Aimé de mon âme.

Jésus-Christ : Mais il y a, mon fils, une autre manière de jouir de ma présence, manière facile et tout à fait commode.

Le Fidèle : Dites, Seigneur, car mon esprit brûle de la connaître. Montrez-vous à moi, afin que je vous voie et que mon cœur tressaille d'allégresse.

Jésus-Christ : Je veux, mon fils, que tu me trouves présent dans les temples et les choses sacrées. Tu vois le mobilier sacré, les vases, les cierges. les burettes, les chandeliers, les vêtements sacerdotaux. Voilà, diras-tu, les vases de mon Christ; voilà ses linges, ses cierges, sa lampe, son ameublement; c'est là que repose mon Seigneur, là qu'il prie pour moi, là qu'il m'attend, là qu'il est offert pour mon salut, là qu'il est immolé.

Tu vois des temples, des basiliques ,des oratoires? C'est là aussi, diras-tu, qu'habite Jésus-Christ, là qu'il est adoré, là qu'il m'attend avec patience, avec miséricorde, avec longanimité. Tu entends la musique sacrée et les chants de l'Église? Oh! que mon Bien-Aimé est doux, diras-tu; ah! que sa voix retentisse à mes oreilles! Tu entends un prédicateur? Voilà, diras-tu, le messager et le héraut de mon Seigneur. Tu lis la vie des Saints, où l'on t'en raconte quelques traits? Ceux-là, diras-tu, sont des saints, parce qu'ils ont aimé mon Seigneur. Tu vois conférer les sacrements? Là aussi, diras-tu, est mon Christ; c'est lui, en effet, qui baptise, lui qui confirme, lui qui absout, lui qui consacre et qui célèbre la messe. Oui, c'est ici que Jésus-Christ est vraiment agissant et présent; c'est ici qu'il prodigue ses dons, ses mérites, son sang. Mais pourquoi cherches-tu encore ma présence? Cherche la patience, et tu trouveras Jésus; cherche la modestie, l'humilité, la douceur, la charité, et tu trouveras Jésus. Là où est la charité, là est Jésus; là où est la modestie, là est Jésus; là où est la dévotion, la pureté, la bonté, la douceur, là est le Christ, ton Seigneur et ton Dieu.

4. — Jésus-Christ : Reconnais aussi Jésus-Christ dans ton prochain; *car mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Je suis en eux, et eux en moi.* J'ai été fait à leur image et ils ont été faits à la mienne. Veux-tu voir le visage et la face de ton Christ? Tous les hommes sont mon image, oui, c'est comme eux que le Christ marchait, comme eux qu'il parlait; il avait les mêmes yeux, le même front, les mêmes mains. Tous les chrétiens sont les temples de Jésus-Christ, puisqu'il est entré si souvent en eux, qu'il les a purifiés par son sang, enrichis de ses mérites, comblés de tant de grâces. Les chrétiens avec qui tu vis sont les membres de Jésus-Christ; ils sont son cœur et son âme; bien plus, ils sont Jésus-Christ lui-même : *car ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait, et celui qui reçoit l'un d'eux en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.*

Le Fidèle : Ah! mon très doux Jésus, que vous êtes aimable pour moi, et combien aimable est votre présence! Car je vous reconnais véritablement dans mes frères; je vois en eux votre image, votre temple, votre patience, votre charité, votre magnificence, votre amour. Que dis-je? je vous vois vous-même, Seigneur, je vois mon Christ, tant vous êtes admirablement présent pour moi dans mon prochain!

Jésus-Christ : Mon fils, tu reconnais que je suis ton père, ton frère, ton médecin, ton pasteur, ton maître, et tu voudrais voir cet excellent père, considérer ce frère chéri, parler à ce médecin, contempler ce pasteur, entendre ce maître. Voilà ce que tu désires, mon fils? Eh bien! tu l'as dans ton prochain. En effet, reconnais-moi dans tes supérieurs comme ton père; dans tes égaux comme ton frère; dans tes inférieurs comme ton fils; dans les prélats comme ton docteur et ton pasteur; et ainsi tu me trouveras présent dans tous les hommes. Lorsque tu verras des pauvres, souviens-toi de la-

pauvreté de Jésus; en voyant des enfants, souviens-toi de mon enfance; à la vue des malades et des infirmes, souviens-toi de ma Passion. Dans les pécheurs, tu vois Jésus crucifié; dans les pénitents, tu le vois ressuscité; et dans les justes, glorieux et triomphant.

5. — Le Fidèle : Je ferai, Seigneur, ce que vous m'enseignez avec tant de bonté, et dans chaque homme je ne chercherai désormais que vous, je n'entendrai que vous, je ne contemplerai que vous. Mais pardonnez, je vous prie, si je vous découvre les désirs de mon cœur. Seigneur Jésus, votre image est très douce et tout à fait aimable dans le prochain; mais qu'est-elle auprès du modèle? L'image du Bien-Aimé est belle, mais le Bien-Aimé est bien plus beau encore. Oh! s'il se présentait lui-même et non en figure!

Jésus-Christ : Pourquoi me cherches-tu hors de toi, mon fils, lorsque je suis présent dans toi-même? Ne te souviens-tu pas de ce que je disais en priant mon Père : *Je suis en eux et vous en moi?* Pourquoi donc me cherches-tu loin de toi, lorsque je suis dans le plus intime de ton être? Tu m'aimes, dis-tu, et tu ne sais pas que je suis dans ton cœur. Vaut-il mieux m'avoir devant les yeux, que de m'avoir dans les yeux et dans le sein? Mon fils, si tu m'aimes réellement, je repose réellement par ma présence et par une union intime dans tes yeux et même dans ton cœur.

Courage donc, *le royaume de Dieu est au dedans de vous*, c'est-à-dire que Jésus-Christ habite en vous : il y habite par sa grâce, par les sacrements, par l'Eucharistie, par son amour. En effet, dans tout ce que tu vois en toi, mon fils, tu vois les traces de mon amour. Tout ce qui est à toi est à moi, parce que tout ce que tu avais ayant été perdu, je l'ai racheté pour moi. Ne te considère donc pas comme t'appartenant, mais comme étant tout à moi.

Ton cœur est le cœur de Jésus-Christ, tes yeux sont les yeux de Jésus-Christ, tes mains sont les mains de Jésus-Christ, tes pieds sont les pieds de Jésus-Christ, tes lèvres sont les lèvres de Jésus-Christ, ton corps est le corps de Jésus-Christ, parce qu'il est le maître de ton corps, qu'il l'a racheté et qu'il l'a uni au sien. Mais que dirai-je de ton âme qui est toute à Jésus-Christ, puisqu'il se l'est acquise par son sang, et que tu l'as si souvent toi-même consacrée à Jésus-Christ par tes vœux?

Ainsi, de quelque côté que tu te considères, tu verras Jésus-Christ, c'est-à-dire l'amour de Jésus-Christ, sa bonté, sa miséricorde, sa libéralité. Voilà, ô prêtres, que Jésus-Christ est entre vos mains, qu'il entre dans votre bouche, que votre langue le goûte, que vous le recevez dans votre cœur! Et vous demandez où est Jésus-Christ? Jésus-Christ s'identifie corporellement avec vous par l'Eucharistie. Bien plus, par votre caractère, vous êtes vous-mêmes, j'ose le dire, un autre Jésus-Christ, parce que vous représentez la personne de Jésus-Christ dans le sacrifice, et que vous avez l'autorité de Jésus-Christ lorsque vous absolvez les pénitents. C'est ainsi que vous êtes en moi, et moi en vous. C'est ainsi que vous n'êtes plus vous, mais Jésus-Christ lui-même.

6. — Le Fidèle : C'est bien tard que je vous ai connue, beauté si ancienne et si nouvelle, c'est bien tard que je vous ai connue. Vous étiez avec moi, et je ne le savais pas; mon esprit errait hors de moi pour vous chercher, et vous étiez au dedans de moi. Mais, hélas! Seigneur, alors que je vous y cherche, je ne vous trouve pas souvent, tant vous vous cachez à moi, même dans mon intérieur! Que vois-je, en effet, lorsque je me considère au dedans et au dehors? Je vois l'orgueil, la vanité, l'inconstance, la colère, l'intempérance, les misères, le péché; et, tandis que je vois ces choses, je ne vois point mon Bien-Aimé, car mon Bien-Aimé, ô mon

Bien-Aimé, est humble, doux, constant, chaste, saint et tout désirable.

Jésus-Christ : Mon fils, si tu te reconnais vain, colère, pécheur, et que tu en sois affligé, tu fais alors attention à l'humilité même, à la bonté, à la sainteté, qui est Jésus-Christ, ton Bien-Aimé; et, tandis que tu penses à ces vertus, ton Bien-Aimé est présent.

Le Fidèle : Ce sont là, Seigneur, des consolations pour une âme qui désire, mais qui ne possède pas; car, pour observer ces choses des yeux de l'esprit, il faut de la contemplation et du repos. Mais, hélas! que d'occupations me détournent de cette délicieuse contemplation! Nous sommes tout adonnés à la vie active, et, tandis que nous nous livrons aux affaires extérieures selon la condition de notre nature, voilà que les yeux, les oreilles et les sens ravageant mon âme, ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais souvent où ils l'ont mis. Dites-moi donc, Seigneur, dites, je vous prie, comment dans mes actions et mes travaux je puis vous avoir présent.

Jésus-Christ : Fais donc attention, mon fils. Le Bien-Aimé sera présent dans toutes tes œuvres, si tu les fais selon Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Tu les feras selon Jésus-Christ, si tu n'en fais aucune que d'après sa volonté; tu les feras avec Jésus-Christ, si tu le prends pour modèle; tu les feras pour Jésus-Christ, si tu as en vue la gloire et l'honneur de son nom. C'est ainsi que ton œuvre sera l'œuvre de Jésus-Christ, et que, dans toutes tes actions, tu peux facilement jouir de la présence du Bien-Aimé. Tu le sentiras tantôt comme te commandant l'ouvrage, tantôt comme travaillant avec toi, tantôt comme te donnant des leçons, tantôt comme te ranimant, tantôt comme te récompensant.

Lors donc que tu te mets à table et que tu répares les forces du corps par l'alimentation, souviens-toi de la tempérance de ton Bien-Aimé, car lui

aussi prit autrefois de la nourriture; mais souviens-toi que c'est moins ton corps, que celui de Jésus-Christ, qu'il faut nourrir. Lorsque tu te promènes, que tu converses et que tu récrées ton esprit, rappelle-toi que Jésus-Christ aussi en fit autrefois autant; mais rappelle-toi sa conversation, sa modestie, son humanité. Lorsque tu appliques ton corps et ton âme à un ouvrage pénible, pense que cet ouvrage est celui du Bien-Aimé, et qu'il faut par conséquent qu'il n'y ait rien qui ne doive être offert et consacré au Bien-Aimé.

Le Fidèle : Seigneur Jésus, ce que vous dites est admirable. Faites donc que je l'observe avec soin; car, si je suis fidèle à vos enseignements, rien, ce me semble, ne pourra me distraire de votre présence. Mais, hélas! au moment où je crois vous tenir près de moi, voilà que vous m'échappez, et je ne vois plus celui que chérit mon âme. Apprenez-moi donc où je pourrai vous chercher, vous trouver, vous attacher si fortement à moi que vous ne puissiez plus m'être arraché. Suivant votre conseil, je demande souvent aux créatures, je demande aux hommes, je me demande à moi-même où est le Bien-Aimé. Mais voilà que le plus souvent les créatures gardent le silence, les hommes se taisent, et moi, malheureux que je suis, je reste souvent muet. Et d'ailleurs, toutes ces choses ne me montrent pas assez Jésus-Christ, parce qu'elles se montrent en même temps avec lui, et qu'elles ne me montrent pas uniquement le Bien-Aimé de mon âme. Seigneur Jésus, montrez-vous donc à moi vous-même, mais soyez seul à vous montrer, ne montrez que vous seul, car quel autre désiré-je voir que vous? Montrez-vous, dis-je, afin que je vous trouve tout entier et isolé, afin que, tout rempli de votre présence, je puisse vous aimer seul et tout entier vous qui êtes aimable par-dessus toutes choses.

7. — Jésus-Christ : Tu as l'Évangile, mon fils;

c'est là que je me montre à toi, là que tu m'entends enseigner. Repasse dans ton esprit toutes les paroles de ton Bien-Aimé; fais attention à sa doctrine, pèse ses conseils, ses préceptes, ses avis; car ce qu'il dit autrefois aux apôtres et à d'autres, il te le dit encore aujourd'hui à toi-même. Mais tu désires ma présence : me voici à ta disposition. Souhaites-tu me voir petit enfant? Lis l'Évangile, et tu trouveras un petit enfant placé dans une crèche. Veux-tu me voir adolescent? Tu y verras aussi comment l'enfant croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Aimerais-tu mieux l'entendre prêcher? Tu possèdes ses instructions dans l'Évangile. Que désires-tu de plus? Veux-tu voir comment il était couronné d'épines, comment il portait sa croix, comment il était rassasié d'opprobres pour toi, comment il ressuscita triomphant d'entre les morts, etc.? Tu trouves tout cela dans mon testament; lis, repasse, médite ma vie, et vois quel est ton Bien-Aimé. Tu le verras tantôt petit enfant entre les bras de sa bienheureuse Mère, tantôt jeune adolescent et soumis à ses parents, tantôt priant, tantôt accablé de fatigues pour toi, tantôt souffrant pour ton amour de nombreuses et cruelles peines. Tu verras ces choses, mon fils, et tout enflammé d'amour pour moi, tu t'écrieras avec l'Épouse : *Que vous êtes beau, mon Bien-Aimé, que vous êtes beau et ravissant! Je vous suivrai partout où vous irez, et vous ne pourrez jamais éviter ma présence.*

Le Fidèle : Eh bien! Seigneur Jésus, j'accompagnerai tous ceux qui eurent le bonheur de vous voir. J'assisterai avec les bergers à votre naissance; je vous adorerai avec les Mages; je vous contemplerai avec vos parents; je vous écouterai parler avec les Apôtres; je toucherai la frange de votre robe avec la Chananéenne; je goûterai avec la Samaritaine les paroles de votre bouche; je m'approcherai de vous avec les petits enfants, et dans la simplicité de mon cœur, j'épancherai mon âme de-

vant vous; je serai toujours, avec Madeleine, prosterné à vos pieds. Que dirai-je, Seigneur? Je vous serai toujours présent, afin que vous me fassiez toujours jouir de votre présence.

Huitième jour.

DEUXIÈME LECTURE

Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

1. — Le Fidèle : Vous m'êtes véritablement présent, mon Bien-Aimé, lorsque je m'occupe de ces pensées; mais il y a cependant encore quelque chose que mes yeux désirent voir, que mes oreilles voudraient entendre, mes mains toucher, ma langue goûter, mon cœur recevoir. Ce n'est pas seulement l'image du Bien-Aimé, ce ne sont pas les marques de son amour ni l'histoire de sa vie, c'est le Bien-Aimé lui-même que je brûle de voir. Oh! si j'avais vécu de votre temps, Seigneur Sauveur, s'il m'eût été donné de vous entendre avec vos disciples, de voir votre beauté supérieure à celle des enfants des hommes, de vous porter dans mes bras, de vous presser sur mon sein, de vous servir en tout! Oh! si j'avais eu ce bonheur! Que cette présence eût été aimable! Qu'elle eût été délicieuse! Que tardez-vous, mon Bien-Aimé, que tardez-vous? Venez et montrez-vous à moi.

Jésus-Christ : Pourquoi réitérer cette demande, mon fils, lorsque dans l'Eucharistie tu jouis de ma présence d'une manière si vraie, si intime, si constante? Mes disciples ne m'ont possédé que durant trois années, et voilà que dans ce sacrement, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Mes disciples ne me voyaient qu'en un seul lieu à la fois, et voilà qu'à droite, à gauche, derrière, devant, partout, je m'offre à toi dans les temples.

Mes disciples ne pouvaient que me voir, m'entendre et me toucher; mais toi, tu as un avantage de plus, car tu vois, tu touches, tu goûtes et tu unis si étroitement le Bien-Aimé à ton cœur et à ta poitrine, par ce sacrement d'amour, que cette union ne le cède qu'à l'union hypostatique. Là, tu m'entends parler, tu vois celui qui t'aime, tu embrasses celui qui t'embrasse, tu me portes dans ton sein; là, tu te nourris avec moi; là, tu te nourris de moi, puisque je suis là, non seulement ton convive, mais ta nourriture et ton breuvage.

Le Fidèle : Je dirai donc, ô Jésus! qui remplissez tout de votre immensité, et je dirai avec vérité et partout et toujours : Il vit, mon Seigneur Jésus, en présence de qui je suis. Il vit dans les créatures, car il les connaît par sa toute-puissance, il les conserve par sa bonté, il les remplit de son essence, il les gouverne par sa toute-science, il les crée par sa providence; il vit dans le prochain qui est l'ouvrage de ses mains, l'image de sa substance, le temple de son amour, ses délices, son frère, son cohéritier; il vit en moi-même, je vis en lui, je me meus en lui, je suis en lui, son royaume est au dedans de moi. Il vit dans mon devoir, sans lui je ne puis rien faire, son Père agit jusqu'à présent, et lui-même il agit avec moi. Il vit enfin dans l'Eucharistie; là je l'entends me dire : *Viens, mange mon pain qui est au-dessus de toute substance, et bois ce vin qui fait germer les vierges, et que je t'ai préparé.* Je marcherai donc en votre présence, ô très aimable Jésus! et je serai parfait; toujours je vous aurai présent à ma pensée. O mon Créateur, ô mon Dieu, le matin je me présenterai à vous pour vous adorer. O mon Médiateur, ô mon Rédempteur, au commencement de mes prières je me présenterai à vous, afin qu'avec vous et par vous je prie Dieu le Père. O mon Protecteur, ô mon appui, je me présenterai à vous dans toutes les occasions de péché, parce que vous êtes à ma droite pour que je ne

sois point ébranlé. O mon modèle, soit que je mange, soit que je boive, soit que je fasse toute autre chose, je me présenterai à vous, pour ne point chercher ma gloire, mais celle de votre Père qui vous a envoyé.

2. — Jésus-Christ : Voici le mystère de l'Eucharistie, auquel je veux que tu fasses une attention toute particulière, de crainte qu'en estimant trop peu ce bienfait que j'ai accordé à mes fidèles, tu ne tombes enfin dans la tiédeur, que ton âme ne se dégoûte de cette nourriture comme étant trop légère, et qu'ainsi moi-même, à mon tour, je ne sois prêt à te vomir de ma bouche! Oh! que tu es heureux, mon cher chrétien, si tu connais ton bonheur, toi qui as été placé dans un si gras pâturage, et à qui il est permis de jouir d'un si grand bienfait et d'un si noble festin! Mais vous êtes surtout heureux vous, prêtres, que par un singulier privilège d'honneur j'ai choisis du milieu de mon peuple pour être devant moi, à ma table, comme des amis et des conseillers intimes, pour y prendre de la nourriture, et même pour la distribuer au reste des fidèles! C'est à vous, en effet, qu'a été confié, sans aucun mérite de votre part, un ministère refusé aux anges mêmes, ministère tout à fait étonnant, redoutable et vraiment divin, en vertu duquel vous pouvez, par les paroles sorties de vos lèvres sacrées, former le Dieu de majesté, le faire, pour ainsi dire, descendre du trône de sa gloire, le rendre présent sur l'autel (Dieu obéissant à la voix de l'homme), le toucher de vos mains et le départir aux autres. A cette vue, les cieux sont stupéfaits, et les anges étonnés révèrent ce mystère, en voyant au milieu d'eux celui qu'ils adorent toujours au-dessus d'eux. Et l'homme, ou le prêtre ose traiter de telles merveilles avec un cœur froid, impur et distrait! Et celui qui se nourrit si souvent du pain des anges soupire encore après l'aliment des vils animaux!

Grande assurément est la dignité du chrétien, plus grande celle du prêtre! Mais grande aussi, sans nul doute, est l'obligation de l'un et de l'autre de vivre d'une manière conforme à une si haute dignité!

Le Fidèle : Mais, hélas! Seigneur, je vois des prévaricateurs, et j'en sèche de douleur, et que de manquements je fais moi-même! Que vos yeux considèrent mon imperfection. Je sens aussi moi-même dans mes membres une autre loi qui résiste à la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché, en sorte que je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas.

3. — Jésus-Christ : C'est pour cela que je t'offre ma grâce et mon secours; bien plus, je me donne libéralement moi-même dans ce sacrement, moi la source de la grâce et l'auteur de tout bien. Je sais que sans moi tu ne peux rien faire; mais voilà que je suis le pain vivant descendu du ciel, ce pain qui fortifie le cœur de l'homme. Si tu le recevais souvent et avec respect, tu sentirais bientôt le changement qu'opère la droite du Très-Haut; car alors ton âme serait comme engraissée des mets les plus succulents. Elle deviendrait forte et puissante pour les œuvres des vertus, et, fortifié par cette nourriture, tu marcherais à travers le désert de ce monde jusqu'à la montagne de Dieu. Quel ennemi craindra, en effet, celui qui m'a pour aide, et me possède au dedans de lui-même? Il dira avec confiance, comme mon Apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* et : *Je puis tout en celui qui me fortifie;* ou, avec cet homme selon mon cœur : *Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal parce que vous êtes avec moi.*

Le Fidèle : Louange et gloire éternelles vous soient rendues, Seigneur, pour avoir préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent. Puissé-je y trouver désormais des forces et de l'énergie pour combattre mes ennemis! Pourquoi cela

ne s'est-il pas suffisamment réalisé jusqu'à présent, et ma vigueur s'est-elle affaiblie dans ma pauvreté? Pourquoi ai-je si facilement cédé aux tentations et à l'adversité? Est-ce parce que j'ai dédaigné votre table, et qu'ainsi mes forces ont défailli par inanition? ou bien parce que j'ai eu la présomption de m'en approcher souvent sans la dignité et le respect convenables?

Jésus-Christ : Tu as dit la vérité, mon cher homme; car de même que la vie du corps doit être entretenue par des aliments qui réparent sans cesse ce que la chaleur naturelle absorbe, ainsi la vigueur de l'âme a-t-elle absolument besoin d'être ranimée par une fréquente nourriture pour n'être pas consumée peu à peu par le feu de la concupiscence. Demandes-tu quelle est cette nourriture? *Voilà que ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage :* c'est là le pain quotidien, le pain descendu du ciel. Si les fidèles s'en nourrissaient plus souvent et plus dignement, et surtout mes prêtres, ils sortiraient de cette table comme des lions respirant le feu, terribles aux ennemis et au démon lui-même. (Ainsi parle saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche.) Non, certainement, il n'y a pas de remède plus efficace contre les traits enflammés du malin esprit, et contre les tentations surtout de la chair, à laquelle, sans cela, vous livrez des combats journaliers et rarement victorieux. Oui, ses ardeurs seront facilement éteintes par l'eau qu'on puise avec joie aux fontaines du Sauveur, c'est-à-dire aux miennes que j'ai ouvertes à tout le monde dans ce sacrement, et par le vin qui fait germer les vierges et que j'y donne à boire. Car il n'y a que moi qui rassasie l'âme vide et affamée des biens et des délices impérissables; c'est moi qui lui fournis un pain contenant en soi toute délectation. Et quel bien n'arrivera-t-il pas à celui à qui moi, la source et l'auteur de tout bien, je daignerai venir? Venez donc, et mangez mon pain, et buvez le vin

que je vous ai préparé, et enivrez-vous, mes bien-aimés.

4. — Le Fidèle : Mais je vois, Seigneur, que votre langage paraît dur à la plupart des hommes et que tous ne le comprennent point; car sans parler de ceux qui marchent dans les ténèbres et ne croient point à la parole de la vérité, disant : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger?* nous en voyons çà et là beaucoup d'autres céder sans peine aux arguments qui semblent conseiller le rare usage de la communion.

Jésus-Christ : Je sais combien les sens de l'homme sont enclins au mal; par quels légers et frivoles motifs ils se laissent détourner et éloigner de mon culte et de mon service, eux qui d'ailleurs saisissent avec une incroyable ardeur toutes les occasions de servir le monde, la chair, et les plaisirs! Oh! comme ils croient facilement le démon conseillant la volupté, invitant à manger du fruit défendu, et promettant faussement la déification! Et moi qui offre ma chair en nourriture, et qui exhorte et invite si amicalement à la manger, qui même promets à ceux qui la mangeront de les rendre participants de la nature divine et immortels, ils refusent de me croire et de m'obéir, à moi qui suis la voie, la vérité et la vie!

Reconnais même encore aujourd'hui la ruse de Pharaon, qui jaloux de mon honneur, ne veut pas laisser partir mon peuple pour qu'il m'offre des sacrifices dans le désert; mais il l'occupe au milieu de l'Égypte à des ouvrages de boue, de briques et de paille. Eh! que sont autre chose tous ces objets terrestres : l'or, l'argent, les richesses, les honneurs, les soins de cette vie? Et il fait cela pour l'empêcher de vaquer à mon service. Et cependant combien les hommes sont-ils ardents et infatigables à des travaux qui ne donnent à manger qu'un pain de douleur, tandis qu'avec beaucoup moins de pei-

ne, ils pourraient se nourrir d'un pain qui renferme toute sorte de délices et tout ce qu'il y a de plus suave au goût!

Ce n'est pas ainsi, non, ce n'est pas ainsi qu'agissaient les premiers fidèles; mais ils marchaient dans la simplicité de leur cœur : pleins d'amour et de zèle, ils persévéraient dans la communion de la fraction du pain et dans les prières. Aussi, grâce à l'usage quotidien de cette nourriture, ma primitive Église s'accrut et grandit au point que, dans son ardeur pour l'Eucharistie, elle méprisait aisément toute chose et ne se laissait ébranler ni par les menaces, ni par les tourments, ni par les caresses.

Rappelle-toi, ô chrétien, mais vous surtout, ministres des autels, ces commencements de l'Église naissante, où ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; admirez leur zèle et leur amour. Plus ils avaient de mépris pour les choses de la terre, plus ils étaient soigneux de mon culte et de mon honneur. Mais maintenant où est ce zèle, cette ivresse spirituelle, cette paix et cette joie de l'Esprit-Saint? Hélas! comment l'or s'est-il obscurci, comment donc s'est altérée la couleur la plus brillante?

Enfant des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et courez-vous après le mensonge? Pourquoi abandonnez-vous l'arbre de vie? Pourquoi désertez-vous la source d'eau vive, et cherchez-vous des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau! Ah! si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous invite et qui s'offre lui-même à vous en nourriture, vous accourriez avec un vif empressement, et il ne serait pas besoin de vous forcer de venir à ce grand festin et à ces noces. Mais ces vérités sont maintenant cachées aux sages et aux prudents du siècle, qui ne goûtent point les choses de Dieu. Elles sont cependant connues du petit nombre des pauvres d'esprit, qui trouvent de plus

grandes délices dans cet unique et céleste aliment que dans toutes les joies du monde.

Le Fidèle : Je rougis, Seigneur, et je suis confondu en moi-même, toutes les fois que j'entends ces choses et que j'y pense; lorsque je considère les mœurs des premiers fidèles et les nôtres. Hélas! quelle énorme différence! Mais ne nous méprisez pas, ô Dieu, notre Sauveur; rendez-nous conformes à votre désir; ranimez les engourdis; éclairez les aveugles; redressez les boiteux; forcez les paresseux d'entrer pour que votre table soit remplie. Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que je suis votre serviteur, afin que je vous offre des sacrifices volontaires, et que je confesse votre nom, Seigneur. Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, qu'ainsi mon âme soupire après vous; qu'elle aspire à votre parvis, et s'y consume de désir, ô mon Dieu! Pourquoi n'irai-je pas, ne courrai-je pas spontanément puiser aux sources du Sauveur? Pourquoi ne m'approcherai-je pas avec joie de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse?

TABLE ANALYTIQUE [1]

Pages.

Avertissement. V
Préface IX

PREMIÈRE RETRAITE

MÉDITATIONS

Tableau des sujets de méditations 3
Méditation préparatoire 5
1. — But de la retraite 7
2. — Moyens à prendre pour l'atteindre 8

Premier jour.

1. — *Les bienfaits de Dieu* 10
1. — Quels sont ces bienfaits 12
2. — Ce que Dieu attend de nous en retour 13
2. — *La fin de l'homme et du chrétien* 14
1. — Quelle est cette fin 15
2. — Comment nous pouvons et devons y tendre . . 17
3. — *Les devoirs envers Dieu* 18
1. — Nous devons à Dieu l'hommage et l'usage de nos facultés intellectuelles et morales 20
2. — Nous devons à Dieu l'hommage et l'usage de notre corps et de ses sens 21
4. — *La Vocation.* 22
1. — Importance de la question de la vocation. . . 24
2. — Moyens de connaître notre vocation 25

Deuxième jour.

1. — *La Mort* 27
1. — Au jour de notre mort, qui pourrait s'appeler un jour mauvais, le Seigneur voudra bien nous délivrer 29
2. — A quelle condition 30

1. Le premier point de chaque méditation ayant toujours, pour objet, le sujet de la méditation considéré en Dieu ou en Notre-Seigneur, on a cru inutile de l'indiquer dans cette table ; et l'on s'est contenté d'y mettre, après le titre général de chaque méditation, le titre particulier du deuxième (1. —) et du troisième point (2. —).

Pages.
2. — *Le Jugement* 32
1. — Combien est redoutable le jugement qui suivra notre mort 33
2. — Comment nous pouvons éviter ces rigueurs . . 35
3. — *Les devoirs envers le prochain* 36
1. — Nous devons estimer et aimer le prochain . . 37
2. — Nous devons le respecter, dans sa personne, dans tous ses biens, dans tous ses droits 39
4. — *L'Enfer* 40
1. — Quels sont les tourments des damnés 41
2. — Sentiments qu'ils doivent nous inspirer . . . 43

Troisième jour.

1. — *Le Ciel* 45
1. — Quel est le bonheur des élus dans le ciel . . . 46
2. — Sentiments qu'il doit nous inspirer 48
2 — *Le Péché* 50
1. — Pourquoi nous devons le détester et le fuir . . 51
2. — Par quels moyens nous y arriverons 52
3. — *Les devoirs envers soi-même* 54
1. — Estime et amour que nous nous devons . . . 55
2. — Respect que nous nous devons 57
4. — *La Pénitence* 58
1. — Comment elle peut réparer le péché 59
2. — Comment et à quelles conditions le sacrement de pénitence rend la réparation du péché plus efficace ou plus assurée 61

Quatrième jour.

1. — *La sainte Communion* 63
1. — Ce qu'est pour nous la Sainte Communion . . 64
2. — Comment nous devons nous y préparer . . . 66
2. — *La tiédeur* 67
1. — Gravité de ce mal 69
2. — Ses remèdes 70
3. — *Les exercices de piété* 71
1. — Combien la piété nous est avantageuse, et même nécessaire 72
2. — Importance de nos exercices de piété 73
4. — *La Foi* 74
1. — Combien cette vertu nous est nécessaire . . . 75
2. — Qualités qu'elle doit avoir en nous 77

Cinquième jour.

1. — *L'Espérance* 78
1. — Pourquoi nous devons espérer 80
2. — Qualités que l'espérance doit avoir en nous . . 81

Pages

2. — *La charité envers Dieu* 83
1. — Pourquoi nous devons aimer Dieu 84
2. — Moyens d'y arriver 85
3. — *Le silence et les conversations* 87
1. — Pourquoi et dans quelle mesure nous devons garder le silence 88
2. — Comment nous devons nous comporter dans nos conversations 89
4. — *La charité envers le prochain* 91
1. — Motifs que nous avons d'aimer le prochain . . 92
2. — Qualités que doit avoir en nous cet amour . . 93

Sixième jour.

1. — *L'Humilité* 95
1. — Pourquoi nous devons la pratiquer 96
2. — Comment nous devons la pratiquer. 98
2. — *La prudence et la simplicité* 99
1. — Pourquoi et comment pratiquer la prudence . 100
2. — Pourquoi et comment pratiquer la simplicité . 101
3. — *La perfection des actions ordinaires* 103
1. — Combien il nous importe de les bien faire . . 104
2. — Conditions à réaliser pour cela 105
4. — *La mortification* 107
1. — Pourquoi nous devons la pratiquer 108
2. — Comment nous devons la pratiquer 109

Septième jour.

1. — *L'amour de la Pauvreté* 111
1. — Prix et avantages de la vertu de pauvreté . . 113
2. — A quelles marques nous reconnaîtrons que nous avons, pour la pauvreté, un amour bien sincère. . 114
2. — *L'amour des Pauvres.* 115
1. — Pourquoi nous devons aimer les pauvres . . . 116
2. — Comment nous devons les aimer 118
3. — *La Chasteté* 120
1. — Pourquoi nous devons l'aimer et la pratiquer . 121
2. — Comment nous devons la pratiquer 122
4. — *L'Obéissance* 124
1. — Pourquoi nous devons la pratiquer 125
2. — Comment nous devons la pratiquer 126

Huitième jour.

1. — *Rénovation des promesses du Baptême* 128
1. — Avantages de cette rénovation 130
2. — Dispositions dans lesquelles elle doit être faite . 131

Pages.
2. — *L'Imitation de Jésus-Christ* 132
1. — Pourquoi nous devons imiter Notre-Seigneur . 134
2. — Comment nous devons l'imiter 135
3. — *Le Règlement de vie* 136
1. — Importance de ce règlement 138
2. — Conditions nécessaires à un bon règlement de vie 139
4. — *La dévotion à la sainte Vierge* 141
1. — Motifs de cette dévotion 142
2. — Ce qu'elle exige de nous 144

Neuvième jour.

Méditation sur la persévérance 145
1. — Nécessité de cette persévérance 147
2. — Moyens qui pourront nous l'assurer 148

LECTURES INDIQUÉES POUR LA PREMIÈRE RETRAITE

1. — Lectures tirées de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, et de l'*Imitation de Jésus-Christ* 150
2. — Lectures tirées de *La Guide des Pécheurs*, par le Père Louis de Grenade 151
3. — Lectures tirées des *Œuvres de Bossuet* 152
4. — Lectures tirées de *La vie intérieure simplifiée*, publiée par le P. Tissot 154
5. — Lectures tirées du livre VII de la *Vie de saint François de Sales* (ses vertus), par M. Hamon 155

— LECTURES TIRÉES DE DIVERS OUVRAGES DE *SAINT FRANÇOIS DE SALES*.

Premier jour.

1. — Motifs et moyens de purifier son âme 157
2. — Même sujet 165

Deuxième jour.

1. — Encouragements dans la lutte 172
2. — Comment il faut se comporter dans les tentations . . 182

Troisième jour.

1. — Des consolations et des sécheresses spirituelles . . . 192
2. — Ne pas s'étonner de ses fautes 205

Quatrième jour.

Pages.
1. — Ne pas se troubler à la vue de ses fautes 213
2. — Ne pas se décourager à la vue de ses fautes 224

Cinquième jour.

1. — Utiliser ses fautes pour s'humilier par la connaissance de son abjection 236
2. — Utiliser ses fautes pour aimer son abjection 250

Sixième jour.

1. — Utiliser ses fautes pour accroître sa confiance en la miséricorde de Dieu 262
2. — Même sujet 273

Septième jour.

1. — Utiliser ses fautes pour s'affermir dans la persévérance . 280
2. — Utiliser ses fautes pour devenir plus fervent 289

Huitième jour.

1. — Utiliser ses fautes par la pratique de la satisfaction . . 295
2. — Utiliser ses fautes par un redoublement de dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie 304

DEUXIÈME RETRAITE.

MÉDITATIONS.

Tableau des sujets de méditation. 319
Méditation préparatoire. 321
1. — Ce que nous devons chercher dans la retraite . 323
2. — Comment nous devons y chercher Jésus-Christ. 324

Premier jour.

1. — *Jésus-Christ notre Seigneur*. 326
1. — Comment Jésus-Christ est notre Seigneur . . 328
2. — Ce que nous lui devons à ce titre 329

Pages.
2. — *Jésus-Christ notre chef* 331
1. — Nous devons ne point déshonorer notre chef et ne jamais cesser de lui être unis. 332
2. — Nous devons partager ses conditions d'existence. 333
3. — *Jésus-Christ notre Dieu* (nos devoirs envers Dieu) . . 336
1. — Nous lui devons, à ce titre, de le connaître, de l'aimer, de le servir 337
2. — Nous lui devons encore de le faire connaître, aimer et servir 338
4 — *Jésus-Christ notre principe et notre fin* 340
1. — Jésus-Christ est notre principe et notre fin . . 342
2. — Ce que nous lui devons à ce titre 343

Deuxième jour.

1. — *Jésus-Christ notre Roi* 344
1. — Comment il est vraiment notre Roi 346
2. — Ce que nous lui devons à ce titre 347
2. — *Jésus-Christ notre juge* 348
1. — Préliminaires du Jugement dernier. . . . 350
2. — Manifestation et discussion des consciences. . 351
3. — *Jésus-Christ dans le prochain* (nos devoirs envers le prochain) 353
1. — Quels services Jésus-Christ attend de nous dans la personne de nos semblables 354
2. — Dans quel esprit nous devons les lui rendre . . 355
4. — *Jésus-Christ juge des morts, c'est-à-dire des reprouvés* . 357
1. — Combien sera terrible la sentence de Jésus-Christ contre les réprouvés 358
2. — Comment nous pourrons nous soustraire à cette affreuse sentence de réprobation. 359

Troisième jour.

1. — *Jésus-Christ juge des vivants, c'est-à-dire des élus.* . . 361
1. — Combien sera douce aux oreilles des élus la sentence que Jésus-Christ prononcera en leur faveur. 362
2. — Comment cette sentence pourra devenir la nôtre. 364
2. — *Jésus-Christ l'Agneau de Dieu* (victime de nos péchés). 365
1. — Ce que le péché a fait souffrir à Jésus-Christ dans son corps 367
2. — Ce qu'il lui a fait souffrir dans son cœur . . . 368
3. — *Jésus-Christ en nous-même* (devoirs envers nous-même). 370
1. — Nous devons offrir à Jésus Christ, en nous, une demeure qui lui soit agréable. 371
2. — Nous devons, dans notre intérieur, rendre à Jésus-Christ les devoirs de l'hospitalité 373
4. — *Jésus-Christ notre médecin* 374
1. — Besoin que nous avons d'un habile et charitable médecin pour guérir nos infirmités spirituelles . . 375
2. — Ce médecin, c'est Jésus-Christ 377

Quatrième jour.

Pages.

1. — *Jésus-Christ notre nourriture* (préparation à la sainte communion) 379
   1. — Comment Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est bien la nourriture de notre âme 381
   2. — A quelles conditions cette nourriture nous sera profitable 382
2. — *Jésus-Christ notre nourriture* (action de grâces après la sainte communion) 384
   1. — Importance de l'action de grâces après la sainte communion 385
   2. — Manière de la bien faire 386
3. — *Jésus-Christ objet de notre foi* 388
   1. — Nous devons croire en Jésus-Christ. 390
   2. — Cette foi doit être surtout pratique. 391
4. — *Jésus-Christ objet de notre espérance* 393
   1. — Pourquoi Jésus-Christ doit être l'objet de notre espérance 394
   2. — Comment Jésus-Christ doit être l'objet de notre espérance 396

Cinquième jour.

1. — *Jésus-Christ objet de notre amour* 397
   1. — Pourquoi Jésus-Christ doit être l'objet de notre amour 399
   2. — Comment Jésus-Christ doit être l'objet de notre amour 401
2. — *Jésus-Christ notre Précepteur* 402
   1. — Jésus-Christ est vraiment notre Précepteur . . 404
   2. — Ce que nous lui devons à ce titre 405
3. — *Jésus-Christ modèle de nos pensées et de nos jugements* . 406
   1. — Jésus-Christ modèle de nos pensées. 408
   2. — Jésus-Christ modèle de nos jugements. . . . 409
4. — *Jésus-Christ modèle de notre cœur*. 411
   1. — Jésus-Christ modèle de l'amour que nous devons à Dieu 412
   2. — Jésus-Christ modèle de l'amour que nous devons au prochain 413

Sixième jour.

1. — *Jésus-Christ modèle de simplicité et de prudence* . . . 415
   1. — Jésus-Christ modèle de simplicité 417
   2. — Jésus-Christ modèle de prudence 418
2. — *Jésus-Christ modèle de douceur et d'humilité* 420
   1. — Jésus-Christ modèle de douceur. 421
   2. — Jésus-Christ modèle d humilité 423
3. — *Jésus-Christ modèle de mortification* 424
   1. — Jésus-Christ modèle de mortification intérieure. 426
   2. — Jésus Christ modèle de mortification extérieure. 427

Pages.
4. — *Jésus-Christ modèle de zèle pour le salut des âmes.* . . 429
1. — Jésus-Christ modèle du zèle que nous devons avoir pour notre sanctification personnelle . . . 430
2. — Jésus-Christ modèle du zèle que nous devons avoir pour le salut de nos frères. 432

Septième jour.

1. — *Jésus-Christ modèle de la vertu de pauvreté* 433
1. — Jésus-Christ modèle de pauvreté effective . . 4
2. — Jésus-Christ modèle de pauvreté affective, ou d'esprit de pauvreté. 436
2. — *Jésus-Christ modèle de pureté* 438
1. — Jésus-Christ nous enseigne par son exemple l'affection que nous devons avoir pour cette vertu . 439
2. — Jésus-Christ nous enseigne par son exemple les moyens que nous devons prendre pour la conserver. 441
3. — *Jésus-Christ modèle d'obéissance* 442
1. — Son exemple nous apprend à obéir. . . . 444
2. — Son exemple nous apprend à qui et comment nous devons obéir 445
4. — *Jésus-Christ modèle de fidélité à sa vocation* 447
1. — L'exemple de Jésus-Christ nous apprend à persévérer dans notre sainte vocation par amour pour Dieu. 448
2. — L'exemple de Jésus-Christ nous apprend à persévérer dans notre sainte vocation par amour pour le prochain et pour nous-même. 450

Huitième jour.

1 — *Jésus-Christ présenté au temple* (modèle de rénovation) . 452
1. — Son exemple nous apprend à renouveler les promesses de notre baptême avec sincérité . . . 454
2. — Son exemple nous apprend encore à les renouveler avec générosité 455
2. — *Jésus-Christ notre tout* 456
1. — Jésus-Christ nous est tout. 457
2. — Sans Jésus-Christ tout le reste ne nous est rien. 458
3. — *Jésus-Christ à voir en tout* 460
1. — Nous devons le voir dans les créatures avec lesquelles nous sommes en relation. 461
2. — Nous devons l'avoir en vue dans toutes nos déterminations 462
4. — *Jésus-Christ modèle de notre dévotion à Marie*. . . . 464
1. — Son exemple nous apprend les sentiments de respect et de confiance que nous devons avoir pour Marie notre Mère. 465
2. — Son exemple nous apprend encore les sentiments d'amour et de dévouement que nous devons avoir pour elle 467

Neuvième jour.

Pages.

Méditation sur l'exercice journalier de l'oraison mentale, gage de persévérance 469
1. — Cet exercice journalier assure l'œuvre de notre sanctification personnelle 471
2. — Il assure aussi la fécondité de notre ministère . 472

LECTURES INDIQUÉES POUR LA SECONDE RETRAITE

1. — Lectures tirées de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, et de l'*Imitation de Jésus-Christ* 474
2. — Lectures tirées de *La Connaissance et l'amour de Notre-Seigneur*, par le P. Saint-Jure 475
3. — Lectures tirées des *Œuvres de Bourdaloue* . . 476
4. — Lectures tirées de *L'Ascétique chrétienne*, par le chanoine Ribet 477
5. — Lectures tirées des *Vertus et Doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maynard . . 478

6. — LECTURES TIRÉES DE *JÉSUS CONNU, AIMABLE AIMANT, AIMÉ.*

Premier jour.

1. — La connaissance de Jésus-Christ 479
2. — La connaissance de Jésus-Christ (*suite*). — Jésus aimable. 488

Deuxième jour.

1. — Jésus aimable (*suite*). — Jésus aimant . . . 495
2. — Jésus aimant (*suite*) 507

Troisième jour.

1. — Jésus aimé. 517
2. — Jésus aimé (*suite*). — Motifs d'aimer Jésus . . 524

Quatrième jour.

1. — Motifs d'aimer Jésus (*suite*) 533
2. — Qualités de cet amour 543

Cinquième jour.

1. — Qualités de cet amour (*suite*). 548
2. — Pratique de cet amour 554

Sixième jour.

Pages
1. — Pratique de cet amour (*suite*) 562
2. — De l'imitation de Jésus-Christ 569

Septième jour.

1. — De l'imitation de Jésus-Christ (*suite*) 577
2. — De l'imitation de Jésus-Christ (*suite*) 585

Huitième jour.

1. — De la présence de Jésus-Christ 593
2. — Jésus-Christ dans l'Eucharistie 603

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

a39003 010320009b

B

MOTT, MARIE-EDOUARD.
RETRAITES SPIRITUELLES

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 06 11 20 8